



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

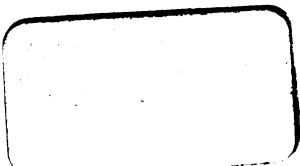
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

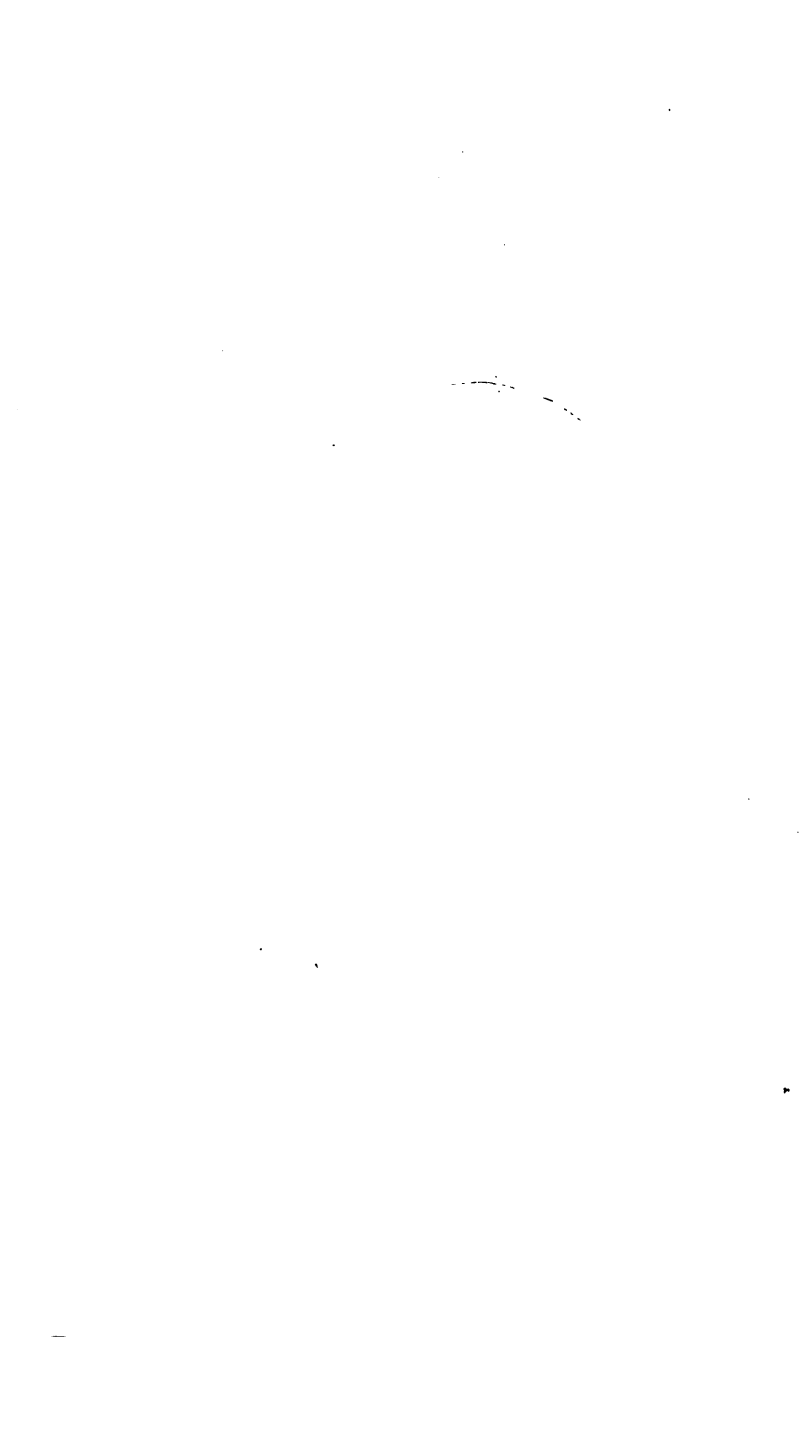
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











ANNALES
LITTÉRAIRES.



ANNALES LITTÉRAIRES

OU

CHOIX CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LITTÉRATURE

INSÉRÉS PAR M.^{Jean Joseph FRANÇOIS}
DUSSAULT,

DANS LE JOURNAL DES DÉBATS, DEPUIS 1800 JUSQU'À 1817,
INCLUSIVEMENT :

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR L'AUTEUR DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LOUIS XVII.

Ne sint ludibria ventis.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. CLÉ.

A PARIS,

CHEZ { MARADAN, LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, N^o. 9;
LENORMANT, LIBRAIRE, QUAI DE CONTI, N^o. 5.

M D CCC XVIII.

840.9

D974aw

v. 3

plus
ret.
Dauthon
3-13
1737

03-30-30EW

ANNALES LITTÉRAIRES.

1809—1812.

I.

Œuvres de Salluste, traduction de 1809, par
M. DUREAU-DELAMALLE.

§. I^{er}.

24 janvier 1809.

QUAND on est chargé de rendre compte d'une traduction, on ne peut guère se dispenser de parler de l'auteur traduit : le lecteur n'aime pas trop qu'on lui fasse l'honneur de croire que les principaux caractères d'un écrivain célèbre ne lui sont pas inconnus ; il veut du moins qu'on les rappelle à sa mémoire, qu'on les retrace à son imagination ; il exige même qu'aux observations déjà faites sur des ouvrages qui ont épuisé l'attention des littérateurs, on mêle quelques réflexions qui ne soient point entièrement dépourvues du mérite de la nouveauté. Il faut avouer que ces obligations sont quelque-

fois aussi peu attrayantes à envisager qu'elles sont difficiles à remplir : comment se résoudre à répéter ce qui a été si souvent redit ? Comment se flatter de trouver des idées neuves sur des sujets si rebattus ? La nature particulière de mes fonctions m'a plus d'une fois donné lieu d'éprouver cet embarras et ces inconvéniens ; et au moment où je dois dire quelques mots de Salluste, avant de parler de l'ouvrage de son traducteur, je sens, comme on voit, le besoin de toutes ces précautions oratoires, pour l'ordinaire assez inutiles, qu'on cherche à mettre à la place de son devoir quand il est pénible, et qui servent tout au plus d'excuse, sans pouvoir jamais servir de dispense.

Salluste est l'écrivain le plus précis, le plus concis, le plus nerveux qu'ait produit la littérature latine, sans en excepter Tacite lui-même. Son goût est plus pur que celui de l'historien des empereurs ; son expression plus franche ; sa pensée plus dégagée de toute subtilité : l'un creuse plus avant dans les replis du cœur humain, mais avec une sagacité qui devient suspecte à force d'être pénétrante ; l'autre s'arrête davantage à ces observations, dont la solidité se fait d'abord sentir, en même temps qu'on ne peut s'empêcher d'en admirer la profondeur. Tacite nous donne le plaisir de deviner, avec lui, des mystères dont lui seul pouvoit percer l'obscurité ; de faire, avec lui, des découvertes que nous n'aurions pas même soupçonnées : il crée des énigmes dont il fournit le mot sur-le-champ ; et ce mot est souvent un trait de lumière, dont les dernières lueurs se prolongent jusqu'au fond des abîmes les plus reculés et les plus ténébreux des passions humaines : il nous conduit, sur ses traces, dans un sombre labyrinthe dont le fil

délié est entre ses mains; et là, nous rencontrons, à chaque pas, de grandes vérités morales, qui apparoissent, à nos regards comme aux siens, parmi quelques fantômes qui le séduisent, et qui nous trompent. Salluste n'étonne jamais notre intelligence, et toujours il la satisfait; jamais il n'est au-dessus de la mesure des idées communes, et toutefois on sent qu'il n'appartenoit qu'à un génie extraordinaire d'en remplir ainsi l'étendue : s'il ne nous procure jamais ce plaisir de deviner, si flatteur pour l'amour-propre, si séduisant pour la malignité; ce plaisir dont la curiosité est d'autant plus avide, qu'il en est l'exercice le plus agréable et l'usage le plus délicat, il ne nous inspire jamais aussi cette crainte de nous égarer, compagne inséparable des pensées où le raffinement domine, et cette défiance qui s'attache nécessairement à tout ce qui se présente sous une apparence conjecturale. Les clartés que répand le flambeau de Tacite sont quelquefois plus propres à produire des effets piquans, qu'à montrer les objets sous leur véritable point de vue : Salluste marche toujours à la lumière du jour le plus pur et le moins douteux; l'expression du premier emprunte davantage à sa pensée; la pensée du second doit plus à son expression; ils sont l'un et l'autre, de très-grands peintres, des coloristes admirables, pleins de vigueur, d'énergie, de verve et de feu, mais non pas exempts de toute manière et de toute affectation : le style de Tacite a des obscurités, des duretés, des bizarreries que cet écrivain semble avoir recherchées. On reproche à Salluste, l'ambition des expressions vieilles et des tournures surannées; une étude de la concision qui semble dérober quelque chose à la phrase, même en lui accordant tout

le nécessaire, qui compte les mots avec une économie si austère, qu'on est parfois tenté de la regarder comme une parcimonie fâcheuse : tous les deux sont des modèles, sans doute, puisqu'ils se sont élevés au rang des plus rares génies ; mais les hauteurs d'où ils brillent, présentent, je crois, plus d'un écueil à l'imitation ; les sentiers qu'ils se sont ouverts, et dans lesquels ils ont marché les premiers, sont semés d'obstacles et de pièges ; il est toujours périlleux de chercher ses modèles hors des voies communes de l'esprit humain et dans l'ordre des exceptions. On peut appliquer aux deux grands historiens dont nous parlons, ce qu'Horace dit du plus célèbre lyrique de la Grèce : il faut le suivre de l'œil, avec admiration, dans les régions élevées où plane son génie ; mais il ne faut point vouloir l'atteindre.

C'est une question assez vaine et assez inutile, que celle de savoir lequel on doit préférer des trois illustres peintres qui se sont exercés sur les différentes parties de l'histoire romaine : chacun peut donner la palme, à son gré et suivant son goût ; les intervalles qui séparent ces génies extraordinaires ne sont pas faciles à apprécier, et il reste toujours assez d'arbitraire dans l'évaluation, pour écarter toute décision tranchante, et pour empêcher que personne ne puisse, dans cette question, alléguer d'autre raison de préférence que son sentiment propre et son inclination particulière. A Rome, du temps même de Tacite, et lorsque les ouvrages de Tite-Live étoient dans les mains de tout le monde, l'épigrammiste Martial ne craignit point de s'écrier :

Crispus romanâ primus in historiâ.

Et tel est le sort de cette sentence renfermée dans un vers précis, que tous ceux qui ont à parler de Salluste, sentent toujours le besoin de la rappeler. Quintilien qui a dit des harangues de Tite-Live, que l'éloquence de ces discours est au-dessus de toute idée et de toute expression, ne met pourtant l'historien de la république romaine que sur la ligne de Salluste, sans lui donner aucune préférence. La gloire de Tite-Live, selon Quintilien, est d'avoir atteint ce dernier auteur en suivant des voies toutes différentes, et d'avoir égalé son immortelle rapidité, *immortalem Sallustii velocitatem*, par les grâces d'un style toujours abondant et toujours enchanteur. Quelques anciens philologues ne comparent entre eux Salluste et Tacite que pour représenter l'un comme le maître de l'autre : ils prétendent que Tacite ayant pris Salluste pour modèle, étudioit sans cesse sa manière, et avoit toujours ses ouvrages devant les yeux quand il composoit les siens. Quoi qu'il en soit, notre siècle n'a pas balancé à mettre Tacite à la tête de tous les historiens, j'oserois même dire de tous les écrivains de l'ancienne Rome. Plusieurs de nos gens de lettres les plus distingués, épris du mérite de cet auteur, essayèrent d'honorer notre langue de ses pensées, et descendirent, pour lui, jusqu'à l'humble office de traducteur. Je ne sais pourtant si cet enthousiasme n'avoit pas sa source dans les opinions, ou, si l'on veut, dans les passions du moment, plutôt que dans une admiration réelle et dans un goût réfléchi. Quand un ministre faisoit traduire Suétone, pour que l'histoire de la corruption des empereurs romains fît soupçonner aux Français la corruption et les vices de la cour de France, il n'est pas étonnant que ceux qui

vouloient alors diriger l'opinion publique, et qui cherchoient à secouer les liens de l'ordre politique et de la discipline sociale, qu'ils appeloient les chaînes de l'esclavage, aient voulu attirer l'attention sur un écrivain qui a tracé des peintures si fortes de la tyrannie, qu'il passe pour avoir même calomnié le despotisme, si l'on peut le calomnier. Au reste, il y avoit évidemment de l'exagération et du fanatisme dans l'espèce de culte que le 18^e siècle voua si hautement à Tacite, à l'exclusion des Salluste et des Tite-Live; ceux-ci furent toujours préférés dans les écoles, et avec raison, surtout Tite-Live : ce n'est ni la profondeur quelquefois subtile et sophistique de Tacite, ni le ton sentencieux et brusque de Salluste qu'il faut proposer à l'imitation des jeunes étudiants; ce ne sont ni les dures et obscures ellipses multipliées avec tant d'affectation dans les écrits du premier, ni le style haché, tronqué, plein de saccades du second, qu'il faut leur offrir pour modèle; mais les belles et harmonieuses périodes, les tours heureux et lians, la riche et précieuse abondance, la diction à la fois facile, naturelle, pittoresque, expressive et magnifique de Tite-Live : c'est l'avis de Quintilien lui-même; mais je crains bien que nous ne conservions encore aujourd'hui beaucoup de goût pour la pensée et pour l'ellipse.

Salluste n'est pas seulement un grand peintre d'histoire, il est encore un moraliste admirable : rien n'est plus imposant que le ton dont il flétrit le vice, et dont il honore et recommande la vertu; son goût le portoit vers ces éloges éloquens de la vertu, vers ces censures véhémentes de la corruption, qui donnent tant de poids et de gravité aux compositions historiques; on lui a

même reproché de les avoir prodigués avec trop peu de retenue, et d'avoir quelquefois emprunté le vieux langage de Caton le censeur, pour répandre sur ses tableaux de morale le coloris austère de ce vertueux personnage, et la teinte respectable des temps antiques. Mais on lui fait un reproche beaucoup plus grave : on l'accuse de n'avoir point soutenu ses discours par ses exemples ; et, en effet, il ne développa, dans le dernier siècle si agité de la république romaine, que le caractère d'un brouillon ; il avoit aussi un goût particulier pour les femmes de qualité ; et le fameux Milon, qui le surprit en bonne fortune, avec la sienne, une des plus nobles dames de Rome, fit administrer à notre moraliste une centaine de coups d'étrivières ; il fut chassé du sénat, et flétri par les censeurs pour ses prouesses amoureuses, quoiqu'il alléguât que les maris qu'il trompoit étoient d'accord avec lui pour être trompés ; que depuis long-temps il avoit renoncé aux femmes de condition, et qu'il s'étoit rabattu sur la roture. Chargé par Jules-César du gouvernement de la Numidie, il pilla cette province ; c'est là qu'il amassa ces richesses immenses avec lesquelles il fit bâtir un palais somptueux, environné de jardins si magnifiques, qu'ils sont encore célèbres aujourd'hui. Je renvoie le lecteur à la Vie de Salluste, composée par M. le président Desbrosses, et mise en tête de cette traduction par les éditeurs : elle contient des détails extrêmement intéressans, quoique noyés, quelquefois, dans ce torrent d'accessoires historiques et de savantes inutilités, qui coule toujours avec tant d'abondance de la plume des érudits.

Nous n'avions pas jusqu'ici de traduction de Salluste qui méritât d'être rangée parmi les monumens et les

chefs-d'œuvre du genre : en avons-nous une aujourd'hui? C'est la question qui me reste à examiner. Je ne présenterai ici que quelques idées sommaires; j'exposerai les détails dans un second article : quand on considère en lui-même le style de M. Dureau-Delamalle, on ne reconnoît pas dans cet écrivain les qualités nécessaires pour exprimer et rendre la manière et les beautés des grands modèles de l'antiquité; et l'on est étonné de la hardiesse de ses entreprises : sa diction n'a, par elle-même, aucun caractère; elle manque de cette fermeté qui résulte de la correction, et de cette vigueur qui vient du talent, quoiqu'elle ne soit pas dépourvue d'une certaine chaleur et d'une certaine véhémence, qui, chez lui, annonce plus la confiance que le génie; évidemment ce n'étoit point là une plume faite pour reproduire à nos yeux, et dans notre langue, les grands traits de Tacite et de Salluste : qu'on se demande, en lisant la traduction de Tacite, si cet auteur se seroit exprimé ainsi en français; qu'on se fasse la même question en lisant celle de Salluste : la réponse ne sera point favorable à M. Dureau; on conviendra qu'en voulant lutter avec ces athlètes de la littérature latine, il a consulté son zèle plus que ses moyens; mais si l'on examine ses traductions, en les comparant avec celles qui ont précédé, plutôt qu'en les rapprochant des auteurs traduits; si l'on veut oublier un instant les modèles de M. Dureau, pour ne se souvenir que de ses rivaux, on lui saura gré de s'être cru capable de surpasser ses prédécesseurs, d'avoir essayé de faire un pas de plus vers le but, de l'avoir fait, et de nous avoir donné des traductions qui ne sont pas bonnes, mais qui, du moins, valent mieux que celles de ses devanciers : l'o-

pinion publique a depuis long-temps confirmé ce jugement, à l'égard de la traduction de Tacite; et je ne doute point que celle de Salluste ne doive avoir le même sort, et ne mérite le même honneur.

§. II.

28 janvier.

LA plupart des grands modèles de l'antiquité ne sont arrivés jusqu'à nous que mutilés par l'injure des siècles: nous ne possédons pas la quatrième partie du grand ouvrage de Tite-Live; les trois quarts de ce chef-d'œuvre ont péri dans le naufrage de tant de chefs-d'œuvre antiques; et nous nous consolons, comme nous pouvons, de cette perte, avec les supplémens de Frenshemius. Il ne nous reste presque rien des histoires de Tacite: le temps, qui a respecté un peu plus ses Annales, nous en a enlevé une portion considérable. La littérature latine n'excite notre admiration, qu'en excitant nos regrets.

Les ouvrages de Salluste n'ont pas échappé à la destinée commune: le corps d'histoire qu'il avoit composé, et dont la Conjuration de Catilina et la Guerre de Jugurtha formoient, en quelque sorte, les deux extrémités opposées, n'est point parvenu à la postérité; quelques débris de cette grande composition, quelques harangues d'une admirable beauté, sauvées, on ne sait comment, de la ruine générale de l'ouvrage, ne servent qu'à rendre plus vive la douleur des amis des lettres. Le tendre et passionné Pétrarque regrettoit la perte de l'histoire de Salluste, presque aussi sensiblement qu'il célébroit les charmes de Laure. Heureusement, la Conjuration de Catilina et l'histoire de la Guerre de Ju-

gurtha, sont deux morceaux complets; quelques critiques préfèrent le second au premier, quoique celui-ci soit beaucoup plus connu, parce que le sujet en est beaucoup plus intéressant. Ce sont au reste deux tableaux achevés : l'art de la composition historique n'a jamais été poussé plus loin que dans ces deux chefs-d'œuvre : les narrations, les portraits, les descriptions, les harangues, les réflexions, y sont entremêlés et distribués avec cette supériorité d'intelligence qui est le génie même, quand elle est appliquée aux beaux arts ou aux grandes choses. On dit que Salluste a imité Thucydide; mais il me semble s'être élevé au-dessus de son modèle. Je ne me propose d'examiner aujourd'hui que la traduction de l'histoire de Catilina.

Ce qui frappe d'abord, lorsqu'on jette les yeux sur les versions de M. Dureau-Delamalle, c'est l'effort qu'il a fait pour exprimer le caractère propre, les qualités distinctives, le ton et la manière des auteurs qu'il a entrepris de traduire; effort plus marqué chez lui que chez aucun de ses devanciers, et qui est toujours louable, quoiqu'il ne soit pas toujours heureux : aucune traduction ne porte plus visiblement l'empreinte du travail que les siennes; aucune ne décèle plus d'étude, de soin, de zèle et de contention; aussi cet estimable et laborieux littérateur, pénétré de l'importance et de la difficulté des fonctions littéraires qu'il s'étoit imposées, a-t-il consacré une grande partie de sa vie à méditer sur Tacite, sur Salluste, sur Tite-Live, dont il vouloit, en quelque sorte, conquérir les richesses et les beautés, pour en orner notre langue. Un tel dévouement désarme la critique; et lorsque dans les fautes mêmes qu'elle trouve à reprendre, elle voit des preuves

de zèle, elle se sent moins pressée de les indiquer, que tentée de les dissimuler; mais ses devoirs sont très-impérieux.

Le système de traduction suivi par M. Dureau est bon en lui-même; et l'ardente persévérance avec laquelle cet écrivain s'est efforcé d'en surmonter les difficultés, étoit digne d'un succès moins équivoque: se borner à rendre avec exactitude et correction le sens et les pensées d'un génie du premier ordre, c'est copier une peinture avec le crayon, c'est nous montrer Rubens ou le Titien dépouillés de leur vif et brillant coloris: si l'on ne transporte pas dans sa langue le style, la couleur, l'expression, la physionomie des grands modèles antiques; si l'on ne fait que tracer avec fidélité dans une diction foible, les idées qu'ils ont peintes avec toute la force de leur talent, et toute l'énergie ou toutes les grâces de leur idiome, on ne les traduit pas, on les explique; on ne les copie pas, on les esquisse: aussi rien n'est plus rare qu'une bonne traduction.

J'ouvre celle de Salluste par le P. Dotteville: le style en est pur, correct, châtié, coulant; la diction en est bien française; mais ne s'agit-il que de cela? Où est la manière de Salluste? Où sont cette brièveté, cette rapidité, cette concision, cette chaleur, cette force, cette élévation, ce tour gravement sentencieux, ce ton imposant, ces traits énergiques, ces touches profondément ressenties que j'admire dans l'auteur latin? Tout cela a disparu: Salluste se métamorphose, sous la plume du P. Dotteville, en un écrivain estimable, mais assez médiocre: l'effort ne se fait sentir nulle part dans ce traducteur; mais aussi aucune beauté n'est rendue: il ne s'est point égaré; mais il n'a point tenté les routes dif-

ficiles ; il ne paroît pas avoir soupçonné les secrets de l'art de traduire, le vrai système, ou plutôt les vrais principes qui doivent diriger l'esprit d'un traducteur ; il paroît étranger à ce feu qui échauffe et colore les productions des hommes de génie : Salluste observe très-bien, dans la froide copie de son interprète, toutes les règles de la grammaire française ; peut-être n'a-t-il pas aussi bien observé, dans ses propres ouvrages, les règles de la grammaire latine. Mais encore une fois ce n'est pas assez.

Je compare la traduction de M. Dureau avec celle du P. Dotteville : au premier coup d'œil, la première me paroît aussi tourmentée et aussi bizarre que la seconde me semble régulière et froide ; mais, en approfondissant cet examen, j'observe que si la version de M. Dureau présente un plus grand nombre de fautes, elle offre aussi plus de mouvement, de chaleur, de rapidité et de vie : il y a sans doute des fautes énormes dans ce dernier ouvrage, mais elles sont de nature à pouvoir être en quelque sorte corrigées d'un trait de plume, au lieu que la froideur du style est un vice radical auquel rien ne remédie ; si l'on compte les fautes, le P. Dotteville est au-dessus de M. Dureau, peut-être même au-dessus de son original, à qui les critiques anciens en ont tant reproché ; car on sait combien de défauts l'antiquité a cru remarquer parmi les rares beautés qui brillent dans les compositions de Salluste ; mais ce n'est pas ainsi qu'il faut juger ni des ouvrages originaux, ni des traductions : le calcul des fautes est le moins équitable de tous les calculs ; il rabaisseroit quelquefois les plus grands auteurs au-dessous des plus médiocres.

Presque toutes celles de M. Dureau tiennent à l'abus

de son système; j'en ai noté une multitude; mais je n'userai pas, à beaucoup près, de toutes mes notes; ce seroit abuser de la facilité de critiquer; ce traducteur fait violence à notre langue, pour la forcer à prendre les formes du style de Salluste, et pour lui imprimer le caractère d'énergie propre à la langue latine. Cet excès se fait sentir dès les premières lignes : dans le portrait de Catilina, M. Dureau traduit ces mots : *ingenio malo pravoque* par *esprit pervers et contrefait*; il est visible, et d'ailleurs le traducteur nous dit dans une note, qu'il a voulu rendre toute la force du mot *pravo*; mais rien ne peut excuser ce que son expression a de forcé, de bizarre et de ridicule. En bon français, un esprit *contrefait* est un esprit *faux*; et tel étoit l'esprit de Catilina, comme Salluste l'explique merveilleusement dans la suite du portrait; mais cette expression, qui rend parfaitement le sens de l'auteur, a sans doute paru trop vulgaire à M. Dureau, quoique le mot latin n'ait rien de fort recherché. Tous les autres traducteurs, et M. Rollin lui-même, avoient mis *corrompu*, terme qui n'est point exact. Cette faute grave de M. Dureau montre déjà une attention plus scrupuleuse à la propriété et à la force des expressions latines.

Dans un autre endroit, le traducteur rend ces mots : *Fortunæ violentiam*, par *l'humeur de la Fortune*. Jamais on ne s'est exprimé ainsi dans notre langue, et cette innovation n'est pas heureuse : nous disons, *les caprices de la Fortune*, figure élégante, qui n'a pas l'énergie du mot *violentiam*, mais qui cependant y répond assez bien. *Essuyer l'humeur de la Fortune*, est, en français, une phrase baroque, tandis qu'*essuyer les caprices de la Fortune*, est une expression aussi

noble qu'elle est pure et régulière. Le *violentiam* a tourmenté M. Dureau : puisqu'il vouloit à toute force le rendre, *violence* eût encore valu mieux qu'*humeur*.

Ceux qu'une langue parjure ou une main homicide nourrissoit de la fortune ou du sang des citoyens : cette phrase a quelque chose de forcé et d'étrange; elle ne se présente pas nettement à l'intelligence, et blesse l'imagination; elle n'exprime l'énergie et la concision de la phrase latine qu'en lui dérochant une partie de sa clarté et tout son naturel. Salluste dit, avec la précision la plus forte, mais en même temps la plus lumineuse et la plus simple : *quos manus atque lingua perjurio, et civili sanguine alebat*. Il ne falloit pas traduire comme le P. Dotteville : « Tous ceux « qui pour vivre faisoient trafic du sang des citoyens « ou du parjure. » Cela est languissant, foible et décoloré, quoique net, juste et français; mais il ne falloit pas aussi traduire comme M. Dureau, dont la bizarrerie me paroît pourtant ici, comme dans beaucoup d'autres endroits, préférable au naturel commun, flasque et mou du P. Dotteville. Au moins, le nouveau traducteur fait voir qu'il a senti la beauté de ce *manus atque lingua*, qui présente une si vive et si terrible image; peut-être cette figure hardie, cette grande *hypotipose* est-elle intraduisible; peut-être ne peut-on montrer en français, ni *cette langue parjure*, ni *cette main meurtrière*; mais on doit savoir gré à M. Dureau de sa tentative; et c'est ici le cas d'appliquer la maxime : *conatum laudo*.

Salluste fait quelquefois des phrases toutes composées d'infinitifs, pour imprimer plus de rapidité à la narration, et surtout, pour donner plus de nerf aux des-

criptions : il emploie cette tournure elliptique, dans sa fameuse peinture de la corruption de Rome : *viros pati muliebria*, *mulieres pudicitiam in propatulo habere*, etc. M. Dureau, qui a fort bien senti que cette figure ne peut guère se transporter dans notre langue, cherche toujours à y substituer un tour qui réponde au sentiment dont l'original lui semble animé; mais, dans ce dernier cas, il me paroît s'être bien trompé : *Ils avoient trouvé piquant*, dit-il; *les hommes d'être les femmes des maris*, etc. Rien ne me paroît moins conforme au ton de Salluste, ni plus au-dessous de la dignité de l'histoire, que cette tournure familière et bourgeoise : *Ils avoient trouvé piquant*, etc. Il y a ici une teinte d'ironie absolument déplacée : Salluste parle toujours avec la gravité la plus sérieuse, et ne descend jamais à ces petites grâces de la raillerie badine : il ne plaisante pas.

On ne sauroit trop exhorter le savant et digne fils du traducteur à effacer une foule d'autres expressions qui déshonorent également la majesté de l'histoire, et qui se sont glissées dans cette traduction, au grand étonnement de tous ceux qui savent avec quels soins et pendant combien d'années elle a été travaillée : par exemple, dans le dernier discours de Catilina, ces mots énergiques et nobles : *Memineritis vos decus, gloriam, præterea libertatem atque patriam in dextris vestris portare*, sont rendus ainsi : « Souvenez-vous, en marchant au combat, que la gloire, la liberté, que votre patrie sont *au bout de vos piques*. Comment se représenter la gloire et la patrie *au bout des piques*? Et combien cette tournure est triviale! Dans le premier discours : *Voilà, voilà que je vous offre* cette liber-

té, etc., pour : *En illa, illa quam sæpè optastis, libertas!* Quelle différence! *Voilà, voilà que je vous offre* est d'une bassesse insupportable. Une trentaine de constructions forcées, incorrectes, vicieuses et barbares, appellent aussi l'attention du jeune et docte éditeur; mais pourquoi toutes ces corrections n'ont-elles pas été faites avant la première édition? Je rendrai compte du *Jugurtha* dans un troisième et dernier article.

§. III.

29 janvier.

M. DUREAU-DELAMALLE me semble avoir beaucoup mieux réussi dans la traduction de la Guerre de Jugurtha, que dans celle de la Conjuration de Catilina : ses efforts y sont moins sensibles; le lecteur s'y trouve moins souvent affligé de la peine que s'est donnée le traducteur, moins souvent contristé et rebuté du peu de succès qu'ont obtenu son zèle et son travail; le style est plus aisé, plus correct, moins contourné, moins forcé, moins rempli de hardiesses malheureuses, de bizarreries, de barbarismes, de fautes contre le génie de la langue française, d'outrages faits à la grammaire. Ce morceau de traduction me paroît être un des moins défectueux que M. Dureau ait écrits dans ce genre.

La différence des deux ouvrages latins est peut-être la cause de la différence des deux traductions : il y a moins d'apprêt, moins de prétention, moins de roideur dans la peinture de la Guerre de Jugurtha, que dans le tableau de la Conjuration de Catilina; le pinceau de Salluste, sans rien perdre de sa force et de son énergie, a plus de douceur, de moelleux, de naturel et de

flexibilité dans la première de ces deux brillantes compositions. Peut-être aussi, le traducteur devenu plus maître de son propre système, par une première tentative, a-t-il su mieux se garantir des excès, et se préserver des dangers de sa méthode dans un second essai : l'expérience et l'habitude sont les plus sûrs de tous les guides.

Le Catilina de Salluste est beaucoup plus célèbre que son Jugurtha : on en parle davantage ; on le cite plus souvent ; on le lit beaucoup plus. Cette supériorité de réputation n'est point relative au mérite de l'ouvrage, mais à la nature du sujet que l'auteur y traite : il est naturel que l'on s'intéresse beaucoup plus à la Conjuration de Catilina, qui vouloit brûler Rome, qu'aux efforts d'un petit roi Numide qui cherchoit à se soustraire au joug des Romains. Cependant je ne sais si l'historien n'a pas encore développé plus de talent et de ressources dans le tableau où il nous représente Jugurtha luttant avec son courage, son or et ses ruses, dans un coin de l'Afrique, contre toute la puissance des maîtres du monde, que dans celui où il nous peint Catilina armé contre sa patrie de poignards et de flambeaux. Plusieurs critiques ont cru devoir accorder la préférence à la Guerre de Jugurtha, et j'avoue que s'il m'appartenoit de prononcer, je me sentirois du penchant pour cet avis : quoique en tout genre de composition, le sujet doive être compté pour beaucoup, les vrais littérateurs font, toutefois, encore plus d'attention à la manière dont il est rempli. Il faut peu d'art pour choisir un sujet heureux : le hasard souvent le présente ; mais il n'appartient qu'à un talent consommé de traiter avec supériorité un sujet médiocre. Le vulgaire apprécie généralement les ou-

vrages d'après le sujet : les vrais juges du talent sont excessivement rares.

L'histoire de Jugurtha commence, comme celle de Catilina, par un de ces préambules de morale que les modernes ont peut-être trop reprochés à Salluste : ils n'ont pas observé que ces préambules ne sont autre chose que de véritables préfaces : à la vérité, elles ne sont point séparées du livre, comme dans nos ouvrages ; mais toute la différence consiste dans un procédé de copiste ou de typographe, qui ne doit nullement tirer à conséquence pour l'art et le goût. L'auteur a multiplié les portraits dans cette composition comme dans l'autre ; mais ils y sont encadrés et développés avec moins de faste et d'affectation ; les masses du style y sont, en général, moins détachées, moins en relief : tout est lié, nuancé, fondu avec un art d'autant plus louable, qu'il est moins apparent. Les couleurs de cette belle et riche peinture, quoique moins heurtées, me paroissent encore plus vives et plus frappantes. Depuis le commencement de l'ouvrage jusqu'à la fin, on croit voir tout ce que l'historien décrit. Quel tableau d'ailleurs que celui où se trouvent réunies les trois grandes figures de Jugurtha, de Marius et de Sylla ! L'Africain, plein de valeur et de perfidie, donnant dans sa jeunesse, auprès du grand Scipion, les plus hautes espérances ; élevé au trône à force de mérite et de génie ; trempant ensuite ses mains cruelles dans le sang de ses deux frères ; assassinant un autre de ses parens jusque dans le sein de Rome, et en présence de la majesté du sénat et de la souveraineté du peuple, qui devoient prononcer sur ses crimes ; jetant un regard de mépris sur cette ville, où il avoit tout corrompu avec de l'or ; ramenant, pour

les légions romaines, les jours humilians des *Fourches Caudines*; et ne cédant enfin qu'à la fortune de Marius, aux stratagèmes de Sylla, et à la trahison de son beau-père, qui le livre enchaîné aux Romains.

Quel contraste forme le caractère de Marius avec l'état de corruption et de dégradation où la soif des richesses avoit précipité les personnages même les plus distingués de la république! Mais aussi quel orgueil féroce! Quel fond d'envie et de jalousie, sans aucun voile! Quelle rudesse sauvage! Quelle amère et insultante fierté! Quel fiel dans les discours! Quelles bravades et quelle présomption! Quelle brûlante et indomptable ambition, jointe au génie le plus vigoureux et le plus vaste, à l'ame la plus intrépide et la plus incorruptible!

Sylla naissoit : il n'étoit encore que questeur ; on voit briller les premières lueurs de ses hautes destinées ; son esprit est aussi cultivé que celui de Marius est agreste ; sa grande et vive intelligence se décèle déjà par quelques éclairs frappans ; sa valeur est remarquée même à côté de celle du consul plébéien, qui éclipse tout le reste ; rien n'égale son activité, si ce n'est son adresse : c'est entre ses mains que Jugurtha est livré par Bocchus ; il fait graver sur la pierre d'un cachet ce premier trait de sa gloire, et la vue de ce cachet allume tous les feux de la jalousie dans l'ame envieuse et rustique de Marius. Telle fut la première et foible cause de ces sanglantes discordes qui déchirèrent dans la suite les entrailles de la république.

Toutes les incertitudes, toutes les variations, toute la mobilité, l'inconstance et l'infidélité du caractère africain se développent dans celui du roi Bocchus, beau-père de Jugurtha : il ne sait s'il doit livrer son gendre à

Sylla , ou Sylla à son gendre ; on le voit tomber dans les plus inquiétantes perplexités, dans les plus profondes réflexions ; il promet à Sylla ; il promet à Jugurtha : l'agitation de son esprit se peint dans tout son extérieur ; il change de visage et de couleur à chaque instant ; il marche , il s'assied , se relève , et s'assied encore ; son regard est trouble , équivoque ; il a des convulsions ; il n'est décidé qu'à trahir , sans savoir quel est celui qu'il trahira ; et il ne retrouve le calme que lorsque le moment décisif arrivé le force à faire un choix entre ses deux perfidies.

Quel génie dans les descriptions de lieux et de batailles , aussi précises que pittoresques ! Quelle distribution ! Quelle ordonnance ! Quelle marche à la fois nette et rapide ! Quelle progression d'intérêt ! Rien de foible , rien de languissant , rien d'insignifiant , rien d'ennuyeux : l'écrivain est toujours en haleine , le lecteur toujours soutenu. Et ce sont de tels ouvrages qui n'obtiennent qu'un espace très-étroit et quelques réflexions très-superficielles dans les longues dissertations de M. de Laharpe , tandis que des multitudes de pages y sont consacrées à l'examen d'un *Pont-Neuf* , ou à la réfutation d'un mauvais pamphlet ! Quelle moisson reste encore , quoi qu'on en dise , à nos professeurs de littérature ! Qu'ils s'efforcent de nous rappeler au goût et à l'étude des anciens , que leurs prédécesseurs ont à peine effleurés ! Sans cette étude , il faut renoncer aux lettres.

J'ai quelque peine à reporter mes regrets sur les pâles et foibles copies du traducteur , après les avoir fixés sur les peintures étincelantes de l'original : comment se résoudre à relever des fautes grossières , après avoir admiré tant de beautés ?

Quoique le style de M. Dureau soit ici plus correct, plus naturel et plus pur que dans la traduction du *Catilina*, il n'est pas cependant à l'abri de tout reproche : on y remarque souvent encore quelques-unes de ces tournures familières que le traducteur prend pour un heureux abandon, et qui ne sont que des négligences intolérables. Par exemple : « L'autre aimant la paix, « n'ayant jamais fait la guerre, de *ces caractères doux*, « faits pour essuyer toutes les injustices. » Il me semble que Salluste n'auroit pas écrit ainsi ; il n'eût pas dit, en français, de *ces caractères doux* ; cela ressemble trop au style de la conversation.

« C'est là qu'il rassembloit une armée plus considérable que la première, du moins pour le nombre ; car « l'espèce d'hommes étoit plus molle, sans vigueur, « ayant plus cultivé leurs champs et leurs troupeaux « que la guerre. » Il faut avouer que l'espèce d'hommes n'est pas une expression fort élégante ; mais M. Dureau est peut-être le premier écrivain qui ait dit en français : *cultiver des troupeaux* ; à la vérité, ce mot répond très-bien à celui de Salluste : *Pecoris magis quàm belli cultorem* ; n'est-ce pas ici un des cas où l'extrême exactitude devient une extrême infidélité ?

« Du moment que l'âge lui eut permis de porter les « armes (il s'agit de Marius), il ne quitta point les « camps, où il apprit des choses qui valoient bien toute « cette *faconde* des Grecs. » Voilà encore de l'abandon ; voilà le style familier de la conversation ; et cette familiarité est ici du plus mauvais goût : je le demande, Salluste, s'il eût écrit en français, eût-il employé dans ce cas le mot *faconde* ?

« Les nobles furent humiliés ; et, après longues an-

« ~~vers~~, le consulat fut déferé à un homme nouveau. »
À très longues années; quel style! Est-ce ainsi que
 Bossuet, Saint-Réal, Vertot ou Voltaire, écrivent l'his-
 toire?

« Si l'on pouvoit demander à Albinus, à Bestia *ce*
 « *qu'ils préféreroient* d'avoir pour fils, d'eux ou de
 « moi. » *Ce qu'ils préféreroient* est un solécisme. Il
 triompha *consul*, tournure baroque; *désordonner* la
 république, pour troubler, bouleverser la république,
 barbarisme, etc., etc., etc. Faut-il inférer de toutes ces
 observations que cette traduction est sans mérite? Non,
 sans doute : il faut en conclure seulement que l'on peut
 encore en souhaiter et en espérer une meilleure : M. Bil-
 lecocq a publié, il y a quelques années, une traduc-
 tion du Catilina, et nous savons qu'il prépare, depuis
 long-temps, celle du Jugurtha; nous l'engageons à ne
 point se laisser effrayer par la traduction de M. Dureau :
 qu'il revoie avec soin son ouvrage; qu'il profite des ef-
 forts du nouveau traducteur; qu'il use de tout l'avan-
 tage de venir le dernier; et, peut-être, nous aurons
 enfin une traduction de Salluste. MM. Desrenaudes et
 Rendu ont mieux traduit la Vie d'Agricola que M. Du-
 reau : cet exemple est fait pour encourager M. Bille-
 cocq. Quelle émulation plus légitime et plus louable!
 En attendant, contentons-nous de ce que nous possé-
 dons; et si la version de Salluste par M. Dureau n'est
 pas, à beaucoup près, telle qu'on la désireroit, souve-
 nons-nous qu'elle est jusque aujourd'hui la moins fai-
 ble de toutes,

II.

Essais de Morale et de Politique, par M. MOLÉ, augmentés d'une Vie du président Mathieu Molé.

§. I^{er}.

21 février.

CET ouvrage, plein d'idées profondes, d'expressions énergiques et de tours heureux, parut, pour la première fois, à une époque où les esprits, encore fatigués de vaines et trompeuses théories, soit de morale, soit de politique, ne cherchoient qu'à se reposer dans le sein de l'expérience. Il n'obtint donc pas l'accueil et le succès dont il étoit digne : ce qui n'étoit que profond sembla recherché ; ce qui n'étoit que précis sembla obscur ; on s'efforça d'appliquer à tout l'ouvrage plusieurs critiques qui n'étoient applicables qu'à quelques parties du livre ; l'ensemble fut, en quelque sorte, rendu responsable du tort de quelques détails. Tel est le procédé ordinaire de la prévention : elle ne veut jamais envisager qu'un côté des objets ; et, soit qu'elle censure, soit qu'elle loue, elle s'écarte toujours également de la justice, parce qu'elle manque toujours également de mesure.

L'homme de lettres célèbre qui rendit compte, il y a trois ans, dans ce Journal, *des Essais de Morale et de Politique*, mit à peu près l'auteur sur la ligne de Vauvenargues. « Quand le livre de Vauvenargues parut, dit-il, Voltaire écrivoit : « ce qui me persuade « qu'il y a des choses excellentes dans ce livre, c'est

« que je l'ai vu méprisé par ceux qui n'aiment que les
 « phrases ou le faux bel esprit. Il seroit possible que
 « le même éloge convînt à ces *Essais de Morale et de*
 « *Politique*. Ce n'est pas le seul rapport qu'on peut
 « remarquer entre leur auteur et Vauvenargues : tous
 « deux se sont livrés aux plus importantes études dans
 « l'âge des plaisirs ; et le premier , plus jeune encore ,
 « paroît avoir quelque chose de plus sévère , et dans son
 « style , et dans ses idées. Les circonstances ont peut-
 « être développé ce caractère de son esprit et de son
 « talent : s'il appartient , comme on le croit , à l'une
 « de ces races antiques où se transmettoit , de généra-
 « tion en génération , l'exemple de toutes les vertus ,
 « on ne doit pas s'étonner qu'il laisse entrevoir dans
 « son premier écrit , un peu de cette gravité héréditaire
 « qu'on observa toujours dans les mœurs et jusque
 « dans la physionomie de ses ancêtres. » Telles étoient
 les paroles de M. de Fontanes , de cet écrivain si élé-
 gant , de ce littérateur si judicieux.

Elles contiennent à la fois , et la censure indirecte de
 la manière dont les *Essais* furent d'abord accueillis , et
 l'apologie du ton que l'auteur a cru devoir prendre dans
 cet ouvrage. Quelqu'un a dit avec raison que *les livres*
n'ont point d'âge : si l'auteur étoit très-jeune encore
 lorsqu'il composa ce traité de politique et de morale , il
 est d'autant plus louable d'avoir su imprimer à sa com-
 position et à l'expression de sa pensée ce caractère de
 sévérité que le genre exige , et que la jeunesse semble
 exclure. Il est des esprits qui ne mûrissent jamais ; il
 en est d'autres qui atteignent rapidement la maturité ,
 qui jettent des fruits avant d'avoir montré les fleurs , et
 qui sont bien dédommagés de la perte de quelques grâ-

ces frivoles, par la richesse de leurs profondes et fertiles conceptions. A la vérité, Platon conseilloit à un jeune homme qui écoutoit ses leçons, et dont l'humeur lui paroissoit trop austère, *de sacrifier aux grâces*; mais le même Platon vouloit que les pensées du premier âge se fortifiassent dans l'étude aride et dans les spéculations abstraites de la géométrie.

Le monde aime à ne rencontrer dans la jeunesse que les saillies brillantes de la gaité et les caprices séduisants de la folie; il est même assez enclin à censurer malignement les traits anticipés d'une sagesse précoce; mais il faut convenir que cette censure tombe à faux quand la gravité des manières ou l'austérité du style ne sont que l'expression fidèle de la supériorité de l'esprit; et ce n'est point à l'auteur des *Essais de Morale et de Politique* que l'on peut justement appliquer les paroles adressées par Phocion à un jeune orateur qui prétendoit trancher, avec hauteur, les questions politiques les plus importantes et les plus difficiles : *Jeune homme, tes discours ressemblent aux cyprès : ils sont roides et hauts ; mais ils ne portent point de fruits.*

Son livre est plein et substantiel : on y sent une grande force de méditation, qui ne peut être exactement appréciée que par ceux pour qui l'attention n'est pas un effort trop pénible, et qui doit, au premier abord, rebuter tous les esprits incapables de quelque application. Je suis dégoûté autant que personne de ces orgueilleuses et ridicules prétentions à la *pensée*, qui ont été un des travers les plus funestes de notre âge, et je sais comme un autre tout ce que cette fastueuse ambition de l'esprit peut traîner à sa suite d'erreurs, d'absurdités, de faux goût et de mauvais style; mais je crois

que cette aversion pour les abstractions et les systèmes auroit tous les caractères d'une passion injuste, au lieu de présenter ceux d'une sage réflexion, si on ne la renfermoit pas dans certaines limites : elle doit nous rendre plus sévères, sans nous empêcher d'être équitables. Il est permis d'être prévenu, au premier coup d'œil, contre le titre, contre le plan des *Essais de Morale et de Politique*; on peut ne sentir aucun attrait pour ce livre, et le soupçonner, avant de l'avoir lu, d'être aussi erronné et aussi vain que la plupart de ceux du même genre; on peut accuser l'auteur, à l'avance, de n'avoir pas repoussé des formes aussi suspectes, des formes qui, aujourd'hui, ne semblent plus être que celles de l'erreur; et de s'être précipité dans cette carrière dangereuse des théories morales et politiques, dont la main de l'expérience paroissoit avoir pour jamais fermé la barrière aux esprits justes et sages; mais il n'est pas permis, après une lecture attentive, après un examen convenable, de ne pas reconnoître dans cette production un rare talent, une grande vigueur de tête, une fermeté et une noblesse de style très-remarquables, une originalité d'expression qui décèle un esprit au-dessus du vulgaire.

Les défauts, il est vrai, sont ici, comme presque partout, à côté des bonnes qualités : l'impulsion de ce talent mâle l'entraîne quelquefois par delà les bornes de la justesse; sa lumière est quelquefois mêlée de nuages et de fumée; il arrive que sa vigueur nerveuse dégénère en roideur; que son ton plein et élevé ressemble trop à l'accent de la suffisance dogmatique; que son expression précise devient incomplète, et, par-là même ténébreuse; que sa pensée, laborieusement approfondi-

die, offre plus de contrainte et d'effort, que de rectitude et de véritable force ; mais ces imperfections éclipsent-elles les beautés multipliées de pensée et de style qui étincellent dans cet ouvrage, et dont quelques-unes ont été distinguées avec tant de goût et de justice, par le grand écrivain qui, le premier, annonça dans cette feuille ce talent naissant ?

Le plan est très-profond, quoiqu'il paroisse très-simple : en effet, la morale et la politique sont liées entre elles par des noeuds très-étroits, plus faciles à apercevoir d'une manière générale, qu'à saisir avec précision. Toute la partie politique de ce traité est composée des conséquences déduites des principes et des faits établis dans la partie morale : on ne sauroit avoir une marche plus éminemment philosophique ; et quand même tous les faits et tous les principes posés dans l'une des deux parties, ne seroient point d'une exactitude également parfaite ; quand même toutes les conséquences développées dans l'autre, ne se rattacheroient pas aux prémisses avec toute la rigueur désirable, la méthode que l'auteur a choisie ne signaleroit pas moins une tête pensante, capable d'embrasser à la fois un grand nombre de rapports, de resserrer dans la chaîne de ses idées un grand nombre d'observations, et faite pour traiter les sujets qui demandent de l'étendue dans les vues, de la solidité et de la profondeur dans le raisonnement.

L'auteur paroît avoir emprunté une des idées fondamentales, ou plutôt la dernière conséquence de sa théorie à un philosophe, qui a vu déjà plus d'un écrivain s'enrichir des dépouilles brillantes de sa pensée, et qui est assez riche pour n'avoir pas à se plaindre de ces larcins : le

ystème de la monarchie , considérée *comme le seul gouvernement naturel*, appartient au génie penseur de M. de Bonald; l'*Essai de Morale et de Politique* le reproduit sous une autre forme; et la variété des preuves, dont il est susceptible, sembleroit devoir en démontrer la justesse et la vérité; mais il y a toujours tant de distance de la théorie à la pratique, qu'il est bien difficile de fixer le point où l'exactitude et la clarté des démonstrations morales et métaphysiques peuvent devenir des gages infaillibles de la vérité pratique, et pour ainsi dire, matérielle. Il est rare que ce qui se présente d'une manière si absolue et si exclusive, ne soit pas un excès ou une erreur : n'auroit-on pas été conduit à croire que la monarchie est *le seul gouvernement naturel*, par les désordres d'une révolution qui avoit proscrit toute monarchie? Il y auroit, dans ce cas, réaction de la théorie contre la pratique, et les excès de la pratique auroient produit ceux de la théorie.

Quoi qu'il en soit, je ne me propose point de suivre l'auteur dans le développement de son sujet : si son système est faux, il ne peut être convenablement réfuté que par un livre; s'il est vrai, son livre seul peut en faire sentir la solidité; mais quelques morceaux détachés pourront donner une idée du talent et de la manière de l'écrivain. J'affecterai de ne répéter aucun de ceux qu'on a déjà cités dans ce Journal, quelque nombreux qu'ils aient été.

Le chapitre sur Pascal me paroît un des plus beaux et des mieux écrits : « Quand on lit ses Pensées pour
« la première fois, dit l'auteur, elles dégoutent pendant
« long-temps de toute autre lecture; la plupart des li-
« vres de morale paroissent un commentaire de celui-

« là. La force d'esprits'y montre à un tel point, que per-
 « sonne ne peut le comprendre sans en ressentir un peu
 « d'orgueil; mais beaucoup ont dit le comprendre, qui
 « nese doutent pas de ce qu'il renferme. Il ne faut pas s'en
 « étonner : l'homme est une créature si noble, qu'il ne
 « peut demeurer insensible à la grandeur; lors même
 « qu'il ne peut la connoître, il tombe encore sous son
 « influence. Chose singulière, les sots ne manquent pas
 « de sentir de quelle hauteur on leur parle. La mesure
 « que Pascal donne de ses facultés fait présumer qu'il
 « auroit détruit la foi en prouvant tout; il semble que
 « Dieu l'ait envoyé sur la terre pour montrer la pensée
 « de l'homme dans toute sa gloire, et pour que l'homme
 « se glorifiât éternellement dans sa pensée..... L'exagé-
 « ration, qui d'ordinaire vient de foiblesse, naît chez lui
 « de son extraordinaire force : il foiblit sous sa pensée;
 « ses yeux voient de si près la vérité, qu'il s'éblouit, et
 « voilà qu'on retrouve l'homme.... Il y a un très-grand
 « goût qui tient à de grandes idées, et qui les exprime;
 « c'est à dire qu'il y a des pensées qui sortent de l'ame
 « avec tant de force, qu'elles entraînent avec elles les
 « seuls mots pour les rendre.» Cela est noblement pensé
 et noblement : exprimé l'auteur me paroît ici au-dessus
 de M. de Vauvenargues, qui a écrit aussi sur Pascal. Un
 goût foible et vétilleux pourroit s'effaroucher de quel-
 ques-unes de ses expressions; mais, comme l'a si bien
 dit M. de Fontanes : *Un goût sévère développe et per-
 fectionne le talent; un goût minutieux le décourage et
 l'éteint.* La vive admiration de l'auteur pour Pascal, et
 la manière éloquente dont il l'exprime, ne semblent-
 elles pas décéler sa vocation?

Voici un morceau où l'auteur caractérise cette mé-

lancolie dont on parle tant depuis quelques années :

« Si elle n'est pas un excès elle-même, elle résulte de
 « nos excès; elle est fille de l'oïveté et de la licence;
 « l'homme, sans qu'il le sache, s'afflige de n'avoir
 « plus de freins; depuis que rien ne le gêne, tout ne
 « lui est plus rien: il regrette ses devoirs avec ses plaisirs;
 « les habitudes et les pensées qui donnent tant de prix
 « à la vie, il n'a pas la force de les reprendre, quoi-
 « qu'elles le charment encore de leur vague souvenir.
 « C'est une chose curieuse de voir la joie naître de
 « l'ordre et de la contrainte, et la règle nourrir le con-
 « tentement: le visage d'un trapiste ou d'une sœur
 « grise a toujours été plus riant et plus paisible que
 « celui d'un courtisan: ce ne sont pas les austérités,
 « ce n'est pas même la douleur, qui peuvent nous
 « rendre habituellement tristes; c'est le vide, et d'avoir
 « sans cesse à disposer de soi. Il entre d'ailleurs un
 « grand fonds d'égoïsme dans cette mélancolie qu'on
 « vante: ce n'est pas pour les autres hommes qu'on
 « l'éprouve; on n'est triste que parce qu'on ne sau-
 « roit jouir.... L'homme tombera toujours dans cette mé-
 « lancolie, tant qu'il se portera dans son ame, comme
 « l'unique objet de ses pensées, de ses soins et de son
 « amour. » Ce ne sont pas là, je crois, des pensées
 communes; ce n'est pas là un style vulgaire!

Il y a dans cet ouvrage des endroits plus beaux encore; leur ensemble ne me permet pas de les morceler, et leur longueur m'empêche de les citer: je ne puis qu'indiquer à la curiosité et au goût du lecteur, le morceau sur les mœurs et le gouvernement des Romains, au chapitre 6 de la seconde partie; dans le chapitre 8 de la même division, la peinture des mœurs

anglaises et du gouvernement de la Grande-Bretagne, présentée sous une forme hypothétique; tout le chapitre 14 de la première partie, intitulé, *du Bon et du Beau*. Combien notre frivolité seroit coupable, si elle cherchoit à étouffer dans sa fleur un talent mâle et sérieux, susceptible de se perfectionner encore beaucoup, et d'autant plus précieux, qu'il paroît être joint au plus noble caractère! « On croit sentir, en le lisant, » a dit M. de Fontanes, qu'il a mis dans un parfait accord et sa conduite et ses principes : l'autorité de ses mœurs fortifie celle de ses opinions. C'est ainsi que l'envie et la haine elles-mêmes sont contraintes d'accorder à l'écrivain toute l'estime qu'elles s'efforcent jusqu'au dernier moment de refuser à son ouvrage. »

On s'imagine que la haine et l'envie se sont réfugiées dans les ateliers des artistes et dans les cabinets des gens de lettres; mais on les rencontre aussi dans le monde, et c'est là qu'elles animent tous ceux qui ne font rien, contre tous ceux qui font quelque chose.

§. II.

26 février.

QUOIQUE la Vie du président Mathieu Molé sorte de la même plume, et soit renfermée dans le même volume que les Essais de Morale et de Politique, elle n'a cependant aucun rapport avec ce dernier ouvrage : ce sont deux écrits très-distincts que l'auteur s'est plu à joindre ensemble. Mécontent, sans doute, comme il avoit droit de l'être, du succès de la première édition, il a cru devoir mettre la seconde sous la protection de l'illustre magistrat dont il a l'honneur de descendre, et il n'a pas craint de donner un exemple nouveau et singu-

lier, en composant et en publiant lui-même la vie du plus célèbre de ses ancêtres : l'envie lui reprochera peut-être encore cette nouveauté un peu hardie.

Lorsque le grave Tacite publia la Vie d'Agricola, son beau-père, il invoqua l'autorité de l'usage, et celle des exemples les plus fameux. Cependant les mœurs anciennes étoient à cet égard bien différentes des nôtres : la franchise et la simplicité de ces temps antiques donnoient plus d'essor aux nobles élans d'un juste orgueil. La langue latine n'a pas même de terme pour exprimer ce déguisement de l'amour-propre ou de la vanité, que nous avons appelé *modestie* : car le mot *modestia* ne signifie que retenue et modération. Plusieurs grands hommes écrivirent eux-mêmes l'histoire de leur vie, non pas seulement sous la forme de mémoires, comme on pourroit le penser, mais en forme d'éloges historiques : ils eussent été mal accueillis parmi nous, et je ne sais si le ridicule eût respecté les plus grandes vertus même, proclamant ainsi leurs propres louanges ; mais Tacite nous apprend que les Romains ne furent point choqués de voir d'illustres personnages se payer à eux-mêmes le tribut d'admiration qui leur étoit dû : à leurs yeux, c'étoit confiance et noble fierté, et non pas arrogance : *fiduciam potiùs morum quàm arrogantiam*. L'envie n'osa attaquer ces rares mérites, lors même qu'ils sembloient provoquer tous ses traits, *nec id obtrectationi fuit*. On sent toutefois que Tacite éprouvoit quelque crainte en composant le panégyrique de son beau-père : une certaine délicatesse, un certain respect des convenances lui faisoient peut-être entrevoir qu'il faut laisser faire à d'autres l'éloge de nos parens ou de nos ancêtres, surtout quand nous empruntons de leur mémoire plus

d'illustration que nous ne pouvons lui en rendre , et quand nous célébrons une gloire à laquelle les droits du sang nous associent d'une manière d'autant plus éclatante , que la gloire descend toujours , et ne remonte jamais. Il s'environne d'excuses dans son exorde , et sans oser se flatter décidément de l'approbation et du suffrage des lecteurs , il se contente d'implorer leur indulgence : il est à peine rassuré par les exemples imposans qu'il a cités ; et le sentiment qui a dicté son ouvrage lui fait seul espérer son pardon : *Hic liber honori Agricolaë soceri mei destinatus , professione pietatis , aut laudatus erit , aut excusatus.* Tacite étoit donc modeste ; la modestie étoit donc de quelque prix chez les Romains , quoiqu'ils n'eussent pas su lui donner un nom : nous avons nommé cette vertu ; mais elle devient tous les jours plus rare parmi nous.

M. Molé , à l'exemple de Tacite , a fait précéder la vie de son illustre aïeul d'un préambule plein de toutes les tournures et de toutes les expressions de la modestie , dans lequel il sollicite une indulgence dont les modernes sont , je crois , plus avares que les anciens , et qu'il obtiendrait infailliblement si elle étoit le prix de la dignité du style et de la beauté des sentimens noblement exprimés : « Il y a plus de charme , dit-il , à écrire la vie privée
« d'un grand homme que son histoire ; on aime à se
« reposer de l'admiration causée par le héros ; l'on se
« console à la fois par le spectacle de ses vertus et par
« celui de ses foiblesses ; on croit vivre dans sa familia-
« rité , tandis qu'on l'observe de si près. Mais s'il arrive
« que l'écrivain descende de celui dont il s'efforce de
« consacrer la gloire , si les vertus qu'il peint forment son
« héritage , et lui imposent ainsi de grandes obligations ;

« enfin , s'il ne peut louer sans qu'il s'humilie , son
 « entreprise alors montre plus de piété qu'elle ne lui
 « promet de douceur , et l'on doit supposer qu'il y a
 « été conduit par le désir d'acquitter une dette plutôt
 « que par l'idée d'amuser son loisir. J'ai donc besoin
 « ici d'une double indulgence ; je souhaite qu'en lisant
 « cet ouvrage on ne songe qu'au sentiment qui l'a dicté.
 « Sous ce rapport , l'exemple que j'y donne ne sera pas
 « indigne qu'on l'imité ; il pourra servir à ranimer le
 « culte négligé des aïeux : car , pendant que Troie étoit
 « en flammes , peu de gens ont imité le pieux Enée ;
 « pour moi , moins heureux que lui , je n'ai pu sauver
 « mon père , mais je ne me suis jamais séparé de mes
 « dieux domestiques. » Ce noble exorde , beaucoup plus
 court que celui de l'historien latin , n'est pas d'un ton
 moins élevé , et mérite , sous beaucoup de rapports ,
 d'être comparé à un des plus beaux morceaux qu'ait
 produits le génie de Tacite.

La vie du président Mathieu Molé ne pouvoit offrir
 autant d'intérêt que celle d'Agricola : les exploits d'un
 guerrier sont toujours plus brillans que les vertus d'un
 magistrat ; le tableau de la conquête de la Grande-Bre-
 tagne a nécessairement plus d'éclat que celui des intrigues
 de la Fronde ; la peinture de la cour de Domitien ne pou-
 voit manquer d'être plus imposante que celle de la cour
 d'Anne d'Autriche. Le sujet de Tacite étoit fécond en
 descriptions de lieux et de batailles , en harangues , en
 pensées profondes sur la politique , en ornemens de tout
 genre ; M. Molé se trouvoit privé de tant de ressources
 heureuses , propres à répandre sur un ouvrage un coloris
 attachant , et surtout une grande variété ; peut-être aussi
 n'a-t-il pas envisagé son sujet sous un point de vue

assez étendu : la Fronde , considérée comme un fait isolé dans l'histoire de France , est une espèce de comédie burlesque , où les hautes vertus de l'illustre Mathieu Molé sont en quelque sorte déplacées ; mais si l'on montre que les prétentions des différens personnages ont une origine bien antérieure aux différentes scènes qu'ils peuvent jouer sur ce théâtre de pasquinades et de folies ; si l'on peint ces mêmes prétentions , non pas comme nées du caprice d'un moment , mais comme produites par cet ancien esprit d'indépendance qui , jusqu'à Louis XIV , ne cessa d'agiter la noblesse , et les parlemens , et le peuple , alors le cadre du tableau s'agrandit ; et , si les vices ne peuvent échapper au ridicule qu'ils sembloient à cette époque chercher eux-mêmes , les vertus du moins ne risquent pas de perdre quelque chose de leur grandeur par le voisinage d'objets qui ne sont pas en proportion avec elles ; et c'est ce que je regrette que M. Molé n'ait point fait , parce qu'il étoit très-capable de remplir avec succès un pareil plan : ses lecteurs , en rendant justice à quelques détails brillans de son ouvrage , ne trouveront peut-être pas que l'ensemble réponde à leur attente.

A la vérité , il s'est bien gardé , et avec beaucoup de raison , de rassembler ici toutes les facéties , toutes les tarlupinades et tous les rébus de la Fronde : on ne trouve dans cette histoire ni le conseiller, *je dis ça* , ni la *première aux Corinthiens* , ni la *cavalerie des portes cochères* , ni la *guerre des pots de chambre* , ni les *quinze-vingts* , ni cette foule d'autres plaisanteries , bonnes ou mauvaises , que s'amusoient à faire les grands et le peuple , tandis qu'on se battoit , et lorsque le roi et la régente , chassés de leur palais , erroient presque sans asile dans le royaume , accompagnés de la reine

d'Angleterre , fille de Henri IV , qui manquoit , au sein de la France , des premières nécessités. M. Molé a cru seulement devoir rappeler , que dans ce temps de sobriquets , son aïeul étoit surnommé *la Grande-Barbe* ; mais en éloignant de son sujet tout ce qui pouvoit y répandre un air de plaisanterie et de ridicule , il ne paroît pas avoir mis les accessoires de sa composition dans un rapport convenable avec la grande figure qu'il vouloit faire ressortir : aussi ne ressort-elle pas assez ; et tous les mémoires de la Fronde , particulièrement ceux du cardinal de Retz , laissent dans l'imagination du lecteur une impression bien plus forte et bien plus vive du caractère , du grand courage , et des vertus éminemment patriotiques de Mathieu Molé , que cet éloge historique spécialement consacré à sa mémoire : car quelques particularités , quelques détails sur la vie privée de ce héros de la magistrature , recueillis par son panégyriste , ne peuvent rien ajouter aux témoignages que l'histoire lui a rendus : ses vertus publiques furent les éclatans et nobles gages de ses vertus privées.

Les deux traits principaux de cette grande ame étoient un courage étonnant dans un homme de robe , et qui faisoit même l'admiration des militaires les plus braves , et un attachement inébranlable aux principes de la monarchie et aux vrais intérêts de l'Etat , au milieu du tumulte des passions , des vacillations de l'esprit de parti , des incertitudes du gouvernement , des discordes des princes , des agitations du corps même dont il étoit le chef et le régulateur , et des cris forcenés de la populace ameutée : Mathieu Molé étoit véritablement ce personnage que Virgile nous représente opposant aux flots de la sédition la fermeté de son courage , l'autorité de

ses mœurs, et la vigueur de ses graves discours ; ou celui qu'Horace nous peint inaccessible à la crainte, parmi les poignards de la multitude en fureur, et sous le glaive de la tyrannie menaçante :

*Justum, et tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solidâ. . . .*

Tel étoit, sans la moindre exagération, l'immortel Mathieu Molé : « Si ce n'étoit pas, dit le cardinal de Retz, une espèce de blasphème de dire qu'il y a quel-
« qu'un dans notre siècle plus intrépide que le grand
« Gustave, et M. le Prince (le grand Condé), je dirois
« que ça été M. Molé..... Il vouloit le bien de l'Etat,
« préférablement même à celui de sa famille. » C'est
ainsi que parle des qualités et des vertus du sage et
ferme président, l'homme qui, dans ces temps de dis-
cordes intestines et de guerres civiles, donna le plus
d'exercice à cette ame supérieure, la fatigua par plus
d'intrigues inquiétantes et dangereuses, et la remplit de
plus d'amertumes : l'honneur, la probité, la magnani-
mité, pouvoient-elles recevoir un plus bel hommage ?
Le cardinal de Retz, ce boute-feu de la Fronde, que
Bossuet nous montre, après la paix même, *menaçant*
encore le favori victorieux de ses tristes et intrépides
regards, ce pernicieux auteur de complots et de ligues,
avoit plus d'esprit et de génie que Mathieu Molé ; mais
quelle différence dans le souvenir de la postérité !

Si l'auteur de cet ouvrage a imité Tacite dans le préam-
bale de son livre, il l'a pris aussi pour modèle dans sa
péroraison : « Mathieu Molé ignora, dit-il, cette sorte

« de rêverie des derniers jours, que produisent les illusions détruites, et qui console de tout ce qui échappe, par le plaisir d'en être détrompé : exempt d'infirmité et de mélancolie, comme un ouvrier robuste, vers la fin de sa tâche, il s'endormit. »

Puis il s'écrie, avec l'accent le plus pathétique : « Ici donc, ô grand homme, je termine ton éloge avec ta vie ! Il ne m'est permis de te louer qu'en racontant tes actions. Dès l'âge le plus tendre je m'appliquai à te connoître, et je portai le poids de tes exemples ; aujourd'hui, je mets ma gloire à consacrer, par cet écrit, ma vénération pour tes vertus. Avec quel pieux empressement n'ai-je pas recueilli les moindres particularités de ton histoire ! Peut-être, hélas ! t'ai-je plus connu que celui de tes enfans à qui je dois le jour ; car, ne crains pas, ô mon père ! que je t'oublie, lorsque ma foible main tente d'élever ce monument à l'honneur de notre nom ! J'ai le droit de révéler l'excellence ignorée de ta vie : tu fus juste parmi les justes ; et le crime, en te prenant pour victime, s'est montré équitable envers toi. Si du séjour que tu habites, tes regards s'abaissent encore sur la terre, puisses-tu les reposer sur un fils que tu trouvas digne de toi ! Puissent tes regards le soutenir dans sa carrière, et, quand il atteindra le terme, lui voir rendre avec honneur le nom que tu lui as transmis !! »

Ces éloquentes paroles sont au-dessus de tout éloge littéraire : l'attendrissement et les larmes du lecteur peuvent seuls les louer avec convenance ; l'expression est ici au niveau du sentiment ; et jamais on ne montra une plus noble sensibilité réunie à un talent plus digne d'elle : de tels morceaux assurent à M. Molé une place

parmi les écrivains les plus distingués de l'époque actuelle.

III.

Harangues de Cicéron contre Verrès, intitulées : *Des Statues et des Supplices*, traduction nouvelle, par M. TRUFFER, ancien professeur de l'Université.

§. I^{er}.

18 mars.

DE tous les discours de Cicéron, les Harangues contre Verrès sont peut-être les plus curieux : le nom de ce préteur romain est devenu proverbe. On a de la peine à se faire une idée des ravages qu'il exerça dans la Sicile; rien n'étoit à l'abri de sa rapacité: il étoit, par exemple, excessivement dangereux de l'inviter à dîner; car on ne pouvoit se dispenser, en recevant chez soi le magistrat romain, d'étaler un peu son argenterie; et il en considéroit chaque pièce avec la plus attentive curiosité: s'ils'en présentoit une qui fût de main de maître, il la demandoit tout simplement, et il falloit bien la lui donner; mais comme les ornemens des vaiselles se montoient et se démontoient alors à volonté, il se contentoit souvent de détacher et d'emporter ces ornemens, faisant grâce du reste aux propriétaires. Pendant même qu'il étoit accusé à Rome par toutes les villes de la Sicile, traduit en justice par le plus redoutable orateur du temps, et au moment où l'on instruisoit son procès, ayant été invité chez un de ses amis, qui possédoit une

argenterie magnifique, on le vit, durant tout le dîner, occupé à prendre entre ses mains, et à considérer d'un œil avide et enflammé, tantôt un vase, tantôt un autre, une aiguière, une coupe, un plat, une amphore, louant le travail, demandant le nom de l'ouvrier d'une voix altérée par le désir. Enfin, cette passion furieuse pour les ouvrages de peinture, de sculpture et d'orfèvrerie, fut la cause de sa mort.

Il eût été difficile de lui donner un département où il pût mieux qu'en Sicile développer ses connoissances et ses lumières : cette île étoit très-digne d'un amateur si distingué ; elle regorgeoit de chefs-d'œuvre. Les États modernes qui sont les plus riches en monumens des arts, qui possèdent le plus de ces brillantes superfluités, de ces précieuses bagatelles dont les nations civilisées s'énergueillissent, sont bien pauvres en comparaison de l'ancienne Italie et de l'ancienne Grèce : notre luxe n'est qu'indigence et mesquinerie auprès du luxe antique ; la seule maison de Verrès renfermoit plus de monumens et de chefs-d'œuvre que tous nos *Museum*. Les Romains luttèrent quelque temps contre cette séduction des arts de la Grèce, auxquels ils furent étrangers pendant plusieurs siècles : d'abord ils les méprisèrent réellement ; ensuite ils affectèrent de les mépriser ; mais il leur fallut enfin courber la tête sous le joug éclatant du luxe ; et la Grèce industrielle, savante et polie, soumit par l'admiration ces vainqueurs ignorans, sauvages et farouches, qui l'avoient conquise par la force. Fidèle aux anciennes maximes de la république, Cicéron, dans le discours *de Statuis*, ne parle des arts et des ouvrages des artistes les plus fameux qu'avec une sorte de dédain : il fait même quelquefois semblant de ne pas

trop savoir les noms des plus célèbres statnaires ; il répète souvent, et avec une espèce d'affectation, qu'il se connoit fort peu en peinture et en sculpture ; il se pare pour ainsi dire de cette ignorance ; il paroît regarder le goût des arts comme indigne d'un Romain, et les plus beaux chefs-d'œuvre comme des jouets d'enfans, bons pour amuser la légèreté et la frivolité des Grecs, dont il exprime presque toujours le nom par un diminutif, mais peu faits pour fixer l'attention, l'estime et les vœux d'une ame romaine. Il entroit sans doute autant d'orgueil que de politique dans ces principes sévères que Rome étaloit avec tant de fierté : les Romains sentoient combien ils étoient inférieurs aux Grecs dans l'exercice des arts : moins favorisés de la nature, ils désespéroient de pouvoir jamais atteindre à la gloire que la Grèce s'étoit acquise par les productions immortelles de tant d'heureux génies : nés pour conquérir le monde, ils abandonnoient aux Grecs, avec une hauteur dédaigneuse, le soin de l'embellir, de le charmer et de l'éclairer ; ils prenoient pour eux la part de la domination, et sembloient vouloir laisser aux autres celle des talens de la main et de l'esprit, comme une foible compensation dans ce partage des destinées ; mais ils se roidissoient en vain contre une force d'autant plus entraînant, qu'elle agit sans violence ; et Cicéron, malgré le mépris qu'il affecte pour les arts dans ses discours contre Verrès, finit par avoir de très-belles statues et de très-beaux tableaux dans les nombreuses et magnifiques maisons de campagne, où il alloit se délasser de ses travaux, et déposer le faste de son austérité romaine. En général, il règne dans ses discours un ton plus propre encore à rendre Verrès ridicule, qu'à

faire sentir tout ce que ses attentats avoient d'odieux et d'horrible. L'orateur s'est même permis quelques plaisanteries, qu'on lui a peut-être trop reprochées. Cicéron ne haïssoit par le *calembour*; et il joue beaucoup sur le nom de Verrès, qui signifie *porc* : il y joue même un peu trop, il faut l'avouer. Les dernières lettres du nom de Verrès s'étant trouvées effacées dans un registre, il dit que la *queue de ce porc étoit cachée dans la fange*. Cela est peut-être un peu trop fort. Cicéron vouloit avoir trop d'esprit : il est vrai que la personne de Verrès prêtoit assez au ridicule : c'étoit un de ces gros hommes surchargés d'embonpoint, en qui le poids du physique semble étouffer la délicatesse du sentiment moral. Comme il avoit voulu enlever une énorme statue d'*Hercule*, que ses agens avoient à peine ébranlée sur sa base, Cicéron appelle cela le treizième des travaux d'*Hercule*, et jouant toujours sur le nom de Verrès, il le compare au sanglier d'Erymanthe. Ailleurs, il le nomme le *balai de la Sicile*, parce que le mot Verrès a quelque rapport avec celui de *verriculum*, qui signifie balai. L'orateur romain, malgré ses belles périodes, étoit rieur, et ne négligeoit pas l'occasion de faire une pointe.

Cette Verrine *de Signis* n'est pas celui de ses discours qui présente le plus de difficultés à un traducteur : elle est presque toute composée de narrations qu'on pourroit en quelque façon détacher les unes des autres; et l'on sait qu'en général il est plus aisé de saisir les tours et le style propres aux récits, que d'atteindre aux grandes figures, à l'expression animée, périodique et harmonieuse des développemens oratoires. Mais elle offre aussi un écueil assez difficile à éviter : Cicéron,

comme on vient de le voir, prend tous les tons dans cette harangue, et parcourt, pour ainsi dire, toute l'échelle des styles, en conservant à chacun son caractère essentiel, tantôt fleuri, tantôt sublime, souvent simple, quelquefois familier. Cette familiarité peut être un piège pour un traducteur, parce que la nuance n'en est pas facile à attraper; et je crois que M. Truffer est parfois tombé dans ce piège: on pourroit reprendre dans un très-petit nombre d'endroits de sa traduction, quelques expressions qui semblent passer les bornes que le goût prescrit à la familiarité, c'est le défaut qui choque le plus dans son ouvrage, écrit d'ailleurs avec soin, avec pureté, avec élégance, et suivant les vrais principes de l'art de traduire. Il ne faut point demander si un ancien professeur de l'Université de Paris a été fidèle au sens de l'auteur qu'il a entrepris de mettre en français: on sait combien, en général, les membres de ce corps à jamais célèbre étoient laborieux, exacts et instruits; mais cette fidélité dont je parle n'est qu'un des devoirs du traducteur; il en a d'autres encore qui sont et plus relevés, et plus rarement remplis: il ne doit être ni servile, ni trop libre; il faut qu'il se tienne dans un milieu, qui ne présente, en quelque façon, qu'une ligne étroite dont il n'est que trop aisé de s'écarter; il faut qu'en interrogeant perpétuellement le génie d'une langue étrangère, il interroge sans cesse, en même temps, le génie de sa propre langue: c'est à ces conditions qu'une traduction peut mériter les louanges de la critique; et celle de M. Truffer me paroît y avoir satisfait: on ne la citera peut-être point parmi les chefs-d'œuvre du genre, parce qu'il est trop prodigieusement difficile de faire un chef-d'œuvre en traduisant Cicéron, un des auteurs latins les

plus simples, les plus clairs, et toutefois les plus rebelles aux efforts des traducteurs; mais elle obtiendra une place parmi les bons ouvrages de cette espèce. M. Truffer est toujours attentif à chercher les tours français qui répondent le mieux aux tours latins, et jamais il ne se traîne péniblement, comme tant d'autres traducteurs, sur les idiotismes et les constructions de l'original: aussi sa version est-elle élégante en même temps qu'elle est fidèle, facile à la fois, et bien travaillée, en un mot, exacte et française: et ce n'est point ici un modèle imaginaire que je mets à la place de la réalité: je suis sûr que tous les lecteurs seront de mon avis. Les traductions de ce professeur avoient déjà de la célébrité dans l'Université de Paris, long-temps avant qu'elles fussent imprimées: ses élèves étoient frappés de la manière dont il avoit rendu en français quelques-uns des discours de Cicéron; et je me souviens qu'étant écolier, j'ai entendu parler de cette traduction, dont je ne savois pas qu'un jour j'aurois à rendre compte au public. J'avoue que j'ai toujours quelque répugnance à critiquer les ouvrages de mes anciens maîtres: je m'estime heureux quand je puis leur donner des louanges que la justice ne désavoue point, et que l'opinion publique doit confirmer. Quelques morceaux de cette traduction ont été entendus avec applaudissement à l'Athénée de Paris; tribunal bien indulgent, à la vérité, quand il s'agit des productions de nos petits auteurs à la mode, mais naturellement peu favorable aux travaux d'un professeur ami et traducteur des anciens. La version de M. Truffer a intéressé l'auditoire: le sujet des *Verrines* a pu, sans doute, contribuer à ce succès; mais des gens d'esprit et de goût m'ont assuré que le mérite de la traduction avoit été re-

marqué. En effet, je le répète, il est très-réel, malgré quelques légers défauts; et cet ouvrage ne peut manquer de faire beaucoup d'honneur à l'auteur. Je sens que j'aurois dû justifier mes éloges et mes critiques par des citations, et surtout mes éloges; car, il faut le dire, le public croit plus aisément aux critiques qu'aux louanges: la malignité accueille les unes; l'envie est là pour repousser les autres. Je tâcherai de réparer cette omission, quand je rendrai compte, dans un prochain article, de la harangue *de Suppliciis*: elle étoit plus difficile à traduire que celle *de Statuis*, et je crois que, tout compensé, M. Truffer n'y a pas moins bien réussi.

§. II.

23 avril.

LA conduite de Verrès étoit une riche matière de harangues: Cicéron, dont l'abondance fut toujours au-dessus de la fécondité même des sujets les plus abondans, composa sept discours contre ce violent amateur des arts. Nous ne pouvons guère, dans nos mœurs modernes, nous faire une idée de ce rôle d'accusateur, que les plus grands hommes de l'antiquité ne regardoient point comme indigne d'eux: c'est l'autorité chez nous qui se charge d'accuser; nul particulier ne pourroit se présenter devant nos tribunaux pour y dénoncer publiquement un autre particulier: nous attacherions même de l'odieux à une démarche de cette nature, qui n'avoit rien que d'honorable chez les anciens. L'accusation intentée dans ces derniers temps contre une banque célèbre, et poussée avec tant de vigueur par un homme de tête, et d'esprit, M. de Marguerit, avoit été provo-

quée par les accusés eux-mêmes, présente le caractère d'une défense plutôt que celui d'une attaque, et d'ailleurs, n'étoit portée qu'au tribunal de l'opinion publique. Cette espèce d'action retrace pourtant quelque image de ces accusations usitées et autorisées dans les temps antiques. Un jeune Romain qui vouloit ébaucher sa réputation et s'ouvrir la porte aux honneurs, n'avoit rien de mieux à faire que d'accuser quelque personnage un peu important. Cicéron étoit déjà très-connu dans Rome, et n'étoit plus de la première jeunesse, quand il accusa Verrès; il ne dissimule cependant point, dans la Harangue sur les Supplices, que l'intérêt de sa gloire et de son avancement entroit pour quelque chose dans le zèle très-vif avec lequel il poursuivoit le préteur de la Sicile. Avant l'affaire de Verrès, il ne s'étoit jamais porté pour accusateur : il le dit lui-même avec une sorte de complaisance, au commencement de l'accusation; on voit qu'il regarde comme plus honorable de défendre des accusés que de déférer des coupables. Nous autres modernes, nous pensons ainsi; nos opinions et celles de l'antiquité, quoiqu'elles diffèrent sous plusieurs rapports, se rencontrent toujours dans les points les plus importants des questions de morale.

Ce scélérat de Verrès avoit un parti très-considérable dans Rome; il étoit défendu par le fameux Hortensius; il pouvoit faire de très-jolis cadeaux; et l'influence des présens n'agissoit pas avec moins d'empire sur la rhétorique des orateurs anciens, que sur celle de nos orateurs et de nos écrivains. Il paroît que Verrès, entre autres choses, avoit donné à son défenseur officieux un *sphinx* du meilleur goût; car un jour qu'Hortensius faisoit semblant de ne pas comprendre ce que disoit

Cicéron, celui-ci lui repartit avec vivacité : « Comment « ne m'entendez-vous pas? Vous devez deviner les « énigmes même les plus obscures : vous avez chez vous « le *sphinx!* » Ce qu'il y a d'assez plaisant, c'est que Verrès disoit publiquement dans Rome, et avec une pleine assurance, qu'il avoit fait trois parts des trois années de son gouvernement : une pour lui, la seconde pour ses avocats, et la troisième pour ses juges. Il donnoit de grands dîners pendant l'instruction de son procès, et les plus illustres personnages de Rome s'y rendoient très-volontiers; on le louoit sur l'excellente chère qu'il faisoit à ses hôtes, sur la délicatesse de son goût, et particulièrement sur la magnificence de sa vaisselle. Presque tous ceux qui avoient eu des gouvernemens faisoient cause commune avec lui : la bonne compagnie s'épuisoit en sarcasmes contre Cicéron, contre cet *homme nouveau*, qui s'avisoit d'écouter les plaintes de la populace sicilienne, et de tracasser un homme *comme il faut*, dont la maison étoit ornée des statues les plus précieuses, et à qui l'on ne pouvoit reprocher qu'un goût trop vif pour les arts et pour les antiques. Rome étoit alors remplie de voleurs publics, qui avoient pillé les provinces comme Verrès, et seulement avec un peu moins de scandale. Cicéron met dans tout son jour cet horrible brigandage : « Depuis « quelques années, s'écrie-t-il, nous souffrons en si- « lence que les richesses de toutes les nations passent « entre les mains d'un petit nombre de gouverneurs « avides; oui, nous paroissions d'autant plus le souffrir « et l'approuver, qu'aucun de ces concussionnaires ne « prend la peine de dissimuler son avarice et de cacher « ses brigandages. . . . Les maisons de ces déprédateurs

« regorgent d'une infinité de choses rares, dont ils ont
 « spolié nos alliés les plus fidèles. Demanderez-vous ce
 « que sont devenus les trésors des nations étrangères,
 « auxquelles il ne reste plus rien, lorsque vous voyez
 « Athènes, Pergame, Cyzique, Milet, Chio, Samos,
 « l'Asie entière, l'Achaïe, la Grèce et la Sicile, ren-
 « fermées dans un petit nombre de maisons de plai-
 « sance? » L'orateur oppose les droits incontestables
 de la victoire, à ce pillage exercé par des particuliers :
 il fait sentir que les ornemens publics de la ville sont
 des trophées consacrés par les lois de la guerre, et des
 dépouilles enlevées à des ennemis; tandis que les mo-
 numens qui décorent les maisons de tant de particu-
 liers, ont été ravis à des alliés par des magistrats in-
 fidèles : *In urbe nostrâ pulcherrimâ atque ornatis-
 simâ quod signum, quæ tabula picta est, quæ non
 ab hostibus victis capta, atque apportata sit? Et*
 comme dit le traducteur : « Rome, cette ville si ma-
 « gnifique et si bien décorée, a-t-elle un seul bronze,
 « une seule peinture, qui n'ait pas été le fruit de ses
 « victoires. » C'est le même langage que La Fontaine a
 mis dans la bouche du paysan du Danube :

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
 La terre et le travail de l'homme
 Font, pour les assouvir, des efforts superflus :
 Retirez-les, on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes... etc.

Il n'est donc pas étonnant que les crimes de Verrès aient
 trouvé dans Rome tant de défenseurs. *

S'il s'étoit contenté de voler, il est probable que l'é-
 loquence de Cicéron n'auroit pas transmis son nom à

la postérité ; mais , convaincu qu'il n'y a que les morts qui ne disent rien , il employoit le plus sûr moyen de réduire au silence ceux qui pouvoient devenir ses accusateurs ; et c'est de là que la dernière et la plus belle des Verrines , emprunte son titre *de Supplicius*. De ces supplices , aucun n'étoit plus capable de faire une grande impression sur le peuple de Rome , que celui d'un certain Gavius , citoyen romain : Verrès avoit d'abord fait jeter ce Gavius dans les *Carrières* , prison célèbre , construite par les anciens tyrans de Syracuse. Gavius s'échappe de sa prison , et se réfugie à Messine ; là , se croyant à l'abri des atteintes de Verrès , il ne dissimule point qu'il va se rendre à Rome pour accuser le préteur : il est arrêté au moment qu'il s'embarquoit. Verrès arrive , les yeux étincelans de rage et de cruauté : *Ardebat oculi ; toto ex ore crudelitas eminebat*. Gavius a beau crier qu'il est *citoyen romain* , le tyran ordonne à ses licteurs de tomber sur lui tous ensemble , et de le battre de verges avec la dernière violence. L'infortuné , au milieu de cet affreux supplice , ne répétoit que ces paroles : *Civis romanus sum!* (Je suis citoyen romain !) et pour toute réponse à ses touchantes exclamations , on dressoit une croix : « Oui , juges , une croix , s'écrie
 « l'orateur ; une croix où devoit être attaché ce mal-
 « heureux , qui n'avoit jamais vu un tel excès de ty-
 « rannie ! O doux nom de la liberté ! droits sacrés des
 « citoyens ! *loi Porcia* ; *loi Sempronienne* ! puissance
 « des tribuns , désirée si long-temps , et rendue enfin
 « aux vœux du peuple ! tout cela n'a donc abouti qu'à
 « faire déchirer sous les verges un citoyen romain , dans
 « une province romaine , au milieu d'une ville alliée ,
 « par l'ordre de celui qui tenoit du peuple romain les

« faisceaux et les haches ! Eh quoi ! lorsque vous mettiez
« en œuvre les feux, les lames ardentes, et toutes les
« horreurs de la torture, si la réclamation douloureuse
« et les cris lamentables de ce malheureux ne pou-
« voient vous fléchir, comment étiez-vous insensibles
« aux larmes et aux gémissemens de tant de citoyens
« témoins de son supplice ! Quoi ! vous avez osé mettre
« en croix un homme qui se disoit *citoyen romain* ! Je
« n'ai pas voulu le presser aussi vivement dans la pre-
« mière action : non, juges, je ne l'ai point voulu ; car
« vous avez vu combien les esprits de la multitude
« étoient animés contre lui, par un sentiment de haine
« et d'indignation, autant que par la perspective d'un
« péril qui menaçoit tout le monde. . . . il se disoit ci-
« toyen romain : si vous étiez arrêté chez les Perses,
« ou dans les pàys les plus reculés de l'Inde, et qu'on
« vous conduisît à un supplice, ne seroit-ce pas là votre
« ressource ? Or, si tout étranger que vous seriez chez
« des peuples barbares, et relégué en quelque sorte aux
« extrémités du monde, ce nom glorieux et respecté
« de toutes les nations pouvoit vous sauver la vie, com-
« ment cet inconnu, quel qu'il fût, que vous faisiez
« attacher en croix, dès-là qu'il se disoit *citoyen ro-*
« *main*, et qu'il en réclamoit les privilèges, n'a-t-il pas
« obtenu du préteur, sinon sa grâce, au moins le délai
« de sa mort ? Des hommes sans naissance, et d'un état
« obscur, traversent les mers, et vont dans des lieux
« qu'ils n'ont jamais vus, où ils ne peuvent connoître
« personne, être connus de personne ; cependant ils
« vont partout sans inquiétude ; ils croient qu'ils seront
« en sûreté, non-seulement auprès de nos magistrats,
« que retient l'honneur et la crainte des lois ; non-seu-

« lément auprès de nos citoyens, qui leur sont unis
« par le langage, par l'égalité des droits, et par une in-
« finité d'autres noeuds, mais ils espèrent que, dans
« quelque contrée qu'ils abordent, la qualité de Ro-
« mains leur servira de sauvegarde : ôtez-leur cette
« espérance ; établissez que le droit de cité ne sera pour
« eux d'aucun avantage ; qu'un préteur ou tout autre
« peut impunément ordonner tel supplice qu'il voudra
« contre un homme qui se dit citoyen romain, sous
« prétexte qu'on ne le connoît pas, dès-là vous leur
« fermez toutes les provinces, tous les royaumes, tou-
« tes les villes libres et l'univers entier, où de tout
« temps ils ont pu voyager sans crainte ! etc., etc. » On
reconnoît ici toute l'abondance de Cicéron, jointe à ce
pathétique profond, qui est un des caractères de son
génie. La traduction, si je ne me trompe, n'est pas in-
digne de l'original ; elle en rend bien les mouvemens et
les tours, si elle n'en égale pas l'élégance et l'harmonie :
elle a de l'aisance et de la chaleur, au défaut d'un cer-
tain degré d'énergie et d'éclat qui lui manque ; elle est
fort supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, et
qui sont tristes, sèches et contraintes : celle-ci du moins
n'a pas trop l'air d'une traduction, quoiqu'elle soit très-
fidèle et très-exacte : c'est un mérite rare. J'en citerai
encore un passage.

Cet abominable Verrès, joignant la dérision à la
cruauté, avoit fait planter la croix dans un lieu qui re-
garde la mer, afin, disoit-il publiquement et d'un air
moqueur, que ce *citoyen romain* pût, du haut de l'ins-
trument de son supplice, contempler l'Italie et décou-
vrir de loin sa maison : « Mais pourquoi parler si long-
« temps de *Gavius*, reprend Cicéron, comme si c'étoit

« à lui que vous en eussiez voulu, et non pas au nom
 « romain, au corps entier des citoyens, à nos privi-
 « léges? Non, ce n'est pas de Gavius, c'est de la liberté
 « commune que vous étiez l'ennemi. En effet, les Ma-
 « mertins, suivant leur usage, ayant dressé la croix
 « derrière la ville, sur la voie *Pompéienne*, qu'étoit-il
 « besoin d'ordonner qu'on la transportât dans un lieu
 « qui regarde la mer, et d'ajouter, ce que vous ne pou-
 « vez nier aujourd'hui, parce que vous l'avez dit pu-
 « bliquement, en présence de tout le peuple assemblé,
 « que vous choisissiez cette place à dessein, afin que
 « celui qui se disoit citoyen romain, pût, de l'instru-
 « ment de son supplice, *contempler l'Italie, et voir*
 « *de loin sa maison*? Aussi, juges, depuis la fonda-
 « tion de Messine, c'est la seule croix qu'on ait plantée
 « en cet endroit : il choisit, dis-je, l'aspect de l'Italie
 « pour que le malheureux, expirant dans la douleur
 « et dans les tourmens, mesurât des yeux l'espace
 « étroit qui séparoit la terre de la liberté de cet affreux
 « théâtre de la tyrannie, et que l'Italie pût voir un de
 « ses enfans mourant de la mort la plus cruelle des es-
 « claves! » Suit une *amplification*, proprement dite,
 qui est le comble de l'éloquence, et que je regrette de
 ne pouvoir transcrire. La traduction de M. Truffer
 étant également soignée dans toutes ses parties, les
 morceaux que je viens d'en citer suffiront, j'espère,
 pour justifier les éloges que j'ai donnés à cet ouvrage
 dans mon précédent article : le traducteur sait le latin
 et le français; mais quel écrivain à traduire que Cicé-
 ron!

Quelques personnes qui ont un peu oublié leur his-
 toire romaine, demanderont peut-être, comment se

termina ce procès : Verrès ne fut condamné qu'à l'exil ; il périt ensuite dans les proscriptions, parce qu'il refusa au triumvir Antoine des vases de Corinthe : digne fin d'un tel amateur !

IV.

Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste ; par M. ROYOU.

§. I^{er}.

22 mars.

M. ROYOU est enfin arrivé au terme de ses nombreux Abrégés. Le seul qu'il ait annoncé comme tel, est celui de *l'Histoire ancienne*, dans le titre duquel il a nommé Rollin : il s'est contenté de faire mention de Crevier et de Lebeau dans les préfaces de ses autres histoires ; et cette mention ne ressembloit guère, il faut le dire, à l'expression de la reconnaissance. Enfin, Rollin et Crevier ne sont pareillement nommés que dans la préface de cet abrégé de *l'Histoire romaine*, que l'auteur a réservé pour le dernier, parce qu'il l'a regardé, avec raison, comme le plus important, le plus susceptible du développement des idées politiques, et le plus difficile à composer. Je suis loin de penser que M. Royou ait voulu faire croire, par ses réticences, qu'il n'avoit pas suivi, dans la rédaction des *Histoires des Empereurs et du Bas-Empire*, qu'il n'avoit pas pris pour guides Crevier et Lebeau ; je suis également persuadé que,

Pompée au-dessous de Salluste , de Tite-Live , de Tacite ; et ce jugement est en contradiction avec tous les témoignages de l'antiquité , qui placent unanimement , et sans restriction , cet historien au rang des premiers écrivains de ce genre , et parmi les plus beaux et les plus brillans génies dont s'honore la littérature ancienne ; mais ceci ne va pas précisément au but , et fait peu de chose à la question : il s'agit de la raison que l'auteur allègue pour justifier les abrégés ; raison tirée du peu de temps que l'on peut accorder à la lecture du grand nombre de livres dont les bibliothèques sont encombrées. Ne pourroit-on pas lui répondre que les personnes véritablement jalouses de s'instruire , que les gens qui cherchent des lumières réelles , et qui sentent que le vrai moyen de s'éclairer par la lecture et d'acquérir des connoissances , est de faire un choix parmi tant de volumes , et de se borner ; que les lecteurs , en un mot , véritablement studieux , ne font point du tout attention à l'immense quantité de nos livres , suivant son expression , et renferment leurs études dans le cercle d'un certain nombre d'ouvrages que la renommée leur indique , ou que leur goût a distingués ? D'ailleurs , peut-on se dissimuler que , généralement parlant , les Abrégés perdent quelque chose de la grâce des originaux , quand les originaux sont bons , puisque leur brièveté exclut , en grande partie , les ornemens propres au genre de compositions de ces originaux même : Quintilien , en donnant des bornes à la précision qu'il recommande dans les récits , nous dit que le chemin le plus agréable est toujours le plus court ; on peut affirmer également que les ouvrages les plus longs ne sont pas les plus volumineux , mais les plus ennuyeux.

Je ne prétends faire aucune application de ces idées aux histoires de M. Royou, que je suis bien loin de vouloir confondre avec cette foule de livres élémentaires, aussi incomplets que mal rédigés, dont nous sommes inondés. Je rends justice à ses ouvrages : je combats seulement sa doctrine, dont tant d'autres pourroient abuser, appuyés sur une autorité aussi respectable ; et du reste, tout en prenant le parti des abrégés, M. Royou ne se soucie point qu'on range ses histoires dans cette classe ; et il a raison : « Nous désirions, dit-il, non-seulement éviter les reproches qu'on adresse communément aux abrégés, mais faire en sorte que cette qualification ne pût même convenir à notre travail ; et, s'il nous est permis de le dire, lorsqu'on n'omet rien de ce qui mérite d'être conservé, qu'on mesure les détails à l'importance des faits, qu'on ne supprime que des longueurs, il nous semble qu'on rédige un ouvrage complet, et non pas un abrégé : tel a été du moins le but que nous nous sommes constamment efforcés d'atteindre. » Les efforts de M. Royou n'ont pas été infructueux : je suis persuadé que nous n'avons point d'abrégés (car il faut bien se servir de ce terme, faute d'un autre) qui soient rédigés avec plus de soin et d'exactitude que les siens, et qui en même temps concilient aussi-bien l'étendue et la brièveté, la clarté et la précision, l'économie des mots et des phrases, et l'abondance des faits et des choses : ce sont de véritables histoires, qui sans doute ne doivent point faire oublier celles d'après lesquelles elles ont été composées, mais qui peuvent les remplacer très-utilement et très-avantageusement dans les mains de ceux que les ouvrages un peu volumineux effraient. L'auteur ne s'est pas contenté de

suivre ses originaux pas à pas et page à page : il a consulté lui-même les autorités qui leur avoient servi de guides ; il a tout examiné, tout vérifié, et n'a rien omis de ce qu'on peut regarder comme essentiel ; enfin, dans la rédaction de ces différentes histoires, il est aussi original que le plan de son travail lui permettoit de l'être, et fidèle autant qu'une scrupuleuse fidélité peut s'accorder avec une attention judicieuse qui n'adopte rien sur parole, et qui pèse tout au poids de la raison. Quand les sentimens ou les observations de Rollin, de Crevier ou de Le Beau ne lui paroissent pas justes, il les réfute en peu de mots ; quand leurs petites dissertations lui semblent inutiles, il les supprime ; quand leurs pensées sont à la fois sensées et intéressantes, il se les rend propres ; et toujours il met son style à la place du leur, parce que le style d'un abrégé ne peut pas être celui d'une grande histoire, parce qu'il faut qu'il y ait unité dans la diction, parce que l'auteur est toujours sûr de substituer aux différentes qualités qu'on peut remarquer dans ces trois originaux, et surtout dans Le Beau et dans Rollin, le mérite d'une précision concise et nerveuse qui lui est propre, et qui convient merveilleusement aux compositions dont la brièveté et la rapidité sont les principales conditions : exactitude parfaite dans les faits, jugement dans les réflexions, sagesse dans la critique, vigueur et concision dans le style ; tels sont les caractères de ces abrégés, sur lesquels le public paroît avoir déjà prononcé d'une manière très-favorable, et qui sont entièrement dignes de leur succès. On les a mis au nombre des livres classiques, honneur trop aisément accordé aujourd'hui, mais qu'ils méritent ; on les lit dans les écoles ; on les lit dans le monde avec fruit et intérêt, et

personne n'est tenté de dire à l'auteur, avec l'épigrammatiste : Vos abrégés sont *longs*, au dernier point.

Ce qui frappe d'abord dans cette nouvelle *Histoire Romaine* à laquelle peuvent également s'appliquer tous ces éloges, c'est la couleur générale, absolument différente de celle de Rollin et de Crevier, et même de tous les auteurs ou compilateurs qui ont écrit sur les Romains : M. Royou a trouvé les deux professeurs de l'Université beaucoup trop républicains ; ils n'étoient, au fond, qu'un peu trop *jansénistes* ; mais ils adoptèrent dans leurs ouvrages historiques, avec un enthousiasme quelquefois trop scholastique, les opinions des auteurs d'après lesquels ils écrivoient : « La destruction de la monarchie, « dit l'abréviateur, y est traitée de *délivrance* ; dans « l'action du premier Brutus qui fait couper la tête, en « sa présence, à ses deux fils, Rollin ne voit que du « courage et de la fermeté : il ne trouve de justice que « dans le parti de la multitude, et ne sait que plaindre « le *pauvre peuple* opprimé par l'aristocratie : Il faut « voir avec quelle tendre sollicitude Crevier suit tous « les mouvemens des assassins de César : il blâme cepen- « dant leur action, mais en affirmant que César méritoit « la mort ; mais uniquement parce qu'il n'avoit pas été « traduit en justice. »

M. Royou reproché à Rollin d'avoir donné, dans son *Histoire Ancienne*, le titre de grand-homme à Cassius et à Brutus. Il se fâche presque contre les beaux vers que Virgile a faits, dans le sixième livre de l'*Enéide* sur le premier Brutus ; il traduit avec dérision ces mots : *Pulchrâ pro libertate*, par ceux-ci : Pour la belle liberté ; ce qui n'est pas une bonne traduction ; mais il justifie Virgile par le *Laudumque immensa cupido* ; il

auroit pu ajouter le *Utrumque ferent ea facta nepotes*, par lequel le poëte livre à la dispute de la postérité cette rigueur effrayante d'un père qui condamne à la mort et fait exécuter, en sa présence, ses deux enfans. Il justifie aussi les deux professeurs ; et plus il les a attaqués violemment, plus il est juste de citer ce qu'il allègue en leur faveur : « Nous devons dire, pour la justification de Rollin et de Crevier, dit-il, que leurs intentions ont très-certainement été pures ; que leurs écrits respirent la vertu et la probité ; que tous les écrivains de Rome, même sous les empereurs, étoient animés de l'amour de la république, laquelle leur sembloit le seul asile de la liberté ; que les deux historiens français, passant pour ainsi dire leur vie avec ces illustres morts, ont été comme irrésistiblement entraînés par des sentimens si unanimes et si bien exprimés. »

Ainsi, Crevier et Rollin ont du moins pour eux l'autorité des plus grands historiens de l'antiquité, et la question intentionnelle : M. Royou les accuse à la fois, et leur donne l'absolution ; mais il ajoute que leur Histoire ne sauroit être *sans danger*. Il faut convenir, en conséquence, que tous les ouvrages historiques de l'antiquité sont des livres dangereux. Quoi qu'il en soit, les principes sur lesquels il a établi son Histoire Romaine me paroissent d'autant plus sages, qu'il a su garder, en général, un juste milieu dans des opinions qu'on pourroit trop aisément porter à l'extrême. Sa préface, où il les résume, est un modèle de sens et de jugement. On a nommé Tite-Live le *Pompéien*, on pourra nommer M. Royou le *Césarien* ; et je ne doute pas que le caractère d'originalité judi-

ciense que cette doctrine imprime à son ouvrage, ne contribue à rendre le succès de cette nouvelle Histoire encore plus rapide que celui des précédentes.

§. II.

7 avril.

L'HISTOIRE ROMAINE est, de toutes les histoires, la plus instructive : elle offre des leçons de tout genre. Un peuple qui est arrivé à l'empire du monde à travers toutes les vicissitudes de la fortune, qui a développé tout ce que le courage a de plus brillant, et tout ce que la politique a de plus adroit et de plus subtil ; un peuple qui, pendant huit siècles, pour ne parler ici que de la république, a passé par toutes les épreuves de l'infortune et de la prospérité, tantôt vainqueur des plus redoutables ligueurs, tantôt à deux doigts de sa perte; soumettant enfin toutes les nations connues, depuis les rivages de l'Océan jusqu'aux bords du Rhin, du Danube et de l'Euphrate; présentant, dans le cours de ses étonnantes destinées, les vertus les plus sublimes et les passions les plus atroces; déchirant ses propres entrailles de ces mêmes mains dont il ensanglantait et bouleversait tout l'univers; gouverné par le conseil le plus rempli de génie, de sagesse et de prudence dont les fastes des peuples aient jamais parlé; commandé par les plus grands hommes qui aient honoré l'espèce humaine; s'illustrant par les arts du luxe, de l'esprit et de l'imagination, après s'être fortifié par la pratique des maximes les plus austères, par l'habitude, réduite en principe, des privations, par le mépris raisonné des superfluités, par le respect, et, si l'on peut s'ex-

primer ainsi, par le culte de la pauvreté : un tel peuple, dis-je, ne semble-t-il pas avoir paru sur la terre pour instruire, par ses exemples, par ses succès et par ses malheurs, par ses triomphes et par ses revers, par les développemens si variés de son existence, par ses commencemens comme par sa fin, les hommes de tous les lieux, et les peuples de tous les siècles ?

Rien n'est plus digne d'être médité que son histoire ; et aucune lecture ne demande plus de réflexion et de jugement : il est certain que l'éloquence des historiens anciens est très-propre à nous induire quelquefois en erreur, parce qu'elle nous fait partager leurs préjugés : il est sûr que notre éducation nous dispose, généralement, à un certain enthousiasme pour l'antiquité, à une sorte d'exaltation qui ne nous permet guère d'apprécier avec justesse les hommes et les choses ; mais, d'un autre côté, il est à craindre qu'en se guérissant de cet enthousiasme, on n'y substitue le défaut contraire, qui n'est pas moins dangereux : un paradoxe peut n'être pas une erreur ; mais il n'est pas nécessairement une vérité : les inspirations de l'enthousiasme, et les suggestions de l'esprit de dénigrement, sont également suspectes ; et il est aussi rare de rencontrer la vérité en suivant les unes, qu'en obéissant aux autres. Il ne faut pas que nous nous imaginions que l'expérience d'une grande et terrible révolution, dont nous avons été témoins, nous donne le droit de prononcer en dernier ressort sur les institutions, les hommes et les événemens des temps antiques : il peut être piquant de tourner en ridicule, dans un pamphlet, les Brutus, les Scévola, les Publicola, les Cincinnatus, parce que nous avons vu, parmi nous, quelques insensés vouloir s'af-

fabler du costume de ces anciens Romains, emprunter leurs noms et parodier leurs vertus ; l'attrait du paradoxe, fortifié par celui de l'à-propos, pourroit bien, je crois, engager quelques esprits plus jaloux de briller, qu'amis du vrai, à faire de l'histoire romaine une satire contre les Romains ; mais ces exagérations, qui plaisent aux passions du moment, ne sont pas plus durables qu'elles : la vérité seule demeure, et la voix des siècles prévaut toujours contre les murmures et les cris, contre les sophismes ou les railleries de la partialité ; c'est cette voix retentissante qui assigne aux Romains un rang si élevé parmi les nations ; c'est elle qui proclamera sans cesse, avec éclat, les noms de tant de grands hommes, que quelques prétentions éphémères essaieront vainement de rabaisser ; c'est elle qui consacrerá éternellement ces belles maximes, où le genre humain tout entier se plaît à reconnoître ses titres ; c'est elle qui, en proscrivant les excès de la licence, comme ceux du despotisme, fera chérir à jamais ces principes libéraux qu'on retrouve dans toutes les monarchies sagement constituées, aussi-bien et avec moins d'inconvéniens que dans les institutions les plus républicaines. Gardons-nous donc, après avoir trop admiré peut-être les peuples de l'antiquité, de tomber aujourd'hui dans l'extrémité opposée. Cela est difficile, je l'avoue : c'est à nous, surtout, que l'on peut appliquer ce mot de La Fontaine :

Rien de trop est un point

Dont on parle beaucoup, et qu'on n'observe point.

M. Royou me paroît s'être généralement préservé, comme je l'ai dit, des dangers du système d'après le-

quel il a écrit son histoire : les réflexions qu'il fait, par exemple, sur *la mort de César*, sont d'une grande justesse : « Les opinions, avoit dit Crevier, sont encore
 « partagées à présent à cet égard. » « Il nous semble,
 « reprend M. Royou, que dans le temps où cette ac-
 « tion fut commise, il étoit plus pardonnable de se
 « tromper sur sa nature : il existoit encore des for-
 « mes républicaines, et un fantôme de république, qui
 « pouvoient en imposer à des esprits inattentifs ; mais
 « tout le monde convient aujourd'hui que depuis les
 « sanglantes querelles de Marius et de Sylla, et même
 « à compter du temps des Gracques, on ne vit guère à
 « Rome qu'une turbulente anarchie, qui ne pouvoit
 « finir que par le gouvernement d'un seul. Une révo-
 « lution étoit indispensable ; il falloit un maître ; il étoit
 « impossible qu'il fût proclamé par un autre organe
 « que par celui de la victoire : deux rivaux se dispu-
 « toient l'empire ; l'intérêt public exigeoit qu'on se
 « soumit au vainqueur ; assassiner celui pour lequel le
 « sort s'étoit déclaré, celui à qui on avoit demandé,
 « dont on avoit reçu la vie, et même des bienfaits,
 « c'étoit certainement un crime, une lâcheté et une
 « imprudence. » M. Royou réfute ensuite Montesquieu :
 cet écrivain dit que *le crime de César ne pouvoit être
 puni que par un assassinat* : « mais est-ce bien un
 « crime, s'écrie le nouvel historien, que d'établir un
 « ordre de choses dont une expérience de près d'un
 « siècle a démontré la nécessité?.... En vain Montes-
 « quieu allègue-t-il les exemples qu'on en avoit vus à
 « Rome depuis l'expulsion des rois ; la différence des
 « temps et des circonstances est énorme : un Man-
 « lius, un Spurius-Méla, étoient accusés d'avoir tente

« une révolution contre un gouvernement encore plein
 « de vigueur; César voyant sa patrie agitée par des
 « discordes interminables, entreprit de s'en rendre
 « maître, pour y établir une meilleure constitution. »
 Montesquieu, qui trouvoit toujours dans la subtilité
 de son esprit des ressources pour défendre les idées
 même les plus hasardées et les assertions les plus évi-
 demment fausses, n'a pas manqué d'y avoir recours
 dans cette occasion; mais sa finesse ne me paroît pas
 ici l'avoir servi aussi-bien qu'à l'ordinaire : « La vertu
 « sembloit s'oublier, dit-il, pour se surpasser elle-mê-
 « me; et l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver
 « parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer
 « comme divine. »

M. Royou remarque que ces antithèses sont *éblouis-
 santes*. Ce n'est pas là le mot propre : il falloit dire
 qu'elles sont ridicules; est-il possible, en effet, de rien
 imaginer qui soit plus alambiqué, plus quintessencié
 que cette mauvaise métaphysique? Quel jargon ab-
 solument inintelligible! quel style de Mascarille! Ob-
 servons que le rare génie de Montesquien s'est trop sou-
 vent laissé séduire par des lueurs aussi trompeuses :
 plus d'une page de l'*Esprit des Loix* offre les mêmes
 caractères de recherche et d'affectation. Cet écrivain
 avoit naturellement l'esprit précieux; et ce vice a quel-
 quefois gâté ses plus belles pensées et ses conceptions
 les plus profondes : il n'avoit pas, il faut le dire, autant
 de goût que de génie, ni autant de justesse dans l'esprit
 que de sagacité, de force et de profondeur. C'est ce que
 Voltaire sut très-bien observer; mais comme on le
 soupçonnoit d'envie, on ne fit pas assez d'attention à
 ses jugemens, qui n'auroient pas été plus sains, quand

ils n'auroient été dictés que par le goût le plus épuré : le mot fameux, *c'est de l'esprit sur les lois*, qu'on n'a regardé que comme une saillie plaisante et frivole, est, en y mettant quelques restrictions, aussi plein de sens et de raison, que de sel et de gaieté. Montesquieu voulut se faire lire des femmes même; et c'est une femme qui a le mieux jugé l'ouvrage le plus grave et le plus profond du dix-huitième siècle.

Je reviens à M. Royou. Telle est la difficulté d'observer un juste milieu entre deux opinions également outrées, que le nouvel historien ne peut s'empêcher quelquefois de sortir de l'exacte mesure qu'il s'est prescrite : ainsi, après avoir rapporté ce que les conjurés disoient de Brutus, qu'ils désiroient voir à leur tête, et le témoignage qu'ils rendoient à sa probité, en s'écriant : « Son nom seul assurera la justice de notre entreprise; sans son concours elle paroîtra inique; car, « on ne croiroit point qu'il eût refusé de prendre part « à une action de cette nature, s'il l'avoit crue légitime; » il ajoute : « Telle étoit l'idée qu'on avoit de « sa vertu; idée fort exagérée; nous avons vu de lui un « trait qui n'est pas d'un honnête homme. » Cette expression paroîtra sans doute un peu forte : pouvons-nous mieux juger, aujourd'hui, de la vertu de Brutus, que n'en jugeoient ses contemporains, que n'en a jugé Cicéron, qui, dans plusieurs endroits, en parle en termes si magnifiques? On a cru, il est vrai, que Brutus avoit révélé à César la retraite de Pompée; mais ce fait n'est point du tout certain; et un soupçon vague ne sauroit justifier le ton tranchant que prend ici l'historien. M. Royou s'écrie dans sa préface : « Quel intérêt si vif « peut exciter ce Brutus, etc. » On ne trouvera pas, je

crois, assez de modération dans cette tournure de phrase : l'auteur a l'air d'en vouloir personnellement à Brutus; et l'histoire demande plus de réserve : on pardonne volontiers l'admiration et l'enthousiasme de Rollin et de Crevier pour le meurtrier de César, mais on se sent moins disposé à l'indulgence à l'égard d'un écrivain qui veut trop rabaisser un si fameux personnage. Rollin est, au fond, l'interprète de toute l'antiquité : M. Royou devoit craindre de paroître l'organe de quelques préventions trop modernes.

Au reste, ce morceau de la conjuration de Brutus est écrit avec beaucoup d'intérêt, de clarté et de rapidité. Le style de M. Royou a, comme je l'ai fait observer, un caractère qui lui est propre : il est concis, serré, énergique, souvent orné d'alliances de mots très-heureuses : « *Il soignoit sa pauvreté*, dit l'historien, en parlant « de Tubéron, gendre de Paul Emile, comme on a « coutume de soigner sa fortune. » — « Le sénat ne « fut, pour ainsi dire, occupé qu'à entendre les adula- « tions des têtes couronnées, qu'à enregistrer leurs « bassesses. » — « On admireroit surtout la scène où Py- « lade se donnoit pour Oreste, et où ce dernier, s'op- « posant à la générosité de son ami, *réclamoit son nom « et la mort.* » — En parlant des triumvirs, *l'assas- « sinat étoit entre eux à l'encan.* — L'auteur représente les soldats d'Auguste, *s'emparant, pour ainsi dire, de sa libéralité.* On sait combien ces figures hardies donnent de force et d'éclat à la diction, quand elles y sont répandues avec économie et sans affectation. Le défaut du jour est de vouloir en mettre à chaque phrase ou à chaque vers; c'est ce qui rend le style de nos auteurs à la mode pénible, guindé et tendu. M. Royou

a plus de sagesse et de goût : son ouvrage est non-seulement d'un écrivain instruit, exact et judicieux, mais d'un littérateur très-éclairé, et d'un homme de talent.

V.

Un mois de séjour dans les Pyrénées, par
M. AZAÏS.

6 mai.

ON peut voir beaucoup de choses dans les Pyrénées en *un mois de séjour* : aussi M. Azais a-t-il beaucoup vu, beaucoup admiré, beaucoup observé, beaucoup tremblé, beaucoup disserté, beaucoup prié. Ce petit ouvrage est le recueil de ses sensations, de ses émotions, de ses peurs, de ses réflexions, de ses extases, de ses élans vers le ciel : il nous présente M. Azais toujours frappé de quelque spectacle extraordinaire, de quelque une de ces grâces que la nature mêle souvent à ses plus terribles scènes, ou de quelque belle et majestueuse horreur ; quelquefois ayant furieusement peur, éprouvant des épouvantes très-philosophiques, frémissant, pleurant, ou priant Dieu, ce que beaucoup de gens trouveront fort peu digne d'un philosophe ; du reste, courant et bondissant comme un chevreuil, de rochers en rochers, de précipices en précipices, et rassemblant, au sein de ces montagnes imposantes, une riche collection de grandes pensées et de phrases pompeuses.

M. Azais a composé un système du monde qui doit

tout changer, tout bouleverser, tout expliquer, et nous apprendre très-exactement ce que le Créateur a voulu faire, et comment il l'a fait. Ce système est-il juste? Je n'ose prononcer : je n'en connois que les dernières conséquences; et si j'en jugeois par ces conséquences, j'avoue que je mettrois M. Azais au nombre des gens d'esprit qui se sont le plus laissé éblouir par les chimères brillantes de leur imagination. L'auteur nous a donné, il y a quelque temps, un système d'un tout autre genre; c'est celui des *compensations dans les destinées humaines* : idée aussi douce, aussi agréable que fausse, qui ne supporte pas le coup d'œil de la raison, mais qui plaît au sentiment qu'elle séduit; théorie pleine de charme et de consolation, qui allége le joug de la nécessité, enchante la résignation et la patience, fait accepter les maux eux-mêmes comme des biens, et honore infiniment le caractère et le cœur de celui qui l'a développée. De telles pensées sont, à la vérité, un peu voisines du ridicule. M. Colin d'Harleville a fait de l'*Optimiste* un personnage assez comique; le docteur Pangloss de Voltaire est très-risible; mais, tout compensé, la doctrine qui nous instruit à souffrir avec douceur les peines de la vie, vaut mieux que celle qui nous irrite et nous courrouce contre la destinée. Quand on a autant d'imagination et de sensibilité que M. Azais paroît en avoir, on est né pour étudier la nature dans ses plus grands effets; et les montagnes des Pyrénées ne pouvoient trouver un spectateur plus digne d'elles que l'auteur du *Système universel et des Compensations*. Ce n'est point un froid naturaliste, qui va tristement constater des faits; ce n'est point un aride minéralogiste, qui écorne des rochers et analyse des sables; ce n'est point un exact

et minutieux botaniste, qui, la loupe à la main, examine un brin d'herbe: c'est un observateur auquel nulle science n'est étrangère, plein d'ame et d'enthousiasme, qui sent vivement, qui s'exprime avec feu, et qui communique au lecteur ses propres émotions.

Un Mois de Séjour dans les Pyrénées n'est pas précisément un ouvrage: il y a du désordre, un peu de confusion, quelquefois un peu d'embarras et d'obscurité. Tout le monde ne connoît pas les Pyrénées comme M. Azaïs; on a souvent de la peine à le suivre dans cette espèce de labyrinthe: il va, il vient; il commence un récit, il l'interrompt; le lecteur ne sait quelquefois où il en est: une petite carte topographique eût fait disparaître cet inconvénient; c'eût été le fil d'Ariane. Cet ouvrage n'est que le journal de M. Azaïs; mais c'est le journal de son ame et de ses sensations; ce sont de belles pages, inspirées par de grands spectacles, qui varient, qui se modifient, qui se transforment à chaque changement de situation, à chaque heure du jour, et, pour ainsi dire, à chaque pas. L'auteur n'aperçoit généralement et ne peint que les grandes masses, que les grands effets; mais il arrive parfois qu'il tombe dans de trop petits détails, dans des détails peu intéressans, et qu'il falloit supprimer; par exemple: *Allons, mangeons un peu, et partons.....* Il est évident que M. Azaïs pouvoit s'arrêter un moment, manger un peu, et partir, sans consigner cela dans son journal; et il est clair que puisqu'il avoit poussé la fidélité jusqu'à le consigner, il devoit au moins l'effacer à l'impression. Ces légers défauts peuvent venir de la manière même dont M. Azaïs a tenu registre de ses sensations: il écrit partout où il se trouve, sur les bords d'un torrent, sur un tertre, sur

une pierre, sur un rocher; il écrit même en marchant. Tel étoit le besoin pressant qu'il éprouvoit de confier au papier ses sensations et ses idées, à mesure qu'elles se présentoient, qu'il avoit inventé une espèce de bureau portatif, au moyen duquel il pouvoit écrire en voyageant. Qu'on se figure donc M. Azais courant de vallées en montagnes, et de montagnes en vallées, avec cet appareil d'un nouveau genre : les paysans des Pyrénées n'avoient jamais rien vu de semblable, et demeuroient stupéfaits à son aspect. Mais cette invention annonce peut-être un esprit dans lequel les idées se pressent et se précipitent trop vivement; et d'ailleurs, lorsqu'on craint de rien perdre de tout ce qui peut passer par l'imagination, on s'expose à recueillir certaines choses qui ne méritoient pas qu'on y fit attention. Le journal de M. Azais n'auroit pas été moins bon, quand l'auteur n'auroit pas imaginé son pupitre portatif. Les écrivains qui ont le mieux peint la nature, l'ont décrite dans leur cabinet : Buffon, Rousseau, M. de Châteaubriand, M. de Saint-Pierre, n'ont jamais eu, je crois, de bureau portatif. La vue immédiate des objets agit moins puissamment que les souvenirs sur les grandes et fortes imaginations : ce sont les souvenirs qui leur fournissent les couleurs les plus vives, les plus énergiques, et même, ce qui semble un paradoxe, et ce qui pourtant est très-vrai, les plus fidèles.

On voit bien que l'ouvrage de M. Azais n'est point susceptible d'analyse : comment analyser une suite de descriptions et de tableaux, des exclamations, des mouvemens rapides et successifs d'admiration et de religion ? Car M. Azais est très-religieux dans ce livre : ses fréquentes élévations vers Dieu sont aussi édifiantes

qu'elles paroîtront étonnantes de la part d'un philosophe qui ; dans son grand système , compose l'ame humaine avec de la matière *filtrée dans un certain nombre de laboratoires*. Il y a dans ce voyage presque autant d'élans de piété et de dévotion que dans les mélodrames du jour ; mais s'ils y sont un peu multipliés , il faut convenir qu'ils n'y sont pas déplacés : en effet , tous les cœurs sensibles n'éprouvent-ils pas , en présence des grandes scènes de la nature , le besoin délicieux de s'élever vers l'auteur de toutes choses ?

Les descriptions de M. Azaïs sont très-belles ; et dans leur totalité , elles sont exemptes des excès attachés au style descriptif. L'auteur écrit bien ; sa diction est nette ; elle est vive sans être tourmentée , et riche sans être chargée ; elle n'offre que fort peu de traces de mauvais goût ; il y a quelque affectation dans la phrase suivante : C'est dans ces lieux que *la nature tient école de sublime*. Cela est recherché et précieux. Ailleurs , l'auteur dit que le ciel est *couleur de bonté , de paix et d'innocence*. Ces petites afféteries ridicules sont très-indignes du talent de M. Azaïs. Il me semble aussi qu'il y a un peu trop de naïveté dans cette exclamation : *O mon Dieu , comme je profite , comme je jouis de la nature !* Le style ne doit être ni maniéré , ni trop naïf. Ce sont là quelques défauts ; mais le nombre des beautés l'emporte de beaucoup sur celui des défauts : écoutons l'auteur au moment où il se dispose à aller jouir d'un des plus beaux et des plus terribles spectacles que présentent les Pyrénées : « O mon Dieu ! s'écrie-t-il , o'est sous votre protection que je me mets au début de cette journée ; une grande curiosité m'entraîne ; mais une sorte d'émotion sombre et religieuse vient aussi me saisir ; je vais mar-

« cher entouré de grands effets, de magnifiques masses,
« les unes pendantes, les autres en ruines; le plus léger
« déplacement d'un de ces corps suspendus sur ma
« tête, pourra occasionner ma mort; cependant, la
« crainte n'est pas au nombre des sentimens que j'é-
« prouve. Le point que je vais occuper successivement
« au milieu de ces masses gigantesques, sera toujours
« imperceptible; il y a la plus grande *improbabilité* à
« ce que je me rencontre victime d'un funeste accident:
« non, la frayeur de laisser parmi ces vastes débris, les
« débris de ma frêle existence, n'est que pour bien peu
« de chose dans l'impression que déjà je reçois; mais je
« suis ému de cette manière profonde et austère, qui est
« le signal des grandes sensations. Je vais voir en œuvre
« la suprême puissance; je vais me comparer, moi
« atome, qui marche et qui contemple, à ces masses
« terribles qui sont immobiles, et qui ne sentent pas.
« Mon Dieu, recevez l'hommage de mon admiration,
« de mon amour et de mon épouvante.....» « Un
« chemin charmant m'a conduit ici, et ici je suis té-
« moin d'un des plus admirables jeux de la nature : je
« suis dans la grotte de Gèdres, grotte charmante, qui
« rassemble tout ce que l'on pourroit trouver, en divers
« endroits, de frappant et d'intéressant. Tandis qu'un
« torrent considérable tombe, en mugissant, d'un en-
« foncement détourné, où mon œil ne peut le suivre,
« une ombre tendre et délicate dispute à la lumière du
« jour le plaisir de parer cette enceinte. Les rochers,
« qui sont assez écartés vers leurs bases, se rapprochent
« vers leurs sommets : là, ils se sont couronnés d'arbres
« et d'arbustes qui se croisent, s'entremêlent, se pen-
« chent les uns vers les autres, s'embrassent par leurs

« extrémités flexibles, et semblent bien aises de s'in-
 « cliner ensemble vers le fleuve qui entretient leur fraî-
 « cheur. Comme le soleil décore ce feuillage ! Ses rayons
 « cherchent une issue ; ils veulent aussi plonger sur
 « l'onde écumeuse ; ils y parviennent ; ils donnent à un
 « angle de cette nappe bouillante un éclat éblouissant.
 « Que ne peut-on pénétrer autrement que par le désir
 « et par l'imagination , sous cette voûte si attrayante !
 « Adieu , pour aujourd'hui , réduit aimable , etc. . . . »
 Il me semble qu'il y a de la fraîcheur et de l'éclat dans
 ce morceau. L'auteur arrive bientôt au but de son
 voyage ; et c'est là qu'il ressent des émotions très-vives,
 qu'il peint avec le plus grand intérêt ; entre autres, une
 belle peur que lui cause un bruit dont il ignore la cause :
 il découvre dans la suite que c'étoit une pierre énorme
 qui s'étoit détachée des flancs d'un rocher. Il y avoit de
 quoi avoir peur.

M. Azais, dans quelques endroits de son ouvrage , me
 paroît vouloir imiter Sterne, et quelquefois il l'imité
 trop : il avoit fait d'une grange son cabinet ; car il ne
 courroit pas toujours avec son bureau portatif. La pre-
 mière fois qu'il entre dans cette grange, il en examine
 les meubles ; il n'y voit que des vases de bois , parmi les-
 quels il remarque cependant un pot de faïence cassé : ce
 pot cassé donne lieu à une dissertation de morale ex-
 cessivement longue. C'est évidemment faire trop d'hon-
 neur à un pot à l'eau , que de le prendre pour texte d'un
 discours philosophique et sentimental. Enfin , M. Azais
 finit sa tirade par se comparer lui-même à ce pot cassé :
 cela est trop fort. Les gens qui ont le plus d'esprit, vont
 quelquefois bien loin, quand ils se laissent dominer par
 l'attrait d'un mauvais genre. M. Azais fait au surplus des

peintures pleines d'agrément et de naturel de ce cabinet champêtre, de la famille rustique qui s'y rassembloit, et des plaisirs doux et purs qu'il y a goûtés.

Un morceau épisodique sur Fénélon, que l'auteur a inséré dans ce Voyage, a de la grâce et quelque charme: M. Azais lit Télémaque; cette lecture lui inspire la pensée de tracer rapidement l'histoire idéale du cœur de Fénélon, d'après son chef-d'œuvre; il nous peint en conséquence Fénélon dans sa jeunesse, brûlant d'amour pour Elise, et tout près de succomber dans un certain bosquet où Elise vient assez lestement le trouver. Il y a de l'esprit dans les détails de cette peinture; mais je doute qu'elle soit approuvée: on n'aimera pas à se représenter Fénélon amoureux.

On ne remarque pas ordinairement l'épître dédicatoire d'un livre; mais celle-ci mérite attention: elle est composée par madame Elize Azais. Cette dame rivalise avec son mari d'esprit et de talent; elle écrit en prose et en vers d'une manière charmante; il y a communauté de gloire entre les deux époux. La seconde édition de l'ouvrage sur les *Compensations* va paroître, ornée de contes par madame Azais: ces contes seront un développement en action du système établi dans le livre. Quant à M. Azais, les brochures qu'il a publiées jusqu'ici ne sont, comme on le sait, que le prélude d'un ouvrage de la plus haute importance.

VI.

OEuvres complètes de madame RICCOBONI.

12 mai.

QUELLE est la plus jolie des jolies bagatelles nées de l'esprit fécond et délicat de madame Riccoboni? Celles de ses productions qui se disputent la palme, sont, comme les Graces, au nombre de trois : le goût des amateurs flotte incertain entre Ernestine, Juliette Catesby, et le marquis de Cressy. Ces charmans ouvrages, qui se distinguent par un attrait particulier, dans la foule des caprices heureux de cette plume élégante et facile, ont chacun assez de mérite pour justifier l'embaras du choix. Juliette Catesby commença la réputation de l'auteur, et semble être en possession d'une supériorité qu'elle doit moins, je pense, à des titres réels et positifs, qu'à un certain droit d'aïnesse. Ce n'est pas que Juliette ne soit très-digne de balancer les suffrages; mais il existe en sa faveur une prévention qui s'attache toujours aux premiers débuts d'un écrivain, quand ces débuts annoncent un talent rare : l'enthousiasme du public s'épuise sur un premier essai, lorsque cette aurore nouvelle brille d'un grand éclat. Une justice moins vive attend les productions suivantes; la couronne est donnée d'avance; et l'impression, une fois faite, ne s'efface point. Ernestine a pour elle une autorité bien imposante : aux yeux de M. de Laharpe, elle est le chef-

d'œuvre, le bijou, le *diamant* de madame Riccoboni : tels sont les termes de ce grand critique. J'avoue que je ne suis ni de l'avis de M. de Laharpe, ni de celui du public; ce sont deux bonnes raisons pour me défier du mien : je préfère à Juliette, à Ernestine, le Marquis de Cressy, quoique ce titre n'ait rien de féminin. Pour l'intérêt des aventures, le développement des caractères, l'enchaînement des idées et de la narration, le Marquis de Cressy me paroît supérieur aux deux autres romans : voilà, suivant moi, et sauf erreur, le véritable *diamant* de madame Riccoboni.

Cette dame a deux grandes qualités : elle écrit très-bien, et elle fait des romans très-courts : son style est soigné sans affectation, correct, pur, élégant, plein de grâce et de délicatesse ; il règne dans ses écrits un sentiment exquis des convenances, qui suppose le goût le plus fin et le plus exercé; sa diction est d'une mélodie charmante. Madame Riccoboni fuit ces dissertations approfondies et ces réflexions allongées qui font languir l'intérêt, et qu'on prodigue dans les romans du jour : elle ne s'érige point en moraliste, elle ne prêche point, elle n'analyse point les passions avec subtilité, ne les gourmande point avec hauteur, ne cherche point à sanctifier les pages d'un roman par des tirades dignes de Massillon ou de Bourdaloue; elle ne cherche pas non plus à justifier, avec le ton de l'inspiration et de l'enthousiasme, les écarts et les foiblesses du cœur; elle n'a l'air ni d'une bacchante qui partage l'ivresse et l'extravagance des personnages qu'elle met en scène, ni d'une pénitente qui ne retrace les erreurs et les péchés du monde que pour avoir le plaisir de le morigéner; elle a toujours un ton excellent, sans afficher jamais cette

prétention aux mystères du bon ton, laquelle est le pédantisme de quelques gens, qui se disent de bonne compagnie; elle ne souligne pas précieusement les mots fins qu'elle veut faire remarquer; elle ne sourit point à ses propres pensées; elle dévoile, d'une main légère, les secrets du cœur, sans donner ses aperçus pour des découvertes; elle évite le jargon inintelligible de la métaphysique sentimentale; elle est simple dans son style, sans jamais être plate: elle ne court pas après le naturel avec un effort qui l'exclut; elle est élégante sans être bizarre ni tendue; elle ne prétend point aux conceptions transcendantes, au génie; elle se contente de développer un talent très-heureux, un esprit fort aimable, et un goût parfait: elle gardera donc toujours une place éminente parmi les femmes auteurs qui l'ont précédée; et je doute que celles qui l'ont suivie aient même le droit d'être jalouses du rang élevé qu'elle occupe.

Lorsqu'elle parut sur la scène littéraire, la nature ne prodiguoit point encore les femmes de génie: celles qui s'avisent de publier quelque ouvrage, rencontroient d'abord l'incrédulité moqueuse, et les insolentes prétentions d'un sexe qui vouloit se réserver tous les genres de gloire: on supposoit toujours, avec malignité, qu'Apollon avoit dicté ce qu'écrivoient les Muses: ces cruelles préventions tenoient peut-être à un vieux principe de morale dont nous nous sommes débarrassés comme de bien d'autres: on croyoit bonnement, alors, qu'une femme qui se mettoit à son bureau pour composer un livre, péchoit contre le vœu de la nature et contre les lois de la société. Molière avoit singulièrement contribué à établir ce préjugé; nous en sommes revenus, heureusement: il n'y a plus aujourd'hui que les femmes qui ne

font point de livres qui se moquent un peu de celles qui en font ; et comme l'éducation actuelle des jeunes personnes tend à multiplier beaucoup le nombre des femmes de lettres, il est probable que dans quelque temps elles seront tellement en force, que les femmes non lettrées n'oseront pas même les trouver ridicules. Quoi qu'il en soit, madame Riccoboni fut un peu victime de ce malheureux préjugé : on la soupçonna de n'être point l'auteur de ses ouvrages, comme on avoit soupçonné madame de La Fayette d'avoir prudemment consulté Segrais pour la composition de Zaïde et de la Princesse de Clèves : rien n'étoit plus injuste : les hommes ne sont jamais assez désintéressés pour fournir aux dames des ouvrages de quelque valeur, ni assez discrets pour taire long-temps ces faveurs de leur génie, quand même elles seroient accordées à l'amour. Avoir une telle idée, c'est mieux connoître la foiblesse des femmes que la vanité des auteurs. M. Palissot eut donc très-grand tort de rimer, dans sa *Duiciade*, une supposition si peu vraisemblable et si peu agréable pour madame Riccoboni ; mais il étoit plus facile de lui contester ses ouvrages que de les faire trouver mauvais ; il étoit plus aisé de dire :

.
 Elle y viendra, cette Riccoboni,
 Qui n'a point fait le Marquis de Cressy,
 Qui n'a point fait les Lettres de Fanny,
 Qui n'a point fait Juliette Catesby, etc.

Il étoit, dis-je, plus aisé d'assembler ces rimes en *i*, qui font tout le sel de cette petite diatribe, que de prouver l'assertion qu'elle contient. Le satirique a mis dans ses vers les Lettres de Fanny, uniquement à cause de la rime ; car ces lettres sont un des ouvrages les moins re-

marquables de madame Riccoboni; elles offrent pourtant encore de très-jolis détails : « On prétend, dit l'auteur « de la notice assez médiocre qui se trouve en tête de « cette édition, que l'idée de son premier roman lui « vint d'une passion qu'elle éprouva, et qui ne fut pas « heureuse : elle aima un seigneur anglais, qui la paya « de retour dans les commencemens, mais qui, à la « suite d'un voyage, se refroidit beaucoup, et se retira « bientôt tout-à-fait. L'amante fut d'abord inconsolable; « elle se plaignit : ses plaintes n'ayant rien produit, elle « eut recours à la raison, et ne conserva le souvenir de « son amour que pour en retracer les charmes et les « amertumes dans une suite de lettres, où elle mêla une « partie de celles qu'elle avoit véritablement écrites à « son infidèle. Elle publia ce Recueil en 1757, sous le « titre de *Lettres de mistriss Fanny Butlerd à mi-
« lord Charles Alfred, traduites de l'anglais, par
« Adelaïde de Varançai.* » Cette anecdote est peut-être apocryphe, comme presque toutes celles du même genre; mais les lettres de Fanny Butlerd sont en effet le premier ouvrage que publia madame Riccoboni : elles firent peu d'impression, et n'obtinent que cette espèce de succès à laquelle tout roman peut prétendre. La préface en est singulière; elle a pour titre : *Mistriss Fanny à un seul lecteur*; et l'on se doute bien quel est ce lecteur : « Si le hasard vous fait lire ces lettres, lui dit la « tendre Fanny, si vous reconnoissez les expressions « d'un cœur qui fut à vous; si quelque trait rappelle à « votre mémoire un sentiment que vous avez payé de « la plus basse ingratitude, que la vanité d'avoir été l'ob-
« jet d'un amour si tendre, si délicat, ne vous fasse ja-
« mais nommer celle qui prit en vous tant de confiance; »

« montrez-lui du moins, en gardant son secret, que
 « vous n'êtes pas indigne, à tous égards, du sincère at-
 « tachment qu'elle eut pour vous. Le désir de faire
 « admirer son esprit ne l'engage point à publier ces
 « lettres; mais celui d'immortaliser, s'il est possible,
 « une passion qui fit son bonheur, dont les premières
 « douceurs sont encore présentes à son idée, et dont le
 « souvenir lui sera toujours cher. » C'est cette préface
 qui, sans doute, fit croire que madame Riccoboni étoit
 elle-même l'héroïne de son roman : probablement l'au-
 teur tendit ce petit piège au lecteur, suivant un usage
 qui avoit lieu alors, et qui est aujourd'hui entièrement
 décrédité : Rousseau voulut faire penser qu'il s'étoit
 peint lui-même sous le nom du tendre et fier Saint-
 Preux, auquel il ne ressembloit guère; Montesquieu
 donna le Temple de Gnide comme une traduction d'un
 ancien manuscrit. Ces stratagèmes innocens sont main-
 tenant absolument usés : les auteurs n'en veulent plus;
 les lecteurs ne s'y prendroient plus. Si mistress Fanny
 n'est que madame Riccoboni déguisée en Anglaise, cette
 dame étoit plus étonnante, plus singulière, plus ex-
 traordinaire que tous les personnages qu'elle a créés :
 on assure que les femmes qui font des romans sont en
 général très-peu romanesques.

L'idée qui termine les Lettres de Fanny Butlerd a
 beaucoup de rapport avec celle de la préface : cette
 amante trahie prend, dans son désespoir, un parti bien
 étrange et bien bizarre : on en jugera par ce commen-
 cement de la dernière lettre : « Je vous dois une ré-
 « ponse, Milord, et je veux vous la faire; mais comme
 « j'ai renoncé à vous, à votre amour, à votre amitié,
 « à la plus légère marque de votre souvenir, c'est dans

« *les papiers publics* que je vous l'adresse : vous me reconnoîtrez ; un style qui vous fut si familier , qui flatta tant de fois votre vanité , n'est point encore étranger pour vous , » etc. La lettre a une douzaine de pages , et elle est fort éloquente. Fanny écrase milord Charles Alfred , aux yeux de toute l'Angleterre : « Tremblez , ingrat , je vais porter une main hardie jusqu'au fond de votre cœur , en développer les replis secrets , la perfidie , et détaillant l'horrible trahison. . . . Mais le pourrai-je ? Avilirai-je aux yeux du public l'objet qui sut plaire aux miens ? Non , par une touche délicate , ménageant l'expression du tableau , en rendant ses traits sortant pour lui-même , mettons-les dans l'ombre pour tous les autres. » Malgré ces ménagemens , la *philippique* amoureuse est encore bien forte et bien violente. C'étoit une terrible femme que mistress Fanny Butlerd ! Ah , que le pauvre milord Alfred devoit être mal à son aise !

Fanny n'avoit pas toujours écrit de ce haut style. Il me semble qu'il y a beaucoup de gaîté dans la vingt-cinquième lettre : « Vous croyez que je dors , peut-être ; j'ai bien autre chose à faire vraiment : on ne fut jamais plus éveillée , plus folle , plus. . . . je ne sais quoi. Je songe à ce merveilleux anneau dont on a tant parlé ce soir : on me le donne , je l'ai , je le mets à mon doigt , je suis invisible , je pars , j'arrive. . . Où ? Devinez. . . Dans votre chambre. J'attends votre retour , j'assiste à votre toilette de nuit , même à votre coucher : cela n'est pas dans l'exacte décence ; mais je suppose que milord est modeste. Vos gens retirés , vous endormi , il semble que je dois m'en retourner ; ce n'est pas mon dessein , je reste. . . En

« vérité, je reste.... Mais croyez-vous que je respecte
 « votre sommeil? Point du tout. Pan, une porcelaine
 « ou un bronze sur le parquet; crac, les rideaux tirés;
 « pouf, mon manchon sur le nez.... Mais un lord s'é-
 « veillera; l'esprit rira; il sera reconnu, attrapé, saisi
 « par une petite patte qui le tiendra bien. On n'a point
 « de force quand on rit; et puis le silence, la nuit, l'a-
 « mour..... Haye!..... haye!..... haye!..... vite,
 « vite, qu'on m'ôte l'anneau; bon Dieu, où m'alloit-il
 « conduire? Je ne voudrois pas l'avoir, cet anneau; je
 « craindrois d'en trop faire usage..... » Cette lettre
 est fort joviale et fort leste, et passablement passion-
 née. Mistriss Fanny Butlerd est très-gaie et très-ardente;
 son amour n'a rien de métaphysique, et les sombres
 vapeurs de la mélancolie ne se mêlent point à la flamme
 dont son cœur est brûlé. Elle arrive bientôt, sans le
 secours de l'anneau magique, à tous les résultats que
 cette bague eût pu produire; et lorsque son amant est
 absent, elle ne se répand point en plaintes sentimen-
 tales et platoniques; elle lui écrit tout simplement :
 « Je vais me mettre au lit; votre portrait vient avec
 « moi : nous allons dormir ensemble... Dormir! Ce
 « portrait-là ne vous ressemble guère!.... Il ne vous
 « ressemble pas du tout!.... » Il n'y a pas autant de
 folie dans les autres romans de madame Riccoboni; ils
 sont même remarquables par une réserve qui n'a rien
 d'affecté, et d'ailleurs fort au-dessus de celui-ci pour
 l'invention et pour le style. J'ai parlé en détail de Fanny
 Butlerd, parce qu'elle est bien aimable, quoiqu'un peu
 trop vive peut-être. Les plus foibles ouvrages de ma-
 dame Riccoboni seroient les plus forts de beaucoup
 d'auteurs : les moindres fleurs de sa guirlande seroient

qui s'exercent à cadencer des phrases , à combiner des mouvemens oratoires ; des compositions de mauvais goût, des exercices absolument scolastiques.

On peut cependant y entrevoir le talent d'un très-jeune homme, comme on entrevoit celui d'un enfant dans des amplifications de collège : le discours de M. Fabre donne d'assez belles espérances. J'avoue pourtant que je n'aurois pas parlé de cette seconde édition , si quelques personnes ne m'avoient vivement sollicité d'en dire mon sentiment : plusieurs de mes collaborateurs ont déjà apprécié ce discours avec beaucoup de goût et de justesse ; l'orateur s'est courroucé contre leurs critiques ; il s'est emporté : il a dicté des pamphlets, des diatribes contre ce journal ; mauvais moyen, inutile, pour le moins. Un auteur qui lance une satire contre ses critiques, se place dans une triste position : on a peut-être ri ; on s'est peut-être beaucoup diverti des plaisanteries dont il a été le sujet ; on rit encore plus de sa colère. Les auteurs connoissent mal le public : de deux choses l'une ; les critiques ont raison, ou ils ont tort ; s'ils ont tort, l'opinion vengera toujours assez l'auteur injustement critiqué ; s'ils ont raison, que peuvent contre la raison quelques sarcasmes, d'autant plus foibles et d'autant plus maladroits, que les flèches décochées par l'amour-propre humilié n'atteignent pas le but, et retournent contre lui-même ? Les auteurs qui regimbent contre l'aiguillon de la critique, devraient bien se persuader qu'ils n'ont jamais les rieurs pour eux : on les pousse quelquefois à ces petites vengeances ; mais ceux même qui les y excitent, sont les premiers à se moquer de leur risible furie. Il n'y a rien de plus ridicule et de plus sot au monde, qu'un soi-disant bel esprit qui

se trouve pressé entre les arrêts de la justice littéraire et les intérêts de son orgueil.

Si M. Fabre a pu croire qu'il avoit fait un chef-d'œuvre irréprochable, il s'est trompé; s'il a pu penser qu'on cherchoit à décourager sa jeunesse, à étouffer son talent naissant, à flétrir sa petite couronne, il s'est encore trompé : rien ne seroit plus vil et plus indigne des gens de lettres qui travaillent à cette feuille; chacun y dit son sentiment avec bonne foi; personne ne s'y croit infailible : personne ne s'y proposé d'humilier un auteur, pour le plaisir de l'humilier; on y respecte les talens; on n'y fronde que les prétentions ridicules, l'orgueil imbécile et la sotte vanité; et, en général, on y exagère plutôt la louange que la critique, parce que l'injustice qui loue trop n'est qu'indulgence, tandis que celle qui critique trop est cruauté.

Il n'y a dans tout cet éloge de Corneille qu'un morceau qui soit vraiment bien, qui décèle un talent peu commun : c'est celui où l'orateur parle de la tragédie du *Cid*. Ce morceau seul méritoit un prix, parce qu'il est excellent : il y a là de la chaleur, de la verve, du mouvement et de l'originalité. Le tour en est éminemment oratoire, et nous annonce un écrivain né pour s'élever aux grandes beautés de l'éloquence; le reste est plus ou moins médiocre, plus ou moins rempli de déclamations et d'exclamations triviales et parasites, d'aperçus douteux, équivoques ou faux, de pensées communes ou hasardées, de tournures banales et d'in corrections. La manière de M. Fabre est généralement incorrecte : il a du nerf, de la force, de l'élévation; c'est le caractère de son style; mais il faut que ce jeune écrivain médite encore longtemps les bons modèles; qu'il s'étudie à former son goût,

qui est très-défectueux ; qu'il apprenne à penser avec justesse , et à s'exprimer avec propriété. Il a rarement le mot propre , et son esprit tend perpétuellement à sortir de la nature et de la vérité , pour se jeter dans des idées extraordinaires et dans l'exagération : sa diction est quelquefois enflée , quelquefois tourmentée , presque toujours pénible : l'effort s'y fait trop sentir ; et ce que l'auteur prend pour de la hardiesse et de la fierté de style , n'est le plus souvent qu'une tension laborieuse de son imagination , qui se travaille pour produire de l'effet , et qui s'écarte du naturel , pour chercher le grand et le sublime qu'elle rencontre rarement : il manque de souplesse , et n'est pas exempt de monotonie ; il ne connoît ni l'art des nuances , ni les secrets de la variété , ni ceux de l'harmonie périodique et oratoire ; sa phrase est rude et âpre ; jamais de ces cadences heureuses , ni de ces tours moelleux et lians qui donnent de l'aisance aux ressorts de la composition , qui rendent le style plus facile et plus coulant , dont le charme , en flattant l'oreille , captive agréablement l'esprit , et le prépare à recevoir sans effort la pensée que l'orateur lui présente avec grâce ; la couleur du lauréat académique est forte , mais triste et sombre ; elle a plus de vigueur que d'éclat , et les touches en sont parfois trop heurtées. Plusieurs de ces défauts ne tiennent sans doute qu'à sa jeunesse , les autres semblent inhérens à la nature de son talent. Si ses triomphes ne l'enivrent point , s'il se persuade que la modestie qui nous éclaire sur nos imperfections , est un des guides les plus sûrs dans la carrière des arts et des lettres ; si ses succès ne sont pour lui que des encouragemens au travail ; s'il accueille la critique franche et vraie avec reconnaissance , au lieu de la repousser

avec orgueil ; s'il ne se croit pas un grand homme , parce qu'il a réussi dans quelques déclamations académiques , il pourra devenir un très-bon écrivain : il a reçu de la nature des dispositions fort heureuses ; mais elles sont encore brutes ; les essais par lesquels il s'est fait connoître jusqu'ici ne vivront pas , mais un jour il pourra produire des ouvrages dignes de vivre. Il est parmi tous les concurrens , qui se sont présentés avec lui dans la lice , et dont les compositions ont été publiées , le plus distingué , sans contredit , celui qui promet le plus ; et les concours d'éloquence , depuis l'établissement de l'Institut , n'ont point offert un ouvrage qui égalât son Eloge de Corneille ; mais qu'il veuille bien se comparer , je ne dis pas à Thomas et à M. de La Harpe , ces deux écrivains sont trop au-dessus de lui , mais à M. de Champfort , à M. Garat , à M. Noël ; il sentira combien il lui reste encore d'efforts à faire pour atteindre au point où ils étoient parvenus quand ils disputèrent et remportèrent comme lui les palmes académiques. Cet Eloge de Corneille vaut-il l'Eloge de Molière ? Suppose-t-il autant de talent , de goût , de finesse et de sagacité ? L'Eloge de Fontenelle ne déceloit-il pas , malgré ses défauts , un esprit plus profond , plus fécond , plus souple , plus riche , plus abondant en moyens oratoires , plus maître de toutes les ressources du genre , plus brillant , plus étendu et plus élevé ? Ne trouvoit-on pas dans les Eloges de Vauban et de Louis XII un goût plus sain et plus pur , une composition plus sage , une diction plus correcte et plus nette , des idées plus réfléchies et plus justes ? Et pourtant que reste-t-il de ces discours ? un souvenir à demi effacé : ils n'ont point obtenu de place parmi les monumens de l'éloquence académique ; les renommées de Thomas et

de La Harpe s'élèvent seules à des hauteurs différentes, sur les débris de tant de discours qui n'ont eu qu'un moment d'existence. Il en est de ces compositions, comme de ces pièces de théâtre qui brillent un instant sur la scène, et qui s'éclipsent pour toujours. Il n'y a en littérature que les monumens qui comptent : M. Fabre est digne d'en élever ; il en élèvera quelque jour, s'il profite dès aujourd'hui des avis sincères que je lui donne : s'il les méprise, il en sentira un jour la justesse et la solidité ; mais il ne sera plus temps : *Tua me adolescentia, tuæ dotes invitant, ut hoc te monerem*, comme dit Cicéron.

VIII.

Siècle de Louis XIV de Voltaire.

30 mai.

DE toutes les compositions historiques de Voltaire, le Siècle de Louis XIV est, sinon la plus parfaite, du moins la plus brillante : l'Histoire de Charles XII est peut-être, dans son ensemble, supérieure à celle de Louis XIV. Les connoisseurs observent, dans le premier de ces ouvrages, une plus grande liaison des différentes parties de la narration, un plan mieux conçu et plus décidé, une marche plus suivie, plus rapide et plus entraînant. Mais le sujet du second a bien plus d'éclat : quelle comparaison entre un jeune roi du nord, presque aussi insensé que valeureux, qui, sans autre projet que celui de braver tous les périls et de tenter toutes les aven-

tures, court des bords de la Baltique aux rivages de la mer Noire, parvient à se rendre ridicule à force d'exploits, et meurt sans avoir assuré aucun avantage réel à ses états, et sans avoir pu même les gouverner : quel parallèle, dis-je, entre un tel prince et le monarque qui régla tout dans son royaume, et qui l'agrandit; qui fit fleurir autour de lui les arts et les lettres; qui créa, pour ainsi dire, une foule de grands hommes; qui développa, dans le cours d'un très-long règne, autant de magnificence que de noblesse, autant de politesse que de fierté, autant d'amabilité, de grâces que de majesté, et finit par établir ses descendans, au milieu même des revers, sur un des plus beaux trônes du monde! L'un n'est qu'un héros de roman, l'autre est véritablement un personnage historique.

L'Histoire de Charles XII est plus détaillée, et, au fond, plus instructive, toute proportion gardée : Voltaire répète souvent qu'il n'a voulu faire qu'un tableau du règne de Louis XIV, et de l'esprit qui distingua le siècle de ce grand roi; mais ce tableau brillant est un peu superficiel : il laisse trop à désirer du côté de l'instruction; quand on a lu le Siècle de Louis XIV, on sent encore le besoin de lire d'autres livres sur le même sujet : l'imagination est frappée de cette belle peinture; mais l'esprit n'est point satisfait : qui n'auroit lu que l'ouvrage de Voltaire, connoitroit fort imparfaitement les temps et les événemens qui y sont tracés. L'auteur n'a pris que la fleur de son sujet, mais cette fleur est trop légère : il pouvoit, je crois, sans trop s'écarter de son plan, entrer un peu plus avant dans les parties intéressantes de sa matière; il est rapide sans être concis; il ne fait jamais plus entendre qu'il ne dit,

et dit peu : ses coups de pinceaux sont éclatans et spirituels; ils ont toujours de l'effet, souvent de la justesse, jamais cette profondeur qui, par un seul trait, supplée à de longs développemens et à beaucoup de détails.

Pourquoi n'a-t-il pas assez mûri la composition d'une histoire si importante, pour n'être pas obligé de la morceler par paragraphes et par chapitres? pourquoi le second volume n'est-il qu'un espèce d'almanach très-élégamment écrit, qu'un recueil de petits faits rassemblés sous un certain nombre de titres et de numéros, qu'un ramas d'anecdotes incohérentes, curieuses, sans doute, et agréables; mais qui auroient trouvé leur place convenable dans le tissu général de la narration, si l'historien en avoit ourdi la trame avec plus d'art, de soin et de réflexion? Est-ce donc ainsi que l'histoire doit être traitée? Suffit-il, pour mériter le nom de grand historien, d'écrire avec une correction pleine de goût et une élégance pleine de noblesse? C'est beaucoup assurément; mais le genre historique demande des qualités plus relevées encore : pour atteindre à la hauteur de ce noble genre, il faut avoir la tête assez forte et assez large pour concevoir et embrasser un vaste plan. Fénelon applique à l'histoire les principes et les règles du poëme épique. Il faut l'entendre : « Le grand point, dit-il, est de mettre, « d'abord, le lecteur dans le fond des choses, de lui « en découvrir les liaisons, et de se hâter de le faire « arriver au dénoûment. L'histoire doit, en ce point, « ressembler au poëme épique..... La principale perfection d'une histoire consiste dans l'ordre et dans « l'arrangement : pour parvenir à ce bel ordre, l'historien doit embrasser et posséder toute son histoire;

« il doit la voir tout entière comme d'une seule vue ;
 « il faut qu'il la tourne et qu'il la retourne de tous les
 « côtés, jusqu'à ce qu'il ait trouvé son vrai point de
 « vue ; il faut en montrer l'unité, et tirer, pour ainsi
 « dire, d'une seule source, tous les principaux événe-
 « mens qui en dépendent. » Si l'on juge Voltaire d'a-
 près cette sévère et solide doctrine, on regardera le Siè-
 cle de Louis XIV comme une suite de tableaux habi-
 lement coloriés, plutôt que comme une véritable his-
 toire : mais que seroit-ce si l'on vouloit faire l'appli-
 cation de cette théorie littéraire aux ridicules fatras que
 des compilateurs, sans goût et sans talent, nous don-
 nent tous les jours, sous le nom d'histoires ? Les grands
 historiens sont presque aussi rares que les grands poètes.

Il faut remarquer ici ce qui n'a été observé nulle
 part, que la continuité du récit des événemens mili-
 taires répand de l'uniformité et de la monotonie sur
 toute la première partie. Il eût résulté du mélange de
 ces tableaux avec ceux qui composent le second volume,
 une heureuse variété. J'avoue qu'il falloit beaucoup d'art
 pour fondre ensemble des objets si divers ; mais quel
 agrément n'auroit pas eu cette diversité même ! Le ta-
 lent de Voltaire étoit bien digne de suivre un tel plan ;
 car on peut appliquer à cet écrivain ce qui a été dit de
 Sénèque : « Quel malheur qu'il n'ait pas voulu faire tout
 « ce qu'il pouvoit, lui qui a fait tout ce qu'il a voulu ! »

Les beautés et l'éclat du style du Siècle de Louis XIV
 couvrent, du moins en grande partie, le défaut de plan :
 la narration est vive, animée, pittoresque, semée de
 petites digressions nécessaires et attachantes, de pensées
 aussi nettes que fines et brillantes ; les portraits sont tra-
 cés avec cette sobriété de goût qui exclut l'affectation,

dont ce genre d'ornemens est toujours voisin ; les descriptions sont placées à propos, et traitées avec autant de sagesse que d'imagination ; le ton général est d'une élévation proportionnée au sujet ; la diction est aisée, simple, périodique, harmonieuse. On a quelquefois vanté et cité dans les *Traité de Littérature* les belles périodes des historiens latins, en indiquant que la langue française n'est point, dans l'histoire, susceptible du même genre d'ornemens ; on a reproché avec raison à Voltaire lui-même d'avoir écrit l'*Essai sur les Mœurs des Nations* d'un style trop haché ; mais on trouve dans le *Siècle de Louis XIV.* des morceaux qu'on peut placer, pour l'harmonie, à côté des pages les plus remarquables, sous ce rapport, des historiens de l'antiquité : notre langue, sous la plume de Voltaire, rivalise quelquefois très-heureusement avec les langues anciennes.

On peut citer entre autres preuves la période suivante : « L'Espagne, redevenue une puissance sous le « gouvernement de la princesse de Parme, seconde « femme de Philippe V, et victorieuse depuis en Afri- « que et en Italie, voit encore avec une douleur im- « puissante Gibraltar aux mains d'une nation septen- « trionale, dont les vaisseaux fréquentoient à peine, il « y a deux siècles, la mer Méditerranée. » Il ne s'agit ici, il est vrai, que de l'arrangement des mots ; mais cet arrangement est un des secrets de l'art d'écrire, presque entièrement ignoré de nos soi-disants écrivains du jour.

Il est impossible de dire avec plus d'harmonie, d'élégance et de noblesse, que le grand Condé tomba en enfance, et dans un état d'imbécillité complète, les deux dernières années de sa vie : « Il fut admiré encore

« dans sa retraite; mais enfin, ce feu dévorant qui en
« avoit fait, dans sa jeunesse, un héros impétueux et
« plein de passions, ayant consumé les forces de son
« corps, né plus agile que robuste, il éprouva la ca-
« ducité avant le temps, et son esprit s'affoiblissant
« avec son corps, il ne resta rien du grand Condé les
« deux dernières années de sa vie. » Ces tournures
paraissent faciles à trouver, et avec un peu d'expé-
rience on reconnoît que rien n'est plus difficile.

Voyez cette description rapide de la bataille de Ro-
croi : « On remarque que le prince ayant tout réglé le
« soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément,
« qu'il fallut le réveiller pour combattre : on raconte
« la même chose d'Alexandre. Il est naturel qu'un
« jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'ar-
« rangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans
« un sommeil plein; il l'est aussi qu'un génie fait pour
« la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps
« assez de calme pour dormir. Le prince gagna la ba-
« taille par lui-même, par un coup d'œil qui voyoit
« à la fois le danger et la ressource, par son activité
« exempte de trouble, qui le portoit à propos à tous
« les endroits. Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, at-
« taqua cette infanterie espagnole jusque-là invincible,
« aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si
« estimée, et qui s'ouvroit avec une agilité que la
« phalange n'avoit pas, pour laisser partir la décharge
« de dix-huit pièces de canon qu'elle renfermoit au
« milieu d'elle. Le prince l'entoura et l'attaqua trois
« fois : à peine victorieux, il arrêta le carnage; les
« officiers espagnols se jetoient à ses genoux pour trou-
« ver auprès de lui un asile contre la fureur du soldat

« vainqueur. Condé eut autant de soin de les épargner
 « qu'il en avoit pris pour les vaincre. Le vieux comte de
 « Fuentes, qui commandoit cette infanterie espagnole,
 « mourut percé de coups : le prince, en l'apprenant,
 « dit qu'il *voudroit être mort comme lui; s'il n'a-*
 « *voit pas vaincu.* »

Écoutez maintenant Bossuet, traitant le même sujet :
 « A l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein
 « où les vieillards expérimentés ne purent atteindre ;
 « mais la victoire le justifia devant Rocroi.... A la nuit,
 « qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme
 « un vigilant capitaine, il reposa le dernier ; mais ja-
 « mais il ne reposa plus paisiblement : à la veille d'un
 « si grand jour, et dès la première bataille, il est tran-
 « quille, tant il se trouve dans son naturel, et on sait
 « que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut ré-
 « veiller, d'un profond sommeil, cet autre Alexandre...
 « Restoit cette redoutable infanterie de l'armée d'Espa-
 « gne, dont les gros bataillons serrés, semblables à au-
 « tant de tours, mais à des tours qui sauroient réparer
 « leurs brèches, denuevoient inébranlables au milieu de
 « tout le reste en déroute, et lançoient des feux de
 « toutes parts : trois fois le jeune vainqueur s'efforça
 « de rompre ces intrépides combattans, trois fois il fut
 « repoussé par le valeureux comte de Fuentes, qu'on
 « voyoit porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités,
 « montrer qu'une ame guerrière est maîtresse du corps
 « qu'elle anime. Mais, enfin, il fallut céder.... On ne
 « voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat, jus-
 « qu'à ce que le grand prince, qui ne peut voir égorger
 « ces lions comme de timides brebis, calma les coura-
 « ges émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de

« pardonner..... Qu'il eût encore volontiers sauvé la
 « vie au brave comte de Fuentes! Mais il se trouva par
 « terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne re-
 « grette encore la perte..... etc. » J'ai choisi, dans l'ora-
 teur, les traits qui correspondent à ceux de l'historien :
 ils sont l'un et l'autre très-éloquens; mais l'un n'écrit
 qu'une histoire, et l'autre compose un discours; il faut,
 en les comparant, faire attention à cette différence :
 c'est une justice que le goût exige.

Voltaire, dans le moroeau sur la *Fronde*, tombe, en
 quelques endroits, au-dessous de la majesté de l'histoire :
 la cause de ces chutes assez fréquentes est dans son pen-
 chant naturel à la plaisanterie, et dans le sujet même.
 On peut remarquer ailleurs encore quelques petites ta-
 ches : « Louis, avec la même hauteur, mais toujours
 « soutenue par les souterrains de la politique, voulut
 « donner un électeur à Cologne. » Quest-ce qu'une
 hauteur *soutenue par des souterrains*? « Les arts tou-
 « jours transplantés de Grèce en Italie, se trouvoient
 « dans un terrain favorable, où ils fructifioient tout à
 « coup : la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne,
 « voulurent avoir de ces fruits; mais ou ils ne vinrent
 « point dans ces climats, ou bien ils dégénérent
 « trop vite. » Il y a de l'affectation et de la puérité
 dans cette figure ainsi prolongée : l'éclat de cette phrase
 a trop ébloui l'auteur.

IX.

Les Souffrances du jeune Werther, traduction nouvelle, par M. de la BÉDOYÈRE.

7 juin.

CE roman a changé de titre : il est connu depuis long-temps sous celui des *Passions* du jeune Werther. Les amateurs seront peut-être fâchés de ce changement : les affections vives s'attachent aux noms presque autant qu'aux choses et aux personnes. Les *Passions* du jeune Werther ont excité de ces affections : il y a des âmes en qui la lecture de ce roman a laissé des impressions profondes ; il y a des esprits qui n'en ont senti que le pathétique, sans en apercevoir le ridicule. Le changement du titre est un ridicule de moins : il s'agit en effet ici des *Souffrances* du jeune Werther, et non pas de ses *passions* : il n'éprouve qu'une seule passion ; mais elle est pour lui la source d'une infinité de maux que l'auteur a voulu détailler et peindre. Il paroît d'ailleurs que l'expression allemande ne signifie point les *passions*, mais les *souffrances* : elle est d'accord avec le bon sens ; et le bon sens conduit quelquefois à entendre même l'allemand sans le savoir. Le meilleur titre seroit : les *Sottises* du jeune Werther.

Tout le monde sait que le jeune Werther finit par se tirer un coup de pistolet entre les deux yeux : c'est la catastrophe du roman, le résultat de la passion du héros, et cela est bien *jeune*. M. Werther étoit né avec un cerveau prodigieusement disposé à l'exaltation. L'au-

teur ne dit point quelle éducation il avoit reçue : on voit seulement qu'il avoit appris le grec, puisqu'il lisoit Homère; mais ni le grec, ni Homère ne lui avoient rectifié l'esprit : quelques gens prétendront peut-être que cette érudition avoit pu contribuer à le lui gâter; ce qu'il y a de sûr, c'est que son esprit étoit excessivement faux. Il faut ajouter que M. Werther étoit un vrai fainéant : c'étoit un de ces jeunes gens qui ne sont propres à rien, parce qu'ils ne veulent se rendre utiles en rien, et qui cherchent à déguiser aux autres, comme ils se déguisent à eux-mêmes, leur paresse, sous un air de profondeur, de rêverie et de mélancolie. Le jeune M. Werther paroissoit fort triste, très-nerveux, très-vaporeux; il pleuroit avec une facilité incroyable : on sait que ce don des larmes, que la nature lui avoit accordé, n'est souvent que l'effet d'une sensibilité purement physique et matérielle; en un mot, ce jeune vagabond étoit malade : il auroit dû troquer son Homère contre un Hippocrate; il avoit plus besoin d'un médecin que d'une maîtresse, et d'un régime calmant et lénitif, que d'une passion irritante. Après un certain nombre de bains, et même de douches, quelques saignées copieuses, force gouttes et potions adoucissantes, il eût éprouvé, en lisant le mémoire de son apothicaire, une sensation de fraîcheur dans la *pie-mère* et dans la *dure-mère*, très-favorable à la lucidité des idées et au calme des sentimens; alors, de sages parens et de prudens amis seroient aisément parvenus à lui persuader de faire quelque chose, comme on dit, de prendre un état dont les occupations et les distractions eussent achevé de guérir sa pauvre tête. M. Werther eût rendu des services à la société, au lieu de s'ennuyer philosophique-

ment dans le sein de la *nature* ; il auroit vécu jusqu'à la fin de sa vie, comme M. de la Palisse ; il seroit mort en honnête homme, et ne se seroit pas tué comme un sot. Il est quelquefois bon que la médecine précède la morale : le *spleen* est une maladie qui tient plus aux principes physiques, qu'aux élémens moraux de notre existence.

Qu'on se figure donc un jeune fou tel que je viens de le représenter, en rassemblant sous un même point de vue les traits épars dont l'a caractérisé l'auteur du roman ; un fou triste, un contemplateur sombre et taciturne des collines, des ruisseaux, des arbres et des fleurs ; un échappé de collège absolument désœuvré, aussi sot par défaut d'expérience, que fier de ses théories philosophiques ; un songe creux, un tempérament atrabilaire, un paresseux qui s'ennuie, et qui croit méditer : il ne faut qu'une étincelle pour allumer ce sang bilieux et combustible ; il ne faut que la présence d'une passion pour produire les plus funestes effets dans cette ame vide ; il ne faut que la moindre impulsion des sens pour entraîner et renverser cet esprit vacillant, qui n'est affermi sur aucune doctrine solide, qui ne repose sur aucune base de morale et d'expérience, qui ne tient à aucun principe. On pense bien qu'un esprit tel que celui de M. Werther, qu'un génie si transcendant, n'avoit fléchi sous le joug humiliant d'aucune religion positive : c'est tout au plus si ce sublime écolier croit en Dieu. Quant à l'ame, il ne lui paroît pas bien clair qu'elle soit immortelle ; et pour la moralité des actions humaines, il semble n'en avoir aucune idée : toute la morale est à ses yeux dans les mouvemens impétueux d'un cœur que nul frein n'arrête, dans son admiration mélancolique pour les

beautés physiques de la nature, dans les impressions qu'il reçoit des variations de l'air et de la diversité des saisons, dans une humeur caustique toujours prompte à s'irriter contre les usages les plus anciens, les coutumes les plus sensées, et les institutions les plus respectables de la société.

Qu'arrive-t-il? C'est qu'à force d'errer au gré de son imagination vagabonde, il rencontre enfin l'objet qui doit l'enflammer : il devient amoureux, et brûle d'un amour sans espoir; celle qu'il aime est promise à un autre; cette ame ardente et foible, d'autant plus tourmentée par sa passion, que cette passion n'y a trouvé aucun contre-poids, présente bientôt tous les symptômes du désespoir. Alors, ce pauvre Werther prend le parti d'accepter une place auprès d'un ambassadeur; mais il est trop tard : il ne falloit pas attendre si long-temps pour sentir que l'oisiveté est la mère de toutes les maladies de l'ame, que la paresse engendre des monstres, et que le travail est le plus sûr préservatif contre les erreurs de l'esprit et les travers du cœur. D'ailleurs un philosophe comme M. Werther ne devoit-il pas avoir dans le caractère trop d'indépendance pour se soumettre aisément à certains préjugés? Sa place le rapprochoit du grand monde, et comme il étoit aussi ignorant que tous ceux qui ne s'occupent que de leurs rêveries, il s'avise un jour de s'introduire dans un cercle composé de la plus haute noblesse : il y fut trouvé fort déplacé : on le lui fit sentir; il sortit déclamant contre l'inégalité des rangs, comme un sot plein de morgue, et comme un pauvre écolier qui ne connoît pas du tout les hommes, et qui ne sait pas à quelles conditions ils vivent en société. Il renonce donc à sa place, et se livre

de nouveau tout entier à sa passion. On juge bien que la plaie faite à son amour-propre, aigrit encore sa fureur amoureuse : l'orgueil est, chez les gens de son espèce, le levain qui fait fermenter toutes les autres passions. Son imagination se rembrunit de plus en plus ; il quitte, suivant le système très-plaisant de madame de Staël, la littérature du midi pour celle du nord : il abandonne Homère ; il se jette dans les brouillards d'Ossian ; ce barde écossais devient son auteur favori ; il fait ses délices de la poésie rhunique ; ce qui prouve qu'une passion insensée gâte même le goût. Tout en lisant Ossian, il lui prend une petite envie d'assommer le mari de la femme qu'il aime : il résiste toutefois à cette tentation séduisante ; mais pour s'en dédommager, il prépare et prononce, devant le juge, un plaidoyer fort éloquent en faveur d'un misérable paysan, qui étant amoureux, avoit assassiné son rival : c'est, comme on le voit, un triste sujet, et une bien mauvaise tête que M. Werther.

Que manque-t-il à ses extravagances, sinon d'y mettre fin par la plus grande de toutes ? Il envoie emprunter des pistolets au mari de celle qui a si fort troublé son étroite et foible cervelle ; il est enchanté quand il apprend que cette femme, qui ne se doutoit pas du dessein de ce grand homme, les a donnés elle-même, c'est-à-dire, qu'il est enchanté comme un fou de ce qui doit redoubler la douleur de l'objet qu'il aime ; enfin, après s'être cassé la tête à mettre sur le papier des déclamations ampoulées et des phrases à prétention, le philosophe Werther se la casse très-physiquement ; et comme depuis Caton d'Utique, qui lut le Phédon avant de se donner la mort, il faut que tout héros qui se tue

ait fait une petite lecture avant d'en venir là ; on trouva auprès de M. Werther l'Emilie Galotti de Lessing, un des chefs-d'œuvre les plus gothiques de la littérature allemande.

Tel est donc le personnage pour lequel M. Goëthe a voulu nous intéresser ! et je conviens qu'on ne pouvoit guère mieux filer un *suicide*. Dès les premières pages, on s'aperçoit que le héros n'a pas le sens commun ; ses folies, ses extravagances, et puisqu'il faut se servir du mot propre, ses bêtises vont toujours en croissant : on n'est pas du tout surpris qu'il finisse par se brûler la cervelle. Mais s'il est impossible de n'être pas touché du sort d'un homme qui en vient à cette terrible extrémité ; si la description de ses derniers momens navre l'ame et la déchire, comment peut-on prendre quelque intérêt à ce tissu d'absurdités, qui conduisent le héros, de degrés en degrés, jusqu'à la dernière.

Par où ce Werther peut-il m'attacher ? Quel est le fond de son caractère ? Une mélancolie niaise et orgueilleuse. Quelles sont les qualités de son cœur ? Une sensibilité fougueuse et déréglée, nourrie par le désœuvrement, une disposition à larmoyer, qui vient d'une grande irritation nerveuse. Est-on dédommagé de tant de ridicules par les qualités de son esprit ? Non : c'est une tête mal faite, un esprit absolument faux, plein d'idées bizarres et de maximes absurdes, qui s'élançe avec effort vers des chimères, qui ne connoît rien, ni les hommes ni les choses, qui ne veut pas concevoir la nature humaine telle qu'elle est, qui manque de la véritable instruction, et qui paroît même incapable de s'instruire. Mais, dit-on, il est amoureux. Ah ! je me tais, si l'amour doit servir d'excuse à tous les travers,

et même au crime; mais j'observe que l'amour n'a fait que développer l'extravagance naturelle et l'immoralité absolue de ce héros des Petites-Maisons : le flambeau de l'amour a mis le feu à une matière sulfureuse et volcanique.

Il n'y a que de très-jeunes gens qui puissent aimer beaucoup ce mauvais roman, et je dis mauvais sous tous les rapports; et ceux-là doivent l'aimer davantage, qui ont plus de ressemblance avec Werther, c'est-à-dire, qui ont le cerveau plus mal organisé, l'esprit plus faux, plus vide; qui ont le moins de sens et de jugement, et le plus de roideur et d'arrogance. Le nouveau traducteur a le mérite d'écrire avec plus de correction que le précédent; son style est pur et clair : il faut l'en louer beaucoup; car il est très-rare que ceux qui sont assez épris des productions germaniques pour les traduire, sachent le français, et l'écrivent bien.

X.

Les Fastes d'Ovide, traduction en vers, par
M. DE SAINT-ANGE.

14 juillet.

IL y a au moins quatre ou cinq ans que la traduction des *Fastes d'Ovide*, par M. de Saint-Ange, a paru pour la première fois. Je ne sais quelle est l'édition que j'annonce aujourd'hui; elle est de 1809, et cependant rien n'indique dans quel ordre elle se présente. Ce que je puis dire, c'est que le texte latin n'accompagne point,

dans cette édition, la traduction française; les notes même ont été supprimées, quoiqu'on ait conservé, je ne sais pourquoi, la préface, dans laquelle l'auteur renvoie souvent aux notes. C'est là sans doute un des mystères de notre librairie actuelle; je ne prétends pas y jeter un œil profane; je me permets seulement d'avouer que je n'aime point ces éditions tronquées : je les regarde comme une espèce de triomphe que le commerce remporte sur la littérature.

Je suis d'autant plus affligé de ces suppressions, qu'il n'est guère possible de rien ôter des ouvrages de M. de Saint-Ange, sans ravir au lecteur quelque chose de très-réjouissant : le titre de la première édition portoit : *Traduction*, etc., avec des remarques d'érudition, de critique et de littérature *fleurie*. Je regrette fort ce dernier mot : c'étoit la première fois qu'une épithète aussi brillante se trouvoit dans le titre d'un livre; je regrette aussi beaucoup les *fleurs* qu'elle nous annonçoit : on diroit qu'un vent brûlant les a desséchées dans la boutique du libraire, qui nous donne cette nouvelle édition totalement *déflourie*.

Qu'il me soit permis d'aller en cueillir quelques-unes dans l'édition complète : je trouve d'abord sous ma main de très-jolis vers adressés à M. Dupuis, auteur du livre très-sensé, et surtout très-clair de l'*Origine des Cultes*; ce livre, dit M. de Saint-Ange, m'a *inspiré* ce quatrain :

Grâce aux recherches de *Dupuis*,
L'antiquité pour nous a soulevé son *voile*;
Des superstitions la fable se *dévoile*,
Et la vérité sort du *puis*.

Cette *inspiration* méritoit bien de faire partie des notes

fleuries de M. de Saint-Ange : nous n'avons rien dans notre langue qui soit pensé plus philosophiquement, écrit avec plus de légèreté, d'esprit et d'élégance, et surtout rimé avec plus de richesse et même de luxe. L'antiquité qui a *soulevé son voile*, et la fable qui se *dévoile*, quelles rimes heureuses ! Et surtout quelle nuance délicate et fine l'habile poète a saisie entre ces deux expressions : *se dévoiler* et *soulever son voile* ! Quel goût exquis dans ce rapprochement : la vérité sort du *puits*, grâce à M. *Dupuis* ! La rime et la raison ont-elles jamais été mieux d'accord ? Comme la puissance de l'harmonie se fait sentir dans le concours inattendu de deux sons si parfaitement semblables ! On éprouve je ne sais quel besoin de chanter en refrain :

Grâce à monsieur Dupuis,
La vérité sort du puits.

Ajoutez que ces mots *puits*, *Dupuis*, se trouvent avoir un rapport parfaitement exact avec le sujet ; car, il s'agit ici d'un écrivain très-*profond* : voilà ce que c'est que *l'inspiration* !

On me pardonnera de m'être étendu longuement sur ces quatre beaux vers : il a été fait, comme on sait, un commentaire encore plus long sur une chanson du Pont-Neuf. Mais j'ai examiné si long-temps ce petit morceau de littérature *fleurie*, que je suis forcé de négliger les autres fleurs, plus ou moins brillantes, dont l'ingénieux auteur a parsemé ses notes. Je m'arrête à la préface.

J'aime les préfaces de M. de Saint-Ange : elles sont

toujours pleines de naïveté; il s'y loue lui-même avec une franchise qui fait plaisir; c'est là son caractère :

Chacun pris dans son air est agréable en soi.

Point de modestie étudiée, point de fausse humilité; aucun de ces détours adroits de l'amour-propre, qui s'enveloppe, se déguise, cherche à se cacher, et ne veut pourtant rien perdre en se cachant : l'amour-propre de notre traducteur se montre à découvert, et pour ainsi dire à nu; dans la simplicité de son cœur, il soutient fermement que Virgile est plus facile qu'Ovide à traduire en vers, et il fait entendre que le traducteur d'Ovide est au-dessus de celui de Virgile. Cela est franc : « On peut, dit-il, traduire Virgile avec des vers qui *se font*; mais, pour traduire Ovide, il faut des vers qui naissent *tout faits*. » Cette maxime ne tranche-t-elle pas la question? Les vers de M. Delille sont des vers qui *se font*; mais ceux de M. de Saint-Ange sont des vers *tout faits* : on s'en aperçoit souvent.

Il cite un passage de sa traduction pour prouver qu'on peut, avec succès, faire entrer dans des vers les mots les plus communs et les moins nobles; et voici l'endroit qu'il donne pour exemple, même pour modèle :

Dans deux vases d'airain, il apprête à la fois
Un chou dans le plus grand, dans le moindre des pois.

Ce dernier vers est à la vérité d'un naturel et d'une simplicité admirables : c'est un de ces vers que *l'inspiration* seule peut produire : on voit qu'il a peu coûté à l'auteur; il est évidemment né *tout fait* : c'est un trait de génie; et cette traduction des *Fastes* abonde en

traits pareils. L'auteur a bien raison de s'écrier ensuite :
 « Assortir le choix des expressions à la nature du sujet,
 « voilà le secret des *grands écrivains!* » Ce secret de
 l'art est là tout entier :

Un *chou* dans le plus grand, dans le moindre des *pois!*

et l'artifice de ce vers est d'autant plus merveilleux ,
 qu'en renversant même les hémistiches, on a toujours
 un très-beau vers alexandrin :

Dans le moindre des *pois*, dans le plus grand un *chou*;

ou bien, en changeant seulement un mot :

Dans le plus grand un *chou*, des *pois* dans le petit.

C'est un vers indestructible, un vers à l'épreuve : il
 résiste à toutes les décompositions; il est beau comme
de la prose : quand on a fait un tel vers, on peut se
 proclamer soi-même hardiment *grand écrivain*.

Cependant, le traducteur paroît craindre qu'on ne
 l'accuse de ne pas connoître la ressource des périphra-
 ses; il repousse fièrement une telle injure : « Je crois,
 « dit-il, avoir assez prouvé *en vingt endroits*, et en
 « particulier, dans un sujet tout pareil, que je savois à
 « *propos* faire usage des *embellissemens* de la péri-
 « phrase, et selon l'exigence des cas, supprimer le
 « nom, et *peindre* la chose! » Cela est énergique et
 noble; et il veut bien ne citer qu'un de ces *vingt en-*
droits, où il a fait usage des *embellissemens* de la pé-
 riphrase. Pour moi, j'en citerai encore un autre : je le
 prends dans la fable d'Atis et Sangaris. On sait qu'Atis

s'étant consacré au culte de Cybelle, avoit fait vœu de chasteté; mais ayant vu la belle Sangaris, il oublia ses sermens, et s'en punit lui-même de manière à ne plus pouvoir commettre la même faute. Voici comment Ovide exprime cette punition :

*Ah ! pereant partes, quæ nocuere mihi !
Ah ! pereant, dicebat adhuc; onus inguinis aufert;
Nullaque sunt subito signa relicta viri.*

M. de Saint-Ange traduit :

Oui, dans mon sang, dit-il, que le crime s'expie!
Un membre l'a commis : qu'il périsse l'impie !
Qu'il périsse ! Il parloit : le coupable confus
Est tombé sous le fer; *en lui*, l'homme n'est plus.

On peut bien croire que je n'insisterai pas sur les beautés des *périphrases* que renferment ces vers : elles sont trop délicates; je dirai seulement que le *coupable confus* me paroît d'un bonheur incroyable : il n'y a que M. de Saint-Ange qui rencontre de pareilles choses ! Aussi, cette heureuse image lui a-t-elle fait oublier la grammaire : *en lui*, donne à entendre que l'homme n'est plus dans le *coupable confus*, et c'est dans *Atis* que le traducteur a voulu dire : il est sujet à ce genre de fautes; les incorrections de toute espèce, les solécismes, les amphibologies fourmillent dans cette traduction des *Fastes* : ce sont des minuties auxquelles ce grand écrivain n'a pas pris garde : *aquila non capit muscas*.

Quand l'âne à longue oreille a repris ses labours, etc.

Il faut absolument ou à *la longue oreille*, ou aux lon-

gues oreilles, ce qui seroit mieux; le vers du traducteur insinuerait qu'il y a des ânes qui n'ont pas de *longues oreilles*. Si vous disiez : le merle à *plumes noires*, vous me feriez croire qu'il y a des *merles blancs*.

Brutus, qui de l'Espagne écrasa la milice,
Ce jour, couvrit de sang les champs de la Galice.

La construction de ces deux vers est si embarrassée qu'on ne les comprend pas d'abord : on croit que le premier est une phrase imparfaite, et que *ce jour* est le nominatif du verbe *couvrit*.

Je ne finirois pas si je voulois relever toutes les fautes de cette nature; je reviens à celles qui tiennent à l'expression :

. Le taureau succède au bélier étoilé :
Est-ce bien un taureau ? N'est-ce pas une vache ?
On ne sait : son front luit; *tout le reste se cache*.

Quels misérables vers ? N'étoit-il pas possible de dire la même chose un peu moins ridiculement ? Cette tournure interrogative,

Est-ce bien un taureau ? N'est-ce pas une vache ?

me paroît la perfection du genre niais, et *le reste qui se cache* ne peut pas se caractériser : cela ressemble au *coupable confus*. Je suis réduit à balancer sans cesse entre un ridicule bien prononcé et une négligence bien grossière :

Le jour luit : loin du jour Lucrece se retire;
Ses cheveux sont épars *comme une mère en deuil*,
Qui de son fils chéri va suivre le cercueil.

Des cheveux épars comme une mère en deuil! L'auteur a-t-il pu regarder cette intolérable négligence comme une licence heureuse? Il emploie plusieurs fois le mot *étoiler* à la troisième personne : un astre *étoilé*; mauvais néologisme, parce que le verbe se confond trop aisément avec le substantif homonyme.

Quelques-uns des vers que j'ai cités suffiroient pour rendre un poëme entier burlesque; et j'aurois pu en citer beaucoup d'autres du même genre : concluons donc sans détour et sans aucun *embellissement* de périphrases, que cette traduction des *Fastes* est très-mauvaise. Je n'ai rien dit du poëme latin : c'est un ouvrage fort savant et fort instructif; mais aussi très-ennuyeux; la matière en est ingrate et sèche; l'esprit d'Ovide a semé sur le sable. Les érudits peuvent regretter que l'auteur n'ait point achevé cet ouvrage; les gens de goût sont presque fâchés qu'il l'ait entrepris, et qu'il n'ait pas suivi le précepte d'Horace :

..... *Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.*

Il ne faut point lutter contre un sujet ingrat.

XI.

Morceaux extraits et traduits de l'Histoire Naturelle de Pline, par M. GUEROULT, professeur émérite de l'Université de Paris.

31 juillet.

C'EST une heureuse idée d'avoir détaché de l'immense et savant ouvrage de Pline un certain nombre de mor-

ceux plus attrayans pour le commun des lecteurs , et plus propres à faire connoître le génie de cet écrivain. J'ose assurer qu'il n'y a pas de lecture plus curieuse, ni plus instructive que celle de cet auteur : toutes les connoissances de l'antiquité se trouvent réunies dans son livre, avec toute l'exactitude que l'on peut attendre de l'écrivain le plus laborieux ; et cette précieuse exactitude est souvent accompagnée de pensées et de vues qui annoncent un esprit éminemment philosophique. Quel spectacle que celui de tous les phénomènes de physique, de tous les faits d'histoire naturelle, observés et recueillis par les anciens ! Quelle comparaison féconde en réflexions profondes, ou du moins en jouissances flatteuses, ne pouvons-nous pas établir entre leur science et la nôtre ! Mais il n'y a que les esprits très-accoutumés au travail pénible et délicieux à la fois de la méditation, qui sachent envisager ainsi les productions de l'étude et du génie : la plupart des lecteurs s'arrêtent à quelques pages saillantes, à quelques tableaux frappans, aux traits dont la vivacité les touche, les pénètre et les émeut ; dédaignant ou méconnoissant les plaisirs, dont la curiosité, la réflexion et l'instruction sont des sources intarissables, ils réservent toute leur sensibilité pour les effets magiques, pour les enchantemens de l'imagination ; et c'est là ce qui donnera toujours aux arts de l'imagination et du goût, à ces arts dont le charme est général, aux lettres dont l'attrait est universel, une supériorité vainement contestée, sentie même par ceux qui la contestent, sur les sciences proprement dites : l'imagination, reine du monde, restera éternellement sur ce trône, d'où l'érudition, le calcul et les sciences exactes voudroient l'arracher ; elle régnera toujours par

le doux et puissant empire de l'illusion ; et les savans eux-mêmes s'estimeront heureux quand ils pourront diriger vers leurs ouvrages quelques rayons de sa brillante couronne.

C'est donc comme littérateur, comme écrivain que M. Gueroult considère et traduit Pline, et non pas précisément comme savant et naturaliste ; sous ce rapport, ce grand auteur est digne encore de l'attention de tous les siècles : plein de feu, de vigueur et de verve, rapide, énergique, toujours précis, souvent sublime, animé de ce génie qui aperçoit avec étendue les objets dans tout leur ensemble, et qui les peint avec force jusque dans leurs derniers détails, il a mérité de servir de modèle à cet illustre écrivain, dont la gloire est un des titres de la France, et qui, recueillant parmi nous le double héritage et les traditions combinées du précepteur d'Alexandre et du naturaliste romain, joignit à l'avantage d'être venu tant de siècles après eux, celui de les surpasser par la beauté du style et par l'éclat de l'éloquence. Pline apprit à M. de Buffon ce que veulent contester quelques savans sans imagination, quelques anatomistes étrangers aux lettres, qu'il ne suffit pas d'analyser et de disséquer la nature, mais qu'il faut encore la peindre, parce que la nature n'est pas un cadavre, mais un ouvrage vivant : du reste, presque tous ceux qui ont expliqué avec génie l'étonnant mécanisme des œuvres de la création, ont été des hommes éloquens. L'éloquence est le sceau du talent dans tous les arts de l'esprit : qui-conque ne sait pas exprimer ses pensées, ne pensa jamais d'une manière sublime. Ce géomètre célèbre qui, de l'aven de l'Europe entière, n'a point de rival, ou qui du moins n'en a qu'un, l'illustre M. de la Place, n'a-t-il

pas prouvé par la magnificence de son style, dans l'*Exposition du Système du Monde*, que l'éloquence peut trouver sa place dans le sein même des calculs les plus abstrus, et parmi les plus sévères et les plus profondes spéculations des mathématiques? Doué du plus heureux génie, Pline écrivit malheureusement dans un siècle où la pureté du bon goût commençoit à se corrompre : sa diction : quelquefois dure et forcée, tourmentée et pesante, entortillée, pénible et obscure, porte l'empreinte d'un temps de décadence; ses morceaux les plus éloquens ne sont pas exempts d'exagération, d'enflure, de subtilité, d'emphase, de tout ce qui constitue les vices de la déclamation; mais il n'est aucune des tirades d'ornement et d'apparat dont il a semé son ouvrage, où l'on ne voie briller les éclairs d'un talent sublime.

Ce sont ces tirades que le traducteur a surtout recueillies, sans toutefois négliger absolument les objets qui ne sont que curieux et instructifs : il résulte donc de son plan, singulièrement agrandi dans cette nouvelle édition, que l'on peut regarder ce recueil de morceaux et d'extraits comme un véritable *Abrégé de toute l'Histoire naturelle de Pline*; quiconque même le liroit avec toute l'attention dont il est digne, y puiseroit beaucoup d'instruction, et se formeroit une idée assez juste et assez complète des connoissances de l'antiquité, dans cette partie aujourd'hui si cultivée et si perfectionnée. Mais ce n'est pas là le principal but de l'auteur du recueil : il a voulu faire passer dans notre langue tout ce que l'ouvrage de Pline offre de plus éclatant sous le rapport des pensées, des traits de génie, du style, de l'éloquence; et l'on peut dire qu'il a parfaitement réussi dans cette entreprise. Son succès, à la vérité, est plus

réel qu'il n'a été brillant : tel traducteur a plus de réputation que lui, a été prôné dans le monde, fêté dans les cercles, décoré des honneurs académiques, cité comme un des modèles du genre, qui est bien loin de le valoir. Ce n'est pas que les suffrages des vrais connoisseurs aient manqué à M. Gueroult ; mais la voix des véritables appréciateurs du talent, des juges compétens du mérite, entre pour peu de chose dans le fracas retentissant des réputations bruyantes. Il est un art de faire proclamer son nom et ses louanges par les trompettes de la renommée, d'en distribuer, d'en multiplier les échos : le traducteur de Pline n'a pas connu ce grand art, et je ne crois pas qu'il faille beaucoup l'en plaindre. Lorsque la première édition de ce recueil parut, en un seul volume, il y a plus de vingt ans, M. de Laharpe écrivit au grand-duc de Russie : « Quelques ouvrages d'un genre différent ont été plus heureux, et ont obtenu de l'estime ; par exemple, une traduction des plus beaux morceaux de Pline le naturaliste, par un professeur du collège d'Harcourt, M. Gueroult. Il y a long-temps qu'il n'étoit sorti de l'université un ouvrage de ce mérite ; et cette traduction est du petit nombre de celles qui ne nuisent point à l'original, et ne déplaisent pas aux connoisseurs. Le style est très-heureusement adapté aux objets qui sont traités, et suppose une égale connoissance des deux langues ; le tout forme un volume de cinq cents pages, très-propre à donner une juste idée de Pline, auteur difficile à lire de suite, et qui n'est guère étudié que par les gens de lettres. » Ce sévère et judicieux critique ne s'exprime pas d'une manière moins positive ni moins flatteuse dans son *Cours de Littérature* : « On nous a

« donné, dit-il, un volume composé des morceaux les
 « plus curieux de Pline le naturaliste, choisis avec goût,
 « classés avec méthode, et traduits avec une pureté, une
 « élégance et une noblesse qui prouvent une connois-
 « sance réfléchie des deux langues. Cet ouvrage, qui est
 « un véritable service rendu aux amateurs, est de
 « M. Gueroult, professeur de rhétorique au collège
 « d'Harcourt, et fait honneur à l'université, qui compte
 « l'auteur parmi ses membres les plus distingués. »
 Voilà sans doute un témoignage éclatant, dont tout au-
 tre que M. Gueroult n'auroit pas manqué de se faire
 honneur, en le citant dans la préface de sa nouvelle édi-
 tion; mais il n'en dit pas un mot; et, en général, le
 traducteur de Pline dit peu de choses dans ses préfaces:
 il y est un peu trop laconique; s'il n'y parle pas de lui,
 il n'y parle guère de son auteur: on voudroit un peu
 plus d'idées, un peu plus de fécondité, de chaleur, de
 développemens: cela n'est pas absolument nécessaire,
 il est vrai; mais une bonne préface de M. Gueroult se-
 roit un beau morceau de plus dans son recueil. D'ail-
 leurs, on est si disposé à croire qu'un traducteur ne
 peut que traduire! Une préface un peu sèche fortifie
 ce préjugé malin; et qui est-ce qui seroit plus capable
 de le démentir que M. Gueroult?

Mon avis est de bien peu d'importance, après le
 suffrage du célèbre littérateur que je viens de citer;
 cependant je dois dire, pour m'acquitter de mes fonc-
 tions, que nous n'avons aucune traduction d'aucun
 auteur ancien qui soit supérieure à celle qui nous occupe
 en ce moment: il en est même très-peu qui l'égalent.
 Le traducteur a parfaitement saisi le ton et la manière
 de l'original; son style est d'une correction rare, net,

ferme, élégant avec noblesse, d'une énergie pleine de goût, travaillé partout avec un soin scrupuleux, qui ne se fait presque point sentir d'abord, et que l'attention seule découvre : c'est ce que je pourrois prouver par un grand nombre de citations, si l'espace me le permettoit, et si d'ailleurs je n'aurois mieux renvoyer quiconque a du goût, à la lecture de l'ouvrage même, qui depuis long-temps est apprécié, et dont les augmentations ne sont pas au-dessous de ce qu'on en connoît. Je serois fâché toutefois que ces éloges très-sincères fissent croire que je regarde cette traduction comme entièrement exempte de défauts : elle en a sans doute ; et où ne s'en trouve-t-il pas ? Mais ils sont légers. M. de Laharpe, qui ne les a point indiqués, les avoit bien aperçus : il l'a prouvé en faisant plusieurs changemens dans quelques morceaux qu'il en a extraits ; dans celui, par exemple, qui renferme l'éloge de *la terre*, et qui est tiré du second livre de Pline : « La terre, dit
« M. Gueroult, est la seule partie de la nature à laquelle
« nous ayons donné, pour prix de ses bienfaits, un
« surnom qui offre l'idée vénérable de la maternité ;
« elle est le domaine de l'homme comme le ciel est le
« domaine de Dieu ; elle le reçoit à sa naissance ; elle
« le nourrit quand il est né ; du moment où il a vu
« le jour, elle ne cesse plus de lui servir de soutien
« et d'appui ; enfin, quand déjà le reste de la nature
« nous a renoncé, elle nous ouvre son sein ; et c'est
« alors surtout qu'elle se montre mère, couvrant notre
« froide dépouille, et nous rendant sacrés comme elle :
« bienfait qui plus que tout autre la rend elle-même
« pour nous un objet saint et sacré ; elle porte encore
« nos titres et nos monumens ; elle prolonge la durée

« de notre nom ; elle étend notre mémoire au delà des
 « bornes étroites de la vie. C'est la dernière divinité
 « qu'invoque notre colère : nous prions qu'elle s'appe-
 « santisse sur ceux qui déjà ne sont plus , comme si
 « nous ne savions pas qu'elle seule ne s'irrite jamais
 « contre l'homme , etc. »

Voici le même morceau remanié par M. de Laharpe :
 je souligne les corrections qu'il a faites , et que peut-être
 M. Gueroult auroit dû adopter dans sa seconde édi-
 tion : « La terre est *le seul des élémens* à qui nous
 « ayons donné , pour prix de ses bienfaits , un *nom*
 « qui offre l'idée respectable de la maternité ; elle est
 « le domaine de l'homme comme le ciel est le domaine
 « de Dieu ; elle le reçoit à sa naissance , *le nourrit*
 « quand il est né ; *et* du moment où il a vu le jour ,
 « elle ne cesse plus de lui servir de soutien et d'appui ;
 « enfin , *nous ouvrant son sein , quand déjà le reste*
 « *de la nature nous a rejetés , mère alors plus que*
 « *jamais , elle couvre nos dépouilles mortelles , nous*
 « *rend sacrés comme elle l'est elle-même ; et c'est*
 « *surtout à ce titre qu'elle est pour nous un objet*
 « *saint et vénérable. Elle fait plus encore* : elle porte
 « nos titres et nos monumens , *étend* la durée de notre
 « nom , et *prolonge* notre mémoire au delà des bornes
 « étroites de la vie. C'est la dernière divinité qu'invoque
 « notre colère : *nous la prions de s'appesantir* sur
 « ceux qui ne *sont plus* , comme si nous ne savions pas
 « qu'elle seule ne s'irrite jamais contre l'homme , etc. »

Le reste du morceau , que je ne puis citer , est rempli
 de changemens du même genre. L'éloge de Cicéron , ex-
 trait aussi par M. de Laharpe , est également modifié par
 ce critique ; ses corrections tendent , comme on le voit ,

à donner au style de la rondeur et de la facilité. L'aisance à la vérité n'est pas le caractère de Pline ; la diction de cet auteur est tendue ; mais elle est périodique. M. Gueroult , frappé de la différence des deux langues semble trop croire que la nôtre est ennemie de la période : il hache et découpe ses phrases ; ce qui roidit un peu son style : sans doute une diction mole et souple rendroit mal celle de Pline ; mais un certain enchaînement des membres de la phrase eût concouru à mieux représenter la manière à la fois dure et pompeuse de cet écrivain. Ailleurs, je trouve cette expression : « Je veux « renfermer le luxe dans le mépris , en lui opposant « des objets plus utiles. » Cela me paroît d'une énergie un peu forcée : la sagesse timide de notre langue ne réprovoque-t-elle pas quelquefois comme outré ce qui n'est qu'énergique et vigoureux dans la langue latine ? « — Ici, nous ne pouvons assez admirer et comprendre « la prévoyance de la nature. » N'eût-il pas été mieux de dire : « Ici, nous ne pouvons assez admirer et nous « comprenons à peine la prévoyance de la nature ? » « — Dans la Campanie , les vignes se marient au peu- « plier, s'attachent à cet époux et le pressent de leurs « bras amoureux ; elles montent le long des bran- « ches, auxquelles elles se nouent, et parviennent « jusqu'à la tige. » *Cacumina œquant*, veut dire, je crois, parviennent jusqu'au sommet. — *Estival*, pour signifier *d'été*, est-il français ? L'académie n'en dit rien. Je pourrais relever beaucoup d'autres minuties de cette espèce : j'aime mieux terminer en invitant tous les amis des lettres, et particulièrement les jeunes étudiants, à lire avec soin cette excellente traduction, véritable modèle de l'art, ouvrage vraiment classique, plus pro-

pre qu'aucun autre à leur faire voir par quel artifice on peut transporter heureusement dans notre langue les beautés des langues anciennes.

XII.

Les Bucoliques de Virgile, en vers français, par
M. DE MILLEVOYE.

19 août.

JE suis las d'annoncer des traductions; on ne se lasse point d'en publier : c'est un des genres qui foisonnent avec le plus d'abondance, et c'est un de ceux qui fournissent le plus de matière et le moins de consolations à la critique : presque toutes les traductions sont de mauvais ouvrages. J'aurois négligé celle qui va m'occuper, si l'auteur ne s'étoit fait une espèce de réputation par quelques succès académiques : en parlant de cet essai malheureux, j'honore dans M. de Millevoye les palmes dont l'Institut a couronné le front de ce jeune poète. Il me paroît avoir méconnu son talent, lorsqu'il a entrepris de traduire en vers les Bucoliques de Virgile : c'est dans cette partie des ouvrages du poète latin que règne éminemment cette grâce, le caractère principal de tous ses écrits, cette facilité délicieuse, ce naturel charmant, ce goût exquis, ce coloris enchanteur, et, s'il m'est permis d'emprunter ici plus particulièrement un terme à la peinture, cette *morbidesse*, ce *molle atquè facetum*, qu'Horace regardoit comme une faveur toute spéciale,

accordée par les divinités des campagnes à l'heureux génie de Virgile. Le talent de M. de Millévoye n'a presque rien de commun avec ces qualités du modèle qu'il s'est proposé de copier : une manière assez correcte, mais un peu froide, un peu sèche ; un style qui n'est point exempt de quelque affectation ; une versification généralement pénible, ornée de tous les petits agrémens à la mode, de tout le clinquant des athénées ; je ne sais quoi de guindé, de mesquin et de rétréci : voilà ce que l'on a pu remarquer dans les productions les moins répréhensibles du nouveau traducteur. Il est donc tout simple que M. de Millevoye ait fait une mauvaise traduction d'un des plus agréables et des plus gracieux ouvrages de l'antiquité ; le contraire seroit même une chose fort étonnante. Il y a plus ; on pourroit prouver très-aisément que quelques-uns de ses prédécesseurs ont moins mal réussi que lui : ce qui, pour un traducteur, me paroît être le comble de l'infortune ; mais je ne veux pas m'engager dans ces comparaisons. Qu'importe, en effet, de savoir quel est celui de nos écrivains qui a le plus défiguré des chefs-d'œuvre en voulant les traduire ? La question est parfaitement frivole : examiner à quelle place M. de Millevoye doit prétendre parmi les auteurs qui ont joué à Virgile le tour perfide de le faire parler en mauvais vers français, ne seroit-ce pas vouloir juger un des points les moins intéressans de la littérature,

Et des deux Poinsinet lequel fait mieux des vers,

comme a dit M. de Rhulière dans son poëme sur *les Disputes* ?

On croiroit que le nouvel interprète de Virgile a moins voulu surpasser ses devanciers, que le disputer

aux moins habiles d'entre eux en incorrections, en contre-sens, en fautes de tout genre. Dans quelle grammaire a-t-il trouvé, par exemple, une construction telle que celle-ci ?

*Du chien le chien naissant est l'image fidelle ;
Des chèvres les chevreaux ne sont point différens :
Tel aux petits objets je comparois les grands.*

Ce *tel* n'est-il pas un vrai solécisme ? Je ne parle point du défaut total d'élégance que l'on peut reprendre dans des vers si plats, ni de cet heureux début, *du chien le chien*. M. de Millevoye emploie des épithètes qui n'appartiennent qu'à lui :

*Mais Rome de son front passe les autres villes ,
Comme le haut cyprès, le viorne débile.*

C'est la première fois que le mot *débile* s'accorde en genre, en nombre et en cas avec un nom d'arbre.

*Je prodiguois en vain mes victimes bélanges ;
En vain j'épaississois les crèmes succulentes.*

N'est-ce pas encore la première fois qu'on a dit *des crèmes succulentes* ?

*Et ne t'ai-je pas vu ravir, toi qui me braves ,
Le chevreau de Damon, malgré l'œil du pasteur,
Et de sa Lycisca l'aboiment délateur ?*

Le traducteur a cru certainement qu'un *aboiment délateur* étoit une belle hardiesse poétique.

*Damète qu'on voyoit, sur les places errant ,
Perdre les durs fredons de son fifre ignorant.*

Un fifre *ignorant* ! Voilà encore une figure qui me paroit bien audacieuse : cela pourroit se dire correctement d'un musicien de l'armée.

Sous un pin *frémissant* Daphnis étoit assis.

Je prie le poëte de nous dire ce qu'il entend par un *pin frémissant*.

Et sous l'arbre *opulent* la pomme est parsemée.

Un arbre *opulent* est un arbre chargé de fruit ; mais doit-on dire un *arbre opulent* ?

Ruisseaux *doux au sommeil*, lit de mousse naissante,
Que voile cet arbuste à l'ombre *adolescente*.

Il y a bien de l'affectation dans cette ombre *adolescente*, sans parler des ruisseaux *doux au sommeil* !

Damon, Alphésibée, *harmonieux* pasteurs.

On dit un poëte, un chantre *harmonieux* ; mais il est ridicule de dire un pasteur *harmonieux*.

On peut observer que la plupart de ces épithètes tiennent à un certain goût qui règne actuellement parmi nos jeunes faiseurs de vers : ils se croient des génies, quand ils ont pu donner la torture aux mots, et transporter violemment quelques adjectifs. Le poëte Lebrun est le chef de cette détestable école : nul écrivain n'a plus abusé de ces sortes de figures de style, qui sont des licences heureuses, quand on les emploie avec art, et quand on ne les prodigue pas avec affectation. La foule des petits rimeurs s'est précipitée sur ses pas. Les

pièces couronnées dans les académies, les vers applaudis dans les lycées, dans les athénées, dans tous les bureaux d'esprit, sont pédantesquement hérissés de *métonymies*, et d'*hypallages*; c'est aujourd'hui la grande ressource contre la platitude, le défaut d'idées, d'esprit et de talent : au moyen de quelques bizarres transpositions de mots, on se passe de bon sens, de goût, d'élégance, et même de cette correction grammaticale qui est le premier devoir d'un écrivain. On tâche de persuader au vulgaire des lecteurs qu'un tel abus est le comble du génie et le dernier degré de l'art, tandis qu'il est, au fond, le plus facile de tous les charlatanismes; on voudroit faire croire aussi qu'on ne tombe dans ces excès que par un excès de génie; mais ce qui prouve le contraire, c'est que ces excès sont fort communs, et le génie fort rare. S'il falloit s'en préserver, c'étoit surtout en traduisant les Bucoliques de Virgile : c'est une honte de vouloir affubler un génie si pur et si parfait d'une pareille mascarade. Je suis persuadé que M. de Millevoye, en prêtant à Virgile ses ridicules épithètes, a cru lui prêter des beautés; quelle misère! Virgile travesti en écolier de M. Lebrun! Au lieu de prodiguer au premier des poètes latins les richesses de sa mauvaise rhétorique, le jeune traducteur auroit dû tâcher d'éviter les pauvretés de toute espèce, et surtout les tournures rudes et forcées qui fourmillent dans son ouvrage :

O fortuné vieillard que les dieux favorisent,
Ces champs qu'ils t'ont laissés, assez grands, te suffisent!

Quels vers dignes de Chapelain! *Assez grands, te suffisent*; quelle inversion! quel hémistiche!

Nous, *épars*, nous *suyons* ! L'un verra l'Africain, etc.

Comme ce mot *épars* est placé avec grâce !

J'apprête à ma Vénus un présent..... *car j'ai vu*
La branche où deux ramiers ont leur nid *suspendu*.

Car j'ai vu termine heureusement le premier vers ; dans le second, il eût été naturel de dire : ont *suspendu* leur nid ; mais, *ont leur nid suspendu* est bien autrement facile et coulant.

Le loup nuit au bercail ; l'aiglon, aux taillis ;
Aux fruits, la brume ; à moi, l'orgueil d'Amarillis.

Aux fruits la brume est encore un hémistiche très-heureux.

Ces herbes que le Pont *nombreuses* voit éclore.

Comme ce vers coule avec aisance ! Comme le mot *nombreuses* est bien enchassé !

Ne viendra-t-il jamais ce jour, *jour*, où ma voix
Osera proclamer tes belliqueux exploits ?

Ce *jour, jour* est de la force de tout ce que nous voyons de voir.

L'oie, au cri dur, du cygne a-t-elle les doux chants ?

On ne pouvoit imiter plus naturellement le cri de l'oie : Virgile ne s'est point piqué de l'imiter si bien ; ce vers de M. de Millevoye pourroit être la devise de tout poète qui essaie de traduire en vers durs et martelés les ouvrages du plus mélodieux des poètes.

De Proetus autrefois les filles désolées,
De faux mugissemens emplissoient les vallées;
Craignoient le joug, cherchoient la corne sur leur front.

Pourquoi *la corne* au singulier? Et quel vilain mot, et quel vers! *Craignoient, cherchoient!* Tout le monde connoît cette épitaphe de Daphnis :

*Daphnis ego in sylvis hinc usque ad sidera notus,
Formosi pecoris custos, formosior ipse.*

Voici comment M. de Millevoye a osé traduire ces vers charmans :

*Cher aux bois, cher aux cieus, ici Daphnis repose;
Son bercail étoit beau, moins beau que le pasteur.*

A-t-on jamais dit d'un homme, qu'il est *cher aux bois*? Ces vers pénibles et saccadés rendent-ils la douce et attendrissante harmonie des vers latins? M. de Millevoye n'a pas traduit avec plus de bonheur la fameuse épigramme contre Bavius et Mévius :

*Qui Bavium non odit, amat tua carmina, Mévi;
Atque idem jungat vulpes et mulgeat hircos.*

Qui ne hait Bavius, *croit Mévius habile,*
Lie au joug le renard, trait le bouc indocile.

La formule optative étoit ici absolument nécessaire : Virgile n'énonce point un fait; il prononce une sentence : il condamne quiconque ne hait point Bavius, à aimer les vers de Mévius. Que fait ici l'*indocilité* du bouc? M. de Millevoye a glacé les vers de Virgile.

Le traducteur substitue quelquefois aux expressions les plus simples de son modèle, des termes pompeux

et enflés : si Virgile veut rendre les forêts *dignes d'un consul*, M. de Millevoye lui fait dire :

Si nous chantons les bois, que les bois, *faits pour plaire,*
Soient dignes d'ombrager la toge consulaire.

Si Virgile parle d'une *haie*, cette haie devient, aux yeux du poète français, un *rempart d'aubépine* ; si le poète latin dit simplement que l'ombre de la nuit s'est *dissipée*, son jeune interprète lui fait dire :

Déjà la froide nuit a déserté l'espace.

Si un berger dit tout bonnement, dans Virgile, le bruit en a couru, *fama fuit*, M. de Millevoye traduit, en style de Brébeuf :

Ainsi le racontoit l'errante Renommée.

Il tombe quelquefois aussi dans le style le plus bas :

Abrégeons le chemin par nos chansons rivales,
Et *mon dos* portera ce poids par intervalles.

Mon dos n'est pas noble.

Nise à Mopsus ! Amans, de quoi douterez-vous ?
La cavale prendra le griffon pour époux.

Il n'évite pas toujours le style niais :

Même honneur vous est dû, *prunes de nos jardins !*

Une apostrophe à des *prunes* ! Autre exemple du même genre :

Thestile préparant, soigneuse ménagère,
L'ail et le serpolet, à l'odeur bocagère,
Aux moissonneurs lassés broie un *piquant* repas.

C'est assurément un repas très-piquant que celui des moissonneurs ! On devoit en faire mention dans l'*Almanach des Gourmands*. Au lieu de dire *le Caucase*, *le Lycée*, *le Ménale*, M. de Millevoye dit : *Ménale*, *Lycée*, *Caucase*, sans l'article : ce sont des fautes. En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que cette traduction doit être regardée comme non-avenue. Après l'avoir parcourue, j'ai eu besoin de me rappeler que ce jeune auteur a fait quelques jolies petites pièces de vers, pour ne pas le placer au dernier rang de nos derniers rimeurs.

XIII.

Les Bucoliques de Virgile, en vers français,
par M. D'ORANGE.

5 octobre.

Si l'on jugeoit par le nombre des traductions qui paroissent et qui se précipitent, pour ainsi dire, les unes sur les autres, du goût que nous avons aujourd'hui pour les anciens, du cas que nous faisons de leurs ouvrages, et de l'état général des études, on pourroit croire que jamais les chefs-d'œuvre de l'antiquité n'ont été plus en honneur parmi nous. Malheureusement le caractère de nos productions originales donne un démenti formel à la multitude de nos traductions : tandis qu'on s'évertue à faire passer dans notre langue les beautés des grands écrivains de Rome et d'Athènes, le goût va tous les jours se corrompant de plus en plus, et nous nous éloignons

sans cesse, et par une pente très-rapide, de ces mêmes modèles vers lesquels le zèle des traducteurs semble aussi nous rappeler sans cesse. Il est vrai que les traducteurs eux-mêmes ne paroissent pas très-pénétrés de l'esprit des auteurs qui sont l'objet de leurs travaux et de leur empressement : s'ils les avoient bien étudiés, s'ils avoient un sentiment vrai de leurs perfections, leur feroient-ils parler un langage tantôt plat et trivial, tantôt plein d'affectation, d'enflure, de faux brillant et de mauvais goût ? S'ils plient le genou devant les divinités du Parnasse ancien, c'est pour les déshonorer en quelque sorte par un culte bizarre et ridicule : mieux vaudroit tout franchement désertier leurs autels. L'un substitue à la poésie si riche et si magnifique de Virgile, à sa versification si pure et si brillante, aux grâces nobles et naïves de son style, des lignes mal rimées, un jargon barbare, un français tudesque, où formillent les solécismes ; l'autre travestit le berger de Mantoue en un petit poète musqué, en un lauréat d'académie, en un déclamateur d'*Athénée* : je crois voir de détestables barbouilleurs, qui voulant copier une physionomie charmante, en défigureroient à l'envi l'expression à la fois sublime et tendre, et mettroient ou des traits grossiers, incorrects, sans ame et sans vie, ou bien une figure maniérée et grimacière, à la place d'une tête d'*Angelica Kaufman*. Je pense donc que la multitude des traductions est moins produite aujourd'hui par un amour véritable et sincère, par une estime réelle et sentie des traducteurs pour les anciens, que par la manie d'écrire, maintenant si générale, qui trouve un nouvel attrait dans les facilités du métier : car enfin, en traduisant, on a le plaisir de faire un livre qui n'exige point d'invention ; et si l'on n'a pas le

mérite d'imaginer et de disposer un sujet, on n'en a pas aussi la peine.

Je soupçonne que ces réflexions préliminaires feront trembler le nouveau traducteur de Virgile : il craindra l'application ; je me hâte de le rassurer ; cette sortie contre le nombre toujours croissant des mauvais traducteurs, après l'avoir un peu effrayé, n'aura d'autre effet pour M. d'Orange, que de lui procurer une petite surprise peut-être assez agréable : sa traduction ne mérite pas, à beaucoup près, d'être confondue avec celles contre lesquelles je viens de m'élever ; elle n'est pas sans doute exempte de défauts ; on peut même y reprendre quelques fautes assez graves ; mais du moins le talent de l'auteur n'est pas resté trop au-dessous de son entreprise, et son ouvrage, tel qu'il est, me paroît très-supérieur aux différentes traductions des *Bucoliques*, qui nous ont été données jusqu'ici. Le style du nouveau traducteur est pur, correct, élégant et doux ; il n'offre aucune trace d'affectation, de ce vice si contraire à la manière aussi simple et aussi naturelle que noble et savante de Virgile, aucun des défauts à la mode, des travers et des ridicules de l'école moderne : il est évidemment formé sur les bons modèles. Je ne saurois justifier trop tôt ces éloges par quelques citations ; car en louant ainsi M. d'Orange, je le mets en présence de l'envie, et ses rivaux sont tout prêts à m'accuser d'une injuste partialité : c'est notre sort d'encourir le reproche de méchanceté, quand nous disons d'un mauvais ouvrage qu'il est mauvais, et d'être taxés de partialité quand nous proclamons le mérite d'un bon ouvrage. Opposons donc aux insinuations malignes de la jalousie des preuves sans réplique, en mettant sous les yeux des

connoisseurs quelques morceaux de la nouvelle traduction :

Quand ma douleur accuse une ingrante maitresse,
 Quand la parjure Nise a trahi ma tendresse,
 Viens, astre du matin, et ramène un beau jour!
 Aux dieux qui vainement attestent mon amour,
 Je m'adresse en mourant : ô muse pastorale,
 Formons des chants rivaux des concerts du Ménéale!

Ménéale harmonieux, un dieu, dans tes forêts,
 Sut donner une voix à des roseaux muets;
 Tu redis tous nos airs : ô flûte pastorale,
 Formons des chants rivaux des concerts du Ménéale!

.

Nise, soyez heureuse avec un tel époux :
 Plus que tous nos pasteurs il est digne de vous ;
 Ils ont tous éprouvé votre haine constante.
 Mes sourcils hérissés et ma barbe flottante,
 Ma flûte, mes brebis, tout vous est odieux ;
 Votre orgueil ne croit point aux vengeances des dieux ;
 Il est des dieux pourtant : ô muse pastorale,
 Formons des chants rivaux des concerts du Ménéale!

Nise, j'ai vu vos traits dès vos plus jeunes ans ;
 Vous suiviez votre mère en nos vergers rians ;
 Vous cueilliez au matin le fruit encore humide :
 Douze ans formoient mon âge, et j'étois votre guide ;
 Mes bras du jeune arbuste atteignoient les rameaux ;
 Je vous vis ; dès ce jour commencèrent mes maux :
 La mort fut dans mon sein : ô muse pastorale,
 Formons des chants rivaux des concerts du Ménéale!

Enfin, je l'ai connu l'impitoyable amour !
 Non, au sang des mortels il ne doit point le jour ;
 Non ; les monts africains, le Rhodope ou l'Ismare,
 Ont de leurs durs rochers vomis ce dieu barbare.
 Une mère égarée, ô spectacle inhumain !
 Punissant d'un époux l'injurieux dédain,
 Dans le sang de ses fils plonge sa main cruelle ;
 Mais l'amour a conduit sa fureur criminelle ;

Et le cœur, effrayé de ce forfait affreux,
 Hésite pour nommer le plus cruel des deux.
 Mêmes prix leur sont dus : ô muse pastorale,
 Formons des chants rivaux des concerts du Ménale !

Je suis loin de prétendre que ces vers approchent de ceux de Virgile : j'y remarque des taches assez faciles à découvrir ; mais j'y remarque aussi une harmonie à laquelle les traducteurs précédens des *Bucoliques* ne nous ont point accoutumés. Cette qualité est un des caractères principaux du style de M. d'Orange ; elle règne et se fait sentir dans tout le cours de sa traduction : c'est par-là surtout que le nouvel interprète de Virgile me paroît l'emporter sur ceux qui ont essayé, avant lui, de répéter les sons de la flûte latine. Quiconque n'est pas insensible à la tendre et touchante harmonie des vers de l'original, reconnoît aisément qu'un homme de goût, qui entreprend de le traduire, doit d'abord, et avant tout, chercher à reproduire quelques-uns de ses accens : cette musique si douce et si pénétrante, qui remue le cœur en flattant délicieusement l'oreille, faisoit verser des larmes à l'auteur du *Télémaque* ; et d'impitoyables traducteurs viendront y substituer la dureté de leurs vers baroques, qui paroissent plus durs encore à côté des vers de Virgile ! Aux chants divins du cygne ils substitueront impudemment de rauques et insupportables fredons ! Si M. d'Orange ne satisfait pas toujours le goût et l'imagination, il a du moins le mérite de blesser rarement l'oreille ; et il y joint celui de rendre quelquefois, avec beaucoup de bonheur et de succès, des détails très-difficiles à faire passer heureusement dans notre langue. Je vais en citer un exemple :

Et j'ose me mêler aux chantres de Varus,
Comme l'oie importune, hôte des marécages,
Aux doux accords du cygne unit ses cris sauvages.

On doit applaudir à l'élégant artifice de ces vers, et à la manière adroite dont l'auteur a sauvé la bassesse et la dureté du mot *oie*. Cette difficulté est éludée dans la traduction qu'on a faussement attribuée à M. Delille; et M. de Millevoie, qui a cherché à la vaincre, a succombé bien malheureusement :

L'oie au cri dur du cygne a-t-elle les doux chants ?

Le nouveau traducteur n'a pas toujours des inspirations aussi heureuses : il rencontre quelquefois des écueils dans des endroits bien moins dangereux :

Sœurs d'Apollon, objets de mes soins assidus,
Inspirez-moi des vers, émules de Codrus !

Pour *émules de ceux de Codrus* : l'ellipse est un peu trop forte. Diroit-on : *Inspirez-moi des vers émules de Boileau ?*

Que Codrus meure *enflé* d'un dépit impuissant !

Pourquoi *enflé* ? Est-ce parce qu'on *enfle* avant de crever ? *Enflé* est ridicule. Il y a une nuance entre *enflé* et *gonflé*, qui étoit ici le mot propre : *gonflé* de colère, de rage, de dépit, et non pas *enflé*.

Des filles de Prétus la troupe mugissante
Crut porter des taureaux la corne *avilissante*.

Épithète également ridicule. L'épithète *blanchissante* n'est guère moins extraordinaire dans ce vers :

Rumine sous sa dent des herbes *blanchissantes*.

Daphnis a vu du ciel les portes *inconnues*.

C'est-à-dire , *qui lui étoient inconnues* ; cela n'est pas heureusement exprimé.

Tout va chanter Varus ; Varus fait de son nom
Le charme de nos vers et l'orgueil d'Apollon.

Quelle phrase !

Herbe *plus fraîche encor des charmes du repos !*

Je ne sais pas ce que cela veut dire. Il y a dans le latin :

Et somno mollior herba.

Nommerai-je Scylla, dont l'amour criminel
Ose offrir à Minos le *cheveu paternel* ?

Le cheveu paternel est risible.

D'un jardin humble encor vous êtes le gardien :
Si vos traits sont de marbre , accusez-en mon bien.

Accusez-en mon bien est un peu plat , et le vers entier est un peu burlesque.

Amaryllis, va , sors, et songe à la répandre
Dans l'onde du ruisseau qui fuit devant ces lieux ,
Au-dessus de ta tête , et sans tourner les yeux.

Ne diroit-on pas que le ruisseau fuit *au-dessus de la tête d'Amarillis* , et qu'il fuit *sans tourner les yeux* ?
C'est une plaisante image !

Quand l'amour nous poursuit, lorsqu'au fond de notre ame,
Par d'*heureux* souvenirs il entretient sa flamme,
Vers la froide raison il n'est plus de retour.

Il falloit dire , par de *funestes* souvenirs ; car ici , c'est un amant très-infortuné qui se plaint de l'amour , et qui verse des larmes amères dans le délire de la passion.

Je pourrois multiplier beaucoup les observations de ce genre. Je conseille au traducteur , qui est fort jeune , et dont l'âge sollicite les avis , comme il a des droits à l'indulgence , de revoir d'un œil sévère cet ouvrage qui a besoin d'être corrigé , et qui n'est pas indigne d'être retouché : avec des soins constans , il peut le conduire à un degré de perfection tel que , sans devenir jamais un chef-d'œuvre , il honorera véritablement son auteur.

XIV.

Exposé de la Méthode élémentaire de M. Pestalozzi ; suivi d'une Notice sur les travaux de cet homme célèbre , son Institut et ses principaux collaborateurs , par M. de CHAVANNES , membre du grand-conseil , et de la société d'émulation du canton de Vaud.

§. I^{er}.

13 octobre.

IL existe aujourd'hui je ne sais combien de personnes , en France et en Europe , qui prétendent avoir fait des découvertes de la plus haute importance sur la nature et la marche de l'esprit humain ; qui croient avoir deviné le secret de la pensée , ou , pour mieux dire , et pour m'exprimer selon leurs vues et suivant leurs doctrines , le mé-

canisme de nos opérations intellectuelles : l'un s' imagine pouvoir juger de nos dispositions morales et métaphysiques par les formes de nos crânes, par les sinuosités, les cavités et les protubérances des os qui composent la boîte osseuse ; l'autre veut donner de la mémoire à tout le monde, et se pique de soumettre une des facultés les plus mystérieuses de notre esprit, aux mêmes procédés qui servent à diriger les exercices les plus matériels ; une foule de grammairiens a réduit l'art du langage à l'analyse la plus claire, suivant eux, et la plus facile ; enfin l'intelligence humaine est traitée maintenant, je ne dirai pas seulement comme une portion du monde physique, mais comme une portion du monde terrestre ; et toutes les méditations de nos sages, tant Allemands que Français, sur l'éducation des enfans, ne ressemblent pas mal aux réflexions de nos économistes sur la culture des terres et la nourriture des bestiaux ; ces deux parties de la philosophie moderne peuvent très-bien être comparées entre elles sous plus d'un rapport. Les charrues nouvelles des économistes ne diffèrent pas beaucoup des méthodes de nos nouveaux instituteurs : les unes et les autres sont établies, il est vrai, d'après des raisonnemens également profonds, d'après des théories également subtiles ; mais les premières n'ont pas produit un épi de blé de plus ; elles ont même souvent mis la stérilité à la place de l'abondance ; elles ont souvent remplacé les dons réels et solides de la nature, par les vaines et illusoire promises de l'art ; les autres ne nous ont pas donné un homme instruit, un homme d'esprit de plus ; elles ont même souvent empêché les talens naturels de se développer heureusement, en hâtant très-indiscrètement leurs progrès,

en leur procurant une précocité aussi funeste que séduisante : elles ont souvent substitué des nouveautés nuisibles, ou pour le moins infructueuses, aux antiques et salutaires leçons de l'expérience : mieux valoit ne se pas mettre en si grands frais d'invention.

Je ne prétends pas accuser de charlatanisme tous ceux qui se présentent avec de nouvelles méthodes, quoiqu'en général ils m'en paroissent très-suspects : plusieurs de ces réformateurs sont probablement de très-bonne foi ; ce sont des hommes sur qui l'esprit philosophique de notre siècle a produit l'effet d'une liqueur enivrante : la tête leur en a tourné ; ils sont dupes d'eux-mêmes ; ils se rendent compte de tout, excepté de l'impulsion qui les fait agir : la source de leurs inspirations leur est inconnue. Deux principes sur lesquels ont roulé toutes les grandes doctrines du dernier siècle, et qui rentrent à peu près l'un dans l'autre, servent de base à tous ces fameux systèmes, à toutes ces brillantes méthodes offertes par les uns avec un enthousiasme si propre à inspirer la défiance, accueillies par les autres avec une simplicité qui semble provoquer le charlatanisme : ces deux fondemens de tant d'innovations, sont le *matérialisme* et l'*égalité des esprits ; indè malis labes*. Encore une fois, je ne veux point dire que ces principes soient bien développés dans la tête des novateurs : je suis même sûr que la plupart ne se doutent pas du point principal d'où ils partent ; il n'en est pas moins vrai que telle est la racine de tous ces nouveaux systèmes généraux ou partiels d'éducation ; et je livre à la méditation de ceux qui ne sont pas étrangers à ces matières, une assertion à laquelle je ne puis donner ici les développemens et les éclaircissemens con-

venables. On ne m'entendrait pas non plus, si l'on pensoit qu'aveuglément attaché aux anciennes pratiques, et, comme on dit, aux anciennes routines, je cherche à proscrire, par des suppositions inconsidérées, et par des déclamations fanatiques, tout effort, toute tendance de l'esprit vers des améliorations possibles : voudrois-je renfermer le zèle et l'activité des hommes qui se dévouent aux recherches relatives à l'éducation, dans le cercle des traditions consacrées par le temps et par l'usage? Ne sais-je point qu'il n'en est aucune qui ne soit plus ou moins défectueuse? J'ai trop réfléchi et trop écrit sur ce sujet, pour me laisser gouverner par des préjugés déraisonnables et de ridicules préventions; quel est donc mon but, quand je m'élève en général contre l'esprit d'innovation qui inspire et tourmente aujourd'hui tant d'instituteurs, et qui leur dicte de nouveaux *alphabets*, de nouvelles grammaires, de nouvelles méthodes de toute espèce? Je veux engager le public à se tenir en garde contre les excès dont cette disposition est si voisine; à se préserver des erreurs de quelques gens de bien, et des pièges des charlatans.

Un des attraits par lesquels ces nouvelles méthodes séduisent le plus de monde, et se font le plus de partisans, c'est la facilité qu'elles promettent, et qui doit, suivant leurs auteurs, aplanir et abrégér le chemin des sciences : apprendre désormais, sans peine, ce qui jusqu'à présent a coûté beaucoup de travaux et d'études ! Courir sur des fleurs, dans une carrière qui n'offroit auparavant que des épines, et dans laquelle on se traînoit à pas lents ! devenir savant presque sans s'en apercevoir, et goûter toutes les douceurs de la science, sans aucun mélange d'amertume, quel problème résolu !

Voilà ce que mettent en avant la plupart des inventeurs de méthodes; et sans s'arrêter à examiner comment ils satisfont à leurs engagements, on peut au moins douter que cette extrême facilité dont ils nous flattent, soit favorable à la culture des esprits, qui semblent ne pouvoir se perfectionner et se polir que par des exercices pénibles, des efforts soutenus et des travaux réitérés; on peut leur opposer des autorités très-graves, et particulièrement celle de J.-J. Rousseau, qui avoit si profondément médité sur le sujet de l'éducation, qui connoissoit si bien l'enfance; dont le livre présente, parmi beaucoup d'erreurs, un si grand nombre de vérités frappantes, et qu'enfin il est bien permis de regarder, en ce genre, comme un homme à paradoxes, mais qu'on ne sauroit traiter d'écrivain à préjugé : il invective avec force contre ces systèmes qui tendent à rendre l'étude des sciences moins épineuse et plus facile : « Nous laissons, dit-il, affaïsser notre esprit dans la nonchalance, « comme le corps d'un homme qui, toujours habillé, « chaussé, servi par ses gens et traîné par ses chevaux, « perd à la fin la force et l'usage de ses membres. « Boileau se vantoit d'avoir appris à Racine à rimer « difficilement : parmi tant d'admirables méthodes pour « abrégér l'étude des sciences, nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort. » Voilà, certes, un terrible anathème contre nos faiseurs de méthodes!

Je suis bien éloigné de vouloir ici porter un jugement définitif sur celle de M. Pestalozzi : je désire qu'elle soit excellente, et qu'elle ait tous les résultats que l'auteur et ses enthousiastes en attendent; mais je me défends un peu de l'admiration qu'elle excite en Allemagne, et

même parmi quelques journalistes français : d'abord, parce que je ne suis pas sûr de la bien entendre, *l'exposé* fait par M. de Chavannes étant un peu obscur à force de précision et de brièveté; ensuite, parce qu'il régné dans cet *exposé* un ton d'enthousiasme et de prosélytisme qui, je l'avoue, m'indispose contre la *méthode* : je suis toujours tenté de croire que ce qu'on annonce avec une sorte de fanatisme n'est qu'une niaiserie, et cependant je serois injuste si je traitois si durement un système d'instruction dont je n'entrevois qu'à peine quelques parties. Je n'aime point les épithètes que M. de Chavannes prodigue à M. Pestalozzi : dès le titre de *l'exposé*, c'est un *homme célèbre*; dans le cours de l'ouvrage, c'est un *homme extraordinaire*, un *homme merveilleux*, un *homme divin*; on va presque jusqu'à le présenter comme chargé d'une mission céleste, comme appelé à opérer une grande révolution dans les destinées du genre humain; on nous donne une notice de sa vie, où l'on nous apprend qu'il est né en 1746, et qu'il a contracté, par suite de sa première éducation, une habitude de négliger le soin de sa personne, qui lui a souvent nui dans l'esprit de ceux qui ne l'ont jugé que d'après son extérieur; particularité intéressante, qui nous est confirmée par un de ses collaborateurs, dont M. de Chavannes cite les propres paroles : « J'étois
« averti, dit ce collaborateur, de n'entrer dans au-
« cune liaison avec Pestalozzi, qu'on me représentoit
« comme un homme exalté, et qui ne savoit ce qu'il
« vouloit; je vins cependant à Bertoud : la première
« apparition du chef de l'Institut me causa une étrange
« surprise : il vint à moi d'une chambre haute, dans
« un désordre *complet*; je ne saurois décrire le senti-

« ment qu'il me fit éprouver dans cet instant. » C'étoit probablement un sentiment d'extrême dégoût ; enfin on ajoute à cette notice assez longue, des notices non moins détaillées sur les célèbres MM. Kruzi, Tobler et Buss, précepteurs de la pension de M. Pestalozzi. *Ces enfans de la méthode*, comme on les appelle, ont eu des aventures plus ou moins romanesques : M. Buss fit des voyages ; « mais le monde, dit-il, étoit trop petit pour moi ; je devins mélancolique et malade ; la connaissance de la méthode m'a rendu en grande partie la sérénité et la force de ma jeunesse ; elle a ranimé pour moi et pour l'humanité des espérances que, jusqu'à ce moment, j'avois regardé comme de beaux rêves. » Ce n'est pas là le langage d'un homme bien guéri ; et en général, d'après ce que M. de Chavannes raconte des différens collaborateurs de M. Pestalozzi, et de l'inventeur même de la méthode, il est impossible de ne pas les regarder comme des esprits pour le moins très-exaltés, et de ne pas croire que le rédacteur de cette espèce nouvelle de *Prospectus* partage cette exaltation très-suspecte :

La vérité n'a pas cet air impétueux.

On n'a pas négligé cependant au milieu de tous ces éloges, de toutes ces expressions plus qu'emphatiques, de tous ces hymnes à l'honneur de M. Pestalozzi, de faire connoître le prix de la pension ; article essentiel, qui fait rentrer ce singulier *exposé* dans la catégorie des *Prospectus* vulgaires. L'*Institut* a plusieurs fois changé de lieu ; il est maintenant établi dans le voisinage des terres du fameux M. Fellenberg, et en

partie sous la direction de ce grand cultivateur. On sait que M. Fellenberg, possesseur de domaines très-considérables dans le canton de Berne, a fait bâtir au centre de ses terres, un observatoire du haut duquel il inspecte les travaux de tous ses ouvriers, avec une lunette d'approche, et distribue ses ordres, ses louanges et ses réprimandes avec un portevoix, dont l'artifice grossit tellement le volume des sons naturels, qu'il les fait ressembler aux roulemens du tonnerre. Ce rapprochement n'a fait qu'augmenter la sympathie qui existoit entre M. Fellenberg et M. Pestalozzi, malgré la distance des lieux. Ces deux philanthropes se proposent le même but dans des genres différens : l'un veut montrer comment on peut parvenir à retirer du sol le plus grand produit avec la moindre dépense de temps et de peines; l'autre, exploiter les esprits avec le moins de travail et d'étude possible : « Tous les deux (ce sont « les termes de M. de Chavannes) veulent parvenir à « des résultats qui seront de la plus haute importance « pour ramener l'humanité à tout ce qui est vrai, juste, « bon, beau, et propre à donner de l'énergie. » Cette dernière expression est singulière! et le but commun de ces messieurs est sublime!

Il m'est impossible d'entrer aujourd'hui dans le détail des moyens employés par M. Pestalozzi pour y atteindre; je n'ai point assez d'espace : je me contenterai de donner une idée de sa nomenclature, ou du moins de celle dont M. de Chavannes a fait usage dans son *Exposé* : le premier mot qui se présente est le mot *intuition*; la méthode est une méthode d'*intuition*. Chez M. Pestalozzi, on *mémorise*, il s'agit beaucoup, dans son école, de *mémorisation*; on y parle souvent

de l'art de la *catéchèse*; les procédés d'après lesquels on y dirige l'esprit des jeunes étudiants, sont des procédés *psychologiques*; l'enseignement y roule tout entier sur *le nombre, la forme et le mot*, et il n'est question dans tout cet Exposé que du *mot*, de *la forme* et du *nombre*. Ce langage si métaphysique n'exprime pourtant que des choses bien grossièrement physiques : car toute la pratique de la méthode se réduit à peu près à montrer à lire aux enfans avec de grandes baguettes, au bout desquelles on met de grosses lettres, et à leur apprendre à calculer avec des espèces de *jeux d'oie*. Mais je ne veux pas empiéter sur un second article, où je me propose de faire connoître en elle-même la méthode de M. Pestalozzi, ou du moins d'expliquer ce que j'entends de cette méthode, qui, dit-on, fait tous les jours des progrès en Allemagne, et qui menace même la France d'une invasion.

§. II.

21 octobre.

MON premier article, sur la méthode de M. Pestalozzi, m'a attiré une longue lettre *anonyme*, dans laquelle, entre autres douceurs, on me dit poliment que *je suis incapable de comprendre la méthode de M. Pestalozzi*; que cette méthode suppose une *hauteur de vues à laquelle je ne saurois atteindre*; que *destiné à éplucher, tant bien que mal, des hémistiches et des phrases, je ne dois pas me mêler de juger des ouvrages dictés par une philosophie supérieure*, etc. Cette lettre n'est pas du tout mal tournée : l'anonyme a une vocation évidente pour la satire et le *lazzi*, et il ne tiendrait

qu'à moi de me sentir piqué jusqu'au vif des traits qu'il me décoche ainsi dans l'ombre. Pascal, qui gardoit aussi l'anonyme, disoit aux jésuites : *Vous vous sentirez, frappés, mes pères, par une main invisible*. L'auteur de la lettre, lequel pourtant n'est pas tout-à-fait un Pascal, paroît attacher aussi de l'importance au mystère de son *invisibilité*; il a tort : cela ne me donne pas une plus haute idée de ses moyens d'agression et de défense, et cela me le fait croire plus fanatique du *pestalozzisme* qu'il ne l'est peut-être : il est possible qu'il ait eu encore plus d'envie de me dire des injures que de défendre M. Pestalozzi. Au fond, j'avoue que je n'ai pas la finesse de deviner qui il est ; cependant, je vois qu'il voudroit être deviné : il laisse de la prise ; mais il y a tant de *bouts d'oreilles* qui ressemblent au sien !

Je proteste que les injures de l'anonyme ne m'aigrissent pas le moins du monde contre la *méthode* de M. Pestalozzi : je me croirois plus ridicule que tous les faiseurs de méthodes, si je me passionnois en parlant d'eux, quoique l'anonyme m'accuse aussi de *mettre de la passion dans tout ce que j'écris*. Ah ! s'il savoit combien je suis peu *passionné*, il verroit que je suis pour le moins aussi *philosophe* que lui ! Mais venons à la *méthode* : je sens que je me suis arrêté trop long-temps sur une lettre *anonyme* ; cela pourroit me faire soupçonner de *passion*.

Tout le système d'éducation de M. Pestalozzi a pour fondement et pour base ce qu'il appelle le *Manuel des Mères* : ce manuel est une instruction qu'il donne aux mères, pour diriger les premières sensations et les premières idées de leurs enfans ; on voit que M. Pestalozzi fait remonter l'éducation bien haut. Le principe, en

lui-même, n'est pas mauvais : les enfans doivent être surveillés dès l'âge le plus tendre. Quintilien, qui prend l'orateur au berceau pour le conduire de là jusqu'à la tribune, désire que sa nourrice lui parle toujours le langage le plus pur; mais il est évident que le plan de Quintilien n'est qu'une abstraction, une fiction : où trouver, je ne dirai pas des nourrices, mais des mères qui ne parlent jamais que le langage le plus épuré, ou qui soient capables de l'attention qu'exige le rhéteur latin ? On cite la fameuse Cornélie, mère des Gracques, qui fit elle-même l'éducation de ses fils, et qui, les destinant à tous les genres de gloire, et particulièrement aux triomphes de la parole, ne laissa, dès leur première enfance, pénétrer dans leurs oreilles que le latin le plus correct : exemple peut-être unique, et qui très-assurément ne tire point à conséquence. Ainsi, le principe fondamental de M. Pestalozzi, quoique juste, métaphysiquement parlant, n'est, dans la pratique et la réalité, qu'une chimère; et il est toujours assez triste d'établir un plan d'éducation sur des idées chimériques. L'auteur a été conduit à cette pensée par une observation qui l'a beaucoup frappé, qui se représente sans cesse à son esprit, et qui n'est peut-être pas beaucoup plus solide : il a remarqué que l'intelligence des enfans n'a pas atteint, lorsqu'on les confie aux soins des instituteurs, le degré de perfection auquel elle auroit pu parvenir; il voudroit qu'il y eût plus de liaison et de clarté dans les connoissances acquises par l'enfant depuis sa naissance jusqu'à cette époque; et il se figure pouvoir remplir, au moyen du *Manuel des Mères*, ce qu'il appelle les *lacunes de la première éducation*. Mais ces *lacunes* sont-elles donc aussi considérables que se l'imagine M. Pes-

talozzi? Est-il si nécessaire de chercher à les combler? Je soupçonne qu'il y a plus de liaison dans les sensations et les idées des enfans, que ne le pense l'auteur de la *méthode* : la masse énorme de connoissances qu'ils acquièrent dans les cinq ou six premières années de la vie, ne sauroit se former sans un lien secret, aussi fort qu'il est étendu et flexible : il est vrai qu'on croit apercevoir beaucoup d'incohérence dans leurs idées quand on les interroge, et quand on veut les faire parler; mais cette incohérence n'est-elle pas plus apparente que réelle? Ne vient-elle pas de ce que nous ne pouvons saisir que très-difficilement le fil qui lie les opérations de leur esprit? On n'a jamais tant invoqué la nature que dans ce siècle, et jamais on ne parut avoir en elle moins de confiance : elle en sait plus que tous les instituteurs; laissons-la faire; contentons-nous d'observer et de suivre sa marche : tant de méthodes ne sont propres qu'à entraver ses développemens. A quoi bon tous ces systèmes, auxquels il ne manque rien que la condition la plus essentielle, le sceau de l'expérience, qui est elle-même le sceau de la nature?

« Il paroît difficile, dit M. de Chavannes, que la
 « *méthode* puisse réussir d'abord : les mères actuelles
 « sont en général trop éloignées de ce qu'elles devraient
 « être pour avoir la volonté et les moyens de tirer parti
 « des secours que Pestalozzi leur offre; mais si la
 « *méthode* peut être un jour appliquée aux écoles pri-
 « maires, alors on a lieu d'espérer que les jeunes filles
 « qui l'auront étudiée, et qui deviendront épouses et
 « mères, pourront, si elles le veulent, réaliser les vœux
 « de son auteur, en devenant elles-mêmes les premières
 « institutrices de leurs enfans. » Voilà donc la *méthode*

à peu près reléguée dans le pays des impossibilités par ses plus dévoués partisans , par ses plus chauds panégyristes ! Il faut , pour en voir le succès , attendre que les mères soient ce qu'elles devroient être , ce que probablement elles n'ont jamais été , ce que peut-être elles ne seront jamais. En vérité , cela est assez fâcheux , et cet inconvénient n'est pas le moindre du *Manuel des Mères* ; M. de Chavannes doute même qu'elle puisse un jour être appliquée aux écoles primaires , et cette application est pourtant , suivant lui , le seul moyen de faire la fortune du *manuel* : ce doute est désespérant ; car enfin , toute la théorie de M. Pestalozzi repose sur le *manuel* ; le *manuel* est la pierre angulaire du système : que deviendra donc l'édifice si la base manque ? Il me semble qu'il y a là une terrible lacune dans les idées de M. de Chavannes : falloit-il mettre tant de zèle et de feu à nous prêcher une doctrine qu'il regarde lui-même comme chimérique ? Falloit-il se répandre en beaux discours pour faire naître des espérances qu'un seul mot renverse et détruit ? Il est vrai que la maison d'éducation de M. Pestalozzi , dirigée par M. Fellenberg , ne laisse pas de prospérer , quoique le succès du *Manuel des Mères* soit renvoyé à des temps plus heureux ; mais , dira-t-on , elle prospérerait mieux encore , si le siècle actuel étoit digne de ce *manuel* fondamental ; il faut donc voir en quoi il consiste : de toutes les conceptions de son génie , c'est celle à laquelle M. Pestalozzi attache le plus d'importance ; c'est le premier de ses titres de gloire.

Le *manuel* se compose de différens exercices : dans le premier , l'enfant apprend à indiquer et à nommer les différentes parties de son corps ; dans le second , la

mère l'instruit à marquer la situation de chacune de ces parties. Ainsi elle lui fait dire (ce sont les termes du *manuel*) : le front est en avant du sommet de la tête , au-dessus des yeux et du nez , entre les parties supérieures des côtés de la tête ; les yeux sont sous le front , au-dessus des joues , sur les deux côtés de la partie supérieure du nez , entre les tempes. Quand la mère a fait faire à son enfant ces observations importantes , elle passe à des considérations plus profondes ; elle lui dit : le corps a une tête , un cou , un tronc ; la tête a un sommet , un occiput , un visage ; le visage , un front , un nez , une bouche , un menton ; la tête a deux tempes et deux oreilles ; le visage a deux yeux , deux joues ; le nez deux ailerons , deux narines ; les deux yeux ont quatre paupières ; les deux mâchoires , quatre dents œillères , huit dents incisives ; les deux mains ont dix doigts ; les dix doigts vingt-huit jointures , dix antérieures , huit intermédiaires , et dix extérieures. Ensuite , elle s'élève par degrés à des idées plus sublimes ; exemple : la tête est arrondie , mobile , en partie couverte de cheveux , en partie nue ; le front est dur , voûté ; et dans la jeunesse , uni ; lorsqu'on regarde en haut , il se ride pour ce moment-là ; dans la vieillesse , il est constamment ridé : les orbes des yeux sont ronds , humides , unis , brillans et mobiles ; plusieurs causes , telles que le frottement , une blessure , les pleurs et plusieurs maladies les font devenir rouges. Lorsque l'enfant a toute cette science dans la tête , on le juge assez avancé pour comprendre que le nez sert à *sentir* et à *respirer* ; que la bouche sert à *manger* et à *boire* , et que de plus *on chante* et *on siffle* avec la bouche. Quand il sait bien cela , on lui apprend que le cheval est un animal qua-

drupède dont le pied n'est pas fendu , et que le bœuf est un animal quadrupède dont le pied est fendu ; de manière que quand on lui sert un pied de veau , on lui dit : est-ce là un *pied de cheval* ? et l'enfant répond : non , c'est un *pied de bœuf*. « Ces exercices , qui peuvent être répétés à chaque instant , dit M. de Chavannes , paroîtront à l'enfant bien plutôt un *amusement* qu'une leçon , et lui donneront cependant la connoissance des caractères principaux des objets qui l'entourent ; il y a plus encore , l'enfant y trouvera une méthode sûre pour observer la nature , et s'exprimer correctement sur chaque objet. » Au reste , l'extrait que je viens de faire ne fournit qu'un aperçu très-imparfait du *Manuel des Mères* ; et M. de Chavannes nous annonce que M. Pestalozzi travaille à donner une *direction plus générale encore à l'instruction maternelle* : le nouvel ouvrage qu'il prépare contiendra des documens plus étendus , et qui remonteront aussi près qu'il est possible *des premiers instans de l'existence de l'enfant* ; car la devise de ce savant instituteur est : *point de lacunes*.

Il faut convenir que tout cela est passablement ridicule ; mais pour bien juger du système de M. Pestalozzi , il ne faut point le considérer isolément : cette sublime théorie tient à toutes les théories philosophiques , à tous les systèmes d'éducation qu'on a imaginés depuis cinquante ans ; et tous ces systèmes se rallient parfaitement aux travers et aux ridicules de ces hommes qui , dans tous les temps , ont voulu soumettre à l'analyse , et diriger suivant des vues aussi fausses que pédantesques les opérations du corps et de l'esprit. Le philosophe

qui , pour montrer l'orthographe à M. Jourdain , commence par lui enseigner comment on prononce chaque lettre , est un aussi grand ennemi des *lacunes* que M. Pestalozzi. Ce même philosophe montrant au Bourgeois Gentilhomme que pour dire E , on rapproche la mâchoire d'en bas de celle d'en haut ; que les lèvres forment un petit rond quand on dit O , et qu'en prononçant U on fait la moue , ce philosophe avoit deviné le système de *l'intuition* ; et Molière semble avoir eu en vue tous nos faiseurs actuels de *méthodes* , en dessinant ce personnage , qui en est l'image et le type. Tout ce que dit le philosophe du *Bourgeois Gentilhomme* est d'une justesse parfaite et d'une vérité incontestable : ce n'est donc pas parce qu'il avance des choses absurdes qu'il est ridicule , mais parce qu'il dit des choses vraies hors de propos ; parce qu'il montre à M. Jourdain ce qu'il n'étoit pas nécessaire de lui montrer pour arriver à l'orthographe. Cet honnête bourgeois prononçoit AEIOU aussi-bien que son maître de philosophie et que M. Pestalozzi : à cet égard , il n'y avoit pas de *lacune* dans son éducation ; mais le philosophe ne pourroit pas étaler tout son génie et tout son savoir , s'il ne supposoit une *lacune* à remplir. Il est vrai que Jourdain n'avoit pas remarqué qu'on *faisoit la moue* en disant U ; mais à quoi lui sert , pour l'orthographe , une pareille découverte ? Il s'extasie , parce qu'il est bête et vain : il répète avec admiration U , U , U , et en cela il ressemble à tous ceux qui s'émerveillent lorsqu'on leur propose de nouvelles méthodes d'enseignement et d'éducation , des méthodes philosophiques , métaphysiques , psychologiques , idéologiques. En vérité , je m'étonne qu'on se laisse encore séduire par les promesses de tous

ces novateurs : et je voudrois, comme madame Jourdain, les envoyer promener avec leurs fariboles.

§. III.

29 octobre.

IL exista dans le dix-huitième siècle une espèce de fou d'une singularité peu commune, au milieu de tant de gens qui cherchoient à se singulariser ; ce fou s'appeloit la Métrie ; il étoit médecin et philosophe, c'est-à-dire qu'il étoit médecin et se moquoit de la médecine. Eunuqué des incertitudes de la médecine du corps, il se jeta dans la médecine de l'ame : c'étoit tomber de l'obscur dans le plus obscur, *obscurum per obscurius*. Toutefois il périt victime de ses idées sur la médecine du corps : il étoit grand partisan de la saignée, et dans je ne sais quelle maladie il fut saigné, suivant sa propre ordonnance, comme le vieux Eson le fut par Médée : il alla vérifier alors tout ce qu'il avoit dit de la médecine de l'ame. Ce fou composa deux ouvrages aussi singuliers que lui-même, *l'Histoire Naturelle de l'Ame*, et *l'Homme machine* : livres assez rares aujourd'hui, qui furent regardés comme scandaleux dans un temps où tout étoit scandale, et, pour mieux dire, où rien ne scandalisoit. On cria contre *l'Homme machine*, on se moqua de *l'Homme machine* : mais il eut beaucoup d'influence ; il en a même encore à présent, presque sans qu'on s'en doute : les hommes de génie qui créent de nouveaux systèmes sur l'art d'élever la jeunesse, suivent, pour la plupart, les principes de *l'Homme machine*, que peut-être ils ne connoissent pas. Il en est de l'influence de certains ouvrages comme de celle de l'atmosphère : nous sommes modifiés par l'air qui nous

environne , par les vapeurs de la moyenne région , sans nous rendre compte des causes qui agissent sur nous , sans même en avoir l'idée ; il y a aux différentes époques , si l'on peut s'exprimer ainsi , une certaine température de principes , qui pénètre d'une manière plus ou moins profonde , plus ou moins intime , dans tous les esprits , qui les attaque en secret , qui leur communique telle ou telle disposition , qui les domine avec une puissance invincible et mystérieuse , qui les subjugue , et qui atteint ceux même qu'on croiroit les plus éloignés de son action , et les mieux défendus contre elle. La maladie de la Métrie étoit , à ce qu'il paroît , fort contagieuse ; elle nous a profondément empoisonnés : sa folie étoit du genre de celles qui se communiquent d'une manière rapide et durable.

Je ne saurois trop redire que ceux qui s'occupent de nouvelles théories sur l'éducation , et M. Pestalozzi à leur tête , tendent à ce qu'on peut appeler le *mécanisme* ou l'*Homme machine* : ils traitent du moins les enfans qui entendent et qui parlent comme des *sourds-muets*. M. Pestalozzi fait , en quelque sorte , abstraction de quelques-uns des sens dont nous a doués la nature : c'est réduire l'homme à une grande pauvreté. J'ai dit qu'il traite ceux qui entendent et qui parlent , comme des *sourds-muets* ; j'aurois dû dire qu'il les traite comme des *hultrés*. Supposez un enfant privé de l'ouïe , de la parole et de la vue ; voilà l'élève de M. Pestalozzi ; un sujet qui n'auroit que le tact , pourroit être fort bien élevé par sa *méthode* ; et son *institution* est aussi bonne pour les doigts que pour les yeux ; cela n'exigeroit qu'une légère différence dans les machines ou tableaux qu'il emploie. Les aveugles *voient* avec leurs doigts :

concluez-en que ce qui est bon pour ceux qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent, est bon, à plus forte raison, pour ceux qui parlent, entendent et voient, vous ferez un sophisme grossier, et vous tomberez dans l'erreur qui a séduit M. Pestalozzi, et tant d'autres qui veulent appliquer aux enfans bien organisés la méthode propre aux *aveugles-nés*, et celle que M. l'abbé de l'Épée et son illustre héritier, M. l'abbé Sicard, ont si ingénieusement inventée pour les *sourds-muets*; méthode dans laquelle on a depuis mêlé tant de charlatanisme. Il y a je ne sais quelle tendance de notre philosophie à dépouiller l'homme de ses sens; on veut, à toute force, considérer l'homme physique, l'homme naturel, comme une abstraction : c'est une mode, une fureur; il faut convenir que c'est une triste mode. Nos sages ne voient jamais que l'*homme-statue*, l'*homme-machine* : ils se piquent d'être des *Prométhées*; ils pensent avoir le feu du ciel en leur possession; mais le feu du ciel est dans l'homme même : c'est là qu'il faut en saisir les étincelles et les rayons pour les développer et les diriger. Quelle idée de prétendre conduire des êtres entiers et complets, comme ceux que la nature a produits imparfaits, et privés d'attributs essentiels! Quel renversement de l'ordre naturel des choses! Quelle rage de faire valoir quelques observations ingénieuses, quelques pensées fines et subtiles, quelques méthodes heureusement imaginées pour les cas où elles trouvent leur application véritable, quelques découvertes piquantes, aux dépens de la raison et du bon sens; j'ajouterai aux dépens même de la gloire de la nature humaine, que toutes ces méthodes humilient et dégradent! et j'invoque, ici, le témoignage du philosophe profond,

qui sait en faire un usage si juste , si humain , et si noble , de M. l'abbé Sicard lui-même , par qui je ne crains pas d'être contredit.

Tout le monde connoît l'histoire de l'aveugle Saunderson : il apprit les mathématiques avec une facilité incroyable , et les professa avec le plus brillant succès ; il expliquoit même les ouvrages que Newton a composés sur la lumière et les couleurs ; et , malgré le proverbe , il parloit des couleurs très-savamment et très-pertinemment. Ce fait , qui paroît d'abord si singulier , cesse d'étonner quand on songe que l'optique et toute la théorie de la vision se réduisent à des lignes , et rentrent ainsi dans les principes généraux de la géométrie ; il faisoit aussi toutes les opérations d'arithmétique au moyen d'une machine qu'il avoit inventée pour son usage , et qu'il appeloit *l'arithmétique palpable* ; enfin , il avoit suppléé , autant qu'il est possible , au sens de la vue , et la méthode qu'il employoit étoit une véritable méthode d'*intuition* , non pour les yeux qui lui manquoient , mais pour les doigts , au bout desquels il avoit des yeux comme tous les aveugles : il voyoit avec ses mains ; et M. Pestalozzi veut absolument que ses élèves touchent avec leurs yeux : il convertit la vue en une espèce de tact ; et si le fameux Saunderson trouva le moyen de se donner des yeux , qu'une maladie cruelle lui avoit ôtés dès l'âge le plus tendre , on peut dire que M. Pestalozzi a trouvé dans sa méthode d'*intuition* le moyen de crever les yeux à tous ses élèves. En effet , quoiqu'il prétende les conduire par le sens immédiat de la vue , par l'*intuition* , n'agit-il pas avec eux comme s'ils étoient aveugles ? Se mettre en frais d'instruction pour apprendre à un enfant que *le nez est au milieu du visage* , ce que

l'enfant voyoit parfaitement bien sans cette leçon, n'est-ce pas moins lui faire *voir* que lui faire *palper* cette grande vérité physique ; et se comporteroit-on autrement à l'égard d'un aveugle-né ? Quand il veut lui apprendre qu'on *parle* et qu'on *siffle* avec la bouche, ne le traite-t-il pas non-seulement en aveugle-né, mais en sourd-muet ? Dira-t-il que ce n'est pas précisément la position des membres du corps, ni leur usage qu'il montre à l'enfant, mais leurs noms qu'il lui enseigne ? Dans ce cas, je vois moins ici une méthode d'*intuition*, qu'une méthode d'*audition* fort commune, fort peu digne d'être exposée d'une manière si scientifique, très-connue de toutes les nourrices, qui, à quelques termes près, la pratiquent à merveille. Nos sens sont susceptibles de différens degrés de perfection, suivant qu'ils sont plus ou moins exercés : on sait que les sauvages, qui ont besoin de trouver en eux-mêmes plus de ressources, ont la vue plus perçante et plus juste que les hommes civilisés. Je crois la méthode d'*intuition*, dont un des objets est de perfectionner le sens de la vue, plus propre à en émousser la finesse qu'à en accroître la force : elle fixe l'attention de l'élève sur les rapports les plus grossiers, et, pour ainsi dire, les plus matériels des choses présentées à ses regards ; elle tend à confondre, autant qu'il est possible, comme je l'ai dit, la vue avec le toucher ; l'élève doit donc perdre par cet exercice le sentiment de cette foule de délicatesses légères, de nuances fugitives qu'offre le tableau de l'univers ; à force de voir le détail avec précision, il ne doit plus apercevoir les masses et l'ensemble ; le système d'*intuition*, avec sa rigueur, le rend à moitié aveugle. Toute méthode qui veut trop dominer la nature la détruit ; elle languit et

meurt sous l'influence d'une éducation tyrannique : il faut l'aider, et non la forcer.

Au *Manuel des Mères* succède l'*Instruction intuitive du rapport des nombres*, après laquelle vient l'*Instruction intuitive du rapport des formes et des dimensions* : tous ces grands mots se réduisent aux mots plus simples et plus communs d'*arithmétique* et de *géométrie*. M. Pestalozzi auroit été bien fâché de s'exprimer d'une manière si vulgaire. Les premières notions de l'arithmétique, et ce qu'on appelle les *quatre règles*, ont toujours fait partie de la première éducation, de l'éducation *primaire* ; le nouvel instituteur ne diffère donc ici de tous les anciens maîtres d'école que par la manière d'enseigner : il montre à calculer avec des espèces de tableaux, qui sont pour les yeux ce que certaines machines sont pour les doigts ; et ses élèves deviennent, au génie près, autant de petits Saundersons, qui font, par l'inspection et l'*intuition*, au moyen de leurs tableaux, ce que le géomètre anglais faisoit, par le toucher, au moyen de son *arithmétique palpable*. On pourroit donc appeler les tableaux de M. Pestalozzi l'*arithmétique visible*. Je ne doute pas que les enfans n'apprennent ainsi fort bien à compter ; et je crois toutes les méthodes d'enseigner et d'apprendre à peu près également bonnes, quand les étudiants sont dirigés par un maître attentif et judicieux, et quand on n'y attache pas trop d'importance. Mais la haute idée que M. Pestalozzi a conçue de ses inventions et de son système, le porte à serrer et à presser, avec tant de rigueur, la forme de son enseignement, qu'il le fait dégénérer en un véritable *mécanisme* ; et si l'on observe que la science des *mathématiques*, qui chez lui sert de

base à l'éducation, a dans sa précision sévère et dans son extrême exactitude quelque chose de *mécanique*, on sera tenté de conclure que la pratique de son système ne peut que paralyser les facultés de l'esprit et la force des sens ; et l'on présumera sans doute qu'il ne sauroit sortir de ses mains que des espèces de *machines à calculs*. Voilà , certes , un beau résultat !

En quelque honneur que soient aujourd'hui les mathématiques, tous les gens sensés conviennent que si elles doivent entrer dans l'éducation comme partie nécessaire, elles ne doivent pas en être le fondement, parce qu'en supposant même qu'elles soient très-propres à développer l'intelligence, ce dont quelques-uns des instituteurs les plus sages doutent encore, elles laissent le germe délicat du sentiment dans l'inertie ; or, un bon système d'éducation n'a pas seulement pour but le développement des facultés de l'entendement, mais encore celui de l'instinct moral, auquel se rallie tout ce qui appartient à l'imagination, au goût, à la perception du vrai et du beau, dans tous les genres. M. Pestalozzi me paroît donc pécher également et dans la forme et dans le fond ; il est vrai qu'il ne s'étoit d'abord proposé que l'éducation de cette classe d'hommes qui d'ordinaire ne reçoivent aucune éducation. On fit même, il y a quelques années, un essai de sa méthode dans une de nos maisons de charité ; et M. de Wailly, professeur du Lycée d'Henri IV, fut chargé par le chef de l'instruction publique d'en examiner les résultats. La conclusion d'un si bon juge fut qu'elle pouvoit être de quelque utilité pour les enfans destinés aux arts mécaniques, tels que ceux du charpentier, du menuisier, du potier ; mais aujourd'hui elle s'annonce avec des prétentions plus ambitieuses : ce

n'est point aux pauvres que l'on adresse de magnifiques *prospectus* ; ce n'est pas pour capter leurs suffrages et s'attirer leur faveur , que l'on fait retentir l'Europe de tant de louanges. Les vues *philantropiques* de M. Pestalozzi : d'abord assez resserrées , se sont prodigieusement étendues : sa maison d'éducation est maintenant , dit-on , une des plus brillantes de la Suisse et de l'Allemagne. Je le félicite de son succès ; mais je ne saurois approuver sa doctrine ; et nous avons dû mettre à la combattre une partie du zèle que d'autres mettent à la propager.

XV.

Commentaires de César, traduction nouvelle,
par M. LE DEIST DE BOTIDOUX.

21 novembre.

ON a dit que l'histoire se fait lire de quelque manière qu'elle soit écrite : *historia, quoquo modo scripta, legitur*. Cela est vrai jusqu'à un certain point ; et cette maxime peut s'appliquer surtout à une traduction des *Commentaires de César*. Ces Commentaires sont éminemment un ouvrage instructif : le grand homme qui les rédigea ne chercha point à répandre d'ornemens sur ses écrits ; il n'ambitionna d'autre mérite que celui de la simplicité, si toutefois on doit appeler ambition ce qui semble exclure toute prétention ambitieuse. On ne peut donc pas exiger du traducteur ce qui ne se trouve pas dans l'original : la pompe des narrations, le brillant des pensées, l'agrément des figures, l'éclat du style : de là, jusqu'à ne demander que de l'exactitude, de la correction et de la clarté, il n'y a qu'un pas ; aussi ne de-

mande-t-on pas autre chose à un traducteur de César; et ces conditions sont si faciles à remplir, qu'une traduction des *Commentaires* est une entreprise qui annonce plus de zèle, qu'elle ne promet de gloire. Une bonne traduction de César ne sera jamais mise sur le même rang qu'une bonne traduction de Tite-Live, de Salluste, de Tacite, ou même de Quint-Curce. Il est difficile de satisfaire le lecteur instruit, lorsqu'on essaie de reproduire le génie de ces grands historiens, et de copier leurs savantes compositions; il est assez aisé de le contenter en traduisant César : il ne cherche dans la copie, comme dans l'original, que les faits et l'instruction, presque indépendamment de la manière dont ils sont exposés ou préparés.

Ce n'est pas que les *Commentaires de César* n'aient même sous le rapport du style, un très-grand mérite; mais ce mérite n'a rien d'éclatant, rien qui frappe : il n'est aperçu, il n'est senti que par les latinistes consommés; encore ne sont-ils pas toujours bien sûrs de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils aperçoivent : quand ils sont de bonne foi, ils avouent que les éloges donnés aux *Commentaires* par les juges les plus respectables de l'antiquité, influent beaucoup sur leur opinion, et que leur enthousiasme pour le style de César est en partie un enthousiasme de tradition. Les anciens ont, en effet, beaucoup exalté la diction de cet ouvrage : Cicéron semble la comparer aux Grâces elles-mêmes, qui n'empruntent leurs charmes d'aucun ornement étranger : ils sont nus, dit-il, en parlant des *Commentaires*; mais ils sont remplis d'attraits et d'agrémens, tant la forme en est pure et délicate ! Le tour de son éloge, que je commente et développe un peu, retrace l'image de ces

divinités qui n'en sont que plus belles quand elles ont écarté toutes les parures, et même tous les voiles, *omni ornatu, tanquam veste, detracto*; il lance un anathème contre l'écrivain insensé qui tenteroit d'orner cette exquisite et précieuse simplicité. César, ajoute-t-il, en écrivant cet ouvrage d'un style si uni, a présenté un appât trompeur aux esprits bornés, qui regardant ces *Commentaires* comme un canevas, croiront devoir les broder et les embellir; mais il a fait tomber la plume des mains à quiconque n'est pas entièrement dépourvu de sentiment et de goût. Au reste, personne n'a eu l'audace de braver l'anathème de Cicéron; on a respecté la simplicité des *Commentaires de César*; mais un disciple de Cicéron lui-même, Hirtius, n'a pas craint de suppléer ce qui manquoit à ces *Commentaires*, et d'en donner une continuation; ce qui semble presque aussi coupable que de chercher à les embellir : heureusement la postérité n'est pas un juge plus sûr de l'attentat d'Hirtius, que de la délicatesse même et de la rare pureté du style de César.

La qualité qui le caractérise c'est ce que les rhéteurs et les grammairiens appellent la *propriété* : elle consiste, si je ne me trompe, dans un soin particulier d'employer les mots avec justesse, suivant leur acception primitive et originelle, en les écartant et les éloignant le moins possible de leur étymologie, en s'attachant scrupuleusement à leurs racines. César avoit fait une étude approfondie de sa langue; il étoit lui-même ce qu'il a dit de Térence, *puri sermonis amator*; il composa des traités de grammaire, sortes d'ouvrages qui paroissent bien peu dignes d'un si beau génie, mais qui étoient d'une grande importance à une époque où la langue

latine commençoit à se dégager de la rouille des anciens temps, à s'épurer et à se former. Remarquons, pour ceux qui aiment ces rapprochemens, que César naquit avant Lucrèce et Catulle, dont les vers pleins de génie conservent encore presque toute l'âpreté des premiers âges. Térence, en traduisant Ménandre, avoit fait passer dans son propre style, autant que l'état de sa langue, encore informe, pouvoit le permettre, la délicatesse exquise et la naïveté charmante de son modèle; mais son exemple n'étoit que le premier signal du bon goût : il avoit ouvert la voie, mais il falloit s'essayer à marcher sur ses traces; il falloit, en l'imitant, continuer à polir l'instrument dont il avoit fait un usage si heureux, et dont il avoit montré les ressources; les esprits les plus distingués eux-mêmes n'étoient point supérieurs à cette tâche. Il ne faut point s'étonner de voir César faire pour sa langue, avec plus de bonheur et de succès, ce que les Vaugelas et les Patru firent pour la nôtre : ce grand homme ne trouvoit pas indigne de lui de travailler à la fixer; et peut-être a-t-il voulu donner, dans ses *Commentaires*, un exemple plus particulier de la pureté à laquelle elle pouvoit atteindre, comme il avoit fait voir précédemment dans le barreau et à la tribune, conjointement avec Cicéron, tout ce qu'une élégance vive, animée, sublime, pouvoit y trouver de moyens et de richesses. Mais quand une langue n'existe plus, la postérité n'apprécie que difficilement le mérite des auteurs qui ont plus spécialement recherché l'espèce de grâce attachée à la correction et à la pureté, tandis qu'elle sent toujours vivement les grands traits des écrivains qui se sont élevés à d'autres genres de beautés.

Un critique, d'ailleurs judicieux, a donc eu tort d'avancer, dans le *Mercure de France*, que l'élégance du style de César est sans doute une des causes du peu de traductions françaises de ses Commentaires; comme si le mérite d'un chef-d'œuvre suffisoit pour effrayer les traducteurs; comme si les Salluste, les Tite-Live, les Tacite, les Virgile, les Horace, les TERENCE, aussi difficiles, je crois, à traduire que César, n'avoient pas rencontré une foule d'audacieux qui, d'un œil insolent, ont mesuré leur hauteur, et se sont crus capables d'y atteindre!

Le peu de gloire attaché à la traduction d'un ouvrage qui ne présente pas beaucoup de difficultés pour le sens, et dont les beautés délicates échappent à la plupart des lecteurs qui les méconnoissent, est l'unique motif qui en a détourné les traducteurs. Il est honorable pour M. de Botidoux de n'avoir pas été arrêté par cette considération. On voit qu'il a eu pour but l'intérêt de l'utilité publique, plutôt que celui de son amour-propre; et sa traduction doit être envisagée sous le même point de vue qui la lui a fait entreprendre: il faut la considérer moins comme un ouvrage de goût, que comme un livre d'érudition.

Le nouveau traducteur n'a pas eu à lutter avec beaucoup de rivaux dans cette carrière: on ne connoissoit que la version de d'Ablancourt, revue par M. de Wailly le père. La réputation de Perrot d'Ablancourt avoit jeté un très-grand éclat dans la première moitié du dix-septième siècle; c'est un des écrivains qui, avec Balzac, Vaugelas et Patru, contribuèrent les premiers à donner quelque forme à notre prose, et qu'on ne lit plus aujourd'hui. M. de Wailly corrigea plus de six mille

endroits de sa traduction, sans l'élever pour cela à un très-haut degré de mérite : le reviseur, très-bon grammairien, écrivain laborieux et exact, homme de sens et de jugement, n'avoit point dans la touche assez de vigueur et d'éclat pour ranimer la copie froide et languissante du traducteur. Quelque temps avant la révolution, il parut une autre traduction des *Commentaires*, par M. Turpin de Crissé, auquel M. de Botidoux n'a pas cru devoir faire l'honneur de le nommer dans sa préface, quoique la traduction de M. Turpin, ou du moins la forme de son ouvrage, se rapproche assez de celle qu'on a donnée à la nouvelle traduction. Le livre de M. Turpin est en trois volumes in-8°, et contient, comme celui de M. de Botidoux, des éclaircissemens sur les différentes matières, des notes détaillées, qui présentent une instruction politique et militaire; mais il ne paroît pas que cet ouvrage ait fait fortune. M. de Botidoux ne peut donc pas se glorifier beaucoup de la victoire qu'il remporte sur des rivaux si peu nombreux et si foibles : il suffit qu'il ait fait, sur les *Commentaires de César*, l'ouvrage le moins défectueux que nous ayons eu jusqu'à présent.

Ce qui en constitue principalement le mérite, ce sont les recherches exactes, les notes savantes dont il a environné sa traduction : on peut la regarder comme une histoire complète de la vie de César, et comme le meilleur commentaire des *Commentaires* de ce grand homme. Je ne sais cependant, tout en reconnoissant l'utilité de l'ouvrage de M. de Botidoux, si l'espèce de diffusion qui y règne est d'un bon exemple : nous verrions bientôt une multitude prodigieuse de volumes s'accumuler et s'entasser sur quelques pages de l'antiquité, si tous les traducteurs se piquoient d'éclaircir en détail,

et par de longs développemens, les auteurs qu'ils entreprennent d'interpréter : c'est la première pensée qui vient à l'esprit lorsqu'on jette les yeux sur cette traduction, en cinq volumes in-8°, d'un ouvrage assez court en lui-même; et la seule inspection du titre suffit pour fortifier cette réflexion. Il est certain qu'il y a très-peu de livres qui ne supposent une instruction préliminaire, et que si on vouloit lire les *Commentaires de César* sans avoir aucune connoissance de l'histoire romaine, ni aucune idée des différens peuples dont l'histoire se rallie à celle des Romains, on courroit grand risque de n'y entendre que fort peu de chose; et c'est de là que vient l'ennui que la lecture de tant d'excellens ouvrages cause à des personnes qui, n'étant pas suffisamment instruites, et manquant, pour ainsi dire, des données nécessaires pour s'y intéresser, les rejettent loin d'elles avec dépit, sans s'apercevoir que la source de l'ennui qu'elles éprouvent est en elles-mêmes, et non pas dans le livre qui leur paroît si fastidieux. Mais tout traducteur des ouvrages de l'antiquité doit supposer que ses lecteurs ne sont pas absolument ignorans : la supposition contraire n'est permise qu'aux faiseurs de romans, et d'ailleurs, il n'est pas bien certain que celui qui auroit attendu les notes de M. de Botidoux pour essayer de lire les *Commentaires de César*, les lût en effet avec plus d'intérêt : car l'instruction qui nous éclaire véritablement, n'est pas celle que nous venons immédiatement d'acquérir, mais celle avec laquelle nous sommes dès long-temps familiarisés.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que louer les intentions de l'auteur, et son travail en lui-même : tout est également soigné, et les notes et la traduction ; mais le

soin et l'exactitude ne suppléent point toujours d'autres qualités. Quoiqu'en général le style de M. de Botidoux soit assez correct, on voit que ce traducteur n'a pas un goût très-sûr; il lui échappe des expressions qu'assurément César n'auroit pas employées s'il eût écrit en français : cet écrivain, si noble dans sa simplicité, n'auroit pas dit un *joli vent*, pour exprimer ce qu'il a rendu en latin par *lenis ventus*; il ne se fût pas servi du mot de *couchette* dans ce cas-ci : « Les arbres servent à l'élan
« de *couchette*; » *arbores sunt pro cubilibus*. Le désir de la précision fait quelquefois aussi tomber le traducteur dans des espèces de faux sens : « Plusieurs préfèrent d'abandonner leurs boucliers, et de combattre
« nus. » Le latin dit, il est vrai, *nudo corpore*; mais est-on *nu* pour avoir abandonné son bouclier? La langue est cruellement violée dans quelques endroits; par exemple, dans cette phrase : « Epuisés de leur course, ils
« étoient en butte à nos javelots qui les *plongeient*. » Le verbe *plonger* ne se construit pas ainsi.

De ces trois espèces de fautes, dont je pourrais citer un certain nombre d'exemples, la première est celle où M. de Botidoux est tombé le plus fréquemment. Il entend presque toujours bien son auteur; il observe d'ordinaire la grammaire de notre langue; mais il emploie assez souvent des expressions qui choquent le goût : c'est un grand tort, surtout lorsqu'on traduit un ouvrage dont la pureté du goût est, sous le rapport littéraire, le principal mérite, et un écrivain qui se piquoit très-spécialement de la plus exquise délicatesse dans le style et dans le langage.

XVI.

Delphine, par madame DE STAEL-HOLSTEIN,
nouvelle édition.

29 novembre.

MADAME DE STAEL a cru devoir enrichir notre littérature de deux romans : le premier qu'elle a donné est, à mon avis, fort supérieur au second, et il n'est pas bon. Peut-être la femme de lettres à qui nous devons le *Traité des Passions*, et celui de la *Littérature considérée dans ses rapports avec la morale et la politique*, a-t-elle voulu, par des productions d'un genre moins sublime, se rapprocher de son sexe, au-dessus duquel elle craignoit de paroître trop élevée. Sa position étoit délicate en effet : les hommes qui la voyoient à leur niveau en concevoient quelque jalousie ; et les femmes, que ses prétentions auroient pu enorgueillir, ne paroissent pas disposées à les lui pardonner : l'intérêt que les femmes portent à leur sexe, est une espèce d'abstraction : quand il s'agit de particulariser ce sentiment général, elles le modifient beaucoup ; elles veulent bien qu'on assure la gloire du corps, mais malheur à celle qui se charge de cette fonction !

Dans ses ouvrages philosophiques, madame de Staël avoit eu un défaut, celui d'être trop romanesque ; elle en eut un autre dans ses romans, celui d'être trop philosophe : les premiers auroient pu faire croire qu'elle avoit du talent pour un genre qui demande de la sensibilité, de l'imagination, un style vif, animé, pittoresque ; et les seconds, si les premiers n'existoient pas,

feroient penser qu'elle est propre surtout à la discussion, à l'analyse, aux genres qui exigent de la méditation, de la sagacité, de la profondeur. Il y a du malheur dans tout cela; mais on peut y trouver aussi la preuve d'un esprit très-distingué : car il n'appartient pas aux esprits vulgaires, quand ils s'exercent dans un genre, de faire regretter qu'ils ne se soient pas exercés dans un autre.

Ce qui domine dans les ouvrages soit philosophiques, soit romanesques de madame de Staël, ce qui les caractérise, c'est une sorte d'exaltation qui va jusqu'à l'oubli des bienséances : il faut bien que je me serve de cette expression, un peu dure à l'égard d'une femme, mais qui rend ma pensée, et d'ailleurs au-dessus de laquelle madame de Staël paroît s'être placée. *Une femme doit se soumettre à l'opinion*, dit l'épigraphe de *Delphine* : la maxime est parfaitement vraie, et la morale excellente; et quand on songe que cette morale est de madame Necker, on voit que de très-bons principes ont présidé à l'éducation de madame de Staël; mais le talent est souvent plus fort que l'éducation : aussi madame de Staël a-t-elle débuté dans la littérature par des *Lettres sur Rousseau*, dans lesquelles on dut s'étonner de voir une très-jeune personne vanter avec tant d'enthousiasme *la Nouvelle Héloïse*, s'identifier avec l'héroïne du roman, et faire l'apologie des passions les plus dangereuses, et des foiblesses les plus coupables. Certes, l'éloquence de Rousseau est bien capable de renverser une jeune tête, de porter le trouble dans un jeune cœur; mais ce trouble ne devoit-il pas s'y renfermer? Falloit-il qu'il éclatât? Etoit-il nécessaire qu'une jeune dame mît le public dans le secret de ses émotions? Je

sais que, dans le langage de madame de Staël, ces imprudences du talent reçoivent un nom qui répand sur elles de l'intérêt : on les appelle de l'*abandon*; mais tout le monde ne parle pas ce langage.

De l'apologie des fredaines érotiques de Julie au panégyrique des passions, en général, il n'y avoit qu'un pas : l'auteur se fit un jeu de le franchir ; et même, après les *Lettres sur Rousseau*, et dans un temps où des intérêts fort étrangers à la littérature avoient pu armer la calomnie contre l'auteur, le *Traité des Passions* fut plus funeste à sa réputation que tous les mensonges possibles de la calomnie. L'ouvrage sur la *littérature*, très-différent pour le fond, portoit l'empreinte des ouvrages précédens, et présentoit, dans plus d'un endroit, le même caractère d'*abandon*; mais, de plus, en le considérant en lui-même, on le regarda comme une nouvelle atteinte aux convenances : cette prétention pédantesque de régenter le Parnasse, d'établir en littérature de nouvelles doctrines; cette poétique d'un nouveau genre; ce gros *Traité*, en deux gros volumes in-8°, sur les anciens et les modernes, ne paroissoit point s'accorder assez avec ce qu'on attend généralement des femmes; quand elles recherchent la gloire des lettres. Tibère appeloit *Livie un Ulysse en jupe* : en changeant un peu ce mot, on l'appliqua à madame de Staël, qui fut appelée un *membre de l'Institut en jupe*. Enfin, les deux romans qu'elle publia, achevèrent de démontrer qu'elle ne prenoit pas pour elle la maxime qui sert d'épigraphe à l'un des deux : il ne s'agit ici que de littérature.

De cet *abandon* qui règne dans toutes les productions de madame de Staël, et qu'on remarque surtout dans ses romans, naît un défaut absolu de délicatesse et de goût,

défaut bien rare dans les ouvrages des femmes : tout est exprimé avec une sorte de rudesse et de brusque franchise; tous les traits sont appuyés avec force; l'art des nuances est totalement négligé; toujours de l'énergie, jamais de grâce; une sorte de verve volcanique, qui jette des flammes ardentes ou des torrens de fumée; un naturel presque sauvage dans le ton, avec un style entièrement dépourvu de simplicité; de l'imagination sans règle; de l'esprit, et beaucoup d'esprit, sans justesse; une confusion de vérités neuves qui semblent le fruit de quelques momens heureux d'inspiration, avec des erreurs grossières qui semblent appartenir plus particulièrement à la manière de voir de l'auteur; un talent qui se fait sentir, et qu'on ne définit point, parce qu'il n'est jamais pur, parce qu'il n'offre rien de précis et de décidé, parce qu'il est toujours appliqué à faux.

On prétend que madame de Staël a voulu se peindre elle-même dans ses romans : on dit qu'elle a fait *Delphine* à son image, qu'elle a modelé *Corinne* sur elle-même : je ne saurois le croire. Il est possible que ses personnages aient quelques-uns de ses traits; mais il est impossible qu'elle ait eu dessein qu'on la reconnût à la ressemblance : il y auroit là trop d'abandon; car ses héroïnes s'abandonnent terriblement.

Le roman de *Delphine*, mauvais en lui-même, moins mauvais pourtant, selon moi, que celui de *Corinne*, prêtait beaucoup à la plaisanterie : on ne la lui épargna point lorsqu'il parut; le fond, les caractères, le style, furent également et justement critiqués. Je ne prétends reproduire ici ni ces critiques, ni ces plaisanteries : l'ouvrage est jugé par le public; son sort est fait, et son rang est fixé : le superbe Léonce et la sublime Delphine sont

appréciés : tout le monde sait qu'en voulant prouver aux hommes qu'ils doivent *braver l'opinion*, et aux femmes, qu'elles doivent s'y soumettre, l'auteur emploie tout son esprit et toute son imagination à rendre intéressante et à faire excuser une femme qui brise tous les freins de l'opinion, qu'aucune des bienséances sociales ne retient, qui foule aux pieds tous les principes et tous les devoirs, qui brave tous les préjugés, et met ce qu'elle appelle la nature et ses affections à la place des convenances, et même des vertus de son sexe. Ce roman est donc jugé sous le rapport de la morale comme sous le rapport de la littérature : c'est un développement du *Traité des Passions*; c'est une espèce d'apologie de tous les travers de l'esprit et de tous les égaremens du cœur. J'ai souvent été tenté de croire, en lisant les ouvrages de madame de Staël, et spécialement *Delphine* et *Corinne*, que le *fatalisme* étoit la doctrine secrète de l'auteur : la puissance des passions y est presque toujours présentée comme insurmontable; et leurs excès, comme moins dignes de censure et de blâme, que d'indulgence, de pitié, et même d'intérêt. *Delphine* ou *Corinne*, indifféremment, pourroit s'écrier, comme l'héroïne d'un autre roman :

La faute en est aux dieux, qui me firent si folle !

Le grand Arnaud eut l'air d'approuver cette doctrine, quand il défendit la tragédie de *Phèdre*; ce qui pourroit faire soupçonner que madame de Staël est un peu *janséniste*; mais je suis sûr que personne ne s'arrêtera long-temps à ce soupçon.

C'est un plaisir de la voir entrer dans la carrière des

romans : la préface de *Delphine* est curieuse : madame de Staël commence par exposer, avec une gravité tout-à-fait singulière, les difficultés du genre ; on diroit qu'un roman est, de tous les ouvrages, celui qui exige le plus de génie, le plus de sensibilité dans le cœur, le plus de force dans la tête : l'auteur est étonné de son entreprise et de son audace ; il y a donc de l'exaltation jusque dans les préfaces de madame de Staël ? « Le genre en « lui-même, dit-elle, présente des difficultés *effrayan-* « *tes.* » Elle ne ménage pas les termes. Que diroit-elle donc du poëme épique, de la tragédie, de la comédie, qui présentent bien d'autres difficultés que le roman ? « Il faut, ajoute-t-elle, une grande puissance d'imagi- « nation et de sensibilité pour s'identifier avec toutes les « situations de la vie. » Il faut beaucoup de talent, cela n'est pas douteux, pour réussir dans quelque genre que ce soit ; mais l'espèce et le degré du talent sont en proportion de l'importance du genre. Si l'on disoit, quelle *puissance d'imagination et de sensibilité* n'a-t-il pas fallu pour faire la tragédie de *Phèdre*, on parleroit avec justesse ; madame de Staël croit-elle que son roman, quand il seroit bon, pourroit être mis à côté d'un des chefs-d'œuvre de Racine ? Elle n'a sans doute si fort exalté les difficultés du genre que pour se préparer une excuse dont elle a grand besoin, ou pour se ménager une gloire qui malheureusement lui échappe : il est triste de rester si loin de nos bons romanciers, après tant d'exclamations emphatiques et tant de phrases pompeuses sur les romans ! Il faut moins disserter sur le goût et tâcher d'en avoir un peu.

Cette préface est à la fois un traité de morale, de métaphysique et de littérature ; on y trouve tout : des

réflexions sur le cœur humain, des observations sur le génie et le talent, un système littéraire, l'éloge de la littérature anglaise, l'éloge de la littérature allemande, une comparaison de l'histoire et du roman, dans laquelle, comme de raison, l'histoire est sacrifiée au roman; en général, des principes qui prouvent que chez madame de Staël la pratique n'est qu'une conséquence de la théorie, et que si elle écrit et compose mal, c'est en connoissance de cause, et à bon escient.

Dans cette préface de vingt pages, il y en a au moins dix qui sont inintelligibles : parmi les ténèbres d'un style amphigourique, apparoissent quelques fantômes d'idées qui imposent d'abord; mais le moindre rayon de lumière dissiperoit toute cette *fantasmagorie*. J'ai entendu dire que ce style *éveille la pensée* : oui, comme la nuit éveille l'imagination, en dénaturant aux yeux tous les objets, et en les trompant par mille illusions plus vaines les unes que les autres. Il en est de la plupart des idées de madame de Staël, comme de ces beautés équivoques qui ne peuvent soutenir l'éclat du grand jour, et qu'il ne faut voir qu'à la lueur incertaine d'une lumière artificielle. Madame de Staël réclame sans cesse contre la critique; sans cesse elle en appelle à la postérité : la critique qui lui refuseroit un talent extrêmement distingué seroit bien injuste; mais celle qui loueroit, sans restriction, aucun de ses ouvrages, seroit bien partielle.

XVII.

Manière d'apprendre et d'enseigner, par le
P. DE JOUVENCY, jésuite, traduite en français
par M. LE FORTIER, professeur à l'École Militaire de Saint-Cyr.

3 décembre.

LA régénération des études, l'établissement de l'Université, les nouvelles espérances que fait naître cette grande institution attendue et désirée depuis si long-temps, le caractère de solidité qu'elle présente après tant d'essais éphémères, l'appareil imposant avec lequel elle se déploie, la gloire et l'éclat dont elle est environnée dès les premiers momens de son origine; tant de circonstances qui semblent promettre les plus heureux résultats pour la culture des générations qui s'élèvent; tout, en ce moment, excite et justifie le zèle de ceux qui reproduisent les livres relatifs à l'instruction publique, et qui cherchent à remettre en honneur la sagesse et l'expérience des anciens maîtres pour l'utilité des nouveaux : on peut remarquer, en effet, et les bons esprits observent avec un vif sentiment de plaisir, que l'expérience des temps passés, si long-temps dédaignée, est aujourd'hui regardée par les sages qui président à la nouvelle institution, comme le guide le plus sûr qui puisse les diriger dans leur honorable et pénible carrière; ils ne ferment point orgueilleusement l'oreille aux leçons des Rollin et des Jouvency, pour n'écouter que la voix de je ne sais quelle sagesse nouvelle qui a prévalu trop long-temps; et c'est le moyen que l'Uni-

versité naissante, déjà si pleine de gens de mérite, compte elle-même un jour ses Jouvency et ses Rollin.

Il existoit jadis deux plans d'instruction aussi vastes qu'admirables; ils n'étoient point le fruit des méditations du cabinet et des efforts du raisonnement : nés tous les deux à des époques différentes, mais dans le sein d'une barbarie presque égale, ils s'étoient épurés en passant à travers les siècles; et l'expérience, cette compagne du temps, les avoit affermis et cimentés en les perfectionnant sans cesse. Jouvency et Rollin furent, en quelque sorte, les législateurs de ces deux constitutions littéraires; mais des législateurs qui proclamoient moins les lois de leur propre sagesse qu'ils n'enregistroient les oracles de l'expérience : l'un rédigea le Code de l'Université; et ce Code, qui renferme les résultats de plusieurs siècles de pratique, ne pouvoit pas être considéré comme une de ces théories toujours incertaines, que les réflexions d'un philosophe confient aux épreuves et aux hasards de l'avenir : il avoit, en naissant, l'autorité du passé et la sanction des âges. L'autre exposa la méthode d'enseignement suivie dans une corporation savante et illustre, qui embrassoit l'univers dans ses immenses desseins, et dont il étoit un des ornemens. Les deux ouvrages, empreints du caractère des deux auteurs, respirent également la pureté du goût, la sagesse des principes, et le zèle des bonnes études. Les deux compagnies ne pouvoient choisir, parmi les vieillards qui avoient blanchi dans leur sein, deux interprètes plus dignes d'elles; et ce fut presque en même temps, et au commencement d'un siècle qui devoit se livrer à tant de rêveries bizarres sur l'éducation comme sur les autres objets, qu'elles présentèrent, avec une noble as-

urance, aux nations éclairées, ce double fruit de leur double expérience.

C'est encore une question de savoir lequel des deux établissemens a porté l'instruction publique le plus près de la perfection; de ce point désiré où tend l'Université nouvelle, et qu'elle doit atteindre, si j'en crois les augures qui président à sa naissance. On a souvent comparé le plan des jésuites avec celui de l'ancienne Université; mais personne ne me paroît avoir établi cette comparaison avec plus de justesse que M. le Fortier, professeur de belles-lettres à l'école militaire de Saint-Cyr, à qui nous devons une excellente traduction de l'ouvrage que j'annonce en ce moment : « L'Université, dit-il, « plus sévère dans son goût, se renfermant, pour ainsi « dire, dans l'explication des seuls auteurs classiques « qui ont trait à l'histoire, à la morale et à l'éloquence, « et prescrivant une imitation plus rigoureuse de leurs « pensées et de leur style, excluait presque de ses le- « çons tout ce qui tient à l'art dramatique, et ne se per- « mettoit que de courtes excursions dans le champ si « vaste de la poétique; elle négligeoit dans ses exer- « cices, si l'on en excepte la distribution solennelle des « prix après le concours des dix collèges, à laquelle il « n'y a rien à comparer en ce genre. l'appareil et l'os- « tentation, et usoit peu de cette foule de petits moyens « dont sa rivale se servoit pour animer les luttes de ses « élèves, et nourrir leur émulation; l'école des jésuites, « au contraire, embrassoit dans son plan d'instruction « tout ce qui concerne les belles-lettres, et donnoit à « chacune de leurs parties une attention égale; peut- « être même entroit-elle à cet égard dans des détails « trop minutieux; en effet, elle ne joignoit pas seule-

« ment à l'étude des historiens, des orateurs, des mo-
 « ralistes, des rhéteurs, celle des poètes épiques, dra-
 « matiques, lyriques, didactiques, bucoliques, etc.,
 « elle enseignoit aussi l'art de faire des épigrammes,
 « des devises, et jusqu'à des logogriphes et des énigmes;
 « aucun des jeux de l'esprit n'étoit oublié. » Après
 avoir exposé les différens et nombreux moyens que les
 jésuites employoient pour exciter et entretenir l'ému-
 lation, M. le Fortier termine son parallèle par cette
 réflexion pleine de sagesse : « Dans ces deux corps en-
 « seignans, les belles-lettres étoient toujours l'objet
 « principal de l'instruction, quoiqu'on n'y négligeât
 « pas pourtant les autres branches des connoissances
 « humaines. On a regardé de tout temps les lettres
 « comme la chose la plus propre à exercer l'esprit de
 « la jeunesse; chez tous les peuples polis, elles ont fait
 « la base de l'enseignement. » M. le Fortier ne pro-
 nonce pas formellement entre les deux méthodes; mais
 quelques endroits du parallèle peuvent faire croire qu'il
 penche du côté de l'Université. Il est difficile en effet
 de se décider : il y avoit moins d'abus, avec moins de
 richesse, dans l'enseignement de l'Université; mais ce-
 lui des jésuites offroit plus d'étendue, de variété, d'é-
 clat, sans que cet éclat nuisît beaucoup à la solidité.

Un autre professeur très-instruit, M. Teissédre, qui
 enseigne les belles-lettres au lycée de Gand, a comparé
 aussi les deux institutions dans un discours, ou plutôt
 dans un traité qu'il vient de publier, et dans lequel il
 a rassemblé beaucoup de vues très-diverses sur l'ins-
 truction publique : son opinion se manifeste d'une ma-
 nière plus précise que celle de M. le Fortier; il faut
 l'entendre : « La société des jésuites, dit-il, visoit au

« brillant; l'Université visoit au solide; l'une étoit plus
 « variée, l'autre plus profonde; l'une plus enjouée,
 « l'autre plus austère; dans l'une on cherchoit l'orne-
 « ment et puis les pensées sans les séparer; dans l'autre
 « on vouloit les pensées et puis l'ornement; la pre-
 « mière accordoit un peu trop à l'imagination des en-
 « fans; la seconde estimoit plus le *bon sens*. On juge
 « parfaitement de leur manière d'enseigner, dans les
 « choses de goût, par les ouvrages de deux de leurs
 « élèves, tous deux pleins de talent, ayant écrit vers le
 « même temps, et suivi la même carrière, poussés
 « peut-être par cette rivalité qui animoit les deux cor-
 « porations, et chacun d'eux voulant soutenir l'hon-
 « neur de ses confrères: c'est de Rollin et de Berruyer
 « que je veux parler. . . . Berruyer a un style gracieux
 « et fleuri; une imagination riante, un ton enjoué
 « même dans les sujets les plus sérieux; Rollin écrit
 « avec aménité, quand il le faut; mais il recherche da-
 « vantage la *noblesse*, même dans les plus petites cho-
 « ses; l'un a dégradé les écritures jusqu'au ton pro-
 « fane des romans; l'autre a donné à l'histoire ancienne
 « une dignité, une majesté, une sainteté, qu'elle n'a-
 « voit ni dans Tite-Live, ni dans Polybe. . . . Je con-
 « clus que l'Université de Paris a l'avantage pour le
 « goût, et que nous devons nous rapprocher de sa mé-
 « thode, sans rejeter ce qu'il y avoit de bon chez sa
 « rivale. »

On pourroit reprocher à M. le professeur Teissédre
 d'avoir choisi le P. Berruyer, comme on dit, trop à son
 avantage. La société des jésuites a produit des écrivains
 d'un goût très-mêlé et très-austère: il y a loin de Bour-
 daloue au P. Berruyer: si celui-ci prodigue les fleurs

mal à propos, l'autre les épargne peut-être avec trop d'économie. Le P. Bougeant a écrit l'*Histoire du Traité de Westphalie* d'un style aussi pur et aussi sage qu'agréable. Le P. Jouvençy lui-même, dont l'ouvrage donne ici lieu à ces réflexions, ne s'écarte jamais, en écrivant, des règles du goût le plus sévère. Mais M. Teissédre ne donne pas précisément sa comparaison de Rollin et de Berruyer comme une preuve de ce qu'il avance : ce n'est, à mon avis, qu'un emblème qui lui sert à rendre sa pensée plus sensible. Du reste, je ne sais si je suis abusé par les souvenirs de mon enfance et par le tendre attachement que j'ai conservé pour l'école qui m'a nourri ; mais la conclusion de M. Teissédre a toujours été mon opinion, ou du moins mon penchant.

Un critique ingénieux et célèbre, M. de Féletz, en rendant compte, dans le *Mercur*, du discours même de M. Teissédre, donne l'avantage aux jésuites sur l'Université, du moins pour ce qui regarde les discours d'apparat et les actions publiques. Son avis est appuyé sur de fort bonnes raisons, et développé avec beaucoup d'agrément et de clarté. Il est sûr que chez les jésuites les professeurs puisoient, dans un plus grand nombre de sources, les sujets de leurs discours : ils ne se renfermoient point, comme ceux de l'Université, dans les bornes étroites de quelques lieux communs de morale et de quelques questions littéraires. Les actions publiques des jésuites étoient donc plus variées, plus brillantes, et moins voisines du dégoût et de l'ennui. Mais si les orateurs de l'Université étoient moins amusans, ils donnoient aussi moins fréquemment, à la jeunesse qui les écoutoit, l'exemple du faux bel esprit, de l'affectation et du mauvais goût. Je crois que les discours du P. du Baudory, par exem-

ple, pouvoient égayer l'auditoire par le piquant des questions qu'il y traitoit, par la profusion des pointes, par le cliquetis des antithèses, par le jeu des épigrammes, par l'abondance des diminutifs, par le plus étrange abus de toutes les figures; mais ils n'en étoient pas moins détestables, et l'on peut dire même scandaleux, puisqu'ils étoient prononcés devant la jeunesse qui n'a toujours que trop de penchant à ces défauts. Le P. Po-rée, comme l'a dit Voltaire, son élève, étoit *éloquent dans le goût de Sénèque*. Etoit-ce là une belle éloquence à proposer aux jeunes gens pour modèle?

Bien différent de ces professeurs, dont une vaine ambition de briller et de plaire égaroit le talent, le P. de Jouvençy eut un goût parfait dans ses discours comme dans ses livres. Sa *Manière d'apprendre et d'enseigner* est un petit chef-d'œuvre de style, et, à quelques chapitres près, de bon sens et de raison : la lecture en peut être fort utile aux élèves et aux maîtres; ils doivent le placer dans leurs bibliothèques, à côté du *Traité des Etudes de M. Rollin*. La traduction qu'en a donnée M. le Fortier est digne de l'original, et mérite d'être rangée parmi nos meilleurs livres classiques : on doit, au reste, souhaiter que cet habile professeur applique à quelque ouvrage plus important encore, ce qu'il a de littérature et de goût; il semble fait pour acquérir, un jour, quelque titre plus brillant à la renommée.

XVIII.

Les Vers à Soie, poëme de Jérôme Vida, de Crémone, évêque d'Albe; suivi du poëme des Échecs, et de pièces fugitives du même auteur, et d'un Choix de Poésies de Pierre Dorville; traduits du latin par M. LEVÉE, censeur des études du Lycée de Bruges.

22 décembre.

VIDA est un des plus grands poètes latins modernes; il fut le contemporain et le rival de gloire de cette foule de poètes latins, qui parurent avec tant d'éclat sous le pontificat de Léon X. Les langues modernes, encore dans l'enfance, ne sembloient pas dignes alors d'être les interprètes du talent et du génie; mais à mesure qu'elles se sont perfectionnées, les écrivains qui cultivoient les muses latines ont dû s'attendre à moins de gloire. Quelques esprits frondeurs eurent même la témérité d'examiner s'il est possible à des modernes de bien écrire en latin: le seul doute étoit capable de décourager tous ceux qui trouvent plus beau de se servir d'une langue morte, que d'écrire dans leur propre langue. La philosophie du dix-huitième siècle ne trouva point cette question indigne de ses méditations: presque tous nos philosophes, et à leur tête M. de Voltaire et M. d'Alembert, firent le procès à quiconque essayoit de parler la langue de Virgile et d'Horace. De leur part, cela n'a rien de fort étonnant; M. de Voltaire et M. d'Alembert n'étoient pas de grands amateurs de l'antiquité.

Ce qui surprend, ce qui confond, ce qui peut même scandaliser, c'est de voir Boileau du même avis : oui, Boileau lui-même, Boileau qui faisoit très-bien des vers latins, comme l'attestent quelques essais qui nous sont restés de lui ; Boileau, cet admirateur passionné de l'antiquité, proscrit également les faiseurs de vers latins ! Il s'est donné la peine de composer un petit dialogue dans le genre de celui des *Héros de Roman*, non-seulement pour prouver qu'ils ont tort, mais pour les rendre ridicules : Horace, un des interlocuteurs de ce dialogue, adresse cette douceur aux poètes latins modernes : « Pour vous dire nettement ma pensée, Apollon devoit vous défendre aujourd'hui, pour jamais, de toucher plume ni papier. » Je ne sais si Apollon parle ici véritablement par l'organe de Boileau ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Boileau parle, dans ce cas, par l'organe d'Apollon.

Ce dialogue n'étoit pas une de ces facéties que produit le caprice du moment, et qui sont sans conséquence : on retrouve la même opinion dans une lettre que Boileau écrivoit à Brossette, long-temps après avoir composé ce badinage : « Je suis assuré, dit-il, dans cette lettre, que si Térence et Cicéron revenoient au monde, ils riroient à gorge déployée des ouvrages latins des Fernel, des Sannazar et des Muret. Il y a beaucoup de français, ajoute-t-il, dans tons les vers latins des poètes français qui écrivent en latin aujourd'hui ; vous me ferez plaisir de parler de cela dans votre Académie, et d'y agiter cette question : *Si l'on peut bien écrire dans une langue morte ?* » Ceci est sérieux ; l'académie de Lyon agita la question, et fut de l'avis de

Boileau : il y a là de quoi consoler ceux qui ne savent pas faire de vers latins; mais aussi de quoi désoler MM. Le Maire, Cauchy, Chambry, et Barbier de Veymars.

On seroit même tenté de croire que Boileau avoit une espèce d'horreur pour les poèmes modernes écrits en latin. Lorsqu'il composa son Art poétique, il n'avoit pas lu celui de Vida : cette négligence est trop coupable pour ne pas supposer de l'aversion. La Poétique de Vida n'est pas un ouvrage méprisable, quoiqu'elle ne passe point pour le chef-d'œuvre de l'auteur; et Boileau écrivant sur la même matière, auroit dû se donner la peine de lire Vida.

Ce poète n'est sans doute ni un Virgile, ni un Horace; mais il y a du talent dans tous ses ouvrages, parmi lesquels on a toujours distingué d'une manière particulière le poème sur les *Vers à Soie*. Il me semble cependant que Vida manque un peu d'invention dans ce poème : il traite son sujet avec une sévérité trop didactique; il n'oublie rien que les ornemens dont il auroit pu embellir son ouvrage; la matière, quoique épuisée par le poète, paroît pauvre entre ses mains, parce que son imagination ne lui prête presque rien. Le sujet est pour le moins aussi brillant que celui des Abeilles; mais quelle différence entre le quatrième livre des Géorgiques et les deux chants de Vida! On ne trouve chez lui presque aucun de ces développemens où le style du poète se déploie avec avantage, presque aucun épisode; et quand il essaie d'égayer son sujet, quand il se permet quelque fiction, on voit qu'il n'a pas de fécondité : ses inventions sont sèches, rétrécies, malheureuses. Vida étoit donc moins un poète qu'un habile versificateur.

C'est au beau sexe, c'est aux dames, et surtout aux

demoiselles qu'il adresse son poëme : de son temps, il y avoit apparemment beaucoup de demoiselles qui entendoient le latin. Quoi qu'il en soit, le bon évêque d'Albe s'efforce, dans plus d'un endroit, de faire le galant : il répète deux fois, avec une sorte de prédilection, le même précepte par lequel il recommande aux jeunes personnes de couvrir les œufs de vers à soie sous les voiles de leur sein ; il se complait dans cette idée :

. . . . *Tu conde sinu velamine tecta,
Nec pudeat roseas inter fovisse papillas.*

Ce vers est fort joli, et le poëte peint encore ailleurs, presque dans les mêmes termes, les *boutons de rose* qui doivent servir d'asile aux vers à soie naissans. On ne lui sait pas mauvais gré de sa répétition ; mais on retrouve tout le caractère d'un pasteur et d'un évêque dans la sévérité judicieuse avec laquelle il défend aux jeunes filles de monter sur les arbres : c'est à l'occasion de la récolte des feuilles propres à la nourriture des vers à soie. Je vais citer la traduction de M. Levée : « Ne
« permettez jamais qu'une fille, à la fleur de son âge,
« monte sur les ormes élevés ; choisissez plutôt une
« vieille, accoutumée aux plus pénibles travaux, et que
« les années ont rendue moins délicate (la vieillesse n'a
« plus d'attraits à ménager) : chargez-la donc de ce
« soin épineux, de peur qu'un satyre effronté, sorti
« du fond des bois, ne forçât la jeune fille à rougir des
« regards passionnés qu'il porteroit sur elle. » Cette traduction est élégante ; mais il y a dans les vers de l'évêque d'Albe un mot dont elle ne rend pas l'énergie ; en parlant du satyre effronté, le poëte latin se sert du

terme *suspiciat*, qui veut dire *regarder de bas en haut*. Le bon évêque savoit bien à quoi les jeunes filles qui montent sur les arbres sont exposées ; il a employé le mot propre, et c'étoit bien le cas,

Sa morale est cependant encore mêlée de galanterie : car ce n'est pas seulement la crainte des satyres curieux qui la lui inspire, mais le tendre intérêt qu'il prend aux appas délicats des jeunes filles, cet intérêt va même un peu trop loin : on peut rendre aux jeunes demoiselles ce qui leur est dû, sans insulter la vieillesse ; d'un bout à l'autre de son poëme, Vida investive contre les vieilles femmes ; cela n'est pas bien.

Dans la haine violente qu'il leur porte, il ne veut pas même que les vieilles femmes approchent des vers à soie ; il les en éloigne avec l'accent de la fureur ; ce sont, suivant lui, *des monstres qui portent malheur, monstra infelicia* : l'expression n'est pas douce ; écoutons son traducteur : « Vous ne courez aucun risque
« d'exclure, ni d'éloigner les vieilles ; ce sont de *redou-*
« *tables fléaux* ; leur *chant*, leurs *regards malins* ont
« une fatale influence ; mais introduisez uniquement
« de jeunes garçons, de jeunes filles, que l'âge, les
« attraits et l'innocence rendent incapables de nuire ;
« laissez-les même danser librement, chanter tour à
« tour avec gaité des hymnes à Vénus et à Saturne. »
Les premiers mots de cette traduction forment une espèce de contre-sens. Vida ne dit point : *vous ne courez aucun risque* ; il y auroit quelque ménagement dans cette tournure ; il dit : éloignez, sans *distinction*, toutes les vieilles femmes, *discrimine nullo*. M. le censeur des études a eu tort de croire que *discrimen* signifioit ici

danger, risque ; il veut dire distinction, différence ; comme dans ce vers de Virgile :

Tros, Rutuluse fuit nullo discrimine habetur.

On peut regarder Vida comme le fléau des vieilles femmes ; mais il ne ménage guère plus les vieillards : la seule différence , c'est qu'il n'en parle qu'une fois, tandis que les vieilles femmes reviennent à chaque instant ; il est vrai qu'il peint de couleurs grotesquement affreuses un vieillard dont la seule présence faisoit, suivant lui, mourir les vers à soie : « Il me souvient, dit-il, « d'avoir vu en Toscane, sur le rocher élevé de Viterbe, « un vieillard grossier ; son front étoit ridé, ses traits « étoient affreux, ses yeux bouffis et pleins de sang, « et sa tête couverte de cheveux blancs et hérissés ; de « son regard meurtrier, ô crime inoui ! il faisoit périr « toute la race des insectes et des papillons légers ; si « même il entroit par hasard dans les jardins au mo- « ment où l'année ayant terminé sa carrière, quitte les « dépouilles d'une honteuse vieillesse, et quand les ar- « bres des champs blanchissent sous les fleurs dont ils se « couvrent, l'infâme vieillard causoit leur ruine, et les « laboureurs désolés pleuroient la perte des fruits que « l'année leur promettoit en abondance : car partout où « ses yeux terribles s'étoient arrêtés sur les arbres, là, « tout à coup, les fleurs languissoient, voltigeoient dans « les airs, et tomboient comme une pluie soudaine ; si, « parfois dans sa colère, le cruel ravisseur d'Orythie « pénétoit dans vos jardins mal gardés, il y causeroit « moins de dégât ; si jamais, par un effet de la colère « des dieux, cette peste passoit devant notre maison « quand nos tablettes sont couvertes de nombreux in-

« sectes, gardons-nous bien de l'aborder, ni de le re-
 « nir trop long-temps à converser; que les servantes
 « s'empressent, au contraire, de fermer les portes et les
 « fenêtres, et d'écarter de notre demeure ce fléau pesti-
 « lentiel! »

On peut mettre cette histoire véritable avec celle de la reproduction des vers à soie dans les entrailles d'un jeune taureau égorgé pour cet effet, après certaines préparations; conte renouvelé du quatrième livre des Géorgiques, mais que Vida ne se fait point pardonner, comme Virgile, par un épisode charmant. Du reste, le morceau que je viens de citer prouve que le traducteur écrit avec correction, et même avec une certaine élégance.

L'évêque d'Albe pensoit tant aux jeunes filles en composant son ouvrage, qu'il a terminé chacun des deux chants de son poëme par le mot latin qui signifie *jeunes filles*.

Le premier finit ainsi:

Gratum opus Ausoniis, dum volent fila, puellis.

Et le second par ce vers:

Et meritis gratas sibi devinxere puellas.

Aussi pose-t-il en principe que la première éducation des vers à soie doit être confiée aux soins d'une jeune fille qui ait encore sa virginité:

*Sed prodest nondum thalamos experta puella
 Prima manu teneras forsàn si pascat alumnas.*

La virginité lui paroît une condition essentielle.

Le poëme *des Echecs* a un grand défaut : il faudroit, en le lisant, avoir un échiquier sous les yeux : le fond de l'ouvrage est une partie d'échecs jouée par Apollon et Mercure, en présence des autres dieux. Cette partie dure l'espace de vingt pages. Pour suivre les joueurs, il seroit nécessaire que le lecteur répêât lui-même sur le damier la double partie : c'est un tour de force de la part du poëte, c'est une merveille de versification, si l'on veut ; mais c'est le comble de l'ennui : j'aimerois autant lire le livre de Philidor.

Nous avons, dans notre langue, un poëme *des Echecs*, par M. Cérutti ; c'est aussi un tour de force ; on en a retenu ce vers précis sur la marche des *pions* :

Ils frappent de côté, mais ils marchent de front.

Le jeu *des Echecs* a, comme on sait, fourni à M. De-lille un très-beau morceau dans son poëme des Géorgiques françaises :

.
 Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
 Un couple sérieux qu'avec fureur possède
 L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
 Sur des carrés égaux, différens de couleur,
 Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
 Par cent détours savans conduit à la victoire
 Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
 Long-temps des camps rivaux le succès est égal :
 Enfin, l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
 Se lève, et du vaincu proclame la défaite.
 L'autre reste atterré dans sa douleur muette ;
 Et du terrible mat à regret convaincu,
 Regarde encor long-temps le coup qui l'a vaincu.

Ce peu de vers, d'un goût exquis, vaut mieux que

les poèmes entiers de Vida et de M. Cérutti. Etoit-il nécessaire de traduire en français les poèmes de l'évêque d'Albe et les poésies de Pierre Dorville? J'en doute fort; je ne le crois pas; mais si Vida et Pierre Dorville devoient avoir un interprète français, autant vaut M. Levée qu'un autre : c'est un littérateur instruit, attentif, laborieux, qui paroît destiné à se faire quelque nom par des travaux utiles, et à prendre un rang parmi les écrivains, qui, sans avoir des droits à la gloire, en obtiennent, du moins, à l'estime.

ANNÉE 1810.

XIX.

Les Martyrs, ou le Triomphe de la Religion chrétienne; par M. de CHATEAUBRIAND.

20 février 1810.

MOINS heureux qu'*Atala*, et que le *Génie du Christianisme*, ce nouvel ouvrage de M. de Chateaubriand a été moins bien reçu du public, et plus maltraité par la censure littéraire : un homme de beaucoup d'esprit, M. Hoffman, a déployé contre les *Martyrs* toutes les rigueurs de sa critique, et toutes les ressources de son rare talent pour la raillerie; peut-être, une production de cette importance demandoit-elle un examen plus indulgent, et un ton plus sérieux : quelques reproches qu'on puisse faire à cette création nouvelle d'un grand écrivain, on doit reconnoître qu'elle porte l'empreinte de son beau génie; M. de Chateaubriand ne s'est pas montré inférieur à lui-même, dans cette périlleuse application de sa théorie poétique, et la nature seule d'une tentative si hardie et si neuve exigeoit les plus honorables égards, indépendamment du bonheur de l'exécution, et du succès des efforts; une des plus intéressantes

Les derniers mots que l'ombre achève,
 Du Tasse ont calmé les regrets :
 Plein de courage, il se relève
 Et tenant sa lyre et son glaive,
 Du destin brave tous les traits.

Châteaubriand, le sort du Tasse
 Doit t'instruire et te consoler :
 Trop heureux qui, suivant sa trace,
 Au prix de la même disgrâce,
 Dans l'avenir peut l'égaler !

Contre toi du peuple critique
 Que peut l'injuste opinion ?
 Tu retrouves la muse antique
 Sous la poussière poétique
 Et de Solime et d'Ilion.

Du grand peintre de l'Odyssée,
 Tous les trésors te sont ouverts,
 Et dans ta prose cadencée,
 Les soupirs de Cymodocée
 Ont la douceur des plus beaux vers.

Aux regrets d'Endore coupable,
 Je trouve un charme différent,
 Et tu joins dans la même fable
 Ce qu'Athènes a de plus aimable,
 Ce que Sion a de plus grand.

Il y a long-temps, ce me semble, que des vers si mélodieux et si doux n'avoient enchanté notre oreille ; mais ils réveillent un regret en nous donnant un plaisir : pourquoi la Muse, dont la voix se développe en des chants si purs, est-elle si avare de ses accens ? Les infortunes de l'amitié ont-elles, seules, par intervalles, des droits sur un talent, qu'appellent, sans cesse, les récompenses de la gloire ? Des deux premiers poètes de notre époque, l'un est trop prodigue de ses richesses ; l'autre, par un contraste singulier, trop économe des siennes.

XX.

Maison Rustique, pour servir à l'éducation de la jeunesse, par madame la comtesse DE GENLIS.

§. 1^{er}.

25 avril.

LES livres composés par madame la comtesse de Genlis n'ont pas besoin des éloges des journaux, et ne craignent pas leur critique : le nom seul de l'auteur suffit pour leur succès. Favorablement prévenu par cette foule d'ouvrages sur lesquels est fondée la réputation littéraire de cette dame, le public est toujours prêt à recevoir avec empressement ceux qui partent de la même plume : c'est un heureux privilège que madame de Genlis partage avec trois ou quatre auteurs, ses rivaux de gloire. Les autres écrivains déplorent l'injustice et l'ingratitude du siècle, et ne devoient gémir que de leur médiocrité.

Il faut avouer pourtant que cette disposition bienveillante, que cette prédilection aussi juste que marquée du public, peut engendrer quelques abus : elle est la récompense du talent ; mais elle peut en devenir l'écueil : lorsque d'avance on est sûr des suffrages, on fait sans doute moins d'efforts pour les mériter ; on se défie moins de cette fécondité, qui est un des pièges comme un des caractères du vrai talent ; de cette facilité qui procure sans cesse de nouvelles jouissances, en procurant toujours de nouveaux applaudissemens, mais dont les jets multipliés ébranlent quelquefois la renommée d'un écrivain, plutôt qu'ils ne l'affermissent. Il est,

en effet, très-difficile que chaque nouvel ouvrage d'un auteur très-fécond soit pour lui un nouveau titre de gloire : parmi les productions des génies qui se sont livrés avec le moins de réserve aux séductions de leur fécondité, le plus petit nombre est celui des chefs-d'œuvre.

Si madame de Genlis, dont les écrits sont si nombreux, et se succèdent avec tant de rapidité, pouvoit avoir besoin de justifier ces profusions de son esprit, qui n'ont pas permis à sa plume d'être toujours égale, elle trouveroit, je crois, son excuse dans les vues qui l'ont dirigée sans cesse : sa belle et fertile imagination n'a point cédé à l'unique attrait de produire, au seul besoin d'épancher ses richesses : quelque pensée d'utilité publique relative à l'éducation de la jeunesse, a toujours été le mobile de ses diverses entreprises littéraires ; on peut considérer chacun de ses ouvrages comme le développement d'une des parties du vaste plan qu'elle a conçu de bonne heure, pour l'avantage des générations naissantes ; et quand on songe à la multitude, à la variété des rapports que présente l'objet dont elle s'est toujours occupée, on trouve la raison et l'apologie de cette foule de livres que la malice des critiques frivoles attribue à une intempérance de plume, à un désir excessif de la célébrité, ou même, à quelque autre passion que celle de la gloire, à quelque vue moins noble et moins élevée.

Il me semble que le titre et le sujet du nouvel ouvrage dont je vais rendre compte appuient ces observations : l'auteur, dont le goût a su répandre des grâces sur une matière assez aride par elle-même, n'a pas éprouvé sans doute en la choisissant, ce charme irrésistible qui

naît de toute pensée propre aux développemens du talent; mais madame de Genlis a senti qu'un tel sujet faisoit nécessairement partie du plan qui sert de base à tous ses ouvrages; et ce motif a suffi pour la déterminer. Ce n'est pas que je veuille calomnier ici les détails de la vie champêtre: après le spectacle d'une belle campagne, des trésors et des grâces qu'elle étale aux yeux, des scènes charmantes, des travaux variés dont elle est le théâtre, rien à mon sens n'est plus digne de plaire que ces descriptions vives et fidèles qui nous en retracent le souvenir et l'image; mais le nouveau livre de madame de Genlis est plus solide et plus utile qu'il n'est brillant et poétique: l'auteur, sans oublier d'intéresser et de plaire, ce qui lui est impossible, cherche plus à instruire; l'instruction, cette fin commune de toutes ses compositions, est ici un but que rien ne dérobe aux yeux, et qui se présente dans toute sa sévérité: cette main, qui n'a qu'à s'ouvrir pour répandre des fleurs, les a ménagées dans cet ouvrage avec une économie qui excitera quelques regrets; et les ornemens de ce traité ressemblent à ces légères et modestes bordures dont on entoure dans les jardins les terrains consacrés aux végétaux les plus utiles.

Je dois d'abord donner une idée des principes généraux qui ont dirigé l'auteur dans ce nouveau travail; je ferai connoître ensuite le cadre agréable dans lequel les matériaux sont enchâssés; un second article sera destiné à l'examen de quelques détails propres à faire mieux sentir l'utilité de l'ouvrage.

Ce que je viens de dire montre assez, je pense, qu'il ne faut pas considérer précisément ce livre comme une production littéraire. Je ne saurois trop répéter que

l'auteur, qui s'est distinguée par tant d'ouvrages d'imagination et de goût, ne veut ici qu'être utile; c'est à ce genre de mérite, le premier de tous aux yeux des gens sensés, qu'elle borne ses prétentions : « Si ce livre, « dit-elle, peut mériter l'approbation des bonnes « mères, surtout de celles qui habitent la campagne ; « s'il peut intéresser les jeunes personnes qui le liront, « et contribuer à leur donner le goût de l'ordre, de « l'économie et des plaisirs simples, je serai récom- « pensée d'un long travail qui n'exigeoit aucun talent, « que nul amour-propre ne pouvoit faire entreprendre, « mais qui demandoit beaucoup de recherches, de per- « sévérance et de temps. » Il est impossible de s'exprimer avec une modestie plus capable d'écarter toutes les chicanes de la critique.

C'est donc le suffrage des mères de famille que madame de Genlis ambitionne surtout; c'est aux jeunes personnes qui doivent devenir un jour épouses et mères qu'elle adresse ses instructions : qui pourroit les dédaigner ? Je ne prétends assurément pas rappeler la simplicité des temps d'Alcinoüs, ni engager nos jeunes demoiselles à remplir elles-mêmes les fonctions les moins nobles du ménage; remarquons toutefois que ces mœurs, si bien décrites par le plus grand peintre de l'antiquité et le plus éloquent des poètes, n'excluoient pas les grâces : car les grâces sont amies de la nature, et c'est dans son sein qu'elles se réfugient, loin des prétentions de l'art et des excès du luxe; mais s'il est un spectacle intéressant au monde, c'est celui d'une jeune personne bien née, qui, s'élevant au-dessus des petites vanités bourgeoises, s'occupe, sous les yeux d'une mère vigilante, des soins du ménage, en étudie tous les détails,

en approfondit l'économie, et goûte en silence le charme secret attaché à l'accomplissement des devoirs domestiques : il me semble qu'elle se montre, sur cette scène de pudeur et de modestie, avec plus d'avantage encore que dans la pompe même des fêtes, et dans l'éclat magique des bals. Le bon sens, et même le bon goût, ne veulent pas que toute l'éducation des demoiselles se borne à la danse, et que leurs mains industrieuses se jouent éternellement sur le clavier d'un piano : voyez Sophie, dans l'*Emile*, se préparer à conduire sa propre maison, en gouvernant celle de son père ; voyez Julie de Volmar, dans sa maison de Clarens, présidant à tous les travaux rustiques, les dirigeant par des vues qui lui sont propres, les animant de sa présence et de ses regards : on ne m'accusera pas d'être trop sévère ; je prends mes autorités et mes exemples dans des romans. Ces deux personnes en sont-elles moins aimables ? N'en sont-elles pas plus charmantes ? L'élégance des manières ne sauroit-elle se concilier avec la naïveté des mœurs et la solidité du mérite ?

L'auteur a bien senti que son ouvrage ne devoit point faire partie des leçons de l'enfance : elle le destine à cet âge heureux où la raison commence à se développer, où les regards commencent à s'étendre sur l'avenir, où les jeunes personnes, sortant de l'indifférence des premières années de la vie, comprennent déjà que le présent n'est pas tout, et songent, avec une vague émotion, aux devoirs qu'elles auront un jour à remplir. « Cet ouvrage n'est point fait pour les enfans, » dit madame de Genlis ; je l'ai consacré aux jeunes « personnes de quinze ou seize ans : il m'a semblé, » ajoute-t-elle, qu'il manquoit à l'éducation et publi-

« que et particulière, puisqu'il est impossible de mettre
 « entre les mains de la jeunesse les *Maisons Rusti-*
 « *ques*, dans lesquelles on trouve des détails qui sont
 « utiles aux gens qui régissent des terres et qui condui-
 « sent des haras, mais dont il seroit étrange d'instruire
 « de jeunes personnes. » L'auteur a donc puisé avec
 discernement dans les meilleures sources ; et elle se
 plaît à rendre justice aux nombreux et estimables ou-
 vrages qui l'ont aidée à faire le sien : on voit bien qu'elle
 ne craint pas le reproche de compilation ; et ce repro-
 che seroit en effet aussi futile qu'aisé à faire : ne vou-
 droit-on pas que madame de Genlis eût tiré de son ima-
 gination, ou du moins de sa mémoire, tous les détails
 de la vie rustique ? Cet ouvrage ne pouvoit être qu'une
 compilation ; mais je ne serois pas étonné que la fausse
 délicatesse de quelques lecteurs voulût y trouver autre
 chose, et que leur prétendu goût s'effarouchât de la
 grossièreté de certains documens ; mais encore une fois,
 l'auteur n'a voulu qu'être utile : ce n'est point une
Maison Rustique à l'eau rose qu'elle s'est proposée de
 faire, et elle n'a point cherché ici les applaudissemens
 de quelques esprits frivoles, mais l'approbation recon-
 noissante des gens sensés, qui savent que le comble
 du mauvais goût eût été de sacrifier, dans un ouvrage
 de ce genre, le solide à l'agréable. •

L'agrément n'a pourtant pas été tout-à-fait négligé :
 ce qui appartient en propre à madame de Genlis, c'est
 le petit roman fort joli dans lequel elle a encadré son
 sujet. Je ne veux point ici donner une analyse de cette
 petite histoire, où la vérité, par un mélange très-heu-
 reux, vient fortifier la fiction : je laisse au lecteur tout
 le plaisir qu'elle pourra lui causer ; cette partie du titre,

le Retour en France d'une Famille émigrée, en indique assez le fond : le charme des détails disparaîtroit dans une notice abrégée. Ce sont deux époux qui, après une longue absence, reviennent avec leurs deux enfans dans leurs anciens foyers ; mais tout est ravagé, et chez eux et autour d'eux ; tout est à refaire, tout est à reconstruire : de bons et fidèles domestiques les reçoivent ; et les travaux qu'on entreprend pour relever l'antique maison de la famille, deviennent le texte des instructions que le père donne à ses enfans : Charles et Julie font ainsi un cours d'économie domestique, et c'est à ce cours que madame de Genlis associe toutes les jeunes personnes : les lectures de la *Maison Rustique* sont interrompues par divers incidens plus intéressans les uns que les autres. Enfin, le château est rebâti ; les membres épars de la famille se réunissent, et le bonheur revient habiter des lieux si long-temps désolés. Aux incidens du roman se mêlent des descriptions charmantes, et des observations pleines de sagesse : on ne lira point sans le plus vif intérêt *les souvenirs des deux époux* ; on aimera davantage la campagne, quand on aura parcouru *l'éloge de la vie champêtre* ; on sera profondément ému, quand on verra la famille aller au-devant de l'ancien curé ; on sera guéri peut-être de plus d'un préjugé, après avoir médité *les réflexions sur la considération en province* ; enfin, la lecture de cet ouvrage ne peut être que fructueuse dans tous les sens, et si ce livre utile et modeste ne doit rien ajouter à la gloire littéraire de madame de Genlis, il ajoutera du moins quelque chose à la reconnaissance de ceux qu'elle a déjà charmés et instruits par ses ouvrages précédens.

§. II.

6 mai.

POUR faire connoître entièrement ce livre, je dois entrer dans quelques détails; je dois mettre sous les yeux du lecteur quelques citations : on a pu juger, par mes observations précédentes, de l'esprit dans lequel il a été composé, des principes qui ont dirigé l'auteur : il faut donnera présent une idée de l'exécution.

On peut considérer dans cet ouvrage, d'abord, ce qu'il a de commun avec tous ceux du même genre; ensuite, ce qui appartient en propre à l'auteur, c'est-à-dire, d'un côté les moralités qu'elle y a répandues; de l'autre, les opinions relatives au sujet, soit que madame de Genlis les ait puisées dans son propre fonds, soit qu'elle n'ait fait que les adopter : je ne me flatte pas d'approfondir chacune de ces parties dans l'espace d'un article nécessairement très-court; j'y jetterai du moins un coup d'œil,

Environnée du grand nombre d'ouvrages plus ou moins estimables qu'on a faits sur l'économie domestique, l'auteur a eu un genre de courage difficile pour les personnes nées avec beaucoup d'esprit et de talent, celui de la compilation : son livre ressemble donc beaucoup à toutes les autres *Maisons Rustiques*, et s'il ne leur ressembloit pas, ce seroit tant pis pour son livre. On y trouve tous les détails, tous les renseignemens, tous les préceptes, toutes les lumières qu'on trouve ailleurs; mais n'auroit-on pas droit de se plaindre de ne pas les y trouver? Et que seroit une *Maison Rustique* où l'on n'apprendroit rien de ce qui concerne l'admi-

nistration d'une maison des champs ? Certains détails ont, je l'avoue, quelque chose d'un peu grossier ; mais l'auteur pouvoit-elle sauver cette grossièreté inhérente aux choses mêmes ? Et les efforts qu'elle eût faits pour y parvenir, n'eussent-ils pas été très-ridicules ? On a reproché fort justement à notre grand poète, M. Delille, de n'avoir parlé que des jardins d'agrément dans son poème sur les *Jardins* : le *chou* et le *navet* ont réclamé contre l'orgueil de ses vers dédaigneux, uniquement consacrés aux superfluités brillantes ; l'*Homme des Champs* n'a pas été à l'abri des mêmes reproches ; mais ce qu'on n'a point pardonné à des vers, à des poèmes, l'eût-on pardonné à de la prose, à un traité ? L'oubli des choses essentielles n'eût-il pas été plus coupable encore dans madame de Genlis que dans M. Delille ? Je conviens qu'il est des formules qui semblent toutes naturelles sous la plume de M. Parmentier, et qui paroissent étranges sous la plume de madame de Genlis ; je conviens qu'il y a beaucoup de choses qu'elle a copiées ou fait copier tout simplement ; mais qu'en faut-il conclure ? Sinon qu'elle se seroit donné une peine inutile pour s'approprier ces légitimes emprunts, toujours d'autant plus apparens qu'on cherche plus à les déguiser. Je ne vois qu'une tournure qui eût pu garantir l'amour-propre de l'auteur de cette sorte d'inculpation, celle du dialogue ; mais elle est si usée, si rebattue, si triviale ! Ce livre peut tenir lieu de toutes les autres *Maisons Rustiques* ; il est de plus adapté par de sages suppressions, par les réflexions qu'il renferme, par les ornemens même dont il est enrichi, à l'objet particulier que l'auteur s'est proposé : ainsi, soit qu'on le juge dans ses rapports avec les autres livres de la même espèce, soit

qu'on observe les différences qui le caractérisent, on reconnoitra qu'il a tout le mérite qu'il pouvoit et devoit avoir.

Il y règne une morale excellente, parfaitement appropriée et au sujet de l'ouvrage et à son objet : c'est la marque distinctive de tous les livres publiés par madame de Genlis; je trouve même que cette morale, toujours présentée avec beaucoup d'attrait et de grâce, est quelquefois un peu sévère : par exemple, lorsque l'auteur donne la liste des livres qui doivent composer la bibliothèque de la *Maison Rustique*, elle exclut tous les Dictionnaires de la Fable, excepté le petit Dictionnaire de Chompré, le seul, dit-elle, que de jeunes personnes puissent lire; et elle a cru devoir ajouter en note : « Encore avec quelques restrictions; on doit le leur lire, et non le leur donner; car il s'y trouve plusieurs articles qui ne sont nullement faits pour cet âge. » Je sais, comme un autre, tout ce qu'on peut dire contre la mythologie; mais encore faut-il que les jeunes personnes l'apprennent; et je doute qu'elles y deviennent fort savantes avec les restrictions rigoureuses de madame de Genlis; d'ailleurs, combien de livres absolument nécessaires ne faudra-t-il pas leur interdire, si on leur interdit même le Dictionnaire de Chompré? Je suis surpris de ne pas trouver non plus dans le catalogue de cette bibliothèque, *les Martyrs* de M. de Châteaubriand, ouvrage qu'on ne peut éloigner des mains de la jeunesse, sans en écarter aussi et *le Télémaque* et *la Jérusalem délivrée*, et même *l'Enéide*. Madame de Genlis n'admet que la petite édition abrégée du *Génie du Christianisme* : je crois qu'elle pouvoit, sans risque pour les mœurs, admettre l'ouvrage entier; et si

elle le pouvoit, elle le devoit : il n'est point de livre qu'on lise avec plus de plaisir à la campagne, parce qu'il est plein de descriptions délicieuses, et qu'il répand dans l'ame un sentiment de la Divinité, auquel tout prépare le cœur au milieu des scènes champêtres. Malgré son extrême sévérité, l'auteur a bien senti qu'elle ne pouvoit pas exclure Molière; mais une note étoit, dans ce cas, plus nécessaire, que pour l'innocent Dictionnaire de Chompré, et les suppressions infiniment plus plausibles que pour les œuvres de M. de Châteaubriand et pour celles de Boileau, dont toutes les poésies sont bannies de la bibliothèque composée par madame de Genlis, excepté le seul *Art Poétique* : il est bien rigoureux de ne pas vouloir que les jeunes personnes lisent les Epîtres de Boileau, et même ses Satires, malgré la *Satire contre les Femmes*, et même le *Lutrin*, malgré les plaisanteries contre les moines. Je me suis un peu étendu sur cet article, parce qu'il est plus de ma compétence que ceux, par exemple, qui concernent ou les détails de la *chapelle*, ou l'*ameublement du château*.

Je suis toutefois persuadé que la plupart des maîtresses de maison trouveront dans la composition de ce dernier article un excès de délicatesse, comme j'ai trouvé un excès de sévérité dans la composition de la bibliothèque : elles seront effrayées de tout ce que l'auteur exige pour les *chambres d'amis*; je suis fâché de ne pouvoir ici en donner l'inventaire : on verroit qu'il est impossible d'exercer par écrit l'hospitalité avec plus de magnificence; mais si ce luxe doit exciter quelques critiques, la manière dont madame de Genlis veut qu'on reçoive les amis dans les maisons de campagne, sera générale-

ment approuvée avec chaleur, surtout par les personnes qui, n'ayant point de maisons des champs, se disposent en ce moment à aller passer une partie de l'été dans celles de leurs amis; le passage est remarquable : « Voilà
 « des détails minutieux, mais utiles, dit madame de
 « Genlis, après avoir détaillé tout ce qui peut constituer
 « une chambre commode : car on n'en peut rien retran-
 « cher, si l'on désire recevoir parfaitement les personnes
 « qui veulent bien quitter toutes les habitudes si com-
 « modes de leur intérieur pour aller chercher des amis.
 « Nous tâcherons que cette preuve d'amitié ne soit pas
 « un sacrifice, et surtout, quand par hasard nous rece-
 « vrons à la fois des amis et des indifférens, nous ne di-
 « rons jamais aux premiers, pour leur donner les mau-
 « vais logemens, que nous *agissons avec eux sans cé-*
 « *rémonie* : l'amitié aura toujours chez nous toutes les
 « préférences; au reste, nous n'aurons qu'un très-petit
 « nombre de logemens, et ils seront tous également
 « commodes..... Aujourd'hui, on pense, en général,
 « que l'on reçoit parfaitement ses amis, quand on leur
 « donne un bon dîner et un bon déjeuner avec toute la
 « société; car les déjeuners particuliers en chambre,
 « beaucoup plus agréables, sont assez communément
 « fort négligés et très-mal servis, etc.»

Madame de Genlis me paroît faire une critique très-ingénieuse et très-juste des meubles à la mode : « Par
 « un défaut presque général de proportions, dit-elle,
 « les formes sont communément ou lourdes ou massives,
 « quand les meubles sont riches; ou grêles ou maigres,
 « quand on ne vise qu'à l'élégance et à la simplicité. On
 « n'a perfectionné ni la forme des fauteuils, ni celle
 « des canapés; les dessins les plus modernes de ces

« meubles n'ont aucune élégance ; les lits de bois d'aca-
 « jou , à moins d'être extrêmement ornés d'incrusta-
 « tions , de camées et de bordures , ne sont bons que
 « dans des appartemens d'une grande simplicité ; les lits
 « sculptés , dorés et de riches étoffes , étoient beaucoup
 « plus magnifiques : les beaux bois sans dorures forment
 « un contre-sens , en ce qu'ils ne font que *contrefaire*
 « la simplicité : ils n'ont rien de somptueux , et sont
 « excessivement chers. . . . Il est aussi très-ridicule de
 « vouloir mettre de la grâce aux choses qui ne doivent
 « être que commodes , et qui même doivent naturelle-
 « ment rester cachées. Travestir une table de nuit en
 « autel est une idée du plus mauvais goût , et nos
 « bonnes anciennes tables de nuit , bien revêtues de
 « marbre en dedans , ayant un rebord sur la table de
 « manière à garantir de toute chute les choses qu'on
 « met dessus , sont dans ce genre ce qu'il y a de mieux ;
 « au lieu que les *autels* sans rebords sont de la plus
 « extrême incommodité : tout tombe de ces petites ta-
 « bles , communément en triangle , et sur lesquelles si
 « peu de chose peut tenir. » Je suis enchanté que l'au-
 « teur ait fait sentir le ridicule de ces vilains *somno* , qui
 « n'ont toujours paru le comble du goût le plus détestable,
 « qu'on étale toutefois avec ostentation , même dans les
 « chambres à coucher les plus galantes , et dont l'accom-
 « pagnement naturel seroit un autre meuble du même
 « genre que je n'ose nommer , également déguisé en autel,
 « et même en autel consacré à *Flore*. En général , tout est
 « mesquin , quoique dispendieux , dans notre luxe actuel ;
 « et tout est d'un goût faux , quoique d'un grand raffi-
 « nement dans l'élégance du jour.

Je vois avec plaisir aussi que l'auteur de ce livre n'ap-

prouve pas nos jardins modernes : une des choses qui m'y déplaît par-dessus tout , c'est de ne plus connoître aucun des arbres dont ils sont plantés ; je demande leurs noms , et j'entends des noms baroques que ma langue prononce avec peine, et que ma mémoire ne peut retenir. Les arbres les plus charmans de notre pays sont négligés pour des étrangers qui n'ont pas à beaucoup près leur mérite ; le maronnier lui-même, tout exotique qu'il est, n'a pu échapper au mépris malgré ses beautés , parce qu'il est ancien parmi nous ; la rose du *Béngale* , sans odeur , et d'une nuance peu agréable , a détrôné, dans nos jardins , cette antique rose à cent feuilles , dont la forme, l'éclat et le parfum sont des titres à l'empire , que le prestige de la nouveauté ne peut faire oublier qu'un moment : tout l'appareil de la botanique se développe pédantesquement dans nos allées et dans nos parterres ; c'est un sacrifice perpétuel de l'agréable au scientifique : l'érudition tue le goût , et les fleurs les plus aimables perdent à mes yeux tout leur charme , dès que leur tige est surchargée d'une étiquette avec un nom grec ou latin. On ne trouvera pas précisément ces idées dans le livre de madame de Genlis ; mais elle préfère l'ancienne simplicité de nos beaux jardins français , à la recherche des innovations modernes , et au luxe bizarre de nos colifichets botaniques.

Son goût, supérieur aux illusions de la nouveauté , la ramène sans cesse aux usages que le temps a consacrés ; et son ouvrage respire je ne sais quoi d'antique , qui répand un grand intérêt sur les préceptes ; car il ne suffit pas de prescrire , il faut encore faire aimer ce qu'on prescrit : c'est une condition à laquelle madame de Genlis ne manque point. Avec quel art , par exemple, n'ins-

pire-t-elle pas aux jeunes demoiselles le goût des fonctions les plus sévères du ménage ! Elle leur met sous les yeux un exemple charmant , mais un exemple véritable , quoiqu'il soit enchâssé dans un conte , et présenté sous le titre de *Nouvelle*. Lucie n'est point une fiction ; je sais le vrai nom de la personne qui a mérité de servir de modèle à toutes celles de son sexe : son mari , digne d'avoir une telle femme , remplit une place éminente dans une des provinces de l'empire ; le trait du nègre , également très-véritable , a été raconté à l'auteur par un des hommes de France les plus spirituels , et les plus distingués par ses dignités et par ses grâces. Je ne puis résister à l'attrait de rapporter textuellement le passage où ce trait est encadré : « Nous étions depuis plus de
« deux ans en Amérique , lorsque M. de T... vint aussi
« se réfugier dans cette partie du monde ; nous l'avions
« beaucoup vu jadis à Paris , et avec l'intérêt qu'inspira
« toujours la réunion de tant d'esprit , de douceur dans
« le caractère , et de grâce originale et piquante dans la
« conversation : il ignoroit que nous fussions en Améri-
« que ; la révolution et l'éloignement avoient depuis
« long-temps rompu toutes nos relations avec lui. Un
« matin , en passant dans le marché de Boston , il aper-
« çut dans une charrette arrêtée à la file d'une multi-
« tude d'autres , une jeune paysanne dont l'éclat et la
« beauté le frappèrent ; il trouva qu'elle ressembloit
« d'une manière si extraordinaire à madame Dorsaine ,
« qu'il voulut la voir de près : il s'approche de la char-
« rette ; Lucie le reconnoît dans l'instant , et le salue.
« M. de T..... stupéfait , lui demande ce qu'elle fait-là.
« J'attends mon tour pour passer , répondit Lucie , et
« pour aller , comme les autres , vendre mes légumes.

« Dans ce moment, les charrettes s'ébranlèrent ; Lucie
 « fouetta son cheval, en invitant M. de T..... à nous
 « venir voir, et en lui indiquant le village près duquel
 « nous demeurions, et elle laissa M. de T..... très-surpris
 « de cette vision : il vint, en effet, le lendemain dans
 « notre chaumière ; ma joie fut extrême de voir enfin
 « une personne digne d'apprécier Lucie, et d'entendre
 « parler d'elle : nous eûmes mutuellement un plaisir,
 « souvent répété dans les romans, celui de nous conter
 « réciproquement nos aventures. Au milieu de la con-
 « versation la plus intéressante, Joseph, mon nègre,
 « entre subitement, s'avance vers Lucie, et lui dit en
 « lui tournant le dos : *Maîtresse, raccommode mon*
 « *culotte qui vient de déchirer.* Lucie, qui parloit dans
 « ce moment, ne s'interrompt point ; elle prend son
 « aiguille, et raccommode la culotte de Joseph, tout en
 « causant, avec un charme de simplicité à la fois atten-
 « drissant et comique. En nous quittant, M. de T.....
 « me dit : Il est naturel de vous plaindre à l'aspect de
 « cette chaumière ; mais quand on en connoît l'inté-
 « rieur, comment ne pas vous envier ! Jouissez de
 « votre bonheur : la fortune et les révolutions des em-
 «pires ne peuvent ôter celui-là. »

Je suis forcé de m'arrêter : ce livre fourniroit la matière de dix extraits ; j'en recommande la lecture à toutes les jeunes personnes d'un bon esprit, à toutes les mères de familles, à toutes les maîtresses de maisons : elles y puiseront une instruction solide et nécessaire, et un goût pour les devoirs domestiques, qui n'est pas une des moindres vertus du sexe.

XXI.

Essai sur l'Éloquence de la Chaire, Panégyriques, Éloges et Discours, par son S. Em. M^{sr}. le cardinal MAURY; édition de 1810.

§. I^{er}.

22 juin.

SI cet ouvrage n'étoit qu'une simple *rhétorique*; s'il ne contenoit que des définitions surannées, et des préceptes vulgaires; s'il ressembloit enfin à tous les livres que l'on compose et que l'on publie chaque jour sur l'art de parler et d'écrire, il auroit du moins un avantage qui suffiroit pour le faire distinguer et rechercher par les étudiants, par les gens de lettres, et même par les gens du monde, si peu curieux en général de tout ce qui tient à la partie technique des arts frivoles, et à plus forte raison de tout ce qui tient à l'analyse du grand art de bien dire : en effet, quels sont les esprits un peu lettrés qui n'accueilleroient pas avec empressement un *Traité de l'Éloquence*, rédigé par un orateur d'une grande renommée, où les préceptes seroient développés par un homme qui auroit donné lui-même de beaux exemples, où la théorie sembleroit toujours s'appuyer sur l'expérience, où les réflexions paroîtroient le fruit solide d'une longue et brillante pratique, et dans lequel, enfin, tout ce que la rhétorique a de plus usé, et pour ainsi dire de plus trivial, se rajeuniroit et s'ennoblirait sous une plume qui auroit fourni des modèles avant de tracer des leçons.

Tel est le livre de M. le cardinal Maury, et surtout telle est la nouvelle édition de ce livre que l'illustre auteur a singulièrement augmenté et enrichi, et qui n'étant d'abord par son peu d'étendue qu'un simple *essai*, où beaucoup de choses n'étoient qu'indiquées superficiellement, où la plupart des matières se trouvoient resserrées dans un cercle trop étroit, devient aujourd'hui un véritable monument, digne, malgré quelques imperfections, d'ajouter à la réputation de l'écrivain, et fait pour obtenir une place honorable à côté des ouvrages les plus célèbres et les plus autorisés du même genre.

Lorsque M. le cardinal Maury publia la première édition de ce beau *Traité*, toutes les chaires de la capitale avoient déjà retenti de son éloquence, et la réputation de son talent oratoire étoit établie sur des preuves multipliées et incontestables : la littérature française se félicitoit de compter un grand orateur de plus ; on reçut donc *l'Essai sur l'Éloquence de la Chaire* comme l'ouvrage d'un écrivain qui pouvoit convenablement parler d'un art qu'il pratiquoit avec des succès si éclatans ; et on ne le confondit point dans la foule de ces compilations sur la *rhétorique*, sur la *métaphore*, et sur la *catachrèse*, toujours si aisées à faire, et dont nous accablent tant de rhéteurs sans titre et sans mission, tant de prétendus littérateurs sans aveu comme sans talent. Depuis ce temps où la gloire du jeune orateur brilloit d'un éclat naissant, sa renommée s'est encore agrandie : des circonstances extraordinaires le transportèrent tout à coup de l'antique tribune de l'église dans cette tribune de la politique, si nouvelle parmi nous, et autour de laquelle frémissaient toutes les passions ; leurs cris ne l'effrayèrent point : on se souvient avec quelle attitude

et quel éclat il y paroissoit, avec quelle vigueur il lutta contre des athlètes dignes de lui, soutenus par la faveur de la multitude, et forts d'une éloquence toute populaire. Quelques-uns prétendent que dans cette carrière il développa plus de moyens et fit voir plus de talent qu'il n'en avoit montré dans la chaire : ils disent qu'une certaine pesanteur et qu'une certaine sécheresse qu'on pouvoit reprocher à l'orateur sacré, disparurent dans l'orateur politique. Quoi qu'il en soit, l'autorité de M. le cardinal Maury, en matière d'éloquence, est devenue tous les jours plus imposante et plus respectable ; et l'on peut dire que son nom seul est capable de recommander un livre tel que celui que nous annonçons.

Mais en faisant abstraction du nom de l'auteur, de ses succès dans toutes les carrières de l'éloquence, de sa renommée et de tous les souvenirs qui la composent, et à ne considérer l'ouvrage qu'en lui-même, on reconnoît facilement qu'il est d'une main très-habile, et qu'il est le fruit des méditations d'un esprit très-éclairé et très-étendu : les principes généraux de la rhétorique sont sans doute très-aisés à établir, et les Traités d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, et d'une foule de rhéteurs modernes, plus ou moins estimables, sont des trésors ouverts à quiconque veut y puiser, et des mines d'où l'on peut tirer, à pleines mains, les richesses de la théorie ; toute la difficulté, comme tout le mérite, consiste donc dans l'art délicat de se les approprier, et de les marquer, pour ainsi dire, à son propre coin : c'est ce que M. le cardinal Maury me paroît avoir fait très-heureusement. Son livre se distingue, à mon avis, par des applications neuves des vieux principes ; par des conséquences déduites avec une sagacité, avec une fi-

nessé qui n'excluent pas la solidité; par des aperçus ingénieux et instructifs; par des exemples choisis avec goût; par des rapprochemens établis avec justesse; par de petites découvertes et de petites révélations très-piquantes, relatives à des morceaux d'éloquence peu connus et peu appréciés; par des traditions dont il ne partage aujourd'hui le dépôt qu'avec un petit nombre d'hommes de lettres; par des paradoxes même qui peuvent être plus ou moins vrais, plus ou moins fondés, et qui du moins font naître des réflexions utiles, et donnent lieu à des discussions intéressantes; par des critiques qui surprennent, parce qu'elles heurtent des préjugés; par des admirations exprimées peut-être quelquefois avec une vivacité trop peu mesurée; par un grand enthousiasme pour l'art dont il traite; enfin, par un style qui n'est pas, il est vrai, toujours correct, toujours pur, qui parfois peut sembler pénible, embarrassé et même un peu ténébreux, où l'on remarque souvent trop d'élans oratoires, et, par intervalles, trop peu de noblesse, mais qui soutient le lecteur, qui anime l'ouvrage, et qui répand dans toutes les parties du livre de l'intérêt, de la chaleur et de la vie. Ce jugement, qui auroit besoin d'être motivé avec une certaine étendue, et dont le développement excéderoit les bornes de nos feuilles légères, est, quel qu'il soit, le résultat sommaire d'une lecture très-attentive et très-réfléchie de ce traité. Ouvrez le livre, parcourez la table des chapitres, vous croirez n'y voir qu'une rhétorique ordinaire, commune, banale; l'auteur parle de *l'exorde*, des *métaphores*, des *comparaisons*, des *épithètes*, des *transitions*, des *lieux communs*, des *précautions oratoires*. Qui n'a point parlé de tout cela? Mais peu en

ont parlé comme lui : ce sont les idées accessoires qui répandent de l'intérêt sur les sujets les plus vulgaires, et qui les assaisonnent. l'auteur en rassemble un grand nombre autour de chaque principe : on ne pourroit se plaindre, à cet égard, que du trop d'abondance; et, dans cette nouvelle édition surtout, qui lui ouvroit un plus vaste champ, il me semble que quelquefois, ne ménageant pas assez ses richesses, il les a prodiguées, entassées avec un certain excès, et ne s'est pas assez garanti des attrait de la profusion. Pour donner une idée plus complète, quoique toujours générale, de cet ouvrage, il est nécessaire de dire, ou plutôt de rappeler de quelle manière il a été composé; il faut entendre ici l'auteur lui-même : une grande autorité s'attache à ses paroles, et la lecture du livre en confirme bien la vérité : « Cet Essai, dit-il, n'avoit été d'abord destiné qu'à
 « ma seule instruction ; quand j'eus ainsi raisonné mes
 « études et ma méthode, on crut que mon travail
 « pourroit être utile aux jeunes orateurs qui voudroient
 « suivre la même carrière. Je trouvai, dans ces cahiers
 « d'observations journalières, un ensemble et un traité
 « presque tout fait sur l'éloquence sacrée ; la marche
 « progressive de mes premières idées a été pour moi une
 « espèce de voyage littéraire, dont les souvenirs me re-
 « traçoient les jouissances de mon travail, et les motifs
 « de mes opinions sur l'art oratoire, soit dans le cours
 « de mes lectures raisonnées dont j'avois conservé des
 « extraits, soit dans les leçons encore plus instructives
 « que fournit l'exercice habituel du ministère de la pa-
 role. » Voilà précisément ce qui imprime à ce Traité un caractère tout particulier : l'ouvrage n'est pas, en quelque sorte, le résultat d'un projet; il est né des circons-

tances où se trouvoit l'auteur; il est le fruit de ses études, et d'études qui n'avoient point pour but une vaine théorie, mais la pratique même de l'art, dont ses méditations, animées par le désir du succès, approfondissoient les mystères : c'est là ce qui lui ôte tout air de compilation, toute apparence de copie, et ce qui lui donne le mérite, si rare en ce genre, de l'originalité.

Quoique le titre du livre paroisse en resserrer l'objet dans les limites de l'éloquence sacrée, cette rhétorique s'étend toutefois par la généralité des principes, et même par la variété des applications, à tous les genres dans lesquels peut s'exercer et se développer le génie oratoire : les orateurs qui sont appelés à protéger de leur talent le bon droit et la justice dans les luttes du barreau, ne le liront pas avec moins de fruit que ceux même qui, du haut des chaires chrétiennes, doivent consacrer le ministère de la parole au triomphe de la morale évangélique. C'est un très-bon livre de littérature autant qu'un traité spécial; et l'on ne peut le parcourir sans se sentir enflammé d'un amour plus vif pour les lettres, et d'une ardeur favorable au développement du talent. Le grand nombre de beaux exemples et d'extraits brillans dont il est orné, remet agréablement sous les yeux tout ce que l'éloquence française a produit de plus doux, de plus noble, de plus pathétique, de plus énergique, tout ce qui élève les Bossuet, les Fléchier, les Bourdaloue, les Massillon, les Fénelon, au niveau des hommes les plus éloquens de l'antiquité; les missionnaires eux-mêmes n'ont point été oubliés; les missionnaires qui, dans leur éloquence négligée, inculte et sauvage, ont eu quelquefois des élans sublimes; et tous les gens instruits savent que c'est M. le cardinal Maury qui nous a conservé

l'exorde d'un des sermons du célèbre Bridaine, ce morceau si plein de force et de convenance à la fois, qui éclate dans son livre, au milieu même des traits les plus frappans de Bossuet, de Massillon et de Bourdaloue; je ne puis résister au plaisir de le citer, quoique, réservant le détail pour un autre article, je me sois proposé d'écarter dans celui-ci toute idée particulière.

Le P. Bridaine avoit une grande réputation : c'étoit le plus célèbre missionnaire de son temps; on annonça qu'il devoit prêcher à Saint-Sulpice; la curiosité fit courir la meilleure compagnie de Paris à ce sermon; le prédicateur, accoutumé à ne parler qu'aux pauvres et aux simples, fut frappé, en montant dans la chaire, du grand nombre de gens opulens, de dames brillantes, de seigneurs, d'évêques, de gens de lettres, accourus pour l'entendre; et tira sur-le-champ son exorde de cette circonstance extraordinaire : « A la vue, dit-il, d'un au-
« ditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frè-
« res, que je ne devrois ouvrir la bouche que pour vous
« demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire
« dépourvu de tous les talens que vous exigez quand
« on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cepen-
« dant aujourd'hui un sentiment bien différent; et si je
« me sens humilié, gardez-vous de croire que je m'a-
« baisse aux misérables inquiétudes de la vanité, comme
« si j'étois accoutumé à me prêcher moi-même.....
« Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut
« dans des temples couverts de chaume : j'ai prêché les
« rigueurs de la pénitence à des infortunés dont la plu-
« part manquoient de pain. Qu'ai-je fait, malheureux,
« j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon
« Dieu! C'est ici, où mes regards ne tombent que sur

« des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de
 « l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux
 « et endurcis; ah! c'est ici seulement, au milieu de
 « tant de scandales, qu'il falloit faire retentir la pa-
 « role sainte dans toute la force de son tonnerre!.....
 « Tremblez donc devant moi, hommes superbes et dé-
 « daigneux qui m'écoutez..... Eh! qu'ai-je besoin de
 « vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans
 « vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son
 « indigne ministre vous parlera..... Pénétrés d'hor-
 « reur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous
 « jeter entre les bras de ma charité, en versant des
 « larmes de componction et de repentance, et à
 « force de remords, vous me trouverez assez éloquent »

Je ne connois rien de plus beau que cet exorde : quiconque peut le lire sans être ému, n'est pas né pour l'éloquence; j'ai entendu dire à feu M. l'abbé de Vauxelles, qui en avoit été témoin, qu'il y avoit eu dans l'auditoire un frémissement d'épouvante et d'admiration, dont le prédicateur lui-même s'aperçut; en sortant, et dans le premier mouvement d'enthousiasme, les gens du monde et les gens de lettres disoient n'avoir jamais rien entendu, ni rien lu de pareil; les dames ne parloient que du P. Bridaine.

Je reviens à l'ouvrage même de M. le cardinal Maury : je voudrois pouvoir rapporter ici le jugement que M. de Laharpe porta de ce livre lorsqu'il parut pour la première fois. Ce jugement est extrêmement favorable; il est vrai que l'auteur semble le démentir dans *sa correspondance avec le grand-duc de Russie*; mais il faut se souvenir qu'il s'agissoit de la première édition d'un ouvrage que l'auteur a beaucoup perfectionné sous tous

les rapports, qu'il a rendu plus complet et plus plein, qu'il a augmenté de plus des deux tiers, et auquel on a moins de reproches à faire aujourd'hui, soit pour le fond, soit pour le style. Cependant j'ai indiqué quelques critiques que je développerai dans un autre article, avec tout le respect que m'inspire le rang de l'auteur, son nom, son autorité et son rare talent, illustré par tant de succès; je consacrerai un troisième article à l'examen des discours et panégyriques, parmi lesquels je regrette infiniment de ne pas trouver encore celui de saint Vincent de Paul, sans me permettre de chercher le motif de cette omission, qui ne durera peut-être que jusqu'à une prochaine édition, à laquelle ce morceau d'éloquence ne pourra manquer de donner un nouveau prix : et c'est ainsi qu'après avoir parlé de M. le cardinal Maury comme rhéteur, je l'envisagerai dans la plus brillante partie de sa gloire, c'est-à-dire comme orateur.

§. II.

22 juillet.

LES qualités qu'on exige principalement de tout écrivain qui traite didactiquement une matière, et qu'on recherche surtout dans un ouvrage où les principes fondamentaux d'un art quelconque sont exposés avec méthode, les conditions essentielles d'un livre qui présente une théorie, et d'un traité sur la *rhétorique* et sur l'*éloquence*, comme de tout autre, sont la solidité des principes et la justesse des applications : M. le cardinal Maury me paroît avoir satisfait, en général, à ces conditions indispensables; mais ne seroit-on pas en droit de lui reprocher de s'en être écarté quelquefois, non pas peut-

être par le fond de ses opinions et de ses pensées , mais par une certaine forme qu'il se plaît à leur donner, et qui semble les rendre moins justes en les rendant plus agréables , plus surprenantes , plus piquantes , ou les exposer à la contradiction par les moyens même qu'il emploie pour persuader plus efficacement le lecteur ?

Je sais que les discussions auxquelles des opinions singulières et des jugemens inattendus peuvent donner lieu , répandent de l'intérêt sur une matière un peu froide par elle-même , et rajeunissent , en quelque sorte , des sujets usés. Je n'ignore pas qu'une erreur brillante est , pour l'ordinaire , mieux accueillie qu'une vérité commune , parce que l'esprit humain dédaigne , pour ainsi dire , ses anciennes possessions , et s'élançe impétueusement vers tout ce qui lui promet une nouvelle conquête. Tout paradoxe plaît et séduit , parce qu'il annonce ce genre de courage qui étend le domaine de la pensée , et recule les bornes de nos connoissances ; toute erreur ingénieuse usurpe les droits sacrés de la vérité par les attraits de la vérité même , joints aux charmes de la nouveauté. Je ne voudrois pas accuser M. le cardinal Maury d'avoir employé des artifices indignes d'un esprit si solide , quoiqu'ils n'aient pas toujours été dédaignés par de très-grands génies ; mais il semble lutter quelquefois avec plus de plaisir que de ménagement contre les opinions reçues et consacrées , modifier trop à son gré les réputations littéraires qui paroissent le plus à l'abri de toute variation , et se jouer , en quelque manière , de la renommée de nos plus grands orateurs , soit qu'il lui plaise de nous étonner en rabaissant les objets de notre admiration , ou de nous surprendre en nous révélant des merveilles que nous ignorions , et

qu'il paroît créer, soit qu'il veuille même ajouter à la mesure de l'enthousiasme qu'inspirent les génies les plus éminens.

Quelques personnes ont voulu faire croire que l'éloquence sublime et le génie transcendant de Bossuet n'avoient pas été appréciés dans son siècle, ou que du moins ils avoient été méconnus dans l'âge suivant. J'avoue que je ne vois aucun fondement à cette opinion, et je crois même qu'il me seroit facile de fournir abondamment des preuves de l'opinion contraire, si je ne craignois d'entendre beaucoup trop une discussion à peu près inutile : il me suffira de dire que c'est une des prétentions de quelques littérateurs du dix-huitième siècle, d'avoir créé certaines réputations ; et l'auteur de *l'Essai sur l'Eloquence* ne me paroît pas exempt de ce léger défaut, d'autant plus excusable qu'il semble avoir pour principe l'amour même des lettres et le zèle de notre gloire littéraire. Plein du plus juste enthousiasme pour Bossuet, dont il fut toujours un des plus ardens comme un des plus dignes panégyristes, il s'est complu dans la noble et douce persuasion qu'il avoit révélé à ses contemporains le mérite-extraordinaire de ce grand homme, et je ne veux point essayer ici de lui enlever une erreur si agréable ; mais qu'est-il résulté de cette illusion dont il seroit trop aisé de rompre le prestige ? Que, dans cette pensée, l'auteur de *l'Essai sur l'Eloquence*, regardant la renommée de Bossuet comme sa création, et, pour ainsi dire, comme son bien propre, animé du double intérêt de la gloire d'un grand homme, et de sa propre gloire qui s'y mêle d'une manière si flatteuse, ne croit jamais pouvoir en parler avec un enthousiasme trop fort et trop diffus, ni supposer qu'on l'admire convenable-

ment , ni sacrifier trop de victimes à cette divinité dont il se constitue l'apôtre et l'envoyé. Il sembleroit qu'on ne peut trop louer Bossuet ; et cependant M. le cardinal Maury le loue de manière à nous faire sentir l'excès dans ses louanges , et à exposer la gloire même de Bossuet à cette espèce de dégoût que ne manque jamais d'exciter un enthousiasme prononcé avec trop peu de mesure : non que le panégyriste ne dise en général sur ce grand orateur des choses très-justes et très-vraies ; mais il les dit d'un ton qui me paroît blesser certaines convenances. Ne semble-t-il pas toujours supposer que ses lecteurs ne sentent pas toute la grandeur de Bossuet ; et ne leur parle-t-il pas généralement comme à des réfractaires qu'il faudroit ramener dans la bonne voie , plutôt que comme à de vrais fidèles qu'il est bon de confirmer dans le culte dû au génie ? Les élans de son enthousiasme ne ressemblent-ils pas quelquefois à des accès d'humeur ; ne se produisent-ils pas quelquefois comme les mouvemens du fanatisme ? Je n'ose reprocher à M. le cardinal Maury d'avoir élevé Bossuet au-dessus de tous les Pères de l'Eglise : il sait mieux que moi ce qui est dû à ces chefs de la doctrine sainte , et il ne m'appartient pas de donner , sous ce rapport , à un prince de l'Eglise romaine des leçons de bienséance.

Fléchier est regardé comme le rival de Bossuet : non que l'on puisse comparer avec justice son très-heureux et très-rare talent au génie extraordinaire du plus éloquent et du plus sublime de nos orateurs , mais parce qu'ils ont couru l'un et l'autre la même carrière , et qu'ils s'y sont couronnés de palmes qu'aucun de leurs concurrens n'ont pu leur disputer. Il n'est donc pas nécessaire d'abaisser Fléchier pour assurer le triomphe

et la supériorité incontestable de Bossuet; et M. le cardinal Maury pouvoit exalter l'un sans trop déprimer l'autre; mais son admiration passionnée pour le panégyriste du grand Condé ne lui a pas permis de garder cette mesure de sagesse et d'équité avec le panégyriste de Turenne: il ne rend point justice à Fléchier, à ce Fléchier qui est resté sans doute à une grande distance de Bossuet, mais que n'ont pu atteindre aucun des orateurs qui, dans la suite, sont entrés avec le plus de moyens dans la même lice. L'oraison funèbre du maréchal de Turenne, un des chefs-d'œuvres de l'éloquence française, ne me paroît pas traitée avec assez de justice par l'auteur de *l'Essai sur l'Eloquence*: « Cette oraison funèbre, *beaucoup trop vantée*, dit-il, fournit « aux maîtres des exemples brillans, et plusieurs sujets « de leçons très-attachantes et très-instructives. » Voilà donc une des merveilles de l'art, voilà cette oraison funèbre, *beaucoup trop vantée*, reléguée dans l'ombre des écoles! Encore cette phrase ne semble être qu'une concession faite au préjugé, et qu'une espèce de précaution oratoire qui prépare à des critiques beaucoup plus vives et beaucoup plus tranchantes: on va jusqu'à établir une sorte de parallèle entre cette composition d'un grand écrivain et d'un grand orateur, et une certaine Vie du maréchal de Turenne, par un certain abbé Raguenet, dont il est vraiment trop facétieux de prononcer le nom à côté de celui de Fléchier. Raguenet et Fléchier, quelle alliance de talens et de renommées! M. le cardinal voudroit-il essayer de faire une réputation à l'abbé Raguenet, comme il a tenté d'en faire une à l'abbé de Radonvilliers? Et n'a-t-il pas déjà éprouvé qu'il n'est pas donné même à un talent aussi puissant que le sien,

de faire de rien quelque chose? Mais il faut voir la suite :
 « or, si tel est pour les bons esprits, ajoute l'auteur, le
 « résultat de cette comparaison entre une vie historique
 « et une oraison funèbre, l'éloge de ce grand capitaine
 « *reste donc à faire*, ainsi que son histoire, sans qu'une
 « pareille rivalité doive décourager un véritable talent :
 « ainsi pensoit M. Thomas. » Je crois que M. Thomas
 avoit tort : l'éloge funèbre de Turenne *ne reste point à
 faire*; il est fait, et si bien fait, que je ne connois, de-
 puis Fléchier, aucun orateur, sans exception, qui eût
 pu traiter ce sujet avec une pompe si majestueuse, avec
 une pureté de style si admirable, avec une élégance si
 précieuse, avec un sentiment si parfait de tous les gen-
 res de convenances. Quel est l'ouvrage de M. Thomas
 qu'on puisse comparer avec justice à ce chef-d'œuvre?
 C'est l'éloge de Marc-Aurèle, qui est *beaucoup trop
 vanté* ! M. Thomas étoit né sans doute avec un beau
 talent; et malgré ses défauts, on doit le ranger parmi
 les écrivains qui ont honoré l'éloquence française; mais
 s'il eût essayé de *refaire* l'éloge de Turenne, comme il
 en eut un moment le dessein, je suis intimement per-
 suadé que son ouvrage n'auroit servi qu'à faire mieux
 sentir et qu'à relever l'extrême mérite de celui de Flé-
 chier. Enfin, l'auteur de l'*Essai sur l'Eloquence* peut-
 il se flatter d'avoir fait un portrait ressemblant du pa-
 négyriste de Turenne, en nous le peignant comme un
*esprit symétrique, séduit par des antithèses éblouis-
 santes, ou resserré dans l'alignement d'une diction
 cadencée*? Cela est-il exact? Et d'ailleurs, est-ce avec
 ce ton de mépris que l'on doit même reprendre les dé-
 fauts d'un écrivain si distingué? Immédiatement après
 avoir traité Fléchier si mal, M. le cardinal parle de

saint Vincent de Paul, et de la manière de composer son panégyrique : il ne pouvoit rappeler plus à propos un de ses propres triomphes ; car il faut être bien sûr de sa gloire, et la rendre bien présente à tous les esprits, pour attaquer ainsi, avec quelque espérance d'excuse, celle d'un orateur tel que Fléchier : *parce de tantis viris pronuntiandum.*

On voit que M. le cardinal Maury ne parle point d'une manière vulgaire des princes de l'éloquence française, et qu'en les jugeant, il s'est senti des droits pour se placer à leur hauteur :

Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis.

Mais je doute qu'il y ait un seul homme de lettres qui ne soit pas choqué et de ce jugement, et d'une de ses propositions relatives à Massillon : croiroit-on que, suivant l'auteur de l'*Essai sur l'Eloquence*, cet orateur distingué, surtout, par la pureté, par la délicatesse de son goût, a singulièrement contribué à *corrompre le goût de l'éloquence sacrée*, et a précipité parmi nous *la décadence de la chaire*? Massillon, le corrupteur du goût! Voilà un paradoxe bien étonnant! Et comment donc a-t-il corrompu le goût? Par son *Petit Carême*, regardé à juste titre comme un chef-d'œuvre de style! L'auteur de l'*Essai* nous entraîne de surprise en surprise, et semble badiner avec nos opinions : quoi! le *Petit Carême* a contribué à corrompre le goût? je ne l'aurois jamais cru : j'avoue que ce paradoxe est présenté, soutenu, développé avec beaucoup d'art, et même avec une sorte de vraisemblance; mais je pense que la proposition est trop crûment énoncée, malgré les précautions oratoires dont l'auteur a cru devoir l'environner. Nous nous accoutumerons diffici-

lement à regarder Massillon comme le corrupteur du goût, et à nous imaginer qu'il a exercé sur l'éloquence française la même influence maligne et funeste que Sénèque sur l'éloquence latine. Je conviens que l'exemple du *Petit Carême* a pu inspirer le goût de ces sermons purement moraux d'où les dogmes de la religion, et la sévérité même de la morale évangélique étoient bannis par des orateurs qui vouloient plaire à un siècle amolli ; mais ce n'est sûrement pas le *Petit Carême* qui a fourni à ces mêmes orateurs le modèle de ce style plein d'affectation et d'afféterie, de recherche et de néologisme, de subtilités quintessenciées, et de mauvaise métaphysique, qui infecte presque toutes ces déclamations fleuries et fardées que le 18^e siècle a si malheureusement et si fièrement substituées aux éloquentes, aux sages, et nerveuses compositions de l'âge précédent. Il s'agiroit de plus d'examiner si ce n'est point l'état des mœurs qui a produit la corruption de l'éloquence, et si l'on doit chercher dans le *Petit Carême*, suivant la pensée et l'expression textuelle de M. le cardinal Maury, *la véritable origine* de cette corruption ; mais qu'il me suffise d'avoir montré combien cette expression même est peu mesurée. Il semble que ces tournures paradoxales, qui ne craignent pas de heurter la raison pour exciter l'étonnement, ne devraient point se trouver dans un ouvrage d'ailleurs si sensé, si solide, si digne d'être médité par tous ceux qui veulent approfondir les secrets de l'éloquence.

C'est sans doute le même attrait du paradoxe qui se faisoit sentir à l'auteur, lorsqu'il s'est déterminé à ranger Fénélon parmi nos prédicateurs les plus distingués : quelques morceaux remarquables, répandus dans un

petit nombre de discours, d'ailleurs foibles et sans caractère, ne suffisent point pour ajouter cette gloire à la gloire de l'auteur du *Télémaque*, et pour que son nom puisse convenablement être placé à la suite des noms de Bossuet, de Bourdaloue, de Fléchier et de Massillon; on n'est point accoutumé à regarder ce grand écrivain comme un grand orateur, et les sermons qu'il a laissés sont ensevelis dans la collection générale de ses œuvres, où l'on va très-rarement les chercher. Est-il donc permis de dire que *le nom de Fénelon s'est associé à la prééminence de nos trois immortels prédicateurs, que Fénelon marche leur égal?* Quelques pages vraiment éloqu岸tes, extraites de ses moins foibles discours, sont-elles capables de justifier un tel éloge? L'illustre auteur de l'*Essai* n'a-t-il pas l'air, en s'exprimant avec cette exagération extraordinaire, de vouloir frapper ses lecteurs d'une grande surprise, et se jouer de toutes leurs pensées? Ailleurs, il appelle Fénelon l'*Hercule-orateur*; et cette dénomination porte sans doute la surprise au comble; mais les surprises extrêmes ne sont pas durables, et font place très-vite à un autre sentiment.

§. III.

28 octobre.

AVANT d'examiner le style de cet ouvrage, et de justifier par quelques citations et quelques exemples, les observations critiques mêlées dans mes précédens articles aux louanges que mérite la diction de l'auteur, je crois devoir, pour donner une idée plus complète de son livre, m'arrêter à quelques détails qui ne sont

point sans intérêt, quoiqu'ils ne soient peut-être pas sans reproches. Les détails de tout genre abondent dans cet ouvrage de M. le cardinal Maury : on sent qu'il a composé son livre avec une imagination très-fertile, et une mémoire très-riche, qui s'épanchent sans retenue, et dont la prodigalité n'a pas craint de paroître excessive : on trouve dans cet *Essai* telle note qui s'étend et se prolonge au bas du texte, dans cinq ou six pages, en petit caractère; il semble que privé long-temps du plaisir d'écrire, de ce plaisir qui est une des récompenses comme un des caractères du talent, l'auteur s'y soit abandonné avec trop peu de mesure, en travaillant à cette nouvelle édition d'un ancien ouvrage, qui s'est en effet *considérablement augmenté* sous sa plume, comme le titre l'annonce, mais dont les augmentations ne sont pas aussi souvent qu'on le désireroit, et qu'on devoit l'attendre, des perfectionnemens.

M. le cardinal Maury, qui toute sa vie s'est occupé, avec l'activité d'esprit qu'on lui connoît, des théories de l'éloquence, et qui a joint les lumières de la pratique à celles de la réflexion, a dû acquérir beaucoup d'idées sur l'art oratoire, et se remplir de beaucoup de faits, d'anecdotes et de traditions relatives à ce grand art de la parole : ces richesses répandent dans son ouvrage une variété très-agréable; mais cette variété est quelquefois voisine du désordre, et cette abondance ressemble trop souvent à la diffusion : on seroit cependant fâché de ne pas rencontrer dans ce livre un certain nombre de faits curieux que l'auteur y a semés, et que peut-être il auroit dû seulement développer et détailler avec moins d'étendue. Par exemple, je croyois, sur la foi de Voltaire, et d'après toutes les traditions, que Flé-

chier avoit pris dans un certain Lingendes l'heureux texte et le magnifique exorde de son Oraison funèbre de Turenne, et j'aime à apprendre, dans l'ouvrage de M. le cardinal Maury, que le témoignage de Voltaire à cet égard est faux, et que toutes les traditions sont erronées; mais je voudrois que pour combattre et détruire cette erreur, il se fût hérissé de moins de dates, qu'il eût cité moins de noms, qu'il eût épargné au lecteur certains détails trop minutieux et trop inutiles : chaque objet a son degré d'intérêt et d'importance; un si long plaidoyer pour revendiquer un exorde, quelque beau que soit d'ailleurs cet exorde, annonce peut-être un zèle de rhéteur trop ardent. Eh! qu'importe, après tout, que Fléchier ait imaginé cet exorde, ou qu'il l'ait pris à Lingendes? cela ne change rien à la nature du morceau, qui, dans tous les cas, demeure un chef-d'œuvre de l'art, soit qu'il appartienne à Lingendes ou à Fléchier : il y a plus; supposons que Fléchier ait dérobé cet exorde à un orateur obscur et sans gloire, il n'a fait que *reprendre son bien*; et chercher avec tant de zèle et de véhémence à le justifier, n'est-ce point paroître attacher un peu trop d'importance à des exordes? L'auteur de l'*Essai sur l'Eloquence* semble trop se complaire dans sa découverte et dans la force victorieuse de ses irrésistibles argumens.

Voici le passage de Voltaire qui a donné lieu à l'erreur combattue par M. le cardinal Maury : « L'Oraison
 « funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, sur-
 « nommé le Grand dans son pays, prononcée par Lin-
 « gendes en 1630, étoit pleine de si grands traits d'é-
 « loquence, que Fléchier long-temps après en prit
 « l'exorde tout entier, aussi-bien que le texte et plu-

« sieurs passages considérables, pour en orner sa fa-
 « meuse Oraison funèbre du vicomte de Turenne. »
 M. le cardinal Maury prouve d'abord que Voltaire a
 confondu l'évêque Lingendes avec le P. Lingendes, jé-
 suite, et cela n'est pas fort étonnant : je donnerois vo-
 lontiers l'un des deux Lingendes pour l'autre ; et dans
 les ténèbres où ils sont restés, il est assez difficile de
 distinguer entre eux deux orateurs si peu connus. L'au-
 teur de l'*Essai sur l'Eloquence* nous apprend qu'ils
 étoient parens, contemporains, et nés tous les deux à
 Moulins en Bourbonnais ; que le P. Claude Lingendes
 mourut en 1660, et que nous avons de lui trois vo-
 lumes in-4°. de sermons, traduits par lui-même en
 latin : c'est nous révéler un trésor, et nous instruire
 de faits bien précieux ; mais au fond Voltaire, en sa
 qualité d'historien, auroit dû être moins léger et plus
 exact ; et le seul passage sur Lingendes renferme des
 erreurs de plus d'un genre. D'abord l'Oraison funèbre
 dont parle l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, n'est pas
 consacrée à la mémoire de Charles-Emmanuel, duc de
 Savoie, surnommé le Grand, mais à la gloire de son
 fils, le prince Victor-Amédée, duc de Savoie ; ensuite ;
 elle fut prononcée, non pas en 1630, mais en 1637 ;
 enfin, par une distraction impardonnable, Voltaire
 nous dit, au commencement de son article, que Lin-
 gendes ne *fit point imprimer ses ouvrages*, et à la fin
 que Fléchier pilla les ouvrages de Lingendes. Que d'i-
 nexactitudes dans un si petit espace, et combien ne
 faut-il pas se défier d'un auteur qui écrit l'histoire avec
 tant d'étourderie ! C'est la seule conséquence un peu
 intéressante qui sorte de la multitude de petits faits ac-
 cumulés dans cet endroit par M. le cardinal Maury.

N'auroit-il pas dû se borner à cette question : Où est cet exorde qu'on accuse Fléchier d'avoir pris dans Lingendes ? Il n'est nulle part : le texte de l'Oraison funèbre du duc de Savoie n'est pas le même que celui de l'Oraison funèbre du maréchal de Turenne ; l'exorde de Lingendes est aussi plat que celui de Fléchier est magnifique et sublime ; les deux morceaux sont fondés sur des idées tout-à-fait différentes ; il falloit citer, comme l'a très-bien fait M. le cardinal Maury, l'exorde de Lingendes, afin de mettre le lecteur à portée de se convaincre par lui-même de la différence des deux exordes ; la question, débarrassée de cet amas d'érudition minutieuse qui la surcharge et l'obscurcit, en eût paru moins problématique, et plus facile à résoudre ; l'ouvrage de M. le cardinal Maury auroit eu une longue note de moins, ce qui n'est pas indifférent, et l'instruction du procès eût été certainement plus lumineuse ; et puis il est très-possible que quelque forme que l'on eût donnée à cette discussion, le public se fût opiniâtré à demeurer dans son erreur : car il est ainsi fait ; il ne revient pas aisément de ses préjugés ; il les chérit, il les conserve précieusement ; et il est bien probable que malgré tous les argumens et toute l'érudition de M. le cardinal Maury, on répétera long-temps encore que Fléchier a pris dans Lingendes son exorde de l'Oraison funèbre de Turenne ; mais si cette erreur subsiste, elle ne sera pas du moins une des plus funestes au genre humain. Il y a peu de rhétoriques qui ne contiennent des puérilités, et la meilleure de toutes est celle qui en contient le moins.

M. le cardinal fait un grand crime à Fléchier de n'avoir parlé de la conversion du maréchal de Turenne

que d'une manière vague et foible, et à ce sujet il entre dans des détails très-long, et trop long sur cette conversion; mais avant d'en venir là, il reproche à Fléchier d'avoir omis une foule de faits qui, suivant lui, auroient répandu plus d'intérêt sur son discours. Je dois d'abord faire observer que les contemporains de Fléchier n'ont pas trouvé qu'il eût étranglé son sujet; je crois ensuite que la matière demandoit à être traitée avec d'autant plus de précision, qu'elle étoit plus abondante et plus riche; je suis sûr enfin que si Fléchier avoit suivi le plan que M. le cardinal Maury semble tracer, au lieu de composer une oraison funèbre d'une heure et demie ou de deux heures de lecture, ce qui est une mesure fort raisonnable, il auroit fait une espèce de discours historique, qu'il n'auroit guère pu prononcer que dans l'espace de cinq ou six heures, ce qui est terrible. M. le cardinal voudroit même que Fléchier eût donné lecture en chaire d'une lettre de Turenne, et je ne sais si cette lecture n'eût pas été contraire à toutes les convenances oratoires, et particulièrement à la première de toutes, qui veut que la marche de l'orateur soit légère et rapide; mais pour nous borner à la conversion de Turenne, si Fléchier avoit traité cette partie de son sujet suivant les vues de M. le cardinal Maury, il en auroit fait un discours aussi long que toute l'Oraison funèbre qu'il a composée, ce qui ne laisse pas d'être un inconvénient; mais de plus il paroît que toutes ces particularités dont M. le cardinal voudroit que l'orateur eût tiré parti, sembloient alors trop délicates à manier, puisque Mascaron s'est abstenu d'y toucher aussi-bien que Fléchier. L'auteur de l'*Essai sur l'Éloquence* regrette surtout que Fléchier n'ait pas attri-

bué à Bossuet, comme il le devoit, l'honneur de cette conversion; mais j'observe que Mascaron ne parle pas plus de Bossuet que Fléchier : il faut donc que ces deux orateurs aient été retenus par des considérations qui nous échappent aujourd'hui; il est difficile de penser ou qu'ils se sont plu à déponiller leur sujet de ses plus beaux ornemens, ou qu'ils n'ont pas eu assez de génie pour profiter de tout ce qu'il pouvoit leur offrir. Défions-nous de ces plans que l'on veut substituer après coup à ceux des plus grands orateurs, et du zèle de ceux qui veulent refaire les chefs-d'œuvre.

J'avoue que je regarde comme beaucoup trop étendue la dissertation, ou plutôt la digression de l'auteur de l'*Essai* sur la conversion de Turenne; mais je reconnois que cette digression contient des détails fort intéressans, et qui plairoient davantage encore si l'auteur ne mêloit pas à ses récits quelques expressions un peu trop véhémentes. Par exemple, en parlant d'une omission de Fléchier, cette omission, dit-il, a été trop long-temps *impunie*. Le terme n'est-il pas trop fort, et ne peut-on pas trouver déplacé, dans une telle occasion, ce style *ab irato*? En général, la chaleur que M. le cardinal a répandue dans ce traité, ressemble trop souvent ou à l'exagération de l'enthousiasme, ou aux emportemens de l'indignation.

Je reviens à la conversion de Turenne : l'auteur de l'*Essai sur l'Eloquence* se propose, dans le morceau relatif à cet événement, d'établir deux points principaux : il prouve d'abord que Turenne refusa l'épée de connétable, plutôt que de changer de religion; ensuite, que la conversion de ce grand homme fut le fruit de l'ouvrage de Bossuet, intitulé : *De l'Exposition de la*

Foi; ses preuves me paroissent solides autant qu'elles peuvent l'être : ce ne sont que des anecdotes qui plaisent encore plus qu'elles ne prouvent. En voici une qui pour le moins est bien imaginée : on venoit de présenter à Louis XIV, au moment de son lever, une épée d'un très-beau travail ; le roi en admira l'exécution et le bon goût ; les courtisans ne manquèrent pas de renchérir sur l'admiration du roi ; Turenne, qui se trouvoit présent, prit lui-même l'épée des mains du monarque ; il en parut charmé : « Vous avez bien raison, « lui dit le roi, d'être pleinement satisfait de cette épée ; « j'ai voulu que le travail en fût fini avec toute la perfection possible ; mais savez-vous pourquoi j'ai désiré « qu'elle fût si belle ? je veux vous l'apprendre : c'est « l'épée que je destine au connétable de France, et que « je porterai moi-même tant que ce grand office de la « couronne ne sera pas rempli ; elle vous siérait à merveille, M. le maréchal, et elle sera la vôtre quand « vous voudrez : vous connoissez, et vous seul pouvez « lever l'unique obstacle qui m'empêche, à mon grand « regret, de la laisser dès ce moment entre vos mains. » — Turenne la lui rendit aussitôt, en disant avec un redoublement marqué de son embarras habituel, qu'il se sentoit trop honoré et trop récompensé par un témoignage si flatteur de bienveillance, et que son cœur le préféroit à toutes les dignités : « mais, ajouta-t-il, « l'attachement que votre majesté montre pour sa religion, est une leçon dont je dois profiter pour rester « fidèle à la mienne. » Ce trait est beau assurément, et je suis disposé à croire qu'il est vrai ; mais puisque ni Mascaron, ni Fléchier n'ont fait allusion au refus de l'épée de connétable, j'en conclus, non que ce refus

n'a pas eu lieu, mais que certaines convenances ont empêché les deux orateurs d'en parler : je suis donc fâché que l'auteur de l'*Essai* ait mieux aimé punir de telles omissions, que les expliquer et les excuser, et je me garderois bien de dire, avec M. le cardinal Maury, que l'Oraison funèbre de Turenne, par Fléchier, est à refaire, parce qu'il n'y est question ni de Bossuet, ni du refus de l'épée de connétable : car, malgré ces omissions, ce discours est un chef-d'œuvre de l'art, et mon avis est qu'il ne faut pas refaire les chefs-d'œuvre : il ne faut pas même refaire l'*Essai sur l'Eloquence de la Chaire*, quoi qu'en dise un critique fort indiscret ; c'est un ouvrage plein d'instruction et d'intérêt, dont la première édition demandoit quelques additions, et dont la seconde demande quelques retranchemens,

§. IV.

3 février 1811.

J'AI cru devoir consacrer un certain nombre d'articles à cet ouvrage, dans lequel un orateur illustre expose les principes, analyse les secrets, et développe les ressources de l'art qu'il a pratiqué avec tant de gloire, et auquel il doit en partie sa renommée : la réputation de l'auteur exigeoit de la critique cette mesure d'attention, plus encore peut-être que l'importance du livre, quoique un traité de *Réthorique* soit toujours un ouvrage de marque, lorsqu'il est rédigé par un écrivain qui s'est montré lui-même très-éloquent, avant d'indiquer aux autres les routes qui conduisent à l'éloquence : routes connues sans doute, mais où le talent seul peut marcher avec succès, où lui seul peut nous guider avec assurance.

Dirigé par ces motifs , j'ai donné d'abord une idée générale de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* ; et comme l'ensemble de ce traité mérite les plus grands éloges ; comme cet ouvrage , dans sa totalité , est un des meilleurs , des plus instructifs et des plus intéressans du même genre , je n'ai pas cru pouvoir lui accorder trop de louanges dans mon premier article ; mais l'ouvrage même le plus louable prête toujours à la critique , et ce n'est point sans quelque peine que je me suis vu forcé de relever , dans un second extrait , des opinions qui m'ont paru aussi hasardées qu'ingéniuses et piquantes , des jugemens qui me semblent avoir l'attrait du paradoxe plutôt que le sceau du goût et la solidité de la raison , des vues plus propres à répandre un air d'originalité sur un livre qu'à le recommander par ce sentiment continu du vrai , dont l'interruption blesse le lecteur de bon sens dans tous les genres d'ouvrages , et particulièrement dans les compositions didactiques , dans celles qui ont pour but de l'instruire encore plus que de lui plaire et de l'intéresser.

Lorsque la critique se tient à la hauteur des généralités , son ministère , toujours aussi désagréable pour les auteurs que salulaire pour les lettres , a quelque chose de moins âpre et de moins offensif ; mais il faut bien qu'elle descende aux détails : car les détails sont des faits , et les généralités ne sont que des assertions. Dans un troisième article , j'ai examiné de plus près certaines particularités ; j'ai approfondi , avec une attention peut-être un peu minutieuse , certaines idées qui me sembloient manquer de justesse et de vérité ; mais quand on presse de cette manière un écrivain qui n'est pas seulement un homme de lettres , on risque de ne point paroître ob-

server assez religieusement les égards qui lui sont dus, et je crains que mon troisième extrait n'ait eu un caractère d'exacitude un peu trop prononcé; cependant, il me semble que l'hommage le plus flatteur qu'on puisse rendre au talent, c'est de porter un œil très-attentif sur ses productions, d'en exalter les perfections avec chaleur, d'en indiquer les défauts avec sévérité, et j'ai toujours pensé que quelles que fussent les dignités d'un écrivain, quand on le considère comme tel, le talent est toujours le premier de ses titres.

Il me reste à parler de la diction de cet *Essai*. Je pourrais, sans doute, me dispenser de ce soin : car le style de M. le cardinal Maury est bien connu; et l'attention de noter quelques négligences, quelques inégalités, quelques inexactitudes, soit dans le choix des expressions, soit dans le tour des phrases et dans la construction des périodes, paroîtroit ici plus affectée que nécessaire; mais si un critique peut s'abstenir, dans certaines circonstances, d'indiquer des fautes, de montrer des taches, il doit toujours s'empresser de faire connoître les beautés; et il y en a beaucoup dans la diction de cet ouvrage, où l'éloquence semble dicter elle-même ses propres lois.

Il est généralement écrit d'un style oratoire : on sent que les préceptes du grand art de bien dire y sont donnés par un orateur dont le talent s'anime et l'imagination s'enflamme à la seule idée d'un art qu'il a si honorablement cultivé pendant toute sa vie. Voyez avec quelle noblesse, et par quelle période imposante et harmonieuse l'auteur débute : « C'est sans doute, dit-il, une grande
« et belle institution, que d'avoir réuni les hommes
« dans un temple pour les instruire de leurs devoirs;

« d'avoir établi des cours publics d'entretiens approfondis
 « entre la religion et la conscience; d'avoir contre-ba-
 « lancé l'impunité du présent par la justice de l'ave-
 « nir; d'avoir armé les orateurs sacrés de toute la puis-
 « sance de la parole, pour combattre les vices, éveiller
 « la foi, remuer le cœur, ébranler l'imagination, sub-
 « juguer la volonté, et enchaîner toutes les passions
 « sous le joug de la loi par les liens les plus intimes des
 « intérêts éternels; d'avoir appelé chaque héraut de
 « l'Évangile à une si haute mission, en lui disant: Viens
 « occuper dans le sanctuaire la place de Dieu même;
 « toutes les vérités morales t'appartiennent; tous les
 « hommes ne sont plus devant toi que des pécheurs et
 « des mortels, et les dépositaires du pouvoir ne se dis-
 « tinguent à ta vue que par de plus grandes obligations,
 « de plus redoutables dangers, et la perspective d'un
 « plus sévère jugement; découvre à tes auditeurs le tri-
 « bunal suprême de la justice, les asiles de l'humanité
 « souffrante, les chaumières, les tombeaux, les abîmes
 « de l'éternité, et fais-en sortir des leçons utiles à la
 « terre, en forçant l'homme de devenir lui-même son
 « accusateur et son juge, dans le secret de ses pensées
 « et dans la solitude de ses remords. »

On ne pouvoit donner une plus haute idée du ministère évangélique, ni s'exprimer dans un style plus magnifique et mieux approprié à la grandeur du sujet; mais il m'a semblé nécessaire de souligner un des membres de cette belle période, malgré ma résolution de ne point faire la guerre aux mots; et, au fond, ce ne sont point les mots qui m'arrêtent ici, mais la pensée. L'auteur dit que c'est une belle institution d'avoir contre-balancé l'impunité du présent par la justice de

l'avenir ; c'est , je crois , la religion elle-même qui établit cette grande compensation , et non pas l'institution des prédications évangéliques et des discours de la chaire. Cette pensée ne paroît donc pas avoir un rapport direct avec les différens attributs qui appartiennent à l'éloquence sacrée , et dont cette période renferme la brillante énumération ; il seroit d'ailleurs peu convenable de donner le nom d'*institution* , qui rappelle toujours l'idée des établissemens de la sagesse humaine , à cette loi redoutable et consolante de la justice divine ; qui répare dans un avenir éternel les désordres du présent , qui passe.

Chaque page de ce traité m'offriroit quelque heureuse citation à faire , si je pouvois transcrire dans cette feuille tout ce que j'admire dans l'ouvrage de M. le cardinal Maury : les portraits des principaux orateurs sacrés et profanes en forment le plus beau comme le plus naturel ornement ; ils y sont tracés de main de maître , et peints des couleurs les plus vives et les plus frappantes. Je ne crois pas qu'il fût possible de caractériser Bossuet avec plus de justesse et avec plus d'éloquence ; l'auteur vient de parler de Démosthènes , et poursuit en ces termes : « Au seul nom de Démosthènes , mon admiration me rappelle celui de ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance , l'homme le plus éloquent de notre nation. Que l'on se représente donc un de ces orateurs que Cicéron appelle véhémens , et en quelque sorte tragiques , qui , doués par la nature de la souveraineté de la parole , et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlans comme la foudre , s'élèvent au-dessus des règles et des modèles , et portent l'art à toute la hauteur de leurs propres conceptions ; un

« orateur qui , par ses élans , monte jusqu'aux cieux ,
 « d'où il descend avec ses vastes pensées , agrandies
 « encore par la religion , pour s'asseoir sur les bords
 « d'un tombeau , et abattre l'orgueil des princes et des
 « rois devant le Dieu qui , après les avoir distingués sur la
 « terre , durant le rapide instant de la vie , les rend tous
 « à leur néant , et les confond à jamais dans la poussière.
 « de notre commune origine ; un orateur qui a montré ,
 « dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde , le
 « premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré
 « les lettres , et qu'on peut placer , avec une juste con-
 « fiance , à la tête de tous les écrivains anciens et moder-
 « nes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain ;
 « un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi
 « originale que ses idées , qui donne à ses expressions
 « un tel caractère d'énergie , qu'on croit l'entendre
 « quand on le lit , et à son style une telle majesté d'élo-
 « cution , que l'idiome dont il se sert semble changer de
 « caractère , et se diviniser en quelque sorte sous sa
 « plume ; un apôtre qui instruit l'univers en pleurant
 « et en célébrant les plus illustres de ses contemporains ,
 « qu'il rend eux-mêmes , du fond de leur cercueil , les
 « premiers instituteurs et les plus imposans moralistes
 « de tous les siècles , qui répand la consternation autour
 « de lui , en rendant , pour ainsi dire , présens les mal-
 « heurs qu'il raconte , et qui , en déplorant la mort d'un
 « seul homme , montre à découvert tout le néant de la
 « nature humaine ; enfin , un orateur dont les discours
 « inspirés ou animés par la verve la plus ardente , la plus
 « originale , la plus véhémence et la plus sublime , sont
 « en ce genre des ouvrages absolument à part , des ou-
 « vrages où , sans guide et sans modèle , il atteint la

« limite de la perfection , des ouvrages classiques consa-
 « crés , en quelque sorte , par le suffrage unanime du
 « genre humain , et qu'il faut étudier sans cesse , comme
 « dans les arts on va former son goût et mûrir son
 « talent à Rome , en méditant les chefs-d'œuvre de
 « Raphaël et de Michel-Ange. — Voilà le Démosthènes
 « français ! voilà Bossuet ! On peut appliquer à ses écrits
 « oratoires l'éloge si mémorable que faisoit Quintilien
 « du Jupiter de Phidias , lorsqu'il disoit que cette statue
 « avoit ajouté à la religion des peuples. »

Les personnes d'un goût très-difficile et très-vétillieux , pourront reprendre , dans le commencement de ce morceau , une certaine surcharge de figures , que l'ardente imagination de l'écrivain a , pour ainsi dire , précipitées les unes sur les autres , et que son goût n'a pas assez nuancées et fondues ; elles pourront être blessées , dans quelques autres endroits , d'une certaine audace d'expression qui respire la verve , et que la réflexion n'a peut-être pas assez mesurée ; mais aucun esprit sensible à l'éloquence ne pourra s'empêcher d'admirer le bel ensemble et la masse totale de ce morceau , le style chaud dont il est écrit , la richesse et la variété des couleurs dont il étincelle , l'énergie profonde qui s'y fait remarquer , l'heureuse et dominante inspiration dont il porte le caractère , et dont il communique le sentiment.

Il n'est pas inutile de rapprocher de ce morceau celui que M. Thomas a composé sur le même sujet , dans son *Essai sur les Eloges*. Ces sortes de comparaisons sont , en littérature , le meilleur moyen de juger du mérite des auteurs : « Bossuet est , dans la classe des hommes « éloquens , dit M. Thomas , ce qu'est Homère et Milton « dans celle des poètes : une seule beauté de ces grands

« écrivains fait pardonner vingt défauts; jamais surtout
 « orateur sacré n'a parlé de Dieu avec tant de dignité
 « et de hauteur : Bossuet semble *déployer aux hommes*
 « *l'intérieur de la Divinité et la secrète profondeur*
 « de ses plans; la divinité est dans ses discours, comme
 « dans l'univers, *remuant tout; agitant tout*; cepen-
 « dant l'orateur suit de l'œil cet ordre caché; dans son
 « éloquence sublime, il se place entre Dieu et l'homme;
 « il s'adresse à eux tour à tour; souvent, il offre le
 « contraste de la fragilité humaine et de l'immuabilité
 « de Dieu qui voit s'écouler les générations et les siècles
 « comme un jour; souvent il nous réveille par le rappro-
 « chement de la gloire et de l'infortune, de l'excès de
 « la grandeur et de l'excès de la misère; il traîne l'or-
 « gueil humain sur les bords des tombeaux : mais après
 « l'avoir humilié par ce spectacle, il le relève tout à
 « coup par le contraste de l'homme mortel et de
 « l'homme entre les bras de la Divinité. »

Cet extrait n'est qu'une partie du long morceau de M. Thomas sur Bossuet; mais le reste ne présente ni un style plus rapide, ni un ton plus vigoureux; il ne faut pas avoir un goût bien délicat, ni bien exercé, pour sentir combien M. le cardinal Matry s'élève, dans cet endroit, au-dessus de M. Thomas. Sa manière est aussi riche que celle de M. Thomas est aride; son expression est aussi vive et aussi entraînante que celle de l'auteur de *l'Essai sur les Eloges* est froide et lente : chacune des phrases de M. Thomas a trop l'air d'avoir été méditée, combinée, faite à part; chacune de ses pensées semble trop indépendante de celles qui la précèdent et de celles qui la suivent; M. Thomas n'a que deux méthodes, qui sont deux excès : tantôt il fait

des périodes infinies, qui remplissent des pages entières; tantôt il procède par phrases coupées et détachées les unes des autres. Tout est fondu d'un seul jet dans le style de M. le cardinal Maury : tout est lié, tout marche d'ensemble; M. Thomas, dans la pompe toujours affectée de sa diction, est toujours froid; M. le cardinal Maury, dans l'abandon de son éloquence, quelquefois un peu négligée, se fait pardonner quelques incorrections, quelques traits d'un goût moins pur, à force de chaleur, de verve et d'intérêt : peu d'ouvrages de littérature et de critique offrent une lecture plus attachante que *l'Essai sur l'Eloquence de la Chaire*.

§. V.

12 mai 1811.

PARMI les panégyriques, les éloges et les discours que présente cette nouvelle édition de *l'Essai sur l'Eloquence*, comme autant d'exemples joints aux préceptes, on regrettera toujours de ne pas trouver le chef-d'œuvre du talent de l'auteur, et sans doute, une des plus brillantes productions de l'éloquence française, le panégyrique de saint Vincent de Paul; ce discours qui a laissé une impression si vive et si durable dans l'esprit de ceux qui l'ont entendu, et qui fut signalé par un de ces rares triomphes, où le pouvoir de l'éloquence et l'empire du talent se montrent avec éclat. En effet, ce fut à la voix de l'orateur que l'ancien gouvernement, par un ordre tardif, fit élever à la gloire de saint Vincent de Paul cette statue que nous avons vu paroître dans des temps si extraordinaires, et avec une inscription digne

dé ces temps. Il n'appartient qu'aux hommes véritablement éloquens d'obtenir des succès de ce genre, et jamais nous ne jetterons les yeux sur la statue de saint Vincent de Paul, sans nous souvenir du discours qui, pour ainsi dire, la commanda : la gloire du héros et celle du panégyriste sont désormais inséparablement unies.

Les autres morceaux oratoires, que l'illustre auteur a cru devoir publier à la suite de ses théories sur les diverses parties de l'éloquence sacrée, se rattachent à des circonstances et à des époques plus ou moins solennelles : on voit briller l'aurore de son talent dans cet Eloge de Fénélon, qui n'obtint, il est vrai, que l'*accessit* dans le concours de l'Académie française, mais qui partagea le prix dans le jugement de l'opinion publique ; bientôt le jeune orateur, que ses premiers essais montraient et recommandoient à la renommée, prononce le panégyrique annuel de saint Louis devant cette même Académie qui venoit d'encourager les prémices de sa réputation naissante. Le clergé de France veut l'entendre dans une de ses assemblées, et l'éloge de saint Augustin, que l'orateur choisit pour cette circonstance, ajoute à l'idée qu'on s'étoit déjà formée de son éloquence ; enfin, après un long intervalle de silence, M. le cardinal Maury est rappelé dans l'Académie française sortie de ses ruines, et fait retentir de nouveau parmi nous cette voix qui, semblable à celle du premier des orateurs romains, avoit été long-temps étouffée par le bruit confus et tumultueux des orages politiques. A ces quatre discours, recueillis dans cette édition, l'auteur a joint un morceau également remarquable, intitulé : *Discours préliminaire pour servir de préface à la première édition des*

Sermons de Bossuet. Ce discours est plein de cet enthousiasme que les ouvrages de Bossuet sont si capables et si dignes d'inspirer, et qu'ils ont inspiré particulièrement à M. le cardinal Maury, le plus zélé panégyriste, et un des imitateurs les plus heureux de ce grand homme. Il faut le dire cependant, les *Sermons de Bossuet*, malgré les traits de génie dont ils étincellent en quelques endroits, n'ont pas atteint, dans l'opinion des connoisseurs, ce degré d'estime auquel l'éloquence et l'admiration de M. le cardinal Maury ont voulu les élever. Et après tout, Bossuet n'a-t-il donc pas assez de la gloire de ses incomparables Oraisons funèbres, de ses belles Dissertations théologiques, de son sublime Discours sur l'*Histoire Universelle*? Faut-il, pour rehausser le monument de sa renommée, y joindre quelques matériaux informes, empreints parfois du sceau de son génie, et plus souvent infectés de la rouille d'une époque où le goût n'étoit pas encore épuré, où l'éloquence française étoit encore sauvage, et notre littérature à demi barbare?

J'avoue qu'il est dans ses *Sermons* un certain nombre de traits que l'on présente à notre enthousiasme, et que je ne saurois admirer. Par exemple, l'auteur du discours préliminaire veut qu'on remarque une *importante simplicité* dans la phrase suivante, où l'orateur exhorte les rois à punir le crime : « *Etendez vos longs bras*, qui vont chercher les méchans, et qui peuvent les atteindre jusqu'aux extrémités de votre empire. » Aucune autorité littéraire, quelque grave, quelque respectable qu'elle soit, ne pourra me persuader que ces *longs bras* ne font pas un très-mauvais effet : c'est là une de ces images qu'admettoit le

génie naissant de Bossuet quand il composoit ses *Sermons*, et que son goût perfectionné rejetoit quand il travailloit à ses *Oraisons funèbres*. Je trouve dans une autre citation une image qui n'est guère plus digne d'admiration : «..... C'est de là que sortira l'indignation de sa juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été *détrempée dans la source même des grâces*. » On ne conçoit guère, il faut en convenir, ce que c'est qu'une indignation *détrempée* dans la source même des grâces : il y a plus de mauvais goût que d'énergie dans une telle expression. Je ne puis goûter non plus cette espèce de *cascade* par laquelle Bossuet nous peint les humiliations du Christ « Il est comme tombé du sein de son père dans celui d'une femme mortelle ; de là dans une étable ; et de là encore, par divers degrés d'abjection, jusqu'à l'infamie de la croix, jusqu'à l'obscurité du tombeau. » La pensée que renferme cette phrase est fort belle et fort solide ; mais la manière dont elle est rendue a, si je ne me trompe, quelque chose de très-choquant et même de ridicule. Je me permettrai une observation générale : les fautes que commettent les hommes de génie sont d'ordinaire saillantes comme les beautés mêmes que leur talent produit ; les unes et les autres font une forte impression sur l'esprit, mais la prévention nous empêche souvent de bien démêler la nature de l'impression que nous avons reçue : nous nous croyons quelquefois *frappés* lorsque nous ne sommes que *choqués* ; et confondant les beautés et les fautes, parce que nous confondons les sensations qu'elles nous font éprouver, nous mettons l'admiration à la place de la critique, et la force de l'impression nous fait sur sa nature une illusion dont le premier principe est dans

Fidée que nous nous sommes formée de l'écrivain qui nous occupe. Ainsi, quand nous rencontrons dans Bossuet un trait de mauvais goût, le préjugé où nous sommes que son génie n'enfante que des traits sublimes, joint à la brusque secousse que produit la faute, nous fait prendre cette faute même pour une beauté, et nous nous extasions sur un défaut, en croyant admirer une perfection : cette erreur est très-commune. Je reviens aux discours de M. le cardinal Maury.

Ce qui me semble caractériser sa manière dans le genre oratoire, c'est particulièrement la richesse et l'abondance, ce que Cicéron et tous les rhéteurs latins ont appelé *copia dicendi*. Dès son début, cette éminente qualité se fait remarquer dans sa composition : peut-être même y est-elle accompagnée de cet excès, de cette surcharge, dont elle est toujours si voisine. La seconde partie surtout de l'*Eloge de Fénelon* me paroît un peu redondante. On sent que l'auteur auroit pu faire un choix plus sévère parmi ses nombreux matériaux, resserrer quelques endroits dans un cadre plus restreint, et diriger avec plus d'économie le cours entraînant de ses pensées fécondes ; mais ce morceau est plus véritablement éloquent que le discours qui fut couronné : il y règne une vivacité d'élocution, une chaleur, un mouvement, que le talent pur et correct de M. de Laharpe ne connut jamais. Les compositions académiques de ce dernier sont des dissertations faites avec jugement, plutôt que des discours composés avec verve. Le style de son *Eloge de Fénelon* est d'une exactitude et d'une élégance singulièrement remarquables ; mais ces précieux avantages n'ont la totalité de leur valeur que lorsqu'ils sont animés de ce feu qui doit vivifier tous les détails du style comme toutes

les parties de la composition; de ce feu qui, suivant son degré de force et d'intensité, fait l'orateur ou le poète, et sans lequel il n'existe ni poésie ni éloquence. L'auteur des discours dont je rends compte en est abondamment pourvu : tout vit, tout se ment sous sa plume; et si le prix avoit dû être donné à celui des deux Discours qui remplit le mieux l'attente du lecteur, qui répond le mieux à l'intérêt, à l'amour, à l'admiration, à tous les sentimens qu'excite le nom de Fénelon, qui laisse dans l'ame l'impression la plus sensible et la plus profonde, et qui retentit le plus long-temps dans le cœur, il me semble que M. de Laharpe n'eût pas remporté la palme. Il est vrai qu'on peut désirer quelquefois dans l'ouvrage de son concurrent cette pureté de style, cette délicatesse de goût, cette sobriété, cette mesure, peut-être même cette facilité de l'expression, cette netteté des tournures, qui distinguent l'orateur couronné; mais si l'un des deux l'emporte par l'élégance des détails et le mérite de la diction, l'autre a pour lui, sans contredit, un mérite non moins important et non moins essentiel, dans toutes les compositions de l'art, celui de l'effet total,

Je voudrois pouvoir m'étendre davantage et sur cet Eloge et sur le grand homme qui en est l'objet : je n'oublierois pas de parler des critiques que l'on vient de faire du style de Fénelon, dans un ouvrage publié récemment, et remarquable à beaucoup d'égards. Il est difficile de concevoir pourquoi madame la comtesse de Genlis s'attache à relever quelques négligences, quelques répétitions de mots, quelques légères incorrections dans ce style harmonieux, enchanteur, que les Grâces elles-mêmes semblent avoir inspiré; dans cette diction qui

joint tous les attraits de la plus aimable poésie à toute la liberté de la prose la plus facile, dont aucune langue n'a fourni le modèle, et qui honore la nôtre, où elle est unique : madame de Genlis ignoroit-elle que quelques fils d'une matière moins pure et moins précieuse n'ôtent rien au prix d'un tissu d'or et de soie ?

Le panégyrique de saint Louis a exercé le talent d'un grand nombre d'orateurs : cet éloge étoit de fondation ; tous les ans, un nouveau prédicateur le prononçoit en présence de l'Académie française, le jour de saint Louis : Voltaire, qui s'est essayé dans tous les genres, a prêché aussi ce panégyrique, non pas, il est vrai, en personne, mais par l'organe d'un ecclésiastique, qui certainement dût croire que jamais meilleur éloge de saint Louis n'avoit été et ne seroit prononcé, et qui se trompa. Le discours composé par Voltaire, et inséré dans le recueil de ses Œuvres, est extrêmement médiocre. Il a manqué plus d'un genre de talent à cet homme universel, qui voulut réunir sur sa tête toutes les palmes et toutes les couronnes : il ne fut ni bon poète lyrique, ni bon poète comique, ni bon fabuliste, ni bon chansonnier, ni bon auteur d'opéras sérieux, ni bon auteur d'opéras comiques, ni bon orateur : le talent oratoire lui est totalement étranger. Je crois que de tous les panégyriques de saint Louis, prononcés dans la même occasion, le plus digne de mémoire est celui de M. le cardinal Maury. Un critique, qui traite quelquefois cet orateur avec beaucoup de sévérité, M. de Laharpe, s'exprime ainsi dans sa Correspondance avec le grand-duc de Russie : « M. l'abbé Maury prêcha le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française, et ce fut un des meilleurs qu'on eût encore fait. » Le plan en est conçu

avec autant de magnificence que de justesse : l'orateur montre saint Louis créateur de son siècle, et saint Louis bienfaiteur de tous les siècles qui l'ont suivi. C'est dans ce discours que se trouve cette phrase célèbre qui fut répétée depuis par M. de Malesherbes, après le rappel des parlemens : « Il fut grand sur le trône par la justice, qui est la bienfaisance des rois. » La question des *Croisades* y est traitée avec sagesse; on y reconnoît partout un orateur qui a fait une étude approfondie de notre histoire, et à qui cette étude fournit de grandes vues : le politique s'y montre autant que le moraliste. Ce n'est pas là un simple morceau de rhétorique, un tissu plus ou moins heureux de phrases brillantes et de périodes artistement entremêlées et cadencées; c'est une composition pleine d'idées, d'éloquence et d'intérêt : elle annonçoit l'orateur qui devoit un jour passer avec succès de la tribune sacrée dans la tribune politique.

M. le cardinal Maury ne parla pas devant l'assemblée du clergé avec moins de distinction que devant l'Académie française. Les mêmes qualités que j'ai fait observer dans les discours précédens se reproduisent avec le même éclat dans l'éloge de saint Augustin : grandeur dans le plan, richesse dans les détails, noblesse dans les pensées, énergie, chaleur, véhémence dans le style. Je crois cependant que la diction de l'éloge de saint Louis a plus de correction, de netteté, de facilité, d'harmonie : il me semble que ce discours est celui dans lequel l'orateur a été le plus heureusement inspiré; et s'il falloit choisir entre les quatre morceaux oratoires que renferme ce recueil, je donnerois, sans balancer, la palme au panégyrique de saint Louis.

Le discours que M. le cardinal Maury prononça dans l'Institut, lors de sa nouvelle réception, ce discours si diversement jugé, reparoît ici : l'auteur a pris le sage parti de le couper en deux, et chacune de ces deux portions forme encore une harangue d'une dimension très-raisonnable : l'éloge de M. l'abbé de Radonvilliers est d'un côté; le reste est de l'autre; c'est le moyen de ne rien perdre et de contenter tout le monde : ceux qui ont trouvé le discours trop long, pourront, en le lisant, reprendre haleine; ceux qui ne se sont pas plaints de sa longueur, pourront replacer les deux discours l'un dans l'autre.

J'ai fait un grand nombre d'articles sur ces deux volumes, et je n'ai point épuisé la matière : chacun des morceaux dont je viens de parler auroit mérité un article à part, je le sens; mais il faut se borner trop heureux si dans cette justice rapide que j'ai été chargé de rendre publiquement au rare mérite de M. le cardinal Maury, j'ai pu ne rien dérober à la gloire d'un orateur si célèbre, et d'un écrivain si distingué!

XXII.

Madame de Maintenon peinte par elle-même;
ouvrage de madame SUARD.

27 juin.

ON a déjà parlé de ce livre, dans ce journal, avec autant d'étendue que de justesse; je ne dirai donc qu'un mot de la seconde édition.

Il y a toujours deux questions à faire quand il s'agit d'un nouvel ouvrage : Est-il solide? est-il agréable? La

plupart des lecteurs se bornent même à la dernière : c'est l'amusement, le plaisir qu'on cherche généralement dans la lecture.

La seconde question, qu'on peut regarder comme la plus importante, est résolue à l'égard de ce livre, et la solution est toute en sa faveur : c'est un livre très-agréable ; aussi le succès n'a-t-il pas été équivoque. Le prompt débit de l'ouvrage est une preuve incontestable de ce succès : deux mois ont suffi pour épuiser la première édition et pour donner lieu à la seconde.

Tout le monde sait aujourd'hui que l'auteur de ce livre est une femme, et son nom même n'est plus un secret : il me semble que le sexe de l'écrivain ajoute à l'intérêt de l'ouvrage.

La cause de madame de Maintenon est plaidée devant la postérité par une dame qui a le droit de se charger de cette cause, puisqu'elle a de l'esprit, du talent, du goût, et des intentions pures ; si quelques parties du plaidoyer peuvent faire murmurer la justice, le zèle de l'avocat se recommande au moins par la bienséance : on aime à voir une femme employer son éloquence à faire valoir les qualités, et à pallier les défauts d'une des personnes qui ont répandu le plus d'éclat et d'illustration sur son sexe.

L'ouvrage est un éloge, un panégyrique, ou, si l'on veut, une apologie oratoire ; le style même est du genre : la phrase est pompeuse, et même un peu trop ; la marche et le tour tout-à-fait académiques ; l'auteur n'auroit pas écrit, n'auroit pas dû écrire autrement, si l'éloge de madame de Maintenon avoit été proposé au concours, et qu'elle eût voulu disputer le prix.

Il faut dire pourtant que tout l'ouvrage repose sur

des faits, si l'on veut donner ce nom à des extraits des lettres de madame de Maintenon; et ces extraits, faits avec soin, contribuent beaucoup à le rendre intéressant: ces lettres sont si bien écrites, d'un style si pur, si noble et si simple! elles sont si pleines de lumière, de justice et de raison! le bon goût s'y fait si bien sentir! elles sont ornées de tout ce que le sentiment des bienséances a de plus délicat et de plus exquis!

D'ailleurs, l'auteur a choisi ce qu'elles renferment de plus curieux, de plus piquant, de plus attrayant: elle a rassemblé, rapproché tous ces passages; elle en a formé, avec beaucoup d'art, un tissu précieux et brillant, qui conduit agréablement le lecteur ébloui depuis le commencement de l'ouvrage jusqu'à la fin.

Mais ces extraits, si habilement enchaînés, liés entre eux par des transitions si heureuses, sont-ils des argumens bien solides? forment-ils un corps de preuves aussi fort que paroît le croire l'auteur dans l'ingénuité de ses pensées et de son admiration? Je me plais à répéter ici ce qu'a dit, sur ce sujet, l'homme de lettres judicieux et spirituel qui a rendu un compte si avantageux, dans ce même journal, de la première édition. Écoutons M. Hoffman:

« Sans doute, disoit-il, des entretiens familiers, des lettres confidentielles décèlent ordinairement le caractère du personnage, et révèlent des secrets ignorés du public; mais une femme aussi habile (madame de Maintenon), parvenue à une fortune inespérée, assise près du trône, et presque dessus, ne dit rien et n'écrit rien qui puisse la compromettre: elle savoit très-certainement que ses lettres exciteroient une vive curiosité et feroient une grande sensation; elle n'a donc pas écrit, comme le vulgaire des femmes, tout ce

« qui lui passoit par la tête..... Madame de Maintenon ,
 « dit Voltaire, *semble avoir prévu que ses lettres se-*
 « *roient un jour publiques.* Il suffit d'en lire quelques-
 « unes pour adopter l'opinion de Voltaire, et pour re-
 « garder comme une certitude ce qu'il regarde comme
 « une probabilité. »

Ces réflexions me paroissent d'une justesse parfaite : madame de Maintenon *ne se peint point* dans ses lettres; elle n'y peint que son esprit, qui étoit sage, en même temps qu'il étoit extrêmement vif et lumineux; son caractère, ses vraies pensées, ses affections, ses passions, demeurent dans l'ombre : on voit une femme de tête, qui marche toujours vers son but d'un pas mesuré, ferme et sûr, mais qui n'indique pas sa route. Elle étoit adroite, habile, politique; donc *elle ne s'est point peinte elle-même* dans ses lettres : ce qui n'empêche point qu'on ne les parcoure avec beaucoup de plaisir et de fruit, et qu'on ne lise l'ouvrage qui en contient les passages les plus remarquables, avec le plus vif intérêt.

Quelle différence entre madame de Maintenon et madame de Sévigné ! La même qu'entre les positions de ces deux dames : l'une jouissoit d'un coup d'œil, d'un mot, de la moindre faveur de Louis XIV, avec une naïveté, avec une candeur, qui ne lui permettoient ni de contenir sa joie, ni de mesurer ses expressions; l'autre aspirait à subjuguier le monarque avec une ambition pleine de sang-froid et de réserve, qui ne lui permettoit aucun épanchement.

L'âme de madame de Sévigné est dans ses lettres; c'est ce qui leur donne tant de prix : on y voit une femme et une mère, des tendresses maternelles, des foiblesses d'esprit et de cœur, des impressions, des caprices, des mé-

disances, des engouemens, des frivolités, des accès de vanité, des élans de dévotion, du babil, et tout cela accompagné d'une imagination vive, légère, folâtre et forte à la fois, qui fournit en abondance des tours originaux, des expressions pittoresques, des mots pleins d'énergie, des saillies d'un bonheur extraordinaire: c'est la nature dans toute sa franchise.

Les lettres de madame de Maintenon ont un tout autre caractère; elles sont composées avec plus de régularité, parce qu'elles sont écrites avec plus de méditation: quoique le style en soit admirable, elles paroissent sèches et froides en comparaison de celles de madame de Sévigné; elles sont pleines de bon sens et de retenue: elles montrent partout un esprit maître de lui-même, et qui règle et domine ses impressions plus qu'il ne faut pour être parfaitement aimable: c'est l'art dans tout son raffinement.

Jetez les yeux sur toutes les maîtresses de Louis XIV, sur cette sensible et touchante la Vallière, qui reporta dans le sein de la religion toutes les tendresses que repoussoit un amant refroidi; sur cette vive Montespan, si impétueuse dans ses affections, dont l'orgueil étoit dénué de tout artifice, et dont l'amour excluait tout calcul; sur cette Fontange, dont l'extrême jeunesse aimoit le roi comme elle eût aimé un simple berger, et qui, sous les pavillons du luxe, avoit la simplicité des chaumières: et voyez arriver sur leurs pas et entre elles la sévère madame de Maintenon, avec ses sentences pédautesques, sa dévotion réfléchie, et ce faste de vertu, qui, en aspirant au cœur du maître, le régente quelquefois avec dureté; voyez comme elle ne consent à être amante qu'à condition qu'elle sera reine: vous recon-

noissez sans doute la supériorité de ses moÿens et de son esprit; mais vous inspire-t-elle autant d'intérêt, avec tout son génie, que ces autres femmes avec toutes leurs foiblesses?

Je n'ai jamais aimé madame de Maintenon, et ce nouveau livre ne m'a point converti; mais il a opéré des conversions plus importantes, et, chose étonnante, la première de toutes est celle du mari même de la personne à qui nous le devons! Les maris sont rarement convertis par leur femme; écoutons-le lui-même raconter ce miracle conjugal: « J'avois lu à peu près tout ce qui a été
 « écrit sur madame de Maintenon, dit-il avec humilité,
 « et j'en avois conservé le souvenir comme d'une fem-
 « me distinguée parmi les personnes les plus distinguées
 « de son sexe, par la supériorité de son esprit, par la
 « noblesse de son caractère, et par la sagesse de sa con-
 « duite; mais ces perfections ne me paroissoient pas
 « sans quelques taches: je lui reprochois, comme beau-
 « coup d'autres, d'avoir eu part aux persécutions des
 « protestans, de n'avoir pas défendu avec assez de cha-
 « leur la cause de deux amis tels que Fénélon et Ra-
 « cine; d'avoir donné de foibles conseils à Louis XIV,
 « dans les dernières années de son règne; mais après
 « avoir lu l'ouvrage qu'on m'a communiqué, je me
 « suis étonné d'avoir pu conserver une prévention si in-
 « juste, si peu fondée, si contraire aux documens au-
 « thentiques et multipliés que l'histoire nous a transmis
 « sur la vie de cette femme célèbre.» Voilà donc M. Suard
 revenu de ses erreurs!! La grâce maritale a opéré. Je
 crains que beaucoup d'autres ne soient pas aussi sensi-
 bles aux argumens du nouveau livre, et ne meurent
 dans l'impénitence finale: il y aura beaucoup de lec-

teurs et peu d'appelés. L'ouvrage est plein d'agrément : il plaira ; il restera ; mais il n'est pas du nombre de ceux qui produisent de grands changemens dans les opinions des hommes : n'est-ce donc pas assez, sur un pareil sujet, de plaire et d'intéresser ?

XXIII.

Quelques observations sur le Rapport du Jury de l'Institut, relatif aux prix décennaux.

30 juillet.

C'EST un grand et noble spectacle, en littérature, de voir toutes les académies dont l'Institut de France se compose, porter des regards attentifs sur les productions de tout genre qu'ont fait éclore les dix premières années du dix-neuvième siècle, les peser, les comparer entre elles, prononcer un jugement, et soumettre leur sentence à l'examen sévère de l'opinion publique. Que ne doivent point attendre les lettres françaises d'une si belle et si sublime institution ? Quel avenir brillant ne leur promet-elle pas ? Jamais rien de si grand n'a été conçu pour honorer le talent et pour l'encourager ; mais ne serions-nous pas trop heureux si l'état présent des lettres répondoit à toute la grandeur de cet établissement ? Avouons-le, il existe une disproportion sensible entre la magnificence de cette pensée et l'état actuel de notre littérature. Les genres, que l'on doit placer au premier rang, ne présentent rien qui soit digne des nobles distinctions offertes au génie : quelque violente qu'ait été la fureur des spectacles dans l'espace de temps marqué pour le concours, le jury n'a trouvé aucune comédie qui méritât

d'être couronnée ; la tragédie a été plus heureuse ; mais peut-elle se féliciter de son bonheur ? Il y a sans doute beaucoup de talent dans l'ouvrage de M. Renouard ; mais ce talent ressemble-t-il au génie dramatique ? Non, assurément : évidemment né pour la haute poésie , l'auteur des *Templiers* n'a toutefois reçu de la nature que peu de dispositions pour la scène.

Il y a long-temps que notre littérature a perdu l'espérance d'avoir un poème épique : le public n'a pas été peu surpris de voir le jury s'occuper de productions telles que *Charles Martel*, *l'Oreste* de M. Duménil, *la Bataille d'Hastings* de M. Dorion, poèmes qui n'ont fait aucune espèce de sensation, et qu'on ne devoit pas tirer de l'oubli ; mais, en exposant fort bien les raisons de notre indigence, le jury littéraire a cru devoir essayer de la voiler. Il a voulu que la place vacante du poème épique fût remplie d'une manière ou d'une autre, et cet effort l'a conduit à une injustice trop évidente : « Le jury pense, a-t-il dit, qu'une excellente « traduction en vers des poèmes immortels, que le « temps a consacrés, est l'ouvrage de poésie qui approche le plus du genre de talent et de l'étendue de travail « qu'exige l'Épopée : c'est réellement enrichir la nation d'un poème épique, que de lui donner une belle « traduction d'un de ces poèmes ; dans cette idée, il « propose comme dignes de concourir au prix les traductions de *l'Enéide*, par M. Delille et M. Gaston, « et celle du *Paradis perdu*, par M. Delille. » Ce passage du rapport est un tissu de sophismes : jamais le talent qui produit une bonne traduction, ne pourra être comparé avec celui qui produit un bon ouvrage original, parce que l'invention et la disposition qui appartiennent

à l'auteur, mettront toujours une distance infinie entre lui et son traducteur. Ces deux qualités fondamentales de la composition passent d'elles-mêmes de l'original dans la copie, sans coûter au traducteur le moindre effort; et plus le genre de l'ouvrage est élevé, plus elles deviennent importantes : ainsi, l'invention de la fable dans le poëme épique, et la distribution des différentes parties du sujet, sont éminemment l'œuvre du génie : c'est par-là surtout qu'il se signale; point de poëme épique sans ces deux grandes conditions; la meilleure traduction d'un épopée ne peut donc jamais être mise sur le même rang que la composition originale; l'élocution même élève encore de beaucoup le poëte au-dessus de son traducteur : car en la supposant excellente dans ce dernier, et très-voisine du mérite de l'original, c'est de lui qu'elle emprunte toutes ces idées de détail, toutes ces pensées particulières, ces images, ces figures, ces tours, qui sont le fonds du style, et qui constituent l'invention dans cette partie. Je ne prétends pas ici rabaisser la gloire des écrivains qui ont fait passer avec succès dans notre langue les beautés des langues mortes, ou des langues étrangères : je rends justice à leurs travaux et à leurs talens, et je sais reconnoître tout ce que nous leur devons; mais je ne puis m'empêcher de regarder comme très-inconvenant qu'on veuille mettre, pour ainsi dire, les traductions à la place des originaux, et nous faire croire que c'est réellement enrichir la nation d'un poëme épique, que de lui donner une belle traduction d'un poëme de ce genre : je ne pense pas que l'adverbe réellement ait jamais été plus mal employé.

Mais voyons à quel résultat positif conduit ce beau

raisonnement : « Le jury pense que le mérite si rare
« d'avoir produit, dans la période du concours, deux
« ouvrages tels que la traduction de l'*Enéide* et celle
« du *Paradis Perdu*, donne à l'auteur un titre légitime
« à quelque *distinction particulière*. » Voilà certes une
conséquence inattendue ! Pour avoir voulu élever ces
traductions au rang des poèmes originaux, vous les
privez de la récompense qui leur est due comme tra-
ductions : vous exaltez leur gloire au delà de leur mérite,
et vous les trouvez seulement dignes d'une *distinction
particulière* ! Il eût été trop fort de leur donner le prix
du *poème épique* ; et parce que vous vous êtes amusés
à leur créer des prétentions extraordinaires dont vous
ne voulez rien rabattre, et que vous ne pouvez pas sou-
tenir jusqu'au bout, vous leur refusez le prix de la
traduction, et vous ne leur accordez, dans le vague de
vos jugemens, qu'une *distinction particulière* ! Tous
vos sophismes ne seroient-ils donc qu'une ruse, qu'un
vrai tour de passe-passe ; et n'aurez-vous tant loué les
traductions de M. Delille que pour mieux assurer le
prix à celle d'un autre auteur ? Dans ce cas, vous rap-
pelleriez la fameuse maxime de Tacite : *Pessimum
inimicorum genus laudantes* ! Non, Messieurs, nous
n'avons point de poème épique, et nous ne voulons
pas y substituer des traductions ; rendez justice à chacun :
un traducteur est un traducteur ; vous reconnoissez de
grandes beautés dans la traduction de l'*Enéide* par
M. Delille ; le même écrivain a supérieurement rendu
Milton dans notre langue : faites votre devoir, et n'allez
pas considérer que vous lui accordez un autre prix ; car
une justice que vous rendez ne sauroit vous donner le
droit de commettre une injustice ; vous ne multipliez

pas les talens en divisant les prix ; et le mérite peut , sans abus , cumuler les couronnes.

Si le jury veut quelquefois déguiser notre pauvreté , quelquefois aussi il nous fait plus pauvre que nous ne le sommes : on voit qu'il a été embarrassé pour trouver *un ouvrage de littérature qui réunit au plus haut degré la nouveauté des idées , le talent de la composition , et l'élégance du style*. Celui dans lequel il a cru rencontrer ces conditions , est sans doute un ouvrage très-estimable , un ouvrage très-remarquable par le mélange de l'érudition la plus profonde et de la critique la plus éclairée ; mais est-il question ici d'érudition ? Ces termes du décret , *la nouveauté des idées* , ne font-ils pas assez entendre la pensée du législateur ? Et quand on les joint à ces mots , *le talent de la composition , l'élégance du style* , ne reconnoît-on pas qu'il s'agit de vues littéraires , morales et philosophiques , présentées dans un système neuf , dans un ordre original , et revêtues d'un style qui s'écarte des formes vulgaires , plutôt que de recherches historiques ou philologiques , exposées avec clarté dans une dissertation bien conçue ? C'est une des parties dans lesquelles notre littérature a le plus brillé depuis dix ans : trois ouvrages auroient pu , je crois , fixer l'attention du jury : celui de madame de Staël intitulé : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* ; le livre de M. de Bonald sur *la législation primitive* ; enfin , *le Génie du Christianisme* par M. Châteaubriand. Comment est-il arrivé que , dans cette revue générale de toutes nos productions littéraires , le jury n'ait pas même prononcé les titres de ces trois ouvrages ? En est-il qui aient fait plus de sensation dans la décade d'années

fixée pour le concours ? En est-il qui aient relevé d'une manière plus brillante les espérances de notre littérature ? Ils ne sont pas sans doute exempts de défauts et de reproches ; mais ils étincellent de beautés supérieures , et montrent partout cette force de tête ou d'imagination , cette verve d'abstraction philosophique qui enchaîne toutes les idées d'un sujet suivant leurs rapports les plus généraux , qui imprime au style un caractère d'originalité , et répand sur l'expression des couleurs neuves et frappantes. Madame de Staël a conçu un très-beau plan ; mais elle est peut-être restée , dans l'exécution , trop au-dessous de sa pensée. M. de Bonald est sans contredit l'écrivain qui , depuis dix ans , a semé le plus d'idées nouvelles. M. de Châteaubriand , penseur moins profond que ses deux rivaux , est plus grand peintre que l'un et l'autre. Est-ce donc à côté de ces écrivains du premier ordre qu'il faut placer M. de Villers , ou même M. de Sainte-Croix ; et ne seroit-il pas étrange que le genre éminemment philosophique , dans lequel ils se sont exercés avec tant d'éclat , n'eût pas même été indiqué dans le décret du concours ? Il l'a été ; mais le jury semble n'avoir pas voulu l'y voir.

On est moins surpris de tant d'erreurs , lorsqu'on observe que le jury n'a pas même des principes littéraires bien fixes et bien arrêtés : lisez ce qu'il dit du *Poème de la Navigation* , par M. Esmenard ; voyez comment il essaie d'analyser la nature de ce poème et d'en justifier le genre : jamais l'entortillement du style et l'embaras des idées n'ont été poussés plus loin ; jamais on n'a accumulé plus de subtilités et de sophismes pour établir les maximes les plus fausses. Est-ce donc dans une académie instituée pour le maintien des règles du goût , qu'il est permis de se jouer ainsi de toutes les doctrines

littéraires ? Est-ce dans le rapport d'une commission nommée par l'Institut de France, que l'on devoit rencontrer des phrases telles que celle-ci : *le chantre de la navigation est souvent placé comme les vaisseaux entre le ciel et l'eau* ? Quelle comparaison et quel goût de style ! Une pareille phrase, qu'on nous donne comme une apologie, est moins propre à justifier le poète qu'en est le sujet, qu'à le rendre très-ridicule. Que veut faire entendre le jury, lorsqu'il dit que *le talent de M. Michaud est formé dans une bonne école, mais dans une école* ? Cela signifie sans doute que ce talent n'est point original ; mais quelle manière de s'exprimer ! Et l'on ajoute : *Si l'imitation est toujours sensible, jamais elle n'est servile* ; il me semble que c'est le plus grand éloge que l'on puisse faire d'un talent *formé dans une bonne école* : on ne loueroit pas autrement Virgile, qui a imité Homère ; Racine, qui a imité Euripide ; Boileau, qui a imité Horace ; et toutefois on veut faire à M. Michaud un reproche de s'être *formé dans une école*, quelque *bonne* qu'elle soit : je ne crois pas que le vague des principes et le galimatias de la phrase puisse aller plus loin. et je doute fort que l'aimable et ingénieux auteur du *Printemps d'un Proscrit* entende ce qu'on veut lui dire. En général, il règne dans le rapport du jury un air, ou, si l'on veut, un patelinage d'impartialité ; mais il est aisé de s'apercevoir qu'il a été rédigé sous la dictée d'une foule de petites passions : on y reconnoît leur style oblique et louche ; l'Institut ne s'y laissera point tromper : il vengera la littérature des injustices et des ridicules dont son étonnant jury semble la menacer. Faudroit-il donc qu'une époque, qui doit marquer, à jamais, dans nos fastes littéraires, comme

un de leurs traits les plus brillans, en devint le déshonneur et l'opprobre! *Proh! pudor!*

XXIV.

Œuvres de Massillon, nouvelle édition.

§. I^{er}.

30 octobre.

LORSQUE M. de Voltaire fit pour l'Encyclopédie un article, peut-être trop abrégé et trop incomplet sur *l'éloquence*, il ne cita que deux exemples, tous deux également bien choisis, et dont l'un étoit d'autant plus piquant, qu'étant tiré de Mézerai, écrivain qui ne passe point pour éloquent, il excitoit autant de surprise qu'il pouvoit causer de plaisir; l'autre étoit emprunté d'un des discours les plus célèbres de Massillon. Cet homme d'un goût si sûr ne crut donc pouvoir recueillir, ni dans Bourdaloue, ni dans Bossuet, rien qui fût au-dessus du morceau que lui fournissoient les œuvres de l'évêque de Clermont; et en effet, si l'éloquence de Bossuet est généralement plus nerveuse et plus élevée que celle de Massillon; si la manière de Bourdaloue est plus serrée, plus rapide et plus impérieuse dans son ensemble, les compositions de ces deux illustres orateurs n'offrent peut-être pas un aussi grand nombre de morceaux qui, détachés et pris à part, soient propres à donner l'idée de ce que peut produire le talent de l'éloquence, dans son plus haut degré d'énergie et de perfection: les sermons de l'évêque de Clermont abondent en morceaux de ce genre, et dans tous les autres orateurs je n'en connois aucun qui soit supérieur à celui que Voltaire a cité. Je me propose de

le remettre ici sous les yeux des lecteurs; mais je prie qu'on me permette auparavant de transcrire l'exemple tiré de Mézerai : c'est une petite digression qui ne paroîtra peut-être pas trop déplacée dans un article qui est voué à l'éloquence même, puisqu'il est consacré à l'examen des œuvres d'un de nos plus grands orateurs.

Henri IV, avec très-peu de troupes, étoit pressé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes : quelques courtisans lui conseillèrent de se retirer en Angleterre; voici ce que lui dit, au rapport de Mézerai, le maréchal de Biron, pour le détourner de prendre ce parti : « Quoi! Sire, on vous conseille de vous
« embarquer, comme s'il n'y avoit point d'autre moyen
« de conserver votre royaume, que de le quitter! Si
« vous n'étiez pas en France, il faudroit percer au tra-
« vers de tous les hasards et de tous les obstacles pour
« y venir; et maintenant que vous y êtes, on voudroit
« que vous en sortissiez! et vos amis seroient d'avis
« que vous fissiez de votre bon gré ce que le plus grand
« effort de vos ennemis ne sauroit vous contraindre de
« faire! En l'état où vous êtes, sortir de France seule-
« ment pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir
« pour jamais. Le péril, au reste, n'est pas si grand
« qu'on vous le dépeint : ceux qui nous pensent en-
« velopper sont, ou ceux même que nous avons tenus
« enfermés si lâchement dans Paris, ou gens qui ne
« valent pas mieux, et qui auront plus d'affaires entre
« eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire, nous som-
« mes en France, il nous y faut enterrer : il s'agit d'un
« royaume, il faut l'emporter, ou y perdre la vie; et
« quand même il n'y auroit pas d'autre sûreté pour
« votre sacrée personne que la fuite; je sais bien que

« vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme
 « que de vous sauver par ce moyen ; Votre Majesté ne
 « souffriroit jamais qu'on dise qu'un cadet de la mai-
 « son de Lorraine lui auroit fait perdre terre , encore
 « moins qu'on la vît mendier à la porte d'un prince
 « étranger. Non, non, Sire, il n'y a ni couronne ni
 « honneur pour vous au delà de la mer. Si vous allez
 « au-devant du secours de l'Angleterre, il reculera ; si
 « vous vous présentez au port de la Rochelle en homme
 « qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches
 « et du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt
 « fier votre personne à l'inconstance des flots et à la
 « merci de l'étranger , qu'à tant de braves gentilshom-
 « mes et tant de vieux soldats qui sont prêts à lui ser-
 « vir de remparts et de boucliers ; et je suis trop servi-
 « teur de Votre Majesté pour lui dissimuler que si elle
 « cherchoit sa sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils
 « seroient obligés de chercher la leur dans un autre
 « parti que le sien. »

On ne sauroit trouver, je crois, dans aucun histo-
 rien de l'antiquité, une harangue d'un tour plus vif et
 plus éloquent que ce discours ; mais je ne sais si Démos-
 thènes lui-même, cet orateur si fécond en mouvemens
 frappans et sublimes, a rien d'un plus grand effet que
 le morceau suivant de Massillon : il avoit entretenu ses
 auditeurs des difficultés du salut et du petit nombre des
 élus ; avec un développement de pensées et de preuves
 proportionné à l'importance du sujet ; tout à coup, ap-
 pliquant, par une restriction admirable, à son seul au-
 ditoire tout ce qu'il a dit des hommes en général, il
 s'écrie : « Je vous regarde comme si vous étiez seuls
 « sur la terre, et voici la pensée qui m'occupe et qui

« m'épouvante : je suppose que c'est ici votre dernière
 « heure et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ou-
 « vrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire
 « au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assem-
 « blés que pour l'attendre, et comme des criminels
 « tremblans à qui l'on va prononcer, ou une sentence
 « de grâce, ou un arrêt de mort éternelle; car vous
 « avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous
 « êtes aujourd'hui : or, je vous le demande, et je vous
 « le demande frappé de terreur, ne séparant pas eu
 « ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la
 « même disposition où je souhaite que vous entriez;
 « je vous demande donc : si Jésus-Christ paroissoit
 « dans le temple, au milieu de cette assemblée, la plus
 « auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le
 « terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-
 « vous que le plus grand nombre de tout ce que nous
 « sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les
 « choses, du moins, fussent égales? Croyez-vous qu'il
 « s'y trouvât seulement dix justes? » — L'orateur fait
 ensuite l'énumération de toutes les espèces de pécheurs
 qui peuvent se trouver dans l'assemblée, et reprend
 ainsi : « Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de
 « cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés
 « au grand jour. Paraissez maintenant, justes : où êtes-
 « vous? Restes d'Israël, passez à la droite; froment de
 « Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au
 « feu : ô Dieu, où sont vos élus? et que reste-t-il pour
 « votre partage?..... Mes frères, notre perte est pres-
 « que assurée, et nous n'y pensons pas! »

Tout le monde sait que l'auditoire, effrayé de ces
 terribles images, se leva de terreur : c'est un des plus

beaux triomphes de l'art oratoire; Bossuet seul en obtint un pareil, lorsqu'il fit retentir, comme la foudre, ces paroles à jamais célèbres dans les fastes de l'éloquence : *Madame se meurt; Madame est morte.* On cite un trait qui honore la dialectique pressante et irrésistible de Bourdaloue : frappé d'un argument où se faisoit sentir toute la logique de cet orateur, un des plus grands seigneurs de la cour ne put s'empêcher de s'écrier, malgré la majesté du lieu et le respect dû à l'auditoire : *Il a raison!* Quel temps pour l'éloquence! quels orateurs! et quel effet ne produisoient-ils pas! Mais aucun d'eux n'a obtenu aussi souvent que Massillon ce genre de succès qui se signale par les émotions spontanées et manifestes de tout un auditoire; et ces émotions qu'il produisoit étoient de plus d'une espèce : la première fois qu'il prêcha devant le roi, et devant la cour la plus polie et la plus brillante de l'univers, il sut mêler si habilement, dans l'exorde de son discours, le charme de la louange à la sévérité de l'Évangile, qu'il fut interrompu par un murmure d'admiration et d'applaudissement involontaire. Qu'elles étoient en effet délicates, ces louanges que le goût exquis de l'orateur avoit tournées en instructions, et que le choix de son sujet remplissoit de sensibilité! Son texte étoit : *Heureux ceux qui pleurent;* et s'adressant au roi : « Sire, « lui dit-il, si le monde parloit ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendrait pas à Votre Majesté le même langage : Heureux le prince, vous dirait-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui que pour leur donner une paix plus glorieuse, et qui a tous jours été plus grand ou que le péril ou que la vic-

« toire !..... Ainsi parleroit le monde ; mais, Sire, « Jésus-Christ ne parle pas comme le monde. » J'engage toutes les personnes sensibles à l'éloquence à relire cet exorde, que je ne puis transcrire ici tout entier, et qui est un des plus admirables chefs-d'œuvre de l'art : je n'en connois aucun qui puisse lui être comparé, si ce n'est peut-être, dans un autre genre, l'exorde de l'oraison funèbre du maréchal de Turenne par Fléchier.

De toutes les péroraisons françaises, la plus belle, sans contredit, est celle de l'oraison funèbre du grand Condé ; mais, en général, les péroraisons de Bossuet n'ont rien de très-remarquable : ce n'est pas dans cette partie de la composition oratoire que son talent trouvoit son application la plus naturelle et la plus heureuse ; les péroraisons de Bourdaloue ne sont que de beaux résumés ; c'est dans Massillon qu'il faut chercher le plus d'exemples de ce pathétique qui semble devoir régner surtout dans la péroraison : Bossuet excelle par le sublime, Bourdaloue par le raisonnement, Massillon par l'expression des sentimens doux et tendres : presque toutes les péroraisons du *Petit Carême*, de cette partie de ses Œuvres qu'un illustre littérateur, M. le cardinal Manry, a beaucoup trop rabaisée, et qu'il a même calomniée, sont des chefs-d'œuvre de grâce et de sensibilité : qu'on se représente Massillon formant des vœux à la fin de chacun des discours du *Petit Carême* pour un roi enfant, échappé des ruines de toute sa famille ; quelle situation ! mais aussi quelle éloquence ! « Jetez les yeux sur lui, « du haut du ciel, grand Dieu, et voyez ici à vos pieds « cet enfant auguste et précieux, la seule ressource de « la monarchie, l'enfant de l'Europe, le gage sacré de « la paix des peuples et des nations : les entrailles de

« votre miséricorde n'en sont-elles pas émues? Regardez-le, grand Dieu, avec les yeux et la tendresse de toute la nation; écoutez la première voix de son cœur innocent, qui vous dit ici, comme autrefois un saint roi : Dieu de mes pères, regardez-moi..... sauvez le fils d'Adelaïde, des Blanches, des Clotildes, et de tant de pieuses princesses qui me portent encore devant vous dans leur sein, et comme l'enfant de leur amour et de leurs plus chères espérances, etc., etc. » L'enfant-roi étoit à genoux au pied de l'autel, quand l'orateur prononçoit, du haut de la tribune sacrée, ces attendrissantes paroles, qui tiroient des larmes aux cœurs les plus endurcis d'une cour frivole et corrompue, et qui nous pénètrent encore aujourd'hui du sentiment le plus vif et le plus tendre : les péroraisons du *Petit Carême* suffiroient pour le placer parmi les plus beaux monumens, non-seulement de la littérature française, mais de l'éloquence en général; et M. le cardinal Maury a prétendu que le *Petit Carême* avoit contribué à corrompre le goût! Quel étonnant paradoxe! Honneur au libraire, plein de zèle et de lumière, qui, sans examiner si l'éloquence sacrée jouit aujourd'hui du même degré d'estime qu'autrefois, reproduit les œuvres d'un de nos plus grands orateurs chrétiens! L'édition est aussi brillante qu'elle est pure et correcte; elle a surtout, comme le dit l'éditeur lui-même, avec beaucoup de précision et de grâce, « cette élégante netteté qui captive le lecteur, et souvent même, sans qu'il s'en doute, lui fait trouver plus agréable une lecture qu'elle lui rend plus facile. » Un *Avis du Libraire*, en tête du premier volume, fait connoître le plan de cette réimpression, et l'éditeur nous apprend que si elle est suffisamment encouragée,

« Bourdaloue suivra immédiatement après, imprimé « de même, et avec les mêmes soins. » Personne n'est plus en état que le libraire-éditeur de bien conduire et de bien exécuter de telles entreprises ; tout le monde sait que M. Renouard est un de nos plus savans bibliographes.

§. II.

30 avril 1811.

VOILA cette entreprise estimable entièrement terminée : la dernière livraison vient de paroître ; les ouvrages de l'éloquent évêque de Clermont sont maintenant recueillis dans une édition vraiment digne d'eux : celle de 1745, qui a servi de type à cette réimpression, quoiqu'elle ne soit pas sans mérite, lui est pourtant très-inférieure sous le rapport de l'exactitude, de la correction, de l'exécution typographique, et même du format : il semble que la pompe et la gravité de l'*in-8°*. conviennent mieux à des ouvrages sérieux et graves, que la légèreté commode de l'*in-12*. Du reste, l'éditeur a cru devoir suivre fidèlement l'édition de 1745 : il en a même conservé les *Préfaces* et les *Avertissemens*, et il n'a point retranché ce volume de *Pensées* qui la termine, et qui, rempli d'extraits et de passages des différens discours de Massillon, semble être un double emploi. Loin d'en débarrasser son édition, comme sans doute il auroit pu le faire sans inconvénient, le libraire, M. Renouard, a augmenté ce volume en rendant le choix des morceaux détachés plus complet et plus parfait. C'est en tête de ce tome, qui est le dernier de l'édition, que l'on trouve le portrait de l'auteur fort agréablement exécuté, ainsi que l'éloge de Massillon par M. d'Alembert ; éloge qui ne dépare point trop le Recueil des Œuvres de ce grand

orateur, parce que M. d'Alembert y fait un peu moins le plaisant, l'agréable et le frondeur, que dans la plupart de ses autres éloges académiques, où il a sacrifié plus d'un principe respectable aux pensées les plus fausses, et plus d'une convenance à de froids bons mots et à d'insipides épigrammes.

Le public ne sauroit donc accueillir avec trop de faveur une entreprise si digne de ses suffrages, ni trop encourager un éditeur qui se propose de donner les mêmes soins aux ouvrages du P. Bourdaloue, que nous pouvons regarder comme le Démosthènes de la chaire française, dont l'évêque de Clermont est le Cicéron. Sans doute, des sermons ne sont guère du goût actuel; mais quand on songe que ceux de Massillon et de Bourdaloue forment un des titres les plus brillans de notre littérature, pour peu qu'on soit touché de l'intérêt des lettres, on sait gré à M. Renouard d'avoir porté son attention sur ces monumens de notre langue, faits pour en consacrer la gloire, et qui seront des modèles éternels de tous les genres d'éloquence, dans les temps même où l'éloquence sacrée sera le plus négligée. Il a fait connoître, dans un *Prospectus* particulier, les conditions qu'il attache à son travail sur les sermons de Bourdaloue, et je regrette que les bornes et la nature de cette feuille ne me permettent pas d'y insérer ce *Prospectus* qui termine le dernier tome de l'édition de Massillon. Celle de Bourdaloue sera composée de seize volumes in-8°, et calquée sur l'édition originale de 1707 : on peut s'en rapporter, pour l'exactitude bibliographique, au zèle de l'éditeur, en qui le goût de ce genre d'exactitude est, pour ainsi dire, une qualité innée, et une espèce de passion.

Les sermons de l'illustre évêque de Clermont repa-
roissent donc dans cette réimpression *tels absolument
qu'ils ont été publiés en 1745*. Partout on y retrouve cet
orateur également aimable et sévère, qui ne dépouille ja-
mais la morale de son austérité, et qui pourtant la fait
toujours aimer; qui dit la vérité aux princes comme aux
peuples, aux grands comme aux particuliers; qui ne
réserve point l'Évangile pour les chaumières, et qui fait
retentir dans les palais, et jusque devant les trônes, les
maximes de sa religion; qui parloit dans les chapelles
des Tuileries et de Versailles, comme il auroit pu parler
dans la plus humble église de village; dont l'éloquence
s'adressoit tantôt à un monarque couvert de cheveux
blancs, tantôt à un roi enfant, et auquel il fut donné
d'instruire et l'enfance et la vieillesse des rois.

On ne relit pas, sans un très-grand intérêt, ces dis-
cours qui nous transportent à des époques importantes
de la monarchie : on se représente l'éloquent Massillon
développant devant Louis XIV, devant le plus fier des
rois, les oracles du ciel, et prescrivant, avec toute l'au-
torité de la parole, au sein d'une cour orgueilleuse,
contre l'oubli des droits de la morale et de la religion.
On voit Louis XIV sortir de ces sermons *mécontent de
lui-même*, comme il le disoit avec une franchise si
flatteuse pour l'orateur. Bientôt la scène change : le
royal vieillard descend au tombeau, et les peuples font
expier à son ombre les malheurs de sa caducité; un en-
fant de cinq ans le remplace sur ce trône, autrefois res-
plendissant de gloire, et maintenant couvert de deuil;
les soutiens de la monarchie sont tombés, et les anciens
trophées n'offrent plus que des débris épars. Quelles le-
çons ! mais quel orateur pour les faire valoir ! Cette même

voix dont les accens venoient de retentir aux oreilles du patriarche couronné, s'insinue doucement dans le cœur du jeune prince qui s'élève parmi les ruines de sa maison et de l'Etat. Ce n'est plus ce foudre terrible qui grondoit sur les hauteurs ; c'est un zéphyr léger qui caresse une fleur naissante, et dont le souffle amoureux prépare le fruit qu'elle annonce ; mais le passé toutefois n'est pas perdu pour l'avenir. Le règne du monarque expiré devient la leçon de l'héritier du trône ; de sombres souvenirs descendent quelquefois, comme des nuages lugubres, du haut de la tribune sacrée pour répandre dans l'ame encore tendre et sereine du jeune roi, des ténèbres salutaires et une tristesse instructive. Quel code de morale que le *Petit Carême* ! c'est le livre de ceux que leur destinée place à la tête des peuples. Jamais la religion, qui n'est autre chose que la justice proclamée au nom de la divinité, ne tint aux princes un langage plus insinuant, plus énergique, plus persuasif, plus digne d'en être écouté. Ce fut là que Massillon borna sa carrière oratoire à la cour et dans la capitale : la nation le nommoit le premier de ses orateurs, et les portes de l'Académie s'ouvrirent devant lui. Le discours qu'il prononça dans cette compagnie littéraire, contenoit ses adieux à des auditeurs qu'il avoit instruits et charmés si long-temps. Il se retira dans son évêché, dans ces montagnes solitaires et sauvages où ce talent si brillant et si poli devoit s'éclipser et s'ensevelir pour jamais. Son éloquence, transplantée dans ce rude terroir, y porta cependant encore d'heureux fruits ; ses discours *synodaux* prouvèrent qu'il n'avoit pas besoin d'être soutenu par le désir de satisfaire un auditoire difficile, pour produire des chefs-d'oeuvres : ils sont au rang non

pas de ses ouvrages les plus lus et les plus connus, mais de ses compositions les plus distinguées.

Ses morceaux les plus foibles, ou plutôt les moins beaux, sont ses *Oraisons funèbres* et ses *Panegyriques*. Il ne faut pourtant pas croire que son talent et son éloquence se démentent entièrement dans cette partie de ses Œuvres : on y retrouve souvent encore l'auteur du *Grand* et du *Petit Carême*. J'ai toujours regretté que le génie de Bossuet eût manqué à l'oraison funèbre de Louis XIV, et j'ai entendu un grand orateur de nos jours, M. le cardinal Maury, regretter lui-même, avec toute la conscience de son talent, que cette oraison funèbre fût restée à faire : je doute cependant que ni Bossuet, ni M. le cardinal Maury, eussent trouvé un début plus heureux que celui de Massillon : je le vois montant en chaire au milieu de la pompe lugubre du catafalque royal ; il promène un moment ses regards silencieux sur l'auditoire, et prononce, d'une voix forte et concentrée, ces imposantes paroles : « *Dieu seul est grand,*
« *mes frères!*..... et, dans ces derniers momens, sur-
« tout, où il préside à la mort des rois de la terre : plus
« leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'é-
« vanouissant alors, elles rendent hommage à sa gran-
« deur suprême ; Dieu paroît tout ce qu'il est!..... et
« l'homme n'est plus rien de ce qu'il croyoit être. » Il me semble aussi qu'il y a bien de la tendresse dans ce dernier morceau de l'oraison funèbre du dauphin, fils de Louis XIV : « Grand Dieu, consolez la piété d'un
« roi et la douleur d'un père, qui ne demande plus que
« son fils vive, pourvu qu'il vive devant vous ! Que ce
« temple auguste (la Sainte-Chapelle) parle lui-même
« en faveur du sang de saint Louis ! Donnez votre jus-

« tice au fils du roi, si ses justices se trouvent défectueuses : placez-le devant vous, parmi ces saints rois, ses ancêtres, qui occupèrent le trône que sa naissance lui destinoit : que le livre éternel le fasse rentrer dans la succession des Charlemagne et des saint Louis, dont il sera exclu dans nos histoires; et rendez-lui dans le ciel la couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât sur la terre! »

Les anciens éditeurs, dont l'*Avertissement* se trouve en tête du volume des *Oraisons funèbres*, ont cherché à expliquer comment il se fait qu'un même talent ait si rarement réussi dans deux genres si rapprochés, qui semblent même se confondre en un seul, celui des *oraisons funèbres* et celui des *sermons*; mais le problème reste encore à résoudre : il y a dans le génie et dans le talent des secrets, des mystères inaccessibles à la pénétration et à la lumière de la métaphysique la plus déliée, et de la plus subtile analyse; et il semble que ces dons heureux de la nature doivent toujours présenter quelque imperfection, quelque tache du côté même le plus voisin de leur perfection et de leur éclat.

Je termine cet article, comme je l'ai commencé, par recommander au public une édition très-soignée, très-exacte, très-correcte, brillante sans luxe, modeste sans mesquinerie, et dont le succès sera le gage d'une autre réimpression, propre à remettre en honneur les ouvrages du rival de Massillon.

XXV.

les Deux Gendres, comédie en cinq actes et en vers, par M. ETIENNE.

§. I^{er}.

2 novembre.

LE succès brillant et soutenu que cette comédie vient d'obtenir, les applaudissemens qu'elle a excités, le nombreux concours de spectateurs qu'elle ne cesse d'attirer, ne peuvent laisser aucun doute sur son mérite : j'aime les pièces qui réussissent au théâtre ; car ce genre de succès est le principal but de tout ouvrage dramatique : malheur à celles qu'on admire sur le papier, et qui font bâiller à la scène ! La vraie pierre de touche d'une pièce de théâtre n'est pas, selon moi, la lecture du cabinet, mais la représentation ; heureuses toutefois les productions qui soutiennent également bien l'une et l'autre épreuve !

La comédie des *Deux Gendres* me semble être de ce nombre : très-agréable au théâtre, elle ne perd point à la lecture : c'est le propre des ouvrages dramatiques qui joignent le mérite du style à celui de la conception. Les *Deux Gendres* ont triomphé de ces critiques précipitées, de ces arrêts prononcés à la hâte, trop souvent adoptés de confiance par ceux qui n'ont pas d'avis en propre, c'est-à-dire par le grand nombre ; ils ne redoutent pas une censure plus attentive et plus méditée : chargé de cet examen réfléchi, je parlerai de cet ouvrage avec autant de franchise que si aucune considération particulière ne devoit modifier mon opinion ; ni effroucher ma liberté : je ne me piquerai d'être d'ac-

cord avec personne; et je ne vois, dans la position de l'auteur, qu'un droit à la plus exacte impartialité.

Les ingénieuses et jolies bagatelles qui furent les jeux de sa première jeunesse, et qui ont commencé sa réputation littéraire, annonçoient sinon le talent qu'il vient de montrer dans l'exécution d'une comédie en cinq actes et en vers, du moins la nature et le caractère de ce talent : on y voyoit percer, d'une manière plus ou moins saillante, une certaine disposition à fronder avec esprit et finesse les mœurs du moment; à relever, avec encore plus de malice peut-être que de gaieté, les ridicules du jour; à employer tous les traits de l'épigramme, et même tous ceux de la satire, contre l'impudence du vice; à caractériser avec rapidité, mais avec une sorte d'amertume, les désordres, qui appartiennent plus particulièrement au temps où nous vivons; à les marquer des couleurs qui leur sont propres; à prodiguer le sel de cette espèce d'allusions, qui semblent sortir du cercle des généralités, et qui se rapprochent, autant qu'il est possible, de la satire personnelle; à enfoncer et à tourner l'aiguillon dans les entrailles même de l'homme pervers, effronté et ridicule.

Telle est, si je ne me trompe, la physionomie du talent de l'auteur dans presque toutes les compositions qui ont précédé *les Deux Gendres*; telle est la teinte qui distingue son pinceau et ses productions, et qui donne à ses ouvrages le mérite si rare de l'originalité: nul auteur dramatique ne paroît s'être plus appliqué, non-seulement à observer les travers, les ridicules, les vices qui dominent aujourd'hui dans la société, et qui, nés au milieu des ruines de l'ordre social et dans les fermentations révolutionnaires, ont des traits qui leur sont

propres, mais à saisir ces traits et ces nuances qui séparent une époque d'une autre époque, et qui ne permettent pas à l'œil attentif de l'observateur de confondre les ridicules du jour avec ceux du lendemain : la tournure de son talent appartient aux circonstances, aux événemens, aux spectacles, parmi lesquels il a passé sa jeunesse : elle y est singulièrement appropriée : la nature même de ses saillies comiques tient quelque chose d'une époque où l'on avoit encore plus de vices à signaler que de ridicules à peindre : elles sont moins gaies qu'ingénieuses, vives et caustiques; et l'espèce de sérieux qu'il porte, pour ainsi dire, jusqué dans ses plaisanteries, et qui les rend moins enjouées sans les rendre moins piquantes, pouvoit faire prévoir que, si jamais il vouloit s'occuper de composer une comédie, il choisiroit le genre de comique le plus relevé. Du reste, parmi ces traits généraux et principaux de son talent, considéré sous le point de vue moral, on observoit sous le rapport de l'art, d'un côté, une certaine tendance au drame, et à ce qu'on appelle l'intérêt; de l'autre, un léger défaut de mesure qui le dispoit à pousser quelquefois les plaisanteries de situation jusqu'à la farce, et à jeter dans ses tableaux quelques caricatures au milieu de ses personnages comiques : *les Deux Gendres* eux-mêmes se rapprochent en quelques points du drame, et l'auteur y avoit mis d'abord une scène de valets qui n'étoit qu'une charge indigne du reste de la pièce, et qu'il a eu la sagesse de supprimer.

En cédant à l'impulsion naturelle de son talent, qui le porte à la comédie qu'on pourroit appeler *satirique*, l'auteur, dès son début, ne s'est point dissimulé les inconvéniens du genre auquel il est appelé : l'épigraphe

qu'il a mise en tête de sa pièce prouve assez qu'il craint que ses traits ne blessent, et que sa manière ne prête trop à des applications particulières; mais cette crainte ne doit, je pense, ni l'arrêter, ni le troubler dans la carrière, où il vient d'entrer avec tant d'éclat : la vraie comédie, celle qui est autre chose qu'un tissu brillant de scènes ingénieuses et de tirades élégantes, la comédie véritable est la peinture des mœurs et la censure des vices, des sottises et des ridicules : peut-elle admettre ces ménagemens inquiets et ces scrupules méticuleux qui énerveroient ses pinceaux et affoibliroient ses couleurs ? Il faut que l'auteur comique crayonne ses portraits d'une main ferme et hardie; et que, tranquille sur les applications qu'en peut faire un public souvent plus malin que lui-même, il laisse murmurer les consciences, ou qu'il jette sa palette, et qu'il abandonne son art. En touchant aux plaies les plus vives et les plus douloureuses de la morale publique, l'auteur des *Deux Gendres* a dû s'attendre à quelques cris; mais ces cris font partie de son triomphe, et semblent lui dire, comme ce vieillard à la première représentation des *Précieuses ridicules* : « Courage, voilà la bonne comédie ! »

Son genre est en effet excellent : on se plaignoit depuis long-temps que parmi tant d'auteurs comiques d'un mérite plus ou moins distingué dont notre littérature s'honore aujourd'hui, il ne s'en trouvât aucun dont le talent fût spécialement approprié à l'époque actuelle ; on n'a plus de regrets ni de désirs à former, si l'auteur des *Deux Gendres* persiste et se soutient, comme on doit l'espérer, dans la route nouvelle qu'il s'est ouverte : ses premiers pas montrent qu'il peut aller loin ; son coup d'essai signale un rare talent ; et si à toutes les qualités

qu'on y voit briller, sa pièce joignoit le mérite de rouler sur le développement d'un seul caractère, elle le placerait, sans contredit, à la tête de tous ceux qui courent aujourd'hui la même carrière ; mais la complication de ses deux personnages principaux me paroît être un défaut grave : il s'est proposé de peindre deux hypocrites qui veulent usurper l'estime et la considération par des moyens différens, et l'hypocrisie se présente sous des traits bien plus frappans et bien plus odieux dans son *philantrope*, qui n'est pas le personnage le plus saillant, que dans son *ambitieux*, qui joue véritablement le premier rôle : cette combinaison, cet ordre de choses, qui n'est pas naturel, ne contrarient-ils pas le dessein de l'auteur ? Un prétendu philanthrope, assez inhumain, assez barbare pour dépouiller et chasser son beau-père, est un être plus détestable encore qu'un homme avide de places et d'honneurs, qui est en même temps mauvais fils, et qui, sans aucune prétention aux sublimités de la morale, ne craint de paroître ce qu'il est que parce qu'il croit utile à son ambition de tromper l'opinion publique : l'un a sans cesse à la bouche les mots de *bienfaisance* et d'*humanité*, tandis que sa conduite décèle l'ame la plus aride, et trahit le cœur le plus dur : voilà le véritable *hypocrite* ! L'autre ne rêve que *places* et *ministères*, et foule aux pieds tous les devoirs de l'honneur et tous les droits de la nature : voilà l'*ambitieux*, mais seulement l'*ambitieux* ; il est vrai qu'il *craint le scandale*, qu'il redoute l'opinion publique, et, en cela, il n'est hypocrite et faux qu'autant qu'un ambitieux doit l'être : il a sa dose d'hypocrisie comme le philanthrope lui-même a sa dose d'ambition, mais il ne peut pas plus être considéré comme un hypo-

erite, que le philanthrope ne peut être considéré comme un ambitieux proprement dit. Enfin, si je ne me trompe, ces deux personnages sont tellement amalgamés l'un avec l'autre, que chacun d'eux perdrait toute son importance dramatique si on les séparait, et tomberait, sous le rapport de l'effet théâtral, dans la plus complète nullité ; ce qui prouve qu'ils ont chacun quelque chose d'incomplet et de vague qui ne permet pas de les regarder comme des caractères suffisamment bien dessinés. Remarquons aussi que la moralité de la pièce ne jaillit point du fond et du développement de ces caractères, mais de la conduite du beau-père, triste jouet et déplorable victime de l'ambitieux et du philanthrope : en effet, ce que le spectateur apprend dans cette pièce, ou du moins ce qu'on veut qu'il apprenne, et ce que l'auteur énonce formellement dans le dernier couplet, c'est qu'un père ne doit pas avoir de *kâche complaisance pour ses enfans* ; moralité assez commune, qui est la même que celle des *Fils Ingrats* de Piron, et qui a pu donner lieu à la comparaison affectée qu'on a voulu établir entre deux compositions d'un mérite si différent, entre un mauvais drame et une belle comédie, entre un ouvrage qui n'a eu aucun succès et une pièce qui restera au théâtre : or, l'auteur des *Deux Gendres* ne semble-t-il pas promettre tout autre chose qu'un pareil résultat ? Car il n'a pas fait et n'a pas voulu faire du beau-père le personnage principal de sa pièce, comme on pourroit le croire d'après la moralité, mais bien mettre en première ligne les deux gendres, l'un avec son *ambition*, l'autre avec sa *philantropie*, tous deux avec leur *crainte du scandale*. La foiblesse du beau-père ne sert qu'à faire éclater leurs vices et qu'à mettre au jour toute

leur perversité. Que conclure de ces observations ? que l'auteur des *Deux Gendres* s'élevera au-dessus de ce premier ouvrage lorsqu'il donnera une comédie dans laquelle il aura employé tout le talent qu'il annonce, et tout l'art dont il est capable, à la peinture et au développement d'un seul et unique caractère principal.

La contexture générale de la pièce est d'un écrivain qui entend bien le théâtre, qui connoît la scène, et qui s'est préparé long-temps par de petits ouvrages à des compositions plus difficiles et plus importantes : l'intrigue, à la vérité, est peu de chose ; le nœud consiste dans la question de savoir si le beau-père, exclu des maisons de l'un et de l'autre gendre, couchera dans la rue, ou pourra trouver quelque gîte plus honnête : l'arrivée d'un ami de Bordeaux tranche le nœud, et les deux gendres finissent par rendre, avec un peu de précipitation, les biens qui leur avoient été donné avec beaucoup de légèreté. Mais plusieurs situations énergiques ou piquantes, et un grand nombre de scènes conçues avec finesse, et développées avec art, consolent la raison et le goût de ce qu'ils peuvent trouver ou de trop peu motivé, ou de trop hasardé dans le fond de l'ouvrage, et font même oublier que l'auteur a éludé une des principales difficultés de l'art, en n'observant point l'*unité de lieu* avec toute la rigueur que sembloient lui commander le caractère même de sa composition, et la sévérité du genre qu'il a choisi : c'est dans les ouvrages importans que l'art est jaloux de ses droits ; son joug devient plus étroit à mesure que nos prétentions s'élèvent ; et ce qui peut être une grâce dans un opéra comique, est souvent une faute dans une comédie. Les derniers actes sont pleins de chaleur et d'intérêt, et si l'on sent quel-

que vide, quelque langueur dans le commencement de la pièce, le premier acte au moins est un chef-d'œuvre de netteté : il renferme toute l'exposition ; et cette exposition est d'une clarté admirable ; les personnages, bien caractérisés dès la première scène, se présentent successivement dans les scènes suivantes, et se font connoître de la manière la plus satisfaisante ; ils ont tous des traits convenables, et les moins importans se groupent très-bien autour des principales figures : la femme de l'ambitieux est un de ces caractères mixtes, qui joignent à beaucoup de frivolité, d'inconséquence et d'étourderie, un certain fonds de sensibilité vraie, et quelque reste de bonté naturelle ; la fille du philanthrope est une jeune personne pleine de douceur et d'ingénuité ; le petit cousin qu'elle aime, sans trop démêler le sentiment qu'elle éprouve, intéresse par le malheur de sa position, et par la noble fierté de son caractère ; la foiblesse du beau-père inspire peut-être une pitié trop voisine d'un sentiment moins favorable ; mais l'ami de Bordeaux est un de ces personnages qui sont toujours sûrs de réussir au théâtre, fermes et sensibles à la fois, bien-faisans avec brusquerie, et tendres avec rudesse : son arrivée met tout en feu ; la foiblesse est ranimée par son courage, et le vice orgueilleux plie et s'humilie en sa présence : son ascendant donne à tout une face imprévue ; ses discours sont pleins d'énergie, de raison et d'autorité : c'est le *Chrémès* qui élève le ton de la comédie jusqu'à celui de la plus haute éloquence :

*Interdum et vocem comædia tollit,
Iratuque Chremes tumido delinquitore.*

Je n'ai pas besoin, je crois, d'entrer dans une analyse

plus exacte et plus détaillée de cette pièce : ses beautés et ses défauts , éclairés par le grand jour de la scène , ont été aperçus et sentis par tous les gens de goût. Le coloris en est fort et sévère , les intentions fines et profondes , le comique original ; quelques scènes où l'auteur sacrifiant à la mode , et peut-être cédant à une des impulsions de son talent , a répandu des teintes d'une sensibilité larmoyante , et des traits de mignardise , sans être très-répréhensibles en elles-mêmes , peuvent faire craindre qu'il ne veuille pas toujours se défier assez de l'attrait de son penchant et des séductions du goût actuel : cette observation est moins une critique qu'un avis.

§. II.

9 novembre.

Il règne dans cette comédie un ton et une correction de style d'autant plus remarquables qu'ils sont plus rares aujourd'hui : quelques-uns de nos auteurs comiques , quelques-uns même de ceux dont le talent et la réputation s'élèvent au-dessus de la foule , semblent croire qu'une observation exacte des règles de la grammaire et des lois du langage éteindroit l'ardeur de leur verve , et que des solécismes et des barbarismes sont les meilleurs auxiliaires de leur génie ; d'autres , qui se distinguent par leur manière d'écrire , qui se sentent forts de leur style , abusent de ce talent et de cette force , substituent à la vivacité de l'action dramatique , à l'artifice d'une fable bien conçue , au développement animé des caractères , des morceaux écrits avec légèreté , avec finesse , avec élégance , et paroissent se persuader qu'une comédie peut n'être autre chose qu'un recueil de conversations aussi longues et aussi froides qu'ingénieuses ,

qu'un tissu de jolies narrations et de tirades agréables. Je ne parle pas de ceux qui ne font parler Thalie qu'en madrigaux, qui la déguisent en *précieuse ridicule*, et s'imaginent avoir le meilleur ton, parce qu'ils ont le goût le plus détestable.

Tant d'exemples dangereux n'ont point égaré le talent de l'auteur des *Deux Gendres* : il ne paroît point penser qu'il faille être barbare pour être naturel ; précieux et maniéré, pour être aimable et intéressant ; qu'on ne peut plaire à la *bonne compagnie* qu'autant qu'on blesse le bon sens ; et que si l'on est doué de quelque facilité pour écrire, on doit s'y livrer sans frein et sans retenue, noyer tout dans des torrens de jolis vers, et faire pleuvoir sur les spectateurs un déluge de mots artistement arrangés, et de phrases plus ou moins spirituelles et brillantes : le plus sévère grammairien trouveroit difficilement, dans toute l'étendue de sa pièce, une phrase, une construction, une tournure qui pût provoquer sa censure, ou même lui donner de l'inquiétude ; et cette correction, cette pureté de diction, très-estimable en elle-même, a d'autant plus de prix, qu'elle semble n'avoir rien coûté : partout le style est aisé, facile, d'une rapidité qui exclut l'idée de l'étude et du travail ; l'esprit qui brille dans cet ouvrage, montre bien qu'il ne tenoit qu'à l'auteur de prodiguer les tirades ambitieuses, les morceaux à prétention ; et la sagesse, la réserve avec lesquelles il a usé de son talent, font beaucoup d'honneur à son goût : rien d'étranger au sujet, rien qu'on pût retrancher sans attaquer le fond même des choses ; aucun développement de style qui ne soit appelé et nécessaire, qui dégénère en luxe, qui s'étende au delà des justes bornes que le jugement pres-

crit à la facilité ; nul ornement postiche ; une sévérité telle, que peut-être quelques lecteurs n'en sentiraient pas tout le mérite : quelques esprits amoureux des superfluités brillantes, pourront regretter que l'auteur ne se soit pas abandonné davantage à la fécondité de son imagination, et n'ait pas eu plus de condescendance pour le goût actuel ; mais les vrais connoisseurs lui sauront gré de sa retenue : il a mieux aimé multiplier ces traits rapides qui frappent comme des éclairs, et qui pénètrent l'esprit sans absorber l'attention ; toute la pièce en étincelle ; quelques-uns de ces traits sont si justes et si forts, qu'ils deviendront proverbes :

C'est pour les malheureux un homme de ressource :
 Il leur prête sa plume, et leur ferme sa bourse.

Et ailleurs :

Il a poussé si loin l'ardeur philanthropique,
 Qu'il nourrit tous ses gens de soupe économique.

Plus loin :

Ah ! la philanthropie est souvent bien barbare !

Et toujours sur le même sujet :

La charité, jadis, s'exerçoit sans éclat ;
 A Paris, maintenant, on s'en fait un état.

.....
 Il s'est fait bienfaisant pour être quelque chose.

Sur d'autres sujets :

.....
 Les pères complaisans font les enfans ingrats.

L'ambitieux recommande à sa femme de cacher ses larmes, et de ne pas montrer sa douleur aux gens qu'il a invités à dîner :

C'est fort essentiel, je vous en avertis :
Ceux qui dînent chez moi ne sont pas mes amis.

Dalainville s'excuse, auprès de l'ami de Bordeaux, des torts de ses domestiques envers son beau-père ; l'ami reprend :

Ils n'insultent point ceux que respecte leur maître.

Un trait de caractère excellent et digne de nos plus grands comiques, c'est celui de Dervière, le *philantrop*e, lorsque les *deux gendres* s'humilient devant le beau-père, qui ne veut pas les écouter ; le *philantrop*e s'écrie d'une voix lamentable :

Laissez-nous dire au moins que nous sommes coupables !

Dans un autre genre, le valet du beau-père, très-maltraité par les gens de l'*ambitieux*, laisse échapper un mot fort plaisant : au moment où le premier laquais de Dalainville l'accable d'injures et d'outrages, et le pousse à la dernière extrémité, il dit entre ses dents :

Morbleu ! si les duels n'étoient pas défendus !

Je pourrais citer une foule d'autres traits non moins saillans ; mais pour donner une idée juste du style de l'auteur, je dois mettre sous les yeux des lecteurs quelques morceaux d'une certaine étendue. Voici le portrait que le valet du beau-père fait de la femme de l'*ambitieux* :

. De ce monde pervers
 Elle a facilement adopté les travers ;
 Le désir de briller, l'amour de la parure,
 Font taire dans son cœur la voix de la nature :
 Elle vous aime au fond ; mais cent futilités
 Occupent tout son temps ; si vous vous présentez,
 Elle répète un pas , ou bien elle étudie
 Quelque rôle nouveau dans une comédie :
 Car la mode du jour est d'apprendre aux enfans
 Tout , hormis le respect qu'on doit à ses parens :
 Le jour de votre fête, elle n'est point venue ;
 Je n'en suis pas surpris : comment l'auriez-vous vue ?
 Madame , à son hôtel, avoit spectacle et bal ;
 Le soir, elle jouoit dans l'*Amour Filial* ;
 Et vous concevez bien qu'une si grande affaire
 Ne lui permettoit pas de songer à son père.

Ces vers sont parfaitement bien tournés ; mais il me semble que cet excellent trait ,

Car la mode du jour est d'apprendre aux enfans
 Tout , hormis le respect qu'on doit à ses parens ,

n'est pas appliqué ici avec assez de justesse et de netteté : on croiroit que madame Dalainville en est encore à son éducation , et il n'est point question de cela.

La jeune et intéressante Amélie laisse ainsi entrevoir l'amour qu'elle éprouve pour son cousin :

. Si je l'aime !
 Hélas ! j'en ai bien peur ; mais prononcez vous-même :
 Du matin jusqu'au soir je ne songe qu'à lui ;
 Quand il est loin de moi , tout m'inspire l'ennui ;
 Mais que je suis heureuse aussitôt qu'il arrive !
 Je prête à ce qu'il dit une oreille attentive :
 Pour moi tous ses discours ont un *charme enchanteur* ;
 Je n'ai point de mémoire , et je les sais par cœur ;
 Donne-t-il son avis , soudain je le partage ;
 Tout semble à mes regards retracer son image ;

La nuit même j'y rêve, et j'en parle le jour :
Ah ! je suis bien trompée, ou c'est là de l'amour !

Ce morceau est très-bien écrit, très-joli, trop joli peut-être : c'est le seul où l'on aperçoit un peu de cette gentillesse, qui est si fort à la mode aujourd'hui. On ne peut dire : *un charme enchanteur* : c'est une espèce de pléonasme ; c'est une forte négligence.

Le beau-père peint de couleurs très-vives et très fortement satiriques, les réunions et les dîners du grand monde :

Dans le grand monde, il est aisé de deviner
Quelle sorte de gens on rencontre à dîner :
Des hommes en faveur, de graves personnages,
Qu'on a soin d'inviter pour avoir leurs suffrages ;
Quelques seigneurs venus des pays étrangers,
Et s'efforçant en vain de paroître légers ;
Certains mauvais plaisans, courant toujours le monde,
Devinant un repas une liene à la ronde :
Misérables bouffons, parasites connus,
Des Lucullus nouveaux, complaisans assidus ;
D'autres, dont l'industrie est la seule ressource,
Vrais courtiers de bureaux, politiques de bourse,
Chaque jour, de scandale et de propos méchans
Fabricant un recueil pour divertir les grands :
Hommes perdus d'honneur, avides mercenaires,
Qui, tour à tour, agens de plaisirs et d'affaires,
Par leur impertinence indignent tout Paris,
Et se sont fait un nom à force de mépris.

Avons-nous aujourd'hui beaucoup de poètes qui écrivent avec ce nerf et cette vigueur ? Cette peinture est de main de maître : elle peut lutter avantageusement avec tout ce qu'ont produit de plus vif le pinceau facile, piquant, et pur, de M. Andrieux, et la touche correcte, sage, et spirituelle de M. Roger.

Le jeune Charles raconte le malheur qui lui est arrivé chez le banquier dans les bureaux duquel il étoit placé :

De ce coup imprévu je suis encor frappé :
 Non , jamais , de la sorte on ne se vit trompé :
 La place que j'avois , quelques économies ,
 Par ce désastre affreux me sont toutes ravies ;
 Lui-même , ce matin , m'a conté son malheur :
 « Vous voyez , m'a-t-il dit , l'excès de ma douleur ;
 « Après un tel revers , il faut que je m'exile ;
 « Mais dans le monde , hélas ! je n'ai pas un asile :
 « De la pitié d'autrui me voilà dépendant. »
 Il s'élança , a ces mots , dans un char élégant ,
 En ajoutant d'un ton qui m'a pénétré l'ame :
 « Je vais m'ensevelir au château de ma femme. »

N'est-ce pas là le style de la vraie comédie ! Veut-on un dialogue vif et plein de sel , qu'on lise cette conversation de l'*ambitieux* et de sa femme :

DALAINVILLE.

Le comte de Saint-Far vient de se dégager :
 Au reste , nous aurons presque un autre lui-même ,
 Madame de Plinval.

Mad. DALAINVILLE.

Ma surprise est extrême :
 Puis-je la recevoir chez moi ?

DALAINVILLE.

Sans contredit.

Mad. DALAINVILLE.

On en parle assez mal.

DALAINVILLE.

Mais elle a du crédit :
 Elle est très-recherchée , en tous lieux on l'invite :
 On aime sa personne en blâmant sa conduite ;

Cela paroît d'ailleurs arranger son époux :
Le public, plus que lui, doit-il être jaloux ?

Mad. DALAINVILLE.

Elle est donc mariée ? Allons, c'est impossible :
Ou bien elle a fait choix d'un époux invisible :
On ne le connoît point.

DALAINVILLE.

Ce n'est pas étonnant :
Elle l'a fait placer dans un département.

Les scènes où paroît Fremont, cet ami de Bordeaux, sont pleines de morceaux dans lesquels le ton de la comédie s'élève jusqu'à celui de la plus mâle éloquence; il offre de partager sa fortune avec le beau-père son ami :

Ne me refusez pas : en rompant le traité
Qui jadis à la vôtre unissoit ma fortune,
Entre nous l'amitié *resta toujours commune* :
Eh bien, en ce moment, voulez-vous m'obliger ?
Sans faire de façon venez chez moi loger :
Vous trouverez bon feu, bon lit et bonne table,
Bon visage surtout, compagnie agréable ;
Et quitte pour toujours de vos ingrats parens,
Vous vivrez en famille avec de bonnes gens.

Quelle franchise de ton et de style ! Je ne sais si l'on peut dire que l'amitié *reste toujours commune entre deux amis* : il y a là un petit défaut de clarté, facile, je crois, à corriger. Écoutons cette réponse de Fremont à Dervière, qui lui parle de ses écrits *philantropiques* :

Eh ! vos écrits, Monsieur, ne font vivre personne :
Le plus beau des discours ne vaut pas une aumône ;
Et quand un malheureux vient vous tendre la main,
Laissez-là vos écrits, et donnez-lui du pain !

Ces quatre vers sont restés dans la mémoire de tout le monde.

L'auteur, comme on le voit, prend tous les tons avec aisance. J'ai multiplié les citations, et je n'ai pas cru pouvoir en faire trop, parce qu'éprouvant le besoin de louer beaucoup, j'ai éprouvé celui de justifier, par des preuves sans réplique, toutes mes louanges. Je n'ai rien dit de vague : mes éloges sont appuyés par des exemples. J'espère qu'on ne m'accusera point d'avoir cherché à flatter l'auteur des *Deux Gendres*, qui est, en même temps, le *censeur* de notre journal : je ne lui dois que des égards, et il n'a jamais demandé qu'aucun de nous lui fit le sacrifice de ses pensées. Je dis que sa pièce est bonne, parce que je la crois bonne : je dis que le style de sa comédie doit lui assurer un rang élevé parmi nos écrivains actuels, parce que telle est mon opinion. Je n'attache pas plus d'importance que lui-même à quelques bagatelles heureuses qui lui ont ouvert la route des succès ; mais une comédie en cinq actes et en vers est autre chose : que ceux qui l'attendoient là soient de bonne foi, et le jugent. Il avoit montré beaucoup d'esprit dans ses premiers ouvrages ; il vient de montrer un grand talent, dans lequel on doit avoir d'autant plus de confiance, que l'auteur, ce qui est plus rare qu'on ne pense, y joint du goût ; qualité, sans laquelle les plus heureux dons de l'esprit et de l'imagination ont toujours quelque chose d'incomplet :

. *Curtæ nescio quid*
Sempèr abest rei.

XXVI.

Narcisse dans l'île de Vénus, par MALFILÂTRE.

25 novembre.

C'EST sur ce poëme qu'est fondé la belle réputation de Malfilâtre ; la renommée de ce poëte s'accroît de tous les regrets qu'il a laissés. Personne n'ignore qu'il mourut dans un âge où le talent fait encore des progrès, et donne encore des espérances. Quelques beautés que l'on remarque dans le poëme de Narcisse, il est permis de croire que cet ouvrage n'eût pas été le terme où se fût arrêté l'auteur ; et il ne falloit qu'un pas de plus pour que Malfilâtre se plaçât parmi les maîtres de la poésie française. Les Muses ont pleuré sa perte avec amertume : elles ont gémi sur son tombeau, comme sur les tombes du Camoëns et du Tasse : leurs plaintes ont accusé la fortune ; mais si leurs regrets ne sont que trop légitimes, l'expression de leur douleur n'a peut-être pas été assez mesurée. Les récompenses du talent doivent en couronner les efforts, et ne peuvent les prévenir : il faut mériter le prix avant de le recevoir. Gilbert a dit que Malfilâtre étoit *ignoré* dans le même vers où son style satirique nous le représente *mis au tombeau par la faim* ; mais s'il étoit *ignoré*, pourquoi s'étonner ou s'indigner que son sort n'ait pas été digne de son talent ? Je me sers de cette expression, trop foible peut-être, pour balancer un peu ce que le vers de Gilbert a de trop fort. Est-il croyable que Malfilâtre soit *mort de faim* ? L'hyperbole étoit familière à l'imitateur de Juvénal comme

à son modèle : des regrets sensibles, mais plus doux, doivent s'attacher à la mémoire de l'auteur du poëme de Narcisse. J'aime mieux accuser la nature que la fortune d'une fin si prématurée : les hommes sont ordinairement les complices de la fortune; la nature répand toute seule ses bienfaits ou ses fléaux.

Un grand critique a remarqué que le sujet du poëme de Narcisse n'étoit pas heureux ; et son autorité imposante est ici celle de la raison même : Malfilâtre se trompa dans le choix de son sujet ; aussi l'ouvrage fut-il plus admiré par les connoisseurs, que goûté par le public : il trouva peu de ces lecteurs, que quelques détails brillans ne dédommagent point de la froideur d'un ensemble sans intérêt ; les vrais amateurs regrettèrent que le poëte n'eût pas appliqué son talent à une matière moins ingrate, et déplorèrent cette erreur ; mais ils reconnurent en même temps dans le style de quelques morceaux, le caractère d'un génie poétique très-prononcé, et la manière d'un écrivain formé à l'école des grands maîtres de l'antiquité. En effet, Malfilâtre étudioit beaucoup les anciens, dans un temps où les auteurs, comme les artistes, où les poëtes et les orateurs, comme les statuaires et les peintres, sembloient mépriser les leçons et dédaigner les modèles que nous ont transmis les siècles les plus heureux de la littérature et des arts. Les endroits de son poëme qui ont réuni le plus de suffrages, sont des imitations de Virgile, et l'ouvrage n'a été entrepris que dans le dessein de lutter contre l'auteur des *Métamorphoses* ; mais ce dessein a égaré le poëte. Un des défauts de la jeunesse est de se tromper sur l'ensemble des compositions, et de croire que quelques traits heureux peuvent tenir lieu de tout le reste.

Les amours de Narcisse et d'Echo, leurs aventures et leurs métamorphoses n'ont rempli que quelques pages, sous la plume abondante et diffuse d'Ovide : Malfilâtre a cru devoir leur donner plus d'étendue : au moyen des incidens nouveaux qu'il a inventés, des fictions que son imagination ajoute à celles du poëte latin, il en a fait un poëme en quatre chants; mais ces quatre chants languissent malgré les beautés supérieures dont ils étincellent dans quelques parties : on lit avec un plaisir extrême le petit nombre de vers qu'Ovide a composés sur ce sujet, et l'on ne parcourt pas, sans quelque impatience et sans quelque ennui, le poëme de son imitateur; le poëte latin avoit donc fixé avec justesse les dimensions et les bornes du cadre où ce tableau devoit être renfermé; le tort du poëte français est de les avoir méconnues : plus précis que son modèle dans l'expression des détails, il n'a point observé dans la conception de l'ensemble la précision nécessaire dont l'auteur des *Métamorphoses* lui donnoit l'exemple, ou plutôt il n'a point senti qu'on ne pouvoit faire un poëme des aventures de Narcisse et d'Echo, sans tomber dans une prolixité pire que celle d'Ovide : car la diffusion qui tient au plan d'un ouvrage, est plus vicieuse et plus intolérable que celle qui tient au style et à l'expression.

Il faut avouer même que Malfilâtre, qui s'est montré très-supérieur à Ovide dans plusieurs morceaux où il est inspiré par le génie et dirigé par le goût même de Virgile, tombe dans quelques autres fort au-dessous de l'auteur des *Métamorphoses*, et cela peut venir de la conception de l'ouvrage. Son goût ne lui a pas permis de répandre sur certains détails ce vernis, ce faux éclat, ce brillant affecté qui, sous le pinceau d'Ovide, fait illu-

sion à l'esprit, et lui déguise le vice de la prolixité; et cependant il ne pouvoit restreindre ces détails dans une juste mesure, sans s'exposer à voir la matière lui manquer, et la carrière qu'il s'étoit proposé de parcourir se dérober pour ainsi dire sous ses pas, et le laisser dans le vide. Par exemple, je crois qu'il ne peut soutenir la comparaison avec Ovide, dans la description de l'amour que Narcisse conçoit pour lui-même; ce morceau remplit en grande partie, et termine le quatrième chant du poëme. Ici Malfilâtre est très-diffus, et sa diffusion se fait vivement sentir; Ovide l'est à peu près autant, et le paroît beaucoup moins; mais aussi on ne rencontre pas dans Malfilâtre des pointes, des jeux d'esprit, des oppositions pareilles à celles-ci :

.
*Cunctaque miratur quibus est mirabilis ipse ;
 Se cupit imprudens ,set qui probat , ille probatur ;
 Dumque petit , petitur ; pariterque incendit et ardet ;
 Quid videat nescit ; sed quod videt uritur illo ;
 Atque oculos idem , qui decipit , incitat error ?
 Credule , quid frustra simulacra fugaciu captas ?
 Quod petis est nusquam : quod amas , avertere , perdes ;
 Ista repercussæ , quam cernis , imaginis umbra est ;
 Nil habet ista sui : tecumque venitque manetque :
 Tecum discedat , si tu discedere possis , etc.*

Le goût du poëte français l'a préservé de ces affectations; je crois de plus que notre langue, une des plus sévères qui aient jamais existé, se prêteroit difficilement à de tels badinages et à de tels excès : ils sont fréquens dans Ovide, qui, suivant quelques littérateurs, n'a guère moins contribué que Sénèque à corrompre le goût de ses contemporains : en consultant même les dates, on voit que Sénèque a seulement achevé l'ouvrage com-

mencé par Ovide : ils ont l'un et l'autre la manie de donner à chacune de leurs pensées un tour épigrammatique, et de présenter une même idée dans plusieurs tours de ce genre, comme s'ils vouloient moins la faire comprendre et la persuader, que faire admirer la souplesse de leur esprit et la fécondité de leur style. Tous deux aiment les petits détails, les petites énumérations, et les aiment jusqu'à un excès incroyable : par exemple, il falloit insister un peu sur la limpidité du ruisseau dans lequel Narcisse voit son image; il falloit que cette image dont il devient amoureux fût réfléchie avec une grande pureté. Mais écoutons Ovide, et ne nous laissons pas trop séduire par la belle harmonie de ses vers :

*Fons erat illimis, nitidis argenteus undis,
 Quem neque pastores, neque pastæ in monte capellæ,
 Contigerant, aliudve pecus : quem nulla volucris,
 Nec fera turbârat, nec lapsus ab arbore ramus.*

Il remarque donc que la pureté de cette onde n'avoit jamais été altérée ni par les bergers, ni par les chèvres qu'ils conduisent, ni par aucun autre genre de bétail, ni par aucun oiseau, ni par aucun animal sauvage, ni par un rameau tombé d'un arbre : il n'oublie rien, comme on voit, et le lecteur voudroit qu'il eût oublié quelque chose. Malfilâtre est moins exact dans sa description, et fait bien :

.....
 Il dit et vole : il trouve une eau paisible,
 Un ruisseau pur, dont le brillant cristal
 Suit lentement une pente insensible,
 Coule sans bruit, et va d'un cours égal,
 Porter la vie à l'herbe languissante,
 Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naissante
 Des saules verts, qui bordent son canal.

Les traits nécessaires se trouvent dans cette description ; mais sans affectation et sans minutie : c'est une eau *paisible*, un ruisseau *pur*, le *crystal* en est *brillant* ; il coule *lentement* ; la pente en est *insensible*, le cours *égal* et *sans bruit* : on voit bien que l'image des objets doit s'y peindre avec une grande fidélité. *Nourrir l'ombre naissante* est une expression remarquable : c'est une sorte de figure qui se reproduit assez souvent dans le style de Malfilâtre, et que toutefois il ne prodigue pas : en général il n'abuse de rien ; son jugement est toujours de niveau avec son imagination, et son goût égale son talent : c'est un esprit brillant et solide à la fois.

On sent qu'il est plus dans son naturel, quand il suit les traces de Virgile, que lorsqu'il imite Ovide : les meilleurs morceaux du poëme de Narcisse sont empruntés à l'auteur de l'Enéide, et nul écrivain n'a su copier avec plus d'originalité que Malfilâtre : on connoît ses traductions de plusieurs endroits choisis des Géorgiques ; son imitation du Laocoon de Virgile est citée comme un modèle, dans tous les recueils, et mérite de l'être. Cette belle peinture est un des ornemens les plus brillans du poëme de Narcisse :

Un bruit s'entend ; l'air siffle, l'autel tremble :
 Du fond des bois, du pied des arbrisseaux,
 Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
 Rampent de front, vont à replis égaux ;
 L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
 Laissent loin d'eux de tortueux sillons ;
 Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe
 Leur cou mouvant, gonflé de noirs poisons,
 Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
 Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.

Je suis forcé, bien à regret, d'abrégér cette citation. Les deux serpens s'élancent sur un taureau que l'on alloit immoler :

Mais l'animal que leur souffle empoisonne,
 Pour s'arracher à ce double ennemi,
 Qui constamment sur son corps affermi,
 Comme un réseau l'enferme et l'emprisonne,
 Combat, s'épuise en mouvemens divers,
 S'arme contr'eux de sa dent menaçante,
 Perce les vents d'une corne impuissante,
 Bat de sa queue et ses flancs et les airs;
 Il court, bondit, se roule, se relève;
 Le feu jaillit de ses larges naseaux :
 A sa douleur, à ses horribles maux
 Les deux dragons ne laissent point de trêve;
 Sa voix, perdue en longs mugissemens,
 Des vastes mers fait retentir les ondes,
 Les antres creux et les forêts profondes ;
 Il tombe enfin, il meurt dans les tourmens ;
 Il meurt : alors les énormes reptiles
 Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

Quel vigueur de pinceau et quelle perfection de style ! De tels vers justifient bien les regrets dont la mémoire de Malfilâtre est honorée : sa cendre a reçu les hommages de tous les vrais gens de lettres, et de tous ces hommages, aucun ne me semble plus flatteur que la notice même qui se trouve en tête de cette édition : elle est d'un grand poète, qui est en même temps un grand prosateur, d'un écrivain très-éloquent et d'un critique plein de goût, d'un homme qui sait éminemment bien penser et bien dire, et qui, élevé au plus haut grade de l'enseignement public par le choix éclairé du gouvernement, honore la place qu'il occupe autant qu'il en est honoré : on voit bien que je veux parler de M. de Fontanes.

XXVII.

Le Génie de Virgile, ouvrage posthume de Malfilâtre, publié d'après les manuscrits autographes, par M. MIGER.

§. I^{er}.

19 décembre.

LE dépositaire de cet ouvrage ne pouvoit, je crois, choisir un moment plus favorable pour le publier : sur toutes les parties de ce vaste empire, les bonnes études se raniment ; les écoles, long-temps désertes, se repeuplent ; l'enseignement public, dégagé des faux systèmes, des vaines théories, et des pratiques aussi trompeuses que nouvelles qui le corrompoient et l'égaroient, est rentré dans les voies tracées par la raison et par l'exemple de tant de siècles ; le présent rivalise avec le passé ; les maîtres et les élèves sont enflammés d'une ardeur d'autant plus vive, qu'elle succède à de longues années de langueur et de léthargie ; riche des traditions de l'ancienne Université, héritière de ses principes, forte de ses doctrines, de ses maximes et de son expérience, animée par ses succès, qu'on lui remet sans cesse sous les yeux, et tenue pour ainsi dire en éveil par le souvenir de ses trophées, l'Université nouvelle se pique noblement de ne point laisser dépérir entre ses mains le patrimoine qui lui a été transmis ; le feu de l'émulation en échauffe, en vivifie toutes les parties :

Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.

Mais ce zèle des vraies et solides études ne se renferme pas dans l'enceinte des écoles : toute la littérature semble y participer, et les gens du monde eux-mêmes n'y sont pas tout-à-fait étrangers : jamais on n'a plus annoncé, jamais il n'a paru plus de traductions ; les seuls ouvrages de Virgile sont en ce moment l'objet des travaux de plusieurs écrivains ; les simples amateurs, ceux qui cultivent les lettres sans faire l'essai de leurs talens, dégoûtés sans doute des fruits malheureux de notre littérature actuelle, cherchent dans la littérature ancienne leurs consolations et leurs plaisirs. L'ouvrage dont je vais rendre compte est donc véritablement à l'ordre du jour : il est digne du temps présent, et le temps présent est digne de lui ; il est resté dans le portefeuille des dépositaires, et, pour ainsi dire, dans le tombeau de Malfilâtre, durant des temps peu favorables aux lettres anciennes ; il en sort à une époque où le culte des grands génies de l'antiquité se renouvelle parmi nous, où le nombre de leurs adorateurs s'augmente.

On ne peut toutefois se dissimuler que les ouvrages *posthumes* semblent repousser la faveur : le public se persuade avec raison, qu'un auteur publie toujours de son vivant ses plus brillans titres de gloire ; en effet, quelque intérêt que puisse prendre un écrivain à ce qu'on dira de lui après sa mort, les louanges qui retentissent à ses oreilles le touchent tout autrement que celles qui doivent un jour se faire entendre sur sa tombe, et ce qui répand de l'éclat sur sa vie le flatte sans doute d'une manière bien plus sensible que ce qui ne doit illustrer que sa mémoire. Mais il faut établir une distinction entre les ouvrages qu'un auteur a négligé de publier, et ceux qu'il n'a pu donner au public : l'ouvrage de Mal-

filâtre est de cette dernière classe : l'auteur y travailloit avec ardeur, et comme à un livre sur lequel il fondoit une des plus belles parties de sa gloire, lorsque la mort vint interrompre ses travaux : il est vrai que ses mains mourantes tombèrent, et se détachèrent de cette entreprise avant qu'il pût l'achever et la perfectionner ; mais ses ébauches portent l'empreinte du zèle et de l'affection avec lesquels il l'avoit embrassée.

Nourri de la lecture des meilleurs auteurs de la Grèce et de Rome, passionné pour la littérature ancienne, adorateur ardent des chefs-d'œuvre divins que les siècles de Périclès et d'Auguste ont légués aux âges suivans, comme le plus bel héritage de l'esprit humain, Malfilâtre ne croyoit pas qu'une étude légère et superficielle, et, pour ainsi dire, qu'un culte frivole, distrait, inattentif, fût un hommage digne de ces grands modèles, qui ne peuvent être honorés convenablement que par un amour éclairé et par une admiration réfléchie. Il avoit donc conçu, avec toute la vivacité de la jeunesse, un projet qu'il étoit capable d'exécuter avec tout le discernement de l'âge mûr : il vouloit faire sur tous les poètes de l'ancienne Rome un grand travail qui auroit eu pour objet l'analyse de leurs beautés ; le *Génie de Virgile* ne formoit, dans son vaste plan, qu'une partie, très-importante, il est vrai, de ce beau travail. Combien n'est-il pas fâcheux que la mort ait empêché Malfilâtre de réaliser une telle pensée ! Je sais que quelques personnes prétendent qu'elles n'ont pas besoin de commentaires et d'analyses pour sentir et pour apprécier le génie des poètes anciens, et je conviens que les analyses et les commentaires seroient absolument inutiles à quiconque pourroit être dépourvu d'un sens

qu'ils ne font qu'étendre, épurer, perfectionner, et qu'ils ne donnent point. Mais un ouvrage tel que celui que Malfilâtre avoit conçu, exécuté par un tel écrivain, par un homme qui joignoit le talent d'un poète très-distingué au goût et aux connoissances d'un excellent critique, et qui, en commentant les poètes de l'antiquité, en les expliquant, en les analysant, étoit capable de traduire en beaux vers les endroits les plus brillans de leurs compositions, un pareil ouvrage n'auroit pu que réunir beaucoup d'utilité à beaucoup d'agrément ; cela me paroît incontestable : les personnes les plus versées dans la connoissance de la littérature ancienne, les hommes les plus familiarisés avec les écrits de Lucrèce, de Catulle, de Virgile et d'Horace, l'auroient lu avec un grand plaisir et avec quelque fruit ; et les jeunes gens, les étudiants, y auroient puisé ce goût, cet amour des modèles de l'antiquité, que Despréaux recommande dans l'Art poétique, lorsqu'il dit :

Aimez-donc leurs écrits, mais d'un amour sincère :
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire!

Mais tout ce que nous disons de l'ouvrage que Malfilâtre avoit projeté, et qu'il n'a pu exécuter, n'est propre qu'à exciter nos regrets ; et ce qu'il nous a laissé sur Virgile, quoique d'un grand prix, ne sauroit les calmer. Afin d'attirer plus de faveur sur son entreprise, et d'y appeler d'abord l'intérêt, il avoit cru devoir commencer par s'occuper du premier des poètes latins ; et c'est la seule partie de son plan qu'il lui ait été permis d'ébaucher, qui ait reçu un commencement d'exécution, et dont il ait pu rester quelque chose. Pour bien con-

« voir les vues de l'auteur, il n'est pas inutile de l'en-
« tendre parler lui-même : « Ce n'est point, dit-il, une
« traduction proprement dite que je donne aujourd'hui ;
« c'est, comme mon titre l'annonce, le *Génie* des
« poètes anciens. Expliquons nous : lorsqu'on a lu Vir-
« gile, par exemple, on a une idée générale de la mar-
« che et de la nature de ses ouvrages ; mais on se
« rappelle avec plus de plaisir certains endroits qui ont
« frappé plus que les autres : ce sont ces endroits qu'on
« voudroit retenir, sans perdre de vue l'ensemble,
« parce que le génie du poëte y brille plus que dans
« les autres, et d'une façon toute particulière : on peut
« donc les appeler, par excellence, le *Génie de Vir-*
« *gile*. C'est à ces morceaux que je me suis attaché ;
« j'ai entrepris de les rendre en français et en vers,
« autant qu'il m'a été possible ; mais je ne devois pas,
« suivant mes idées, les donner détachés, parce qu'ils
« n'ont leur véritable prix qu'autant qu'ils sont amenés
« et placés. Ce principe admis, comment les présenter
« dans leur vrai jour, si ce n'est en traduisant les
« morceaux intermédiaires qui les joignent les uns
« aux autres..... Mais loin de les versifier, je ne les
« traduis même pas dans toute leur étendue ; j'en
« donne simplement la substance..... C'est l'analyse
« des Eglogues, des Géorgiques et de l'Enéide, dans le
« corps de laquelle j'ai inséré les beaux morceaux tra-
« duits en vers, à mesure qu'ils se rencontrent dans la
« suite de chacun de ces poëmes. » Si Malfilâtre avoit
« eu le temps d'exécuter cette idée, le Génie de Virgile
« mériteroit sans doute d'être placé au nombre des plus
« beaux monumens de notre littérature ; mais il s'en faut
« beaucoup que la seule partie de son plan dont il ait pu

s'occuper soit complète : c'est un bel édifice conçu par un grand architecte qui n'a pu l'achever, élevé par une main habile dont les travaux ont été tout à coup interrompus ; il ressemble à une ruine :

. . . . *Pendent opera interrupta, minasque
Ingentes operum.*

Un homme de lettres du plus grand talent et de la plus grande réputation, M. de Fontanes, s'étoit d'abord chargé du soin de remplir les vides que l'auteur a laissés dans son ouvrage, de mettre les matériaux en ordre et de diriger l'édition ; mais des fonctions importantes l'arrachèrent à cette occupation, et l'on doit bien regretter tout ce que son talent auroit ajouté de prix, et son nom d'autorité à l'ouvrage de Malfilâtre. L'écrivain qui l'a remplacé, connu déjà par d'agréables poésies, par des travaux littéraires, très-distingués, et par la *Table*, si importante, du *Moniteur*, paroît avoir eu un sentiment très-juste des devoirs que lui imposaient et la gloire de Malfilâtre et la renommée du littérateur auquel il succédoit. Son travail est remarquable par les qualités qu'on devoit y souhaiter le plus, le goût et l'exactitude : M. Miger a eu beaucoup à faire, et il a fait très-bien ; il n'a rien négligé dans ses recherches, et rien laissé à désirer dans ses réflexions et dans ses jugemens. Mais pour mettre le lecteur à portée de bien juger et du fond de l'ouvrage et du mérite de l'édition, il faut donner ici une légère idée de l'ensemble du livre.

M. Miger a cru devoir mettre en tête de l'ouvrage une notice qui présente quelques détails sur Malfilâtre et sur Virgile, et qui renferme quelques discussions littéraires fort intéressantes. Ce morceau est géné-

ablement bien écrit, et suffiroit pour prouver que M. Miger n'est pas au-dessous du travail qu'il a entrepris ; il est suivi d'un *discours préliminaire*, tout entier de Malfilâtre, et d'une très-grande étendue : l'auteur y développe son plan général, et y traite la question de savoir si les poètes doivent être traduits en prose ou en vers ; il rapporte textuellement les sentimens de différens littérateurs sur ce sujet, pour s'en autoriser ou pour les combattre, suivant qu'ils lui sont favorables ou contraires ; cette question le conduit à examiner la nature de notre versification. On peut reprocher à ce discours un peu de longueur et de diffusion ; le style en est moins ferme que facile, et généralement, la prose de Malfilâtre manque un peu de nerf.

Chacun des divers ouvrages de Virgile est précédé de *réflexions*, d'*observations*, relatives au genre de cet ouvrage, et chaque églogue, chaque chant des Géorgiques et de l'Énéide, est suivi de notes où l'auteur tantôt développe une sage et discrète érudition, tantôt expose des considérations que lui dicte le goût, tantôt rapproche de l'original toutes les copies, toutes les imitations, toutes les traductions en vers qui en ont été faites par des mains plus ou moins habiles. Cette dernière partie du travail a été singulièrement augmentée et enrichie par l'éditeur : M. Miger a joint à toutes les traductions et imitations en vers recueillies par Malfilâtre, toutes celles qui ont paru depuis la mort de cet écrivain, et souvent son estimable exactitude est allée chercher dans des recueils ou ignorés ou négligés, des morceaux qui quelquefois surchargent un peu l'édition, et qui, presque toujours, y ajoutent un nouveau prix ;

il n'est pas demeuré non plus étranger aux *jugemens* et aux *observations* : tantôt il puise dans son propre fonds, et tantôt il fait d'heureux emprunts ; par exemple, le plus brillant de nos professeurs, et le premier de nos poètes latins, M. Lemaire, lui a communiqué quelques-unes de ces piquantes remarques et de ces pages éloquentes qui ont fait tant de plaisir dans la classe du Collège de France. M. Miger n'a rien eu à suppléer dans la traduction en prose, qui est tout entière de Malfilâtre ; mais il s'en faut malheureusement de trop que Malfilâtre, pour ce qui regarde la partie qui devoit être versifiée, ait fait tout ce qu'il se proposoit de faire.

Il y a sans doute dans cet ouvrage beaucoup d'imitations en vers, composées par lui, suivant les conditions de son plan ; mais il en manque aussi beaucoup, et l'éditeur a été obligé de remplir ces lacunes nombreuses : il est entré parfaitement dans l'esprit de l'auteur ; il a choisi, comme auroit pu le faire Malfilâtre lui-même, les morceaux de l'original auxquels devoient s'appliquer les *imitations versifiées*, et, dans le choix de ces *imitations*, qu'il emprunte aux meilleurs traducteurs, il a montré beaucoup de discernement et de goût ; en un mot, il est parvenu, en s'appuyant sur le travail de Malfilâtre, et en le complétant, à nous donner un des ouvrages les plus agréables et les plus utiles que l'on pût faire sur les chefs-d'œuvre du prince des poètes latins. Quelques parties peuvent paroître un peu volumineuses ; quelques endroits sont remplis d'une littérature un peu commune et un peu redondante, et ce reproche tombe sur l'auteur comme sur l'éditeur ; mais, après tout, je connois peu de livres que les amateurs de la littérature

ancienne puissent lire avec plus de plaisir, dont un professeur habile puisse tirer plus de parti, et qui soit plus propre à former le goût des étudiants : il doit obtenir un très-grand succès dans le monde et dans les écoles. Il me reste encore à faire quelques observations sur les détails de cet ouvrage : elles seront le sujet de quelques autres articles.

ANNÉE 1811.

XXVIII.

Le Génie de Virgile, ouvrage posthume de Malfilâtre, publié d'après les manuscrits autographes, par M. MIGER.

§. II.

6 janvier 1811.

LES *Géorgiques* sont la partie de cet ouvrage la moins défectueuse, celle où l'auteur du *Génie de Virgile* a laissé le plus de traces du zèle qui l'animoit, celle où il a répandu un plus grand nombre de ces imitations en vers qui devoient principalement donner du prix à son travail, et qui deviennent en quelque sorte d'autant plus précieuses dans son livre, qu'elles y sont plus rares : les *Eglogues* en offrent très-peu, l'*Enéide* encore moins que les *Eglogues*; mais les *Géorgiques* en sont remplies : on diroit que Malfilâtre a traité ce poëme avec une espèce de prédilection; peut-être les circonstances ont-elles influé sur cette préférence : lorsqu'il conçut l'idée de son travail sur la littérature ancienne, plusieurs écrivains s'occupaient de traduire les *Géorgiques* en vers; entreprise difficile, qui attiroit l'attention du public, et qui prouvoit plus de dévoue-

ment dans les auteurs qu'elle ne promettoit de succès. M. Delille publioit alors dans les journaux, et pour essayer le goût du public, quelques fragmens encore imparfaits de cette belle et immortelle traduction, à laquelle il travailloit avec un soin et une application dont il ne se croyoit pas encore dispensé; il est probable que Malfilâtre se piqua d'une noble émulation, et que la partie des œuvres de Virgile sur laquelle d'autres poètes s'exerçoient eut plus d'attrait pour son talent; je crois aussi que les *Géorgiques*, malgré les apparences, offrent moins de difficultés que les *Eglogues* et l'*Enéide*, aux poètes qui veulent en confier les beautés à la poésie française: notre versification s'accommode mieux, je pense, du style didactique que du style de l'épopée, et les *Bucoliques* de Virgile ont des grâces qui peut-être seront toujours le désespoir des traducteurs.

Le petit nombre de morceaux que Malfilâtre a traduits en vers dans cette partie, fait peu regretter qu'il n'en ait pas traduit davantage: ces imitations sont foibles, et semblent porter un caractère de négligence et de précipitation: il n'a pas été beaucoup plus heureux dans ses essais sur l'*Enéide*, qui sont moins nombreux encore; mais son talent poétique ne brille nulle part avec plus d'éclat que dans ses imitations versifiées des plus beaux endroits des *Géorgiques*: on peut les comparer, pour la vigueur du ton, la fermeté du style, la chaleur et la verve, aux belles traductions en vers que Despréaux a répandues dans sa traduction du *Traité* de Longin, et qui en sont le plus précieux ornement. Des critiques qui avoient recueilli ces morceaux de Malfilâtre, en opposèrent quelques-uns avec avantage aux traductions des mêmes endroits par M. Delille, et

triomphèrent peut-être un peu trop de la supériorité, plus ou moins marquée, que pouvoit avoir Malfilâtre, dans quelques tirades détachées, sur un écrivain qui s'est soutenu avec une égalité si merveilleuse dans tout le cours d'une longue traduction. Je ne renouvelerai pas ces comparaisons toujours désagréables, toujours plus ou moins odieuses, dans lesquelles on se plaît à mettre les regrets aux prises avec les jouissances, et où l'on semble vouloir rabaisser le mérite et ternir l'éclat des biens qu'on possède, par l'idée de ceux qu'on auroit pu avoir. Je n'examinerai pas si Malfilâtre eût été capable de nous donner une traduction des *Géorgiques* préférable à celle de M. Delille; il n'a point fait cette traduction, il ne se proposoit pas même de la faire: jouissons de ce que nous avons; nous possédons l'ouvrage de M. Delille, et cet ouvrage est consacré: ne profanons point, par des critiques intempestives et par des rapprochemens suspects, un des monumens les plus remarquables et les plus honorables de notre littérature; il faut d'ailleurs laisser au lecteur lui-même le soin et le plaisir de chercher des points de comparaison, d'établir des parallèles, qui seront un exercice d'autant plus agréable pour son goût, que la critique ne lui aura point dicté d'avance ses décisions, et commandé ses préférences.

On sent dès le début des *Géorgiques*, et dans le premier morceau d'imitation, l'impression d'une main vigoureuse capable de reproduire les grands traits du pinceau de Virgile;

Astres brillans du monde, ô secourables dieux,
Qui conduisez l'année errante dans les cieux;

Bacchus, et vous Cérés, si les moissons dorées,
 Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
 Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,
 Et l'eau des froids torrens, et le gland des forêts ;
 O vous, faunes légers, qu'adorent les campagnes,
 Vous, nymphes, qui peuplez les bois et les montagnes,
 Jetez sur mes essais des regards complaisans :
 Accourez à ma voix, je chante vos présens !

Il me semble qu'il y a dans ce style une chaleur et une harmonie très-poétiques; le reste de l'invocation se soutient avec le même bonheur, le même ton et le même entraînement :

Toi, dont le fier trident fit sortir de la terre
 Le superbe coursier, symbole de la guerre,
 Grand dieu des mers ; et toi, dont les nombreux troupeaux
 De Cée, en bondissant, dépouillent les coteaux ;
 Toi surtout, dieu pasteur, souverain d'Arcadie,
 O Pan, si tu chéris ton heureuse patrie ;
 Minerve, si par toi ton peuple favori
 Reçut les premiers arts, et l'olivier chéri ;
 Jeune enfant, qui jadis au genre humain sauvage
 Vint montrer la charrue et son utile usage,
 Sylvain, dieu des forêts, solitaire Sylvain,
 Dont un jeune cyprès orne toujours la main :
 Je vous invoque tous, dieux, déesses propices,
 Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspices,
 Soit que du haut du ciel arrosant les sillons,
 Vous nourrissiez la terre et ses germes féconds !

Remarquons que l'énergie qui règne dans ces vers n'a rien de forcé, et qu'elle ne coûte rien à la pureté du langage : Malfilâtre savoit être fort sans être tendu, et ne cherchoit point les effets du style dans les prestiges du mauvais goût, et dans la charlatanerie du néologisme. Ce morceau, qui mérite beaucoup d'éloges, est à peu près exempt de reproches; on n'en peut pas

dire autant de toutes les autres imitations qu'on trouve dans la partie de l'ouvrage qui a pour objet les *Géorgiques* : ces imitations sont en général des premiers jets; le travail auroit ajouté peu de chose à quelques-unes; mais il en est pour lesquelles il auroit eu beaucoup à faire; les plus incorrectes, les moins satisfaisantes ont cependant toujours de la chaleur et de l'éclat : on voit que ce sont des *impromptu*, mais les *impromptu* d'un poëte. Malfilâtre avoit senti qu'il faut que le poëte soit toujours inspiré, lorsqu'il traduit comme lorsqu'il invente : dans le travail de la traduction, il imprimoit à son talent le même degré de mouvement que dans celui de la composition originale, et sa muse étoit à ses côtés quand il répétoit les accens de celle de Virgile; il n'atteint pas sans doute à toute la grâce de son modèle, et qui peut se flatter d'y atteindre? Les inspirations du pasteur de *Mantoue* sont plus douces que celles de son traducteur; mais ce dernier remplace par la force tout ce qu'il perd du côté de la suavité, et jamais, dans le désespoir d'égaliser les agrémens du poëte latin, il ne substitue des ornemens affectés aux beautés simples et naïves de l'original. Quoiqu'il évite, en général, dans ses imitations, les endroits épineux et les passages arides, il lutte pourtant quelquefois avec beaucoup de succès contre son modèle, dans ces descriptions *techniques* qui demandent plus d'art que d'inspiration : telle est celle des *cinq zones*; je ne puis en citer que quelques vers :

L'habitant du Riphée est voisin de ces lieux
Où la terre s'élève et s'approche des cieus;
Et l'ardente Lybie et les murs d'Alexandre
La voient vers le midi s'abaisser et descendre;

L'un des pôles du monde où souffle l'Aquilon,
Toujours, par sa hauteur, domine l'horizon ;
Toujours l'autre se montre à ces rivages sombres,
Où règne le trépas sur le peuple des ombres.

.....
Là pâlit la nature, et sur ces bords funèbres
Une nuit inféconde entasse les ténèbres ;
Ou peut-être l'aurore à ce nouveau séjour,
En s'éloignant de nous, va reporter le jour ;
Peut-être, quand sur nous cette jenne courrière
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,
Là, l'étoile du soir, au départ du soleil,
Allume son flambeau dans l'occident vermeil.

La peinture des signes qui annoncent la tempête, et de la tempête elle-même, est un des plus beaux ornemens du premier livre des *Géorgiques* : Malfilâtre l'a traduite presque tout entière, et sa traduction, négligée dans quelques parties, étincelle des traits les plus brillans dans sa totalité : elle est beaucoup trop longue pour que je puisse la mettre ici sous les yeux du lecteur ; je n'en transcrirai que ces quatre vers qui la terminent, et qui sont relatifs à l'influence des variations de l'atmosphère sur les divers animaux :

De là ces doux concerts dont les bois retentissent,
La gaité des troupeaux qui sur les prés bondissent,
Et celle des corbeaux, qui, rassemblés entr'eux,
Des accens de leur joie épouvantent les cieus.

La traduction du morceau sur la mort de *César* est connue depuis long-temps : on la trouve dans un grand nombre de recueils, et c'est une de celles que les critiques ont le plus opposées à M. Delille. En voici le début ;

Quand César expira, le soleil, dans son cours,
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours :

Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignt Rome
 Des malheurs qu'entraînoit la mort de ce grand homme ;
 Il partagea son deuil : cet astre étincelant,
 D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,
 Et des hommes pervers la race criminelle
 Craignit à cet aspect une nuit éternelle.
 Hélas! tout dans ces temps annonçoit nos revers ;
 Tout nous épouvantoit, et la terre et les mers,
 Et des chiens menaçans les clameurs importunes,
 Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.

Le reste est de la même beauté.

.
 L'Apennin tressaillit ; et sur leurs fondemens,
 Les Alpes à grand bruit s'agitèrent long-temps ;
 Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres,
 Se trainoient au milieu du silence et des ombres ;
 On entendoit au loin retentir une voix
 Lamentable, et des cris sortis du fond des bois ;
 Des fleuves étonnés les ondes reculèrent ;
 La terre s'entr'ouvrit, les animaux parlèrent ;
 Et dans nos temples saints, séjour des immortels,
 On vit les dieux d'airain pleurer sur leurs autels.

Quelle teinte sombre et lugubre dans cette peinture !
 quelle harmonie appropriée au sujet ! mais quelle en-
 traînante rapidité dans ces derniers vers du morceau !

.
 Toutes les nations à nous perdre animées,
 Le Danube, l'Euphrate, enfantent des armées ;
 Malgré le voisinage et la foi des traités,
 Tout combat : les cités attaquent les cités ;
 Mars remplit l'univers de sa fureur impie ;
 Rien ne peut dans son cours arrêter sa furie :
 Tels de jeunes coursiers, ardens, impétueux,
 Tout à coup avertis par le signal des jeux,
 D'un saut précipité franchissant la barrière,
 Impatiens du frein, volent dans la carrière ;

Et las de retenir leur courage indompté,
Le guide avec le char est lui-même emporté.

Si toutes les parties du *Génie de Virgile* étoient remplies comme ce premier livre des *Géorgiques*, l'ouvrage ne laisseroit rien à désirer. Les autres livres du même poëme offrent beaucoup moins d'*imitations en vers* de la main de Malfilâtre : il paroît que l'auteur, content de la traduction de M. Lefranc de Pompignan, et désespérant ou n'ayant pas le temps de faire mieux, avoit pris le parti de s'en servir : il emprunte à ce traducteur presque toutes les *imitations* du second et du troisième livre : la traduction de M. Delille n'avoit point encore paru lorsque Malfilâtre ébauchoit son ouvrage ; il s'en faut cependant beaucoup que le style de l'auteur de *Didon* vaille celui de l'auteur de *Narcisse* : Malfilâtre étoit bien plus capable que M. Lefranc de Pompignan de traduire avec succès Virgile en vers ; les morceaux que je viens de citer en sont une preuve incontestable. Toute la fin du quatrième livre des *Géorgiques* est également empruntée à M. de Pompignan, et une grande partie du commencement de ce livre appartient à M. Delille, qui sans doute venoit de publier ce morceau comme un premier essai, que depuis il a refondu presque entièrement, y laissant peu de traces de sa première façon ; on y trouve donc en quelque sorte le premier jet de cette partie de la traduction de M. Delille ; et les curieux pourront remarquer de quel point ce poëte est parti pour arriver à l'étonnant degré de perfection auquel il s'est élevé dans la suite : ces sortes d'observations ont toujours de l'intérêt pour les amateurs des arts, et peuvent n'être pas sans quelque fruit pour ceux qui veulent appron-

dir les secrets du talent. J'insisterai peu sur les *Eglogues* et sur l'*Enéide*, où je trouve peu de vers de Malfilâtre ; je ne m'occuperai pas beaucoup plus des notes et des dissertations ; car je n'aime point à faire des remarques sur des remarques, et des dissertations sur des dissertations : cependant, je trouverai encore dans l'examen de cet ouvrage la matière d'un troisième article.

§. III.

26 avril.

J'AI fait connoître dans un premier article le plan général de ce livre, dont la conception est très-digne d'un littérateur tel que Malfilâtre, qui joignoit aux avantages d'un grand talent toutes les ressources de l'étude et de la science, toutes les lumières de la méditation et du goût ; j'ai consacré un second extrait à des citations qui ont pu donner une idée de la manière dont l'auteur du *Génie de Virgile* auroit rempli le cadre qu'il s'étoit tracé, si une mort prématurée n'étoit venue l'interrompre au milieu de son entreprise : dans l'un et dans l'autre, j'ai parlé du travail de l'éditeur, travail méritoire, précieux, fait en conscience, sur lequel je me propose d'insister davantage dans ce troisième article. Si M. Miger n'avoit eu que des matériaux à mettre en ordre, je n'aurois à louer que son exactitude ; mais ses fonctions ne se bornoient pas à des soins si vulgaires : il falloit qu'il remplît un grand nombre de lacunes, et qu'il fît beaucoup de recherches pour les remplir ; il falloit qu'il se substituât souvent à la place de Malfilâtre, et qu'il achevât un livre dont l'auteur n'avoit pu qu'esquisser les premiers linéamens. M. Miger s'est acquitté

de ce devoir, qui avoit effrayé quelques autres hommes de lettres, avec une fidélité qui ne laisse rien à blâmer qu'un peu d'excès, avec un goût et une intelligence d'autant plus dignes d'éloges, qu'en faisant un véritable ouvrage, il n'avoit pourtant l'air que de faire une édition.

Les réflexions préliminaires qu'il a mises en tête du *Génie de Virgile*, et qu'il a modestement intitulées, *Notice de l'Éditeur*, suffiroient pour prouver qu'il n'avoit pas trop présumé de ses forces en se chargeant de compléter le travail de Malfilâtre : ces réflexions sont un excellent morceau de littérature, très-bien pensé et très-bien écrit. L'auteur débute par une comparaison de Malfilâtre et de Gilbert, qui se présente d'autant plus naturellement, que ces deux poètes, enlevés l'un et l'autre par une mort prématurée, ont vécu presque également malheureux : « La vie de Malfilâtre, « dit M. Miger, offre le spectacle du talent aux prises « avec le malheur. Tout le monde connoît et répète « ce vers d'un poète qui fut lui-même un nouvel et « touchant exemple des infortunes auxquelles le génie « est trop souvent exposé :

« La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

« C'est ainsi que le poète Gilbert, dont la vie fut si mal-
 « heureuse et la fin si funeste, déplorait avec indigna-
 « tion le sort de Malfilâtre ; on pourroit comparer les
 « destinées comme les talens de ces deux écrivains,
 « quoique leurs maux aient été différens, et qu'ils n'aient
 « pas couru précisément la même carrière. Tous deux
 « étoient nés poètes ; tous deux s'annoncèrent dans la
 « littérature par des essais brillans ; tous deux furent

« moissonnés par une mort prématurée, lorsque leur
 « génie commençoit à fleurir ; tous deux ont laissé des
 « regrets profonds dans le cœur des amis des lettres ;
 « après leur avoir donné les plus belles espérances : les
 « infortunes de ces deux poètes ont abrégé leur vie ;
 « mais elles n'ont pas également influé sur leur talent ;
 « Le sentiment des maux qu'il avoit à souffrir ne fut
 « pas étranger aux inspirations poétiques de Gilbert.
 « Les productions de Malfilâtre ont une douceur qui
 « exclut toute idée de mécontentement, d'inquiétude
 « et d'aigreur ; elles sont aussi, dans leur genre, beau-
 « coup plus voisines de la perfection. Le goût de Mal-
 « filâtre étoit plus sûr et plus formé que celui de Gilbert ;
 « son style est plus égal ; les beautés de sa composition
 « sont moins altérées par le mélange des défauts ; il
 « avoit étudié les grands modèles avec plus de soin ;
 « et, quoiqu'il soit mort très-jeune, ses ouvrages ont
 « un caractère de maturité qui manque à ceux de Gil-
 « bert. Le jugement de ce dernier avoit besoin d'être
 « perfectionné par l'âge : Malfilâtre fut comme lui
 « privé du secours des années ; mais de sérieuses études
 « avoient donné à sa jeunesse tout l'aplomb de l'âge
 « mûr. » On remarquera dans cette *Notice* les obser-
 vations également justes, profondes et neuves que fait
 M. Miger sur la traduction de la prose française en
 vers français, à l'occasion d'un fragment du *Télémaque*,
 mis en vers par Malfilâtre.

En général on voit que l'éditeur du Génie de Virgile, dans ses différentes dissertations littéraires, pense par lui-même, quoiqu'il pense toujours juste : il n'est pas du nombre de ces littérateurs qui proscrivent les vers latins modernes ; il ne prétend point, comme beaucoup

de gens intéressés peut-être à soutenir cette opinion, qu'il est impossible de bien écrire aujourd'hui en latin : il fait seulement observer, à la suite de quelques rapprochemens, la différence qui se trouve entre les vers des poètes anciens et ceux des poètes latins modernes; et les jeunes gens qui se sentent quelque talent pour la poésie latine, trouveront un excellent conseil dans la réflexion suivante : « Un jeune homme, dit M. Miger, « qui se borneroit à lire et à imiter les poètes latins « modernes, demeureroit sans doute au-dessous d'eux, « et par conséquent seroit bien éloigné des anciens; « mais en se formant sur les anciens, en les lisant sou- « vent et avec attention, en tâchant de les imiter, de « les égaler, et même restant bien loin de leur perfec- « tion, il sera peut-être de niveau avec les modernes- « imitateurs estimables de l'antiquité, et au lieu d'être « à leur suite, il pourra devenir leur rival. »

M. Miger me paroît indiquer parfaitement, en plusieurs endroits, dans quel esprit on doit lire les poètes anciens : les réflexions qu'il fait sur la métamorphose des vaisseaux d'Enée en nymphes, sont applicables à tout ce que le goût moderne est tenté de trouver extraordinaire et bizarre dans les chefs-d'œuvre de la poésie antique. « Quelques critiques, dit-il, habitués à ju- « ger les chefs-d'œuvre de l'antiquité comme on juge « ceux de son propre siècle, ont traité d'invaisem- « blable, et même de ridicule, la métamorphose des « vaisseaux d'Enée en nymphes. Sans doute il est cer- « tain que la forme et la masse d'un vaisseau ne peuvent « s'allier dans notre esprit avec l'idée d'une nymphe, « et que de nos jours une pareille invention ne seroit « pas impunément employée; mais dans la haute anti-

« quité, l'apparition d'un vaisseau a dû frapper les
 « spectateurs d'étonnement; et l'on sait que lorsque les
 « Argonautes parurent à l'embouchure de l'Ister, les ha-
 « bitans de ces contrées prirent leurs vaisseaux pour
 « des monstres marins, et s'enfuirent de toutes parts
 « en abandonnant leurs troupeaux à l'aventure. La
 « fable de la métamorphose du navire *Argo* s'étoit
 « accréditée dans l'ancienne Grèce : et Virgile, qui
 « connoissoit aussi-bien que nos modernes les bornes
 « de la vraisemblance, a pu profiter de ces tradi-
 « tions, et s'en faire un appui en faveur de la fiction
 « qu'il avoit imaginée. Nous dirons donc avec M. De-
 « lille, à qui nous avons emprunté l'idée de cette note,
 « que pour apprécier justement le mérite des anciens,
 « il ne suffit pas de consulter l'impression que leurs
 « ouvrages font sur notre esprit, mais qu'il faut exa-
 « miner aussi l'impression qu'ils dûrent faire sur l'es-
 « prit de leurs contemporains. »

C'est avec cette sagesse, dont j'ai voulu donner plu-
 sieurs exemples, que M. Miger supplée toujours à ce
 que Malfilâtre a pu laisser d'imparfait dans ses notes et
 dans ses observations. Quant au rapprochement des
 différentes traductions ou imitations en vers, peut-être
 a-t-il quelquefois recherché avec trop d'exactitude des
 morceaux qu'il auroit pu se dispenser de tirer de l'ou-
 bli; peut-être a-t-il hérissé son commentaire de trop
 de noms peu dignes d'y figurer; peut-être a-t-il attaché
 trop d'importance aux productions d'une foule de pe-
 tits auteurs, de petits poètes, qu'il falloit laisser dans
 leur obscurité; mais dire qu'il y a du superflu dans son
 ouvrage, c'est assez faire entendre que tout le nécessaire,
 que tout l'essentiel s'y trouve; et contre l'ordinaire,

grâces à l'infatigable exactitude de l'éditeur, cet essentiel est quelquefois très-curieux : par exemple, puisque M. de Rivarol a traduit en vers quelques endroits de Virgile, un éditeur zélé ne pouvoit se dispenser de chercher ces imitations, sur lesquelles la renommée de l'écrivain doit attirer nécessairement l'attention des amateurs. Ils aimeront à retrouver, dans le *Génie de Virgile*, la traduction qu'a faite d'un morceau fameux du quatrième livre de l'Enéide cet homme d'esprit, qui n'eut peut-être un vrai talent dans aucun genre, et dont l'esprit actif et flexible se plioit à tous les genres. Voici comment il a rendu la description du silence et du repos de la nuit, mis en contraste avec les agitations de la reine de Carthage :

C'étoit l'heure où la nuit, planant au haut des airs,
 Donne, avec le sommeil, la paix à l'univers :
 L'onde étoit sans courroux, les forêts sans murmure,
 Et les hôtes nombreux qui peuplent la verdure,
 Et l'habitant des lacs, et l'agneau sous ses toits,
 Tout se tait dans les champs, tout est sourd dans les bois :
 Le silence et la nuit sur la terre assoupie,
 Versoient le doux oubli des peines de la vie,
 L'oubli, présent du ciel, trésor du malheureux !
 Didon seule gémit : toute entière à ses larmes,
 Elle soupire et pleure, et veille dans les larmes ;
 L'inexorable Amour redouble ses alarmes :
 Il l'excite et l'abat, l'irrite et l'attendrit.

Les amateurs reverront avec un égal plaisir, dans cet ouvrage, l'imitation que M. de Laharpe donna du morceau sur *Orphée*, lorsqu'il rendit compte, dans le *Mercur*, de la première édition de la traduction des *Géorgiques* par M. Delille, et une foule d'imitations par M. de Fontanes, qui a puisé dans une étude approfondie

die des grands modèles de l'antiquité, le goût pur, qui distingue ses productions originales ; je ne citerai de ce grand poëte que les vers suivans :

Dans les veines du monde une ame répandue,
Partout, de ce grand monde échauffant l'étendue,
Remplit les cieux, la terre, et descend dans les eaux,
Alimente l'éclat des célestes flambeaux :
De son feu créateur à la fois elle anime
Les monstres bondissans sur les flots de l'abîme,
Et les peuples ailés, et les troupeaux nombreux,
Et l'homme enfin, qui pense et qui règne sur eux.

Parfois, des poëtes moins célèbres ont rendu fort heureusement quelques morceaux : le talent que M. de Guerle, un de nos poëtes les plus distingués, a montré dans plusieurs ouvrages, se reproduit dans cette imitation d'une des plus brillantes peintures du douzième livre de l'*Enéide* :

Comme on voit, quand les vents, fougueux enfans des airs,
Bouleversent les cieux, et la terre, et les mers,
Les nuages voler, refoulant les nuages,
Les flots presser les flots chassés vers les rivages,
Et le sable rapide, élevé des sillons,
Rouler de plaine en plaine en épais tourbillons ;
Telle, devant Turnus une terreur subite
Précipite à grands flots les bataillons en fuite :
Sur les rangs, dans sa course, il renverse les rangs,
Et les champs sont couverts de leurs debris sanglans.

Il est un nom qui se présente, dans les commentaires de M. Miger, beaucoup trop souvent pour le plaisir des lecteurs et pour la perfection de l'ouvrage, c'est celui de M. Fayolle : on y trouve presque à chaque page des vers de cet auteur ; il est vrai qu'on peut se dispenser de les lire ; mais l'éditeur pouvoit se dispenser d'en surcharger son livre. En général, il a rassemblé, comme

je l'ai fait observer, trop de noms obscurs et trop de vers médiocres ; et quoiqu'il ait fait preuve de beaucoup de goût dans la rédaction de cet ouvrage, il semble s'être piqué d'y montrer encore plus d'érudition : malgré ce défaut, le *Génie de Virgile* est un véritable monument littéraire que M. Miger a élevé avec les nombreux matériaux laissés par Malfilâtre, et ceux qu'il a pris soin d'amasser laborieusement lui-même. C'est un livre qui servira beaucoup à former le goût des étudiants, et dont le succès et l'utilité ne se renfermeront point dans l'enceinte des écoles : il n'est personne qui ne puisse le lire avec fruit, et qui ne doive en enrichir sa bibliothèque.

XXIX.

Précis de l'Histoire ancienne, d'après Rollin,
par M. ROYOU.

13 janvier.

IL n'y a eu qu'une voix sur cet ouvrage, lorsqu'il parut pour la première fois : tous les critiques approuvèrent le dessein de l'auteur ; tous applaudirent à l'exécution du livre ; le public a ratifié leur jugement : rien n'a manqué au succès de ce *Précis historique* ; les chefs de l'instruction publique se sont empressés de le ranger parmi les ouvrages les plus utiles qu'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse ; il a sa place dans les bibliothèques des lycées ; on le donne en prix ; et, ce qui est le comble du succès, les jeunes étudiants aiment à le

lire : la plupart des abrégés les rebutent par la sécheresse ; celui-ci leur offre assez de détails pour intéresser leur curiosité sans fatiguer leur attention : l'auteur a su être court, sans être aride ; il établit, dans sa préface, des principes qu'il a très-bien mis en pratique dans son travail ; il a fait ce qu'il a dit : « L'expérience, dit-il, a
 « prouvé que c'est une erreur de supposer qu'on épar-
 « gne du temps, et qu'on s'instruit plus vite en par-
 « courant des abrégés historiques ; les événemens en-
 « tassés et pressés les uns sur les autres, ou n'entrent
 « point dans la mémoire, ou s'en échappent prompte-
 « ment : c'est par les détails, par les développemens
 « qu'ils peuvent s'y graver ; il faut des masses pour
 « fixer l'attention ; des dates, des noms, des récits étran-
 « glés à force d'être abrégés ; le squelette de l'histoire
 « enfin, ne peut jamais plaire et attacher ; aussi la folie
 « de vouloir tout apprendre en vingt-quatre heures, et
 « renfermer l'Encyclopédie dans un almanach a-t-elle
 « bien vite passé de mode : on a senti que chaque chose
 « doit avoir sa mesure ; ce n'est pas que les abrégés
 « n'aient aussi leur utilité ; mais c'est pour les hommes
 « déjà instruits : un mot suffit pour réveiller leurs sou-
 « venirs... Rollin est trop long ; en s'efforçant d'être plus
 « court, il falloit éviter la sécheresse et l'incohérence ;
 « sans supprimer aucun des faits qu'il a recueillis, en y
 « ajoutant quelquefois, nous sommes parvenus à nous
 « renfermer dans un espace bien plus limité ; nous n'a-
 « vons pris que ce qui nous a paru indispensable pour
 « donner quelque intérêt à un ouvrage de ce genre. » La
 préface où M. Royou expose cette doctrine et ces vues,
 est pleine d'idées parfaitement justes : j'aurois voulu
 cependant que l'auteur du Précis eût été moins avare

d'éloges envers l'auteur de l'*Histoire ancienne* : je crois que cette observation a déjà été faite par quelques-uns de ceux qui ont rendu compte de la première édition de ce Précis ; mais c'est la première fois que j'ai occasion de la faire : il me semble qu'il étoit très-convenable que Rollin fût un peu loué, en tête et dans les premières pages d'un ouvrage, auquel le sien a servi de base. L'auteur du Précis a trop l'air d'espérer que son livre tuera, comme on dit, l'*Histoire ancienne* : il faut au moins tuer les gens avec plus de politesse. M. Royou n'auroit pas dû se taire sur le mérite du style de Rollin, sur le charme attaché à ce style : il n'est pas si commun d'écrire comme l'auteur de l'*Histoire ancienne*, d'être aussi clair, aussi pur, aussi correct, aussi harmonieux, aussi élégant, mais d'une élégance qui se concilie avec la naïveté, et qui ne coûte rien au naturel. Rollin n'avoit pas le défaut de beaucoup d'historiens modernes qui se piquent de force, d'énergie, de précision, et dont les prétentions superbes ne rencontrent que la dureté, la bizarrerie, l'incohérence et l'obscurité. En comparant la manière d'écrire de Rollin avec celle de son abrégiateur, je me sens porté à trouver plus répréhensible encore le silence de ce dernier : ce n'est pas qu'il n'y ait du mérite dans le style de l'auteur du Précis ; mais il y en a plus encore, je pense, dans le style de l'auteur de l'*Histoire ancienne*.

Si M. Royou ne rend pas assez de justice aux qualités de Rollin, il s'étend beaucoup, en récompense, sur ses défauts ; quelquefois même il les grossit : il lui reproche d'être *trop peu en garde contre les exagérations de l'antiquité*, et l'on doit convenir que cette observation n'est pas entièrement dénuée de justesse ;

cependant, elle ne paroît pas exprimée avec cette espèce de ménagement qui réduit à leur juste mesure les torts dont on accuse un auteur : il faut se rappeler le plan que s'étoit tracé M. Rollin , et les vues dans lesquelles il écrivoit, quand on veut le juger avec impartialité : d'abord, il travailloit pour la jeunesse, et ce n'étoit pas seulement les faits de l'histoire ancienne, mais l'esprit, le génie de l'antiquité qu'il vouloit lui faire connoître : il est nécessaire de savoir les fables, les contes, toujours plus ou moins intéressans , toujours plus ou moins moraux , que débitent les historiens anciens; cette connoissance des traditions, même les plus suspectes, doit former, comme celle des mensonges mythologiques, une partie de l'éducation ; il n'est point permis d'ignorer ce que raconte le père de l'histoire, avec une éloquence si naïve, tant de bonhomie et de simplicité, et quelquefois, probablement, avec plus de vérité que ne le pense notre dédaigneuse critique. Ses narrations sont comme les récits d'Homère, elles ont quelque chose de sacré, quelque chose qui tient à l'autorité des vieux âges; elles parlent à l'imagination, la charment et la nourrissent; l'enfance et la jeunesse ne sont point le temps des discussions critiques : j'aime mieux, dans les jeunes gens, une certaine simplicité de croyance qu'une orgueilleuse incrédulité; j'ai meilleure idée des enfans qui respectent Homère et Hérodote, que de ceux qui veulent s'en moquer; les histoires philosophiques et raisonnées ne sont point faites pour ces jeunes esprits : le flambeau de la critique les éclaire moins qu'il ne les dessèche; il viendra une époque où ils pourront examiner avec sévérité les trésors amassés dans leur mémoire et dans leur imagination; mais, en attendant, il faut qu'ils écoutent

avec modestie et docilité les grands écrivains de l'antiquité, et personne n'a su mieux que M. Rollin leur servir d'interprète et d'organe auprès de la jeunesse.

On ne peut, d'ailleurs, se dissimuler que la critique de ces derniers temps a quelque chose de trop tranchant et de trop décisif : fiers de nos prétendues lumières, gonflés de philosophie et vides de sagesse, nous prononçons, avec autant d'étourderie que d'orgueil, sur les hommes et sur les choses, sur les événemens et sur les témoignages, et nous cherchons à substituer à toutes les opinions et à toutes les croyances le plus froid et le plus aride scepticisme : on se croit un homme d'Etat, parce qu'on a été témoin d'une révolution ; on se regarde comme un grand politique, parce qu'on a lu quelques livres de politique ; on traite avec hauteur et mépris les plus imposantes autorités des temps anciens, parce qu'on a parcouru quelques articles du Dictionnaire de Bayle, et retenu quelques-uns de ses sophismes ; on se fait un mérite de son incrédulité, comme s'il n'étoit pas aussi peu raisonnable de ne rien croire que de tout croire ; on écrit des histoires qu'on donne pour très-véridiques, et qui sont très-ennuyeuses : c'est nous vendre bien cher des vérités qui ne sont guère importantes, et qui sont tout aussi douteuses que les traditions qu'elles remplacent. Je lis Condillac et Mably, et leurs livres me tombent des mains : rendez-moi Xénophon, Hérodote, Plutarque ; rendez-moi nos vieilles chroniques ; je les préfère à toutes vos savantes discussions : leurs mensonges me plaisent davantage ; et me sont même plus profitables !

Rollin est diffus et long : M. Royou a raison de le remarquer ; mais je ne sais pourquoi on se sent disposé

à lui pardonner ses longueurs ; ne seroit-ce point parce qu'on reconnoît qu'il faut s'étendre un peu quand on parle à la jeunesse ? On ne hait pas un peu de prolixité dans le langage paternel , lorsqu'un père communique à ses enfans les résultats de son expérience ; cependant , il faut avouer qu'on ne pouvoit pardonner qu'à M. Rollin d'avoir inséré un mandement du recteur de l'Université de Paris tout au beau milieu de l'Histoire de Cyrus ; il faut avouer que lui seul pouvoit se permettre , sans beaucoup de risque , de faire des réflexions très-bonnes en elles-mêmes , mais très-déplacées , sur l'indécence de se baigner nu dans les rivières , en présence du public , à l'occasion de l'histoire de Gigès , qui vit toute nue la femme du roi Candaule ; il faut avouer qu'il auroit pu se dispenser de rapporter textuellement les prophéties relatives à la chute de Babylone et aux conquêtes d'Alexandre , toutes belles , tout édifiantes que sont ces prophéties ; il faut avouer qu'on ne peut guère s'empêcher de rire , quand on l'entend s'écrier , à l'occasion de la mort de Bucephale , qui se fracassa la tête contre un arbre , en tirant son maître d'un grand danger : *Voilà une belle mort de cheval !* Il faut convenir enfin qu'il moralise un peu trop , et que ses dissertations morales sont quelquefois un peu longues , quoiqu'il soit rare qu'elles le paroissent , parce qu'elles ne sont point pédantesques , parce qu'elles ne sont jamais dures , parce qu'on y sent toujours un fonds d'indulgence , d'intérêt véritable , et de bonté , parce qu'elles ont même un certain attrait et une certaine aménité qui les introduisent sans effort dans les esprits , et qui leur gagnent en secret les cœurs : c'est ce ton de tendresse et de simplicité patriarcale qui a rendu l'épithète de *bon* comme inséparable du respectable nom de

M. Rollin ; heureux les auteurs , comme les princes , à qui la voix publique décerne un si doux honneur ! Une statue fut élevée au bon Rollin , comme au grand Bossuet , au sensible Fénelon , au profond Pascal , au naïf La Fontaine , à Corneille , à Racine , à Descartes : le bon Rollin tient sa place parmi les lettrés qui ont le plus honoré notre nation , et qui l'ont le mieux servie.

« Sa critique est à peu près nulle , dit M. Royou , et « ses vues politiques bornées , quand elles ne sont pas « fausses. » Tant mieux : son histoire seroit infiniment moins intéressante et moins appropriée au but que se proposoit l'auteur , si elle étoit plus philosophique : falloit-il que M. Rollin entraînat l'esprit des jeunes gens dans un dédale de discussions , ou qu'il prononçât , de son autorité privée , et sans alléguer ses raisons , sur des points historiques qui embarrassent quelquefois les érudits même les plus versés dans la science des antiquités ? Falloit-il , d'un autre côté , qu'il parlât aux enfans , qu'il vouloit surtout instruire , le langage de Tacite et de Montesquieu ? Ses vues politiques peuvent être fausses quelquefois , comme le dit M. Royou ; mais qui est-ce qui ne se trompe pas sur la politique ? Montesquieu et Tacite eux-mêmes ne se sont-ils pas trompés souvent dans leurs profondes et ingénieuses spéculations ? Ce qui importe dans un ouvrage de ce genre , consacré particulièrement à la jeunesse , ce n'est point d'étaler de l'érudition et de la politique , de faire le capable , mais d'être exact dans ses recherches , clair dans la disposition des matériaux et dans l'exposition des faits , agréable dans son style : c'est d'avoir du jugement plutôt que des prétentions , et du goût plutôt que de la philosophie.

Avec quelque âpreté que M. Royou adresse ces repro-

ches à M. Rollin , il les mérite lui-même en partie , et je l'en félicite : sa critique est aussi à peu près nulle ; il a suivi Rollin presque pas à pas , et c'est ce qu'il avoit de mieux à faire ; il est exact , plus exact même que son modèle , et c'est en cela que consiste toute sa critique : il faut l'en louer ; il est très-économe de vues et de réflexions politiques , et sa philosophie est plus retenue et plus sage , en général , que hardie et tranchante : ce n'est pas qu'il ne donne quelquefois à des pensées vulgaires et justes un tour vif et sentencieux , qui prétend à la nouveauté , qui vise à la profondeur , et que n'a jamais M. Rollin ; mais on peut avoir le ton philosophique sans être pour cela philosophe , et je pense qu'il ne falloit pas l'être dans un *Précis historique* destiné aux études du premier âge. On seroit disposé à conclure de ce que M. Royou reproche à M. Rollin d'avoir des *vues bornées* , que son ouvrage en renferme de très-étendues et de très-sublimes : ce seroit un défaut , et ce défaut ne s'y trouve pas. Ce *Précis* est plus modeste que la préface ne le feroit croire , et j'approuve cette modestie : ce qui en constitue le principal mérite , c'est que l'auteur a su renfermer autant et même plus de faits que n'en contient l'*Histoire ancienne de M. Rollin* , dans un espace plus étroit de la moitié ; et cette grande précision ne nuit pas à la clarté. Le *Précis de l'Histoire ancienne* est un des meilleurs livres qui puissent composer la bibliothèque des étudiants , et l'écrivain , à qui nous le devons , est un homme qui joint beaucoup de sens à beaucoup de talent , et dont le caractère est aussi honorable , que ses ouvrages sont utiles.

XXX.

De l'Esprit des Religions, seconde édition,
par M. Alexis DUMESNIL.

10 février.

IL existe de prétendus penseurs qui frémissent au seul nom de religion ; qui paroissent croire que les hommes pourroient vivre en société, sans aucun culte ; qui attaquent indifféremment toutes les institutions sacrées de tous les peuples et de tous les âges ; qui considèrent l'idée même de la Divinité comme plus nuisible que salutaire au genre humain , et qui n'élèvent , pour ainsi dire , vers le ciel que des regards de courroux et d'indignation , semblables à cet esprit téméraire dont Lucrèce nous trace un portrait si vigoureux dans ces vers célèbres :

*Primus Graius homo mortales tollere contra
Est oculos ausus ; primusque insistere contra etc.*

Il est une autre classe d'hommes qui veulent flétrir toutes les religions, excepté la leur ; qui ne voient que fanatisme , superstition , fureur et imbécillité , hors du culte qu'ils professent , et qui ne souffrent pas même qu'on établisse aucune espèce de parallèle entre la manière dont ils honorent la Divinité , et les formes sous lesquelles le sentiment religieux répandu sur toute la terre s'est manifesté dans d'autres temps et chez d'autres nations : également éloigné de ces deux excès , le sage sait accorder son respect pour la religion dans laquelle

il est né, avec cette philosophie qui proscriit l'intolérance, qui parcourt d'un œil impartial toutes les institutions par lesquelles les hommes sont gouvernés sur les différentes latitudes du globe; et persuadé, s'il a le bonheur d'avoir reçu en naissant le sceau de la religion chrétienne, qu'il est marqué du sceau de Dieu même, il n'en est pas moins disposé à étudier, à saisir les rapports, les affinités, les ressemblances que les autres cultes peuvent avoir avec le sien.

Ces ressemblances sont incontestables; et comment n'existeroient-elles point? Toutes les religions n'ont-elles pas une source commune dans ce sentiment universel, qui est une des bases de la morale, et, pour ainsi dire, de l'essence humaine, dans ce besoin de reconnoître et d'adorer un être supérieur; principe suprême de toute action et de toute puissance, de toute intelligence et de toute justice, véritable soleil du monde moral, qui distribue à l'univers intellectuel la chaleur, la lumière et la vie, comme sa plus brillante image échauffe, anime, éclaire tout, dans l'ordre physique? Sorties de la même pensée, nées du même sentiment et de la même source, mais plus ou moins divergentes dans leur cours prolongé à travers les siècles, les religions ont dû conserver plus ou moins ce qu'on pourroit appeler la teinte de leur origine; et comme une même affection ne sauroit avoir qu'un certain nombre très-borné d'expressions extérieures, partout elles ont dû présenter les mêmes formes, modifiées seulement par des circonstances locales assez indifférentes en elles-mêmes pour ne pouvoir pas être confondues avec le fond, sur lequel elles ont exercé une influence plus ou moins sensible. En considérant donc, par la force de l'abstraction, toutes les religions

qui ont existé ou qui existent encore , comme un seul individu moral , comme ne faisant qu'une seule religion , on peut dire que le divin législateur des chrétiens n'a point changé les formes de la religion , mais qu'il les a seulement épurées , agrandies , ennoblies ; et s'il étoit permis de se servir de termes qui n'ont de rapport qu'aux foibles ouvrages de l'humanité , en parlant des desseins de la Divinité même , on oseroit ajouter que le Christ , a pour ainsi dire , réalisé le beau idéal de ces mêmes formes dans une œuvre toute vivante et toute agissante , comme quelques génies supérieurs sont parvenus à nous montrer , dans des représentations inanimées , le beau idéal des formes extérieures de l'homme. Mais qui peut nier que le beau idéal ne soit appuyé sur la nature même , et qu'il n'y ait toujours un rapport plus ou moins marqué entre ce qui existe en réalité et ce qui n'existe que par supposition ? Il n'y a donc aucun inconvénient à confronter le culte des chrétiens avec tous les autres cultes , comme on les confronte eux-mêmes entre eux pour en assigner les affinités et les discordances , pour en caractériser la nature , les intentions , les principes , et ce qui comprend tout en un mot , *l'esprit*.

C'est ce qu'a fait M. Alexis Dumesnil , avec autant de sagesse que de talent , dans cet ouvrage qui a paru l'année dernière , et dont le succès est attesté par la promptitude avec laquelle il a été réimprimé : l'auteur paroît avoir eu pour but d'appliquer à l'examen des religions le même esprit d'analyse que M. de Montesquieu a porté dans l'examen des lois , et peut-être une étude approfondie de *l'Esprit des Lois* a donné naissance à *l'Esprit des Religions*. Loin de moi l'idée de

comparer une réputation naissante avec une de ces renommées imposantes que le temps a consacrées, et que l'admiration publique protège; mais l'ouvrage de M. Dumesnil rappelle nécessairement celui de M. de Montesquieu; et si l'on pouvoit être accusé d'exagérer les éloges dus à l'auteur de *l'Esprit des Religions* en le rapprochant de l'auteur de *l'Esprit des Loix*, ce rapprochement pourroit du moins, sous un certain point de vue, devenir une apologie pour M. Dumesnil. Est-il étonnant, en effet, qu'il ait erré souvent dans ses savantes et profondes recherches, puisque M. de Montesquieu, dans ses hautes spéculations, n'a pas été à l'abri d'une foule d'erreurs? Il est aisé de marcher d'un pas ferme, quand on s'avance, dans des chemins frayés, quand on parcourt des sentiers battus; mais il faut pardonner quelques chutes au talent courageux qui s'ouvre des routes nouvelles: il semble que dans les matières philosophiques, cette activité, cette sagacité de l'esprit qui découvre les grandes vérités, conduisent par les mêmes voies aux grandes erreurs, comme en littérature et dans les arts du goût, on risque presque toujours de rencontrer des fautes choquantes en cherchant des beautés neuves:

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne,
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Je crois que le sujet de *l'Esprit des Loix* offroit encore moins d'écueils que celui de *l'Esprit des Religions*. Quoi qu'il en soit, si l'auteur est tombé dans des erreurs que

La sévère exactitude des théologiens lui pardonnera difficilement, et que leur zèle, souvent trop vif, exagérera peut-être, toutes les pages de son livre portent l'empreinte très-sensible des meilleures intentions, et du respect dont l'auteur est pénétré pour les principes fondamentaux du *christianisme* : partout le chrétien marche à côté du philosophe dans cet ouvrage, et les erreurs du philosophe y sont toujours couvertes par les intentions du chrétien : il est vrai que M. Dumesnil ne paroît pas avoir ambitionné le suffrage de ceux qui semblent n'avoir recueilli, d'une étude plus suivie de la religion, qu'une disposition plus prononcée à semer le dogme, la morale, et la discipline, de difficultés scolastiques, à peu près comme certains hommes du barreau ne paroissent avoir cherché, dans l'étude des lois, que des ressources pour la chicane : il répond à quelques-unes de leurs objections ou prévient leurs attaques, dans son *Discours préliminaire*, avec une noblesse et une bonne foi très-remarquables, mais dont l'expression a peut-être trop d'apreté, et n'auroit rien perdu de sa franchise en perdant un peu de sa vivacité : « Plusieurs routes se présentoient, dit-il, mais il n'y en a qu'une pour l'honnête homme, celle que trace la conscience ; or, elle m'a prescrit d'être historien sévère, chrétien humble et soumis : je ne sais point dissimuler, et cela vient sans doute de ce que j'ai une foi vive et pure. Il me semble aussi extravagant de supprimer dans l'histoire des faits peu honorables aux chrétiens, que si, par une vénération déplacée pour l'astre qui nous éclaire, on s'obstinoit à nier l'existence des nuages qui ternissent à nos yeux son éclat..... Je n'ai point écrit pour plaire à tel homme qui s'appelle un catho-

« *lique*, ou à tel autre qui porte le nom de *philosophie* ;
 « je n'ai vu qu'un homme, celui qui aime qu'on lui
 « dise toujours la vérité, et j'ai écrit pour celui-là. »
 Ce langage me paroît être celui d'un écrivain véritablement enflammé de l'amour du bien, et absolument exempt de l'esprit de parti; et quand on parle ainsi, on se montre très-supérieur à toutes les petites considérations qui retiennent ou qui dirigent les âmes vulgaires, à tous les petits ménagemens par lesquels un auteur nouveau cherche ordinairement à se concilier la faveur, ou du moins à ne pas heurter les passions des gens de toutes les opinions : en effet, où est-il cet homme que M. Dumesnil a en vue, et qui aime qu'on lui dise toujours la vérité ? Presque toutes les opinions humaines sont des passions ; mais qu'est-ce que la vérité ? Qui peut être sûr de l'avoir découverte ? Puisque l'*Esprit des Religions* renferme des erreurs, cet ouvrage pourra donc quelquefois déplaire à cet homme qui aime qu'on lui dise toujours la vérité ; l'auteur se seroit, je crois, exprimé avec plus de mesure, s'il n'avoit montré que l'intention de plaire à ceux qui veulent qu'on leur parle toujours avec bonne foi : l'engagement d'être continuellement sincère est, il me semble, le seul que puisse prendre un écrivain, surtout dans des matières si épineuses.

Au reste, il est impossible de porter la candeur plus loin que ne le fait M. Dumesnil : il va même, dans son discours préliminaire, jusqu'à fermer la bouche à ses adversaires par une profession de foi formelle. En parlant d'un reproche que quelques critiques lui ont adressé : « On fait ce reproche, s'écrie-t-il, à celui qui reconnoît
 « la naissance miraculeuse de Jésus-Christ, à celui qui
 « croit à sa résurrection, et s'humilie devant la sainte

« Eucharistie ! Non , une foi si pleine et si entière n'em-
 « pèche point qu'on ne l'accuse *d'avoir soumis le*
 « *christianisme à des combinaisons humaines , de*
 « *ne l'avoir point excepté de calculs hasardeux ; que*
 « de tels critiques commencent , avant tout , par nous
 « dire où ils posent les limites de la foi , eux qui confon-
 « dent avec les *combinaisons humaines* l'incarnation
 « du Verbe et la résurrection de Jésus-Christ ! » Les dis-
 putes sur la religion ont toujours quelque chose de vio-
 lent : les adversaires de M. Dumesnil me paroissent
 avoir passé toute mesure en l'attaquant ; celui qui erre
 avec bonne foi doit être ramené dans le vrai chemin
 avec égard et politesse ; d'ailleurs , les erreurs ou les
 choses hasardées que renferme l'*Esprit des Religions*
 sont les idées d'un homme de beaucoup d'esprit ; et
 elles valent mieux que cette foule de propositions conve-
 nues et triviales qu'on leur oppose , en ce sens , qu'elles
 provoquent davantage la réflexion , et qu'elles donnent
 plus d'exercice à la pensée.

Le plus profond des méditatifs religieux , Pascal , a
 dit : *Il faut savoir douter où il faut , assurer où il*
faut , se soumettre où il faut. Cette pensée , qui sert
 d'épigraphe à l'*Esprit des Religions* , a servi de règle
 à l'auteur dans la composition de son ouvrage , qui
 présente partout le mélange de la simplicité de la foi ,
 de la sagesse du doute , et de cette fermeté d'esprit ,
 sans laquelle le doute paroît n'être qu'une foiblesse , et
 la foi qu'une habitude et un préjugé : ceux qui pour-
 roient croire que ce livre a quelque rapport avec celui
 du très-savant , mais très-absurde et très-cnnuyeux
 M. Dupuis , n'ont qu'à lire le chapitre intitulé : *Mauvaise*
foi de Dupuis ; ceux qui pourroient penser que la

religion chrétienne n'y est pas traitée avec assez de respect, n'ont qu'à faire attention à ces paroles de l'auteur, qui dit expressément qu'il se sert de la religion chrétienne comme d'un contrôle pour assigner aux autres religions le rang qui leur convient, selon qu'elles sont plus ou moins éloignées de celle-là : en effet, cette idée renferme tout le dessein de l'ouvrage, et l'exécution répond à la beauté d'un plan si philosophique à la fois et si chrétien. Presque tous les chapitres, qui sont peut-être un peu trop multipliés, offrent des points de vue très-piquans : la matière est, pour ainsi dire, taillée à facettes, mais ces facettes sont très-brillantes ; le style, généralement clair et correct, est souvent relevé par des coups de pinceau vigoureux, par d'heureux traits de plume, par des pensées pleines de noblesse et de vivacité.

XXXI.

Biographie universelle, ancienne et moderne,
ouvrage entièrement neuf, rédigé par une
société de gens de lettres et de savans.

29 mai.

DEPUIS l'*Encyclopédie*, aucune entreprise typographique et littéraire n'a peut-être été annoncée avec plus d'éclat, n'a fait plus de bruit dans la république des lettres et dans le monde, plus de sensation dans le commerce de la librairie, n'a inspiré une plus haute idée de la hardiesse

et des moyens des entrepreneurs, promis à ceux-ci plus d'argent, et au public plus de fruit, que celle de la *Biographie universelle*, dont la première livraison, longtemps attendue, vient enfin de paroître. L'*Encyclopédie* fut conçue par deux hommes de lettres; la *Biographie* l'a été par deux libraires, MM. Michaud, frères, dont l'un est à la vérité lui-même un homme de lettres très-distingué. La première eut en quelque sorte une origine plus noble; la seconde semble tenir davantage à cet esprit de commerce qui semé à tout aujourd'hui, et qui, plus que jamais, a gagné la littérature; mais jamais aussi, peut-être, la littérature ne donna la main au commerce avec plus de dignité que dans cette circonstance: on voit les nombreux gens de lettres appelés à la construction du nouvel édifice *biographique*, se rassembler gravement et périodiquement dans des séances convenues, où le travail de chacun est soumis à l'examen de tous, former, sous les yeux des libraires, une académie d'une nouvelle espèce, et tenir plusieurs fois par mois, si l'on peut s'exprimer ainsi, les états généraux de la *Biographie*. Si ces états, comme presque toutes les assemblées du même genre, ne peuvent avoir toute l'utilité qu'ils semblent promettre, ils ont du moins quelque chose d'imposant qui imprime à l'entreprise un certain caractère de majesté; et, après tout, ils ne sont pas entièrement inutiles: ils servent à exciter l'émulation des collaborateurs, à rapprocher leurs opinions les unes des autres, en rapprochant leurs personnes, à leur faire mieux sentir qu'en travaillant à un même ouvrage ils doivent travailler dans le même esprit. On sort quelquefois sans doute de ces assemblées sans aucun résultat positif, et précisément appréciable; mais on n'en sort jamais sans

quelque disposition à s'identifier plus intimement avec le tout dont on fait partie; et cela, au défaut même de tout le reste, doit compter pour quelque chose.

Le ban et l'arrière-ban de la littérature ont été convoqués : jamais *prospectus* n'appuya la foi de ses promesses pompeuses sur un plus grand nombre de noms propres à commander la confiance, et capables de l'inspirer; et ce *prospectus* n'est pas, comme quelques autres, une vaine affiche : tous les gens de lettres que l'on annonce devoir travailler au monument *biographique* y mettent véritablement la main; ils ne prêtent pas seulement leur nom à l'entreprise; ils lui donnent leurs soins, leurs veilles; ils ne décorent pas seulement le *prospectus*, ils coopèrent à l'ouvrage. Les entrepreneurs ont fait même une espèce de miracle : l'*Encyclopédie* étoit une œuvre de parti; la *Biographie* devient la réunion de tous les partis, si toutefois on doit encore aujourd'hui donner ce titre aux souvenirs qui peuvent avoir laissé quelques traces de division entre les pensées des gens de lettres. L'annonce du nouveau Dictionnaire *biographique* présente des noms dont les rapprochemens paroissent singuliers; mais on ne comparera pas cette entreprise, comme on a comparé l'*Encyclopédie*, à la *Tour de Babel* : le monument *biographique* n'est point élevé contre le ciel, et les ouvriers s'entendent et s'entendront toujours bien entre eux. On diroit que la *Biographie universelle* a été le signal de la paix universelle : je n'ai pas tort, je crois, d'appeler cela une sorte de miracle.

Au nombre, au choix des collaborateurs, aux sages mesures prises pour assurer la perfection du travail, aux mesures non moins sages, imaginées pour attirer

d'avance sur l'ouvrage les regards et la confiance du public, les entrepreneurs ont joint la magie d'un titre qui annonce une conception toute nouvelle, et afin qu'il ne manquât pas le but, et qu'il ne pût laisser aucun doute, ils ont qualifié la *Biographie*, dans ce titre même, d'*ouvrage entièrement neuf*. C'en'est plus en effet ici un *Dictionnaire historique*, c'est tout autre chose; c'est une *Histoire par ordre alphabétique*: on voit la différence. Cet ordre, à la vérité, n'est pas ce qui donne à l'ouvrage un caractère d'originalité et de nouveauté; c'est le soin qu'on a pris de rassembler un assez grand nombre de collaborateurs, pour faire face, en quelque sorte, à toutes les parties de l'entreprise, et d'appliquer convenablement les talens et les connoissances de chacun de ces collaborateurs: voilà ce qui fait de la *Biographie universelle* un ouvrage véritablement *neuf*, et qui ne l'auroit pas été moins quand même il auroit paru sous le titre plus vulgaire, moins pompeux et plus simple de *Nouveau Dictionnaire historique*; mais le titre n'y fait pas de mal. Il en est des livres comme des hommes; il leur faut des titres: le mérite le plus solide et le plus vrai a toujours besoin d'un peu de charlatanisme.

L'*Encyclopédie* fut précédée d'un *Discours préliminaire*, qui passa pour un chef-d'œuvre: la *Biographie* est aussi précédée d'un *Discours préliminaire* qui n'est point sans mérite, et dans lequel il y a beaucoup d'esprit, de finesse, et de malice à peu près perdus: car on ne lit guère ces sortes de pièces d'éloquence que l'auteur ou les auteurs d'une compilation mettent en tête de leur ouvrage, et qui en contiennent l'éloge avec la critique plus ou moins franche, plus ou moins

déguisée, des compilations rivales. Il est tout simple que les entrepreneurs de la *Biographie universelle* aient prétendu faire un ouvrage supérieur à tous les *Dictionnaires historiques* qui existent aujourd'hui; il est tout simple qu'ils croient le faire; et il est très-vrai que leur compilation, établie sur un plan mieux entendu et plus étendu, nourrie des travaux d'un plus grand nombre de collaborateurs, est de beaucoup préférable à celle qui se trouve maintenant dans toutes les bibliothèques : c'est ce que l'auteur du *Discours préliminaire*, M. Auger, nous dit fort bien, avec mille protestations de ne le vouloir pas dire. J'avoue que j'aimerois mieux qu'il se fût exprimé avec un peu plus de candeur : sa prétendue réserve et sa politesse affectée ont quelque chose de froidement cruel et d'infiniment plus pénétrant que la simplicité naïve d'une explication véridique; mais aujourd'hui, l'on veut mettre de la finesse partout, et ce style si fin est presque toujours sec, pénible et alambiqué : il est déplacé, particulièrement en tête d'un ouvrage grave et important; il falloit se contenter d'exposer d'une manière nette, précise et noble, les avantages très-réels de la nouvelle *Biographie*, en la comparant franchement et sans détours avec les ouvrages du même genre qui ont été publiés jusqu'à présent; mais M. Auger prétend qu'un tel procédé eût été *peu délicat*, et même auroit eu un *côté ridicule*. Il se trompe : il y a des esprits qui veulent voir partout du *ridicule*, et des consciences très-faciles à s'alarmer sur la *délicatesse*. Croit-il donc que le passage suivant de son discours restera sans application ? « Nous ne saurions, dit-il, à moins de supposer une compilation
« incomplète et indigeste, faite sans exactitude et sans

« discernement, imaginer qu'une telle entreprise puisse
 « être exécutée par *un* ou *deux hommes* seulement,
 « de quelques secours qu'ils soient environnés. Il nous
 « semble les voir arrachant des lambeaux de mille ou-
 « vrages, qu'au moins ils auront ouverts une fois, s'en
 « rapportant même pour ce travail à des mains *plus*
 « *inhabiles encore*, qu'ils ne sauroient diriger, ras-
 « semblant à la hâte ces matériaux pris au hasard, en-
 « tassant les erreurs et les vérités, les traits d'esprit et
 « les sottises, et, pour ainsi dire, recrépissant le tout
 « d'un style de mauvais goût, où brillent par inter-
 « valles quelques phrases d'emprunt, honteuses d'un
 « si ridicule enchâssement. » Croit-il qu'on n'entendra
 pas les phrases que voici? « C'est véritablement dans un
 « *Dictionnaire historique*, fait par *deux personnes*,
 « et encore plus par une seule, qu'il doit exister beau-
 « coup de discordance et de disparate; car, dans l'im-
 « possibilité d'avoir des idées propres sur les innom-
 « brables objets dont ils ont à s'occuper, ils sont forcés
 « de prendre aveuglément celles de tous les auteurs
 « qu'ils mettent à contribution; et ainsi leur compila-
 « tion devient en effet l'ouvrage d'un millier d'esprits
 « différens. » Je ne prétends pas nier que toutes ces
 pensées aient un grand fonds de justesse : je suis sur tout
 cela de l'avis de l'ingénieux auteur du Discours : je dis
 seulement qu'il n'étoit pas nécessaire de se mettre l'es-
 prit à la torture pour exprimer avec tant de finesse des
 critiques qui se comprennent avec tant de facilité.

Je n'ai jamais douté que la *Biographie universelle*
 ne dût l'emporter sur le *Dictionnaire historique* de
 MM. Chaudon et Delandine. D'abord, elle a le prodigi-
 eux avantage de paroître après ce Dictionnaire, et

après la huitième ou la neuvième édition de cet ouvrage, dont elle n'a pu manquer de s'aider en beaucoup de points, auquel les entrepreneurs du nouveau Dictionnaire auroient dû témoigner quelque reconnaissance, sans dissimuler ni affaiblir pour cela les raisons qui assurent à leur entreprise une supériorité réelle et nécessaire, et qu'on peut enfin regarder comme la base sur laquelle s'est élevé le nouveau Panthéon de la *Biographie universelle*; ensuite, elle est véritablement, comme je l'ai dit, l'ouvrage d'une *société de gens de lettres*, qui non-seulement y travaillent, mais qui y travaillent avec suite, avec zèle, avec une ardeur sans cesse entretenue, sans cesse ranimée par les entrepreneurs; et ces gens de lettres sont la plupart des hommes du premier mérite, chacun dans leur partie. J'ose donc affirmer que peut-être aucune entreprise littéraire n'a offert au public de plus justes et de plus puissans motifs de confiance, et n'a eu moins à craindre des dangers de la concurrence et de la rivalité antérieure ou postérieure.

La première livraison est du plus heureux augure pour celles qui doivent suivre; toutes les promesses que font les éditeurs, les plus dignes même de crédit, tous les bruits avantageux qui se répandent au sujet d'un ouvrage avant qu'il paroisse, ne valent pas la publication de cet ouvrage même :

*Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.....*

Les deux premiers volumes de la *Biographie*, qui viennent d'être publiés, donnent une idée positive de l'élégance typographique et de l'exactitude littéraire qui recommanderont tout l'ouvrage. Les articles de quelque

importance y sont traités de la manière la plus satisfaisante; quelques-uns même piquent vivement la curiosité, et d'abord s'emparent de l'attention du lecteur : tel est celui d'*Aspasie* par madame de Staël, dont le nom figure parmi les noms des collaborateurs de la *Biographie*, comme le nom d'*Aspasie* elle-même auroit figuré sans doute parmi ceux des premiers écrivains et des plus illustres savans d'Athènes, si les Grecs avoient eu l'idée de faire une *Biographie universelle*. On retrouve dans cet article d'*Aspasie* tout le talent et toute la manière de madame de Staël, quoiqu'il soit très-court : les réflexions et les pensées y abondent plus que les faits, et ces réflexions tendent à inspirer beaucoup d'indulgence pour la célèbre courtisane qui en est le sujet, et même pour son métier : ce seul article mériterait un extrait particulier. Madame de Staël y compare les réunions qui avoient lieu chez *Aspasie*, avec celles qui quelquefois ont eu lieu à Paris chez quelques personnes du même sexe : « On a vu, dit-elle, plusieurs exemples, à Paris, « de femmes qui réunissoient autour d'elles le cercle le « plus distingué, et sans lesquelles les hommes d'esprit « de France n'auroient pu goûter le plaisir de se com- « muniquez entre eux, et de s'encourager mutuelle- « ment; mais l'ascendant d'*Aspasie* étoit d'une toute autre « nature : on aimoit à l'admirer comme orateur, tandis « qu'en France la parole n'étoit jamais qu'un jeu facile « et léger. *Aspasie* influoit sur la nation entière, dont « elle pouvoit presque se faire entendre; car le nombre « des citoyens qui formoient l'état politique d'Athènes « étoit singulièrement resserré. » Madame de Staël, dans ce passage, me paroît moins énoncer un fait des temps anciens, qu'un regret relatif aux temps modernes;

mais si les dames françaises dont elle parle ont eu le malheur de ne pouvoir pas *se faire admirer comme orateurs*, il faut convenir que quelques-unes d'entre elles se sont bien dédommagées, par l'éclat de leurs ouvrages, de la contrainte de leur éloquence. J'ai de la peine à quitter cet article, mais je ne dois point sortir ici des idées générales : je réserve les détails pour un autre extrait, et j'espère qu'aucun auteur mâle ne sera jaloux de la mention particulière que je me suis hâté de faire d'un article composé par une dame célèbre : en somme, je tâcherai de ne pas m'attirer trop d'ennemis en parlant de ce Dictionnaire : je suis en face d'une armée d'auteurs, et aux prises avec près de cent noms, sans compter le mien : j'aurai bien de la peine à m'en tirer ; quand j'aurois les cent voix de la Renommée, me suffiroient-elles ? quand je ferois cent articles, contenterois-je tout le monde ? Je puis bien me dire ici ce qu'un certain personnage de Térence se dit à lui-même : *Duram cepisti provinciam, Geta!* « Pauvre « Géta, tu t'es chargé là d'une rude commission ! »

XXXII.

OEuvres de Louis Racine, faisant suite aux
OEuvres de J. Racine, commentées par
 M. GEOFFROY.

3 juin.

L'ÉDITION des *Œuvres de J. Racine*, accompagnées,
 ornées du nouveau commentaire de M. Geoffroy, four-

nissoit une occasion naturelle de publier une édition complète des ouvrages de Louis Racine, qui jusque-là n'avoient pas encore été rassemblés dans un seul et unique recueil. L'éditeur, plein de zèle et de goût, M. Bertin l'aîné, qui dirigea l'impression du Commentaire des tragédies de Racine, saisit cette occasion de réunir en quelque sorte la gloire du fils à celle du père, et d'enrichir notre littérature d'une collection précieuse qui lui manquoit : on vit paroître en même temps, et les productions immortelles du prince de notre scène tragique, avec des observations littéraires qui répandent un nouveau jour sur leurs beautés, et les productions estimables d'un poète qui eut assez de talent pour n'être pas écrasé du nom qu'il porte et du poids des obligations qu'imposoit, dans la carrière des lettres, la réputation du grand Racine au fils d'un tel père.

Dans la profession des armes, il semble que le courage des pères se communique à leurs enfans, que la valeur guerrière soit un héritage qui se transmette de génération en génération, et que les héros naissent des héros : l'aigle intrépide, a dit Horace, n'engendre point la timide colombe. Le génie littéraire paroît suivre d'autres lois : il est assez commun que le fils d'un homme d'esprit soit un homme d'esprit lui-même ; mais il est très-rare que le fils d'un homme de talent reproduise le talent de son père ; je ne sais même si l'histoire de la littérature en pourroit offrir un exemple : « Depuis
 « que le monde est monde, disoit Boileau à ce même
 « Louis Racine dont les Œuvres nous occupent en ce
 « moment, on n'a point vu de grand poète fils d'un
 « grand poète. » On ne sauroit dire que Louis Racine fait exception à la règle ; mais du moins il ne dément

pas absolument le sang dont il sort : sa versification pure et correcte, son style élégant et clair, sa composition sage et délicate, sa méthode toujours conforme aux principes du goût le plus sévère, et aux maximes de la littérature la plus saine, font reconnoître avec plaisir en lui le fils et le digne élève de cet écrivain, qui, né avec la plus riche et la plus brillante imagination, n'en abusa jamais; qui soumit toujours l'enthousiasme du génie au compas de la raison; et dans les chefs-d'œuvre duquel on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou du feu créateur et divin qui les vivifie, ou de la sagesse supérieure et imperturbable qui préside aux moindres détails, comme à l'ensemble de chaque ouvrage.

Ce qui rapproche encore les productions de Louis Racine de celles de son père, ce qui semble répandre sur elles un air de famille, ce qui favorise cette illusion agréable où se complait l'imagination du lecteur, c'est l'esprit religieux qui dicta les premiers poèmes du fils, comme il avoit inspiré les dernières tragédies et les derniers accens du père : on diroit que les sons expirans de la lyre du grand Racine viennent encore retentir, affoiblis, dans les poèmes de *la Grâce* et de *la Religion* : l'oreille s'ouvre au prestige de ces échos imaginaires, qui parfois semblent assez fidèles.

Le premier de ces deux sujets n'étoit point heureux : comment les fleurs de la poésie auroient-elles pu trouver quelque place parmi les difficultés de ces discussions épineuses, et au milieu des ronces de cette métaphysique abstruse, dont les questions mystiques sont hérissées ? Cependant le poème de *la Grâce* commença la réputa-

tion littéraire de Louis Racine. On s'occupoit beaucoup alors, et depuis long-temps, de cette matière qui avoit donné lieu à tant de querelles, quelquefois très-animées, quelquefois très-scandaleuses, et toujours fort ridicules : Boileau, dans les dernières années de sa vie, et dans la caducité de son talent, avoit traité en vers la question de *l'amour de Dieu*. Il sembloit que la théologie, dégoûtée des armes rouillées et affoiblies de l'école, voulût en chercher de plus brillantes et de plus fortes sur le Parnasse : elle enrôla facilement sous ses drapeaux la Muse naissante du jeune Racine, cette Muse que les instructions de M. Rollin, jointes aux leçons et aux exemples de la maison paternelle, avoient préparée à de pareils sujets; peut-être même donna-t-elle aux vers de son nouveau poëte quelques-uns de ces éloges dont l'esprit de parti est si fécond, qu'il sait si bien répandre et propager, et qui mûrissent rapidement une réputation à peine éclosé; mais elle ne put lui fournir les moyens de rendre une telle matière intéressante; et s'il est difficile de lire le poëme de *la Grâce*, il n'est pas aisé même d'en extraire quelque morceau qui, détaché, puisse briller d'un certain éclat, et donner quelque idée du talent que le poëte montra depuis dans plusieurs parties de ses autres ouvrages. Cependant, les premiers vers de ce poëme font souvenir de quelques vers du prologue d'*Esther*; je me plais à les citer :

O vous, qui ne cherchez que ces rimes impures,
 Des plaisirs séduisans dangereuses peintures,
 Sur mes chastes tableaux ne jetez pas les yeux!
 Fuyez : mes vers pour vous sont des vers caniveaux ;
 Des sons de la vertu votre oreille se lasse :
 Profanes, loin d'ici, je vais chanter la grace.

Le grand Racine avoit dit , dans le prologue dont je viens de parler :

Et vous , qui vous plaisez aux folles passions
 Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions ,
 Profanes amateurs de spectacles frivoles ,
 Dont l'oreille s'ennuie aux sons de mes paroles ,
 Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité :
 Tout respire , ici , Dieu , la paix , la vérité.

Il ne faudroit pas mettre souvent en parallèle les vers du père et ceux du fils : ces derniers y perdroient trop ; il y en a pourtant de très-beaux dans le poëme de *la Religion* ; et , en général , ce poëme renferme un grand nombre de morceaux brillans , de tirades magnifiques , qui peuvent être rangés parmi les monumens les plus distingués et les plus honorables de la poésie française : cette composition est le vrai titre de Racine le fils à l'estime de la postérité. Le génie n'a pas seul droit à nos suffrages et à nos éloges , il faut savoir encore payer un juste tribut d'applaudissemens à ces écrivains qui , sans atteindre aux degrés les plus élevés de l'art , n'ont pas manqué d'un certain essor , et se soutiennent avec égalité à cette hauteur que l'œil mesure aisément , mais où l'on ne monte jamais sans le véhicule d'un talent prononcé , sans effort et sans mérite. Songeons que les premiers rangs de la médiocrité sont toujours placés au-dessus des derniers rangs du génie , et que l'éclat égal et pur d'une lumière , foible , à la vérité , mais constante , est préférable à ces traits de feu éblouissans et rapides , qui brillent au sein des ténèbres. Le poëme de *la Religion* est , dans sa totalité , un ouvrage médiocre , et les plus beaux morceaux même de cet ouvrage ont un certain caractère qui exclut l'idée du génie ; mais

les amateurs de la poésie française ne le négligeront jamais : ils aimeront à y retrouver les plus belles formes de notre versification, calquées savamment par une main exercée, habile et ferme, que l'art n'abandonne jamais, et que le goût conduit toujours, soit qu'elle plie la langue poétique aux habitudes sévères de la discussion, soit quelle se joue artistement dans ces cadres heureux où se déploient toutes les richesses et toutes les couleurs du genre descriptif. Je ne répéterai point ici les justes critiques auxquelles le fond et la conception de ce poëme ont donné lieu : il est certain que le talent du poète ne s'est pas élevé au niveau du sujet, et que l'ensemble de cet ouvrage, établi sur des fondemens trop rétrécis et construit sur des dimensions trop mesquines, n'a ni la grandeur ni la majesté que la seule idée de la matière présente d'abord à l'imagination ; mais combien d'heureux, ou plutôt combien de savans détails, combien de morceaux d'étude il offre au goût et à la méditation de nos jeunes versificateurs ! Nous voyons que M. Deille le lisoit assidûment, et prenoit en quelque sorte le chantre de *la Religion* pour guide, lorsqu'il essayoit ses premiers pas dans cette carrière de la poésie, où tant de gloire l'attendoit : peut-être même dut-il au chef-d'œuvre de Louis Racine les premières inspirations et les premières révélations de son talent ; car il arrive presque toujours que les hommes de talent sont plus puissamment et plus efficacement modifiés par l'influence immédiate de leurs contemporains que par les exemples de ceux qui ont marché, long-temps avant eux, dans les mêmes routes. On peut dire que Louis Racine n'étoit pas indigne d'avoir un tel disciple : il a sans doute été surpassé par son élève, lequel a poussé

les jeux de la versification et les artifices du style jusqu'à un degré de perfection qui, semblable au sommet de certaines hauteurs, est environné de périls et de précipices; mais il lui a tracé le chemin en le jonchant de fleurs brillantes. Le poème de *la Religion* en est semé : les descriptions agréables y sont mêlées avec goût à la sévérité des discussions et à l'austérité des raisonnemens; quelques-unes sont restées gravées dans la mémoire des amis des vers : tout le monde a retenu ce que l'auteur a dit si poétiquement des petits des oiseaux :

Quand des nouveaux zéphyrz l'haleine fortunée
 Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
 Fidèlement unis par leurs tendres liens,
 Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens :
 Innombrable famille, où bientôt tant de frères
 Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs pères;
 Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
 Vont se réfugier dans des climats plus doux,
 Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
 Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse :
 Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
 Du départ général le grand jour est réglé ;
 Il arrive; tout part : le plus jeune peut-être,
 Demande en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
 Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
 Dans les champs paternels se verront rappelés.

Les *Odes* et les différentes *Épîtres* de Louis Racine sont encore des ouvrages estimables : le genre de l'épître étoit plus approprié à son talent que celui de l'ode, qui demande tant de feu, de verve, d'enthousiasme et d'élevation : toutes ses épîtres roulent sur des sujets très-philosophiques; et sa manière, dans ces sortes de compositions, ressemble plus à celle de Pope, qui traitoit en vers les questions les plus difficiles de l'école, qu'à

telle de Boileau, qui se contenta d'orner des charmes de sa poésie quelques points rebattus de morale vulgaire. Le goût de la littérature anglaise commençoit à pénétrer en France lorsque Louis Racine écrivoit; et le poëme de Milton, ce poëme dont quelques parties sont si capables d'effaroucher la délicatesse des oreilles françaises, fut traduit de la main de ce littérateur, qui avoit été élevé par le grand Racine et par Rollin : il rendoit justice aux inimitables beautés du *Paradis perdu*, sans chercher à excuser les énormes défauts de ce poëme : il n'exaltoit point Milton avec un enthousiasme aveugle et fanatique ; il accordoit à ce génie sublime et bizarre une admiration raisonnée. Louis Racine joignoit au talent d'un poëte très-distingué, le mérite d'un excellent littérateur : la plus grande partie du Recueil de ses oeuvres est consacrée à des dissertations littéraires; et ces dissertations, qui manquent quelquefois d'une certaine profondeur, ne manquent jamais d'intérêt : elles sont toujours attachantes et instructives. J'aime surtout à le voir commenter les tragédies de son père : il étoit à la source des traditions ; ses remarques ont été fort utiles aux commentateurs qui l'ont suivi et qui l'ont surpassé. En ce genre, ceux qui viennent les derniers ont toujours un grand avantage : les travaux de leurs prédécesseurs sont leur propriété ; ils sont les héritiers naturels de leurs devanciers. C'est en joignant ses propres observations aux réflexions de Louis Racine et aux notes de Luneau de Boisjermain, que M. Geoffroy a composé ce commentaire des tragédies de Racine, si complet dans toutes ses parties, si exact dans tous ses détails, et surtout si remarquable par les grands morceaux de traduction dont il est enrichi : ouvrage qui fut amené

rement critiqué parce qu'il sortoit des mains d'un critique sévère; mais qui restera, malgré les censures passionnées et malgré ses défauts réels, comme une espèce de monument d'utilité publique dans notre littérature. Je me plais à rendre ici une justice éclatante à ce Commentaire, auquel on s'est fait un jeu de tout contester, excepté, pourtant, son immense supériorité sur celui de M. de Boisjermain : car il y a des degrés où la haine s'arrête quand elle n'a point perdu toute pudeur. Habitué à dire toujours franchement ma pensée, soit que je loue, soit que je censure, je la dis encore en ce moment, sans égard peut-être pour certaines convenances, mais très-assurément sans aucune acception de personnes. Louis Racine fut le premier commentateur des œuvres de son père; M. Geoffroy est et demeurera le dernier : il a posé la borne. Les deux Recueils des ouvrages de Jean et de Louis Racine forment une collection recommandable; et l'édition COMPLÈTE des œuvres de Louis y joint un mérite particulier : elle est unique.

XXXIII.

Morceaux choisis de Bourdaloue; par M. Henri
LEMAIRE.

24 juin.

BOURDALOUE n'est pas celui de nos écrivains dont le style prête le plus à la composition d'un Recueil de *Morceaux choisis* : sa diction sévère, et même austère, où tout est donné à la solidité du raisonnement et rien à l'éclat du style, fournit peu de ces passages

remarquables dont les compilateurs de recueils aiment à s'emparer. On peut même dire que Bourdaloue perd beaucoup dans ces sortes d'extraits : le mérite principal de sa manière consiste dans le tissu des pensées et dans la liaison des conséquences ; dès que cette liaison est interrompue, dès que le fil qui enchaîne ses idées et qui les serre, est coupé, l'esprit n'aperçoit plus que la sécheresse, dont l'élocution de Bourdaloue est si voisine. Les figures de style sont très-rares chez lui : on rencontre dans ses discours bien peu de ces métaphores heureuses, de ces allégories frappantes dont les compositions de Bossuet et de Massillon abondent, bien peu de ces pages marquées du sceau brillant d'une imagination vive et riche, qui semblent gagner à être détachées de l'ensemble dont elles font partie.

On s'est accoutumé à comparer Bourdaloue à Démosthènes ; mais il est très-rare que ces comparaisons soient aussi justes qu'elles sont séduisantes : ce qui distingue Démosthènes, c'est le sublime ; c'est par-là que, suivant Longin, il s'élève si fort au-dessus d'une foule d'orateurs qui l'emportent sur lui par d'autres genres de mérite ; car il ne réunissoit pas toutes les perfections de l'éloquence : or, le sublime n'est point le caractère de Bourdaloue ; il n'a de commun avec Démosthènes que la vigueur de la logique et la sévérité du style ; ils marchent l'un et l'autre vers leur but, d'un pas ferme et rapide, sur la ligne la plus directe, et jamais ils ne s'amuse à cueillir les fleurs que la route peut leur offrir ; mais Bourdaloue se tient pour ainsi dire toujours près de la terre, et Démosthènes s'élance souvent jusqu'aux cieux ; l'orateur grec, comme l'orateur français, compte les mots et ne donnent rien à la phrase : ils se servent tous

deux de la parole , suivant l'expression de Fénelon , comme un homme modeste se sert de son habit , pour la seule utilité , pour se couvrir : ils semblent manquer l'un et l'autre de cette imagination qui colore chaque expression ; mais Démosthènes prodigue les mouvemens de l'éloquence , tandis que Bourdaloue ne prodigue que les formules de la dialectique : les apostrophes , les exclamations , les prosopopées , se pressent dans les discours de l'orateur athénien ; toutes les figures de pensées lui sont familières : les formes du raisonnement sont toujours chez lui des élans de l'ame , et les argumentations les plus réfléchies ressemblent à des inspirations soudaines : l'orateur français est presque toujours de sang-froid ; il argumente dans la tribune comme on disserte sur les bancs de l'école ; et , satisfait de pousser à bout la raison de l'auditeur , il semble craindre d'ébranler son imagination et de toucher son cœur. S'il est un orateur que nous puissions opposer à Démosthènes , c'est Bossuet ; encore faut-il avoir égard à la différence des genres dans lesquels leurs talens ont éclaté. Celui des *Oraisons funèbres* est sans contredit plus facile que le genre délibératif , où Démosthènes a triomphé : le premier admet des ornemens que l'autre exclut , et fournit au génie de l'orateur des ressources que le second lui refuse.

Quelque sévère que soit l'éloquence de Démosthènes , on pourroit cependant détacher de ses discours un certain nombre de morceaux éclatans , qui conserveroient , isolés , toute leur énergie et tout leur effet : la plupart des rhétoriques en offrent quelques-uns qu'on y rencontre toujours avec plaisir ; et il n'est presque personne qui n'ait lu le passage où l'orateur athénien jure par les ombres des guerriers morts à Marathon et à Salamine , et celui

où, gourmandant les nouvellistes de sa ville, il s'écrie : « Eh ! qu'y a-t-il de plus nouveau que de voir un roi de Macédoine faire la loi aux Grecs ? » Bourdaloue embarrasse davantage le choix des compilateurs, et le Recueil publié par M. Henri Lemaire présente très-peu de pages qui aient mérité d'être plus particulièrement offertes à l'admiration des lecteurs ; il en est surtout très-peu qui puissent avoir beaucoup d'attrait pour la jeunesse, à qui cette compilation est destinée : les jeunes gens ne goûtent point un style si sévère, et ce n'est point celui de Bourdaloue qu'il faut leur donner pour exemple et pour modèle : leur imagination naissante a besoin d'une nourriture plus douce et moins forte : c'est dans Massillon, c'est dans Fénelon qu'elle aime à se familiariser avec les grâces du discours ; c'est là qu'elle puise les alimens qui lui conviennent, qui la développent, qui la fortifient, qui l'embellissent, comme les douces rosées du printemps font croître les plantes encore tendres. L'étude de la manière de Bourdaloue ne seroit propre qu'à dessécher l'esprit des jeunes gens : un jour ils liront cet orateur, mais ils le liront dans l'ensemble de ses ouvrages ; ils admireront la beauté de ses plans, dont un recueil de morceaux détachés ne peut leur donner aucune idée ; la fécondité de ses conceptions, qui disparaît entièrement dans la compilation de M. Henri Lemaire ; l'empire victorieux de sa logique, qui ne peut se montrer avec tous ses avantages que dans le développement d'une longue suite de principes et de conséquences nées les unes des autres ; l'austère simplicité de ce style, qui ne s'anime et ne s'échauffe que par le progrès continu du raisonnement, qui ne se pare que de la force toujours croissante des idées, et qui semble

perdre tous ses ornemens et tout son feu quand on le morcèle : ils apprendront de lui à établir toujours leurs compositions sur des idées distinctes et nettes , sur des fondemens solides ; à enchaîner puissamment toutes leurs pensées ; à faire naître les développemens des développemens ; à reconnoître que , dans l'éloquence , il n'y a point de véritable chaleur sans lumière , ni de vrai mouvement sans progression ; à aimer la raison , qui ne doit pas toujours , il est vrai , se présenter avec les formes extérieures du raisonnement , mais qui toujours doit présider aux détails comme à l'ensemble de la composition. Tels sont les fruits qu'un esprit déjà voisin de la maturité peut retirer de l'étude des discours de Bourdaloue ; mais je doute que le Recueil de M. Henri Lemaire puisse être fort utile aux jeunes étudiants , sous le rapport du goût et de l'éloquence.

L'auteur , comme l'indique le titre de son livre , s'est encore proposé un autre but : « Il faut , dit-il , qu'un
 « tel ouvrage soit un petit cours de morale chrétienne ,
 « aussi bien ordonné qu'intéressant ; le plan de conduite
 « du juste , les exemples dont il s'appuie , la récom-
 « pense éternelle qu'il se propose , voilà la première
 « partie du Recueil que nous donnons : les égaremens
 « du pécheur , la peinture hideuse des passions qui le
 « retiennent dans leurs indignes liens , le terrible sup-
 « plice qui en devient le châtiment , et le salutaire
 « repentir par lequel on peut , à toute heure , rentrer
 « en grâce avec l'Être souverainement clément et misé-
 « ricordieux , voilà notre seconde partie : partout les
 « preuves de cette religion essentiellement sainte , dont
 « les impies n'ont jamais triomphé complètement , et qui
 « ne semble quelquefois céder un moment à leurs efforts ,

« que pour les étouffer bientôt sous leurs propres tro-
« phées , qui se transforment pour eux en monumens
« de honte et d'infamie. » Voilà sans doute d'excellentes
intentions, et il est fâcheux d'avoir à craindre que l'au-
teur du Recueil ne soit encore ici trompé par son zèle :
la morale chrétienne ne se présente nulle part avec un
appareil plus imposant et plus terrible que dans Bour-
daloue ; chez lui , rien n'en déguise la sévérité : il ne
cherche point à l'insinuer dans le cœur par d'adroits
détours ; il l'offre à l'esprit , à la raison , avec une fran-
chise effrayante ; il s'arme de toute la force du raison-
nement pour attaquer les passions ; il argumente sans
cesse avec elles ; il combat de front tous leurs sophismes :
c'est une lutte d'où il exclut la ruse , et dans laquelle il
se prévaut fièrement de tous ses avantages ; il tend tou-
jours à la conviction ; on diroit qu'il trouve indigne de
lui d'employer les ressources d'une éloquence persuasive ,
et son langage même a quelque chose de triste , de sec
et de rude dans sa majestueuse simplicité. Il en faut ,
je crois , un autre , quand on veut se faire écouter des
jeunes gens en leur développant les principes de la
morale : il faut charmer leur imagination et intéresser
leur cœur ; il faut couvrir de miel les bords du vase
qui renferme le breuvage amer et salutaire qu'on leur
présente : ces vérités sont bien triviales , je l'avoue ;
mais l'auteur du Recueil que j'annonce paroît les mécon-
noître : dans la candeur de ses intentions , il fonde de
grandes espérances sur la compilation qu'il s'est donné
la peine de faire ; cela est bien naturel : j'aime à croire
son zèle sincère , et je voudrois qu'il obtînt tout le
succès qu'il désire et qu'il se promet ; je dois dire pour-
tant que rien n'est moins digne d'indulgence que ces

sortes de compilations qui coûtent si peu à leurs auteurs, et qui se multiplient si fort aujourd'hui ; rien même n'est moins digne d'occuper la critique : ce que nous aurions de mieux à faire, ce seroit de n'en pas parler.

XXXIV.

Les Fables de Phèdre, avec les Fables de La Fontaine, qui y sont relatives, et le Dictionnaire des termes dont l'auteur a fait usage,
par M. LETELLIER.

5 juillet.

JE ne dédaigne aucun ouvrage lorsqu'il peut donner lieu à quelques réflexions utiles ; on met, il est vrai, les Fables de Phèdre entre les mains des enfans qui commencent à apprendre le latin ; mais Phèdre n'a point écrit pour les petites écoles : La Fontaine en est-il moins un de nos plus grands poètes, parce qu'on fait apprendre et répéter ses fables aux petits garçons et aux petites filles ? Phèdre est un des auteurs les plus admirables du siècle d'Auguste, si fécond en beaux génies : il occupe une place honorable à côté des Horace et des Virgile, comme notre La Fontaine brilla sur le même rang que les Boileau, les Racine et les Molière ; nous ignorons absolument quels hommages lui furent rendus par l'admiration de ses contemporains ; mais les savans modernes n'ont pas cru pouvoir donner assez d'éloges à l'élégante pureté de son style. C'est par cette qualité

qu'il se recommande surtout : il est plein de grâces, mais de ces grâces qui, semblables à celles de Ménandre et de Térence, ne sont bien senties que par le goût le plus délicat et le plus exercé; si ses apologues servent à initier la jeunesse dans la connoissance de la langue latine, si son livre est le manuel des commençans, il n'appartient qu'aux plus habiles latinistes d'apprécier tout le mérite de sa diction : Phèdre est du nombre des auteurs *attiques*, c'est-à-dire, de ceux qui ont plus particulièrement recherché la pureté du langage, la propriété de l'expression, la précision du trait, et une sorte de brièveté lumineuse, qui n'ajoute et n'ôte rien à la naïveté primitive de la pensée; il est simple, et La Fontaine ne l'est pas toujours, quoiqu'il soit toujours éminemment naturel. Le fabuliste français regrette quelque part cette simplicité, dont il sentoit tout le prix, et dont il a si heureusement remplacé les grâces par des ornemens d'un autre goût et d'un autre genre : il donne à entendre que notre langue n'en est pas susceptible, et je le crois. La simplicité de Phèdre ne seroit en français que sécheresse et nudité; La Fontaine est en totalité très-supérieur à Phèdre : il paroît avoir reçu de la nature un génie plus facile et plus riche; mais il ne faut pas croire que toutes ses fables soient supérieures à celles de l'auteur latin, qui sont composées sur les mêmes sujets. Phèdre obtient quelquefois la palme avec d'autant plus de gloire, que son rival combattoit, en quelque sorte, contre lui avec les armes qu'il fournissoit au fabuliste français. Je choisis la fable du *Loup et de la Cigogne*, traitée également par La Fontaine et par Phèdre. Écoutons d'abord La Fontaine :

Les loups mangent gloutonnement :
 Un loup donc étant de frairie,
 Se pressa, dit-on, tellement
 Qu'il en pensa perdre la vie :
 Un os lui demeura bien avant au gosier ;
 De bonheur, pour ce loup, qui ne pouvoit crier,
 Près de là passe une cigogne :
 Il lui fait signe ; elle accourt ;
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne :
 Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
 Elle demanda son salaire.
 Votre salaire, dit le loup,
 Vous riez, ma bonne commère !
 Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
 Allez, vous êtes une ingrante :
 Ne tombez jamais sous ma pate.

Cette fable n'est sûrement pas une des moins parfaites de La Fontaine ; cependant la composition du fabuliste moderne y paroît moins exacte et moins délicate que celle du fabuliste ancien. Phèdre débute ainsi :

Os devoratum fauce cum hæreret lupi.

Et j'oserois préférer ce vers, d'une énergie et d'une harmonie si convenables, au développement agréable et plaisant, il est vrai, mais un peu long que La Fontaine a cru devoir y donner : ce développement est absolument superflu ; car il n'est point nécessaire de supposer une occasion extraordinaire pour motiver la voracité du plus gloton des animaux : le loup n'avoit pas besoin d'être de *frairie* pour avaler cet os qui lui reste au gosier ; mais si La Fontaine imagine en cet endroit, assez inutilement, un motif, il faut convenir qu'il ne motive pas assez la conduite de la *cigogne*. Quoi ! un signe de la part du loup suffit pour déterminer cette imprudente à

venir mettre son bec dans cette terrible gueule; et, non-seulement elle vient, mais elle *accourt*, et la voilà aussitôt *en besogne*. Ah! vraiment c'est faire, je crois, les *cigognes* trop bêtes! Phèdre ne s'y prend pas ainsi: les *grues* n'ont pas, je pense, beaucoup plus d'esprit que les *cigognes*; cependant sa *grue* se fait un peu prier avant de procéder à une si périlleuse opération: d'abord, le loup promet une récompense; ensuite il s'engage, par serment, à tenir sa promesse:

*Magno dolore victus capit singulos
Inlicere pretio, ut illud extraherent malum;
Tandem persuasa est jurejurando gruis.....*

Il est vrai que de tous les animaux, la *grue* fut la seule qui crut à cette promesse et à ce serment; mais combien Phèdre n'est-il pas supérieur à La Fontaine dans la description de l'opération? Les choses se passent bien lestement, et même, s'il faut le dire, un peu sèchement dans le fabuliste français:

Voilà l'opératrice aussitôt en besogne:
Elle retira l'os.

L'auteur latin fait bien mieux sentir le péril et la sottise de la *grue*:

*Gulaque credens colli longitudinem
Periculosam fecit medicinam lupo.....*

Ces vers sont admirables, et dans toute la fable de La Fontaine il n'y a rien d'une telle force, sous le rapport de l'expression et du style: ce *colli longitudinem* est de la plus belle harmonie imitative et pittoresque. Enfin, dans Phèdre, la *grue* demande, à bon droit, la ré-

compense que le loup avoit promise avec serment; mais, dans La Fontaine, le loup n'a rien promis, et la cigogne a un peu mauvaise grâce d'exiger un salaire, après une bonne action à laquelle elle s'est portée, pour ainsi dire, de son propre mouvement : la réponse du loup qui se moque d'elle, en paroît moins atroce. Phèdre amène cette réponse avec plus d'art :

*Pro quâ cum pactum flagitaret præmium ;
Ingrata es, inquit, ore quæ nostro caput
Incolumè abstuleris, et mercedem postules !*

La Fontaine fait du loup un plaisant, et peut-être n'a-t-il pas tort; car les méchans sont généralement railleurs : il règne, en totalité, dans sa fable, plus de gaîté, plus de légèreté, plus de facilité que dans celle de Phèdre; mais celle-ci est mieux composée, dit plus de choses en moins de mots, peint avec plus d'énergie la scène que l'auteur a voulu représenter, et renferme des beautés d'élocution contre lesquelles il semble que La Fontaine n'ait pas osé lutter. C'est ainsi qu'il paroît avoir désespéré d'atteindre Horace, dans la fable des *Deux Rats*, dont il ne nous a donné qu'une très-foible imitation : au reste, personne n'a senti mieux que lui le mérite des anciens; personne n'a parlé d'eux avec plus de respect. Il est beau de voir un si grand et si heureux génie se courber devant la majesté des temps antiques, et baisser les yeux devant cette même gloire des écrivains anciens, à laquelle il s'est associé.

Il y a telle fable de Phèdre qui n'a que quatre vers en y comprenant la moralité; celle-ci, par exemple :

*Personam tragicam fortè vulpis viderat :
O quanta species, inquit, cerebrum non habet !*

*Hoc illis dictum est quibus honorem et gloriam
Fortuna tribuit, sensum communem abstulit.*

Cela seroit sec en français. La Fontaine a supérieurement développé et amplifié ce texte :

Les grands pour la plupart sont masques de théâtre :
 Leur apparence impose au vulgaire idolâtre ;
 L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit ;
 Le renard, au contraire, à fond les examine,
 Les tourne de tous sens ; et quand il s'aperçoit
 Que leur fait n'est que bonne mine ,
 Il leur applique un mot qu'un buste de héros
 Lui fit dire fort à propos :
 C'étoit un buste creux , et plus grand que nature ;
 Le renard, en louant l'effort de la sculpture ,
 « Belle tête , dit-il, mais de cervelle point ! »
 Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point.

J'ai peine à quitter Phèdre et La Fontaine pour m'occuper des notes de M. Letellier : le plus grand défaut de ces notes, qui du reste appartiennent à tous les commentateurs à qui M. Letellier les a prises, est d'être trop multipliées : la plupart sont inutiles : l'éditeur pouvoit se dispenser de mettre au bas des pages de son Phèdre ce que les enfans peuvent fort bien chercher et trouver dans les dictionnaires qu'ils ont entre les mains. L'édition stéréotype de Phèdre, à l'usage des écoles, donnée par le célèbre professeur M. Planche, me paroît faite sur un meilleur plan : les notes y sont beaucoup plus ménagées, et les endroits auxquels elles s'appliquent paroissent toujours choisis par le goût le plus éclairé. Les notes de M. Planche sont aussi mieux rédigées : elles sont toujours précises et claires. On peut faire cependant aux deux commentateurs un même reproche : ils confondent continuellement le sens propre

des mots avec leur sens figuré. Ainsi M. Letellier , dans la fable *du Chien et du Loup* , à ces mots , que le *loup* adresse au *chien* : *Undè sic, quæso, nites?* met au bas de la page : « *nitere* , avoir de l'embonpoint : » *Ni-tere* ne signifie pas proprement cela ; il veut dire , *bril-ler, reluire* ; et il ne veut dire , *être gras, avoir de l'embonpoint* , que dans certains cas , où l'effet est pris pour la cause , et l'éclat que donne l'embonpoint pour l'embonpoint même. Cette erreur de MM. Planche et Letellier est celle de tous les auteurs de dictionnaires : ces auteurs ne distinguent jamais la signification figurée des termes de leur signification propre , et portent ainsi le trouble dans les idées des commençans : un bon dictionnaire latin est encore à faire. Je connois un professeur de l'ancienne Université de Paris , qui se propose de publier quelques essais en ce genre , et , s'il ne peut pas atteindre au terme , d'indiquer au moins la route à suivre : ce professeur est M. Lingois , un des hommes qui ont le plus réfléchi sur l'art d'enseigner en général , et en particulier , sur les méthodes grammaticales. Après avoir enseigné long-temps la philosophie , il s'est dévoué au soin de montrer les premiers rudimens des langues anciennes , et il remplit des fonctions si pénibles avec un zèle qui naît de la conviction de bien faire , et un succès qui justifie cette conviction. Je ne doute pas que quelques-unes des idées de M. Lingois ne dussent opérer une révolution utile dans l'enseignement , si elles venoient à triompher des préjugés qui luttent toujours contre les innovations ; mais M. Lingois m'a fait oublier long-temps M. Letellier : ce dernier ne doit pas s'en plaindre ; cela lui épargne quelques critiques.

XXXV.

Œuvres de M. Ponce-Denis Ecouchard Le Brun, mises en ordre et publiées par M. GINGUENÉ, membre de l'Institut, et précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, rédigée par l'éditeur.

§. I^{er}.

24 juillet.

SI cette édition posthume des Œuvres de M. Ecouchard Le Brun n'assure pas à cet écrivain un rang parmi les premiers poètes de la nation, elle peut du moins lui mériter une place parmi les plus volumineux faiseurs de vers qui jamais aient étonné le Parnasse français : des quatre volumes dont elle se compose, le premier offre six livres d'ODES, dont le total se monte à cent quarante-deux odes bien comptées; encore l'éditeur nous parle-t-il, avec quelque regret, de certaines pièces de ce genre, qu'il a été obligé de supprimer; mais il convient que cette suppression doit faire peu de peine aux amateurs, et que cent quarante-deux odes forment un *trésor lyrique* assez riche, et dont on doit être content : on seroit tenté de prendre ces derniers mots pour une plaisanterie, si on ne savoit que les éditeurs parlent toujours très-sérieusement. Le second volume est un peu plus varié; il renferme une quarantaine d'*élégies*, divisées en quatre livres, une vingtaine d'*épîtres*, divisées en deux livres; un poëme ayant pour titre *les Veillées du Parnasse*, et dont le premier chant seul

est fini; le fameux poëme de *la Nature*, annoncé depuis long-temps avec tant de faste, et resté de même imparfait; des traductions en vers, et quelques poésies diverses, parmi lesquelles se trouvent des pièces composées par M. Le Brun quand il étoit au collège, et dont on auroit pu du moins nous faire grâce.

Le troisième est presque tout entier rempli d'ÉPIGRAMMES : il y en a six livres, et elles sont au nombre de six cent trente-six. Il est comique d'entendre l'éditeur s'écrier : « Six livres d'épigrammes ! et dont chacun « en renferme plus de cent, si bien (remarquez l'em- « phase naïve de ce *si bien*), si bien que le nombre total des épigrammes est de six cent trente-six ! » Et après le point d'exclamation, l'éditeur ajoute : « Tandis « que les quatre livres de Rousseau n'en contiennent en « tout que cent quarante, sur lesquelles encore il y en « a cinquante qui sont et doivent être nulles pour plusieurs classes de lecteurs ! » ce qui donne, comme on le voit, à M. Lebrun une supériorité incontestable sur Rousseau ; mais le charitable éditeur nous prévient que beaucoup de ces épigrammes ne sont pas des épigrammes, que même quelques-unes ne sont que des madrigaux : ainsi, M. Lebrun n'étoit pas tout-à-fait aussi méchant que semblent l'annoncer ses six cent trente-six épigrammes ; et M. Ginguené, qui craint apparemment lui-même pour sa réputation de philanthropie et de sensibilité, ne convient qu'à regret que, dans le nombre de ces épigrammes, *il y en a une grande quantité de satiriques*. Cet aveu, que fait avec une espèce de soupir le bon M. Ginguené, n'est pas une des choses les moins plaisantes et les moins ingénues de sa préface : enfin, le qua-

trième volume laisse un peu respirer le lecteur, assailli par une si prodigieuse multitude de vers, et lui présente la CORRESPONDANCE de M. Le Brun avec Voltaire, Buffon, de Belloy, Thomas, et quelques autres gens de lettres ; il contient, de plus, différens morceaux de prose, dont les trois premiers renferment ce qu'on peut appeler la poétique de l'auteur, c'est-à-dire, le développement des principes par lesquels il s'efforce de justifier tout ce qu'il y a de plus defectueux dans son style et de plus vicieux dans sa manière. Cette théorie n'est point la partie la moins piquante de ses Œuvres, et l'adroit éditeur en recommande fort la lecture : « Les critiques de bonne « foi et les lecteurs judicieux, dit-il, avec une gravité « qui ressemble presque à de l'ironie, feront bien de ne « prononcer sur les hardiesses de la poésie de Le Brun, « qu'après avoir lu ce qu'il a écrit pour les motiver, et « pour les défendre. » On sent tout ce qu'il y a de profond dans cet avis !

Sur cette recommandation si formelle et si impérative de l'éditeur, j'ai cru devoir prendre, et j'ai pris en effet cette précaution : je me suis préparé aux hardiesses poétiques de M. Lebrun, par une lecture réfléchie de ses théories littéraires, et par tout le recueillement que semble exiger M. Ginguené : j'ai commencé par méditer religieusement sur les points de doctrine exposés dans le quatrième volume, avant d'ouvrir les trois premiers : et c'est aussi de cette partie du quatrième volume qu'en *critique de bonne foi* j'entreprendrai les *lecteurs judicieux*, avant de leur dire mon sentiment sur les poésies de M. Le Brun ; espèce d'ordre inverse que je suivrai d'autant plus volontiers, que, certainement, les *lecteurs judicieux* savent déjà à peu près à quoi s'en

tenir sur le talent, le style et les productions de cet écrivain.

Remarquons d'abord que c'est par les hardiesses de Corneille que M. Ecouchard Lebrun cherche à justifier les siennes, et convenons que sa justification seroit un peu moins suspecte s'il en avoit puisé les moyens dans Boileau, dans Racine, dans La Fontaine. Tous les hommes instruits savent de combien d'alliances de mots, de combien d'expressions heureusement figurées, de combien de tournures sagement audacieuses ces grands maîtres ont enrichi notre langue : pourquoi donc M. Le Brun n'appelle-t-il que Corneille à son secours ? Il est vrai que *les Remarques sur les hardiesses poétiques du grand Corneille* furent composées à l'occasion de l'ode que l'auteur crut devoir adresser à Voltaire sur mademoiselle Corneille, et dans laquelle il faisoit parler le père de notre théâtre ; mais étoit-ce donc une raison pour ne tirer toute sa poétique de style que d'un écrivain dont les beautés sublimes sont mêlées de tant de fautes, et dont le goût n'égala pas, à beaucoup près, le génie ? En faisant parler Corneille, M. Lebrun ne devoit-il pas aussi épurer le langage et le style de cet illustre tragique ? Devoit-il chercher à imiter ses fautes encore plus que ses beautés ? D'ailleurs, il érige en principes généraux les rapprochemens particuliers qu'il établit entre le style de son ode et celui de quelques morceaux de Corneille : ses *Remarques sur les hardiesses poétiques du grand Corneille* renferment donc toute sa théorie sur l'art d'écrire en vers ; et cette théorie est véritablement si singulière ; elle annonce une absence si totale, si absolue de goût, qu'il est surprenant qu'avec de pareils principes, qu'avec

une littérature si étrange, M. Le Brun n'ait pas encore fait plus mal.

Il faut ici des preuves, et je vais en fournir quelques-unes *aux lecteurs judicieux* : écoutons ce professeur d'une nouvelle espèce : « Corneille ne dira pas languis-
« samment : la mort de Pompée sera une tache trop
« noire, etc. ; mais ,

« . . . *Sa tête, immolée au dieu de la victoire ;*
Imprime à votre front une tache trop noire.

« une *tête* immolée qui imprime sur un *front* ! quelle
« image ! quelle énergie !..... Corneille sème en foule
« ces beautés ! » En vérité, on ne peut s'empêcher de
rire, quand on voit M. Le Brun admirer précisément
ce qu'il y a de plus répréhensible, de plus ridicule, et
prodiguer ses exclamations sur un jeu de mots aussi
déplacé et aussi misérable. Mais ce jeu de mots se
trouve-t-il réellement dans Corneille qui, du reste, s'en
est permis tant d'autres ? Point du tout : c'est une
beauté que M. Le Brun se plaît à lui prêter ; Corneille
n'est nullement coupable de cette sublime hardiesse, et
M. Le Brun auroit pu s'épargner tous ses points d'ad-
miration. Voici ce qu'on lit dans la première scène de
Pompée ; les *lecteurs judicieux* peuvent le vérifier, et
j'invite l'éditeur lui-même à s'en assurer :

Et sa tête, immolée au dieu de la victoire ;
Imprime à votre nom une tache trop noire.

Il n'est point question dans ces vers, de *tête* et de *front* ;
cela est moins beau, je l'avoue ; mais il ne faut pas
déaturer les textes pour créer des beautés.

M. Le Brun admire encore beaucoup ce vers :

Et quoique votre encens *le traite d'immortel !*

Il s'écrie : « L'encens qui s'anime et devient personnage ! » En effet , c'est une très-belle chose et très-facile à se représenter que l'encens qui *devient personnage !* Les remarques de Voltaire n'avoient point encore paru lorsque M. Le Brun écrivit ses *Remarques sur les hardiesses de Corneille* : il a pu voir depuis que Voltaire n'admiroit pas autant que lui l'encens qui *devient personnage* ; mais le fier M. Le Brun n'étoit pas homme à prendre le goût du commentateur de Corneille pour la règle du sien : son éditeur nous apprend , avec son sérieux ordinaire , qu'il avoit sur le style poétique des *principes faits* , une *théorie fixe* , qu'il ne vouloit nullement , dit-il , livrer à la discussion : cela étoit aussi prudent que le soin qu'il a toujours eu de ne pas donner l'édition de ses Œuvres , en disant toujours qu'il étoit sur le point de la publier. Nous voyons aujourd'hui quels étoient ces *principes faits* ; nous entrons dans tous les secrets de cette *théorie fixe* , que l'éditeur nous présente comme une espèce de mystère , et qui n'a rien de fort imposant , comme on peut s'en apercevoir. « Une
« idée , dit M. Le Brun , qui applique de la clarté sur
« le front ; cela se dira-t-il ? Non sans doute , si l'on
« en croit un subtil ignorant ; mais croyons-en Corneille ,
« qui dit admirablement : »

Ainsi de ta splendeur mon idée enrichie,
En applique à ton front la clarté réfléchie.

Il faut convenir , avec tout le respect dû à Corneille , que ces deux vers sont un vrai galimatias , presque aussi

ridicule que l'admiration qu'ils inspirent à M. Le Brun. En lisant ses remarques, on croit lire le commentaire sur le *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, tant il s'extasie sur des choses ou mauvaises ou tout-à-fait indignes de ses exclamations ! « Que d'expressions heureusement « hasardées, s'écrie t-il encore, dans la comparaison « suivante : »

Ainsi, quand du soleil la course rayonnante
Fait rouler dans les cieux sa pompe dominante,
La terre, qui l'adore, exhale des nuages
Qui, du milieu des airs, lui rendent ses hommages ;
Mais il n'attire à lui cette semence d'eaux
Que pour la distiller en de féconds ruisseaux.

On ne se figureroit pas qu'il a pu exister, dans le dix-huitième siècle, un littérateur capable de ne pas sentir tout ce que de pareils vers ont, à la fois, de tudesque et de risible. Eh bien ! écoutons M. Le Brun : « J'y trouve d'abord, dit-il, une *course qui a des « rayons* (c'est déjà quelque chose) ; *une pompe qui « roule* (rien n'est plus merveilleux) ; ensuite *des « nuages qui rendent des hommages* (le style poétique « ne va pas plus loin). » M. Le Brun poursuit par des exclamations : « Une semence d'eaux !... distiller « une semence !... images neuves !... singularités heu- « reuses que le génie rend naturelles ! » On voit que M. Le Brun a bien du goût.

Notre hardi littérateur semble ne pouvoir prodiguer assez d'éloges à ces vers de *la Mort de Pompée* :

Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre ;
Et, dans son désespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

« Voilà d'abord , dit-il , un *climat* qui sauvera la terre
 « en dépit de la guerre , un *climat* qui se mêle dans un
 « désespoir !.... Mais ce qui est bien plus étonnant , c'est
 « ce *climat* qui , se *mélant* dans un désespoir , prête
 « l'épaule au monde chancelant ! » ; et , après tous ces
 élans d'admiration , M. Le Brun finit par un trait plus
 expressif encore , en s'écriant : L'épaule d'un climat !
 Que cela est beau !

Cette littérature ne ressemble pas , assurément , à celle
 des Voltaires et des La Harpe : elle est même d'un genre
 si particulier , qu'on seroit disposé à croire que c'est un
 jeu , et que M. Le Brun a voulu , dans *ses Remarques
 sur les hardiesses de Corneille* , se moquer des criti-
 ques qui lui avoient reproché un peu sévèrement ses
 propres hardiesses ; mais il ne faut pas s'y tromper : il
 parle très-sérieusement ; c'est une doctrine qu'il établit
 et qu'il prêche pour le bien des lettres et pour l'instruc-
 tion des jeunes auteurs : « Je me livre à cette discussion
 « intéressante , dit-il , beaucoup moins pour justifier les
 « hardiesses prétendues de mon style , que pour déve-
 « lopper les ressources de notre langue , trop souvent
 « accusée d'impuissance , pour ramener les jeunes
 « auteurs qu'intimide souvent une fausse critique ,
 « et pour confondre les sourcilleuses inepties des avor-
 « tons littéraires. » M. Le Brun , le gigantesque , ne
 plaisante pas , et M. Ginguené , son écuyer , qui ne plai-
 sante pas non plus , nous dit fièrement dans son *aver-
 tissement* , que cette partie des Œuvres de Le Brun *peut
 être fort utile* , et fournir aux vrais poètes des armes
 contre les faux critiques de nos jours. J'ai suivi les con-
 seils prudens de l'éditeur : je me suis d'abord occupé
 des principes faits et de la théorie fixe du nouveau

Quintilien. J'examinerai, dans un prochain article, les poésies du nouveau Pindare.

§. II.

2 août.

JE devois naturellement parler, dans cet article, des ODES de M. Le Brun : elles sont le premier titre de sa réputation, et c'est dans cette partie de ses Œuvres qu'on voit surtout briller les qualités plus ou moins estimables qui distinguent sa manière, et qu'on remarque les défauts plus ou moins graves, les ridicules plus ou moins frappans qui la déparent; mais on me pardonnera de remettre cette tâche à un autre article : on diffère avec plaisir ce qu'on ne fait qu'avec répugnance, et j'avoue que je suis épouvanté moi-même de toutes les graves dissertations, de tous les sermons littéraires où je vais m'engager, assez inutilement, sans doute, à l'occasion des Œuvres d'un écrivain d'un mérite équivoque, auquel on s'est amusé à donner le nom de *Pindare*, qui a de très-fanatiques admirateurs, qui a fait école, et qui a mis tellement à la mode deux grandes figures de rhétorique, *l'hypallage* et *la métonymie*, que toutes nos jeunes muses en sont chamarrées, et que tous nos jeunes Apollons en sont effrayans. On me permettra donc de ne m'occuper aujourd'hui que de ses *six cents trente-six* épigrammes : elles forment, il est vrai, l'arrière-garde de ses poésies; mais, à force de méditer sur les productions d'un poète si peu naturel, je me sens, comme par contagion, je ne sais quel penchant à prendre les choses à rebours.

Les *six cents trente-six* épigrammes ne sont pas toutes bonnes, et si elles l'étoient, ce seroit un miracle: on peut leur appliquer ce vers qui sert en quelque sorte

d'épigramme à un autre recueil du même genre, et d'une masse beaucoup moins imposante :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Mais celles qui sont vraiment bonnes sont excellentes, et les mauvaises passent dans le nombre : cette espèce de composition et de poésie est peut-être celle à laquelle M. Le Brun étoit appelé par une vocation plus particulière, et il faut convenir qu'il a bien rempli sa vocation, et qu'il n'a pas résisté à la grâce : en général, il me paroît avoir reçu de la nature plus de disposition pour les ouvrages qui se renferment dans un cadre étroit et borné, que pour ceux qui demandent de l'étendue ; il avoit plus de saillie que de suite dans l'esprit, et les compositions plus importantes dans lesquelles il s'est exercé, pèchent généralement plutôt encore par les vices de l'ensemble que par ceux de l'expression. Il concevoit mal, il pensoit mal, dès qu'il s'agissoit d'arranger entre elles plusieurs pensées, de les subordonner les unes aux autres, de les fondre, de les lier, de les conduire sur la ligne tracée par le bon sens, et d'en former un tout d'une certaine dimension, un corps dont les membres concourussent tous également à l'unité ; mais il savoit amener le trait de l'épigramme qui, quelquefois, comme l'a dit Boileau, n'est qu'un bon mot de deux rimes orné, et qui, quelquefois aussi, prépare et balance habilement, par une suite de dix ou douze vers, le coup qu'elle veut porter. On doit donc examiner d'abord deux choses dans une épigramme, le trait, et la manière dont il est décoché : les traits du nouvel épigrammatiste n'ont pas tous la fleur et la grâce de la nouveauté, à beaucoup près ; mais ils sont presque tous lancés d'une

main agile, adroite et ferme. Il faut de plus faire attention au plus ou moins de finesse du trait, qui, ce me semble, n'est plus digne du nom d'épigramme, s'il n'est qu'un aiguillon de plomb, qu'un lourd sarcasme, ou qu'une injure grossière, dans quelque tour heureux que ce sarcasme ou cette injure soient encadrés. Les deux principaux défauts des épigrammes de M. Le Brun, de celles qui ne sont pas au rang des bonnes, me paroissent être la trivialité et la grossièreté ; je sais que la malignité des lecteurs les rend très-indulgens sur le mérite d'une épigramme, d'une plaisanterie, d'une raillerie quelconque ; mais, en vérité, je ne saurois goûter une épigramme telle que celle-ci, qui pourtant a fait quelque bruit :

Sottise entretient la santé :
Baour s'est toujours bien porté.

Ce n'est pas là *un bon mot*, c'est une plate injure de deux rimes ornée.

En voici une qui réunit, à ce qu'il me semble, la trivialité et la grossièreté :

Écris vite, mon pauvre Urbain,
L'épigramme que tu veux faire :
Au petit cabinet prochain
Elle ira trouver ta grammaire.

M. Baour-Lormian, M. Urbain Domergue et M. de Laharpe sont les trois auteurs contre lesquels la verve satirique de M. Le Brun s'est le plus déchaînée : le dernier surtout est l'objet d'un grand nombre d'épigrammes où l'auteur retourne et rebat presque toujours la même pensée :

Oui, La Harpe est dans la nature :
 Il n'a rien du sud orageux ;
 Mais du nord glaçant et neigeux
 Qu'il est bien la vive peinture !
 Pareil à la blanche toison
 Sous qui la verdure frissonne ,
 Son vers, qui nous pleut à foison ,
 Est mou, froid, pâle et monotone.

Remarquons, à l'occasion de cette épigramme, dont le trait, pour le dire en passant, n'a rien de fort ingénieux, qu'on retrouve quelquefois dans les épigrammes de M. Le Brun les mêmes vices de style, les mêmes défauts de goût qui défigurent ses autres ouvrages, et qui deviennent plus choquans, plus répréhensibles encore dans de petites pièces légères et badines, essentiellement ennemies de toute espèce d'affectation : si le dur néologisme, si la gothique manie de forcer le sens des mots est toujours condamnable, elle l'est surtout dans l'épigramme, dont une certaine naïveté piquante fait le caractère et la physionomie. Le mot *neigeux* n'est pas sans doute une création du génie de M. Le Brun ; mais la manière dont il l'emploie ici, a quelque chose d'étrange et de rude ; et de plus, la périphrase ambitieuse et ridicule par laquelle il appelle la neige *la blanche toison sous qui la verdure frissonne*, est absolument l'antipode du style qui convient au genre : du reste, cette épigramme n'est pas moins dépourvue de naturel dans son ensemble et dans l'idée sur laquelle elle est fondée, que dans la manière dont elle est écrite : elle est du nombre des plus mauvaises ; elle réunit tous les défauts.

Trouvera-t-on quelque chose de bien neuf dans cette épigramme contre un médecin :

Puisqu'il faut qu'on m'expédie,
 J'aime autant, docte assassin,
 Mourir de la maladie,
 Que mourir du médecin.

L'ancienne Académie française et l'Institut sont aussi pour M. Le Brun deux sources intarissables de railleries; mais le sel en est bien vieux et bien passé : l'auteur ne fait guère que rédiger en dizains ou en distiques, toutes les plaisanteries, bonnes ou mauvaises, auxquelles l'Académie française a été en butte depuis son origine; cependant il me semble que le trait suivant appartient à M. Le Brun, et il est fort joli :

Tous ces beaux esprits qu'on assemble,
 Ont trop peu d'esprit, ce me'semble;
 Momus, qui jamais ne se tut,
 Dit, avec franche bonhomie :
 On bâilloit à l'Académie,
 Et l'on rebâille à l'Institut.

En voici encore un qui lui appartient en propre, et qui n'est pas moins plaisant; il s'agit d'un assez bon poète, nommé Desorgues, qui se distingua dans nos temps les plus révolutionnaires, et qui avoit malheureusement un Parnasse sur le dos ;

Quand Polichinelle Desorgue,
 Ce petit bossu rodomont,
 Sur la montagne au double front,
 A voulu grimper avec morgue,
 On croiroit que le double mont,
 Pour se venger de cet affront,
 Lui-même a grimpé sur Desorgue.

La très-bouffonné harmonie imitative qui se trouve dans l'épigramme qu'on va lire, et qui en fait tout le sel, est aussi de l'invention de M. Le Brun :

Au beau drame de Cléopâtre,
 Où fut l'aspic de Vaucanson,
 Tant fut sifflé, qu'à l'unisson
 Sifflaient et par terre et théâtre;
 Et le souffleur, oyant cela,
 Croyant encor souffler, siffla.

Cela est excellent.

Les vivans et les morts sont également immolés, également déchirés, également percés de traits envenimés et sanglans, dans cet immense recueil de sarcasmes et de bons mots; et cependant le sensible éditeur nous avoit assuré, dans son très-remarquable *avertissement*, qu'il avoit eu soin de retrancher toutes les épigrammes qui contenoient des traits offensans contre des personnes encore vivantes. En vérité, cette phrase anodine et philanthropique a bien l'air d'être elle-même une plaisanterie assez gaie : M. Ginguené tient donc pour morts, pour rayés du nombre des *personnes vivantes*, MM. Aubert, Clément, Baour-Lormian, dont les noms sont tracés en toutes lettres dans quelques-unes des six cent trente-six épigrammes de ce recueil ! Comme l'éditeur vous tue les gens avec son air de bonhomie ! Les mots que je viens de souligner méritent assurément de compter pour la six cent trente-septième épigramme de la collection. Mais voyez ce qu'il ajoute, car cela est curieux : « Il se peut encore que quelques traits tombent sur des personnes vivantes dont je n'ai pu ni saisir les désignations, ni deviner les lettres initiales, quand l'auteur s'est borné à les indiquer ainsi : pour celles-là, je n'y puis autre chose, si ce n'est d'espérer que le public ne les devinera pas plus que moi. » Quelle touchante componction dans ces charitables paroles ! Maintenant,

lisez une certaine petite épigramme sur une traduction en vers, et, j'en suis persuadé, vous ne devinerez pas plus que M. Ginguené à qui ce dernier trait s'adresse :

.....
Et tant lima son vers mince et poli,
Que le grand homme est devenu joli.

Mais, au moins, vous saurez bien à qui s'adresse l'épigramme suivante :

Malgré deux succès dramatiques,
La Harpe n'est qu'un rimailleur;
Chamfort polit des vers étiques;
Lemière en forge d'helvétiques;
Saint-Lambert les fait narcotiques;
Marmontel ne plait qu'au railleur;
L'adroit et gentil émailleur
Qui brillanta les Géorgiques,
Des poètes académiques
Delille est encor le meilleur.

Ah! M. Ginguené, vous avouerez, toute bonhomie à part, que vous n'ignoriez pas que les lettres françaises n'ont pas encore eu le malheur de perdre M. Delille!

Le discret éditeur nous avertit, avec prudence, qu'il a supprimé quelques épigrammes trop libres; mais, à cet égard, rendons-lui la justice de dire qu'il n'a pas été trop sévère : il y a encore dans le recueil de quoi s'égayer : je ne voudrais pas, par exemple, citer ici *la Tire-Lire*; mais je citerai volontiers le mariage d'un *Bossu* avec une *Bossue* :

Cette Bossue aime un Bossu,
Amoureux de la perromelle :
Si le Bossu n'est pas cocu,
Il en naîtra Polichinelle.

Bravo!

Les rigoristes eux-mêmes ne me sauront peut-être pas trop mauvais gré de transcrire la petite drôlerie suivante :

Dans son boudoir, un vieux seigneur caduc,
 Mine faisoit de beaucoup entreprendre;
 Il pressoit Lise : arrêtez, mon cher duc,
 Lui dit l'espiègle.... Et si j'allois me rendre!

Ce quatrain est aussi bien tourné qu'il est plaisant.

L'éditeur nous apprend que cette partie des Œuvres de M. Le Brun est *la plus piquante* : cela n'est que naïf; mais il auroit pu nous dire que les *six cent trente-six* épigrammes contribueront, plus que tout le reste, au succès d'un Recueil de poésies si volumineux et si mêlé, dans un temps où l'on est rassasié de vers : les odes, les épîtres, les élégies, les longs poèmes que je vais enfin avoir le courage d'aborder, malgré le mérite qu'on doit y reconnoître, avoient besoin de ce petit assaisonnement un peu âcre. Quant à cet immense magasin épigrammatique, en lui-même, je dirai, pour résumer ce que j'en pense, qu'il renferme quelques grains de sel attique, et prodigieusement de gros sel.

§. III.

16 août.

NOUS voici en présence de Pindare ! Je vais parler des ODES de M. Le Brun ; mais il faut dire auparavant quelques mots de sa réputation, puisque c'est à ses odes qu'il la doit particulièrement : son éditeur prétend que ce fut *l'admiration qui lui donna, de son vivant, le titre de Pindare français*. Il s'agiroit de savoir si ce fut *l'ad-*

miration des véritables gens de goût; du reste, on a bien fait de lui donner ce titre *de son vivant*; car il est fort douteux que la postérité eût pris sur elle de le lui décerner : il est même douteux qu'elle le lui confirme. L'éditeur a la bonté de convenir que *bien des gens ont trouvé ce titre hyperbolique*; il auroit pu pousser cette bonté plus loin, en avouant que beaucoup de gens le trouvent ridicule : c'est même comme un *ridicule* que cette appellation s'est attachée au nom de M. Le Brun; tant il est vrai que de sots amis et d'insensés enthousiastes nuisent presque toujours à l'objet qu'ils veulent servir et honorer :

Mieux vaudroit un sage ennemi.

La réputation de M. Le Brun, cette réputation qui n'avoit rien de fort majestueux avant la révolution, prit un accroissement prodigieux dans un temps avec lequel le génie de ce poëte, son tour d'esprit, son style, sa manière, avoient des rapport très-marqués, et, pour me servir d'une expression née dans ce temps même, se trouvoient parfaitement *en harmonie* : elle grandit comme une espèce de fantôme grotesque et bizarre, dans le silence de la critique, et parmi les cris des factions; ses progrès soudains et rapides seroient moins suspects, s'ils portoient le sceau d'une époque plus calme, où tous les genres de délire n'eussent pas obtenu toutes les sortes de triomphe : M. Ecouchard Le Brun fut un Pindare de la façon des Brutus et des Publicola du temps.

Avant ces jours de gloire, M. Le Brun ne passoit que pour un écrivain de mauvais goût, pour un héritier des Ronsard et des Dubartas, pour un poëte très-incorrec, qui, semblable à Brébeuf, étinceloit par fois, malgré

son *frâtras obscur*, et qui, né avec le germe du talent, avec quelques parcelles du feu poétique, étoit cependant incapable de faire jamais un bon ouvrage. Tel fut le sentiment des meilleurs critiques, et en général de tous les gens de goût, comme il me seroit aisé de le prouver, si je voulois, à l'appui de cette assertion, accumuler ici les textes des journaux et des Mémoires littéraires, dans lesquels son talent et ses ouvrages furent appréciés. Il est vrai qu'il se débattit toujours beaucoup contre la critique, et qu'il fut un des auteurs les plus disposés à regarder leurs censeurs comme leurs ennemis : il se croyoit sans cesse aux prises avec l'envie ; il en appeloit sans cesse à la postérité. Mais que prouvoient toutes ces fureurs ? rien autre chose, sinon que, de toutes les qualités du poëte, la plus éminente étoit chez lui la sensibilité à la critique, et le penchant à la colère : *Genus irritabile vatum.*

L'édition générale de ses Œuvres vient d'amener un moment de crise pour sa réputation : les anciens jugemens seront-ils cassés ou confirmés par le public ? M. le Brun restera-t-il toujours Pindare, ou sera-t-il *dépin-darisé* ? L'éditeur veut bien excuser ceux, dit-il, qui l'ont mal jugé : « Ils n'ont pu connoître, ajoute-t-il, « tout le mérite d'un auteur qui n'avoit pas mis sous les « yeux du public tous ses ouvrages, » et il s'écrie d'un ton outrecaidant : *Cette excuse, maintenant, ils ne l'auront plus !* Il faut cependant que je prie le terrible M. Ginguené d'observer qu'il n'étoit pas nécessaire d'avoir sous les yeux les cent quarante-deux odes de M. Le Brun, pour avoir la mesure de son talent lyrique : il suffisoit de connoître quelques-unes de ses meilleures odes ; et ce moyen étoit depuis long-temps à la

disposition de tout le monde, puisque, depuis long-temps, l'auteur avoit publié ceux de ses morceaux lyriques qui passent pour les plus distingués : ainsi, ses deux odes à M. de Buffon, son ode à M. de Voltaire sur Mlle Corneille, sont des ouvrages déjà vénérables par leur antiquité; et beaucoup de pièces du même genre, mises plus récemment en lumière, telles que *l'Exegi monumentum*, l'imitation de l'ode d'Horace à Jules-Antoine, *le Triomphe de nos paysages*, et plusieurs autres qu'il seroit trop long de dénombrer ici, ont pu servir de base au jugement des connoisseurs. N'est-il pas probable que M. Le Brun a donné, de son vivant, ce qu'il avoit écrit de plus heureusement inspiré? Singulière idée! Le bon M. Ginguené nous jette toujours ses gros volumes à la tête.

Je ne puis parler ici que de la manière dont je suis affecté, et très-assurément la publication des *cent quarante-deux* odes n'a rien changé à l'opinion que je m'étois formée depuis long-temps du talent de M. Le Brun : c'est, à mon avis, un écrivain qui a de la chaleur et de l'enthousiasme; mais son feu ressemble trop souvent à celui de certaines matières, qui répandent plus de fumée qu'elles ne jettent de flamme; et son enthousiasme a presque toujours quelque chose de pénible et de forcé : il ne conçoit jamais bien ses sujets, et le mauvais sens règne dans ses idées, comme le mauvais goût dans ses expressions; il veut toujours être hardi, et il est presque toujours malheureux dans ses hardiesses; il a créé peu de beautés de style, quoiqu'il n'ait cessé de prétendre témérairement, pendant près de soixante années, à ce genre de création; il a tourmenté, vexé, dénaturé, défiguré la langue, dans ses compositions ambitieuses; il est rare que le terme propre vienne se placer sous sa plume

barbare, et cette continuelle impropriété des mots est un des vices les plus choquans de ses ouvrages : il ne connoît point le naturel, auquel il substitue sans cesse le bizarre et le gigantesque ; il effarouche les Grâces par la grossière et lourde affectation de son pédantesque néologisme, qu'il porte jusque dans les sujets légers, voluptueux et badins : c'est un peintre audacieux, dont les compositions sont généralement mal entendues, dont le dessin est incorrect, dont les couleurs sont heurtées, crues, sans délicatesse, sans nuances, mais qui, parmi tant de défauts, rencontre quelquefois un trait heureux et brillant, laisse quelquefois échapper d'instinct un de ces coups de pinceau, qui révèlent une main supérieure.

Par exemple, dans sa première ode à M. de Buffon, il n'y a qu'une bonne strophe, mais cette strophe est excellente; il compare la retraite studieuse du génie à celle de la chrysalide :

Ainsi l'active chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir :
La nymphe, s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux.

Dans l'ode intitulée *le Triomphe de nos paysages*, pièce d'ailleurs très-défectueuse, on trouve encore une de ces strophes que J. B. Rousseau, auquel il faut bien se garder de comparer M. Le Brun, n'auroit pas désavouées dans son meilleur temps :

La colline, qui vers le pôle
 Borne nos fertiles marais,
 Occupe les enfans d'Éole
 A broyer les dons de Cérés :
 Vanvres, qu'habite Galathée,
 Sait du lait d'Io, d'Amalbé,
 Épaissir les flots écumeux ;
 Et Sèvres, d'une pure argile
 Compose l'albâtre fragile,
 Où Moka nous verse ses feux.

Le dernier vers de cette strophe pourroit être critiqué ; mais quelle agréable harmonie dans l'ensemble, et quelle riche poésie dans les détails ! Malheureusement, M. Le Brun ne prodigue pas les morceaux aussi parfaits ; il est moins économe des fautes les plus grossières. Voici une strophe où le mauvais goût me paroît porté au comble ; elle appartient à une ode légère :

Tandis qu'en ce bocage Endymion repose,
 Phébé, qui, malgré l'ombre et les rameaux jaloux,
 Lance un baiser d'argent sur ses lèvres de rose,
 T'écoute et luit d'un feu plus doux.

Je ne connois rien de pareil à cette expression *lancer un baiser d'argent* : je ne crois pas que Ronsard ait jamais porté plus loin sa purlesque audace : *un baiser d'argent* est une de ces hardiesses qu'affectionnoit singulièrement le génie de M. Le Brun. Ce poète aimoit à employer *l'argent* dans ses figures. Je rencontre ailleurs une strophe où ce métal joue encore un rôle :

Que de mortels pareils à ces riches fontaines,
 Qu'implore un voyageur en ses courses lointaines !
 Leur bronze avec orgueil verse un flot indigent :
 Plus heureux s'il rencontre une rustique source
 Qui, libre dans sa course,
 Aime à lui prodiguer tout son liquide argent !

Ce *liquide argent* est ici d'autant plus mauvais, que cette strophe fait partie de l'ode où l'auteur veut intéresser la générosité de Voltaire en faveur de mademoiselle Corneille : le mot *argent* est bien placé dans un pareil sujet.

J'aurois trop à faire si je voulois, ou citer toutes les belles strophes éparses çà et là dans les *cent quarante-deux* odes de ce *trésor lyrique*, comme l'appelle l'éditeur, ou relever toutes les fautes qui se présentent presque à chaque page de ce volumineux recueil : le temps et l'espace ne me le permettent pas ; mais quand même le cadre de cette feuille me laisseroit la liberté de citer une ode entière, je me garderois de le faire : je n'en trouve pas une qui soit bonne d'un bout à l'autre, comme il n'en est point qui n'offrent quelque trace, quelque empreinte vive et profonde de ce talent poétique, qui auroit pu mériter à l'auteur un très-beau rang sur notre Parnasse, s'il avoit été épuré par le goût, et réglé par la raison.

Choisissez, prenez les morceaux qui sont regardés comme ses chefs-d'œuvre, ses odes à Buffon, son ode à Voltaire, son *Exegi monumentum*, son ode sur le vaisseau *le Vengeur* : partout vous remarquerez des traits de verve, du métier, de la facture, de l'harmonie ; nulle part cet ensemble satisfaisant qui, joint à la beauté des détails, nous attache par un charme secret aux ouvrages des grands maîtres ; nulle part, je ne dirai pas même cette élégance, mais cette correction continue sans laquelle *l'auteur le plus divin est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain* ; nulle part, cette sûreté de goût qui empêche un poète de ternir l'éclat des beautés par le voisinage des fautes : les dernières

même ont toujours l'air d'être, chez M. Le Brun, le fruit de la réflexion; les premières, le produit du hasard.

Si vous voulez avoir une idée du mauvais sens qui caractérise en général ses conceptions, lisez la seconde ode à M. de Buffon : vous verrez combien la fiction qui sert de fondement à cette pièce est mal imaginée. M. de La Harpe en fit dans le temps une critique parfaitement juste, et qui se trouve dans un recueil publié par M. de Salgues, pour faire suite au *Cours de Littérature*. Il y a quelques strophes inspirées dans l'*Exegi monumentum*, que quelques-uns vantent comme le plus beau morceau lyrique de l'auteur, et qui n'est qu'une paraphrase beaucoup trop longue et trop chargée de l'ode d'Horace. La marche du poète n'est nulle part plus pénible et plus embarrassée que dans les quatre ou cinq premières strophes de son ode à Voltaire. On peut reprendre beaucoup de choses dans l'imitation de l'ode à *Jules-Antoine*. A mon sens, le chef-d'œuvre de M. Le Brun est son ode sur le vaisseau *le Vengeur*; mais que cette pièce, malgré ses beautés, est encore loin des belles odes de J. B. Rousseau! Ses odes légères, quoique infectées, pour la plupart, de tous les vices de sa manière, jettent une agréable et piquante variété dans le recueil : elles ne lui feront pourtant pas, à mon avis, une réputation en ce genre : M. Le Brun n'est pas plus Anacréon qu'il n'est Pindare.

§. IV.

21 août.

AVEC quel faste, avec quel fracas fut annoncé le poème de LA NATURE! on eût dit que le Parnasse français étoit

gros d'un nouveau chef-d'œuvre ; mais les montagnes en travail sont sujettes au ridicule :

Q'en sort-il souvent ?
Du vent.

Il y a cinquante ans qu'il n'est bruit que du poëme de *la Nature* : il faut toujours qu'un poëte ait quelque production en réserve , à laquelle il travaille sans cesse , et qu'il n'achève jamais ; un chef-d'œuvre divin , qui s'élabore lentement dans le mystère , et dont il s'échappe , de temps en temps , quelques rayons à travers les ténèbres du cabinet ; un ouvrage céleste , auprès duquel veille la Renommée , attentive à en épier les moindres traits à mesure qu'ils se développent , pour les offrir au monde étonné ; il faut que le porte-feuille d'un homme de lettres soit un sanctuaire où réside quelque divinité inconnue , à qui l'univers fasse de grandes avances d'adorations , au risque de n'être jamais remboursé de ses frais : c'est ainsi qu'un auteur ne donne jamais sa mesure ; les ouvrages qu'il publie ne sont que des préludes du grand œuvre qu'il doit publier ; ce sont les jeux de son génie , les caprices de son loisir : quel surprenant caractère n'aura donc pas le fruit de son travail , l'enfant de ses doctes veilles ?

Le poëte Le Brun connoissoit ces grands principes , pour le moins autant que ceux de l'Art poétique ; il conçut l'idée d'un poëme de LA NATURE , et jeta à la Renommée le titre de ce poëme : elle employa , pendant un demi-siècle , toutes ses trompettes à répéter ce titre sonore et pompeux ; et , si quelque sifflet insolent accueilloit de son aigre harmonie les productions que M. Le Brun sema dans cet espace de temps , elle en

étouffoit le bruit en répétant toujours : *Le Poème de la Nature !* Les bonnes gens , qui forment le grand nombre , et à qui les titres de tout genre en imposent , croyoient lire sur le front même du poète , le frontispice du poème que recéloit son cerveau mystérieux. Cependant le grand ouvrage ne s'achevoit point , et jamais il ne s'est achevé ; la mystification est complète : l'imposant portefeuille a laissé pénétrer dans ses replis ténébreux les regards avides du vulgaire. Qu'a-t-on trouvé ? quelques fragmens informes , quelques lambeaux décousus , quelques parcelles de poème ; vaine pâture d'une curiosité trompée , risible objet d'une si longue et si grande attente.

Je ne me fie point en général aux ouvrages que les auteurs n'ont pas eu le courage de terminer , quand ils en ont eu le temps , et qu'ils ne publient point eux-mêmes de leur vivant : lorsque le sujet est bien choisi , bien conçu , quand l'inspiration est en conséquence vive et forte , le poète se sent en quelque sorte maîtrisé par sa pensée , entraîné , emporté par le torrent de ses idées ; il cède à l'ascendant supérieur qui le domine , et au besoin impérieux de poursuivre ce qu'il a entrepris , d'achever ce qu'il a commencé ; mais quand il suspend fréquemment son travail , quand sa plume hésite souvent et s'arrête , quand sa verve intermittente languit et s'éteint dans de longs repos , on peut en conclure qu'il ne sortira de ses mains qu'une œuvre imparfaite et manquée ; et si l'ouvrage commencé dans la jeunesse de l'auteur n'est pas même achevé à la fin de sa vie ; s'il le laisse sur sa tombe , dans un état encore très-éloigné d'une entière exécution , il n'en faut point douter , le poète s'est trompé sur la nature de son talent ou sur le

choix de son sujet. Je ne sais dans lequel de ces deux cas s'est trouvé M. Le Brun : j'ignore si c'est son talent qui ne convenoit pas à son sujet , ou son sujet à son talent ; mais ce qu'il nous a laissé de son poëme ne fait point regretter qu'il n'ait pas poussé plus loin son entreprise.

L'ouvrage est intitulé LA NATURE , ou le *Bonheur philosophique et champêtre* , poëme en quatre chants : de ces quatre chants , il n'y a que le troisième qui soit à peu près entier. Les trois autres ne présentent que des fragmens : le premier a pour titre , *la Sagesse* ; le second , *la Liberté* ; le troisième , *le Génie* ; le quatrième , *l'Amour* ; et le tout est très-lourd et très-ennuyeux : la manière de M. Le Brun , dans le grand vers , est singulièrement monotone. On voit d'abord que le sujet est moins grand , moins noble , moins élevé , que le simple titre de *la Nature* ne semble l'annoncer. L'auteur n'embrasse pas , comme Lucrèce , l'univers entier dans ses desseins poétiques ; il se borne à chanter le paisible bonheur que l'on goûte à la campagne , et à montrer que le séjour des champs est tout à la fois favorable à la sagesse , à la liberté , au génie , à l'amour. Ce qu'il y a d'assez remarquable dans les fragmens qu'il nous a laissés , c'est qu'on n'y découvre pas même l'intention d'un de ces épisodes , toujours si nécessaires pour rompre la monotonie d'un long poëme , et d'une nécessité surtout très-absolue dans un poëme philosophique : il semble pourtant que ce sont-là de ces morceaux vers lesquels se porte d'abord l'imagination du poëte , et qu'elle se plaît à ébaucher dans ses premières créations. Je vais transcrire ici quelques morceaux du troisième chant , le plus complet de tous , et celui , par

conséquent, où l'inspiration du poëte paroît s'être le mieux soutenue : il s'agit du *Génie* ; M. Le Brun n'étoit-il pas là sur son terrain ?

Le génie est un dieu *tout de gloire et de flamme* ;
L'harmonie est sa voix, *la nature est son ame* ;
Son vol n'est limité ni *des cieux* ni *des mers* ;
Ses ailes, ses regards embrassent l'univers :
Il inspiroit Virgile, Homère et Démosthènes ;
Il *éclatoit* dans Rome, il *tonnoit* dans Athènes.

Je ne sais si l'on peut dire que le Génie est un dieu *de gloire et de flamme*, et que *la nature est son ame* : ces idées et ces expressions me paroissent un peu ridicules ; elles sont du moins plus singulières qu'heureuses. Malherbe a dit : *Je suis vaincu du temps* ; mais M. Le Brun l'a-t-il imité avec bonheur lorsqu'il a dit que le vol du génie n'est limité ni *des cieux* ni *des mers* ? Le génie *tonnoit*, à la vérité, dans Athènes par la bouche de Démosthènes ; mais il *tonnoit* aussi dans Rome par l'organe des grands orateurs romains. Pourquoi le poëte le fait-il seulement *éclater* sur ce dernier théâtre ? Ne veut-il parler que des poëtes latins ? Mais Athènes n'eut-elle pas aussi ses poëtes ? L'espèce d'opposition qu'il cherche à établir entre ces deux mots, il *éclatoit*, il *tonnoit*, n'est ni assez marquée, ni assez fondée. Tel est le style de M. Le Brun, hérissé de fautes, avec un air de pompe. Voyons encore quelque chose de son GÉNIE :

S'il porte à la beauté d'harmonieux hommages,
Sur les tiges des fleurs il *cueille ses images*.

Voilà encore une expression bien extraordinaire, *cueillir des images sur les tiges des fleurs* ! Poursuivons :

S'il peint l'éclat des dieux , et l'immortel séjour,
Il trempe ses pinceaux dans les rayons du jour.

On ne conçoit guère comment on peut *tremper des pinceaux dans les rayons du jour* : cela rappelle ce que disoit Diderot , dans une prose toute aussi poétique que les vers de M. Le Brun : il prétendoit que , pour peindre la femme , il falloit *tremper sa plume dans les couleurs de l'arc-en-ciel* , et *jeter sur son papier la poussière des ailes du papillon*. Diderot faisoit de l'arc-en-ciel une *écritoire* ; M. Le Brun fait du soleil une *palette* : je laisse à décider lequel est le plus admirable.

S'il veut peindre le sage , au front calme et sublime ,
 D'un cèdre vénérable il contemple la cime ;
 S'il égare un baiser , s'il enflamme un soupir,
Il attache à ses vers les ailes du zéphyr.

Je ne comprends pas du tout la pensée que renferme ce dernier vers : en quoi *les ailes du zéphyr* peuvent-elles être utiles pour *égarer un baiser* ? D'un autre côté , il me semble que le propre du *zéphyr* est de *rafraîchir* et non pas *d'enflammer* ; comment donc ses *ailes* pourroient-elles servir à *enflammer un soupir* ? Quel galimatias ! Mais n'êtes vous pas frappé de la hardiesse du poète , qui veut qu'on *attache les ailes du zéphyr à des vers* ? Voilà certes une belle invention !

S'il peint l'amour heureux , ses tendres rêveries
Dépouillent les gazons et l'émail des prairies.

Est-il bien nécessaire de *dépouiller les gazons* pour peindre l'amour heureux ?

S'il aime à soupirer d'amoureuses douleurs,
Tourterelle plaintive, il *dérobe tes pleurs.*

On pourroit dire, je crois, il *emprunte les accens* ;
mais *dérober des pleurs* ! il ne seroit pas même permis
de les *emprunter* !

Un lac tranquille et pur, une onde à peine errante,
Lui peint le calme oisif d'une ame indifférente ;
S'il *tente* les volcans, il mêle dans ses vers,
Et le bruit de la foudre, et le feu des éclairs :
S'il peint Mars irritant de féroces courages,
Il monte ses accords *sur le ton des orages* ;
Ou dans les sombres bois *il emprunte l'horreur*
D'une affreuse harmonie aux torrens en fureur.

Il emprunte l'horreur d'une affreuse harmonie forme un enjambement d'un vers à l'autre, absolument, contraire aux règles, et d'un effet très-désagréable ; *tenter* les volcans pour essayer de peindre les volcans, n'est pas heureux, et monter ses accords *sur le ton des orages* est d'un ridicule parfait ; d'ailleurs, je ne crois pas qu'il y ait une grande différence entre *le ton des orages*, et *l'harmonie des torrens en fureur* : les deux derniers vers sont donc de trop, et la disjonctive *ou* n'est pas ici à sa place. Que de taches choquantes dans ce morceau, auquel cependant l'auteur a voulu donner beaucoup d'éclat ! Ce n'est pas ici le cas d'appliquer le *non ego paucis* d'Horace : rappelons-nous plutôt ces vers de Boileau :

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent, etc.

Le poëme de LA NATURE n'est pas le seul ouvrage d'une certaine étendue qu'ait entrepris, et que n'ait pas

achevé M. Le Brun : l'édition de ses Œuvres nous offre encore des fragmens d'un autre poëme de longue haleine, intitulé LES VEILLÉES DU PARNASSE : il y a dans cette composition , un peu plus d'agrément et bien plus de talent que dans tout ce qui nous reste du poëme de LA NATURE : les Muses se racontent entre elles des histoires intéressantes ; Erato raconte celle d'Orphée ; Calliope, celle de Nisus et Euryale ; Thalie, une aventure de Faune avec Hercule et Omphale ; enfin , Apollon fait aux Muses le récit des amours de Psyché ; c'est un cadre dans lequel l'auteur a fait entrer deux des plus beaux morceaux de Virgile , une des fictions les plus agréables d'Ovide , et l'histoire de Psyché, cette histoire si gracieuse , arrangée à sa manière. Je trouve que ces *Veillées du Parnasse* sont ce qu'il a fait de mieux, et l'on doit, à mon avis , regretter qu'il ait laissé ce poëme imparfait. Le traducteur de Virgile et d'Ovide est très-supérieur, dans M. Le Brun, au poëte lyrique, élégiaque, etc. , à l'épigrammatiste. On connoit sa traduction de l'épisode d'Aristée, qu'il a transporté dans le poëme dont nous parlons : lorsqu'il copie Virgile et Ovide, son pinceau se nettoie, son style se débourbe et s'épure, sa manière se rectifie ; il étoit plus fait, je pense, pour traduire que pour écrire d'original : il inventoit mal, et sa diction avoit besoin d'être réglée par un modèle présent ; quand il traduit, son goût, qui est essentiellement défectueux , laisse encore échapper bien des fautes ; mais son talent incontestable pour la facture des vers se montre tout entier ; son mauvais sens disparoit naturellement , parce qu'il n'est pas obligé de penser par lui-même , et son feu , toujours plus ou moins noir et grossier dans les compositions qui lui sont propres , se

purifie et s'allège, lorsqu'il s'allume au céleste flambeau des grands génies de l'antiquité. M. de La Harpe a dit de M. Le Brun, que c'étoit *un poète sans idées* : rien n'est plus vrai ; sa tête étoit toute pleine de mots, qui même s'y combinoient mal, mais dont l'entassement produisoit une certaine fermentation, qui ressembloit un peu à la fièvre du génie, et qui jetoit quelques brillantes flammes parmi des torrens de fumée et de lourdes vapeurs ; il avoit besoin d'emprunter les idées d'autrui ; mais il les manioit bien : il eût mieux fait de traduire quelque beau poëme, que de se consumer dans des inventions généralement malheureuses.

On distingue, dans le second volume, qui renferme les deux poëmes dont je viens de parler, parmi plusieurs épîtres, celle qui a pour titre : *De la bonne et de la mauvaise Plaisanterie* : cet ouvrage est connu depuis long-temps, et jouit d'une certaine réputation qu'il mérite en partie ; il y a des traits excellens, des vers bien frappés, semés çà et là, mais nulle suite, nulle liaison, nulle continuité dans les idées, nul développement qui entraîne le lecteur ; je ne parlerai ni des élégies ni des vers *de la première jeunesse de l'auteur*, qui remplissent le reste du volume : les premières sont sans aucun intérêt ; les autres, comme il est assez naturel, sans aucun mérite. Je consacrerai un cinquième article à l'examen de la CORRESPONDANCE, qui complète cette édition, laquelle n'est, hélas, que trop complète.

§. V.

28 août.

IL manqueroit assurément quelque chose d'essentiel à cette édition des Œuvres de M. Ecouchard Le Brun,

si elle n'étoit pas ornée d'une CORRESPONDANCE : nous ne nous contentons plus des ouvrages d'un auteur, quelque nombreux qu'ils soient, il nous faut encore toutes les lettres qu'il a écrites, et toutes celles qu'il a reçues pendant sa vie : sans cela, point d'édition *complète*; point de salut. Ces *correspondances* sont pourtant quelquefois bien insipides, bien dépourvues de tout intérêt, bien parfaitement ennuyeuses; n'importe : nous poussons l'amour *des lettres* au point que nous regretterions que l'impression ne mît point sous nos yeux toutes les lignes qu'a tracées la savante main dont elle recueille les productions. Les auteurs actuels doivent donc en conclure qu'un jour la postérité verra leurs billets, et que leurs *correspondances* figureront dans les bibliothèques avec celles de Cicéron, de Voltaire et de M. Ecouchard Le Brun : cela doit les engager à méditer sur le style épistolaire. J'exhorte, par exemple, tel auteur de *mélodrames* à soigner des lettres qui feront partie de son immortalité : les facteurs de la poste ne se doutent guère qu'ils sont des gens si importans dans la littérature.

Sans cette *correspondance*, les Œuvres de M. Ecouchard Le Brun n'auroient que trois gros volumes in-8° : ce seroit trop peu; il falloit que sa réputation fût au moins défendue par quatre volumes contre les atteintes de l'envie et les ravages du temps. Ce calcul n'a point sans doute échappé à M. l'éditeur, dont l'arithmétique littéraire a fait un inventaire si exact, si édifiant, si bien chiffré de toutes les pièces qui composent l'héritage poétique de son auteur; il est vrai que je ne reconnois plus son exactitude accoutumée, lorsqu'il nous dit que la CORRESPONDANCE de M. Le Brun contient *quatorze ou*

quinze lettres inédites de Voltaire. Comment, quatorze ou quinze lettres, M. Ginguené! vous ne vous êtes pas donné la peine de compter! un-à-peu près, lorsqu'il s'agit de lettres de Voltaire! d'où vient cette négligence sacrilège? Croyez-vous donc qu'il nous importe si peu de savoir si c'est *quatorze*, ou si c'est *quinze*? Une lettre de Voltaire de plus ou de moins n'est pas une petite affaire : nous avons si peu de lettres de cet écrivain! nous n'en avons, je crois, que vingt-quatre volumes in-8° dans la collection générale de ses Œuvres! et nous traiterions légèrement une lettre *inédite*!

Dans ces quatorze ou quinze lettres nouvelles, jointes à cinq ou six qui étoient déjà connues, il s'agit uniquement de mademoiselle Corneille, et de l'*ode* que M. LeBrun adressa à M. de Voltaire, à son occasion; il y est aussi beaucoup question, accessoirement, de l'auteur de *l'Année Littéraire*, qui avoit fait dans ses feuilles quelques plaisanteries assez vives sur l'éducation que mademoiselle Corneille alloit recevoir dans le château de Ferney, et quelques critiques très-justes de l'*ode* de M. Le Brun : on y voit jusqu'à quel point M. de Voltaire exagéroit l'avantage de porter un nom illustré par le génie littéraire. Dans sa colère contre M. Fréron, il veut soulever toute la nation contre lui en faveur de mademoiselle Corneille, et la nation n'a fait que rire de ses fureurs : il s'adresse aux ministres, au lieutenant-criminel, au chancelier; il demande que l'auteur de *l'Année Littéraire* soit mis au *carcan* : il s'emporte contre M. de Malesherbes, qui n'entroit pas assez dans son indignation; il dit que le nom de Lamoignon est beau, mais que celui de Corneille est respectable, et il cherche à faire entendre que le nom de Corneille vaut bien les plus grands noms de

France : tout cela est d'un enthousiasme fort risible, et le bouillant Voltaire ne tarde pas à s'apercevoir lui-même que sa vivacité l'a mené trop loin : « Plus j'y fais réflexion, « dit-il, plus je suis sûr que nous ne trouverons per-
 « sonne à Paris, qui prenne intérêt à mademoiselle
 « Corneille et à son nom : vous ne trouverez que ceux
 « qui ont été outragés par Fréron assez justes pour le
 « poursuivre; les autres en rient. Dites à un de vos amis
 « qu'on vient de faire un libelle contre vous, la pre-
 « mière idée qui lui viendra sera de vous demander où
 « il se vend, et s'il est bien salé. » Dans une lettre an-
 térieure, il avoit déjà cherché à se rendre compte du
 peu de chaleur que tout le monde, excepté lui et
 M. Le Brun, mettoit à cette affaire : « Le déni de jus-
 « tice, écrivoit-il, dont on nous menace en cette occa-
 « sion, n'est qu'une suite de l'indigne mépris que la
 « nation a toujours fait des belles-lettres qui font sa
 « gloire. Que Fréron dise de la fille d'un conseiller au
 « Châtelet, ce qu'il a dit de mademoiselle Corneille,
 « il sera mis au cachot, sur ma parole; mais il aura
 « outragé la descendante du grand Corneille impuné-
 « ment, parce que l'impertinence française ne consi-
 « dère ici que la parente d'un auteur élevée par un au-
 « teur : telle est, Monsieur, la manière de penser or-
 « gueilleuse et basse à la fois des légers citoyens de
 « Paris. » Ce n'étoit point précisément cela : mademoi-
 selle Corneille tomboit des nues; une ode aussi ampou-
 lée qu'incorrecte apprend son existence à la nation; on
 envoie cette demoiselle en triomphe au château de Fer-
 ney; M. de Voltaire se charge de son éducation et de sa
 fortune; l'auteur de *la Pucelle* devient le *mentor* d'une
 jeune fille à marier; tout cela a l'air d'une aventure,

et même d'une farce; on vante avec emphase, on exalte avec enthousiasme la générosité du seigneur de Ferney, qui exploite les tragédies du grand oncle au profit de la petite nièce. Est-il surprenant que le public ne se soit pas élevé à la hauteur de M. de Voltaire et de M. Le Brun? D'ailleurs, les observations malignes de M. Fréron n'avoient rien d'absolument déplacé. Quelle éducation pouvoit-on présumer qu'alloit recevoir une demoiselle dans une maison, dont le maître étoit, à cette époque, toujours en habits de théâtre, que fréquentoit, où même avoit séjourné un certain l'Ecluse, acteur de la Foire; auprès d'un auteur d'un grand talent, mais d'un talent moins illustré peut-être encore par de beaux ouvrages que déshonoré par de honteux excès? Quel précepteur de la jeunesse que Voltaire! quel guide pour une jeune fille!

M. Fréron ne fut pas mis au *carcan*, où tous les auteurs critiqués mettroient volontiers leurs censeurs: au défaut du bourreau, M. Le Brun lança contre l'auteur de l'*Année Littéraire* un certain pamphlet, assez farci d'injures grossières, intitulé *la Wasprie*, dont M. Ginguené nous a fort charitablement conservé, dans cette édition, des fragmens très-précieux; mais ce pamphlet pensa brouiller M. Le Brun avec M. de Voltaire, parce que ce dernier trouva, ce qui étoit vrai, que M. Le Brun y parloit plus de son ode que de mademoiselle Corneille. Voltaire lui fait sentir son tort, et lui insinue, d'une manière assez piquante, que les critiques de Fréron sur ses vers pourroient bien n'être pas aussi injustes qu'il aime à se le persuader; tout cela est bien comique!.... « Je n'insisterai pas, lui écrit Voltaire, « sur les mauvaises critiques qu'il fait de votre ode :

« parmi ces censures de mauvaise foi, il y en a quel-
 « ques-unes *qui pourroient éblouir*; et si vous réimprimiez
 « votre ode, je vous demande en grâce de con-
 « sulter quelque ami d'un *goût sévère*, et, surtoat, de
 « ménager l'impaticence des lecteurs français, qui, d'ordi-
 « naire, ne peut souffrir dans une ode que quinze ou
 « vingt strophes tout au plus..... Un des grands moyens
 « de perfectionner votre ouvrage est de l'accourcir et
 « de sacrifier *quelques expressions auxquelles l'oreille*
 « *française n'est pas accoutumée*..... On entend ce que
 c'est, sous la plume de Voltaire, que des critiques de
 Fréron, *qui pourroient éblouir* : l'auteur de l'*Année*
Littéraire avoit précisément repris cette *longueur* as-
 sommante de l'*ode*, et ces expressions tudesques, aux-
 quelles *l'oreille française n'est pas accoutumée* : on
 voit que Voltaire pensoit quelquefois comme Fréron.

Pour me conformer à l'exactitude de M. l'éditeur, je
 compte quatre lettres de M. de Buffon : ce n'est pas
 beaucoup; et peut-être ne regrettera-t-on point qu'il n'y
 en ait pas davantage. Le sublime auteur de l'*Histoire*
Naturelle ne connoissoit point les grâces du style fami-
 lier : il n'est plus le même quand il descend des hauteurs
 de son élocution sublime et brillante; ses quatre lettres
 ne contiennent guère que des complimens et des remer-
 cîmens à M. Le Brun, qui lui avoit adressé une ode.
 Cependant, la politesse et la reconnoissance de M. de
 Buffon se permettent aussi quelques petites critiques,
 tant il étoit dans la destinée de M. Le Brun, d'abhor-
 rer la critique et d'être critiqué? «..... Comme j'ai
 « commencé, lui écrit M. de Buffon, à vous parler
 « avec toute liberté, je crois que votre amitié me par-
 « donnera, lorsque je lui dirai que je supprimerois la

« strophe qui commence par *Là, cédant la richesse, etc.* ;
 « elle n'est pas de la beauté des autres : on a aussi trouvé
 « que la narration de la maladie étoit trop longue ; et,
 « si l'on pouvoit, en effet, des quatre strophes, dont
 « la première commence par *L'une, au souffle brû-*
 « *lant, etc.*, n'en faire que deux, ce bel ouvrage se-
 « roit *egalement nerveux partout.* » M. Le Brun ré-
 pond en substance que madame Necker et M. Thomas
 n'ont rien trouvé, dans son ode, à *retrancher* ni à
ajouter : ses réponses ne sont pas toujours aussi re-
 marquables ; en voici cependant une où je rencontre
 des vers qui méritent d'être recueillis :

L'esprit fait les rimeurs , l'ame fait les poètes ,
 Phosphore d'un moment, l'un s'exhale en bluette,
 Et l'œil reste glacé par ses froides lueurs ;
 L'autre, foyer brûlant, enflamme tous les cœurs.
 Si des feux d'Apollon l'ame n'est pas saisie ,
 Pourquoi mettre en rimant la raison dans les fers ?
 L'art forma de sang-froid, sans l'aveu du génie ,
 Les Delille , les Saint-Lambert :
 Buffon, je l'avou'rai, j'aime assez peu les vers ;
 Mais j'adore la poésie.

M. Le Brun, comme on voit, ne traitoit pas fort bien
 ses plus illustres contemporains, et s'il n'aimoit pas la
 critique pour lui, il ne la ménageoit pas aux autres :
 c'est l'ordinaire.

On trouve dans quelques lettres de madame Necker
 l'affectation, le style un peu guindé de cette dame, et
 c'est tout, c'est-à-dire, fort peu de chose. Mais on peut
 conclure d'une lettre de M. Le Brun à M. de Buffon,
 qu'il se trouva dans un grand embarras lors de ses pre-
 mières entrevues avec madame Necker : « Elle m'a parlé,
 « dit-il, *avec la réserve des Grâces*, de ma liaison

« avec M. Clément, dont le nom fait peut-être ombre dans son cercle. » Et là-dessus, il expose à M. de Buffon de quelle manière il s'est justifié. C'étoit un bien grand crime d'être lié avec M. Clément ! Ah ! que les coteries font pitié ! que les littérateurs et les *littératrices* ont quelquefois de petitesesses et de ridicules !

Je ne dois pas oublier une lettre de M. de Calonne, où ce ministre trace à M. Le Brun, en prose poétique, le plan d'une ode sur *l'assemblée des notables* : ce plan, cette ébauche, renferme le germe de toutes les idées qui ont amené les grandes catastrophes de la révolution. Le poète *révolutionnaire* ne suivit pas, cependant, les indications du ministre dans sa composition : il s'écarta du thème donné par M. de Calonne ; et M. Ginguené, dans sa *Notice*, le loue beaucoup de cette *indépendance*. En effet, le trait est tout-à-fait romain !

Le reste du recueil est presque entièrement rempli de lettres de M. Palissot, et de réponses de M. Le Brun : c'est un commerce de louanges mutuelles entre deux poètes amis qui ne se disent pas toujours ce qu'ils pensent ; cependant ils se font une fois, réciproquement, des observations critiques, et ces observations sont, de part et d'autre, assez mal reçues. Les fragmens de la *Wasprie* couronnent l'oeuvre : c'est la partie honteuse de cette édition, qui, selon moi, fera plus d'honneur à l'imprimeur M. Crapelet qu'au poète et à l'éditeur.

§. VI.

14 décembre.

Si je reviens sur les poésies de M. Le Brun, après un si long intervalle, ce n'est pas du tout par résipis-

cence, pour faire amende honorable, et pour rétracter ce que j'ai dit des ouvrages, du talent, du goût de ce poète célèbre. De quelque manière qu'on ait voulu interpréter mes opinions sur cet écrivain, j'y persiste; et à cet égard je mourrai très-probablement dans l'impénitence finale; mais après avoir fait la part de la critique, il faut faire aussi, comme on dit, celle de l'éloge; et je m'y refuse d'autant moins que cette dernière part étoit déjà faite, en grande partie, dans mes précédens articles, pour ceux qui lisent avec attention, et sans prévention: et au fond, quel intérêt aurois-je à vouloir rabaisser la gloire de M. Le Brun? Au contraire, j'aime assez les lettres pour désirer très-vivement qu'on m'ouvre les yeux, qu'on me montre ces beautés supérieures dont on parle, et que j'ai méconnues; qu'on me fasse voir bien clairement un grand poète de plus dans notre littérature: malheureusement personne ne s'est encore présenté pour cette bonne œuvre; et il est presque certain que personne ne se présentera: je serai abandonné à mon funeste aveuglement.

J'avoue que, n'étant pas en général pénétré d'admiration pour les productions de M. Le Brun, mes articles n'ont pas eu, et n'ont pu avoir ce ton d'enthousiasme, ni même cette teinte soutenue de gravité que quelques personnes auroient voulu y trouver; j'avoue encore que, regardant les ouvrages de M. Le Brun comme des modèles très-dangereux, j'ai cru devoir insister beaucoup plus sur les défauts dont ils fourmillent, que sur les beautés qui s'y rencontrent; cependant je ne les ai point dissimulées, ces beautés: j'ai accordé au talent de M. Le Brun tout ce qu'il m'est possible de lui accorder: j'ai dit, en propres termes,

dans mon troisième article, *Feuilleton du 16 août*, qu'il n'est point une seule ode de ce poëte qui n'offre quelque trace, quelque empreinte vive et profonde de ce talent poétique qui auroit pu mériter à l'auteur un très-beau rang sur notre Parnasse, s'il avoit été épuré par le goût, et réglé par la raison. J'ai dit, dans le même article, que cet écrivain rencontre quelquefois, dans ses compositions lyriques, un trait heureux et brillant, laisse quelquefois échapper, d'instinct, un de ces coups de pinceau qui révèlent une main supérieure. J'ai dit, dans mon quatrième article, *Feuilleton du 21 août*, en parlant des *Veillées du Parnasse*, qu'à mon avis, c'est le meilleur ouvrage de M. Le Brun, et que l'on doit regretter qu'il ait laissé ce poëme imparfait. J'ai ajouté, à l'occasion des traductions dont ces mêmes *Veillées du Parnasse* sont composées : *Quand M. Le Brun traduit, son goût, qui est essentiellement défectueux, laisse encore échapper bien des fautes; mais son talent incontestable pour la facture des vers se montre tout entier.* Je demande pardon de me citer ainsi moi-même; mais ces citations, dont j'aurois pu augmenter le nombre, étoient nécessaires: il falloit bien montrer par des pièces probantes, que je n'ai point refusé à M. Le Brun, comme m'en accusent quelques lecteurs inattentifs ou prévenus, le TALENT POÉTIQUE, que j'ai même reconnu, dans quelques parties de ses ouvrages, la marque d'UNE MAIN SUPÉRIEURE; et qu'enfin j'ai rendu justice à son INCONTESTABLE HABILITÉ dans l'art de la versification proprement dite : *Qui habet aures audiendi, audiat!*

J'ai témoigné quelque REGRET, comme on vient de le voir, qu'il n'eût point achevé son poëme des *Veillées*

du Parnasse, et c'est ce regret que je veux aujourd'hui justifier, *ad abundantiam juris* : je le justifierai surtout par des citations ; car on m'a reproché d'en avoir fait trop peu, dans mes articles précédens, sans prendre garde que le cadre étroit où nous sommes renfermés ne nous laisse guère la liberté de multiplier les citations et les extraits.

On retrouve, dans le premier chant des *Veillées du Parnasse*, cette traduction de l'épisode d'Aristée, qui étoit déjà connue depuis long-temps, et que quelques critiques ont même préférée à celle de M. Delille : je ne veux point établir ici un parallèle, que soutiendrait fort bien, je crois, la traduction de M. Le Brun. Je l'examine en elle-même, et j'y remarque de très-grandes beautés : le poète, après avoir peint la désolation causée par la mort d'Eurydice, et le désespoir général dont cette mort a rempli tous les cœurs, passe ainsi à la douleur particulière d'Orphée :

Mais lui, belle Eurydice, en des bords reculés,
Seul et sa lyre en main, plaint ses feux désolés :
C'est toi, quand le jour naît, toi, quand le jour expire,
Toi que nomment ses pleurs, toi que chante sa lyre ;
Mais que ne peut l'amour ! Orphée, aux sombres bords,
Ose tenter vivant la retraite des morts,
Ces bois noirs d'épouvante, et ces dieux effroyables,
Aux larmes des humains toujours impitoyables ;
Il chante : tout s'émeut, et du fond des enfers.
Les mânes accouroient au bruit de ses concerts ;
Tels, quand d'un soir obscur grondent les noirs orages,
D'innombrables oiseaux volent sous les ombrages,
Telles autour d'Orphée erroient de toutes parts
Les ombres des héros, des enfans, des vieillards,
Et ces fils qu'au bûcher redemandent leurs mères,
Et ces jeunes beautés à leurs amans si chères :
Peuple léger et vain, que de ses bras hideux
Presse neuf fois le Styx, qui mugit autour d'eux ;

De l'Érébe à sa voix les gouffres tressaillirent :
 Sur leur trône de fer les Parques s'attendrirent ;
 L'Euménide cessa d'irriter ses serpens,
 Et Cerbère retint ses triples hurlemens.

On remarque bien là cette belle facture dont j'ai parlé, ce sentiment de la phrase poétique, qui est une des qualités de M. Le Brun : on y retrouve aussi son énergie ordinaire, mais on la retrouve épurée, renfermée dans de justes bornes; et cette pureté de goût, cette fermeté de style se soutiennent également, durant tout le cours de ce long et intéressant épisode, qui méritoit bien de rencontrer deux excellens traducteurs. L'épisode de *Nisus et Euryale*, qui constitue le fond du second chant, ne me paroît pas traduit avec autant de verve et de bonheur; mais la traduction qu'en a faite M. Le Brun, offre cependant aussi quelques morceaux très-distingués. Il me semble qu'il y a bien du talent et bien du feu dans la manière dont il a rendu l'endroit où Virgile peint Nisus se précipitant vers la troupe de Volscens, pour sauver les jours d'Euryale :

L'affreux Volscens rugit, et son ardent courroux
 Ne sachant où porter la fureur de ses coups,
 Il regarde Euryale, et d'un ton plein de rage,
 Le bras levé : « Ton sang va payer ce carnage ! »
 A ce mot, à ce geste, à la lucur du fer,
 Pâle, troublé, Nisus vole, et d'un cri fend l'air :
 « Moi ! c'est moi ! j'ai tout fait : frappez votre victime ;
 « Celui-ci n'a voulu ni pu faire le crime ;
 « J'en atteste le ciel, cette nuit et ces feux !
 « Son crime est d'aimer trop un ami malheureux ! »
 En vain prioit Nisus : l'inexorable épée,
 Du beau sang d'Euryale étoit déjà trempée !
 Il tombe, et de ses traits que la mort a pâlis,
 Un long ruisseau de pourpre ensanglante les lis ;
 La Parque appesantit cette tête charmante :
 Tel se courbe un pavot que l'orage tourmente,

Ou qui , du soc fatal en passant déchiré ,
Penche languissamment son front décoloré.

Le poëte a fort bien senti qu'il falloit égayer la tristesse de ces tableaux par quelque récit moins sombre; et, dans son troisième chant, il passe du grave au doux, du sévère au plaisant, avec beaucoup de succès : il a choisi, pour ce troisième chant, une des plus jolies aventures racontées par Ovide, celle de Faune avec Hercule et Omphale, qui se trouve dans le deuxième livre des *Fastes*, et qu'il a traduite ou plutôt amplifiée avec une légèreté, une facilité, un esprit très-dignes du modèle; mais il ne l'a point terminée, et c'est vraiment dommage. Voici le fond de l'histoire : Faune voit un jour Hercule et Omphale qui se promenoient dans une belle campagne; il devient amoureux de la reine de Lydie. Le héros et son amante font dresser une tente magnifique sous laquelle ils doivent passer la nuit, et se livrent à mille jeux folâtres, à l'ombre de ce pavillon. Ils font échange d'habits : Hercule se couvre des tuniques légères d'Omphale; Omphale se revêt de la peau du lion de Némée; et ils finissent par se coucher dans deux lits séparés, chacun avec son costume d'emprunt. Faune, qui s'introduit la nuit dans la tente, sentant la peau du lion de Némée, recule, et va vite au lit voisin; mais il ne tarde pas à s'apercevoir et à être puni de son erreur. M. Le Brun n'est pas allé au delà des préliminaires : il s'est arrêté à la peinture des premiers mouvemens d'espérance, et de la toilette grotesque du satyre amoureux :

Qui rit? ce fut l'Amour : flamme mal assortie
Souvent au dieu malin plaît mieux que sympathie;

Eh! comment ne miroit-il pas?
 Il voit Faune sur la colline,
 Qui déjà miroit ses appas
 Dans le cristal mouvant d'une source voisine,
 Et se disoit tout bas :
 « Quelle reine, en effet, ne rendroit pas les armes
 A ce front, à ce teint bruni, mais plein de charmes?
 Deux cornes, il est vrai, mais faites par l'Amour,
 De ce front enchanteur sont un nouvel atour;
 O combien mes rivaux vont ressentir d'alarmes!
 Je n'ai point d'Adonis l'insipide langueur;
 Mais ces membres velus annoncent ma vigueur;
 Ces yeux vifs, pétillans, ces oreilles mobiles,
 Ces pieds un peu fourchus, mais lestes, mais agiles,
 Ne sont pas d'un amant commun :
 Non, Faune, ton amour ne peut être importun. »
 Faune de dire,
 Amour de rire,
 Et de lancer encor au dieu qu'il a blessé
 Un nouveau trait, un trait plus *insensé*.

Tout cela est d'un excellent goût, et le fragment, dans sa totalité, est très-joli et très-amusant. L'aventure de Psyché forme le sujet du quatrième chant, qui, de même que le troisième, est demeuré imparfait : c'est encore un malheur; car ce qui nous reste de ce troisième chant est très-bien écrit et très-bien versifié. L'espace dans lequel je suis resserré, m'empêche d'en rien citer; mais j'engage les amateurs des bons vers à le lire. Je me suis confirmé dans l'opinion que M. Le Brun n'a rien écrit de meilleur que ces *Veillées du Parnasse*, n'a rien fait d'une correction aussi soutenue, d'une élégance aussi pure : il y a ici fort peu de traces de ce malheureux goût, qui a presque entièrement corrompu son beau talent, et qui le portoit à ne chercher que des alliances de mots hétéroclites, et à ne voir les ressources et les effets du style que dans les excès

grossiers d'un néologisme monstrueux, aussi contraire aux règles de la raison, qu'au génie de notre langue. C'étoit en lui une espèce de démence, une véritable maladie du cerveau; on ne sauroit nier qu'il n'eût dans l'esprit une élévation peu commune, de la force, de la souplesse, de la fécondité; que l'édition de ses Œuvres ne puisse être considérée comme un service rendu aux lettres; et que le recueil de ses poésies ne soit digne de succès; mais, en général, ce n'est pas là qu'on ira chercher le bon goût.

XXXVI.

A M. le rédacteur en chef du journal.

30 décembre.

MONSIEUR,

JE vous remercie de l'honnêteté avec laquelle vous me communiquez la réponse de M. Palissot à mes observations sur les Œuvres de M. Le Brun. L'insertion de cette réponse dans notre journal deviendra une nouvelle preuve de notre impartialité : je me réserve néanmoins la réplique, qui est de droit naturel.

DUSSAULT.

Lettre de M. Palissot aux rédacteurs.

J'ÉTOIS à la campagne, Messieurs, lorsque les ouvrages de M. Le Brun parurent; et malgré la haute

estime que m'avoit inspirée dès ma jeunesse cet écrivain célèbre, estime que je conserve encore à quatre-vingt-deux ans, j'avois bien prévu la sévérité rigoureuse avec laquelle il seroit jugé. Persuadé que, par ses épigrammes, souvent excellentes, mais quelquefois injustes, il s'étoit attiré de nombreux ennemis; convaincu d'ailleurs, par ma propre expérience, qu'implacable dans ses ressentimens, ainsi que l'a dit M. Le Brun lui-même dans ce vers devenu proverbe,

L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.

je m'étois bien attendu à toute l'inclémence de la critique à son égard.

Eh! comment n'aurois-je pas soupçonné tout le parti qu'une critique maligne pourroit tirer de ses fautes! J'ose dire que, dans mes Mémoires sur la littérature, publiés en 1803, j'avois prouvé que ma longue amitié pour lui ne m'avoit caché aucun des défauts qui lui ont été le plus sévèrement reprochés. Qu'il me soit permis d'en rappeler ici quelques passages.

« Sa manière, disois-je, est en général si brillante, « que des critiques l'ont accusé d'avoir mis trop de luxe « dans sa richesse, et d'avoir sacrifié le naturel, qui est « le vrai charme du style, à une vaine recherche d'os- « tentation et de magnificence; » et remarquez, Messieurs, que sur cette recherche, vraiment digne de reproche, je ne lui prête aucune excuse.

« Il est, disois-je encore dans le même ouvrage, un « secret peu connu des écrivains vulgaires....., celui « de former des alliances de mots qui ne sembloient pas « faits pour se rapprocher. Ces alliances ménagées avec

« *le goût qui doit toujours y présider*, produisent un
 « effet d'autant plus piquant, qu'elles sont moins pré-
 « vues; et l'on conçoit non-seulement l'éclat qui en
 « rejaillit sur le style, mais combien elles contribuent
 « à enrichir la langue, en lui fournissant de nouvelles
 « expressions qu'on a cru ne pouvoir mieux caracté-
 « riser qu'en leur donnant le nom d'*expressions trou-*
 « *vées*. Mais ces mêmes alliances, *quand on s'en per-*
 « *met un usage trop fréquent*, peuvent n'être pas
 « toujours également heureuses; il peut même s'en
 « trouver de bizarres, qui, si elles échappoient à la
 « critique, pourroient, au lieu d'enrichir la langue,
 « *finir par la dénaturer*; et l'on reproche à M. Le
 « Brun de ne s'en être pas toujours garanti.

« Il est possible encore que la crainte de tomber
 « dans quelques familiarités de style, que la poésie
 « doit surtout éviter dans le genre de l'ode, lui ait
 « fait hasarder quelques figures *trop ambitieuses*,
 « *trop excessives*, et qu'une critique sage doit désap-
 « prouver. »

J'ai dit de son poëme de la Nature que, trop jeune encore lorsqu'il en avoit conçu le plan, il s'étoit aperçu trop tard que ce plan ne comportoit pas l'unité d'un poëme régulier, et ne pouvoit remplir l'étendue de son sujet; que ses chants, d'ailleurs, avoient entre eux trop d'incohérence pour qu'il pût en résulter un ensemble, et que l'ouvrage devoit être regardé moins comme un poëme que comme la réunion fortuite de quatre poëmes isolés.

Enfin, dans la dernière édition de mes Œuvres, en 1809, je me suis permis d'ajouter que les ouvrages de

M. Le Brun n'étoient pas d'un égal mérite, qu'il en étoit même qui donneroient de son caractère moral une idée défavorable, tels que la plupart de ses odes républicaines, dans lesquelles il n'avoit été retenu par aucun frein; que son génie même n'en excuseroit pas la licence, qui ne pouvoit être attribuée qu'au délire des opinions qui régnoient alors.

Il me semble, Messieurs, que la critique qui a paru dans votre journal n'est pas allée plus loin : pourquoi donc a-t-elle été jugée d'une violence inexcusable? C'est que d'après la foule d'expressions dures et amères dont elle est semée, on n'y a vu que l'intention d'avilir un nom célèbre, et une édition que le public attendoit avec impatience; c'est qu'on a trouvé très-injuste que cette intention maligne parût s'étendre jusqu'à l'éditeur même, reconnu généralement pour un homme d'un mérite très-rare, et qui, par l'ouvrage qu'il vient de publier sur la littérature italienne, s'est encore surpassé dans cette production absolument neuve pour nous, dont l'Italie même doit être reconnoissante, et qui, par le rang qu'elle tient, dans l'histoire de l'esprit humain, garantit à son auteur une gloire durable.

Pourquoi mes critiques, au contraire, qui avoient devancé de plusieurs années celles qu'on a lues dans votre journal, loin de porter aucune atteinte à la réputation de M. Le Brun, n'ont-elles donné que plus de prix aux éloges que j'avois faits de ce grand poëte? C'est qu'elles ont attesté mon impartialité; c'est qu'aux imperfections que je n'avois pas dissimulées, j'avois constamment opposé les grandes beautés qui les compensent ou qui les rachètent; et ce qui achevera de prouver combien un jugement où la justice s'allie à l'impartialité

obtient de faveur aux yeux même de ceux qu'il intéresse personnellement, l'amitié dont m'honorait l'auteur n'en fut pas altérée, quoiqu'on n'ignore pas quelle étoit, en matière de critique, sa sensibilité ombrageuse.

Mais en relisant un article consacré à sa gloire, et dans lequel je me félicitois, tandis qu'il sembloit encore se cacher à la renommée, d'avoir annoncé le premier son brillant avenir, sa sensibilité, quelque ombrageuse qu'elle fût, pouvoit-elle être offensée lorsque, dès les premières lignes de ce même article, je manifestois ouvertement la haute opinion que je conserve encore de la supériorité de ses talens dans le genre lyrique?

« L'ode française, disois-je (et le public voudra bien
 « me pardonner des citations que les circonstances me
 « commandent), l'ode française, même entre les mains
 « de Malherbe et J. B. Rousseau, n'avoit pas acquis
 « toute l'élévation dont elle étoit susceptible. M. Le Brun,
 « dans la plupart des siennes, nous paroît s'être appro-
 « ché beaucoup plus du caractère de l'ode antique.
 « L'inspiration et l'enthousiasme doivent être, comme
 « on le sait, le caractère essentiel de ce genre de poésie,
 « et M. Le Brun avoit certainement l'une et l'autre
 « à un degré très-éminent. »

Je faisois ensuite l'aveu des fautes qu'une critique judicieuse étoit en droit de lui reprocher, et j'ajoutois que la critique, en se permettant de relever ces fautes, lorsqu'elles étoient couvertes par des beautés d'un ordre supérieur et par des traits de génie qui décèlent à chaque instant le grand poète, *ne pouvoit être ni trop décente ni trop circonspecte.*

Je finissois par l'énumération des différens ouvrages qui attestent son heureuse fécondité, et je disois : « A « l'exception de la poésie dramatique, il est peu de « genres que M. Le Brun n'ait embrassés avec succès. « Nous connoissons de lui de belles épîtres et un grand « nombre d'épigrammes du meilleur sel. Peut-être « même est-il remarquable que nos deux poètes lyriques, « J. B. Rousseau et M. Le Brun, soient précisément les « deux auteurs qui aient le mieux réussi dans ce dernier « genre, où Boileau, quoique éminemment satirique, « n'eut jamais qu'un succès médiocre. »

C'est avec cette impartialité, je l'avoue, Messieurs, qu'il convenoit, ce me semble, que M. Le Brun fût jugé : c'est du moins à peu près ainsi qu'il l'a été dans le *Moniteur*, et que j'aurois désiré qu'il le fût dans votre journal. Ce n'est pas que sur ses critiques générales et particulières je sois, en tout, de l'avis de M. Amar, qui m'a paru souvent trop sévère ; mais il allie toujours à la sévérité la modération et la décence. Toutes ses expressions sont mesurées, et l'on n'y trouve aucun de ces traits qui feroient soupçonner la haine.

S'il attaque la manière de l'auteur, il avoue qu'on y reconnoît le talent le plus distingué pour la poésie de style et des beautés dignes des plus grands maîtres. Il le confirme par des citations très-heureuses.

Si, en rendant justice à plusieurs de ses odes, à celle du *Vengeur*, par exemple, qui respire d'un bout à l'autre, dit-il, l'enthousiasme du poète inspiré, à celle des *deux Rives de la Seine*, qu'il appelle une ode charmante, il convient que dans celles même qu'il désapprouve, il n'en est pas qui ne présente des stances

irréprochables et des idées neuves rendues avec le plus rare bonheur.

M. Amar paroît persuadé que l'élegie et l'épigramme sont les deux genres auxquels le génie de M. Le Brun étoit le plus appelé; et, d'après les nombreuses citations qu'il en donne pour preuve, sans affoiblir les éloges qu'il en fait par aucune restriction, nous pensons en effet que si l'élegie n'est pas le genre auquel son génie fut le plus appelé, il est cependant un de ceux qu'il a traités avec le plus de succès.

« C'étoit, selon M. Amar, à l'école des élégiaques
 « anciens que M. Le Brun avoit appris cet art admi-
 « rable d'opposer des teintes mélancoliques aux pein-
 « tures les plus riantes, et de rappeler sans cesse le
 « néant de l'homme, au milieu même de toutes ses
 « voluptés. On ne sait point assez combien la pensée de
 « la mort, si triste, si désolante pour le vulgaire, et si
 « philosophique pour le vrai sage, est féconde en grands
 « sentimens et en beautés poétiques pour le cœur tendre
 « et passionné! »

Ce passage devient très-remarquable dans un moment où M. Delille, un des émules de la gloire de notre poète, et chez qui le génie des vers survit à l'âge, vient d'ajouter, s'il étoit possible, un nouveau lustre à sa renommée par un morceau du goût le plus parfait et de la sensibilité la plus exquise, dont votre journal du 12 de ce mois s'est enrichi, et que je n'ai pu lire et relire sans verser des larmes. Ce morceau, vraiment élégiaque, et qui révèle dans M. Delille un talent de plus que tous ceux dont il avoit déjà donné tant de preuves, est, j'ose le dire, le plus beau de ce genre qui existe dans notre langue; et ce qui en fait l'essentiel mérite, c'est son heu-

reuse conformité avec ce beau caractère antique si judicieusement observé par M. Amar.

On me pardonnera sans doute ce foible éloge , qui m'a écarté de mon sujet. C'est maintenant par un dernier trait emprunté encore du même article du *Moniteur* , que je vais terminer ce qui regarde M. Le Brun : « Quel que soit , dit M. Amar , le jugement qui prononcera définitivement sur le sort de cet écrivain , « quels que soient les retranchemens que son Recueil « puisse et doive subir avec le temps , il lui restera toujours un nom distingué et une place remarquable sur « notre Parnasse. Sa Muse le lui garantit : *Musa vetat « mori.* »

Il résulte de cette longue discussion , que malgré les défauts reprochés si durement à M. Le Brun , il n'en étoit pas moins , en plus d'un genre , un homme vraiment supérieur , un grand poète enfin , titre qui suppose , à un très-haut degré , l'inspiration , sans laquelle il n'est pas de poésie. On lui doit de très-belles odes , des élégies qui ont été citées comme la partie de son Recueil où l'on trouve le plus de franchise , de naturel et de vérité ; des épîtres qui peuvent ne pas être d'un mérite égal ; mais parmi lesquelles on en distingue plusieurs , et surtout celle *Sur la bonne et la mauvaise Plaisanterie* , et des épigrammes du sel le plus piquant. M. Le Brun doit donc avoir une place distinguée dans toutes les bibliothèques ; il est donc précieux à tous les amateurs des arts ; indispensable , non seulement par ses grandes beautés , mais par ses fautes même , aux jeunes gens qui se croient appelés à l'art des vers , et qui , avertis par la critique de ce qui blesse le goût dans

ces fautes, apprendront à les éviter. Mêlé, si l'on veut, de bien et de mal, ce qui est à peu près vrai de tous les écrivains et de tout ce qui existe dans la nature, il étoit néanmoins un des hommes qu'elle avoit le plus favorisés, et l'un de ceux dont le dix-huitième siècle avoit encore le droit de s'enorgueillir. Votre journal lui devoit donc, non pas un de ces articles un peu moqueurs qu'on ne peut guère se refuser contre des auteurs dont il est impossible de parler sérieusement, mais un article qui, en relevant les fautes en faveur du goût, eût reconnu, en faveur de la vérité, le génie éminemment poétique qui se décèle avec tant d'éclat dans la plupart de ses ouvrages.

Au reste, Messieurs, juste et impartial par mon caractère, je le suis même envers ceux de qui mon amour-propre pourroit avoir à se plaindre. J'ai été traité quelquefois d'une manière un peu leste dans quelques journaux, et même dans le vôtre; ce qui ne m'empêche pas de vous témoigner publiquement l'estime que je fais de plusieurs de vos rédacteurs : mes yeux cherchent toujours avec empressement les articles signés Féletz, Hofman, et même Dussault : ce dernier (je me plais à l'avouer) enrichit souvent votre feuille d'extraits remarquables, aussi bien faits que bien écrits. Ce n'est pas que je regarde ces critiques comme des juges infailibles : eh ! quel tribunal sur la terre, oseroit s'arroger cette prérogative ? mais, sous le rapport du style, du bon esprit, et de tous les mérites que le bon esprit suppose, personne ne me paroît plus capable que ces Messieurs de faire un journal agréable, utile, et qui seroit avoué de tous les gens de goût.

L'adoption que vous ferez de la lettre que j'ai l'hon-

neur de vous adresser, prouvera que si quelqu'un de vous, séduit par quelque esprit de parti dont il est si difficile de se défendre, ou trompé par des récits infidèles, a pu commettre une injustice, vous savez la réparer avec grâce, en admettant du moins, dans votre journal, une apologie que je devois à l'amitié, et dans laquelle je n'ai passé aucune des bornes que la bienséance pouvoit me prescrire.

Au moment où j'allois vous envoyer cette lettre, j'ai vu avec peine dans votre numéro du 14 de ce mois, que monsieur Dussault croyoit son honneur intéressé à persister dans son opinion défavorable, et qu'il ajoutoit même à ce qu'il avoit dit précédemment, que les excès *grossiers* du plus *monstrueux* néologisme, aussi contraires aux règles de la raison qu'au génie de notre langue; étoient, chez M. Le Brun, une espèce de *démence*, une *maladie du cerveau*; et c'est dire, en termes équivalens, que M. Le Brun étoit fou. Si telle est en effet l'idée qu'il a conçue de cet écrivain célèbre, il doit sans doute persévérer, comme il le dit, dans son impénitence finale. Mais réunis, Messieurs, vous devez, ce me semble, *pour l'honneur même de votre journal*, y consigner ma réclamation, d'autant plus que M. Dussault, dans le numéro que je viens de citer, paroît fonder sa persévérance dans son opinion, sur ce que personne encore ne s'est présenté pour faire l'apologie de M. Le Brun, et qu'il est presque certain que personne ne se présentera : eh bien ! Messieurs, je me présente.

Mon grand âge me permet d'ajouter que n'ayant écrit ni avec des intentions hostiles, ni pour entrer en

lice dans une querelle littéraire qui pourroit s'éterniser, je m'abstiendrai de toute réponse à ce qui me seroit personnel, et qu'à l'égard de M. Le Brun, j'ai tout dit.

PALISSOT.

Paris, ce 25 décembre 1811.

N. B. M. Dussault se propose de répondre dans un prochain article.

ANNÉE 1812.

XXXVII.

Nouvelles observations sur les OEuvres de M. Le Brun, à l'occasion de la lettre précédente de M. Palissot.

1^{er} janvier 1812.

Si j'étois l'auteur d'un petit poëme satirique, aussi malin pour le moins qu'ingénieux, plein du fiel le plus aigre, et dépourvu de cette gaîté qui pourroit en corriger l'amertume; d'un poëme dans lequel j'aurois traité cruellement presque tous mes contemporains; si j'avois composé et fait jouer une comédie très-purement et très-agréablement écrite, mais d'un genre que réprouve absolument la politesse perfectionnée de nos mœurs, et qui rappelle trop la licence cynique d'*Aristophane*, je ne voudrois pas me piquer de donner publiquement aux critiques des conseils de modération, de peur que mes leçons et mes exemples, que mes avis et ma conduite ne parussent pas être assez d'accord entre eux. Tel est cependant l'inconvénient dans lequel est tombé, ce me semble, l'homme de lettres, d'ailleurs très-recommandable, qui s'est chargé de venger de mes critiques les OEuvres de M. *Le Brun*, et que les privilèges de son grand âge, et les droits même de son incontestable mérite ne sauroient sauver des réflexions qui se présentent d'abord

à l'esprit , dès la première lecture de sa réponse : L'auteur de la *Dunciade* me reproche, ou plutôt nous reproche (car , vers la fin de sa lettre , c'est à tous les rédacteurs du *Journal des Débats* qu'il adresse ses réprimandes); l'auteur de la *Dunciade* nous reproche, dis-je , de ne pas garder , dans la critique , une certaine mesure dont il fait un précepte ! l'auteur de la *comédie des Philosophes* nous accuse de donner à nos censures un air de satire qu'il désapprouve ! et c'est là sans doute un des caractères les plus remarquables de sa réponse , un de ceux dont le public a peut-être été le plus frappé.

Qu'importe , au reste , quelques convenances de plus ou de moins ! Si M. *Palissot* a raison , nous devons confesser humblement nos torts , et suivre modestement ses avis ; mais c'est là précisément la question. Pour me borner à ce qui me regarde en particulier , il voudroit que j'eusse mis dans mes articles sur les *Œuvres de M. Le Brun* un certain ton qui lui eût paru convenable , et dont il veut bien , pour plus de clarté , me fournir des modèles et des exemples ; mais ces exemples , dans quelle source les puise-t-il ? Dans ses propres ouvrages ; dans ses *Mémoires sur la Littérature* ; or , lorsque M. *Palissot* composoit les articles de ces *Mémoires* relatifs à M. *Le Brun* , ce poëte étoit vivant ; et de plus , M. *Le Brun* étoit l'ami de M. *Palissot* , qui , même encore aujourd'hui , prend sa défense , au nom de l'ancienne amitié qui les unissoit. Je n'ai pas eu l'honneur , moi , d'être l'ami de M. *Le Brun* : je ne l'ai même jamais vu ; et quand j'ai parlé de ses *Œuvres* , il étoit mort. Cette double différence a dû en mettre une entre le ton que j'ai pris dans mes articles , et celui que M. *Palissot* avoit cru devoir prendre dans ses *No-*

tices : les droits de l'amitié n'étoient pas là pour me disposer aux concessions de l'indulgence; et j'ai cru pouvoir me dispenser envers un auteur mort, dont mes critiques ne risquoient plus d'offenser les oreilles et de blesser l'amour-propre, de ces égards que la condescendance de la censure accorde à la foiblesse des vivans. Il est permis, à l'âge de M. *Palissot*, de se citer soi-même, et de se citer même un peu longuement; mais il faut qu'il me permette, d'après les raisons que je viens d'exposer, de récuser son autorité, du moins quant aux formules de bienveillance dont il auroit voulu que je me fisse une loi.

Il est vrai qu'il me cite aussi M. *Amar*, qui a rendu compte des Œuvres de M. *Le Brun* dans le *Moniteur* : c'est un écrivain sage et instruit, que j'estime beaucoup, et qui a le bonheur de pouvoir s'étendre dans de longues colonnes, où il développe à son aise le blâme et la louange. L'avantage de sa position lui a permis d'insister un peu plus que moi, sur ce que je trouve, comme lui, de plausible et de louable dans M. *Le Brun*; mais il s'en fait bien que sa critique soit aussi douce, même quant à la forme, que M. *Palissot* veut le faire entendre : je m'en rapporte aux personnes qui l'ont lue dans sa totalité; M. *Amar*, qui est un des professeurs les plus distingués de l'Université nouvelle, n'aime pas plus que moi le mauvais goût, et son expression a bien autant d'énergie que la mienne.

Mais après tout, j'avoue que j'aurois mieux aimé voir, dans la réponse de M. *Palissot*, au lieu de ces longues citations de ses *Mémoires littéraires*, de ces passages de ses propres Œuvres, dont il a rempli sa longue lettre, au lieu même des excellents morceaux extraits des

critiques de M. *Amar*, quelques-unes de ces productions parfaites, de ces tirades brillantes et sublimes, qu'il admire si fort dans M. *Le Brun*; surtout quelques-unes de ces odes où M. *Le Brun*, suivant M. *Palissot*, paroît s'être approché, beaucoup plus que *Malherbe* et *J. B. Rousseau*, du caractère de l'ode antique : c'étoit là ce qui devoit constituer le fond de sa réponse apologétique; à quoidonc s'est-il amusé? pourquoi n'a-t-il pas découvert à nos regards toutes ces beautés, que j'ai méconnues? pourquoi ne nous a-t-il pas montré toutes ces richesses, tous ces trésors, que j'ai eu le malheur de ne pas apercevoir? pourquoi n'a-t-il pas eu plus de pitié de mon aveuglement? pourquoi n'a-t-il pas essayé du moins de me dessiller les yeux par quelques-uns de ces traits de lumière auxquels on ne résiste pas? Quoi! une si longue lettre en faveur de M. *Le Brun*, sans une seule citation, je ne dis pas d'une ode, d'une strophe, mais de quatre vers de ce poëte! une si longue lettre sans d'autres raisonnemens, sans d'autres argumens que ceux que M. *Palissot* tire de sa propre autorité, ou de celle de M. *Amar*! une si longue lettre, dont toute la substance, en dernière analyse, se réduit à cette singulière proposition: « Voilà ce que M. *Amar* et moi avons dit de M. *Le Brun*; vous deviez penser et dire de même! » C'est véritablement exiger de nous trop de déférence et de soumission: il me semble que les paroles de M. *Palissot* n'ont pas encore force de loi.

Que conclure de tout ceci? que M. *Palissot* n'a véritablement attaqué que la forme de mes critiques. Il avoue même que dans la sévérité de mes jugemens sur les poésies de M. *Le Brun*, je ne suis pas allé plus loin qu'il n'est allé lui-même dans ses *Mémoires littéraires* :

ce sont ses propres paroles; nous ne sommes donc divisés que sur l'expression des mêmes vérités, dont nous convenons d'un commun accord. Voilà sans doute une étrange dispute! Mais non, M. *Palissot* se trompe: nos opinions diffèrent au moins en quelque chose; car je suis bien loin d'accorder à M. *Le Brun* l'espèce de supériorité qu'il semble vouloir lui donner, comme on l'a vu, sur *Malherbe* et même sur *J. B. Rousseau*. A mon sens, il ne mérite pas même d'être comparé à ce dernier, et c'est ce qui m'a fait écarter toute espèce de parallèle entre lui et le premier de nos lyriques, dans les nombreux articles que j'ai faits sur les Œuvres de M. *Le Brun*. Ce seroit plutôt moi, qui pourrois justement affirmer que, pour rendre justice au mérite de ce poëte, M. *Palissot* ne s'est pas servi d'expressions plus fortes que les miennes: n'ai-je pas dit qu'il n'est point une seule ode de M. *Le Brun* qui n'offre quelques traces, quelques empreintes vives et profondes de ce talent poétique qui auroit pu mériter à l'auteur un très-beau-rang sur notre Parnasse, s'il avoit été épuré par le goût et réglé par la raison? N'ai-je pas dit que cet écrivain rencontre quelquefois, dans ses compositions lyriques, un trait heureux et brillant, laisse quelquefois échapper d'instinct un de ces coups de pinceaux qui révèlent UNE MAIN SUPÉRIEURE? N'ai-je pas reconnu en lui un talent incontestable pour la facture des vers, une élévation peu commune, de la force, de la souplesse, de la fécondité? M. *Palissot* s'est-il exprimé, s'exprime-t-il avec plus de franchise et d'énergie? Que veut-il donc de moi? que demande-t-il? que prétend-il? Il convient que je ne suis pas allé plus loin que lui dans la critique; il doit convenir que je suis

allé presque aussi loin que lui dans l'éloge. Où en sommes-nous donc? en quoi différons-nous essentiellement? où est la difficulté? où est le point de la dispute?

Pour le trouver, M. *Palissot* s'est un peu souvenu de ses anciennes malices, et il s'est mis à scruter mes intentions : il suppose d'abord que j'ai eu le dessein d'*avilir un nom célèbre, et une édition que le public attendoit avec impatience*; je proteste en vérité que je n'ai pas eu cedessein-là, et je crois que ma protestation vaut bien l'assertion de M. *Palissot*; il insinue ailleurs que j'ai été inspiré par *l'esprit de parti* : je proteste encore que je n'ai aucune espèce d'esprit de parti; mais de quel droit se permet-il de pareilles accusations, tout en nous assurant qu'il n'apporte pas, dans cette discussion littéraire, des *intentions hostiles*? Certes, des inculpations de ce genre ne mériteroient pas de réponse; cependant je vais m'expliquer : nul motif de haine ne m'animoit contre la personne de M. *Le Brun*, lorsque j'ai dit mon avis sur ses ouvrages : je n'ai été l'objet d'aucune de ses épigrammes, qui ont atteint jusqu'à M. *Palissot* lui-même; je n'ai eu aucun rapport avec lui; chargé de rendre compte de *l'édition de ses Œuvres*, je n'ai donc vu en lui que l'écrivain, que le poète, que le chef dangereux d'une détestable école de poésie : c'est à ce dernier titre que j'ai cru devoir le traiter en toute rigueur, ne me piquant point d'adoucir, par de vaines précautions oratoires, par de complaisantes circonlocutions, par les formules banales d'une politesse usée, des vérités dures pour la réputation littéraire de M. *Le Brun*, mais utiles au bien des lettres; voilà tout mon secret : j'estime l'érudition et le goût de l'éditeur, et j'ai été fâché de voir que, séduit par je ne sais

quel enthousiasme assez ridicule, il prètoit l'autorité de son nom aux mauvaises doctrines et aux mauvais exemples littéraires de M. *Le Brun*; le libraire, M. *Varée*, est un honnête homme, dont je n'ai reçu que des politesses, et dont j'aurois bien voulu ne pas compromettre les intérêts; il y a peut-être trop de candeur dans ces détails; mais je les oppose, dans toute la sincérité de mon ame, aux insinuations un peu perfides de M. *Palissot*: cela forme un petit contraste.

Je n'ai pas envie de suivre pied à pied mon adversaire: je ne puis pas me permettre d'être aussi long que lui; mais je ne saurois m'empêcher de relever deux endroits particuliers de sa réponse. Il me reproche, dans l'un, d'avoir avancé que *M. Le Brun fut un Pindare de la façon des Brutus et des Publicola du temps*; il prétend que j'ai eu tort de dire que la réputation de ce poète s'étoit accrue dans la révolution; cependant, le fait est que c'est à cette époque qu'il fut surnommé *Pindare*: ce brillant surnom, suivant M. *Palissot*, n'ajoutoit donc rien à sa renommée? Il me fait un crime ailleurs d'avoir dit que la fureur des *alliances de mots* étoit chez M. *Le Brun* une espèce de *maladie du cerveau*: ils'écrie: « C'est dire, en termes équivalens, que M. *Le Brun* étoit fou! » et j'en conviens. Ai-je eu tort? On en jugera après avoir lu l'anecdote suivante: Un jour que M. *Le Brun* causoit de *Boileau* avec un homme de lettres de ses amis, il se mit à citer d'un ton d'enthousiasme tout particulier, ces deux vers, qui sont, je crois, de la première satire:

*Et qui n'étant vêtu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge, et l'hiver sans manteau.*

L'ami convint que ces deux vers étoient frappés avec force et correction, comme le sont presque tous les vers du même auteur; mais voyant que M. *Le Brun* ne cessoit de les répéter avec des louanges qui alloient toujours croissant, il voulut lui faire observer que ces deux vers, très-bien faits sans doute, n'avoient pourtant rien d'extraordinaire: « Eh quoi! s'écria M. *Le Brun*, avec un redoublement d'enthousiasme, ne voyez-vous pas toute la beauté de cette expression, *vêtu de simple bureau!* C'est une superbe *alliance de mots!* *Boileau* parle d'un homme qui n'avoit pour vivre que le travail d'un très-mince bureau, et, pour exprimer cela, il lui met, en quelque sorte, son *bureau sur les épaules!* » L'ami ne put s'empêcher de rire, et fut obligé d'apprendre à M. *Le Brun* que *bureau* et *bure* sont synonymes, comme on peut même le voir dans le Dictionnaire de l'Académie. Quel étoit cet ami? C'étoit M. *Palissot* lui-même. J'ai de bons garans de la vérité de cette anecdote; et M. *Le Brun* n'étoit pas *fou*, quand il s'agissoit d'*alliances de mots*, comme *Don Quichotte*, quand il s'agissoit de chevalerie! Il est vrai que sa folie ne fut pas celle qui fait les bons poètes: je persiste à le regarder comme un très-mauvais écrivain; et puisque M. *Palissot*, malgré la longueur de sa lettre, n'a pas du tout prouvé sa thèse, je puis dire, comme *Dacier*: *Ma remarque subsiste!*

XXXVIII.

Satires de Juvénal, traduction en vers français,
par M. RAOUL.

§. I^{er}.

12 janvier.

TOUT le monde connoît le ton de JUVÉNAL : dans ses vives et énergiques diatribes, ce poète fougueux donne à l'expression même de la vérité l'air de la déclamation : les traits de ses tableaux sont toujours chargés, ou du moins le paroissent toujours : il semble affecter sans cesse d'employer les couleurs les plus fortes et les teintes les plus tranchantes : il ne connoît pas les nuances, ou du moins il les dédaigne : son pinceau n'admet aucune mesure : c'est un homme que la passion domine, que la colère emporte, et qui, dans les brusques et impétueux mouvemens d'une indignation violente, passe toutes les limites, et ne ménage point les termes ; ceux même dont la pudeur frémit se précipitent avec audace dans ses discours effrénés : la licence la plus grossière, le vice le plus cynique ne parleroit pas un langage plus révoltant que celui qu'il prête quelquefois à la vertu même, dont il se constitue l'organe. Un tel écrivain offre encore plus de prise aux traducteurs qu'il ne leur présente de difficultés : comme l'expression de sa pensée a toujours un caractère d'exagération, pourvu qu'ils ne restent pas trop au-dessous de lui, ses interprètes s'élevent encore à un degré de force et d'énergie capable de satisfaire l'imagination la plus exigeante ; ils sont souvent obligés d'adoucir son coloris, d'amortir le feu

de ses expressions : il faut souvent qu'ils lui ôtent de sa vigueur ; et c'est en général ce dont les traducteurs des écrivains anciens s'acquittent le mieux ; ils affoiblissent toujours leurs originaux : les copies sont toujours plus pâles que les modèles ; mais affoiblir Juvénal , c'est en quelque sorte lui rendre service ; les seuls auteurs véritablement difficiles à traduire sont ceux qui n'ont rien de trop , qui joignent la justesse de l'expression à celle de la pensée : ce sont ces modèles éternels du goût , dont les compositions , aussi sages que vigoureuses , portent le cachet de la perfection.

Gilbert est de tous nos poètes celui qui a le plus de ressemblance avec Juvénal : c'est peut-être celui qui auroit le mieux traduit en vers le satirique latin. M. Raoul n'a ni le feu , ni le style de Gilbert , mais on ne lui reprochera pas d'avoir méconnu ses forces , en essayant de rendre en vers français les beautés du rival d'Horace : son style a du ton et de l'harmonie ; sa traduction n'est pas sans mérite ; c'est même un ouvrage distingué , qui , malgré ses défauts , ne pourra manquer d'honorer l'auteur. M. Raoul , comme presque tous les traducteurs , montre beaucoup d'enthousiasme pour son original ; et cet enthousiasme , qui a pu contribuer à échauffer sa verve poétique , va peut-être un peu trop loin : pour relever Juvénal , le traducteur me paroît rabaisser un peu trop Horace. On a souvent comparé ces deux poètes entre eux ; chacun a donné la préférence suivant son goût et son caractère : Scaliger et Juste-Lipse se sont rangés du côté de Juvénal , qu'ils ont proclamé le prince des poètes satiriques. Cette dispute littéraire , ainsi que toutes les autres , ne porte que sur une équivoque et un malentendu : qu'on s'explique , et l'on sera surpris de

voir que tout le monde est d'accord. Lorsqu'on met Horace en parallèle avec Juvénal, il faut distinguer soigneusement le citoyen d'avec l'écrivain; il faut éviter de confondre l'homme vertueux et austère avec le courtisan aimable et poli, la grandeur d'ame et la noblesse des sentimens avec la finesse du goût et les agrémens de l'esprit: peut-être, sous le premier de ces rapports, Juvénal doit-il être préféré au favori de Mécène. Il est certain qu'il semble étaler un zèle plus vif et plus ardent pour la vertu, une haine plus forte et plus vigoureuse contre le vice; sa brûlante éloquence, les traits fiers et sublimes dont ses écrits sont semés, annoncent un caractère plus ferme et plus mâle, plus de ressort et d'énergie dans l'ame. Qu'on dise donc, si l'on veut, que Juvénal fut un citoyen plus zélé qu'Horace, un homme plus vertueux, plus franc, plus rigide dans ses mœurs: encore pourroit-on lui contester cet avantage avec quelque apparence de raison: plusieurs traits des satires de Juvénal seroient capables de déconcerter ses panégyristes, et de décréditer leurs pompeux éloges; mais quand on pourroit dire qu'Horace est inférieur à son rival, à titre d'homme vertueux et de bon citoyen, il l'emporte infiniment sur lui en qualité d'écrivain élégant et d'homme de goût. Juvénal n'a qu'un ton et qu'une manière: il ne connoît ni la variété, ni la grâce; toujours guindé, toujours emphatique et déclamateur, il fatigue par ses hyperboles continuelles, et son étalage de rhéteur; son style rapide, harmonieux, plein de chaleur et de force, est d'une monotonie assommante; il est presque toujours recherché et outré dans ses expressions, et ses pensées sont souvent étranglées par une précision dure qui dégénère en obscurité. Horace, au contraire, est toujours

aisé, naturel, agréable; et, pour plaire, il se replie en cent façons différentes : il sait,

*D'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.*

Son style pur, élégant, facile, n'offre aucune trace d'affectation et de recherche; ses satires ne sont pas des déclamations éloqu岸tes : ce sont des dialogues ingénieux où chaque interlocuteur est peint avec une finesse et une vérité admirables; ce n'est point un pédant triste et farouche, élevé dans les cris de l'école, un sombre misanthrope qui rebute par une morale chagrine et sauvage, et fait hair la vertu, même en la prêchant : c'est un philosophe aimable, un courtisan poli, qui sait embellir la raison et adoucir l'austérité de la sagesse; Juvénal est un maître dur et sévère qui gourmande ses lecteurs; Horace, un ami tendre, indulgent et facile, qui converse familièrement avec les siens. Les invectives amères, les reproches sanglans de Juvénal irritent les vicieux, sans les réformer; les traits plaisans, les peintures comiques d'Horace corrigent les hommes en les amusant; l'arme du ridicule semble avoir toujours été propre et particulière aux satiriques; c'est celle qu'ont employée les anciens poètes Eupolis, Cratinus, Aristophane, dont les comédies peuvent être regardées comme autant de satires; c'est aussi l'arme la plus utile pour combattre avec succès les vices les plus accrédités. Le sel d'une plaisanterie ingénieuse épouvante plus les coupables que tous les foudres et les tonnerres d'un déclamateur dont ils se moquent : le ridicule est la seule chose que craignent encore ceux qui ne craignent plus rien, et qui n'ont plus ni pudeur ni remords :

*Ridiculum acri**Fortius ac melius magnas plerùmque secat res.*

Le traducteur, après s'être livré à toute son admiration pour Juvénal, dans une préface écrite avec chaleur, et qui joint à ce mérite celui d'être assez courte, offre séparément à ses lecteurs un choix des plus belles pensées de son original. Quelques-unes de ces pensées me serviront à donner une première idée de sa traduction :

*Nil tibi se debere putat, nil conferet unquam,
Participem qui te secretis fecit honesti :
Carus erit Verri, qui Verrem tempore quo vult,
Accusare potest.*

Quelqu'un vous fait-il part d'un honnête projet ?
Il n'a point à trembler d'un discours indiscret.
N'attendez rien de lui, ni présents, ni caresses :
L'intime de Verrès, l'objet de ses largesses,
C'est celui dont un mot pourroit perdre Verrès.

Il y a de la fermeté dans le style de cette traduction ; mais combien ne s'éloigne-t-elle pas de la précision et de la rapidité de l'original ! *Un honnête projet* ne semble pas être ici le mot propre : il s'agit plutôt, je crois, d'une action déjà faite que d'une action à faire : le second vers tout entier me paroît de trop : en le supprimant, la pensée a plus de vivacité et de finesse, sans avoir moins de clarté ; il me semble que dans le troisième vers, l'auteur auroit dû préférer le mot *services* à celui de *présens*, si la mesure avoit pu s'en accommoder. Toutes ces remarques peuvent paroître un peu minutieuses, je l'avoue ; mais le style se compose de ces petits détails, de ces minuties-là ; et, si les vers de M. Raoul ne produisent pas sur l'esprit le même effet que ceux de

Juvénal, ce sont, indépendamment de la différence des langues, ces petites défauts qu'il faut en accuser.

Voyons comment le traducteur aura rendu cette maxime si belle et si connue :

*Nil dictu factum visuque hæc limina tangat
Intrâ quæ puer est.....
Maxima debetur puero reverentia : si quid
Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos ;
Sed peccaturo obstat tibi filius infans.*

Tremble qu'en ta présence une action, un geste,
Ne fasse de ton fils rougir le front modeste !

.....
On n'a jamais assez de respect pour l'enfance :
Te sens-tu sur le point d'oublier la décence ?
Au lieu de mépriser l'âge tendre d'un fils,
Dans ses yeux innocens lis tes devoirs écrits.

Le ton grave, la tournure sentencieuse de ces pensées morales ont presque entièrement disparu dans la traduction : il s'en faut bien que, dans les deux premiers vers français, l'apostrophe et l'application particulière vailent la généralité imposante du premier vers latin : il semble que Juvénal nous représente l'enceinte où se trouve un enfant, comme un asile sacré, comme un temple auguste loin duquel doit s'écarter toute action honteuse, toute espèce de turpitude. Remarquez la noble emphase de ces mots :

*Nil dictu factum visuque hæc limina tangat
Intrâ quæ puer est.....*

La coupe même du vers peint, en quelque sorte, l'innocence comme une divinité, et la demeure qu'elle habite, comme un sanctuaire vénérable : *Hæc limina tangat*,

intrà quæ puer est! M. Raoul a substitué des vers un peu foibles à ces images énergiques : qu'il me permette de lui faire observer que , dans le second vers de sa traduction , *rougir le front modeste* est presque un contre-sens : la honte ne vient qu'avec la connoissance du mal , et la *rougeur* qui l'exprime n'est pas un des attributs du premier âge ; or , tout annonce que c'est d'un âge très-tendre qu'il s'agit dans les vers de Juvénal : *Ne tu pueri contempseris annos.... filius infans!* le dernier vers de la traduction me paroît d'une élégance déplacée et même fausse :

Dans ses yeux innocens lis tes devoirs écrits.

Cela est joli, trop joli : Juvénal est plus simple et plus vrai : ce n'est pas dans les *yeux d'un enfant* qu'on peut lire ses devoirs ; il y a disproportion entre la chose et l'expression :

*Haud facile emergunt, quorum virtutibus obstat
Res angusta domi.*

M. Raoul traduit :

Un cœur dont le besoin comprime le ressort,
En vain pour s'élever veut faire un noble effort.

Cette traduction rend-elle la pensée de Juvénal ? il ne s'agit pas dans l'auteur latin des sentimens du cœur : Juvénal ne dit pas qu'il est difficile d'avoir des sentimens élevés, dans la pauvreté : il peint les obstacles qu'elle oppose au mérite : il fait entendre qu'elle l'empêche de parvenir : *pour s'élever*, dans le second vers de la traduction, ne présente pas ce sens : un cœur qui s'élève est un cœur qui conçoit une noble fierté : il y a donc

ici contre-sens dans la pensée, ou du moins grande impropriété dans l'expression. Je me propose de continuer, dans un second article, l'examen de cette traduction, dont ces petits extraits ne peuvent donner qu'une notion très-imparfaite : je citerai des morceaux plus longs, d'après lesquels on pourra mieux juger du style de M. Raoul; ces morceaux m'offriront sans doute encore la matière de quelques observations critiques; mais je crois qu'ils prouveront en somme que le traducteur, homme de beaucoup de mérite, n'a pas trop présumé de ses moyens, en luttant contre un auteur tel que Juvénal : pour apprécier avec justice des entreprises et des ouvrages de ce genre, il faut toujours s'en représenter la difficulté.

§. II.

17 janvier.

TOUTES les satires de Juvénal ne sont pas également belles, également frappantes; mais il n'en est pas une où le lecteur étonné ne trouve de ces *beautés sublimes*, dont les écrits de ce grand satirique *étincellent*, suivant l'expression de Boileau. Partout on rencontre dans ses ouvrages, des coups de pinceau qui ébranlent fortement l'imagination, et qui laissent dans l'esprit des traces profondes, des impressions durables; quelques-uns de ces vers, qui accusent sa pensée avec tant de vérité, d'énergie, de feu et d'éclat, qu'on sent, en les lisant, toute la justesse de ce qu'a dit l'auteur de l'Art poétique, *que ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux*; cependant Despréaux, qui renferme toujours beaucoup de choses en très-peu de vers, et dont les jugemens sont toujours aussi complets que son style est précis et ner-

veux, distingue, d'une manière particulière, les satires du *Turbot*, des *Femmes*, et des *Vœux* : ces trois satires sont en effet celles où la verve fougueuse et, en quelque sorte, orageuse, de Juvénal a versé le plus de ces beautés entraînantes qui lui sont propres; la satire des *Femmes* surtout est un de ces morceaux, dont aucune traduction ne pourroit donner une juste idée; l'énergie ne sauroit aller plus loin. Je me souviens qu'étant encore au collège, et fort jeune, je la lus, bien à la dérobée comme on pense; et elle produisit sur moi un tel effet que, pendant très-long-temps, mon imagination frappée, toujours poursuivie des fantômes lubriques de Juvénal, croyoit voir dans chaque femme, dont les grâces ou l'élégance attiroit mes regards, une Euccia, une Appula, une Hippias, une des figures de l'effrayant tableau qu'a tracé cette main audacieuse, de ce tableau tout plein d'*affreuses vérités*, comme dit encore Boileau : l'âge et l'expérience modifient beaucoup ces impressions trop vives de la jeunesse, qui croit à tout, parce qu'elle ne connoît rien : ce sont seulement les mœurs de quelques femmes romaines, que le satirique latin a burinées, dans le temps de la plus grande corruption, et qu'il a même exagérées : c'est bien là qu'il *pousse jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole*; et il le sent lui-même; car il s'écrie, épouvanté de ses propres peintures :

*Fingimus hæc, altum satiræ sumente cothurnum,
Scilicet; et finem aggressi legemque priorum,
Grande, Sophocleo carmen bacchamur hiatu,
Montibus ignotum rutulis, caeloque latino.*

Mais, *Sophocle moderne*, en mes vers emphatiques,
Et violant les lois des anciens satiriques,
J'invente, dira-t-on, ces criminels excès,

Je suis fâché que le traducteur n'ait pas rendu avec plus d'exactitude et l'harmonie très-remarquable des vers latins, et le sens même qu'ils renferment : on pourroit conclure des siens que Sophocle étoit un auteur satirique : ce qui n'est point, et ce que ne dit pas Juvénal : il s'étonne seulement d'avoir élevé le ton naturellement modeste et familier de la satire jusqu'à celui de la tragédie, et de la tragédie la plus sublime, telle que Sophocle l'a conçue. Le second vers n'a pas assez de clarté : on ne sait ce que c'est que *les lois des anciens satiriques* ; chaque genre a ses limites tracées ordinairement par les premiers inventeurs ; et Juvénal dit qu'il est sorti de celles de la satire, et qu'il a quitté la trace de ses prédécesseurs. M. Raoul sait tout cela aussi-bien que moi, et je n'ai pas la prétention de le lui apprendre ; mais je crois qu'il reconnoîtra lui-même que ses vers ne représentent pas assez fidèlement les vers latins. Je me hâte, pour le dédommager de ses critiques, de citer une tirade un peu étendue, où son talent puisse se montrer avec un certain développement :

D'où viennent, dira-t-on, ces monstrueux excès ?
Nous subissons les maux d'une trop longue paix :
 Le luxe, les plaisirs, plus cruels que la guerre,
 Subjuguent, à leur tour, les maîtres de la terre ;
 Et du monde asservi vengeant la liberté,
 Rome a perdu ses mœurs avec sa pauvreté :
C'est alors que Milet, Sybaris et Tarente,
 Tarente, ville infâme, ennemie insolente,
 Versèrent parmi nous leurs poisons corrupteurs ;
Un simple toit jadis servoit d'asile aux mœurs ;
 Et si Rome long-temps eut des femmes pudiques,
 Les veilles, le travail, les besoins domestiques,
 Annibal sous nos murs plantant ses étendards ;
 Le peuple, nuit et jour, debout sur ses remparts ;

« vous reconnoître pour *vierges*, moi qui n'en reconnois pas ! » Où est cette idée dans la traduction ?

Je reviens à la satire *des Femmes* ; et si le satirique invoque *les vierges du Pinde*, j'invoque la pudeur pour qu'elle écarte de mon esprit la tentation même de rien citer qui puisse l'alarmer : voyons seulement un de ces tableaux, où la verve de Juvénal est moins féconde en traits révoltans :

Théâtre de discorde et de transports jaloux,
 La couche nuptiale est l'enfer des époux :
 On n'y sauroit dormir ; et c'est lorsqu'une femme
 Médite ou se reproche une action infâme,
 C'est alors qu'on la voit, comme un tigre en fureur,
 Chez elle, sans raison, prendre tout en horreur :
 Tantôt haïr l'esclave, objet de ses tendresses,
 Tantôt te supposer de nouvelles maîtresses,
 Et, pour mieux te trahir, les yeux noyés de pleurs,
 En soupirs de commande exhaler ses douleurs :
 Sot époux ! ses sanglots ont pour toi mille charmes ;
 Tu crois que c'est l'amour qui fait couler ses larmes :
 Tu le crois ; et déjà tes lèvres ont séché.
 Ces larmes dont ton cœur est vivement touché.
 Que n'as-tu, malheureux, la clef de ses tablettes !
 C'est là que, trahissant ses intrigues secrettes,
 Mille billets galans, mille gages d'amour
 Metroient, à tous les yeux, ton opprobre au grand jour, etc.

Il me semble qu'il y a peu de chose à reprendre dans cette traduction, et beaucoup à louer : les vers y sont bien coupés ; le style est plein, énergique et correct ; le début surtout me paroît excellent ; cette coupe, *on n'y sauroit dormir*, a autant de précision que d'effet. Je voudrois, pour l'entière perfection de ce morceau, que le traducteur revît le septième vers : *l'esclave objet de ses tendresses* ne sauroit être ici l'expression propre ; cette femme auroit du moins quelque raison de haïr l'esclave

objet des tendresses de son mari. Juvénal dit seulement : *Aut odit pueros* ; ce qui est plus positif, relativement au sexe, et plus vague, sous le rapport de la pensée. Je crois aussi que *à tous les yeux* est de trop dans le dernier vers : probablement ce mari ne s'empresseroit pas de révéler sa honte à tout le monde ; et d'ailleurs, quand on met une chose *au grand jour*, il n'est pas nécessaire de dire qu'on l'expose *à tous les yeux*. La tournure de l'original a, tout ensemble, plus de finesse et plus de simplicité :

. . . *Quæ scripta, et quas lecture tabellas,
Si tibi zelotipæ reserantur scrinia mæchæ !*

Le goût seul fait sentir ces différences.

Le traducteur n'emploie pas assez l'artifice si souvent nécessaire des équivalens ; le goût peut quelquefois condamner sa fidélité ; il me semble beaucoup trop exact dans quelques traits des vers suivans :

.
Ce n'est pas Bibula , c'est sa beauté qu'il aime :
Que l'émail de ses dents perde de sa blancheur,
Ses yeux de leur éclat, son teint de sa fraîcheur ;
Qu'une ride survienne, et que ce beau visage,
Des ans, à quelque trait, laisse voir le ravage,
Avec tous vos effets, Madame, loin d'ici,
Sortez, viendra soudain lui dire un affranchi :
Votre nez nous déplaît : vous nous êtes à charge ;
Allons, retirez-vous, et que l'on gagne *au large* ;
Une autre plus jolie et *plus propre* que vous
Va venir sur vos pas s'installer parmi nous.

Votre nez nous déplaît... plus propre que vous, sont des expressions et des images intolérables en français ; j'invite fort le traducteur à les faire disparaître. On dit,

je crois, gagner *le large*, et non pas *au large* : c'est une bagatelle. Dans un autre endroit de la même satire, M. Raoul nous présente encore une de ces images que proscriit la délicatesse de notre langue, et auxquelles les traducteurs doivent toujours substituer, avec soin et avec art, des équivalens, quand ils ne croient pas pouvoir se permettre de les supprimer.

.
 Le champignon fatal, qui mit Claude au tombeau,
 Causa moins de malheurs ; que fit-il autre chose,
 Qu'avancer le moment de son apothéose ?
 Moment assez heureux pour un vieillard *tremblant* ;
 Qui versoit sur son sein la salive en parlant.

Un vieillard *tremblant* est un vieillard qui a peur, et ce n'est pas ce que le traducteur a voulu dire. Mais cette faute est peu de chose, en comparaison du dernier vers qui n'est pas supportable, il faut l'avouer, et que M. Raoul changera sans doute, dans une seconde édition. Il y a dans sa traduction une assez grande quantité de morceaux bien traités, un assez grand nombre de beautés, pour qu'on doive l'encourager à la revoir attentivement, et à effacer tout ce qui pourroit la déparer. Le traducteur, je dois le dire, a beaucoup à faire encore, beaucoup à changer, beaucoup à corriger ; mais le point où il s'est élevé, montre qu'il peut s'élever encore plus haut. J'examinerai, dans un troisième article, la satire du *Turbot* et celle des *Vœux* : une traduction en vers d'un poète tel que Juvénal, n'est pas, si elle a quelque mérite, un ouvrage sur lequel on doive passer légèrement.

§. III.

22 janvier.

LA satire du *Turbot* est la plus plaisante des satires de Juvénal, qui, généralement, ne badine pas : aussi la plaisanterie est-elle ici plutôt dans le fond des choses que dans les tours et dans les mots ; et qu'y a-t-il en effet de plus comique, que de voir un prince assembler son conseil d'Etat, pour le faire délibérer sur la grande question de savoir comment on accommodera un *turbot* ? S'il est vrai que le ridicule résulte d'un contraste entre deux choses ou deux idées très-disproportionnées, je ne crois pas qu'il puisse être plus frappant que dans cette circonstance, puisque aucune opposition ne sauroit être plus prononcée : qu'on se représente le maître de Rome et du monde, au milieu de l'imposante élite du sénat, des premiers personnages de l'Empire, examinant avec eux s'il faut couper par morceaux un turbot magnifique, qu'on vient de lui apporter, ou s'il faut le conserver dans son entier ; qu'on se figure ces graves sénateurs, décidant avec tremblement et réflexion ce point important ; qu'on s'imagine un d'eux se récriant d'admiration, quoiqu'il soit aveugle, à l'aspect du poisson, et se tournant à gauche, dans ses élans d'enthousiasme, tandis que le turbot est à droite ; qu'on voie enfin le prince congédiant d'un mot le conseil, quand il est décidé que le turbot ne sera pas morcelé ; et l'on aura certainement un des tableaux les plus grotesques dont on puisse se faire une idée. Juvénal a su le tracer d'une manière supérieure : tout est peint dans cette satire avec une vivacité dont aucune trace d'exagération ne détruit l'effet. Ecoutez

comme il fait parler le pêcheur qui présente le turbot :

. *Tum picens, accipe, dixit,
Privatis majora focis : genialis agatur
Iste dies; propera stomachum laxare saginis,
Et tua servatum consume in sæcula rhombum;
Ipsè capi voluit. Quid apertiùs ! et tamen illi
Surgebant cristæ.*

« Des mains de votre esclave, invincible empereur,
Agréé ce turbot, dit alors le pêcheur :
Trop cher pour le foyer d'un citoyen vulgaire,
Les dieux le réservoient au maître de la terre;
Et fier de la faveur de vous être apporté,
Dans mes filets lui-même il s'est exprès jeté. »
Quoi de plus impudent ou de plus ridicule ?
La crête, cependant, dresse au tyran crédule;
Il en triomphe.

Je ne reprocherai point au traducteur d'avoir omis quelques-unes des idées de l'original : celles qu'il a passées ne sont pas essentielles, mais, dans le troisième vers, cette expression, *trop cher*, n'est-elle pas trop foible ? le pêcheur doit-il faire entendre qu'il auroit pu penser à vendre ce *turbot*, dont le prince est seul digne ? *Majora* est plus vague, plus emphatique et plus flatteur. *Le foyer* n'est pas le mot propre, quoiqu'il y ait *focis* dans le latin : il faudroit, je crois, *la table*. Le quatrième vers, quoique bon en lui-même, n'est pas trop au-dessous de l'idée et de la pompe du vers latin :

Et tua servatum consume in sæcula rhombum ?

Le huitième vers est absolument à changer ; il est du plus mauvais goût : il rend, à la vérité, avec exactitude l'image de l'original ; mais cette image ne peut se trans-

porter dans notre langue : c'étoit le cas d'un équivalent ; que le traducteur veuille bien se demander , toutes les fois qu'il aura quelque doute sur des expressions de ce genre , si Boileau les auroit employées , et je suis sûr qu'il ne lui restera aucun nuage dans l'esprit. En général , il ne paroît pas avoir toujours un sentiment assez juste et assez vif des convenances et des délicatesses de notre langue : il ne paroît pas toujours savoir bien jusqu'à quel degré elle peut se rapprocher de la langue latine , jusqu'à quel point elle doit s'en éloigner : il faut qu'une traduction soit toujours bien française ; il ne faut pas cependant qu'elle ait un caractère absolument différent de celui de l'original : le traducteur doit chercher les nuances où se confondent délicatement les divers coloris des deux langues. Par exemple , dans un endroit de la satire des *Femmes* , M. Raoul se sert d'une expression qui a trop peu de rapport avec les données et les habitudes de la langue latine ; il dit :

Les grâces , la beauté , la fraîcheur du bel âge ,
Tout cela n'est plus rien , quand sur ce peu de miel
 Le démon de l'orgueil vient répandre son fiel.

Il est visible que le *démon de l'orgueil* est une manière de parler en quelque sorte trop française : cette locution , empruntée du langage religieux , qui nous est propre , heurte , pour ainsi dire , les mœurs latines , et s'étonne de se trouver sous la plume d'un traducteur de Juvénal ; il semble aussi que *ce peu de miel* rappelle trop le *paulum mellis* de l'Écriture , et , par conséquent , choque et trouble l'ordre d'idées dans lequel on se place naturellement , quand on lit un poëte du paganisme. Je ne parle pas de , *tout cela n'est plus rien* , qui me paroît

d'un naturel trop négligé, et je reviens à la satire du *Turbot* : M. Raoul l'a traduite assez bien dans sa totalité; mais les quinze derniers vers de sa traduction sont fort au-dessus de tout le reste : cette tirade est même excellente, et je me ferois un plaisir de la citer ici; si je n'avois encore d'autres bons vers à citer : c'est dans la satire des *Vœux* que le nouveau traducteur de Juvénal dédommage le plus amplement la critique des chicanes qu'elle se voit quelquefois obligée de lui faire. Le plan de cette satire est simple : l'auteur passe en revue tous les souhaits, tous les vœux que forment les hommes, et montre qu'en général les hommes ne savent guère ce qu'ils désirent. Il y a de l'excès sans doute, et de la déclamation dans ce morceau; mais cette déclamation est bien brillante, et cet excès est couvert par de grandes beautés : si, par exemple, la peinture très-développée des inconvéniens et des maux attachés à la vieillesse sent un peu l'amplification de l'école, ce tableau du moins étincelle de traits magnifiques, d'expressions pleines d'éclat et d'énergie :

De mes jours, dieux puissans, prolongez la carrière !
 Tel est souvent encor l'imprudente prière,
 Tel est le vœu dont l'homme, aux pieds des immortels,
 Pâle, les yeux levés, fatigue leurs autels.
Quelles peines, pourtant, l'une à l'autre enchainées,
 Assiègent d'un vieillard les dernières années !
 D'abord, ce sont des traits difformes, rebutans,
 Un teint méconnoissable et flétri par les ans,
 Un cuir rude et calleux, des rides grimaçantes,
Semblables à ces peaux livides et pendantes,
Que s'épluche au soleil, sur les bords du Tusca,
 Le hideux habitant des bois de Tabraca.
 Mille traits variés distinguent le jeune âge :
 L'un a reçu des dieux plus de grâce en partage ;

L'autre plus de vigueur ; également hideux ,
 Les vieillards seuls n'ont rien qui les distingue entr'eux :
 Vois cet infortuné , dans des flots de salive ,
 Broyer un pain trop dur pour sa foible gencive ;
 Vois ce cou décharné , ce front chauve et tremblant ,
 Cette voix qui s'éteint , et ce nez dégoûtant :
 Importun à ses fils , à sa femme , à lui-même ,
 Tout le fuit , et Cossus , malgré le zèle extrême
 Qu'il met , pour sa fortune , à ne le pas quitter ,
 Levant enfin le masque , est prêt à désertier.

Tout le mouvement de cette tirade est parfaitement saisi ; elle offre , de plus , un grand nombre de vers bien tournés et bien frappés ; *l'imprudente prière* , et *quelles peines pourtant* , me paroissent deux hémistiches un peu dépourvus d'harmonie ; le traducteur feroit bien , je crois , de retrancher le dixième , le onzième et le douzième vers : d'abord , parce qu'ils offrent une image trop dégoûtante , et que cette peinture de la vieillesse est déjà assez chargée ; ensuite , parce que nous ne connoissons ni le *Tusca* , ni *Tabraca* , dont les noms ne charment pas notre oreille ; enfin , parce que les habitans des bois de *Tabraca* sont des *singes* , ce que la traduction ne fait point entendre du tout ; dans le quatorzième vers , *l'un* ne se rapporte à rien de ce qui précède , et l'ellipse est peut-être un peu trop forte ; *un nez dégoûtant* ne me paroît pas tolérable , même au milieu des autres difformités décrites dans ce morceau ; *pour sa fortune* , dans l'avant dernier vers , n'est pas une expression digne de l'énergie du reste. Ces observations ne doivent pas empêcher de reconnoître le mérite très-réel et très-remarquable de cette traduction. Passons à d'autres peintures.

Aux autels de Vénus , vois , d'un pied chancelant ,
 Cette mère inquiète arriver en tremblant :

O Vénus! de tes dons embellis ma famille ;
 Répands-les sur mon fils , et surtout sur ma fille !
 Tel est le vœu secret , l'espoir plein de douceur ,
 Qui *fait frémir son sein* , et palpiter son cœur ;
 Un tel vœu , dira-t-on , quel *motif* le condamne ?
 Latone s'applaudit des charmes de Diane :
 Oui , mais par son poignard , par son fatal trépas ,
 Lucrece te défend d'envier ses appas ;
 Et , le fer dans le sein , la triste Virginie
 Aux traits les plus hideux en mourant porte envie !
 Que je te plains , ô toi dont le fils , en naissant ,
 Reçut de la beauté le dangereux présent !
 Les mœurs et la beauté s'accordent mal ensemble :
 En vain autour de lui ta maison ne rassemble
 Qu'exemples de vertu , qu'images de pudeur
 En vain son front modeste où siège la candeur ,
 Son front orné des mains de la simple nature ,
 Ainsi qu'un *esprit chaste* annonce une *ame pure* .

.....
 Il *cessera d'être homme* : il verra sa jeunesse ,
 Sa beauté mise à prix ; il verra la richesse ,
 Tant elle ose compter sur l'attrait des présens ,
 Venir le marchander à ses propres parens !

Le traducteur , comme on le voit , sait varier son style et ses couleurs , suivant les sujets qui s'offrent à ses pinceaux : les beautés sont plus nombreuses que les taches dans cette tirade. *Frémir* ne s'applique , je crois , qu'à la crainte et aux sentimens violens ; *motif* est un terme que la poésie doit bien rarement emprunter à la prose ; il n'y a pas , ce me semble , une grande différence entre un *esprit chaste* et une *ame pure* . Les points que j'ai mis avant les quatre derniers vers , remplacent une parenthèse qui ralentit très-mal à propos la marche des idées , et que le traducteur supprimera , s'il veut m'en croire : l'hémistiche , *il cessera d'être homme* , ne dit pas bien ce qu'il veut dire . Il faut finir ces citations , et je les termine avec quelque regret : j'ai si rarement de

bons vers à transcrire ! Je ne puis plus citer que le morceau suivant :

Tout change, et nul mortel, sans être téméraire,
 Ne peut se dire heureux qu'à son heure dernière :
 L'exil de Marius, sa fuite, sa prison,
 Ses marais de Minturne, et ce cruel Teuton,
 Et ce pain qu'il mendie aux lieux où fut Carthage,
 D'où lui vient cet excès de misère et d'outrage ?
 Il vécut trop d'un jour : quel guerrier plus heureux,
 Quel Romain honoré de titres plus pompeux,
 Si, le jour qu'on le vit, rassasié de gloire,
 Entrer dans nos remparts sur son char de victoire,
 Et vers le Capitole, à nos regards surpris,
 Des Cimbres, des Teutons promener les débris,
 La Parque de ses jours coupant l'heureuse trame,
 Il eût en triomphant exhalé sa grande ame ?

Je laisse au goût et à la justice du lecteur le soin de prononcer sur ces vers ; je me hâte de me résumer. Je dirois volontiers à M. Raoul : « Vous avez tenté une grande
 « et difficile entreprise, et vous avez prouvé que cette
 « entreprise n'étoit pas supérieure à vos forces : vous
 « avez fait un ouvrage qui présente tous les caractères
 « du talent ; mais il ne porte pas encore tous ceux de la
 « perfection : il faut que vous en revoyiez les différentes
 « parties d'un œil sévère ; il faut que vous le considériez
 « bien plutôt comme une excellente ébauche que comme
 « une œuvre achevée : j'ai proportionné la quantité de
 « mes articles à l'importance de votre traduction ; mais
 « je n'ai pu indiquer qu'un bien petit nombre de vos
 « fautes dans trois extraits, où j'ai voulu faire aussi
 « ressortir quelques-unes de vos beautés : c'est à vous de
 « devenir pour vous-même le plus rigoureux de tous
 « les censeurs, si vous désirez que votre édifice encore

« mal affermi devienne un monument durable; soyez
 « dans l'ensemble de votre ouvrage, tel que vous vous
 « êtes montré dans plusieurs de ses parties, et votre
 « succès est assuré : la critique a rempli son devoir; faites
 « le vôtre. »

XXXIX.

Fables de M. de Florian, nouvelle édition.

23 février.

C'EST une édition sortie des mains de M. Renouard, et par conséquent très-correcte et très-agréable : elle fait le pendant de l'édition des *Fables de la Fontaine*, donnée par le même libraire, dans le même format, et avec des gravures du même genre. Ces gravures sont, je crois, le fruit d'un procédé nouveau, d'une espèce de secret; mais, dans les arts, le premier de tous les secrets est d'offrir des résultats plus capables encore de flatter le goût du plus grand nombre des amateurs, que d'intéresser le caprice des curieux : ce qu'il y a d'imparfait et de grossier dans les estampes du *La Fontaine* et du *Florian* excitera plus de critique, que ce qu'il y a de neuf et d'ingénieux dans l'artifice qui produit ces gravures, n'obtiendra de suffrages et de louanges. Je soumets ces idées à M. Renouard lui-même, qui doit être compté parmi nos meilleurs bibliographes actuels, et qui peut-être doit quelquefois se défier de son zèle même pour la bibliographie : quand-on donne dans la curiosité, on est toujours voisin de l'excès.

En choisissant les *Fables de Florian* pour y appli-

quer le même genre de gravure et les mêmes soins typographiques dont les *Fables de La Fontaine* avoient été précédemment l'objet, M. Renouard semble indiquer que le goût du public place M. de Florian à la tête de tous ceux de nos écrivains qui ont osé faire des fables après La Fontaine, et je crois qu'il ne se trompe pas : le public, dont les jugemens peuvent être altérés momentanément par des causes étrangères à ses dispositions naturelles, n'est jamais injuste à la longue. Pourquoi se refuseroit-il, des plaisirs ? Ce n'est pas parce que La Fontaine a fait d'excellentes fables, qu'on proscriit en quelque sorte tous les fabulistes qui l'ont suivi, mais parce qu'aucun d'eux n'a pu s'élever en ce genre à un certain degré de perfection ; encore ne les proscriit-on pas d'une manière si positive, qu'on ne cherche à régler les rangs entre eux, à distinguer ceux qui ne sont pas tout-à-fait indignes d'attention, à faire un choix dans le nombre de ces auteurs dont les efforts ont été plus ou moins malheureux : tant l'esprit a de besoins ! tant il est avide de jouissances ! Immédiatement après La Fontaine, s'est présenté dans la carrière un homme qui n'étoit propre à aucun genre, précisément parce qu'il se croyoit propre à tout : il pensoit que ces mots *génie* et *talent* ne renfermoient aucun sens ; il n'avoit de foi qu'à l'*esprit* ; et comme il en avoit beaucoup, et que l'esprit n'a point de conscience, il aborda, sans remords comme sans succès, tout ce qui exige le plus de talent et de génie, et particulièrement l'apologue, espèce de composition pour laquelle surtout il n'étoit pas né ; il osa calquer les peintures légères et sublimes de La Fontaine de la même plume dont il avoit osé mutiler les grands tableaux d'Homère ; et ses fables, qui, de même que tous ses autres ouvrages,

semblent être des paradoxes en action, ne sont plus lues ; on ne lit pas davantage, encore moins peut-être, celles de Dorat, fantôme de bel esprit, farfadet littéraire, dont les minauderies poétiques et les gentillesses maniérées séduisirent beaucoup les femmes, que le ton léger, les airs cavaliers, l'affectation et la mignardise ne manquent jamais d'enchanter : ses fables sont le dernier excès du ridicule. On ne peut pas dire la même chose de celles de M. de Nivernois : l'auteur avoit un esprit plus sensé, un goût plus sain, un style plus naturel ; mais que son talent étoit foible, et que son coloris étoit pâle ! Un poète, M. Sélis, s'est écrié en parlant de lui :

Nivernois au Parnasse est encor duc et pair !

Je ne crois pas que la poésie se soit jamais montrée plus grossièrement adulatrice : M. de Nivernois n'étoit pas plus poète qu'il ne convenoit à un *duc et pair* de l'être ; ses *Œuvres* sont, en général, de la *petite littérature* : ses *Fables* sont oubliées. Dans le même oubli et dans le même tombeau se sont précipitées pêle-mêle les fables de plusieurs autres écrivains, qui, sans être absolument dénués de mérite, n'ont cependant pas assez marqué dans cette lice, pour que leurs noms doivent être rappelés ici, excepté peut-être M. l'abbé Aubert, dont le grand âge laisse encore parfois échapper quelques-uns de ces jeux de son esprit, auxquels sans doute il n'attache pas de grandes prétentions, et que l'on peut, sans craindre de l'offenser, juger avec rigueur. La simplicité, le naturel, propres au genre, paroissent avoir fait croire à quelques écrivains que le défaut de style et même d'esprit est un titre suffisant pour entreprendre de composer des fables ; peut-être même, si les

auteurs se rendoient justice, pourroit-on soupçonner que la réputation de *bêtise* qu'avoit La Fontaine, en a engagé quelques-uns à courir la même carrière que lui; tant cet attribut du grand fabuliste domine dans leurs minces ouvrages !

Parmi tous ces héritiers d'Esopé qui se sont présentés, et qui ont disparu successivement, M. de Florian a seul joui du bonheur de fixer les suffrages du public, toujours prêt à tourner ses regards vers les moindres lueurs de talent qu'il voit briller, dans les genres même où les essais du passé semblent proscrire les espérances de l'avenir. Le nouveau fabuliste n'étoit ni un grand poète, ni un grand écrivain; mais il avoit de la grâce dans l'esprit, et du goût dans le style : versificateur plus doux, plus correct que Lamotte, plus sage et moins brillanté que Dorat, plus animé et moins foible que M. de Nivernois, très-supérieur par son esprit, par son talent, par sa diction; à la foule des autres faiseurs d'apologues, M. de Florian nous paroîtroit avoir mis dans les siens tout ce dont le genre est susceptible, si un génie incomparable ne nous avoit appris de quels trésors il peut s'enrichir sous les regards féconds du talent. Ses fables sont généralement élégantes : elles sont écrites avec goût; elles sont ornées de traits piquans; elles ont une certaine fleur de naïveté, pour ainsi dire, artificielle, qui n'est qu'un calcul, mais qui ne ressemble pas trop à un calcul : l'esprit s'y montre, mais avec toute la mesure, toute la discrétion, toute la réserve que lui imposent les convenances du genre; il s'y montre, mais il se déguise, il craint d'être trop reconnu, et l'effort qu'il fait sur lui-même devient une grâce. La manière de M. de Florian est plutôt riante, agréable, aimable, que gaie; il a plu-

tôt des aperçus délicats, des vues ingénieuses, des réflexions fines et naturelles, que des saillies vives, inattendues et frappantes : le génie n'est point là ; et, dans quelque genre que ce soit, son absence est toujours un grand tort.

L'auteur avoit une littérature assez médiocre ; quelques traits de sa préface le prouvent : les idées que renferme cette préface, sont développées dans un de ces cadres usés qui appartiennent à tout le monde, et que chacun de ceux qui les emploient voudroit bien faire passer pour une invention qui lui est propre : il suppose qu'il est allé consulter un vieillard sur ses fables, et il établit un dialogue où ce vieillard bavarde terriblement, et quelquefois radote un peu ; il est des gens qui prennent ces suppositions banales pour de l'esprit : il n'y en a pas l'ombre dans tout cela. Le vieillard prétend que *le genre de l'apologue ne peut être défini, et ne peut avoir de préceptes* : « Boileau, ajoute-t-il aussi sensément, n'en a rien dit dans l'Art poétique ; et c'est peut-être parce qu'il avoit senti qu'il ne pouvoit le soumettre à ses lois. » Voilà, certes, un vieillard bien profond et bien pénétrant ! avec quelle sagacité il devine la pensée de Boileau ! On n'avoit pas soupçonné jusqu'à lui, ou jusqu'à M. de Florian, que le législateur de la poésie française ne se fût pas cru capable de définir les caractères de l'apologue, lesquels sont très-bien définis dans les moindres *poétiques* ; mais en supposant que Boileau eût pensé comme le vieillard, et les eût regardés comme *indéfinissables*, cela même eût dû lui paroître un caractère digne de remarque ; et, dans ce cas, il demeureroit toujours inexcusable de n'avoir pas parlé de l'apologue. Ce vieillard étoit évidemment trop fin, et je

crois que M. de Florian auroit dû prendre conseil de quelque autre juge, qui n'eût pas eu tant de raffinement dans l'esprit, et qui eût pensé que l'apologue *peut avoir des préceptes*; mais il a pris un parti tout-à-fait différent de celui que prennent les autres rimeurs, qui dans leurs préfaces créent des poétiques à leur convenance: il a détruit toute poétique: c'est plus simple et plus court.

Tous les grands poètes, tous les grands écrivains ont été de profonds littérateurs: quoique Corneille n'écrivit, en quelque sorte, qu'à de génie, ses dissertations sur l'art qu'il pratiquoit sont d'un esprit qui en avoit étudié à fond toutes les ressources; les préfaces de La Fontaine sont remplies des idées les plus réfléchies et les plus justes sur les points de littérature qu'il y traite; nul rhéteur n'a parlé du style plus convenablement que celui de nos écrivains qui, dans ses ouvrages, s'est plus spécialement appliqué à en déployer toutes les richesses et toute la magnificence: ne concluez pas, sans doute, de ce qu'un homme a beaucoup de littérature, qu'il a le talent d'écrire; mais affirmez de quiconque n'a pas beaucoup réfléchi sur les principes de l'art, qu'il ne sait pas en employer les moyens avec une certaine habileté. La préface de M. de Florian prouve ce que confirment ses fables, qu'en ce genre il ne pouvoit s'élever au-dessus de la médiocrité; mais avec beaucoup d'esprit naturel, avec un goût délicat, il a presque assuré à la médiocrité les privilèges et les honneurs du génie: ses apologues resteront; ils sont en général fort jolis: son coloris manque de force, sans manquer de quelque éclat; son esprit s'évapore quelquefois en bluettes; mais son feu, sans jamais répandre beaucoup de chaleur, jette souvent de

beaux traits de lumière. Tous ceux qui ont fait des fables depuis La Fontaine ont l'air d'avoir bâti de petites huttes sur le modèle et au pied d'un édifice qui s'élève jusqu'aux cieux : la hutte de M. de Florian est construite avec plus d'élégance et de solidité que les autres, et les domine de quelques degrés.

L'éditeur a joint aux *Fables* deux morceaux fort agréables : l'épigramme intitulée *Ruth*, et le petit poème de *Tobie* ; la première pièce obtint le prix de l'Académie française en 1784 : elle est pleine de traits charmans, et le ton en est excellent d'un bout à l'autre ; sans avoir précisément ce qu'on appelle de l'originalité, l'auteur a cependant une manière qui lui est propre ; son style a quelque chose de ces fleurs simples et légères qui croissent d'elles-mêmes, avec un éclat modeste, sous les premières haleines du printemps, au sein des prairies ; il respire l'amour des plus douces vertus et le goût des plaisirs champêtres. M. de Florian écrivoit dans le temps où la *sensibilité* étoit à la mode ; mais comme il savoit garder la mesure en tout, il a évité le ridicule de la *sensiblerie*, en touchant à cet écueil : c'est un écrivain distingué entre ceux qui ne se sont pas signalés par la supériorité du génie ; et parmi tous ses ouvrages, ses FABLES obtiennent le premier rang.

XL.

Lettres inédites de M. de Voltaire, adressées à madame la comtesse de Lutzelbourg.

29 février.

ON est toujours disposé à se plaindre un peu de ce grand nombre de recueils de *lettres inédites*, qui viennent enfler successivement la *correspondance* déjà si volumineuse de Voltaire : « Encore des lettres de Voltaire, dit-on; nous n'en avons déjà que trop! » et cependant, chacun des recueils qui paroissent est reçu avec empressement, enlevé avec rapidité, lu, dévoré avec une espèce de fureur. Cette contradiction s'explique fort bien : on craint de nouveaux scandales, et l'on se promet de nouveaux plaisirs. Rien n'est, en effet, plus amusant que la *correspondance* de Voltaire; et rien n'est plus capable d'exciter le mépris, l'indignation même des âmes vraiment honnêtes, des esprits sages et bien faits. Si l'écrivain s'y montre toujours admirable, plein de grâces, de souplesse, de légèreté; de facilité, d'éclat; que l'homme y paroît petit, foible, pétri de passions qui le dégradent, vain, emporté, menteur, fanatique! il y paroît même cruel et barbare, cet apôtre de l'humanité, dont les écrits d'apparat sont remplis de sentences si imposantes; mais tous les vices de son caractère sont déguisés par les agrémens de sa plume : un coloris enchanteur, un vernis magique, une politesse séduisante, un ton aimable, un style étincelant, une gaiété vive et brillante, font prendre le change aux sentimens qu'il inspire. Dupes de cette illu-

sion, la plupart des lecteurs pardonnent à l'homme en faveur de l'écrivain; ils épousent même, au moins momentanément, des travers que tant d'esprit colore; les maximes de la morale cèdent aux attraits du plaisir; on lit, on s'amuse, on rit, on est charmé; les seuls écrivains coupables sont les écrivains ennuyeux: eh bien! soit; Voltaire étoit un homme odieux, un méchant homme, un *pauvre homme*, comme l'appellent Jean-Jacques Rousseau et Horace Walpole; mais il écrit supérieurement; il est très-divertissant: ne perdons aucun des traits échappés de son esprit; qu'aucune des lignes tracées de sa main ne périsse: nous avons déjà une bibliothèque de ses lettres; ayons-en plus encore, et puisse la source n'en jamais tarir!

Un des plus grands mérites, un des charmes de la *Correspondance de Voltaire*, c'est qu'elle fait bien connoître l'auteur, et que ses passions, sans cesse en activité, sans cesse développées dans ses Lettres, répandent dans leur expression une variété singulière: on pourroit la comparer aux *Confessions de J. J. Rousseau*; mais ce dernier ouvrage, malgré le faste ou l'humilité de son titre, est bien moins naturel, bien moins vrai, bien moins franc: la brillante imagination de Rousseau dénature tout, en embellissant tout; elle présente tous ses tableaux sous un jour agréable, mais faux; Rousseau, qui paroît chercher de bonne foi à se peindre, semble ne pas bien se connoître lui-même, et l'on diroit qu'il se trompe avant de tromper les autres: Voltaire se peint dans ses Lettres sans étude et sans art; il s'y montre tout entier; Rousseau, occupé à tracer sa propre image, prend des attitudes, se *pose* et se *compose*, et se considère lui-même sous les points de vue les plus capa-

bles de captiver l'attention et de faire naître l'intérêt ; Voltaire ne songe pas à tous ces artifices : il se présente dans toute l'ingénuité de ses mouvemens naturels, dans toute la vérité de ses passions, de ses humeurs, de ses caprices, de ses affections, de ses haines, de ses goûts, de ses antipathies ; il obéit à toutes les impulsions du moment, à toutes les fougues d'une imagination orageuse, à toutes les saillies d'un tempérament irascible : la prétendue sincérité de Rousseau n'est, pour ainsi dire, que l'affiche du mensonge ; la franchise de Voltaire est d'autant plus réelle, qu'elle n'est autre chose que l'impuissance de cacher des sentimens qu'il ne savoit pas maîtriser : tantôt il rugit contre l'objet habituel et particulier de ses fureurs ; tantôt il jette des cris d'envie contre toute réputation qui paroît vouloir s'élever à côté de la sienne ; il mord, il caresse ; il déchire, il flatte ; il dénigre, il encense ; il frémit, il rit ; il loue, il se moque : il ne suit que son instinct ; on le voit tel qu'il est ; il ne cherche pas à se faire connoître, à se *confesser* ; il ne s'étudie pas à révéler le fond de son ame, et on y lit d'autant mieux qu'elle se révèle elle-même : Rousseau fait une peinture, une copie toujours plus ou moins éloignée de la nature et de la vérité ; dans les lettres de Voltaire, c'est la nature même qui se manifeste :

Chacun pris dans son air est agréable en soi ;
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Il n'en faut pas conclure que Voltaire étoit un homme essentiellement vrai, mais seulement qu'il se trahit lui-même à son insu, et que la masse de ses lettres forme une masse de lumière dont il est éclairé plus qu'il n'au-

roit voulu l'être Qui jamais abusa davantage de cette fausseté convenue qu'on nomme politesse? Il en possède toutes les formes, il en connoît toutes les délicatesses, il s'en approprie toutes les grâces; mais il en prodigue tous les excès et toutes les ruses; il la pousse même si loin, qu'elle prend quelquefois sous sa plume un air de moquerie et de dérision : ses complimens outrés ressemblent souvent à la raillerie et au persiflage; on diroit qu'il se joue malignement de la vanité de ceux dont il flatte les prétentions, et qu'il est aussi cruel dans ses caresses que féroce dans ses violences. A quel petit auteur, à quel mince barbouilleur de vers ou de prose n'a-t-il pas promis sa *succession* ou l'immortalité? Quel est l'avorton académique, quel est le pygmée de la philosophie dont il n'ait fait un grand homme? D'un autre côté, en se portant toujours très-bien, en jouissant toujours d'une santé aussi parfaite que pouvoient la lui assurer une constitution saine, quoique délicate, un tempérament foible, mais flexible, il se dit toujours malade, il se peint comme l'être le plus cacochime, il est toujours sur le bord du tombeau, et ne parle pendant soixante ans que de sa mort prochaine : avec des yeux d'aigle, il annonce toujours qu'il va perdre la vue; il ne s'est jamais servi de lunettes, et avec le nerf optique le mieux constitué il crie sans cesse qu'il est aveugle; enfin, comme il dévoile dans ses *Lettres*, avec cet esprit railleur qu'il tourne souvent contre lui-même, et ses petites ruses, et ses petites malices, et ses petites perfidies, et tout son charlatanisme! il vouloit des succès, et les vouloit par tous les moyens possibles, *per fas et nefas* : il se rit des principes littéraires, dont l'observation coûteroit trop à son génie; il se moque du public, dont il se propose de

surprendre les applaudissemens, les suffrages et l'admiration, par des prestiges et des jongleries; avec un goût parfait, avec la littérature la plus sage et les lumières les plus pures, il ne craint pas d'avancer cet axiome que réprouvoit sa conscience et que lui dictoit son intérêt, cet axiome qui renferme toute la subversion de l'art, *qu'il faut frapper plutôt fort que juste*. Voltaire réunissoit donc à cette espèce de franchise, qui n'est qu'impétuosité, brusquerie, pétulance, foiblesse d'une ame souvent incapable de se modérer, un grand fonds de cette adresse, ou si l'on veut de cette duplicité, qui tantôt se produit sous les dehors séduisans de la politesse, et tantôt s'arme de tous les moyens et se prévaut de toutes les ressources de la charlatanerie.

A considérer ses *lettres* sous le rapport littéraire, elles sont parfaites; mais un style charmant doit-il être une excuse à tout? Sa *Correspondance* est la meilleure censure de cette diction quintessenciée, entortillée, de cette prétendue finesse d'élocution, de tous ces petits sous-entendus, de ces réticences affectées, de cette métaphysique si subtile et si pénible, de ces phrases académiquement balancées, de ces jeux de mots si laborieusement apprêtés, de ces recherches de tout genre qu'on appelle de l'*esprit*, et qui n'annoncent que le désir d'en avoir. Jamais homme eut-il plus d'*esprit* que Voltaire? et qui jamais écrivit avec plus de naturel, plus de simplicité, plus de clarté, moins d'affectation? tout coule de source, tout se présente sans effort: les fleurs naissent d'elles-mêmes avec un éclat qu'elles ne doivent qu'à la nature, et qui ne ressemble jamais au vermillon de l'art; les rapprochemens sont toujours ingénieux, frappans et inattendus, sans être jamais for-

cés : quelle vivacité, quelle rapidité, quelle intarissable gaieté ! que d'étincelles brillantes ! quelle aisance ! On ne peut reprocher à Voltaire que d'abuser quelquefois de cette liberté de ton et d'expression qui répand en général sur ses lettres des grâces si naturelles et si piquantes.

Je prends, dans le nouveau recueil que j'annonce, un petit exemple de cet abus : Voltaire se familiarise généralement avec les grands et les femmes d'une manière qui suppose un sentiment exquis des convenances et le goût le plus sûr ; mais ne trouvera-t-on pas qu'il a passé un peu la mesure dans l'endroit suivant d'une de ses lettres à madame la comtesse de Lutzelbourg ? « Ce
 « n'est point à mon cœur, ce n'est point à mon ame,
 « ce n'est point à ma main, ce n'est point à mon vi-
 « sage, Madame, que vous devez vous en prendre, si
 « je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis si long-
 « temps : c'est, ne vous en déplaie, à *mon derrière*
 « qui m'a joué de fort cruels tours : on souffre *de par-*
 « *tout*, Madame, dans ce monde-ci ; il y a pourtant
 « du bon dans la vie, etc. » Ces lettres à madame la comtesse de Lutzelbourg contiennent si peu de chose, qu'elles ne sont pas même susceptibles d'un extrait : le nombre en est fort petit, et plusieurs d'entre elles avoient déjà paru dans la grande édition ; on ne voit donc guère ce qui a pu engager à les publier ; elles roulent, pour la plupart, sur les événemens de la guerre de sept ans, et ces événemens n'y sont qu'indiqués et effleurés ; elles n'ajoutent pas une idée, pas un trait de lumière à la connoissance que la *Correspondance* déjà si démesurée de Voltaire nous avoit donnée, et du style épistolaire de l'auteur et de son personnel. L'éditeur paroît avoir senti que le volume n'auroit pas l'étendue

convenable, s'il ne l'enflait d'un *Discours préliminaire* et d'une *Lettre à l'éditeur*, qui tiennent dans le recueil presque autant de place que l'objet principal. On ne peut qu'approuver le fond de ce *Discours* et de cette *Lettre*; mais la forme n'en est pas de très-bon goût : le style est déclamatoire, diffus et incorrect; on semble avoir voulu neutraliser le poison, à peu près nul que renferment ces nouvelles Lettres par ces deux antidotes, placés, l'un au commencement, l'autre à la fin du volume : il y a là un peu de ridicule. *Le fac simile* de l'écriture de Voltaire est un des ornemens du recueil : les écritures sont à la mode; il se prépare même en ce moment un ouvrage qui a pour but de faire connoître toutes celles de nos grands hommes passés, présens et futurs. L'écriture de Voltaire étoit très-nette et très-agréable; mais la lettre imitée ici n'est pas de son plus beau caractère : quand il l'écrivoit, il faisoit l'a-veugle.

XLI.

L'Enfant prodigue, poëme en quatre chants,
par M. CAMPENON, édition nouvelle.

1^{er} avril.

IL faut qu'il y ait dans la parabole de *l'Enfant prodigue* un grand attrait pour le génie des poëtes, puisqu'on a si souvent essayé d'y appliquer les ornemens et les couleurs de la poésie : c'est en effet un des traits

de l'Évangile les plus touchans, un de ceux qui vont le mieux et le plus sûrement au cœur. Boileau nous dit dans l'Art poétique :

L'Évangile au chrétien n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourmens mérités.

Ce livre divin offre encore autre chose : le législateur des chrétiens tonne, il est vrai, contre les cœurs durs et superbes ; mais combien sa morale n'est-elle pas appropriée à la faiblesse de l'humanité ! Rien n'est plus vrai que cette pensée qui se trouve dans la préface de M. Campenon : « La plus indulgente de toutes les morales « est, sans contredit, la morale de l'Évangile ; les per- « sonnes qui l'accusent d'un excès de sévérité, ne la « connoissent pas : celles qui l'en font accuser, la déna- « turent. » Je ne sais s'il s'est jamais rencontré personne qui ait pu lire, sans le plus profond attendrissement, et même sans larmes, les passages du *Samaritain*, de la *Femme adultère*, et cette parabole de l'*Enfant prodigue*, que M. Campenon a cru devoir développer dans un poème en quatre chants : j'excepte, comme de raison, les âmes que de tristes préventions et un malheureux fanatisme ferment à l'impression de toutes les beautés de l'Écriture-Sainte, et qui sont bien décidées à croire qu'il n'y a que des choses ridicules ou absurdes dans nos livres sacrés.

Le poème dont j'annonce la seconde édition fut beaucoup loué dans ce Journal lorsqu'il parut ; l'empressement du public vint à la suite de ces éloges, et même son suffrage les justifia : le succès du nouveau poème fut en quelque sorte attesté par la résurrection de l'*Enfant prodigue* du Théâtre Français, et par la naissance

de l'*Enfant prodigue* de l'Opéra-comique; et ces deux enfans rendirent à celui de M. Campenon tout ce qu'ils lui devoient, en concourant eux-mêmes à sa réputation et à sa fortune. Ceux qui avoient lu le poëme vouloient voir les pièces; ceux qui avoient vu les pièces vouloient lire le poëme: cette prospérité n'a cependant pas enivré l'auteur. D'après les avis des critiques et ses propres réflexions, il a retouché son ouvrage aussi soigneusement que si le succès en avoit été moins certain. *L'Enfant prodigue* reparoît, dans cette édition, avec quelques beautés de plus, et plusieurs fautes de moins. M. Campenon me semble avoir assez bien répondu, dans sa préface, aux observations qu'il n'a pas adoptées, comme il a suivi, avec beaucoup de bonheur, celles qu'il a crues fondées en raison. Le poëme est aujourd'hui plus près de la perfection: le succès ne peut donc manquer de se soutenir et de se confirmer.

J'oserai toutefois soumettre à M. Campenon, comme à tous les vrais juges en littérature, une réflexion qu'on n'a pas faite, je crois, et qui peut-être ne manque pas de quelque justesse: la parabole de l'*Enfant prodigue* est sans doute en elle-même un sujet très-intéressant; mais où se trouve, dans ce sujet, la vraie source de l'intérêt? Est-elle dans le caprice de ce jeune homme qui demande ce qui lui revient de son patrimoine? non, certainement. Est-elle dans cette facilité du père, qui satisfait si bonnement les désirs d'un enfant peu sage? pas plus. Est-elle dans les débauches, dans les excès de tout genre auxquels se livre le jeune insensé? je ne le crois pas. La situation du *Prodigue* plongé par le libertinage dans la plus profonde misère, et réduit à garder les pourceaux, frappe assurément l'imagination,

touche même le cœur ; mais le véritable intérêt n'est pas encore là : il commence lorsque ce fils malheureux , succombant sous le poids de l'infortune et de l'opprobre , le repentir dans l'ame , et les larmes aux yeux , s'écrie d'une voix étouffée par les sanglots , dans un premier mouvement d'espérance , produit par l'excès même du désespoir : *Surgam , et ibo ad patrem meum , et dicam ei : Pater , peccavi in caelum , et coram te !* « J'irai , j'irai « trouver mon père , et je lui dirai : *Mon père , j'ai « péché contre le ciel et devant vous !* » Il est tout entier dans la réception que ce tendre père fait à un enfant si coupable : c'est cette réception , c'est la morale qui en résulte , c'est cette scène de repentir et d'indulgence , c'est cette espèce de préférence donnée à celui qui s'est égaré et qui revient , sur celui qui n'a jamais failli ; c'est ce sentiment plein de douceur et de consolation sur lequel s'appuie et se repose notre foiblesse , qui fonde tout l'intérêt ; le reste du récit n'est qu'un prélude nécessaire , qu'une préparation indispensable , sans doute , mais dont les différentes parties doivent tendre rapidement vers le point principal , et se perdre , pour ainsi dire , dans l'é-motion fondamentale à laquelle elles se rapportent : je ne crois pas que cela puisse être contesté. Remarquons d'ailleurs qu'il s'agit ici d'un apologue , et que , suivant tous les maîtres de l'art , et particulièrement suivant Quintilien , qu'on ne peut trop citer en matière de littérature , la rapidité est une des conditions essentielles de ce genre de composition : s'appesantir sur chacun des détails , sur chacune des circonstances de la fiction qu'on y développe , c'est pécher contre une des principales règles du genre. Qu'on se représente un poète qui voudrait faire de telle fable de La Fontaine une *épopée*

en plusieurs chants, et qui, dans ce dessein, étendrait, amplifierait, soufflerait, pour ainsi dire, chaque trait, jusqu'à ce qu'il eût rempli un volume de ce qui ne remplit qu'une page dans le recueil du fabuliste, il seroit certainement blâmé par tous les gens de goût : il pourroit, s'il avoit du talent, répandre des tirades très-brillantes dans son ouvrage; mais on regretteroit que tant de richesses ne fussent pas mieux employées. Examinons la parabole de l'Enfant prodigue sous le point de vue littéraire, et nous observerons que c'est un ouvrage parfait dans ses proportions : l'auteur va rapidement à son but : il ne s'arrête d'abord ni sur le caractère du père, ni sur celui du fils; il ne désigne pas même le lieu que ce dernier choisit pour théâtre de ses débauches : c'est seulement un pays éloigné, *in regionem longinquam*; et je ne sais si ce vague ne vaut pas mieux qu'une désignation précise. Il ne caractérise pas le genre de ses excès, il ne s'étend pas sur la description de sa misère : mais quel trait que celui-ci : *et cupiebat implere ventrem suum de siliquis, quas porci manducabant; et nemo illi dabat!* et il convoitoit les viles épluchures que mangeoient les porceux; et personne ne lui en donnoit! L'auteur divin ne prodigue les détails que lorsqu'il touche au but : alors il décrit, il peint, il mêle le dramatique à l'épique; nous entendons la voix du fils, la voix du père, les accens de la douleur et ceux du pardon : il nous montre les apprêts du festin; il fait retentir le bruit joyeux des chansons et des danses; il amène le fils aîné, dont la sévérité contraste sans dureté avec l'indulgence du père, qui répond à ses plaintes assez légitimes, par ces mots si touchans : « Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout

« ce que j'ai est à vous; mais il falloit faire festin et nous « réjouir, parce que votre frère étoit mort, et il est « ressuscité; il étoit perdu, et il est retrouvé! » Tel est, si l'on peut ici se servir de ce terme, l'art qui règne dans cet apologue.

Qu'a fait M. Campenon? Vivement pénétré des beautés de cette parabole, il s'est proposé de les développer; et, pour cela, il a composé un chant sur le départ de *l'Enfant prodigue*; un autre chant sur *les inquiétudes de la famille*; un troisième sur les *débauches* du jeune homme égaré; un quatrième sur *sa misère et sur son retour*: ces chants sont à peu près égaux; on voit donc tout de suite et du premier coup d'œil qu'il existe un très-grave défaut de proportion dans la manière dont les différentes parties du sujet sont distribuées; cette critique est, en quelque sorte, géométrique: il est physiquement évident que le poète n'a pas mesuré l'étendue de chacune de ces quatre parties de sa matière, sur le degré d'intérêt et d'importance qui appartient à chacune d'elles; il peut dire, je le sais, que dans *l'Enéide*, par exemple, les chants sont aussi à peu près égaux par l'étendue, quoiqu'ils ne soient pas égaux par l'intérêt; mais la différence est sensible par la différence même des sujets; et d'ailleurs, *l'Enéide* est véritablement divisée plutôt encore en deux parties qu'en douze chants, tandis que le poème de M. Campenon est bien réellement partagé en quatre points. Je crois qu'il n'auroit dû avoir que deux chants, *le départ et le retour*; peut-être même n'auroit-il dû en avoir qu'un; mais je sens qu'à force de réductions j'arriverois ainsi jusqu'à la simplicité même de la *parabole* originale, et je ne veux pas anéantir un poème charmant, plein de beautés

brillantes, de détails agréables, ou touchans; je ne veux point blâmer M. Campenon de l'avoir entrepris; nous y perdrons trop s'il ne l'avoit pas composé : je dis franchement ce que je pense, sans aucune intention de blesser un homme de talent qui me paroît s'être mépris cette fois sur le choix de son sujet, mais qui a couvert son erreur de toutes les fleurs d'un style aimable et de tout l'éclat d'une versification pleine d'art et d'harmonie; je suis loin aussi de vouloir fronder le goût prononcé du public, qui d'ailleurs n'adoptera pas mes observations au détriment de son plaisir, et qui continuera de lire un poëme attachant malgré toutes mes critiques : M. Campenon a réussi, et le succès est une excuse à tout.

J'aurois bien encore quelques objections à lui faire : je pourrois lui reprocher d'avoir donné au fils aîné un caractère trop semblable à celui de Caïn; d'avoir fait la mère trop indulgente et trop foible; d'avoir armé le père de trop de sévérité, de trop de rigueur : tout cela, sans doute, amène des peintures et produit des contrastes; mais ces combinaisons vont-elles au but? ne contrarient-elles pas même le véritable esprit de l'original? n'en diminuent-elles pas l'intérêt? Je sais bien qu'un seul défaut engendre tous les autres : du moment que l'auteur nous représente le fils aîné comme une espèce de Caïn, il faut qu'il renforce la sévérité du père; il faut qu'il pousse jusqu'à l'excès l'indulgence de la mère, et qu'il l'expose au blâme; mais pourquoi a-t-il fait un Caïn de ce frère aîné, qui, dans l'Évangile, n'a qu'une juste indignation contre les désordres de son frère? Chez les anciens, l'aînesse étoit une espèce de paternité; et le discours que tient cet aîné, dans la *parabole*, n'a

rien que de naturel et de raisonnable; la réponse du père prouve assez que l'aîné n'a pas lieu d'être aigri par une de ces prédilections malheureuses qui ne sont que trop communes dans les familles; et s'il en étoit autrement, la morale de ce touchant apologue perdrait une partie de son poids, et l'intérêt, décroissant avec l'instruction, laisseroit l'esprit incertain et le cœur froid. J'ajouterai que la précieuse simplicité de l'original est trop altérée par cette complication des caractères; que la plupart des aventures et des incidens imaginés par le poète ont quelque chose de forcé; qu'il y a trop peu d'action dans ce *drame*, et trop de discours dans cette *épopée*; que la situation principale est étouffée sous l'amas des préparations et des accessoires; que l'intérêt est noyé dans ce torrent de fictions et de vers; et qu'enfin c'est ici le cas d'appliquer cette sentence de Boileau :

Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Mais cette abondance même fait honneur à l'imagination et au talent de M. Campenon. Dans le projet d'étendre et de développer ce trait admirable de l'Évangile, il a peut-être fait ce qu'il y avoit de mieux à faire; et toujours est-il certain qu'il a composé un ouvrage qui doit ajouter à sa réputation, et dont les beautés nombreuses justifient bien les suffrages du public. Le style est quelquefois un peu contraint : on désireroit parfois quelque chose de plus coulant; mais, en général, la versification est naturelle, périodique, harmonieuse. M. Campenon manie très-bien le vers de cinq pieds. Il n'est plus temps de rien citer, l'ouvrage est trop répandu : cette seconde édition n'aura sûrement pas moins de succès que

la première. Le mérite littéraire de cette composition, perfectionnée par un nouveau travail, m'empêche presque de dire qu'elle est ornée de très-belles gravures; mais quelques-unes de ces estampes sont faites d'après les dessins de deux habiles peintres; et il n'est pas de renommée poétique à laquelle ne puissent s'associer convenablement les noms célèbres de MM. Vincent et Guérin.

XLII.

*Séance publique annuelle de l'Académie française; prix d'éloquence remporté par M. VIL-
LEMAIN.*

11 avril.

LES séances publiques de l'Académie française sont toujours suivies avec un empressement, qui suppose que le goût des lettres et l'amour des talens ne se ralentissent point parmi nous. Celle-ci présentait aux amis de la littérature quelques degrés de plus d'intérêt, et de nouveaux attraits. Le public aime la variété jusque dans les distributions de prix académiques : quand les mêmes noms s'offrent pendant plusieurs années de suite à la même gloire, il est tenté, fort injustement sans doute, de regarder cette gloire comme une espèce d'arrangement, comme une sorte de convention passée entre les juges et les concurrens en possession des prix : ici, de nouveaux noms alloient remplacer les anciens, et les infidélités même de la Victoire sembloient ajouter à l'éclat de ses faveurs; la main qui devoit distribuer les lauriers paroissoit encore les embellir : la présence de M. Delille, appelé à pré-

sider l'Académie française dans cette solennité , ne pouvoit manquer de faire une sensation très-vive ; lorsqu'il a paru , des applaudissemens redoublés ont retenti dans toute la salle , et l'émotion la plus profonde s'est manifestée par des signes qui n'étoient point équivoques : les esprits étoient donc bien préparés à toutes les jouissances littéraires , dont une séance académique peut être la source.

Un grand orateur , comme pour jeter plus de splendeur encore sur cette lutte d'éloquence , a servi d'interprète et de lecteur à M. le secrétaire perpétuel : M. le cardinal Maury a lu le *rapport* sur le concours , et a proclamé le nom du vainqueur. Ce rapport nous apprend que les concurrens n'étoient qu'au nombre de onze : ce petit nombre peut étonner ; mais je me permettrai de dire que la manière dont M. le secrétaire perpétuel l'a expliqué , ne m'a point paru satisfaisante : M. Suard a mis d'abord en fait que les sujets purement littéraires sont à la portée d'un plus grand nombre d'esprits et de talens , que ceux où la philosophie se mêle à la littérature ; et cela peut être vrai , quoiqu'il ne soit guère possible de concevoir aujourd'hui comme séparés , et comme indépendans l'un de l'autre , deux genres d'étude qui se touchent par tant de points ; mais , en admettant ce principe , il en faudra conclure qu'en général les concours de l'Académie ont été peu nombreux , puisque généralement elle a proposé , pour ses prix d'éloquence , des sujets qui demandoient encore plus de réflexions philosophiques que de vues littéraires : tels sont les éloges de d'Aguesseau , de Descartes , de Molière , de Fontenelle , de La Bruyère , et ce fameux *Tableau du dix-huitième siècle* , qui , pendant quelques années , a tenu ses suffrages en suspens : l'Aca-

démie a même très-souvent proposé des sujets absolument étrangers à la littérature, tels que les éloges de Dugay-Trouin, de Sully, de Charles V, de Catinat, etc. Les sujets purement littéraires ont été assez rares; et ni Bossuet, ni Fléchier, ni Bourdaloue, ni Massillon, ni Buffon, ni Montesquieu, ni Rousseau, n'ont encore obtenu les honneurs de l'éloge académique: je ne parle point de Mallebranche et de Pascal, dont les panégyriques appartiendroient encore plutôt à la philosophie qu'à l'éloquence. Le petit nombre des concurrens pour le prix de l'éloge de Montaigne a donc quelque autre cause que la nature du sujet, un des plus heureux et des plus féconds que le talent, et même la médiocrité pussent désirer; et, ce qui peut servir à le prouver, c'est la profusion extraordinaire des mentions honorables que l'Académie a cru devoir accorder dans cette circonstance: sur onze orateurs, elle en a distingué cinq ou six; M. le secrétaire perpétuel en conclut qu'il n'est presque entré dans la lice que des écrivains supérieurs; conclusion assurément très-flatteuse pour notre littérature, à qui elle révèle tout à coup de grandes richesses; mais peut-être n'a-t-il insisté si fort sur la difficulté du sujet que pour en faire sortir cette conséquence, qui mérite bien, sans doute, d'être examinée. Quoi qu'il en soit, il a caractérisé chacun des discours qu'a remarqués l'Académie, avec une précision de style, qui semble être le gage de la justesse des pensées; et quelquefois ses critiques particulières, quoique toujours mêlées de louanges, ont paru démentir un peu sa conclusion générale. Parmi ces discours, il en est un que M. le rapporteur, sans en dissimuler les graves défauts, a beaucoup exalté, a loué même plus, à tout prendre,

que celui qui a remporté le prix ; et la chaleur , l'énergie , avec lesquelles M. le cardinal Maury a prononcé cet endroit très-remarquable et très-problématique du rapport , montre qu'il joint ici tout le poids de son propre suffrage et de son autorité particulière au sentiment général de l'Académie , exprimé avec beaucoup de force par M. le secrétaire perpétuel. Le lecteur , il faut le dire , s'est même un peu passionné , et la défaite du talent vaincu a presque été proclamée comme une victoire , et comme un triomphe. Le rapport s'est terminé par l'annonce des sujets que l'Académie propose pour les années suivantes : il paroît qu'un de ces sujets renferme , à son avis , de très-grandes difficultés , puisqu'elle accorde l'espace de deux ans à ceux qui voudront le traiter : il s'agit d'exposer *les avantages et les inconvéniens de la critique littéraire*. Au premier coup d'œil , on ne voit dans cette question qu'un lieu commun assez bannal ; mais probablement elle couvre des mystères profonds que quelque œil exercé saura bien pénétrer ; et , ce qu'on peut au moins prédire , c'est que la figure nommée *allusion* dominera très-certainement dans le discours qui sera couronné , s'il se trouve jamais un orateur qui puisse s'élever au niveau d'une matière si sublime.

Quelque agréable impression qu'ait fait ce rapport , très-littéraire et même passablement satirique , du successeur des Duclos , des d'Alembert et des Marmontel , je ne cacherai pas qu'il a paru un peu long , soit que l'auteur ait trop donné carrière à l'abondance de ses idées , soit qu'on attendît avec une curiosité trop impatiente la lecture du discours victorieux : enfin , M. Regnault (de Saint-Jean-d'Angely) , a lu l'ouvrage de M. Villemain ; l'âge de ce jeune orateur relève le mérite de sa

composition : on a vivement applaudi, lorsque M. le rapporteur a dit que M. Villemain n'a pas encore atteint sa vingt-deuxième année ; sa profession répand un nouvel intérêt sur sa victoire : on aime à voir un jeune professeur de rhétorique disputer et remporter le prix de l'éloquence, et prouver ainsi qu'il sait pratiquer lui-même les théories qu'il enseigne aux autres ; son Discours est non-seulement d'un bon orateur, mais d'un bon professeur : c'est surtout par la correction, l'exactitude, la sagesse et le goût, par les qualités, qui tiennent plus aux ressources de l'étude et à la perfection du jugement, que ce morceau est remarquable : l'auteur se fraie une route sûre à travers tous les écueils, qu'il évite prudemment ; il ne cherche pas à briller aux dépens de la solidité ; il ne vise pas à la profondeur, au risque de tomber dans l'extravagance : il ne court pas après l'originalité au risque de rencontrer la bizarrerie : ses vues sont simples, mais nettes ; l'éclat des beautés qui naissent sous sa plume élégante est rarement terni par le voisinage des fautes : ses pensées ont plus de justesse que d'audace, et son style, égal et pur, naturel, modeste et doux, est protégé par sa réserve même, contre les dangers qui accompagnent la recherche de l'effet et la prétention de l'énergie ; M. Villemain, dans cette estimable et ingénieuse composition, n'a payé que de bien foibles tributs à la jeunesse : presque tout y porte le sceau d'une maturité anticipée, qui pourtant n'est point d'un fâcheux augure : j'aime à ne rien trouver qui sente l'écolier dans un professeur, quelque âge qu'il ait, et je regretterois de le voir contredire ses doctrines par ses ouvrages : je sais que *Quintilien* ne vouloit pas que ceux d'un jeune homme fussent si parfaits, et qu'il regardoit les

excès d'un feu mal réglé comme les arrhes de l'espérance; mais quand ce jeune homme rencontre perpétuellement dans les convenances sévères et dans les austères devoirs de son état, la stricte obligation de méditer sans cesse sur les principes de l'art dont il développe les lois à tous les instans, il n'est plus pour lui de jeunesse: cette habitude de la réflexion consomme rapidement l'ouvrage des années, et renverse en quelque sorte la progression ordinaire des élémens dont le vrai talent se compose; l'orateur couronné ne pourra pas croître en sagesse: le temps, dont la marche a été prévenue, ne lui apportera plus rien à cet égard; mais ne pourra-t-il pas croître en force, en vigueur? Son feu ne pourra-t-il pas acquérir plus d'ardeur et d'éclat, son style plus de profondeur et de nerf, son esprit plus d'inspiration et d'enthousiasme, sa pensée plus de mouvement et d'étendue, son éloquence plus de relief, de fécondité, et d'entraînement? Les mauvais plis se prennent dans l'adolescence, et leur impression se prolonge et se continue souvent jusque sous les années de la vieillesse; c'est beaucoup de les éviter, mais ce n'est pas assez: il ne suffit pas d'être sans défauts, il faut encore posséder des perfections, et j'en remarque de plus d'un genre dans le discours de M. Villemain: elles n'ont pas encore, il est vrai, atteint tout leur développement; elles se montrent naissantes; mais pourquoi s'arrêteroient-elles au point où elles sont, et pour ainsi dire, à demi-écloses?

L'assemblée a plus d'une fois interrompu la lecture du discours par des applaudissemens unanimes: elle a été frappée de plusieurs traits aussi fins et aussi ingénieux que justes: l'orateur nous peint Montaigne servant, dans le dix-huitième siècle, à *rajeunir la littérature*,

qui commençoit à s'épuiser. Montaigne nous avoue ses foiblesses , pour nous convaincre des nôtres , et nous corrige sans nous humilier. Plus loin , M. Villemain observe que ce philosophe , sur chaque sujet , commence par dire tout ce qu'il sait , et , ce qui vaut mieux , finit par dire tout ce qu'il croit : sa marche , ajoute-t-il , apprend à douter , et ce commencement de la sagesse en est quelquefois le dernier terme ; le sage , dit-il , pour faire monter la foule jusqu'à lui , doit se pencher vers elle ; et il ajoute : *C'est le penchant naturel de Montaigne*. Il ne cherche pas à nous faire peur du vice , continue l'orateur , peut-être ne croit-il pas en avoir le droit ; mais il s'efforce de nous séduire à la vertu , qu'il appelle *qualité plaisante et gaie* ; et cette analyse est suivie de ce trait charmant : *Pour dernier terme , il nous propose le plaisir , et c'est au bien qu'il nous conduit*. Dans la première partie de son discours , M. Villemain considérant Montaigne comme philosophe et comme moraliste , a souvent lieu de rapprocher les écrits et les maximes de cet écrivain , des écrits et des théories de Rousseau ; et ces rapprochemens , ainsi que les réflexions qu'ils font naître , sont toujours d'une parfaite justesse , et d'un effet piquant ; mais peut-être trouvera-t-on que le parallèle de Voltaire et de Montaigne , qui termine cette première partie , ressemble plus à un ornement emprunté à la rhétorique qu'à un trait de véritable éloquence , et qu'à une vue présentée par la philosophie. Un endroit où le jeune orateur , rassemblant toutes ses forces et toute son audace , et , pour ainsi dire , agrandi par l'heureuse témérité de ses efforts , ose lutter corps à corps avec Pascal , qu'il presse en l'apostrophant , et qu'il combat victorieusement

en faveur de Montaigne, brille, au-dessus de tout le reste, dans ce tableau où la philosophie de l'*auteur des Essais* est peinte, sans doute, avec les couleurs flatteuses du panégyrique, mais sans que l'indulgence du pinceau s'écarte trop de la justice et farde trop la vérité: l'orateur a montré l'épicurien aimable, et laissé dans l'ombre le cynique un peu leste, que pourtant sa finesse ne dérobe pas entièrement aux regards: *et se cupit antè videri.*

Dans la seconde partie, M. Villemain envisage Montaigne comme écrivain: et là, il paroît encore plus maître de son sujet: tout ce qu'il dit du style de ce philosophe est approfondi avec la sagacité ingénieuse d'un rhéteur habile, le goût éclairé d'un littérateur très-instruit et le discernement lumineux d'un critique exercé: ses réflexions sur ce qu'on appelle *l'esprit* dans les compositions littéraires, me paroissent, en particulier, au-dessus de son âge; et l'explication du vers de Boileau:

Il n'est point de degré du médiocre au pire,

explication qui tient aux réflexions sur *l'esprit*, et qui en est une conséquence, me semble singulièrement spirituelle, quoiqu'elle ne soit pas à l'abri de toute objection; mais j'avoue que le morceau où le jeune orateur nous représente Montaigne déroband les différentes qualités de son style à chacun des principaux auteurs latins, laisse apercevoir quelque affectation, non pas dans l'expression, mais dans la pensée: ce morceau paroît avoir été dicté par un excès de zèle pour les classiques de l'antiquité, plutôt que par le sentiment mesuré d'un goût parfaitement sûr; on peut trouver

aussi que quelques détails sur la vie de Montaigne, jetés presque sans liaison et sans art, à la fin de cette seconde partie, en refroidissent les dernières pages ; mais l'intérêt se reproduit tout entier dans la péroraison, où l'auteur procède par une apostrophe à l'auteur des *Essais* : cette péroraison est pleine de ces convenances délicates qu'inspire une modestie sincère, et de cette pudeur de l'esprit qui sied si bien à la jeunesse, à cet âge qui est celui de l'audace, et qui doit toujours s'étonner de son audace. M. Villemain est un élève de la maison Parmentier ; il a reçu ses premières leçons du célèbre M. Planché : puisse-t-il avoir des disciples qui l'honorent un jour comme il honore lui-même aujourd'hui ses maîtres !

Deux autres jeunes professeurs de l'Université nouvelle, MM. Leclerc et Naudet, sont entrés dans la lice, où ils se sont fait remarquer. On a lu quelques fragmens du discours qui vient immédiatement après celui de M. Villemain : l'auteur, M. Deroz, homme plein d'une philosophie douce, paroît s'être peint lui-même dans son discours, comme Montaigne s'est peint dans ses *Essais* : il y a là, je crois, plus de naturel que de convenance ; du reste, les fragmens que j'ai entendus ne me semblent pas sans mérite. On alloit lire aussi des fragmens du troisième discours, dont l'auteur est M. Jay, écrivain sage, correct, et lumineux, déjà couronné dans un des concours académiques, lorsque, l'heure s'avancant, l'assemblée tout entière, par un de ces mouvemens qui, pour n'être pas très-prononcés, n'en sont pas moins sensibles, a paru désirer d'entendre M. Delille : ce grand poète a récité, avec son charme ordinaire, des vers qui ont semblé d'autant plus piquans, que, par un contraste inattendu, ils renfermoient une critique aimable du senti-

ment de Montaigne sur *la mort* : ce sujet l'a conduit à réciter aussi cette pièce pleine d'une mélancolie si attendrissante, qu'on avoit entendue avec tant de larmes au Collège de France, et dont les ingénieuses et touchantes beautés n'ont pas produit à l'Académie des émotions moins vives et moins générales : on applaudissoit, en pleurant, ce chant du génie qui, quelque beau qu'il soit, ne sera pas, il faut l'espérer, le chant du cygne.

XLIII.

Histoire de la Décadence et de la Chute de l'empire romain, traduite de l'anglais d'Edouard Gibbon, accompagnée de notes critiques et historiques, relatives, pour la plupart, à l'histoire de la propagation du christianisme, par M. GUIZOT.

§. I^{er}.

5 juillet.

DANS l'étude de l'histoire, il faut d'abord considérer les faits qui en constituent le fond, et ensuite les réflexions qui naissent des faits ; et parmi les historiens, il faut distinguer ceux qui se bornent à la narration des événemens, en y mêlant très-peu d'observations, et ceux pour qui les événemens historiques ne sont qu'un texte, qu'ils développent et commentent, et dont ils tirent tout ce que l'histoire peut offrir de méditations, de pensées, de résultats et de lumières à la politique et à la morale : une exactitude, pour ainsi dire matérielle, est le premier devoir des uns ; un sens juste et profond doit être le principal caractère des autres ; les premiers peu-

vent orner l'exposition fidèle des faits de tout ce que la vérité permet à l'éloquence, à la nécessité d'intéresser, au désir et au besoin de plaire; les seconds ne doivent rien accorder au plaisir de l'imagination : toute leur force et tout leur attrait sont dans la puissance d'une raison supérieure, qui découvre à leurs yeux ces rapports cachés, que les yeux du vulgaire ne sauroient apercevoir d'eux-mêmes, ces liaisons mystérieuses, ces relations secrètes que le génie indique à la curiosité pensante, et dont la révélation est pour elle une jouissance autant qu'une instruction; mais plus leurs devoirs sont sévères, plus les écueils se multiplient devant eux : une grande puissance de pénétration est souvent une grande source d'erreurs. Lorsque la pensée, quittant les surfaces, et passant du spectacle des effets à l'investigation des causes, creuse très-avant au-dessous des faits, plus elle a de force et d'activité, plus elle rencontre de routes qui peuvent l'égarer : l'esprit de système lui tend mille pièges; et souvent, lorsqu'elle croit avoir fait une découverte importante, quand elle se flatte d'avoir pénétré jusqu'aux fondemens profonds et solides de l'édifice qu'elle veut élever, elle n'a fait qu'inventer un cadre plus ou moins ingénieux, plus ou moins imposant, mais toujours frivole, dans lequel elle se plaît à ranger ses matériaux avec un art plus ou moins brillant, mais nécessairement trompeur.

La grandeur des Romains, la décadence et la chute de leur empire, le développement et le dépérissement de cette puissance colossale, qui a étonné, gouverné, policé et foulé le monde, et dont l'histoire renferme toute la science de la politique, ont justement fixé l'attention des esprits nés pour chercher de grandes instructions dans de grands faits. Aucune question de morale et de

politique ne sauroit en effet avoir plus d'intérêt et d'importance que celle-ci : par quel degré le peuple romain s'est-il élevé à tant de puissance, et comment est-il tombé de ce faite de la domination et de la gloire où il étoit parvenu ? Mais telle est, à mon avis, la nature de cette question, qu'à mesure que les solutions se multiplient et s'amassent, elle semble toujours se reproduire neuve et entière; et, après tout, quel fruit véritable la politique retireroit-elle d'une solution complète et définitive ? Les choses humaines ont un cours que l'art peut diriger, accélérer ou ralentir peut-être, mais qu'il ne sauroit enchaîner; rien sur la terre n'est fait pour durer toujours : naître, croître et mourir, telle est la destinée des sociétés comme le sort des individus. Il en est de la politique comme de la médecine : elles guérissent ou préviennent quelques maladies; mais elles ne sauroient arrêter la marche de la nature; et si nous pouvions connoître, d'une manière certaine, les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, peut-être n'en serions-nous que plus convaincus de l'impossibilité de faire de cette connoissance une application réellement utile et fructueuse.

De grands écrivains avoient porté toutes les ressources de leur esprit et toute la force de leur méditation sur ce beau sujet, avant qu'Edouard Gibbon s'en occupât, et leurs travaux imposans ne le détournèrent pas de son entreprise : l'Europe savante, frappée du mérite de son ouvrage, fit à son livre un accueil aussi flatteur que si la nouveauté de la matière avoit été jointe à l'éclat de l'exécution; tant il est vrai qu'après tant d'autres livres sur le même problème, on cherchoit encore la lumière que l'on croyoit trouver dans la nouvelle his-

toire ! On diroit même que Gibbon avoit regardé comme à peu près nul l'ouvrage si ingénieux et si admirable de M. de Montesquieu : il n'en fait du moins aucune mention, ni dans son livre, ni dans ses préfaces, soit qu'il ait considéré avec quelque justice l'auteur de *la Grandeur et de la Décadence des Romains* comme un écrivain dont l'exactitude n'égale pas le génie ; soit que, par une de ces préventions nationales dont le peuple anglais est peut-être plus susceptible qu'aucun autre, il n'eût pas pour un de nos plus illustres écrivains tout le respect que le génie et le talent, dans quelque lieu de la terre qu'ils se montrent, doivent inspirer aux esprits dignes de les apprécier.

M. de Montesquieu lui-même avoit été devancé dans cette carrière par deux auteurs, dont l'un fut rangé parmi les plus beaux esprits, et l'autre, parmi les génies les plus hardis et les plus élevés du dix-septième siècle : avant lui, Saint-Evremond, de cette même plume dont il écrivoit à Ninon, traça quelques réflexions très-spirituelles et très-remarquables sur le caractère, la politique et la destinée des Romains ; et la finesse de ses observations prépara peut-être la profondeur des vues de Montesquieu : il existe, en effet, plus d'un rapport entre ces deux écrivains, qui, tous les deux, ont mêlé les traits d'un léger badinage et d'une galanterie ingénieuse, aux recherches de la politique, et dont la concision brillante se prête également et à la tournure d'un madrigal, et à l'expression d'une pensée profonde ; mais ce n'est pas ici le lieu de développer ces rapprochemens : entre eux, ou plutôt au-dessus d'eux, s'élève un homme d'une intelligence plus vaste, et d'une éloquence plus mâle et plus rapide, comme plus sublime ; un géant

dont un des pas est une carrière pour ceux même qui le suivent de plus près. La dissertation de Saint-Evremond, l'ouvrage même de Montesquieu, paroissent longs et languissans, en comparaison de ces dernières pages de l'*Histoire universelle*, où Bossuet analyse à grands traits toute l'Histoire romaine, et verse par torrens la lumière sur les ressorts de cette puissance avec laquelle, pour ainsi dire, se mesurè son génie.

La grandeur et la décadence des Romains est donc devenue, en quelque sorte, un lieu commun, sur lequel les anciens avoient déjà répandu beaucoup d'idées avant que les modernes vinssent à s'en emparer, et qui, dans l'avenir, exercera peut-être encore la plume de plus d'un écrivain, sans que la curiosité, toujours vivement excitée, soit jamais pleinement satisfaite. Il en est de ce grand phénomène politique comme des phénomènes célestes, qui, toujours expliqués, semblent toujours attendre un interprète; mais il semble que l'abondance des idées provoque la concision du style, et que l'expression doit se resserrer à mesure que les pensées s'étendent et se multiplient sur un sujet. Gibbon ne paroît pas avoir admis ce principe : ce que le génie transcendant de Bossuet a pressé dans quelques lignes, ce que le génie pénétrant de Montesquieu a renfermé dans un très-petit livre, ce que l'esprit vif et fin de Saint-Evremond a su réduire à un petit nombre de pages, est devenu, sous la plume riche, féconde, savante et méthodique de l'auteur anglais, un ouvrage très-considérable; et cependant Gibbon n'a traité que la moitié du sujet, puisque, négligeant d'examiner comment s'est élevé l'édifice de la domination romaine, il ne cherche à faire connoître que les causes de sa dégradation et de sa ruine; Pétendue

qu'il a donnée au développement de la question n'a pas, il faut le dire, tourné au profit de la solution : je ne crois pas qu'il jaillisse de ses nombreux et intéressans volumes plus de lumière et une lumière plus nette sur l'ensemble du problème, que des ouvrages très-courts qui les avoient précédés ; mais dans le choix d'un si vaste cadre, Gibbon a peut-être suivi plutôt l'instinct de son talent que les vues de son esprit : le génie des auteurs dont je viens de parler, étoit naturellement porté à cette concision abrégative, à ces ellipses de la pensée, qui comptent sur l'intelligence du lecteur, à laquelle elles impriment du mouvement, et donnent de la fécondité ; celui de Gibbon, comme je l'apprends dans la notice très-judicieuse, qui se trouve en tête de cette nouvelle édition, inclinoit vers la douceur et les grâces faciles d'un style étendu, périodique, harmonieux : l'auteur anglais eut même à se défier de son goût pour une certaine pompe, qui pouvoit trop aisément ressembler à de la déclamation ; il est de plus remarquable encore qu'il conçut l'idée d'un ouvrage politique et philosophique, à peu près comme un autre auroit pu concevoir l'idée d'un poëme. Ce fut à l'aspect des ruines augustes de l'ancienne capitale du monde, et parmi les décombres imposans de Rome, qu'il se sentit saisi de la pensée qui sert de base à son ouvrage, et que son esprit inspiré crut recevoir la mission de développer les causes de la décadence de cet empire, dont ses yeux attentifs contemploient les débris et le tombeau. En pensant beaucoup, Gibbon n'a donc pas ce qu'on appelle un style *pensé* : il écrit plus en orateur qu'en philosophe ; mais ses observations sont très-profondes et très-philosophiques ; et s'il manque du mérite de la brièveté, s'il a mis

l'abondance des détails où d'autres avoient mis la concision du style, il a du moins su rendre cette abondance aussi piquante qu'elle est instructive : il a fondu la philosophie avec l'érudition, alliage qui n'est pas commun.

Ce seroit un beau travail, et digne d'une plume meilleure que la mienne, de montrer ce que Gibbon, sur la question qu'il traite dans son ouvrage, a pu ajouter à la somme des idées que renferment les livres de Bossuet et de Montesquieu ; et, laissant à part ses erreurs, quand elles sont évidentes, d'examiner s'il a eu des vues véritablement neuves, ou s'il n'a fait que développer ou prouver les idées de ses prédécesseurs. Cet examen étoit, je pense, du devoir de l'éditeur, et son talent lui faisoit un droit de ce devoir qu'il n'a pas rempli ; mais, après tout, ces grandes thèses, ces grands problèmes de politique et de philosophie, sont toujours des points plus ou moins obscurs, qui servent de centre à une foule de particularités lumineuses, que l'érudition et le génie groupent autour d'eux. Les systèmes conçus par des hommes de talent, comme les Buffon, les Rousseau, les Montesquieu, ont du moins eu l'avantage de donner l'appui de l'unité à cette foule d'observations de détails, de vérités particulières qui germoient isolées dans ces têtes puissantes et fécondes ; et, en quelque état que Gibbon ait laissé la question de la *décadence de l'Empire Romain*, il sera toujours vrai que sur ce texte il a composé un des meilleurs livres, un des ouvrages les plus solides et les plus curieux, que pût produire l'union de la science et du talent.

Dans cette foule brillante d'aperçus que présente l'histoire de la *Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*, il en est un du moins qui appartient en pro-

pre à l'auteur, qui donne à son ouvrage une physionomie particulière, qui même en forme le trait distinctif, et qui a provoqué de vives censures, en même temps qu'il a excité un vif enthousiasme : parmi les questions secondaires qui venoient se rallier naturellement autour de la question principale, la plus importante étoit celle de savoir quelle avoit été l'influence du christianisme naissant sur les destinées de l'Empire à son déclin, et le développement de cette question, rempli d'ailleurs de recherches intéressantes, de vues neuves et justes, de considérations très-instructives, se ressent trop de cette haine puérile que Gibbon avoit vouée à la religion chrétienne, et dont l'expression trop marquée révolta les bons esprits, arma les théologiens, et ne flatta que trop ce parti qui décoroit du noble et beau nom de philosophie les petitessees aujourd'hui si méprisées, et les fureurs maintenant éteintes du fanatisme anti-religieux. J'ai dit que l'auteur anglais avoit conçu son Histoire philosophique, comme un autre auroit pu concevoir un poëme, à l'aspect des ruines de Rome; et, si j'en crois le sage éditeur, la haine de Gibbon contre le christianisme avoit aussi quelque chose de poétique : « Gibbon, dit « M. Guizot, n'a vu dans le *christianisme* que l'ins-
« titution qui avoit mis *vêpres*, des moines déchaussés
« et des processions, à la place des magnifiques cérémonies du culte de Jupiter et des triomphateurs du
« Capitole. » A quoi tiennent donc les pensées des plus fortes têtes! et qui ne gémiroit de voir un homme tel que Gibbon devenir ainsi le jouet et la dupe de son imagination! C'est là qu'il force visiblement les faits, et que même il les dénature pour les plier à son système; c'est la partie la plus suspecte de son livre; mais il faut

l'avouer, ce n'est pas la moins digne d'être lue et méditée.

On voit donc que l'ouvrage d'Edouard Gibbon est du nombre de ceux qui ont besoin, et qui méritent d'être revus, commentés, rectifiés par un écrivain sensé, instruit et impartial, dont l'utile et laborieuse exactitude ne souffre pas que l'erreur usurpe jamais la place de la vérité, et dont la plume sévère marque les écarts du talent, séduit par l'éclat de ses propres conceptions, ou égaré par le prestige de ses passions et de ses préjugés : une étude approfondie de cet important ouvrage, des connoissances historiques très-étendues, un jugement très-sain, une critique très-lumineuse, ont donné à M. Guizot le droit d'offrir au public cette nouvelle édition d'un livre fait pour avoir un des premiers rangs dans toutes les bibliothèques, et auquel les notes et les observations de l'éditeur ajoutent un nouveau prix.

§. II.

30 décembre.

POUR apprécier avec une entière justesse cette nouvelle édition du grand ouvrage d'Edouard Gibbon, il faudroit faire, en quelque sorte, le même travail que l'éditeur, suivre l'auteur anglais pas à pas, vérifier toutes ses assertions, épier toutes ses erreurs, discuter tous ses paradoxes; il faudroit faire plus encore : il seroit nécessaire d'examiner avec le même soin les observations du commentateur, de les rapprocher des autorités qui leur servent de base, de les approfondir, et de bien s'assurer si l'éditeur a toujours raison, quand il combat l'avis de l'original, et si quelquefois il ne substitue pas des méprises à des erreurs;

mais ce dont on peut juger avec moins d'efforts et de recherches ; ce qui présente des données et plus faciles et plus sûres , c'est le genre d'esprit dans lequel l'éditeur a conçu son entreprise : tel écrivain auroit pu vouloir appuyer les inexactitudes de Gibbon par de nouvelles inexactitudes , fortifier ses sophismes par de nouveaux sophismes , joindre aux déclamations que ses préjugés lui dictoient d'autres déclamations inspirées par les mêmes préjugés , et enfin , abonder dans le sens de ses préventions et de ses haines ; tel autre , guidé par des vues toutes contraires et des sentimens tout différens , auroit pu se proposer de les réfuter avec un zèle et une chaleur qui se renferment bien rarement dans les bornes du vrai , et qui peuvent rendre suspecte la défense même d'une bonne cause , en y imprimant le caractère de la passion et le sceau de l'esprit de parti. M. Guizot me paroît avoir tenu le milieu entre ces deux excès : si l'auteur anglais avance quelque vérité qui ne soit pas entièrement favorable à un certain ordre d'idées , le sage éditeur ne cherche ni à l'ébranler , ni à la confirmer ; il laisse parler Gibbon , sans l'interrompre ; mais quand celui-ci avance quelque erreur , l'éditeur la réfute avec calme : on voit qu'il ne contredit jamais son original , pour le plaisir de le contredire ; et , lors même que Gibbon laisse échapper quelques-uns de ces traits d'une partialité trop évidente , qui pourroit faire pardonner quelque émotion dans son commentateur , le sang-froid de M. Guizot demeure inaltérable , et ses réfutations en acquièrent plus d'autorité : il ne cherche pas à faire sentir combien il est misérable de corrompre l'exactitude historique , en faveur de telle ou telle opinion ; il se contente de la rétablir ; et , sans laisser apercevoir s'il approuve ou s'il blâme l'au-

teur anglais dans l'ensemble de ses pensées, il ne lui fait grâce d'aucune des erreurs qu'il a pu répandre dans les détails : toutes les remarques de M. Guizot présentent le caractère de la bonne foi comme celui de la vérité.

Elles portent surtout, comme le titre l'annonce, et comme l'indique assez ce que je viens de dire, sur la partie de l'ouvrage dans laquelle Gibbon développe l'histoire de la propagation du *christianisme*, sur cette partie où l'auteur a montré tant de préventions et tant de talent, tant d'érudition et tant d'inexactitude, des vues si profondes et des aperçus si erronés, une sagacité si pénétrante, et un esprit de parti si aveugle, toutes les qualités qui peuvent recommander le génie d'un grand historien, et tous les défauts qui peuvent rendre la véracité d'un historien suspecte; mélange singulier de préjugés et de philosophie, de vérités neuves et de méprises grossières; tableau brillant, mais infidèle, digne d'être rangé parmi les productions les plus hardies et les plus remarquables des temps modernes, et qui, après avoir été loué sans réserve par un enthousiasme fanatique et ridicule, censuré avec aigreur par un zèle qui exclut la mesure, méritoit d'obtenir enfin les honneurs d'une critique impartiale, disposée à marquer les endroits faibles, comme à reconnoître les beautés, et à faire une exacte séparation des vérités et des erreurs. Dès les premières pages de ce grand morceau, M. Guizot surprend Gibbon en faute, et l'arrête : adoptant sans examen, et avec une légèreté bien peu digne d'un homme si instruit, un des préjugés les plus enracinés dans l'esprit de ceux qui admettent volontiers toute opinion défavorable au *christianisme*, l'historien anglais répète d'abord, après tant d'autres, que la religion judaïque, et le *christia-*

nisme qui en est la suite, furent, parmi toutes les religions, les seules intolérantes. On ne conçoit pas comment Gibbon, dont les études avoient embrassé toutes les parties de l'histoire ancienne, et dont les réflexions avoient pénétré si avant dans cette histoire, a pu se laisser tromper par cette illusion volontaire de l'ignorance prétendue philosophique : que Voltaire ait cent fois reproduit cette erreur dans ses écrits plus brillans que profonds, et plus ingénieux, plus légers qu'exacts, on en est peu surpris : il ne se piquoit pas beaucoup de bonne foi, et il n'avoit pas une très-grande érudition ; mais on est d'autant plus étonné de voir Gibbon donner à ce préjugé la sanction imposante de son autorité, qu'il ne le jette point comme un trait dans le torrent de ses idées, mais qu'il en fait une des bases de son système. Parmi les causes principales et fondamentales qu'il assigne aux progrès du *christianisme* naissant, il marque, comme la première de toutes, cette intolérance, qu'il attribue spécialement et exclusivement aux disciples de Moïse et du Christ : l'éditeur l'accable d'un déluge de faits ; et ces faits ne sont point tirés avec efforts des entrailles de la science, et des mines les plus profondes et les plus sombres de l'érudition : ils sont partout ; on les trouve même, pour ainsi dire, à la surface de l'instruction, dans des livres élémentaires qui sont entre les mains de la jeunesse. J'observe que le savant éditeur, qui pouvoit lui-même recueillir et rassembler ces faits, a cru devoir les emprunter en partie aux *Lettres de quelques Juifs portugais*, dont il a transcrit textuellement des passages, et tourner contre Gibbon les armes dont M. l'abbé Guénée avoit déjà fait usage contre Voltaire, sans craindre que ces armes dus

sent en paroître plus foibles, et parce qu'elles avoient été employées contre l'idole de la philosophie moderne, et parce qu'elles avoient été maniées par un ecclésiastique : c'est, je crois, dans M. Guizot une nouvelle preuve d'impartialité.

Sans vouloir faire ici, de cette partie si intéressante de l'ouvrage de Gibbon, une analyse que ne sauroit comporter le journal dans lequel j'écris, je rappellerai que l'historien anglais établit cinq causes premières de l'accroissement du *christianisme* : d'abord, cette intolérance dont je viens de parler; ensuite le dogme de l'immortalité de l'ame, déjà répandu parmi les philosophes; le don des miracles attribué à l'Eglise primitive; les vertus des premiers chrétiens, et leur activité dans le gouvernement de l'Eglise. C'est alors que l'éditeur ne le perd pas de vue un seul instant : il ne faut pas croire cependant qu'il prodigue les notes et les observations : il a même, à cet égard, une retenue qui semble donner plus de poids à ses remarques; mais j'aurois désiré, je l'avoue, qu'il eût mêlé à ses réflexions sur les détails quelques jugemens généraux sur les masses : ces jugemens, ces résumés, dont la place eût été d'autant plus facile à trouver, que l'esprit méthodique de l'auteur anglais distingue avec une parfaite netteté les unes des autres, les idées fondamentales de l'ouvrage, auroient pu être exprimés avec concision et rapidité. M. Guizot paroît avoir craint de trop multiplier les volumes; et il est vrai que le livre est déjà fort volumineux; mais je crains aussi que cette considération, qui n'est pas entièrement littéraire, ne nous ait privés de quelques bonnes observations, qui auroient répandu plus de lumière sur les vues et sur les

erreurs de l'original : j'aurois voulu que M. Guizot, qui a si bien attaqué le préjugé de Gibbon sur l'intolérance, que cet auteur attribue d'une manière exclusive aux juifs et aux chrétiens, et qu'il regarde comme la première source des succès du *christianisme*, nous eût dit également son avis sur les autres causes indiquées par l'historien, nous eût appris si cette division lui paroît exacte et complète, nous eût fait remarquer ce qu'elle peut avoir de solide ou d'arbitraire; enfin, eût essayé de fixer sur ces points capitaux, autour desquels Gibbon rallie toutes ses idées, le jugement et l'opinion du lecteur.

Je ne puis m'empêcher, puisque l'occasion s'en présente, de faire observer combien ces sortes de divisions sont en général suspectes : on les aime, parce qu'elles sont appropriées à la foiblesse de l'esprit, qui veut que l'on circoncrive sa vue, pour qu'il ne puisse pas en sentir les bornes; mais elles trompent, elles égarent en nous faisant prendre l'horizon d'un auteur pour la limite des choses. M. de Montesquieu travaille vingt ans à rassembler les matériaux précieux de l'*Esprit des Loix*; et, pendant vingt ans, son esprit, chargé des trésors d'une si constante méditation et d'une si longue étude, balance incertain, et flotte dans le vide avec toutes ses richesses, jusqu'à ce qu'il trouve un point de repos dans cette division fameuse qui sert de fondement à son grand ouvrage, et qui, peut-être, a plus d'éclat que de solidité. En effet, quelques esprits judicieux l'ont regardée comme frivole, et Voltaire l'a combattue : ces divisions systématiques sont, dans l'ordre politique et moral, ce que sont, dans les sciences naturelles, ces classifications qui toujours inspirent tant de défiance aux bons esprits et aux vrais savans : l'analyse du véritable esprit philo-

sophique diffère essentiellement de l'esprit de système, quoiqu'elle paroisse s'en rapprocher; sa marche est circospecte autant que les procédés de l'autre sont hasardeux et téméraires; on voit que le premier fondement des idées de Gibbon, sur l'accroissement de la religion chrétienne, est ruineux : qui nous dira si les autres causes qu'il spécifie sont plus sûres et plus réelles? qui nous dira si le nombre en est complet? qui déterminera le degré de puissance et d'influence de chacune d'elles? qui sait jusqu'à quel point elles peuvent rentrer les unes dans les autres? Une connoissance précise des faits est déjà bien difficile à obtenir dans tous les genres; que sera-ce donc de la connoissance des causes?

L'examen des premiers progrès de la religion chrétienne, renfermé dans les chapitres XV et XVI de l'ouvrage, ne forme qu'une partie de la première livraison, objet de cet article. Cette livraison embrasse d'ailleurs une masse considérable de faits importants, tous successivement approfondis par l'auteur, depuis l'établissement de la monarchie romaine jusqu'à la mort de Constantin. Il seroit aussi malaisé qu'inutile de rassembler ici tous ces faits en abrégé; il faut d'ailleurs les voir dans le jour sous lequel l'écrivain philosophe les présente à la curiosité qui les saisit, et à la réflexion qui les juge, dans le cadre où il les groupe, avec les couleurs dont son pinceau a su les revêtir; il faut suivre avec lui tous les ressorts de cette vaste machine, dont son génie, éclairé du flambeau de la science, calcule tout le jeu, et démêle toutes les complications. Gibbon a fait à l'histoire romaine l'application de la méthode heureusement imaginée par quelques historiens modernes : il joint à la narration des faits, des considérations sur les mœurs,

sur l'état de l'art militaire, sur le commerce, sur la richesse publique, sur les arts et sur les lettres, sur tout ce qui caractérise chaque époque, sur ce qui la différencie; et plus il a mis d'analyse dans son ouvrage, moins son ouvrage lui-même est en quelque sorte susceptible d'analyse. Traité par un tel écrivain, quel tableau historique peut avoir plus d'intérêt que celui des développemens de la monarchie romaine! Quelle filiation, quelle chaîne d'événemens l'œil de la philosophie ne voit-il pas s'étendre à travers l'espace de tant de siècles! Et pour parcourir cette immense et féconde carrière, quel meilleur guide pourrions-nous avoir que Gibbon, qui avoit fait une étude profonde de cette partie de l'histoire, qui joignoit à cette étude toutes les méditations de la philosophie et toutes les ressources du talent, et qui, malgré ses préjugés et ses erreurs, sera toujours compté au nombre des plus grands historiens!

La traduction de son ouvrage a été revue en entier, et retouchée avec beaucoup de soin : le style, qui pourroit avoir plus de rapidité, d'entraînement et de légèreté, ne sauroit avoir plus de correction et de clarté; il a même quelquefois de l'élégance et de la noblesse : je citerai en preuve cette partie du portrait de Constantin, d'autant plus piquante, que ce qu'elle exprime est moins connu : « L'affectation de parure, et les
« manières qu'il adopta vers la fin de sa vie, ne ser-
« virent qu'à le dégrader dans l'opinion; la magnifi-
« cence asiatique, adoptée par l'orgueil de Dioclétien,
« prit, dans la personne de Constantin, un air de mol-
« lesse efféminée : on le représente avec de faux che-
« veux de différentes couleurs, soigneusement arrangés
« par les coiffeurs les plus renommés de son temps; il

« portoit un diadème d'une forme nouvelle et plus
 « coûteuse; il se couvroit d'une profusion de perles ,
 « de pierres précieuses, de colliers et de bracelets; il étoit
 « revêtu d'une robe de soie flottante, et artistement
 « brodée en fleurs d'or. Sous cet appareil, qu'on eût
 « difficilement pardonné à la jeunesse extravagante
 « d'Éliogabal, nous chercherions en vain la sagesse d'un
 « vieux monarque et la simplicité d'un vétéran romain ;
 « son ame corrompue par la fortune ne s'élevoit plus
 « à ce sentiment de grandeur qui dédaigne le soupçon
 « et qui ose pardonner »

L'histoire de Gibbon est un des monumens de la littérature moderne : l'Europe a prononcé depuis longtemps sur le mérite de cet ouvrage, que les différens peuples se sont approprié par des traductions. Celle dont je parle, enrichie des dissertations, des observations, des notes d'un éditeur plein de jugement, de goût et d'instruction, peut être regardée comme un bienfait littéraire, et ne sauroit, je crois, manquer d'obtenir tout le succès dont elle est digne ; l'exécution typographique du livre doit concourir à ce succès.

§. III.

3 avril 1813.

VOILA le Gibbon terminé : j'annonce, avec plaisir, la fin de cette belle et grande entreprise ; j'ai cru devoir parler de chacune des livraisons ; j'ai même fait deux articles à l'occasion de la première : l'importance de l'ouvrage m'a paru mériter ce degré d'attention ; et quelles seront donc les productions littéraires dont nous devions nous occuper avec quelques soins, si un tel ou-

vrage peut être traité superficiellement par la critique ? Je finirai , comme j'ai commencé , par quelques considérations générales relatives à l'historien *de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain* , et à son histoire : je ne me répéterai pas ; il y a toujours tant de points de vue à envisager dans un même sujet ! je ne suis jamais embarrassé que du choix.

Ne voulez-vous que connaître les faits de l'histoire romaine renfermés dans cet espace de temps qu'on appelle *l'Histoire du Bas-Empire* , lisez M. Le Beau ; et si la longueur de son livre effraie votre paresse , lisez M. Royou. Je ne vous parle pas des originaux , la plupart sont illisibles ; et nous devons des actions de grâces aux écrivains laborieux qui ont pris la peine de les débrouiller , de mettre en ordre , de rassembler en un corps les informes et indigestes matériaux qu'ils présentent. Voulez-vous que les faits soient accompagnés de réflexions qui vous en indiquent les rapports , qui aident vos propres pensées , qui éclairent votre jugement , ou qui , du moins , en facilitent les opérations , lisez l'historien anglais. Je ne parle point de Montesquieu , ce n'est pas un historien : il est trop serré , trop précis , trop concis ; son immortel ouvrage , tout en pensées profondes , tout en grands résultats , contient trop peu de faits , et suppose dans le lecteur la connoissance des événemens , de leur suite , de leurs liaisons principales , de tout ce qui constitue le fond de l'histoire : la lecture de Gibbon prépare en quelque sorte à celle de Montesquieu : l'écrivain anglais mène de front les faits , et les observations auxquelles ils donnent lieu ; il développe assez la partie purement historique pour qu'on n'ait pas besoin , sous ce rapport , d'avoir recours à d'autres ouvrages que le

sien ; il ne sacrifie point trop les détails au désir d'étendre ses réflexions à leur préjudice ; il fonde même le plus souvent ses raisonnemens dans la narration ; il raconte et pense à la fois , et sa philosophie ne coûte presque rien ni à la rapidité du récit ni à l'exactitude des relations. Il n'a point étranglé son sujet : après avoir bien lu son livre on sait l'*Histoire du Bas-Empire* ; et si, dans le courant de cette lecture , on a pu n'être pas toujours de l'avis du philosophe , à la fin on ne peut qu'être fort content de l'historien : on a puisé dans son ouvrage une très-grande connoissance des faits.

Gibbon a-t-il donc véritablement composé une histoire ? Oui , sans doute : à force de raisonner sur la manière d'écrire l'histoire , il est très-facile d'obscurcir la question , et de la réduire , comme il arrive presque toujours après les longs raisonnemens , à une pure dispute de mots ; la solution se trouve ici dans le sens que l'on veut donner au mot *histoire* : si ce terme ne signifie qu'une narration dégagée , non pas de toute réflexion , mais de tout développement de pensées , il est clair que Gibbon n'est point un historien , puisqu'il mêle à l'exposition des faits un grand nombre de considérations politiques et morales , auxquelles il donne souvent beaucoup d'étendue. Mais faut-il , en effet , restreindre ainsi le sens du mot *histoire* ? voilà le point du problème : comment le résoudre ? en jetant les yeux sur les écrivains à qui le titre d'*historiens* n'a jamais été contesté : car il me semble que la signification d'un mot est bien arrêtée , bien fixée , quand tous les siècles en sont d'accord.

J'ouvre donc *Salluste* , qu'on regarde , depuis deux mille ans , comme un *historien* : ses ouvrages n'of-

font-ils que des faits disposés dans un bel ordre, narrés avec une énergique vivacité, développés avec une éloquence pittoresque, et mêlés de quelques réflexions rapides? point du tout : j'y trouve, et fréquemment, quoique ses compositions historiques soient très-courtes, des observations très-développées, des espèces de dissertations, que l'historien se plaît à jeter au milieu de ses récits : tous ceux qui l'ont lu conviendront de la vérité de ce que j'avance. Mais, dira-t-on, Salluste s'est écarté en cela des traces de Thucydide, de cet historien si grave et si sévère, qui passe pour avoir été son modèle, et il n'a pas été suivi par Tite-Live, qui déroule, avec tant de richesse et de majesté, le tableau des faits sans en interrompre le tissu par aucune considération prolongée : il est vrai que ni Thucydide, ni Tite-Live ne suspendent, comme Salluste, leurs narrations pour disserter ; mais d'où vient que Thucydide est regardé comme l'historien qui fait le mieux connoître, qui analyse avec le plus de profondeur, qui développe avec le plus de sagacité la politique et les intérêts des républiques de la Grèce? le voici : c'est que son ouvrage est plein de harangues, qu'il met dans la bouche de ses différens personnages, de Périclès, de Nicias, d'Alcibiade, de Cléon, etc., qui sont autant de dissertateurs éloquens, par l'organe desquels l'historien nous transmet ses propres pensées, nous communique ses propres vues, nous instruit de tout ce qui ne résulte pas immédiatement de l'exposé des événemens, et nous indique ces rapprochemens que peut-être le lecteur n'eût pas aperçus de lui-même.

La méthode de Tite-Live est, à cet égard, celle de Thucydide : c'est aussi dans les discours qu'il sème,

avec tant d'abondance et tant de luxe, parmi ses récits ; c'est dans ses nombreuses harangues qu'il place toutes les réflexions propres à répandre du jour sur les faits et sur leurs rapports, sans s'interdire pourtant de raisonner quelquefois assez longuement en son propre nom : tout le monde connoît le beau morceau où, quittant le ton de l'historien et prenant celui du politique et du philosophe, il examine la question de savoir ce qui seroit arrivé, si Alexandre, au lieu d'attaquer les Perses, étoit venu attaquer les Romains ; or, toutes ces harangues, que se sont permises les historiens anciens, ne peuvent-elles pas être considérées, à la forme près, comme de véritables digressions raisonnées, comme des développemens d'observations qu'ils n'ont pas craint de répandre dans leurs histoires, qu'ils en ont même regardées comme des parties essentielles, et qui en forment à la fois les points les plus lumineux et les plus beaux ornemens : ce sont comme autant de centres rayonnans d'où le génie lumineux de ces grands écrivains, lance des traits de clarté jusque dans les profondeurs de la morale et de la politique ; aussi, ai-je toujours été surpris qu'on mît ces harangues séparées des histoires auxquelles elles appartiennent, entre les mains des jeunes étudiants, sous le titre de *Conciones* : ils ne sauroient les entendre ; ils n'y peuvent recueillir que quelques tournures de phrases et quelques mouvemens oratoires ; les meilleurs professeurs eux-mêmes ne sont pas trop bons pour les comprendre.

Il faut donc rayer Thucydide, Salluste et Tite-Live du nombre des historiens, ce qui seroit un peu extraordinaire, ou convenir qu'on peut mettre de ce nombre ceux des écrivains modernes, qui, ne se bornant point

à faire des traités ou des discours sur l'histoire, et privés de la ressource des harangues, ont groupé, comme Gibbon, leurs réflexions par masses, au milieu des faits, et sans nuire à l'exactitude historique, sans étouffer les détails nécessaires sous l'amas des considérations générales, sans immoler à l'envie de disserter, avec finesse, sur les événemens, le devoir de les raconter avec fidélité, ont su prendre un juste milieu entre la simplicité d'une narration dépouillée de toute dissertation, et cette surabondance de digressions philosophiques, dont l'amas indiscret seroit le tombeau de l'histoire.

Ne nous formons point des plans imaginaires; ne courons point après une perfection idéale. Sans doute la plus belle de toutes les histoires seroit celle qui, par la seule disposition des faits, en dévoileroit toutes les liaisons et toutes les causes, et qui nous les montreroit découlant tous d'une source première; mais où en existe le modèle? Dans quelle composition historique trouve-t-on cette unité parfaite, que M. de Fénélon veut transporter des ouvrages de l'imagination dans ceux de la vérité, et qui, suivant lui, doit être le produit d'un heureux arrangement des matériaux de l'histoire? Ne s'introduiroit-il pas nécessairement beaucoup d'arbitraire dans la recherche de cette unité, qui se rencontre même difficilement dans les faits les plus simples et les moins compliqués, et qui ne peut manquer de se perdre dans la foule des événemens, quand ils se présentent, s'accumulent et se précipitent les uns sur les autres? Comment la saisir, par exemple, dans la rédaction épineuse et pénible d'une histoire comme celle du *Bas-Empire*, quand tant de causes paroissent avoir concouru à la ruine de ce colosse, dont les débris sont

encore épars dans tout l'univers ? La remarque-t-on dans Hérodote, dont l'ouvrage est un composé de digressions ? dans Thucydide, qui a écrit la *Guerre du Péloponèse*, campagne par campagne ? dans Tite-Live, qui ne suit réellement d'autre ordre que celui des temps ? En littérature comme en quelques autres parties, M. de Fénelon avoit l'esprit un peu chimérique, quoiqu'il eût un sentiment exquis des vraies beautés littéraires, et qu'aucun homme n'ait eu plus de goût : j'exhorte donc ceux qui veulent ériger en lois ses idées sur l'histoire, à examiner ce qui est, ce qui a été, plutôt que ce qui peut être ; car il arrive trop souvent que *ce qui peut être* ne se réalise jamais et reste toujours dans la région des possibles, qui ressemble assez au pays des chimères. Défions-nous des théories métaphysiques, et des *utopies*.

Si je suis entré dans cette petite discussion, c'est moins pour justifier Gibbon que pour rétablir la vraie doctrine dans ses droits, et pour empêcher qu'un système, qui dernièrement a été établi avec beaucoup de force et de dialectique par un excellent raisonneur, ne prévale contre la vérité : aucun de ceux qui liront l'écrivain anglais ne sera tenté de lui contester le titre d'*historien*, qu'on ne dispute pas même à Bossuet, quoique ce grand homme n'ait fait qu'un discours très-éloquent sur l'histoire ; je me suis surtout affermi dans cette pensée, en parcourant ces trois derniers volumes de la *Décadence et de la Chute de l'Empire romain* : quels magnifiques tableaux historiques ne présentent-ils pas ! quelle multitude de faits et de détails offerts dans le point de vue qui met le plus à même d'en saisir l'ensemble et d'en apprécier les influences réciproques,

jusqu'au moment où la nouvelle capitale de l'empire tombe au pouvoir des Turcs , et , par sa chute , marque la dernière heure et le dernier soupir de cette puissance extraordinaire qui , pendant plus de vingt siècles , avoit effrayé , conquis et gouverné le monde ! On ne lit pas sans le plus vif intérêt , dans Gibbon , les différentes circonstances de la prise de Constantinople ; et , en général , toutes les grandes scènes , toutes les principales catastrophes des temps qu'il décrit ; sont peintes dans son ouvrage avec autant d'exactitude que d'effet et d'énergie ; je ne crois pas qu'aucune prévention me porte à le louer au delà de son mérite : j'ai su noter , dans mes divers articles , tout ce qu'il a de défectueux , de blâmable , de dangereux même ; je n'ai approuvé ni ses passions , ni ses préjugés , ni ses inconvenances , ni ses satires , ni ses déclamations ; mais j'ai cherché à ne point déclamer moi-même ; j'ai mis dans mes censures la même bonne foi que dans mes éloges : ma pensée se trouve toujours dans tout ce que j'écris.

J'ai beaucoup parlé des soins méritoires du savant éditeur ; je n'ai rien dit encore de l'exécution du livre : elle me paroît très-digne de louanges ; je nomme ici avec honneur l'imprimeur et le libraire , MM. Hardy et Maradan : je ne veux pas oublier M. Miger , littérateur instruit et exact , à qui cette édition doit une excellente *Table des Matières* , partie si essentielle de tout ouvrage d'instruction et de bibliothèque un peu étendu.

XLIV.

Le Génie de l'Homme, poëme , par M. de CHÉ-
MEDOLLÉ, nouvelle édition.

§. I^{er}.

27 juillet.

LA médiocrité ne se nuit pas seulement à elle-même; elle nuit encore à autrui : le vrai talent n'obtient jamais plus difficilement les succès qu'il mérite , que lorsque la foule des écrivains foibles et médiocres se presse autour de lui : semblables aux herbes parasites qui étouffent les moissons, les petits auteurs sont la nielle et l'ivraie du Parnasse. Le poëme dont j'annonce la seconde édition, est un ouvrage extrêmement distingué: pourquoi donc n'a-t-il pas fait plus de sensation dans le public? Pourquoi n'a-t-il pas assuré plus de réputation à son auteur? Les critiques ne lui auroient-ils pas rendu justice? se seroient-ils fait un jeu de le déprécier? Non, cette production a été traitée honorablement dans les journaux; mais telle est aujourd'hui la profusion des mauvais vers, des mauvais poëmes, qu'à moins d'être averti par un nom déjà connu, déjà illustre, par un de ces noms qui appellent et commandent le succès, ou du moins la vogue, le public fatigué, dégoûté, laisse dédaigneusement dans l'oubli les ouvrages les plus dignes de fixer son attention, et de captiver son estime.

Je m'estimerois heureux, si ma foible autorité pouvoit lui recommander efficacement un poëme qui, dans d'autres temps, se seroit assez recommandé par lui-

même, et si je réussissois à lui transmettre le jugement favorable des connoisseurs : rien n'est plus vrai que cette maxime, *habent sua fata libelli*; le sort des ouvrages dépend souvent de mille circonstances étrangères à leur mérite : il ne suffit pas d'avoir du talent, du génie, de savoir écrire; il faut encore venir à propos : si le *Génie de l'Homme* avoit paru il y a trente ans, il eût été très-remarqué, il eût répandu beaucoup d'éclat sur le nom de l'auteur, et il seroit aujourd'hui cité parmi les bons ouvrages en vers qui, sans tenir le premier rang dans notre littérature, occupent une place honorable dans nos bibliothèques : je me permets rarement des assertions hardies et des décisions tranchantes, parce qu'il entre toujours plus ou moins d'arbitraire et de vague dans la solution des questions littéraires; mais je crois pouvoir affirmer qu'il ne manque à M. de Chênédollé que d'être né quelques années plus tôt, pour avoir une renommée égale à celle des Louis Racine, des Saint-Lambert, et de quelques autres écrivains postérieurs que je ne nomme point, parce qu'il est toujours dangereux de comparer les réputations naissantes aux réputations adultes, et le mérite qui cherche à percer, au mérite en possession de toute sa gloire.

Je présume toutefois qu'il lui manque encore autre chose pour conquérir ce nombre imposant de suffrages dont se compose une réputation : c'est de les capter; malheur aujourd'hui à l'écrivain qui n'a que du talent, et qui ne connoît que l'art poétique ! il est un art plus essentiel qui tous les jours fait des progrès parmi nous, qui tous les jours enfante des miracles : c'est une magie qui transforme les nains en géans; très-utile à la médiocrité, à la nullité, mais dont le talent même ne doit

pas entièrement dédaigner le secours : il faut en connaître les secrets, en employer les ressources, sous peine de rester dans l'obscurité, même avec des qualités brillantes, et de se voir oublié même en composant des ouvrages dignes de mémoire; je ne dirai pas cependant aux poètes qui peuvent aspirer justement à la réputation :

Travaillez peu vos vers, et beaucoup vos succès !

mais je leur dirai : « Travaillez beaucoup vos vers, comme vous le faites, et un peu vos succès. » Il est vrai que, par une espèce de compensation, le talent est toujours bien moins habile que la nullité, dans le grand art de l'intrigue et des succès : *Non omnia possumus omnes.*

La question du plan d'un ouvrage est presque toujours la question du titre; et j'avoue qu'il est généralement assez peu important de savoir si toutes les divisions, si tous les détails d'une composition se rapportent avec une parfaite exactitude à l'énoncé du titre, dont il a plu à l'auteur de la décorer. Quand l'économie d'un poème repose sur des idées distinctes et nettes, quand les parties principales ont entre elles des rapports bien clairs, je ne crois pas que l'on doive demander rien de plus au poète : l'essentiel est que son ouvrage offre le degré d'intérêt dont il est susceptible, et que son style réunisse, au moins en grande partie, les qualités auxquelles on reconnoît l'homme né pour écrire en vers; je suis donc fâché des critiques plus ou moins ingénieuses qu'on a faites sur le plan du *Génie de l'Homme*, et plus fâché encore que l'auteur y paroisse si sensible dans l'*avertissement*, qu'il a mis en tête de cette nou-

velle édition : il les réfute un peu longuement, et la longueur de sa réfutation m'engage seule à dire qu'il ne les réfute pas toujours victorieusement. Il y a du vrai dans ces critiques; M. de Chênedollé ne peut s'empêcher de le reconnoître lui-même : « Seulement, dit-il, en parlant de quelques-uns de ses censeurs, ils prétendirent « que j'avois trop multiplié peut-être les tableaux pittoresques qui servent d'encadrement à l'exposition « des deux systèmes géologiques, et la chose est fort « possible. » Non-seulement la chose est possible, mais elle existe; et c'est à cela que peuvent se réduire toutes les censures du plan de l'ouvrage, c'est-à-dire, à la surabondance des tableaux et des ornemens qui enlèvent trop d'espace au fond même du sujet : n'ayant pas sous les yeux le texte de ces critiques, je ne saurois dire si l'on a passé dans quelques-unes la mesure de la vérité; mais la chaleur avec laquelle l'auteur les repousse, doit me le faire supposer, quoique partout il ait su joindre à cette chaleur les formes les plus aimables de la politesse; et cette supposition me force à énoncer ici ce qu'à cet égard je crois être exact et vrai.

Je dirai donc à M. de Chênedollé, en attachant à son plan toute l'importance qu'il veut bien lui-même y attacher : « Lorsque vous m'annoncez que vous allez chanter le *génie de l'homme*, je m'attends à vous entendre célébrer les découvertes importantes qu'il a faites dans les sciences et dans les arts; vous traitez votre sujet en quatre chants, dans lesquels vous déployez souvent toutes les richesses de la poésie. Dans le premier, vous parlez des merveilles de l'astronomie; le second roule sur la géologie; le troisième sur la métaphysique; le quatrième sur la politique : votre division me paroît très-

bonne, quoiqu'on vous ait reproché, avec quelque apparence de raison, d'en avoir absolument exclu les arts ; mais dans chacune de ces parties, avez-vous fait ce que vous deviez faire ? je ne le crois pas : prenons votre second chant pour exemple ; je lis d'abord près de quatre cents vers où je remarque de fort belles descriptions des paysages des Alpes, des fleuves qui prennent naissance dans ces montagnes, de leurs glaciers, etc. ; mais ces descriptions ne m'apprennent rien de la puissance du *génie de l'homme*, dans la recherche des élémens du globe qu'il habite. A la vérité, au milieu des sept ou huit cents vers dont se compose votre second chant, vous en consacrez à peu près cent cinquante à l'exposition des systèmes géologiques de Buffon et de Saussure ; mais vous donnez même à cette exposition, véritable sujet de cette partie du poëme, l'air et la forme d'un épisode ; puis, retombant immédiatement dans de nouvelles descriptions, vous nous peignez, avec autant de développement que d'éclat, le Vésuve et cette fameuse éruption où périt Plin l'ancien, et qui abîma Herculanium et Pompéïa. Il est clair que ce que vous appelez l'*encadrement* n'est pas ici en proportion avec la chose encadrée ; que vous donnez une bordure énorme à un très-petit tableau, et que vous étouffez le principal sous l'accessoire : cette observation peut s'appliquer à tous les chants de votre poëme, excepté celui de l'astronomie, où vous détaillez davantage les différens systèmes, fruits des méditations de l'homme, et de *son génie*. On doit dire cependant que si vous vous êtes éloigné de votre sujet, ou plutôt de votre titre, l'inspiration qui vous a emporté ne vous a pas trahi : elle vous égare dans des routes charmantes, dans des sentiers pleins de fleurs et

de richesses, d'où vous rapportez les trésors les plus éclatans et les plus précieux; et peut-être, en traitant votre sujet, en vous conformant plus exactement au titre de votre ouvrage, n'auriez-vous pas fait un si beau poème: cessez donc de rompre des lances en faveur de votre plan; rendez les armes à la critique; avouez des torts qui sont si brillans, et dites de votre muse, avec la sécurité du vrai talent :

Si non errasset, fecerat illa minùs.

Un grand et beau talent nous a depuis long-temps accoutumés à admirer des poèmes absolument défectueux sous le rapport du plan, mais brillans de style tout le monde, je le sais, n'a pas le droit de faillir comme l'auteur des *Jardins* et de *l'Imagination*; mais le plan le plus régulier, le mieux conçu, ne sauroit sauver de l'oubli un ouvrage foiblement écrit, tandis que le style peut faire vivre la composition même la plus irrégulière : celui de M. de Chênedollé est bien capable de couvrir les défauts qu'une critique inexorable pourroit vouloir reprocher au plan du *Génie de l'Homme*. Nous ne comptons pas aujourd'hui beaucoup de poètes qui écrivent aussi bien que l'auteur de cet ouvrage :

Il en est jusqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je n'ai pas besoin de dire que M. de Chênedollé est de la bonne école; il est un des chefs de cette école, et je ne crois pas que nous ayons, en ce moment, un seul poète qui ne s'honorât d'avoir écrit le *Génie de l'Homme* : je parle sans aucune exagération, et je n'excepte personne; j'appelle même, et je provoque, sur ce juge-

ment, l'attention et la décision de ce petit nombre d'écrivains, que l'opinion du public instruit place à la tête de notre littérature actuelle : leurs flatteurs pourront m'en faire un crime : mais c'est à leur propre conscience et à leur goût que je m'en rapporte. ouvrez le poëme de M. de Chênedollé, vous y trouverez partout des tableaux de la plus rare magnificence et du pinceau le plus pur comme le plus brillant, et vous y rencontrerez des pages que, dans les meilleurs temps, n'auroient pas désavouées, je pense, les meilleurs écrivains en vers.

Le Génie de l'Homme de M. de Chênedollé, et *la Navigation* de M. Esménard, sont les deux compositions épiques les plus distinguées qui aient paru depuis le commencement du 19^e siècle : j'écarte les poëmes de M. Delille que son grand âge, sa réputation depuis long-temps établie, la faveur prononcée dont il jouit, l'enthousiasme décidé du public pour ses moindres ouvrages, mettent hors de toute concurrence, autant que le mérite de ses ouvrages mêmes. On a fait à peu près les mêmes critiques sur les plans des deux poëmes de MM. Esménard et de Chênedollé; et ces deux écrivains ont trouvé dans leur style l'excuse des imperfections reprochées à leurs plans : l'élocution de M. Esménard est naturellement plus élevée que celle de M. de Chênedollé; mais elle est moins facile, moins souple, plus tendue, plus apprêtée, moins claire et plus vague : il y a dans le style de M. Esménard, je ne sais quoi d'abstrait, qui fatigue l'attention du lecteur, et qui répand des nuages sur la pensée du poëte; il y a de la monotonie : le style de M. de Chênedollé est exempt de ces deux défauts; la clarté la plus lumineuse et la plus satisfaisante en est même une des qualités distinctives; et si la

variété ne s'y trouve point portée au même degré, du moins elle n'y manque pas : le poëme de *la Navigation*, malgré ses beautés, est très-difficile à lire : le poëme du *Génie de l'Homme*, quoique chacun des chants soit peut-être un peu long, attache toujours, et ne fatigue jamais ; dans le premier, on sent plus d'effort et plus de prétention ; dans le second, plus d'inspiration et de naturel : l'élégance très-remarquable de M. Esménard est dépourvue de cette heureuse aisance, sans laquelle l'élégance n'est qu'une beauté, et n'est point une grâce ; celle de M. de Chênédollé, plus libre et plus légère, cherche moins l'admiration ; et plaît davantage au goût ; la Muse de M. Esménard, fière de ses pompeux atours et de son noble appareil, est plus imposante qu'aimable ; celle de M. de Chênédollé, plus simple, quoique plus riche dans sa parure, plus modeste en son air, étonne moins qu'elle ne charme, et obtient plus qu'elle ne prétend ; ces deux poëtes ont eu lieu l'un et l'autre de déplorer l'indifférence du public pour tout ce qui ne paroît point sous la protection d'un nom déjà célèbre :

*Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis.*

Mais enfin, M. Esménard vit briller pour lui le jour de la justice, bien qu'elle ait été un peu tardive : et M. de Chênédollé est encore dans l'attente de cette gloire, toujours si douce, quand elle est méritée, toujours trop lente à venir, puisque ses retards sont toujours des injustices.

§. II.

9 août.

IL a toujours été très-difficile, je crois, et il est aujourd'hui plus difficile que jamais de lire de suite un long poëme; et c'est peut-être ce qui a déterminé les poëtes de ces derniers temps à ne pas s'occuper beaucoup du plan et de l'ensemble de leurs ouvrages : ils les ont composés, comme ils présuntoient qu'ils seroient lus; ils ont soigné des morceaux, sans trop s'embarasser des transitions et de la liaison. Leurs poëmes ne sont que des recueils de tirades brillantes et de beaux vers : les critiques ont réclamé, à grand bruit, les droits de l'art; les poëtes, et même le public, se sont moqués d'eux. La première de toutes les lois est de plaire et de réussir; et il y a long-temps qu'une certaine sagesse, qu'une certaine régularité dans les productions littéraires, ont perdu cet avantage : les invoquer, est un des lieux communs de la critique; les négliger, est maintenant un des droits du talent : les leçons de nos anciens maîtres, le bon sens, la raison, la logique ne sont plus aujourd'hui qu'une pédanterie.

J'admettrai donc, si l'on veut, que *le Génie de l'Homme*, dans sa totalité, n'est pas d'une lecture plus facile que beaucoup d'autres poëmes, et j'accorderai sur ce point tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on accorde aussi que M. de Chênedollé n'est pas inférieur, sous le rapport du talent, à beaucoup d'autres poëtes plus lus, plus connus, plus admirés, plus célébrés que lui : on m'accuse de n'avoir point fait une énumération exacte et fidèle des causes de la froideur avec laquelle

son poème a été reçu; et je conviens que les énumérations complètes sont bien rares; mais j'avoue que je n'ai pas cru devoir mettre au nombre de ces causes le sujet même, et le titre du poème. On prétend que ce sujet a quelque chose de trop vague, et ce titre quelque chose de trop abstrait, et en même temps de trop pompeux : soit; mais dans ce cas le reproche que les critiques ont fait à M. de Chénedollé de n'avoir pas traité son sujet, auroit dû tourner à son avantage; quoi qu'il en soit, dans l'examen des poèmes il n'est plus question aujourd'hui, je le répète, du sujet et du titre: il s'agit de vers et de tirades, et *le Génie de l'Homme* ne craint, à cet égard, aucune comparaison dans la littérature actuelle.

J'avertis que, dans les citations suivantes, je choisis, non les meilleurs vers, mais des endroits frappans, et non pas encore à beaucoup près tout ce que le poème renferme de remarquable : les limites de ce journal ne me le permettent pas. J'ouvre le premier chant, et je remarque cette peinture de la naissance de l'*astronomie* :

Aux lieux où rayonnant de clartés éternelles,
 Les cieux sont toujours purs, et les nuits toujours belles,
 Où l'Euphrate, roulant ses flots au loin couverts
 De l'ombragé fleuri des palmiers toujours verts,
 Voit de feux plus puissans la nature animée
 Prodiquer le cinname, et la myrthe embaumée;
 Le pasteur de Babel en gardant ses troupeaux,
 Observa, le premier, les célestes flambeaux;
 Et la nuit, promenant ses tentes égarées,
 Osa du firmament diviser les contrées;
 Bientôt encouragé par ces premiers essais,
 Sa main, pour le soleil, ouvrit douze palais,
 Et dans les champs d'azur il lui marqua sa route :
 Cet astre, en voyageant sur la céleste voûte,

Rencontra le Bélier, la Vierge, le Verseau,
 Où l'année, en naissant, retrouve son berceau ;
 Et le Lion brûlant, et le froid Sagittaire ;
 Alors le ciel régla les travaux de la terre,
 Et l'homme, pour semer, ou couper ses moissons,
 Consulta dans les cieux le livre des saisons ;
 La terre et l'Empirée échangeoient leurs annales :
 Le berger chaldéen, de ses mains pastorales,
 Gravant sur un rocher les archives des cieux,
 Déjà les transmettoit aux peuples curieux.

Ce beau morceau en rappelle un de M. de Fontanes sur le même sujet ; M. de Chênedollé n'a pas craint de citer, en note, les vers de son heureux modèle, et il ne devoit pas le craindre : les siens soutiennent ce dangereux parallèle : les premiers sont plus parfaits, plus exempts de toute espèce de tache, mais non pas plus animés de la flamme poétique, plus riches de couleur et d'harmonie ; et, s'ils ont plus de grâce, ils n'ont pas plus de noblesse et d'éclat. Je me propose de citer quelque chose de chacun des quatre chants ; c'est dire assez que je suis loin de pouvoir citer tout ce que je trouve de distingué dans chacun d'eux : le poète, dans son second chant, s'élançe sur les sommets les plus élevés des Alpes, et les parcourt d'un vol hardi ; mais bientôt il sent le besoin de quitter ces solitudes aériennes :

L'homme seul, et perdu sur ces hauteurs immenses,
 Sans ombrage, sans bruit, sans herbes, sans semences,
 Redemande bientôt les êtres animés ;
 Ciel ! quel riant tableau pour mes regards charmés,
 Quand je revis enfin de la rouge bruyère
 Sortir, du sein des rocs, la tige prisonnière !
 Arbres, balancez-vous sur mon front rafraîchi ;
 Génisses, mugissez sur le coteau blanchi ;
 Vieux pasteur du chalet, viens, sous le toit champêtre,
 Me verser un lait pur dans la coupe de hêtre ;

Revenez sous mes yeux, ondoyantes moissons;
 Mêlez votre or mobile à l'argent des glaçons;
 Que la fraise vermeille, et de neige entourée,
 Livrant ses doux parfums à ma bouche altérée,
 Rougisse de ses fruits le manteau des hivers,
 Et croisse encor pour moi sous ces pins toujours verts!
 A mes pas, las d'errer sur ces sommets stériles,
 Beau Valais! ouvre enfiu tes fortunés asiles!
 Et toi, Rhône indompté, fleuve aux bords dévorans,
 Entre les doux abris de Vévai, de Clarens,
 Et du roc où Saint-Preux gémissoit solitaire,
 Conduis-moi jusqu'au lac illustré par Voltaire.

Ce second chant est terminé par un magnifique morceau sur le Vésuve, et sur la mort de Pline l'ancien; mais ce morceau est beaucoup trop long pour être détaché du poëme et transcrit. Ce n'est pas le seul qui me fasse sentir combien, dans les bornes étroites où nous sommes renfermés, il est difficile de rendre au vrai mérite une pleine et entière justice; le troisième chant, intitulé *l'Homme*, et dans lequel le poëte franchit les barrières de la nature physique, est, à mon avis, celui de tous qui présente le plus de beautés de détail. L'auteur y sort du genre descriptif, où la nature de son sujet l'a peut-être jusque-là trop renfermé, et s'ouvrant une carrière nouvelle, il intéresse la sensibilité, et parle au coeur sans cesser de parler à l'imagination :

.
 O toi qu'ont enchanté les premières douceurs,
 Qu'à leurs jeunes amans prodiguent les Neuf-Sœurs;
 Crains leurs retours cruels : sais-tu bien que l'envie
 Est là pour tourmenter et ta gloire et ta vie;
 Elle enleva Racine à l'espoir des Français,
 Et contraignit le Tasse à pleurer ses succès.
 Quel vague, quels dégoûts, quelle vie inquiète
 La nature réserve aux destins du poëte!

Il est donc vrai que l'homme, aux talens condamné,
 Sur la terre, en passant, sublime infortuné,
 Ne peut impunément achever une vie,
 Que le ciel surchargea du fardeau du génie !
 Souvent il meurt brûlé de ces célestes feux :
 Tel quelquefois l'oiseau du souverain des dieux,
 L'aigle tombe du haut des voûtes éternelles,
 Brûlé du foudre ardent qu'il portait sur ses ailes.

Le poète représente l'homme cherchant partout le bonheur, et ne le rencontrant nulle part; et il s'écrie :

J'avois cru le trouver dans cette douce ivresse
 Qu'offre des passions la fièvre enchanteresse;
 Mais au fond de mon cœur, que de fois le plaisir
 A laissé le dégoût en usant le désir!
 Que de fois le remords, sur la couche embaumée,
 M'a montré, tout à coup, sa tête envenimée;
 Et de son dard cruel mortellement frappé,
 Je disois au plaisir : « Pourquoi m'as-tu trompé ! »

Cette apostrophe si énergique et si vive est empruntée de l'*Ecclésiaste*; mais si l'auteur vouloit effacer une seule tache qui dépare un peu ces huit vers, on pourroit les compter parmi les plus beaux de notre langue. Cette ivresse qu'*offre* la fièvre ne me paroît pas une expression digne de la pureté ordinaire du style de M. de Chénedollé; et ces syllabes *qu'offre* blessent trop l'oreille; au reste, la peinture du remords *montrant, tout à coup, sa tête envenimée* est admirable, et le ton général de ce morceau est excellent.

L'éloge de la vie champêtre et de la félicité tranquille du cultivateur est un lieu commun souvent traité; mais il me semble que M. de Chénedollé a bien su le renouveler et le rajeunir ;

Le laboureur, comblé de champêtres largesses ;
 Voit la terre pour lui surpasser ses promesses :
 Comme un luxe effronté, fils altier de l'orgueil,
 Jamais du laboureur n'osa toucher le seuil ;
 Aux vœux de ce mortel la nature docile
 Fait aisément les frais d'un bonheur si facile.
 Dans un cercle uniforme il voit couler ses jours ;
 Pareil à ce ruisseau qui, borné dans son cours,
 Réfléchit seulement les fleurs de ses rivages,
 Et des cités jamais n'a baigné les images ;
 Le doux contentement réjouissant son cœur,
 Fait de sa vie entière un long jour de bonheur :
 Il vieillit dans la paix ; et, quand son Dieu l'ordonne,
 Tombe comme un fruit mûr dans un beau jour d'automne !

Je crois que ce dernier trait appartient, en propre à M. de Chénedollé, et il est comparable à ce vers fameux de La Fontaine :

Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Le quatrième chant a pour sujet et pour titre, *la Société* ; ce chant pourroit me fournir encore un grand nombre de citations, toutes plus brillantes les unes que les autres, et je n'aurois que la peine, ou plutôt l'embarras de choisir ; mais il faut se borner ; et quelque brillans que soient les vers que j'ai transcrits, je crains d'en avoir trop offert à des lecteurs plus avides encore d'une critique maligne, que sensibles aux charmes d'une belle poésie. Le poète, que l'imagination conduit jusque dans les profondeurs de la politique, trace ainsi le portrait de Montesquieu :

Mais qu'osé-je tenter ? C'est toi seul, Montesquieu,
 Génie étincelant, sublime demi-dieu !
 Oui, c'est toi qui peux seul, au poids de ta balance,
 De ces grands intérêts peser la différence !
 Eh ! qui mieux des Etats démêla les ressorts ?
 Qui, d'un teil plus perçant, a sondé ces grands corps ?

Voyez du monde entier comme il fait la revue!
 Lois, mœurs, peuples, climats, rien n'échappe à sa vue :
 Il est partout; il plane, il embrasse à la fois
 La hutte du sauvage et le palais des rois;
 Bientôt dans les détours d'un labyrinthe immense,
 Il engage un combat, qui, sans fin, recommence,
 Et rempli d'une utile et noble ambition,
 Terrasse tour à tour et l'hydre et le lion;
 Et sorti d'une lutte en victoires féconde,
 Cet Hercule, chargé des vrais titres du monde,
 Au rang des bienfaiteurs de notre humanité,
 Monte éclatant de gloire et d'immortalité.

M. de Chênedollé a souvent imité, dans ses vers, la prose de nos meilleurs écrivains, de Buffon, de J. J. Rousseau, de M. de Saint-Pierre, de M. de Châteaubriand : il leur emprunte des morceaux poétiques, auxquels il donne l'ornement de la mesure et de la rime; mais je crois qu'il cite trop dans ses notes un écrivain de beaucoup d'esprit, mais d'un goût très-suspect, M. de Rivarol, dont la réputation surpasse trop le mérite, qui eut plus d'éclat dans la conversation qu'il ne doit avoir d'autorité dans ses écrits, homme dont les mots sont devenus célèbres, et dont les ouvrages sont oubliés; ce léger tort de M. de Chênedollé est absolument étranger à son poème : l'admiration de l'auteur pour M. de Rivarol n'empêche pas *le Génie de l'Homme* d'être, comme je crois l'avoir prouvé, une des productions les plus remarquables, quoique une des moins remarquées, dont les muses françaises aient pu s'applaudir, dans ces derniers temps, une de celles qui doivent finir par réunir le plus de suffrages, après n'avoir obtenu d'abord que les suffrages trop peu nombreux et trop peu éclatans des connoisseurs; un ouvrage, enfin, qui assure à son auteur des droits incontestables à tous les honneurs littéraires.

XLV.

Questions de littérature légale; du plagiat, de la suppositian d'auteurs, des supercheries qui ont rapport aux livres, par M. Charles NODIER.

23 août.

CETTE brochure est d'un écrivain qui se montre à la fois homme d'esprit, érudit et bibliographe; mais l'analyse n'en est pas facile: l'auteur, plein d'idées et de vues, riche d'aperçus et de souvenirs, n'a pas distribué ses pensées dans un ordre assez lumineux; quoiqu'il ait soigneusement distingué par des chiffres les différens paragraphes de son ouvrage; son titre même a quelque chose d'obscur: on peut se demander, en effet, qu'est-ce que *la littérature légale*, et l'on a besoin d'un moment de réflexion pour comprendre qu'il faut entendre par ces mots si singulièrement rapprochés la littérature considérée dans les rapports qui peuvent la soumettre à la justice des lois et à l'inspection des tribunaux. Le mot *légal* est ici détourné de sa véritable acception; et l'auteur, en cherchant la précision, est tombé dans l'obscurité: *Brevis esse laboro, obscurus fio*. Il nous apprend quelque part qu'il est étranger, et son style auroit pu quelquefois le faire soupçonner; mais il nous apprend aussi qu'il écrit dans la solitude, loin de tous les secours littéraires, et sans livres; et l'on doit en admirer d'autant plus l'érudition abondante et variée qu'il a répandue dans cet opuscule. Je ne dissimulerai pas cependant que cette érudition se présente avec quelque

faute : une table *des auteurs et des livres cités* dans cette brochure , d'une centaine de pages , offre , en tête de cette même brochure , plus de trois cents noms d'auteurs et titres de livres , étalés peut-être avec trop de complaisance ; l'auteur n'avoit pas besoin , je crois , d'affecter ainsi les formes de l'érudition : son grand savoir se seroit fait assez sentir de lui-même ; et je suis fâché qu'il ait trop cru devoir imiter , dans la composition de ce petit ouvrage , le défaut de méthode , la diffusion , les digressions , les longueurs des écrivains qui ne sont qu'érudits : car tout cela , si je ne me trompe , ne lui est point naturel ; il pense d'une manière trop vigoureuse et trop originale , pour que son esprit ne s'élevé pas au-dessus des inconvéniens et des abus attachés d'ordinaire à la science.

Un coup d'œil jeté sur les titres des paragraphes de sa brochure suffit pour voir qu'il ne se traîne sur les traces de personne , et qu'il tire toutes ses pensées de son propre fonds ; il a même des vues qui sont d'une nouveauté extrêmement piquante ; et , comme il faut de nouveaux mots pour de nouvelles idées , son Dictionnaire littéraire n'est pas lui-même sans originalité : un de ses paragraphes est intitulé *des pastiches* , un autre *des styles spéciaux* ; termes qui , je crois , ne se rencontroient jusqu'ici dans aucun traité de littérature , et qui pourtant sont parfaitement appropriés aux choses qu'ils expriment ; mais , lors même que l'auteur se sert de la langue commune , il a toujours des pensées qui lui appartiennent en propre , soit qu'il traite des *écoles en littérature* , soit qu'il parle du *vol littéraire* , ou de la *similitude des idées* ; de la *réminiscence* , de l'*analogie de sujets* , etc. ; il rajeunit tout ; il donne à tout un ca-

ractère particulier ; il est partout ingénieux dans ses rapprochemens , neuf dans ses observations , instructif dans ses paradoxes , piquant dans son érudition : sa brochure est un des ouvrages littéraires les plus remarquables dont nous ayons eu à rendre compte depuis long-temps.

Il est visible que l'idée lui en a été inspirée par tout ce qui s'est passé dernièrement sur le théâtre de notre littérature : les accusations de contrefaçons et de plagiats dont les tribunaux ont réenti cet hiver ; la persécution si vive et si ridicule dirigée contre un auteur comique du premier mérite , M. Etienne ; les discussions plus ou moins animées relatives aux ouvrages d'un écrivain dont on s'occuperait beaucoup moins , s'il avoit moins de talent , ont provoqué naturellement les réflexions de quiconque n'est pas entièrement étranger aux lettres ; et je ne parle point ici de cette nuée de pamphlets éclos dans la fermentation des esprits et dans la chaleur de la dispute , productions passagères évanouies avec les circonstances qui les avoient fait naître , et auxquelles même des réclamations éloqu岸tes et de solides réfutations n'ont pu donner aucune importance. On ne doit point ranger dans leur classe les observations méditées d'un véritable littérateur qui , long-temps après le tumulte , et lorsque les nuages élevés par les passions se sont dissipés , vient répandre quelque lumière sur les questions agitées et non éclaircies. Ce n'est pas que l'auteur de cette brochure fasse une application directe de ses principes et de ses vues aux faits particuliers que son ouvrage rappelle : il ne se permet que des allusions , et se renferme constamment dans les généralités , comme s'il craignoit de réveiller des querelles scandaleuses et de retracer des

scènes si honteuses pour la littérature. Je ne les retracerai pas moi-même : le public ne s'en est que trop amusé, et elles n'ont duré que trop long-temps ; ce que l'auteur dit très-impartialement dans sa brochure pourroit d'ailleurs être suspect de partialité dans un journal : il vaut toujours mieux s'occuper des écrivains qui ne sont plus, que de ceux avec qui nous vivons.

On ne soupçonneroit pas quel est l'auteur le plus accusé de *plagiat* dans l'article de cette brochure où il est question de ce délit littéraire ; c'est Pascal : les termes de l'accusateur ne sont point équivoques : « Toutes réflexions faites, dit-il, je me crois obligé de reconnoître que le plagiat de Pascal est le plus évident peut-être et le plus manifestement intentionnel, dont les fastes de la littérature offrent l'exemple ; » et il ajoute : « La Mothe-le-Vayer, La Bruyère, Saint-Evremond, Fontenelle, Bayle et Voltaire ne sont pas très-déliés, et aucun d'eux, pourtant, n'approche de Pascal dans l'audace du larcin. » Et quel est donc l'écrivain que Pascal a volé ? C'est Montaigne : presque toutes ses *Pensées*, et non-seulement les pensées, mais le tour dans lequel il les présente, la forme dont il les revêt, le mouvement qu'il leur donne, sont dérobés à l'auteur des *Essais* avec des circonstances aggravantes dont il faut lire le détail dans la brochure ; les preuves paroissent sans réplique, et l'on ne pourra, je crois, s'empêcher de s'y rendre, quelque respect que l'on ait pour le grand nom de Pascal : de longs et nombreux passages de ses *Pensées*, mis en parallèle à la fin de ce petit ouvrage avec des morceaux des *Essais*, ne rendent le vol que trop manifeste ; et quand cette brochure ne renfermeroit que ce rapprochement qui jusqu'ici avoit échappé

à tout le monde, elle mériterait d'être regardée comme un ouvrage extrêmement curieux : si elle avoit paru avant que les auteurs de l'*Eloge de Montaigne* eussent achevé leurs compositions, je ne doute pas qu'ils n'eussent tiré un fort grand parti, et que le jeune et éloquent orateur à qui la palme a été décernée ne se fût présenté avec une assurance plus confiante encore devant le géant de Port-Royal, qu'il a combattu, comme un autre David, avec une audace si heureuse. Voilà, je crois, les plagiaires en assez bonne compagnie !

Je passe une foule de chapitres plus intéressans, plus piquans les uns que les autres, mais plus bibliographiques encore que littéraires, pour arriver à quelques-uns de ces points de vue où l'auteur se montre aussi profond littérateur que penseur original ; tel est, entre autres, le paragraphe où il traite *des écoles en littérature* : il n'admet aucune école réelle ; ceci a besoin d'explication, et voici comment il s'explique : « Le vrai « talent, dit-il, ne fonde point d'école : les maîtres du « style approchent plus ou moins les uns des autres, « mais ils ne se ressemblent pas ; le langage de Virgile « est autre que celui d'Homère, et celui de Milton dif- « fère de tous deux, quoique tous trois soient presque « également divins ; cette conformité de manières, qui « constitue les écoles, n'appartient qu'à la médiocrité. » L'auteur tire de ce principe un moyen d'apprécier les ouvrages qui jettent un grand éclat, et obtiennent une grande vogue : « Voulez-vous donc juger, ajoute-t-il, « d'un écrit éblouissant, et savoir, avec bien de la pré- « cision, s'il a entraîné votre opinion par des qualités « propres, et en quelque sorte intrinsèques, ou s'il ne « doit son premier succès qu'à la déception causée par

« un appareil adroit ?..... Soumettez-le à l'épreuve du « *pastiche*. » Il faut savoir maintenant ce que l'auteur entend par ce mot si nouveau et si extraordinaire en littérature : tout le monde sait que les styles des différens écrivains prêtent plus ou moins à l'imitation ; et lorsqu'on peut obtenir cette imitation jusqu'à un certain degré, jusqu'au point que la ressemblance soit frappante et l'illusion complète, la copie, dans le langage de l'auteur, s'appelle un *pastiche*, terme emprunté à la langue des peintres, qui l'emploient pour désigner une imitation du même genre faite dans leur art : ainsi, les deux fameuses lettres composées par Boileau, l'une dans le style de Voiture, et l'autre dans celui de Balzac, sont des *pastiches* ; l'auteur prétend donc qu'avant de prononcer sur un ouvrage de marque, il faut examiner si cet ouvrage n'est pas un *pastiche* : « Les juges à la « mode, dit-il, auront beau s'extasier devant ces pages « surprenantes, et s'écrier à l'envi : Voilà du Fénelon ! « voilà du Bossuet ! ceci rappelle Homère, et cela Isaïe ! « Oui, sans doute, leur répondrai-je, comme les têtes « plates de Jordane rappeloient le Guide ; l'auteur de « tout ce sublime pourroit être un homme fort médio- « cre, mais assez heureux en *pastiche*. J'ai connu en « Allemagne un peintre qu'on ne croyoit pas capable de « rien peindre de mieux qu'une enseigne, et qui réussit « merveilleusement tout à coup dans l'imitation des « beaux intérieurs d'église de Peter Neef. »

Revenons sur ces idées : les talens originaux sont sans doute les premiers de tous, et les grands ouvrages qui brillent à la tête des différentes littératures portent tous le caractère de l'originalité ; mais l'imitation ne sauroit-elle se concilier avec cette qualité précieuse ? et lorsqu'un

homme de talent, M. de Châteaubriand, par exemple, que l'auteur semble désigner, venu après les grands modèles, leur dérober les belles formes qui leur appartiennent, pour en orner les conceptions de son génie, doit-il être traité d'imitateur servile et de plat copiste, lui qui probablement auroit créé ce qu'il emprunte, s'il fût venu plus tôt? L'originalité, d'ailleurs, ne peut-elle se montrer que dans le tour de l'expression et dans les formes du style? Le fond d'un ouvrage, la disposition des idées, le plan et l'ensemble, l'invention et la combinaison des détails, seront-ils comptés pour rien? Un auteur nourri de Fénelon, de Bossuet, d'Homère, d'Isaïe, pourra donc, en retraçant les traits de ces différens modèles, être néanmoins original; observons, de plus, que la faculté de reproduire avec succès les traits des grands écrivains, n'est pas sans quelque rapport avec le génie qui les inspira : il y a une imitation qui peut passer pour création; n'appelons pas du nom flétrissant de *pastiches* des ouvrages marqués du sceau du talent, dans lesquels nous voyons briller les couleurs et la manière des originaux dont l'auteur s'est pénétré. Si ce genre d'imitation est un inconvénient, c'est un inconvénient nécessairement attaché à certaines époques de la littérature : quand toutes les combinaisons d'une langue ont été épuisées, est-il possible d'en trouver de nouvelles? et le talent, sous peine de recommencer tout l'ouvrage du temps et de courir tous les risques de l'innéxérience, n'est-il pas réduit à l'imitation? Je ne proscrirois qu'une imitation crue et grossière, et j'appellerois *caricatures* ce que l'auteur de la brochure appelle *pastiches*, d'autant plus que les imitateurs qui manquent d'art et de goût, et qui n'ont point de talent

en propre, ne font guère que rendre plus sensibles les défauts, les inconvenances et les ridicules de leurs modèles : ce sont, en quelque sorte, des *parodistes*. Il y a donc du vague et de l'obscurité dans cette partie des assertions et des raisonnemens de l'auteur ; ce qui n'empêche pas que sa théorie des *pastiches* ne soit très-piquante et ne puisse même être fort utile : le nouveau est si rare aujourd'hui, surtout en matière de littérature et de critique, qu'il faut l'accueillir, pour peu qu'il s'accorde avec le bon sens et la raison ; et ici tout est ingénieux, et presque tout est juste.

Le genre descriptif, dont les abus ont été si souvent signalés, est celui de tous qui se prête le plus au *pastiche* : l'auteur cite deux copies de cette espèce, faites, dit-il, par un homme habile, l'une d'après La Bruyère, et l'autre d'après un auteur vivant. Voici cette dernière : « Au treillis serré qui garnit la fenêtre rustique, « la capucine du Pérou accroche de toutes parts ses tim-
« bales d'un vert mat et ses cornets mordorés, tandis
« qu'un vieux lierre, décoration naturelle de la maison
« du pauvre, garnit tout le mur extérieur de ses fraî-
« ches tentures, où pendent de petits bouquets de baies
• « noires comme le jais. » Il est clair qu'on s'est proposé, dans ce petit morceau, d'imiter la manière de M. de Saint-Pierre, et qu'elle y est assez bien saisie ; mais il y aura toujours dans le style d'un écrivain original une grâce, un sentiment, une fraîcheur, un je ne sais quoi, que n'attraperont jamais les faiseurs de *pastiches*, et les imitateurs, qui ne sont qu'imitateurs. Je connois un auteur qui, dans ses ouvrages, a beaucoup imité M. Bernardin de Saint-Pierre, mais qui l'a imité en homme digne d'être son rival, et avec des qualités toutes diffé-

rentes de celles de son modèle : ce n'est point là un faiseur de *pastiches* ; c'est un grand talent, qui s'est mis en harmonie et à l'unisson avec un autre grand talent : on voit que je veux parler du chantre d'Atala.

Cé petit ouvrage, qui renferme des vues littéraires si neuves et si ingénieuses, offre, de plus, quelques-unes de ces *curiosités* dont les seuls *bibliographes* sont avides, et dont je me contente de les avertir. L'ingénieux auteur travaille, dit-on, à un *Commentaire de La Fontaine*, et à des *Observations critiques, étymologiques et grammaticales* sur le dictionnaire de la langue française. La brochure dont je viens de donner une idée ne peut que prévenir les amis des lettres en faveur des productions que prépare la plume spirituelle, originale et savante dont elle est sortie.

XLVI.

Etudes sur La Fontaine, ou Notes et excursions littéraires sur ses Fables, précédées de son éloge inédit, par feu M. GAILLARD, de l'Académie française.

28 août.

VOLTAIRE dans *le Temple du goût*, dit en parlant du Dieu qu'il étoit allé visiter :

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
Ce dieu que toujours on ignore
Quand on cherche à le définir;
Que La Fontaine fait sentir,
Et que Vadius cherche encore.

La Fontaine est, en effet, un des auteurs dont les ouvrages offrent le plus de ces heureux caprices de l'imagination, de ces traits originaux et inattendus, qui ne peuvent être jugés que comme ils ont été créés, c'est-à-dire, par ce sentiment vif et prompt, fin et délicat, qui échappe à toute définition, comme à toute analyse : il les produit d'instinct, et c'est l'instinct qui en jouit et qui les apprécie ; voilà ce qui le caractérise. Il ne se soustrait pas toutefois entièrement aux réflexions de la critique : elle remarque qu'il est généralement harmonieux, figuré, naturel, varié, quelquefois un peu négligé ; et c'est ce qui le rapproche de tous les écrivains sur lesquels elle étend sa juridiction, soit pour constater leur prééminence, soit pour noter leurs défauts. Avouons cependant que s'il en est un dont elle ne doive pas tourmenter les écrits par ses remarques, ses scolies, ses commentaires, et tout l'attirail qui la suit, c'est notre fabuliste. Nous découvrira-t-elle les naïves beautés de La Fontaine ? on ne sauroit les connoître, quand on ne sait pas les sentir. Nous recommandera-t-elle ses exemples ? on ne l'admire point assez quand on cherche à l'imiter. Voudra-t-elle nous révéler les secrets et les mystères de son génie ? essaiera-t-elle de nous tracer sa poétique ? ce seroit vouloir analyser l'inspiration même. Critiques et commentateurs, parlez-nous de Racine, de Boileau, de tous les auteurs qui ont joint beaucoup d'art à beaucoup de génie, beaucoup de réflexion et d'étude aux élans d'une nature privilégiée ; et laissez là, croyez-moi La Fontaine !

Voici pourtant un nouveau commentaire, qui vient après beaucoup d'autres, si l'on peut appeler nouveau un recueil d'observations, en grande partie composé

des notes de M. de Champfort, que l'éditeur a voulu revoir et compléter, et des recherches faites et publiées par un de nos littérateurs les plus savans et les plus spirituels, M. l'abbé Guillon-Pastel : l'éditeur nous *avertit* toutefois que, malgré ce double secours, il s'est encore donné beaucoup de peine : il a fallu souvent rectifier les idées de M. de Champfort et suppléer les omissions de M. l'abbé Guillon ; il a fallu aller chercher dans le *Cours de le Battoux*, les analyses de quelques fables ; dans plusieurs journaux, des remarques sur La Fontaine ; et, ce qui met le comble au mérite de l'éditeur, placer en tête du volume l'éloge du fabuliste par M. Gaillard : on voit bien qu'il pouvoit, en conséquence, se dispenser comme il l'a fait, de réimprimer les fables de La Fontaine à côté de ses savantes recherches : les richesses du commentaire sont bien capables de nous consoler de l'absence du texte ; le zèle prodigieux du commentateur fait oublier l'éminent génie de l'auteur : il faut convenir qu'il y a des livres terriblement difficiles à composer ! L'éditeur n'a pas cru devoir mettre le portrait de La Fontaine en tête de son ouvrage ; mais, sans doute, pour nous dédommager, il nous apprend que le plus beau et le plus remarquable se trouve au tome premier des *Grands Hommes* de Perrault ; peut-être eût-il mieux fait encore d'y mettre le sien ; au reste, on y voit une gravure qui représente *la maison de La Fontaine à Château-Thierry* : c'est, je crois, la première fois que la maison d'un auteur sert de frontispice au commentaire de ses œuvres, et l'on ne pourra nier du moins qu'il n'y ait du neuf dans ce recueil.

M. Gaillard, homme instruit, esprit sage, bon académicien, fut un écrivain médiocre, un historien foible, et un plus foible orateur : son éloge de La Fon-

taine, qui concourut, à l'académie de Marseille, pour le prix que remporta M. de Champfort, et que disputa M. de Laharpe, est bien au-dessous des discours de ces deux littérateurs : dès la première page, M. Gaillard fait un faux pas et tombe dans le ridicule : il débute par féliciter l'académie de Marseille du noble empressement qui, dit-il, lui fait chercher, *des bords de la Méditerranée*, pour objet de son hommage, un poëte né sur *les rives de la Marne*. Ne croiroit-on pas, à entendre M. Gaillard, qu'il y a aussi loin des bords de la Méditerranée aux rives de la Marne, que des mers de la Chine à l'embouchure de la Seine ; et ne s'imagineroit-on pas que l'académie de Marseille étoit une académie de quelque pays étranger, qui vouloit honorer le mérite d'un auteur français ? Les exclamations qui viennent ensuite, ne semblent placées là que pour rendre le ridicule plus frappant encore. « Loin d'ici, s'écrie l'orateur, les vues « étroites et exclusives ! la république des lettres est « partout ; l'homme de génie appartient à l'univers. » M. Gaillard s'échauffe bien mal à propos : il s'agit bien ici *de l'univers* ; comme la distance de la Provence à la Champagne s'agrandissoit dans l'imagination froidement exaltée de cet orateur académique ! Mais voici peut-être quelque chose de plus fort : on sait que M. Necker avoit doublé le prix de la médaille, et il étoit naturel que les concurrens lui en témoignassent leur reconnoissance dans leurs discours, par quelque éloge délicat, par quelque allusion fine : c'est ce que firent MM. de Laharpe et de Champfort ; mais le bon M. Gaillard ne se contente pas de cela ; dans son enthousiasme, il forme un vœu ; et quel vœu ! on ne le devineroit guère : il souhaite à M. Necker le génie de La Fontaine : « Puisse, s'écrie-t-il, dans la

« simplicité de son cœur, le génie de La Fontaine lui
« être transmis ! c'est la seule récompense digne d'un
« homme si sensible à la gloire des talents ! » Les vœux
ne coûtent rien ; mais la métamorphose désirée et in-
voquée par M. Gaillard n'eût pas été des plus faciles : il
y avoit peu de rapport entre le génie de M. Necker ,
et celui de La Fontaine, et plus de distance de l'un à
l'autre, que de la Champagne à la Provence. Le discours
de M. Gaillard est d'une extrême médiocrité ; l'éditeur
zélé nous le donne comme un morceau peu connu ; et
sans doute il seroit connu s'il avoit mérité de l'être :
il ne renferme rien de remarquable que ce que je viens
de citer, si l'on excepte le trait suivant, qui pourroit
figurer dans une composition plus forte et moins mal-
heureuse : l'orateur, après avoir fait valoir quelques
exemples de cet aimable enjouement, un des plus pré-
cieux caractères des fables de La Fontaine, reprend
ainsi : « Le dirai-je ? ce sont ces beautés qui ont perdu
« les imprudens imitateurs de La Fontaine ; ils ont cru
« pouvoir causer et badiner avec leurs lecteurs, parce
« que ce badinage avoit réussi à La Fontaine ; ils ont
« cru que la gaîté étoit un devoir, et elle est un bon-
« heur. » M. de Champfort se seroit applaudi de cette
dernière pensée.

Les notes de ce littérateur ingénieux ne valent pas son
discours qui est si célèbre : elles ont quelquefois des
nuances de cette sombre misanthropie qui noircit les der-
niers temps de sa vie, et les dernières productions de sa
plume ; elles sont souvent plus politiques que littéraires,
et plus chagrines qu'instructives ; on éprouve parfois quel-
que dégoût à voir les principes démagogiques de M. de
Champfort aux prises avec la bonhomie de La Fontaine ; il

arrive aussi que le philosophe joue un rôle très-plaisant à côté du poète; La Fontaine, dans la fable de *la souris métamorphosée en fille*, s'écrie :

Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

Et le morose M. de Champfort le tance vertement, et lui reproche sa superstition avec une gravité toute philosophique : « Ce premier vers est très-répréhensible, dit-il, « en ce que La Fontaine a l'air de supposer qu'il y ait « une magie, et qu'on puisse parler au diable! » Quel ton et quelle idée! Le bon homme, qui avoit dit :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les dieux, sa maîtresse et son roi,

commence ainsi sa fable sur *l'Education de M. le duc du Maine* :

Jupiter eut un fils qui, se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'âme toute divine,

Ce début donne de l'humeur à M. de Champfort, et sa bile s'échappe dans cette ironie amère : « Vraiment! « c'est l'effet à côté de la cause, reprend-il; rien n'est « plus simple; cela doit bien faciliter l'éducation des « princes : je suis même étonné que cette réflexion ne « l'ait pas fait supprimer entièrement. » Voilà, il faut l'avouer, une morale acrimonieuse et un caustique persiflage bien placés! Le pauvre La Fontaine, s'il avoit pu entendre M. de Champfort, auroit ouvert de grands yeux, et n'auroit rien compris du tout à tous ces profonds et

sublimes discours ; mais je doute que M. de Champfort eût eu les rieurs pour lui. Il n'a pas toujours l'occasion de gronder si philosophiquement La Fontaine, et d'épancher ainsi le venin qui le tourmente : plusieurs de ses observations présentent à peu près le même caractère de sagacité, de finesse, et d'analyse profonde qui recommandent l'éloge couronné à *Marseille* ; mais la lecture de quelques beaux vers du fabuliste répandent encore plus de plaisir dans l'ame que toutes les réflexions, les dissertations, les révélations de M. de Champfort ne peuvent répandre de lumière dans l'esprit. Les analyses littéraires sont cependant encore plus à leur place ici que les recherches savantes.

Quelque respect que j'aie pour l'érudition, je ne puis m'empêcher de la trouver un peu ridicule, et cruellement ennuyeuse lorsqu'elle se pique de rechercher curieusement les sources où La Fontaine a puisé ses sujets, et lorsqu'elle environne ce nom chéri des grâces et de la gloire, d'une foule de noms plus obscurs, plus barbares et plus baroques les uns que les autres. Le nouveau commentateur reproche à M. l'abbé Guillon-Pastel de n'avoir fait mention dans son livre intitulé : *La Fontaine et tous les Fabulistes*, ni de Philibert Hégémon, ni de Habert Corrozet, ni de Targa, ni de Verdizotti, ni de plusieurs autres génies aussi célèbres : M. l'abbé Guillon doit peut-être se reprocher de n'avoir dressé qu'une liste incomplète ; mais j'avoue que je sais bien peu de gré au nouveau commentateur de sa sévère exactitude ; et je lui pardonnerois volontiers de ne pas citer à côté du recueil des Fables de La Fontaine, les recueils de Nevelet et de Camérarius : les vraies sources dans lesquelles notre fabuliste a puisé, sont Pilpay, Esope, Phèdre, Plutarque,

Rabelais, et son propre génie; où va-t-on chercher Camérarius?

Il est à présumer que La Fontaine connoissoit peu ces noms en *us*; ce n'est pas qu'aux plus heureuses inspirations il ne mêlât quelque travail et quelque étude: il corrigeoit même quelquefois ses vers avec une sorte d'effort. Par exemple, c'est ainsi qu'il avoit d'abord commencé la fable des *Deux Chèvres*:

Les chèvres ont une propriété:
C'est qu'ayant fort long-temps brouté,
Elles prennent l'essor, et s'en vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Inaccessibles aux humains:
Est-il quelque lieu sans chemins,
Quelque rocher ou mont pendant en précipices?
Mesdames s'en vont là promener leurs caprices.

Le fabuliste mécontent de ce début et de ces vers, les remania, les retourna, les refit; et la leçon qui est restée me paroît très-supérieure au premier essai:

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune: elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu, sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont, pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.

Ce commentaire présente quelques autres *variantes* extraites comme celle que je viens de citer, des Œuvres posthumes de La Fontaine; et c'est peut être ce qu'il renferme de plus curieux et de plus profitable: le commentateur n'a eu, du reste, que la peine de les prendre

dans l'édition de Mlle Ulric. Quand cessera-t-on de faire des compilations avec des compilations, de composer des livres avec des livres, et de nous donner pour nouveau ce qui est ancien et usé?

XLVII.

Discours latin prononcé par M. VILLEMMAIN, à la distribution générale des prix des quatre lycées de Paris.

17 septembre.

C'EST un spectacle très-intéressant, très-digne des regards de tous les amis des lettres, de voir un jeune homme, dans un âge qui touche presque à l'enfance, répandre de l'éclat sur un corps respectable dont il est membre, et, par ses talens personnels et sa réputation naissante, ajouter en quelque sorte à la considération d'une compagnie littéraire, vouée aux fonctions les plus graves et aux travaux les plus importants : l'académie de Paris, au jour de sa plus brillante solennité, montra sans doute avec quelque orgueil, au public, ce jeune orateur que les muses françaises venoient de couronner dans le temple des lettres, et que l'éloquence latine s'applaudissoit d'avoir pour organe dans le sanctuaire de l'instruction publique; ce jour fut encore pour M. Villemain un jour de gloire; ce fut, en quelque manière, le complément du triomphe : l'auteur de l'*Eloge de Montaigne* a prouvé qu'il sait manier aussi habilement la langue des anciens Romains que la nôtre, et que, dans

quelque idiome qu'il s'exprime, un homme d'esprit et de talent paroît toujours égal à lui-même.

La coutume des discours latins, remise en honneur depuis quelques années, semble être à la fois un hommage rendu au souvenir de l'ancienne université, et un progrès de plus dans la nouvelle carrière ouverte aux bonnes études. Il s'agit bien moins, dans ces discours, des sujets que l'on y traite que de la manière dont on les y développe : les vrais juges de ces sortes de compositions y cherchent surtout la latinité, la connoissance que l'orateur y déploie, du mécanisme, des finesses, des délicatesses, de toutes les ressources de cette langue, base de l'instruction scolastique. On peut dire qu'il n'y a pas aujourd'hui de lieu commun dans l'éloquence latine : elle a le privilège de se passer de la nouveauté des idées, du brillant ou de l'originalité des conceptions ; et ce privilège étoit une des raisons de la faire revivre dans ces solennités des écoles, où les discours d'apparat ne peuvent guère rouler que sur des matières banales, dont l'insipide trivialité ne se faisoit que trop sentir en français.

Le sujet choisi par M. Villemain seroit un lieu commun dans notre langue : l'orateur se propose de prouver que, quelles que soient les richesses des littératures modernes, on ne doit cependant pas négliger l'étude des lettres anciennes ; et comme l'a dit M. le grand-maître avec l'élégance ordinaire de son style, que les littératures, même les plus riches, ont besoin de se renouveler dans ces sources inépuisables du vrai et du beau : les ornemens eux-mêmes dont M. Villemain a enrichi le fond de cette thèse si évidente, ne sembleroient peut-être pas assez neufs en français ; et quelque brillans que soient les portraits de Corneille, de Racine, de Féné-

lon, de Bossuet qu'il a répandus dans son discours, il étoit nécessaire que ces peintures retrouvassent dans la langue latine cet éclat et cette fraîcheur de coloris qu'elles ont perdus dans la nôtre, depuis long-temps. Remarquons toutefois que la clarté de cette vérité si vulgaire n'étoit point devenue sensible pour un de nos penseurs les plus célèbres : dans son projet d'instruction publique, M. de Condorcet, l'héritier immédiat des doctrines philosophiques, proscrivoit l'étude des langues grecque et latine; il prétendoit que les traductions qui sont entre nos mains devoient suffisamment nous instruire de ce que les anciens ont écrit et pensé. Chose singulière ! une opinion si peu raisonnable étoit cependant commune encore à quelques autres esprits non moins réfléchis ; et c'est peut-être ce qui engagea une académie de province à proposer, il y a vingt-cinq ou trente ans, la question que vient de traiter M. Villemain : ce fut M. Cosson, professeur de seconde au collège Mazarin, qui remporta le prix : je n'ai pas son ouvrage sous les yeux, et je ne saurois dire jusqu'à quel point le discours français de l'ancien orateur a pu servir au discours latin du nouveau défenseur de la bonne doctrine.

Les exordes où l'on étale oratoirement le faste de la modestie, où, suivant les préceptes de la rhétorique, désavoués en secret par la vanité, on proteste de sa faiblesse, de son indignité, de son incapacité, sont communs, même entre les choses communes ; mais la défiance de soi-même convient si bien à la jeunesse et à l'inexpérience, que je n'ai pas le courage de blâmer dans M. Villemain, ce dont je rirois peut-être dans un autre orateur ; ces vieilles tournures d'humilité ne forment d'ailleurs qu'une partie de son exorde : bientôt le

jeune orateur sort de la route battue du lieu commun, et, profitant avec une grâce infinie de la circonstance de son âge, il invoque l'appui de toute cette jeunesse qui l'écoute, et dont les intérêts doivent se confondre avec les siens. Je citerois ce morceau, un des plus ingénieux et des plus éloquens de ce discours, si la nature de ce journal ne m'interdisoit de longues citations latines.

L'orateur s'excuse, dans l'exposition, d'avoir entrepris de prouver ce qui n'a pas besoin de preuves : c'est la nécessité d'être court, qui l'a déterminé à traiter une question dont l'évidence repousse les longs développemens : *Lex ipsa brevitatis*, dit-il, *vera ambitiosis præferre suasit*; on peut demander à M. Villemain pourquoi il se sert ici des termes *vera* et *ambitiosis* : il y a des vérités compliquées; et le développement de ces vérités n'est pas toujours une prétention; ne falloit-il pas dire plutôt : *Lex ipsa brevitatis plana difficilibus præferre suasit?*

Quoique le discours ne soit pas précisément divisé en deux points bien distincts, il est cependant composé de deux parties : dans l'une, l'orateur montre qu'au milieu même des trésors de notre littérature, nous ne devons pas abandonner la mine inépuisable de la littérature ancienne; dans l'autre, que l'étude des modèles de l'antiquité est toujours plus profitable que celle même de nos meilleurs écrivains. Il pose en principe, dans la première, qu'à la différence des sciences naturelles, les arts du goût et de l'imagination ne suivent pas le progrès des siècles : *Non id peculiare et proprium*, dit-il, *habent pœsis et eloquentia, ut novissimi scriptores sint optimi* : c'est une vérité de fait; mais peut-être ne

falloit-il pas, dans cette phrase, employer les mots *peculiare et proprium* : car, en supposant que les arts du goût eussent la même marche que les sciences physiques, ce ne seroit pas une condition, qui leur fût *propre et particulière*, puisque leur destinée seroit alors la même que celle des sciences ; c'est dans cette partie qu'éclatent ces beaux portraits dont j'ai parlé : l'orateur recommande l'étude de l'antiquité, par les exemples de Corneille, de Racine, de Fénelon et de Bossuet : il seroit possible qu'on ne trouvât pas assez concluant l'exemple de celui *qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile*, et qu'on regretât de ne pas trouver, parmi ces heureux disciples des anciens, Boileau et La Bruyère, l'un, héritier d'Horace, et l'autre, imitateur de Théophraste ; mais quel style, quelle élégance, quelle finesse, et, en même temps, quelle magnificence d'expression ! quelle latinité ! et à quel âge ! On me pardonnera de citer la fin du portrait de Bossuet : *Ille quidem magno fertur impetu præceps et immensus, sed multa è Græcis Latinisque desumpta, veluti rapidissimo ingenii vortice, secum trahit involvens ; alienisque augetur opibus, ipse ditissimus*. Quelle image, quelle énergie, quelle harmonie heureusement pittoresque !

L'orateur n'atteint véritablement son sujet que dans la seconde partie, qui seule, pour me servir ici d'un terme de l'école, renferme une *confirmation* réelle : la première peut être considérée plutôt comme une digression brillante que comme un des élémens nécessaires de ce discours : il y a donc, dans l'ensemble général de la composition, plus d'éloquence que de méthode, et plus d'éclat que de logique : l'orateur, en commen-

çant cette seconde partie, s'exprime ainsi : « *J'ajou-*
« terai que le génie se fortifie dans la lecture des an-
 « ciens. » Quoi ! vous ne présentez cela que comme
 une *addition*, comme un accessoire ; mais c'est toute
 votre thèse ; cette formule , cette tournure , bonne à la
 fin d'une longue suite d'argumens , est absolument dé-
 placée dans un début ; et c'est bien ici un début : car
 l'orateur , qui vient d'employer quatre pages à déve-
 lopper les exemples des grands écrivains , en emploie ,
 après cet *addam* , quatre autres à exposer ses preuves :
 ces remarques sont sévères , je l'avoue ; mais je suis
 sûr que M. Villemain ne m'en saura pas mauvais gré :
 ce qui lui reste à acquérir est si peu de chose , en com-
 paraison de ce qu'il possède déjà ! Il faut encourager son
 beau talent par de justes louanges ; mais il ne faut pas
 risquer de le corrompre par la flatterie.

La difficulté d'un ancien idiome , qui ne sauroit ja-
 mais nous devenir aussi familier que le nôtre , gravé
 plus profondément dans notre esprit les pensées des au-
 teurs grecs et latins ; l'étude de ces auteurs devient un
 flambeau qui nous guide et qui nous éclaire dans la lec-
 ture des écrivains modernes , par les comparaisons ins-
 tructives qu'elle nous met à même de faire. Les ouvra-
 ges de l'antiquité sont un champ où nous pouvons mois-
 sonner sans honte et même avec honneur , tandis que
 nous ne pouvons rien dérober à notre littérature sans
 être ignominieusement accusés de plagiat ; nos grands
 génies nous écrasent ; pour ainsi dire , de leur renom-
 mée et de leur gloire , tandis que les génies de Rome et
 d'Athènes semblent nous tendre la main pour nous sou-
 tenir et nous aider à marcher d'un pas ferme et sûr
 dans la carrière. Telles sont les bases solides de la se-

condé partie du discours de M. Villemain : on remarquera dans cette partie moins de pompe et de magnificence que dans la première , et la règle de la progression et de l'effet oratoire ne paroîtra peut-être pas assez bien observée ; mais si l'imagination est moins frappée , la raison est plus satisfaite , et l'esprit jouit d'une foule de traits particuliers , ingénieux et piquans , répandus dans le développement des pensées principales. D'ailleurs , l'orateur reprend bientôt le ton élevé , dans une péroraison pleine de mouvement et de noblesse. La latinité est partout exquise , et suppose les études les plus approfondies et le goût le plus exercé : il n'appartenoit à personne plus qu'à M. Villemain de recommander le culte de l'antiquité : il prêche d'exemple , et ses succès sont un argument qui vient se joindre à tous les argumens de son discours : *Maacte animo , Generose puer !*

« Les Hersan , les Porée , les Jouvency , les Rollin , a
 « dit M. le grand-maître , trouveroient (dans la nou-
 « velle université) des disciples et des successeurs di-
 « gnes d'eux. » On peut ajouter qu'aucun d'eux ne désavoueroit le discours de M. Villemain , ni celui qu'a prononcé , l'année dernière , à la même époque , un des professeurs les plus jeunes et les plus distingués de l'université , un des hommes qui font le plus d'honneur , et qui promettent le plus de gloire à cette école naissante , M. Burnouf. Quel avenir cela nous montre ! quel augure pour les études ! On se rappelle que les noms de deux autres jeunes professeurs , MM. Naudet et Leclerc , ont été honorablement proclamés , dans le dernier concours de l'Académie française.

XLVIII.

Idylles et Romances de M. Berquin.

9 octobre.

M. BERQUIN composa des idylles et des romances dans un temps qui ne paroissoit guère favorable à la poésie pastorale, et aux chants de la Muse des troubadours; mais il étoit né avec un vrai talent pour ces deux genres, qui sont liés l'un à l'autre par des rapports si intimes; et le succès couronna ses travaux. Il est rare que le vrai talent perde ses droits à quelque époque qu'il se produise : les écrivains, qui accusent de leur peu de succès les circonstances où ils se trouvent, ne devraient généralement en accuser que leur foiblesse et leur médiocrité. Le public est, dans tous les temps, prêt à accueillir les talens véritables et les ouvrages où brille le caractère d'un mérite éminent et incontestable : il semble toujours les attendre; ses yeux sont toujours tournés vers l'horizon littéraire pour voir si quelque nouveau phénomène ne viendra pas les frapper de son éclat : en effet, il n'est jamais ennemi de ses plaisirs; il est même très-avide des jouissances que lui procurent les arts de l'esprit; et, quoi qu'on puisse dire de la satiété dont il ressent les dégoûts à certaines époques, elle n'est jamais à l'épreuve d'une de ces productions vraiment distinguées dans lesquelles le charme d'un talent non équivoque agit avec toute sa puissance, et toute sa magie.

Les esprits, quand M. Berquin donna ses églogues et ses chansons, étoient livrés aux spéculations les plus pro-

Fondes de la philosophie, et s'égaroient tristement dans les âpres régions de la métaphysique. Il parut au milieu de ces ronces et de ces épines comme un berger, favorisé des Muses qui se présenteroit tout à coup dans une contrée sauvage et sombre : il fit retentir les doux sons de sa flûte harmonieuse; et les plus graves méditations n'empêchèrent point qu'on ne prêtât l'oreille à ses accens; il méritoit d'être écouté : ses *Idylles* sont remarquables par la plus élégante simplicité, par une naïveté pleine de délicatesse, par une versification à la fois noble et modeste; elles me paroissent très-conformes à ce précepte que Despréaux a tracé d'une manière si charmante dans son *Art poétique*, lorsqu'il a dit :

Telle qu'une bergère, aux plus beaux jours de fête,
De superbes rubis ne charge pas sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens;
Telle aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle :
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.

On n'est cependant point accoutumé à ranger Berquin parmi nos meilleurs poètes : son nom rappelle encore plus *l'Ami des Enfans*, que l'auteur des *Idylles* et des *Romances*; quelque chose du peu d'importance littéraire qu'on attache aux petits ouvrages qu'il a composés pour l'enfance se mêle à sa réputation : elle est foible et douce comme l'être auquel il a consacré la plus grande partie de ses écrits; on a pour lui, en quelque sorte, plus de reconnoissance qu'on ne lui accorde de gloire; on couronne volontiers ses images de quelques fleurs; mais les lauriers paroissent trop brillans pour elles : les

générations elles-mêmes, qu'il a charmées et instruites, qui ont reçu les prémices de ses affections et de ses leçons, sourient à la mémoire de Berquin, comme au souvenir de l'âge, où ses petits livres leur présentoient l'instruction sous la forme d'un jeu, et venoient se confondre parmi les hochets de l'enfance; mais elles consentent difficilement à voir un écrivain de marque, un poète distingué, dans leur ancien *ami*; et l'on diroit que, plus il a conservé de droits à leur intérêt, moins il doit prétendre à leur admiration : elles croiroient redescendre vers les premières époques de la vie, et, en quelque manière, vers leur berceau, si elles estimoient aujourd'hui Berquin, autant qu'elles le chérissent autrefois.

Il est vrai qu'on retrouve dans ses *idylles* et dans ses *romances* la même simplicité presque enfantine qui fait le mérite de *l'Ami des Enfants*, et que l'on reconnoît le précepteur de l'enfance dans le poète pastoral et dans le troubadour moderne; mais c'est précisément parce que Berquin étoit très-propre à la première de ces fonctions, qu'il avoit si bien réussi dans les deux genres de poésie, qui peut-être exigent le plus de naturel dans les sentimens, et de candeur dans l'expression.

Lorsque Fontenelle entreprit de composer des églogues, il se méprit sur son talent, plus encore peut-être que Lamotte son ami ne méconnut le sien, quand il voulut composer des fables : l'un et l'autre manquoient absolument d'une des qualités que l'esprit peut le moins suppléer, la naïveté : les bergers de Fontenelle sont tout aussi ingénieux que les bêtes de *Lamotte* : ils ressemblent aux pastoureaux que nous peint Wateau, dans des attitudes de maîtres de danse, vêtus de taffetas rose et

bleu , chaussés de bas de soie , frisés , fardés , enlumines comme des acteurs de l'Opéra.

Léonard , qui vint long-temps après , saisit mieux le caractère de l'*idylle* ; mais il me semble inférieur à Berquin : avec plus de force et de richesse dans le style , il a moins d'originalité , une physionomie moins distincte , un goût moins pur , une délicatesse moins naïve , des grâces moins ingénues ; il se familiarise , d'un air moins facile , avec les divinités champêtres , et paroît moins oublier la ville au sein des bois et des prairies , et sous le chaume des hameaux.

Berquin et Léonard ont puisé quelques-unes de leurs inspirations dans les Idylles de Gessner , dont la traduction élégante avoit triomphé de notre indifférence pour un genre que sembloient proscrire les raffinemens de notre civilisation et l'orgueil de notre luxe ; mais Léonard laisse quelquefois trop apercevoir l'imitation , et Berquin , en imitant , demeure toujours plus semblable à lui-même : il est possible que Léonard fût plus véritablement poète que Berquin ; mais très-certainement il n'étoit pas , au même degré , poète *bucolique*.

Je crois reconnoître dans Berquin un des traits de La Fontaine , à qui certes je ne prétends point le comparer , en tout : son vers , comme celui du fabuliste , monté quelquefois à une grande hauteur sans blesser les convenances du genre le plus simple , et même sans que le lecteur s'en aperçoive autrement que par la réflexion : peu d'écrivains ont su concilier comme lui la noblesse avec le naturel ; aussi ne me paroît-il pas réussir moins bien dans les sujets qui demandent quelque élévation , que dans ceux qui ne sortent pas des limites ordinaires de l'églogue : l'idylle intitulée , *le Sénateur*

devenu Berger, en est une des preuves. Le poète débute ainsi :

Elevé dans Corinthe aux suprêmes grandeurs,
 Contre d'avidés oppresseurs,
 Phoclès avoit du peuple embrassé la défense ;
 Mais victime à son tour de leur lâche puissance ,
 Dépouillé de ses biens , privé de ses honneurs ,
 Banni des lieux de sa naissance,
 Il se vit relégué parmi d'humbles pasteurs :
 De ses concitoyens la noire ingratitude
 Accabla quelque temps son cœur navré d'ennuis ;
 Il consumoit les jours , il consumoit les nuits
 A gémir dans la solitude.

Le sénateur exilé finit par chercher des consolations dans le touchant spectacle des beautés de la nature ; et trouvant dans l'abandon de son exil plus de douceur qu'il n'en avoit jamais trouvé dans le faste de son rang, il s'écrie :

Forêts, recevez-moi sous vos ombrages frais ;
 Laissez-moi parcourir vos paisibles chaumières :
 Le fer n'est point caché dans mes mains meurtrières ;
 Je n'apporte chez vous que des pensers de paix ;
 O paisible ruisseau , sur ta rive fleurie,
 Je vais, devant les dieux, repasser tous mes jours,
 Bien sûr, malgré les cris de l'implacable enyie,
 Bien sûr qu'aucun forfait n'en a souillé le cours !
 Avant de t'abimer dans les plaines profondes,
 Tu vas répandre au loin la vie et la gaité ;
 Si je ne goûte plus cette félicité ,
 Mes ans vont s'écouler aussi purs que tes ondes
 Dans le sein de l'éternité.

Ce ton a quelque rapport avec celui que La Fontaine a pris dans la fable du *Paysan du Danube* ; et la simplicité de l'idylle n'en est pas plus altérée que celle de

P'apologue. Les écrivains, éminemment naturels, conservent leur caractère sans aucun mélange, jusque dans les momens où ils sembleroient devoir perdre quelque chose de leur naïveté. •

Lorsque Berquin laisse le flageolet des bergers pour prendre la guitare de nos vieux chansonniers, ses accens ont toujours le même charme : il réussit dans la romance comme dans l'idylle, par le même attrait de simplicité naïve, qui leur est également propre : ses chants sont encore tous les jours répétés, comme dit Boileau, par *la bouche des belles*; il excelle dans les refrains qui donnent tant de grâce à la chanson, et particulièrement à celle qui respire la mélancolie et la tendresse : qui n'a pas retenu celui d'une de ses plus aimables romances ?

Dors, mon enfant, clos ta paupière,
 Tes cris me déchirent le cœur :
 Dors, mon enfant, ta pauvre mère
 A bien assez de sa douleur !

Et celui du *pêcheur* qui défie l'amour, et qui finit par en subir l'inévitable joug :

Dieu méchant, ne crois pas un jour
 M'asservir à ta loi cruelle :
 Tout mon trésor, c'est ma nacelle ;
 Mes filets sont tout mon amour.

Ses couplets ont souvent le tour le plus heureux, et semblent se chanter d'eux-mêmes, sans le secours de la musique; tel est, par exemple, le couplet suivant, dont l'harmonie pourroit, en quelque sorte, se passer des modulations du chant :

Si je peins ici les malheurs
 Où bien souvent l'amour nous jette ,
 Je n'en veux point au dieu des cœurs :
 N'ai-je pas le cœur de Lisette ?
 Ce que je veux, c'est qu'un jour l'avenir,
 D'un malheureux berger, dans ces vers, s'entretienne.
 Venez, tendres amans, et du pauvre Philène
 Conservez bien le souvenir !

Ce n'est pas qu'on ne puisse remarquer beaucoup d'endroits foibles et défectueux dans les *romances* comme dans les *idylles* de M. Berquin : il n'est pas toujours également bien inspiré ; il ne joint pas toujours assez d'art à son heureux naturel : ce n'est point un versificateur savant ; mais, dans le genre qu'il a choisi, il a un caractère, une physionomie ; et c'est ce qui manque à la plupart de ceux qui écrivent, et qui croient avoir plus de génie que Berquin, parce qu'ils ont des prétentions plus ambitieuses : ils ignorent qu'un médiocre tableau d'histoire ne vaut pas un bon paysage.

XLIX.

Salluste, traduction nouvelle, par M. DE GERLACHE, avocat à la cour de Cassation.

13 décembre.

DEPUIS que je travaille à ce Journal, j'ai déjà rendu compte de deux ou trois traductions de Salluste : il est peu d'auteurs anciens sur qui l'on se soit plus essayé, et peut-être en est-il peu qui soient plus rebelles aux ef-

Forts des traducteurs : Tacite et Salluste seront à jamais, je crois, leur désespoir ; ce n'est pas que je veuille faire entendre qu'il est beaucoup plus facile de parvenir à de bonnes traductions des autres écrivains de l'antiquité. Ils ont tous leur difficulté, qui tient moins encore à la différence de leur génie et du talent des traducteurs qu'à celle de leur langue et de la nôtre ; mais Tacite et Salluste me semblent, pour ainsi dire, inabordables. La langue latine est, par elle-même, plus précise que la langue française ; elle est aussi plus susceptible des tournures rapides de la concision ; elle admet plus d'ellipses ; et lorsqu'on considère que Salluste et Tacite ont, à cet égard, usé de tous ses avantages ; quand on fait attention qu'ils ont poussé la précision de leur langue aussi loin qu'elle peut aller ; quand on observe qu'ils ont recherché les tours elliptiques, qu'ils ont affecté la concision, au point de paroître même quelquefois faire violence à un idiome si favorable à leurs prétentions, on ne peut que plaindre les écrivains qui, en essayant de reproduire dans le nôtre le caractère, la manière, les formes, les beautés de ces originaux, s'imposent un travail aussi ingrat qu'il est pénible, une tâche également difficile et infructueuse : on n'a pas la force de les encourager.

Je me représente les différens traducteurs qui, jusqu'à présent, n'ont pas craint de se mesurer avec Salluste, comme autant d'athlètes qui successivement seroient descendus dans l'arène pour faire l'essai de leurs forces contre un lutteur invincible : ils ont tous succombé les uns après les autres ; quand viendra celui qui pourra, je ne dis pas vaincre ce puissant antagoniste, mais lui disputer la victoire, et rendre même le triomphe douteux ? On peut répondre affirmativement : JAMAIS ! Quel-

ques personnes trouveront sans doute cette réponse dure et désespérante : *Durus est hic sermo !* s'écrieront-elles. Mais qu'elles veuillent bien y réfléchir : nous ne pouvons pas plus atteindre, dans notre langue, à la concision de Salluste, qu'à l'harmonie de Cicéron. Sur deux points qui forment en quelque sorte les extrémités d'une chaîne, se présentent deux auteurs qui, dans des genres absolument différens, ont épuisé toutes les ressources de la langue latine : Salluste, avec qui je confonds Tacite, parce qu'ils ont eu à peu près le même goût de style et le même type de génie, et Cicéron, que la perte de tous les autres orateurs latins met hors de toute comparaison, ou plutôt de tout rapprochement. On ne traduira jamais ni l'un ni l'autre, par cela seul qu'ils ont déployé l'un et l'autre, dans des sens divers, tous les moyens et toute la puissance d'un idiome très-supérieur au nôtre dans ces deux sens. Il faut manquer d'oreille pour ne pas sentir que l'harmonie la plus heureuse qui puisse résulter de la combinaison la plus habile et la plus savante des élémens de notre langue, est grossière et rustique auprès de cette délicate et inexprimable mélodie, de ce concert divin et soutenu des périodes cicéroniennes : or, vouloir rendre Cicéron sans traduire son harmonie, c'est vouloir copier le Corrège sans imiter sa grâce ; ou, si l'on veut, c'est prétendre traduire Salluste sans rendre sa force : cette force est telle que, sous le rapport de l'impossibilité de la traduction, on peut la comparer à l'harmonie de l'orateur romain ; et de même que la critique attentive et sévère a cru remarquer quelque excès dans la richesse inépuisable de ces admirables cadences où se complait l'heureux et noble génie de Cicéron ; elle a cru voir aussi quelquefois percer l'affectations dans ces

incises si rapides et si vigoureuses, dans ces traits si tranchans et si heurtés, que poursuit sans cesse le génie ardent de Salluste. Si les traducteurs n'en étoient réduits qu'à dépouiller ces excellens modèles de ce qu'ils peuvent avoir d'un peu excessif, leur condition ne seroit pas si fâcheuse; mais il n'en est pas ainsi : cette nouvelle forme d'existence qu'ils veulent donner à Salluste et à Cicéron, est une mort; et, comme on peut le conclure de ce que je viens de dire, ce n'est pas tout-à-fait leur faute.

Nous avons, dans notre langue, infiniment plus de bons originaux que de bonnes traductions; le nombre de ces dernières est même très-petit : je parle toujours des traductions d'auteurs anciens; les deux Plines sont, parmi les prosateurs, ceux qui ont eu le plus de bonheur. Les Lettres de l'un ont été rendues en français avec une fidélité très-satisfaisante et une élégance très-remarquable par M. de Sacy; quelques parties des ouvrages de l'autre ont trouvé dans M. Gueroult l'aîné un interprète dont la version mérite d'être rangée au nombre de nos meilleurs ouvrages. L'illustre M. Delille a fait cette immortelle traduction des *Géorgiques*, qui est un des chefs-d'œuvre et un des monumens de notre littérature. C'est à cela que se borne toute notre richesse en ce genre; telle est du moins mon opinion. Qu'en faut-il conclure? Que la plupart des traducteurs étoient des écrivains sans talent; non pas précisément; mais que le genre est extrêmement difficile, et présente même, en quelques points, des difficultés insurmontables. Nous ferions donc ordinairement un travail à peu près aussi inutile que minutieux, si, lorsque nous avons à juger de nouvelles traductions de certains auteurs latins, nous voulions examiner de combien de

degrés les traducteurs sont descendus au-dessous, ou se sont élevés au-dessus de leurs devanciers ; il suffit de dire qu'ils sont restés, comme leurs prédécesseurs, très-loin de leur modèle, et qu'ils ont été retenus à cette distance par une force invincible : cette distance est, en effet, si grande, que le plus ou le moins sont ici, pour parler le langage des mathématiques, des quantités, en quelque sorte, inappréciables : ce sont des *infinitement petits* qu'il faut négliger.

Ces réflexions ont dû faire déjà d'autant mieux entendre ce que je pense de la nouvelle traduction de Salluste, qu'elles s'étendent non-seulement sur le passé, mais même sur l'avenir, et que mon arrêt n'enveloppe pas seulement les traductions de cet auteur déjà nées ou déjà mortes, mais celles qui sont à naître : je ne pouvois, je crois, suivre un meilleur système pour consoler le nouveau traducteur du jugement peu favorable que je dois prononcer sur sa traduction ; et ce système n'est point un jeu d'esprit, une adresse oratoire, c'est bien véritablement ma pensée. Que M. de Gerlache se figure donc, dans toutes les générations, cette suite d'écrivains qui seront tentés de descendre dans la même lice, où il a si peu réussi ; qu'il voie tous ses successeurs vaincus les uns après les autres, comme ses prédécesseurs l'ont été ; qu'il se dise à lui-même : « On ne fera jamais une bonne traduction de Salluste » ; et mes observations lui paroîtront moins amères ; s'il pouvoit même se persuader que sa traduction m'a confirmé dans mon opinion, son amour-propre, que je n'ai point du tout l'intention d'offenser, trouveroit peut-être encore une consolation dans cette idée.

Soit préjugé, soit raison, la traduction de M. de

Gerlache me paroît donc excessivement foible : l'auteur, qui est jeune, et qui se voue à un des plus nobles usages de l'éloquence, a fait un bon travail et un mauvais ouvrage : il a eu raison de s'exercer à traduire Saluste, et il a eu tort de publier sa traduction : c'est aux jeunes gens qui sont, comme lui, pleins de zèle pour l'étude et d'amour pour l'antiquité, qu'il faut avoir le courage de dire publiquement la vérité toute entière, lorsqu'ils annoncent une avidité précoce des suffrages du public. M. de Gerlache a beaucoup à faire encore pour se former le style ; il a choisi un des meilleurs moyens d'y parvenir : c'est surtout en s'essayant à traduire les grands modèles de l'antiquité que l'on peut apprendre l'art d'écrire ; mais il est toujours périlleux de vouloir faire servir à la réputation ce qui ne doit servir qu'à l'instruction : ce sont les fruits des études qu'il faut offrir au public, et non les études mêmes, comme l'a dit M. Villemain, dans une très-jolie pièce de vers :

. . . . *Studiorum ostendite fructus,*
Non studia.

Ce n'est pas que l'auteur, en courant un peu trop vite au-devant de la renommée, n'ait montré toutefois une sage défiance de lui-même : il n'a publié d'abord que la traduction du *Catilina*, dont il attend le succès, pour donner celle du *Jugurtha* ; mais, dès sa première phrase, on s'aperçoit qu'il n'a pas encore poussé cette défiance assez loin ; le début de sa traduction prévient contre l'ouvrage ; elle commence ainsi : « *Que l'homme, s'il*
 « *veut l'emporter de beaucoup sur les autres animaux,*
 « *prenne garde de ne point passer sa vie dans le si-*
 « *lence de la brute, esclave aveugle de ses sens, qui se*

« *courbe vers la terre, comme par destination.* » Ce n'est point là du tout le ton de Salluste, ni sa manière : il s'exprime avec une gravité sentencieuse ; mais il ne présente jamais ses maximes dans des tournures impératives : ce ne sont point des lois qu'il dicte avec empire, mais des réflexions qu'il expose avec calme. Il y a bien des fautes dans ce peu de mots : « *Que l'homme, « s'il veut l'emporter, etc.* » Pourquoi le traducteur ajoute-t-il *de beaucoup* ? Cette addition énerve la sentence. *Prenne garde* a-t-il la force de : *summâ ope niti decet* ? Qu'est-ce que *le silence de la brute* ? cela ne s'entend pas. « *Qui se courbe vers la terre, comme par destination* » : ces derniers mots sont également intelligibles ; et, en général, tout ce qui caractérise la brute, que la nature a courbée vers la terre, et qu'elle enchaîne aux plus vils appétits, est manqué dans cette version. Le traducteur continue en suivant son auteur : « *Les forces de l'esprit et celles du corps sont ses moyens.* » Cette dernière expression n'a ni la noblesse, ni l'énergie de celle de Salluste : *sed nostra omnis vis in animo et corpore sita*. Il ne faut qu'un peu de goût pour sentir toute la différence du ton et du style ; « *quand il agit, « l'esprit commande et le corps exécute.* » Ce n'est point cela du tout : *quand il agit*, est d'une foiblesse extrême, et mal à propos ajouté. D'ailleurs, il est faux que l'esprit *commande* toujours quand *l'homme agit* : les actions de l'homme ne suivent-elles pas quelquefois les caprices de ses sens ? L'original dit avec plus de vérité, comme avec plus de précision, que l'esprit est fait pour commander, et le corps pour obéir : « *assimilé par « l'un à tous les animaux, l'autre le fait participer à la « nature des dieux.* » Quelle langueur ! N'étoit-il pas

facile de traduire d'un style plus rapide et plus ferme cette phrase si simple de l'auteur : *alterum nobis cum dis , alterum cum belluis commune est* ? Oter au style de Salluste sa concision , c'est lui ôter son caractère : comment le traducteur n'a - t - il pas vu que tout le mouvement de cette courte phrase devoit rouler sur les pronoms *l'un , l'autre* , qui en fournissoient si naturellement la coupe ? Ce participe passif *assimilé* , qui la commence , est un contre-sens en fait de goût : c'est dans l'observation minutieuse de ces petits détails , que consistent en grande partie le goût et l'art d'écrire. Par exemple , encore , à *tous* les animaux est d'un mauvais effet ; pourquoi ajouter le mot *tous* ? il est inutile , et détruit même la symétrie de l'opposition , *le fait participer à la nature des dieux*. L'original dit mieux et plus brièvement , *commune est*. Cette brièveté étoit-elle intraduisible ? Je me borne à l'examen de ce peu de phrases , où l'on voit que le traducteur s'attache plus à faire entendre le fond des idées de l'original , qu'à rendre les formes de son style. Mais qu'est-ce qu'une traduction de Salluste , dans laquelle la manière d'un tel écrivain est presque comptée pour rien , dans laquelle le traducteur altère et change presque toutes les attitudes du modèle , substitue des périodes à des incisives , la mollesse des tournures les plus languissantes à la vivacité des mouvemens les plus rapides , et commence le portrait de Catilina par cette forme de style si parasite , et par ces mots qui sont si peu dans le caractère de l'original : « Ce qui « distinguoit éminemment Lucius Catilina , c'étoit , etc. » ? Je conseillerois à l'auteur de refaire son ouvrage , si je pouvois croire à la possibilité d'une bonne traduction de Salluste : il mériteroit , sous plus d'un rapport , d'être encouragé.

Il paroît avoir du talent; il est laborieux : il a bien approfondi l'écrivain qu'il a mal traduit. Les notes qu'il a mises à la suite de sa traduction, et qui remplissent une grande partie du volume qu'il a publié, sont intéressantes et instructives : elles offrent une foule de rapprochemens très-curieux, et d'objets de comparaison très-piquans ; une telle étude ne sera pas sans profit pour M. de Gerlache. Je ne puis que recommander son exemple et cette partie de son livre à tous les étudiants.

L.

Choix d'Eloges couronnés par l'Académie française, composé des Eloges de Marc-Aurèle, d'Aguesseau, Duguay-Trouin et Descartes, par Thomas; de La Fontaine et Molière, par Champfort; de Fénelon, Racine et Catinat, par Laharpe; de Suger, Fontenelle et Montausier, par M. Garat; et de Louis XII, par M. Noël; précédé de l'Essai sur les Eloges, par M. THOMAS.

19 décembre..

TOUTES les institutions humaines ont leurs avantages et leurs inconvéniens, leur bon et leur mauvais côté : l'utilité des académies est une question sur laquelle on peut soutenir le pour et le contre; l'établissement des prix académiques pour l'éloquence et la poésie, n'a peut-être pas produit tous les biens qu'elle promettoit;

peut-être même pourroit-on l'accuser d'avoir donné trop d'empire à un genre de style qui n'est pas exempt de reproches : le style *académique* est une manière d'écrire toute factice, qui ne manque pas de quelque séduction ; elle a surtout beaucoup de charme pour les jeunes esprits, auxquels elle offre des formes de convention toujours plus faciles à saisir et à copier que les procédés du génie, et qui, ne sachant point encore prendre la nature pour guide, trouvent du moins un régulateur proportionné à leurs forces et à leurs lumières, dans une méthode artificielle ; mais il arrive que l'impression de cette première habitude, d'autant plus profonde que les talens qu'elle modifie, sont plus tendres encore et moins formés, s'efface très-difficilement dans la suite, et quelquefois même laisse une marque ineffaçable ; de manière que le style *académique*, avec ses périodes calculées, ses antithèses d'obligation, ses oppositions de commande, ses tournures étudiées et froides, poursuit souvent pendant toute leur vie les écrivains qui, dans leur jeunesse, se sont pliés à son joug brillant, et peut substituer aux impulsions et aux élans d'une nature heureuse, qu'il étouffe au moins en partie, les ressources toujours suspectes d'un art perfide qui contraint les développemens du talent, au lieu d'en aider les opérations, et qui gâte le goût, au lieu de le régler. En effet, on peut considérer ce qu'on appelle le style *académique*, comme une espèce de corruption de l'éloquence, tant ce style admet essentiellement d'apprêt, de recherche, de subtilité, de déclamation et de jargon ; tant ses moules sont conventionnels ; tant ses types sont grossièrement factices ! Les natures les plus vigoureuses une fois courbées par cette servitude attrayante, ne

sauroient plus reprendre leur direction propre, et les plus diverses, perdant l'empreinte de leur physionomie originelle sous ce fard destructeur qui l'oblitére, contractent entre elles un air de ressemblance et d'uniformité, tel qu'on pourroit croire sortis de la même plume beaucoup d'ouvrages produits par des plumes différentes : que devient alors cette inestimable originalité, cette franchise si précieuse, ce naturel si recommandé, cette simplicité, cette naïveté, sans lesquelles les créations de l'art d'écrire, comme celles de tous les autres arts, sont sans valeur ainsi que sans attraits, aux yeux de tous les gens de goût? Le style *académique*, de même que le style *de collège*, n'est qu'une mauvaise habitude prise dans une école, une sorte de *pédantisme* de diction, aussi contraire au talent qu'il défigure, qu'au beau naturel dont il ne peut même, avec tous ses artifices, retracer qu'une image illusoire.

Nul écrivain n'a poussé plus loin l'abus de ce *pédantisme* que M. Thomas, dont ce recueil nous présente plusieurs discours, et l'*Essai sur les Eloges*. Je suis loin de vouloir méconnoître les qualités d'un talent distingué, les traits d'une nature forte, qui percent dans les compositions de cet orateur académique à travers l'épaisse écorce et la triple enveloppe de phrases, dont il s'étudie, pour ainsi dire, à s'étouffer lui-même; mais ce dernier ouvrage, cet *Essai sur les Eloges*, dont quelques parties sont assurément admirables, n'est-il pas lui-même un abus dans son ensemble, et un abus énorme? Mais cet éloge de Marc-Aurèle, si vanté et si digne de quelques-unes des louanges que lui ont accordées les critiques même les plus autorisés et les plus sévères, n'est-il pas un abus, et un terrible abus? Quoi!

une *prosopopée* de soixante pages ! quoi ! un personnage fictif que l'orateur, par figure, substitue à sa place, et qui parle depuis le commencement du discours jusqu'à la fin, et pendant un si long espace de temps ! Admire cela qui voudra : pour moi, en rendant justice à quelques beaux détails, je ne saurois voir dans cet excès sans excuse comme sans exemple, que le délire d'un rhéteur qui cherche à franchir les bornes prescrites à l'éloquence humaine, et qui, se précipitant sans frein au delà de toutes les règles de l'art, heurte, dans son égarement, la raison et la nature ; si mon opinion est un paradoxe, elle est du moins un de ces paradoxes qui tendent à renverser un préjugé sans fondement. Je n'avois point encore eu l'occasion de l'énoncer, et je ne doute pas qu'elle ne doive choquer tous ceux qui peuvent éprouver quelque peine à se dépoûiller de leurs préventions littéraires ; cependant qu'ils veuillent bien l'examiner, et qu'ils se demandent à eux-mêmes si de cela seul que la *prosopopée* est une des figures les plus vives et les plus passionnées du discours, il ne s'ensuit pas qu'elle devient une des formules les plus froides, les plus ennuyeuses et les plus pesantes de la rhétorique, lorsqu'elle est étendue au delà de sa mesure naturelle, et surtout lorsqu'elle est prolongée dans tout le développement d'une longue composition oratoire ? Rien de pareil ne s'étoit encore vu : Rousseau ressuscite et fait parler Fabricius dans son premier discours ; mais il le fait parler un instant, et je crois l'entendre : je n'ai pas le temps de reconnoître l'illusion : M. Thomas fait parler Apollonius ; mais c'est M. Thomas que j'entends. Comment pourrois-je être la dupe d'un artifice qui n'a qu'un moment pour pro-

duire son effet, et devant lequel on me tient pendant une heure? Je prends en dédain un prestige qui ne sauroit fasciner mon imagination, et je rejette une fiction qui ne me trompe pas :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Quoique le style de M. de La Harpe, dans ses discours, soit infiniment plus naturel et plus sain que celui de M. Thomas, je préfère cependant M. Thomas comme orateur à M. de La Harpe : l'un me paroît né avec des dispositions très-marquées pour l'éloquence d'apparat; l'autre me semble presque entièrement dépourvu du talent oratoire. M. de La Harpe ne fut jamais qu'un excellent critique et le premier critique de son siècle. Je ne sais pourquoi un de nos collaborateurs, dont j'honore l'érudition et le goût, s'est amusé à le chicaner dernièrement sur une phrase négligée, et à lui contester le titre de *Quintilien français* qui lui fut décerné par quelques-uns des hommes les plus dignes de régler les rangs dans la littérature : convenons, qui que nous soyons, que, dans la carrière de la critique il marche à notre tête; convenons que quelques morceaux du *Cours de Littérature* sont au moins au niveau de tout ce que la critique a jamais produit de meilleur dans tous les siècles; et croyons que la France doit à M. de La Harpe autant de reconnaissance que Rome put en devoir à son *Quintilien*. Mais je le considère ici sous le point de vue de ses compositions oratoires, dont le recueil que j'annonce renferme les principales : elles n'ont en général que le mérite d'une diction très-pure, dégagée du fatras académique autant que le permettoient les convenances du temps, du concours et du

genre; elles sont foibles de talent, pauvres de vues, dépourvues de finesse, de profondeur, de mouvement, de feu et d'effet; on a beaucoup exalté jadis l'*Eloge de Fénelon*; mais qui peut le lire aujourd'hui? Ce morceau est sans doute fort bien écrit, si l'on entend par-là que le style en est d'une correction rare, que les analogies du langage et du style y sont observées avec un goût très-délicat et un scrupule très-remarquable, que le tissu de la diction est égal et fini; mais où est l'éloquence, le charme, l'entraînement, l'autorité qui domine, la force qui subjugué, l'enthousiasme qui échauffe, la véhémence qui déplace et transporte l'auditeur, et même le lecteur? Où sont ces grands traits, ces masses imposantes qui signalent le véritable génie oratoire, et dont on trouve au moins quelque ombre dans les compositions de M. Thomas? L'*Eloge de Racine* n'est qu'une bonne dissertation littéraire, où l'excellent critique se montre partout, et l'orateur presque nulle part. Il y a un bon mot de Diderot dans la *Correspondance de Grimm*: le style de M. de La Harpe est *tout exorde*, suivant le philosophe. En effet, il conserve dans presque toute l'étendue de la composition oratoire, cette tranquillité, ou plutôt cette espèce d'immobilité, ces paisibles oscillations de la période, cette marche sans progression qui caractérisent les préludes par lesquels l'orateur, encore de sang-froid, prépare à l'auditeur, que rien n'anime encore, l'entrée de la carrière qu'il veut lui faire parcourir: M. de La Harpe n'étoit point orateur.

Ce qui se fait le plus remarquer dans ses compositions académiques, c'est le *goût*, le goût qui dirige le talent, mais ne le supplée pas; le goût qui fait le critique, mais qui ne fait ni l'orateur, ni le poëte; le goût, sans lequel

le génie n'est qu'une force aveugle, *vis consilii expers*, mais qui n'est lui-même qu'une force morte et stérile, quand il n'est point animé, fécondé par le génie : ce qui distingue les ouvrages de M. Thomas, c'est le *talent* ; mais ce talent n'est point assez souvent gouverné par le goût, et dans l'abus de ses propres moyens, se défigure lui-même, et ressemble trop à la caricature du génie. Ce qui caractérise les productions oratoires de MM. Champfort et Garat, c'est *l'esprit* ; mais avec des nuances très-différentes : plus vif, plus léger, plus piquant dans le premier ; plus réfléchi, plus méditatif, plus profond dans le second, il se produit, dans les ouvrages de l'un, par des traits rapides, dans ceux de l'autre, par de riches développemens : il se présente, dans l'un, sous sa forme naturelle et propre ; dans l'autre, sous les formes du talent, dont il imite les procédés : il est accompagné d'un peu de sécheresse dans M. de Champfort, et de trop de luxe dans M. Garat. L'imagination et la sensibilité semblent étrangères à l'auteur des *Eloges* de Molière et de La Fontaine, qui, dénué des grâces qu'elles donnent, s'est aussi préservé des excès où quelquefois elles entraînent. Le panégyriste de Suger et de Fontenelle ambitionne ces grâces que parfois il atteint, et ne craint point ces excès dans lesquels il tombe souvent : M. de Champfort écrit avec plus de netteté et de simplicité ; M. Garat, avec plus de souplesse et d'abondance ; ils se font lire l'un et l'autre avec plaisir, à force d'esprit ; mais aucun des deux n'a connu le beau naturel ; et les vices du style *académique* sont plus marqués, plus saillans dans M. Garat, qui vise à l'éloquence, que dans M. de Champfort, qui ne cherche que le trait : l'un veut être orateur, et l'est quelquefois ; l'autre ne

veut être qu'homme d'esprit, est l'est toujours; mais que l'esprit est loin du talent! De ces deux écrivains, si remarquables sous beaucoup de rapports, je préférerois celui qui, dans le genre où ils se sont exercés l'un et l'autre, paroît avoir le mieux senti que, sans le talent, il n'est n'est point d'orateur, et qui du moins a fait quelques efforts pour s'élever jusqu'à l'éloquence : la palme, selon moi, appartient à M. Garat.

Quand je vois M. Noël toujours sur le seuil de l'Académie française, et toujours repoussé, je crois que l'on a trop oublié ses titres académiques : M. Noël a remporté deux fois, à l'Académie, le prix d'éloquence, et il eût une fois remporté le prix de poésie, si une main puissante ne lui eût enlevé la couronne, pour la donner, contre toute justice, à un rival plus protégé par la cour, que favorisé par les Muses. Des deux éloges qu'il a composés, celui de Louis XII est le seul qu'on ait placé dans ce recueil; mais l'Eloge de Vauban n'étoit pas moins digne de cet honneur : ils sont écrits l'un et l'autre avec une sage élégance, fruit d'une grande connoissance des bons modèles, et d'une étude heureuse de l'art. On doit féliciter l'Académie de rencontrer aujourd'hui beaucoup d'écrivains que ses suffrages puissent préférer au panégyriste de Vauban et de Louis XII, et à l'auteur de *l'Ode sur le prince de Brunswick*.

LÏ.

Du Pédantisme.

26 décembre.

LE *pédantisme* ne se renferme pas dans l'enceinte des écoles : il franchit même les limites des académies ; ce n'est pas seulement parmi les professeurs et les savans , parmi les gens de lettres et les critiques , qu'on le rencontre : on le trouve assez souvent dans les plus brillantes sociétés du *beau monde* ; quoique la *bonne compagnie* soit son ennemie naturelle , elle a , pour ainsi dire , fait un pacte avec lui : rien n'est plus commun que de heurter , dans son sein , contre des *pédans* ; il est vrai que ceux-ci ne parlent point grec et latin : ils ne citent pas les auteurs de l'antiquité ; Athènes et Rome ne sont pas leurs mots d'ordre ; mais ils n'en marchent pas moins sous les drapeaux du *pédantisme* : on les reconnoît à leur ton tranchant et décisif ; ils prononcent , en dernier ressort , quoiqu'en première instance , sur toutes les matières : la politique , la guerre , la musique , la littérature , tout est soumis à leur juridiction pédantesque ; tout dépend de leurs arrêts : s'il s'élève à table , ou dans un cercle , quelque apparence de discussion , les voilà qui *argumentent* : ils veulent qu'on définisse les mots les plus clairs ; ils construisent lourdement des *sylogismes* ; et , lors même que la mousse brillante du vin de Champagne étincelle et pétille dans les verres écumans , leur froide morgue forme avec ses jets impétueux le plus étrange contraste : « Arrêtez , Cléon , ce ton rogue ne fut jamais plus déplacé : voyez la gaité fo-

lâtre qui, déjà, circule, à la ronde, avec les flots enivrans de cette riante liqueur; vous m'entrenez sur un de mes *articles*, dernièrement inséré dans le journal *des Débats*: ah! trêve de disputes! mon sang s'allume au feu du nectar champenois; mes yeux s'égareront délicieusement sur les gazons et les fleurs du parterre voisin; ils se reposent avec charme sur cette compagnie, un peu bruyante, qui nous environne: je ne sais plus ce que j'ai dit dans mon *article*; je ne sais pas même ce que vous dites en ce moment! » Les *Cléons*, dis-je, ne sont point rares: les *pédans de société* sont plus nombreux encore que les *pédans de collège*; les premiers ont fourni à un ancien professeur de notre vieille et défunte université le sujet d'une petite épître fort jolie, qui, certes, n'a rien de *pédantesque*: elle est adressée à ce M. Riballier, que M. de Voltaire appeloit, avec un si merveilleux effort d'esprit, le docteur *Ribaudier*, et auquel il prêchoit si bien d'exemple la politesse, lorsqu'il disoit agréablement de lui:

. *Ce Monsieur Ribaudier*
Pour un docteur français me semble bien grossier.

L'auteur de l'épître, M. Sélis, lui fait d'abord un compliment plus vrai, et un peu plus flatteur; il lui dit:

O sage aimable, ô docte Riballier,
 Par quel secret savez-vous allier
 Le ton du monde, et la gaité badine
 Avec la robe, et l'imposante hermine?
 On croit assez, dans nos cercles polis,
 Que tout docteur est un fou ridicule,
 Chargé de grec, du syllogisme épris,
 Incessamment armé de sa férule,
 Et toujours près d'effaroucher les ris:

On se croit là bien loin du pédantisme,
 Et de la morgue, et du plat égoïsme,
 Travers grossiers au beau monde inconnus,
 Et du collège éternels attributs!

M. Sélis part de là pour prouver que tous ceux qui habitent le *collège* ne sont pas des *pédans*, et que beaucoup de *pédans* sont répandus dans *le monde* :

Eh! quoi, Minerve abandonnant les cieux,
 Et descendue aux rivages d'Itaque,
 Pour gouverner le bouillant Télémaque,
 Minerve est donc un *pédant* sourcilleux!
 Nous imitons ses soins officieux :
 Nous soutenons la délicate enfance,
 Nous réprimons la vive adolescence,
 Nous préparons des hommes vertueux :
 Amis, craignez, répétons-nous sans cesse,
 Des Calypso la grotte enchanteresse,
 Des Eucharis la timide langueur,
 Le dieu de Gnide, et surtout votre cœur!
 Servez le ciel, dont vous êtes l'ouvrage,
 Aimez l'Etat, obéissez aux lois,
 Et, s'il le faut, dans les champs du carnage,
 Allez tomber pour la France, et vos rois!
 Oui, la Sagesse à nos leçons préside :
 On nous voit peu, dans les beaux entretiens,
 Profondément raisonner sur des riens,
 Et lestement, sur un objet solide ;
 Guetter les mots pour faire de l'esprit,
 Et débiter, d'une voix intrépide,
 Notre savoir dans les journaux écrit :
 Vrai *pédantisme* ! insipide étalage,
 Dont les galons et les soupers exquis,
 Le talon rouge, et l'art du persiflage
 Ne sauvent pas nos illustres marquis.....

Il développe très-brillamment cette dernière idée, et finit par la peinture suivante :

O Riballier, quelle moisson féconde
 D'originaux et de *pédans* divers,
 Dogmatisant, régentant le *beau monde*,
 De tous côtés vient s'offrir à mes vers !
 Plaçons, au moins, dans cette galerie,
 Ce financier, qui, las de n'être rien,
 Depuis deux jours, s'est fait physicien,
 Et dans la salle, où vient la compagnie,
 Laisse, en un coin, son Encyclopédie
 Tout juste ouverte à l'article *chimie* ;
 Cet amateur à qui, dans ses repas,
 Valmont apprend l'histoire naturelle ;
 Qui, l'an passé, pour signaler son zèle,
 A tant coupé, dans la saison nouvelle,
 De limaçons, qui n'en revinrent pas ;
 Ce riche abbé se donnant pour un sage,
 Depuis qu'à Londres il a fait un voyage,
 Vous racontant les dangers du passage,
 Et comme en mer il eut un mal de cœur,
 Comme de punch les Anglais font un sage,
 Comme il dina chez notre ambassadeur ;
 Ce vieux rentier, squelette octogénaire,
 Malgré sa toux, fidèle à l'Opéra,
 Se suspendant aux cordes du parterre ;
 Depuis trente ans, et vous jugeant de là
 Pièces, acteurs, ballets et cœtera ;
 Et ce bavard, fléau de mon oreille,
 Homme prudent, qui, d'abord, me conseille ;
 Et ce grand fat instruisant volontiers
 Les assistans sur leurs propres métiers ;
 Et ce cafard m'observant en silence,
 Et si sournois, que l'on dirait qu'il pense ;
 Et cette Eglé..... « Quoi ! les Eglés aussi ?
 Oh, pour le coup, vos fureurs sont choquantes,
 Et chacun sait que nos *femmes savantes*
 Depuis long-temps ne sont plus..... Dieu merci ! »
 Eh ! oui, je sais qu'on est bien plus légère,
 Qu'on a plus d'art qu'au siècle de Molière,
 Et qu'on veut joindre, avec habileté,
 L'air de savoir à la frivolité,
 Lire Newton, mettre du rouge et plaire,
 Et qu'on dédaigne une étude vulgaire :

Menagius aux belles d'aujourd'hui
 Pourroit fort bien donner beaucoup d'ennui :
 L'amour du grec ne les touche plus guères ,
 Et Benserade, admiré de nos mères ,
 Verroit, peut-être, échouer le sonnet
 Qui fit pâmer tout l'hôtel Rambouillet :
 Nos dames font de la géométrie,
 De papillons ornent leurs cabinets,
 En se coiffant jasant d'astronomie,
 Et pensent fort entendre les livrets
 Que Cassini pour elles fit exprès ;
 Mais , en revanche , on court toujours les fêtes ;
 On est toujours avide de conquêtes ;
 De l'ortographe on ignore les lois ;
 On laisse aux sots le purisme des classes ;
 On philosophe, on rit tout à la fois ;
 On est *pédante* avec beaucoup de grâces :
 Qu'il fait beau voir, sorti de ses états ,
 L'Amour coquet manier un compas ;
 Feindre , en tenant l'étui mathématique,
 De calculer un produit algébrique,
 Et de ronger ses ongles délicats !
 Vouloir paroître , afficher la science,
 Le bel-esprit , l'air capable, le goût ,
 Et parler haut : voilà, voilà, je pense,
 Les vrais *PÉDANS* : on en trouve partout !

Ce tableau date de loin : il y a quarante-cinq ans que
 M. Sélis le traçoit ; l'aspect de la société a varié, sans
 doute, depuis cette époque ; mais , à quelques change-
 mens près, l'image ressemble encore au modèle ; le fond
 de la physionomie est resté le même : aujourd'hui,
 comme alors, la race des *pédans* abonde : *on en trouve
 partout !*

FIN DU TOME TROISIÈME,

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ANNÉE 1809.

	Page
I. <i>Œuvres de Salluste</i> , traduction de 1809, par M. DUREAU-DELAMALLE. §. I ^{er} .	1
§. II.	9
§. III.	16
II. <i>Essais de Morale et de Politique</i> , par monsieur MOLÉ, augmentés d'une Vie du président Mathieu Molé. §. I ^{er} .	23
§. II.	51
III. <i>Harangues de Cicéron contre Verrès</i> , intitulées : <i>Des Statues et des Supplices</i> , traduction nouvelle, par M. TRUFFER, ancien professeur de l'Université. §. I ^{er} .	39
§. II.	45
IV. <i>Histoire romaine</i> , depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste, par M. ROYOU. §. I ^{er} .	55
§. II.	61
V. <i>Un mois de séjour dans les Pyrénées</i> , par M. AZAÏS.	68
VI. <i>Œuvres complètes de madame Riccoboni</i> .	76

VII. <i>Eloge de Pierre Corneille</i> , discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut, par M. Victorin FABRE.	page 84
VIII. <i>Siècle de Louis XIV de Voltaire.</i>	90
IX. <i>Les Souffrances du jeune Werther</i> , traduction nouvelle, par M. DE LA BÉDOYÈRE.	98
X. <i>Les Fastes d'Ovide</i> , traduction en vers, par M. DE SAINT-ANGE.	104
XI. <i>Morceaux extraits et traduits de l'Histoire Naturelle de Pline</i> , par M. GUEROULT, professeur émérite de l'Université de Paris.	111
XII. <i>Les Bucoliques de Virgile</i> , en vers français, par M. DE MILLEVOYE.	120
XIII. <i>Les Bucoliques de Virgile</i> , en vers français, par M. D'ORANGE.	128
XIV. <i>Exposé de la Méthode élémentaire de M. Pestalozzi; suivi d'une Notice sur les travaux de cet homme célèbre, son Institut et ses principaux collaborateurs</i> , par M. DE CHAVANNES, membre du grand-conseil et de la société d'émulation du canton de Vaud. §. I ^{er} .	135
§. II.	143
§. III.	151
XV. <i>Commentaires de César</i> , traduction nouvelle, par M. LE DEIST DE BOTIDOUX.	158
XVI. <i>Delphine</i> , par madame DE STAEL-HOLSTEIN, nouvelle édition.	166
XVII. <i>Manière d'apprendre et d'enseigner</i> , par le P. de Jouvençy, jésuite, traduite en français par M. LE FORTIER, professeur à l'Ecole Militaire de Saint-Cyr.	173

- XVIII. *Les Vers à Soie*, poème de Jérôme Vida, de Crémone, évêque d'Albe; suivi du poème des Echecs, et de pièces fugitives du même auteur, et d'un Choix de Poésies de Pierre Dorville; traduits du latin par M. LEVÉE, censeur des études du lycée de Bruges. page 180

ANNÉE 1810.

- XIX. *Les Martyrs, ou le Triomphe de la Religion chrétienne*, par M. DE CHATEAUBRIAND. 189
- XX. *Maison Rustique*, pour servir à l'éducation de la jeunesse, par M^{me}. la comtesse DE GENLIS.
- §. I^{er}. 193
- §. II. 200
- XXI. *Essai sur l'Eloquence de la Chaire, Pannegyriques, Eloges et Discours*, par S. Em. Msr. le cardinal MAURY; édition de 1810. §. I^{er}. 209
- §. II. 217
- §. III. 225
- §. IV. 233
- §. V. 241
- XXII. *Madame de Maintenon peinte par elle-même*, ouvrage de madame Suard. 249
- XXIII. *Quelques observations sur le Rapport du Jury de l'Institut, relatif aux prix décennaux*. 255
- XXIV. *Œuvres de Massillon*, nouvelle édition.
- §. I^{er}. 262
- §. II. 269
- XXV. *Les Deux Gendres*, comédie en cinq actes et en vers, par M. ETIENNE. §. I^{er}. 275

§. II.	page 283
XXVI. <i>Narcisse dans l'île de Vénus</i> , par MALFILÂTRE.	292
XXVII. <i>Le Génie de Virgile</i> , ouvrage posthume de Malfilâtre, publié d'après les manuscrits autographes, par M. MIGER. §. I ^{er} .	299

ANNÉE 1811.

XXVIII. <i>Le Génie de Virgile</i> , ouvrage posthume de Malfilâtre, publié d'après les manuscrits autographes, par M. MIGER. §. II.	308
§. III.	316
XXIX. <i>Précis de l'Histoire ancienne</i> , d'après Rollin, par M. ROYOU.	323
XXX. <i>De l'Esprit des Religions</i> , seconde édition, par M. Alexis DUMESNIL.	331
XXXI. <i>Biographie universelle, ancienne et moderne</i> , ouvrage entièrement neuf, rédigé par une société de gens de lettres et de savans.	338
XXXII. <i>Œuvres de Louis Racine</i> , faisant suite aux <i>Œuvres de J. Racine</i> , commentées par M. GEOFFROY.	346
XXXIII. <i>Morceaux choisis de Bourdaloue</i> , par M. Henri LE MAIRE.	554
XXXIV. <i>Les Fables de Phèdre</i> , avec les Fables de La Fontaine, qui y sont relatives, et le Dictionnaire des termes dont l'auteur a fait usage, par M. LETELLIER.	360
XXXV. <i>Œuvres de M. Ponce-Denis Ecouchard Le Brun</i> , mises en ordre et publiées par monsieur GINGUENÉ, membre de l'Institut, et pré-	